Danskernes Historie Online
Danske Slægtsforskeres Bibliotek

Dette værk er downloadet fra Danskernes Historie Online

Danskernes Historie Online er Danmarks største digitaliseringsprojekt af litteratur inden for emner som personalhistorie, lokalhistorie og slægtsforskning. Biblioteket hører under den almennyttige forening Danske Slægtsforskere. Vi bevarer vores fælles kulturarv, digitaliserer den og stiller den til rådighed for alle interesserede.

Støt vores arbejde – Bliv sponsor

Som sponsor i biblioteket opnår du en række fordele. Læs mere om fordele og sponsorat her: https://slaegtsbibliotek.dk/sponsorat

Ophavsret

Biblioteket indeholder værker både med og uden ophavsret. For værker, som er omfattet af ophavsret, må PDF-filen kun benyttes til personligt brug.

Links

Slægtsforskernes Bibliotek: https://slaegtsbibliotek.dk
Danske Slægtsforskere: https://slaegt.dk

MARIE-L. HERKING

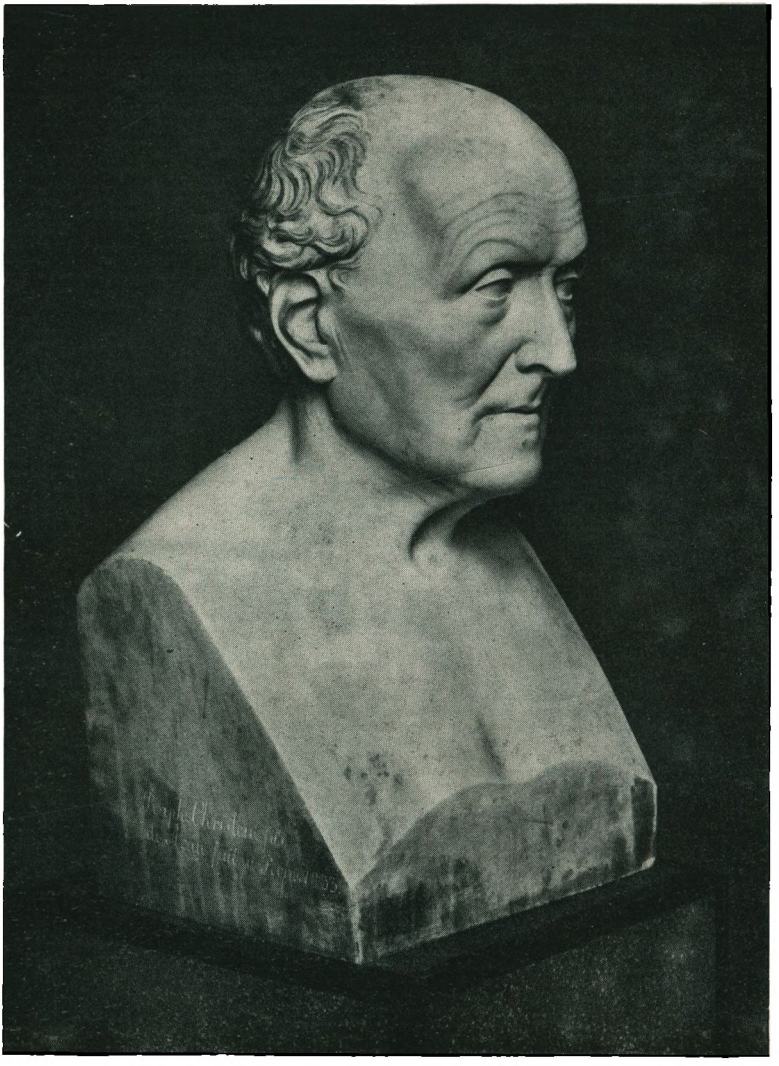
DOCTEUR ÈS LETTRES
LECTRICE A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
DE L'UNIVERSITÉ DE BERNE

CHARLES-VICTOR DE BONSTETTEN

1745-1832

SA VIE, SES ŒUVRES

LAUSANNE
IMPRIMERIE LA CONCORDE
1921



Charles Victor de Bonstetten
ancien Baillif de Nion.

A Monsieur Gonzague de Reynold

professeur à l'Université de Berne.

Hommage de respectueuse gratitude.

M.-L. H.

INTRODUCTION

Depuis quelques années, il semble bien que les Suisses tendent, de plus en plus, à prendre conscience du rôle qu'ils ont joué dans l'histoire de la pensée européenne, et à se reconnaître dans tel ou tel auteur de leur pays, considéré jusqu'alors comme appartenant à une nation voisine.

Plus personne, en effet, depuis le livre définitif de Gaspard Vallette [1], ne conteste la part essentielle qu'a tenue Genève dans la formation du génie de Rousseau, et il est difficile de ne pas admettre, avec M. Pierre Kohler [2], ce que Mme de Staël doit à la tradition suisse romande. Car, bien qu'elle ait été niée, cette tradition existe, et, si la Suisse, grâce à ses trois langues nationales, ne possède pas de littérature, on ne peut méconnaître la réalité d'un esprit suisse, créé par un même passé historique, politique ou religieux, esprit qu'a analysé avec une si minutieuse exactitude M. de Reynold, dans deux volumes qu'il a consacrés à l'*Histoire littéraire de la Suisse au dix-huitième siècle* [3].

Etudiés sous cet aspect, les écrivains de chez nous revêtent enfin leur signification véritable, et si leurs ouvrages — souvent imparfaits comme forme — ne peuvent toujours leur

[1] Gaspard Vallette : *J.-J. Rousseau genevois.* Paris, Plon-Nourrit, et Genève, Jullien, 1911.

[2] Pierre Kohler : *Mme de Staël et la Suisse.* Paris et Lausanne, Payot, 1916.

[3] Gonzague de Reynold : *Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle.* — Tome I : *Le Doyen Bridel.* Lausanne, Bridel, 1909. Tome II : *Bodmer et l'école suisse.* Idem, 1912.

assigner une place parmi les auteurs de premier ordre, ils sont généralement à l'avant-garde des grands courants intellectuels, préparant l'atmosphère nécessaire à l'éclosion des chefs-d'œuvre, et se faisant les agents de renouvellement des littératures dont ils emploient la langue. Tel fut le rôle joué par Rousseau et Mme de Staël dans le romantisme français, tel fut aussi le rôle, plus modeste, d'un autre écrivain suisse, Charles-Victor de Bonstetten, auquel nous sommes heureuse de redonner la place qu'il mérite dans l'histoire de la pensée de son pays ![1]

Bonstetten, en effet, sans avoir laissé une œuvre maîtresse, caractérise essentiellement l'esprit helvétique, avec ce qu'il comporte de préoccupations politiques, pédagogiques et morales, avec son sentiment très vif de la nature, avec aussi sa faculté de saisir deux races, et de s'en assimiler les littératures. Mais il y a plus. Bonstetten ne représente pas seulement l'esprit suisse : contemporain d'une époque où notre pays, tourmenté par des luttes intérieures et extérieures, subissait les contrecoups de la Révolution française, il incarne aussi celui de cette période de troubles et de bouleversements, qui ressemble si fortement à la nôtre.

Or, l'attitude de cet aristocrate bernois, durant ces heures de crise, ne doit point nous laisser indifférents : le passé peut toujours servir d'exemple au présent, et il n'est pas inutile de rappeler comment ce patricien libéral, à l'intelligence clairvoyante et subtile, prévit les causes qui allaient conduire sa patrie à la ruine, mais comment aussi, malgré ses écrits et l'influence personnelle qu'il exerça sur des patriotes, tels que Müller ou Stapfer, il ne parvint pas à les modifier, soit par manque de ténacité, soit par l'inertie que lui opposaient ses concitoyens.

Cependant, là ne se borne pas l'intérêt qu'éveille Bonstetten, car, s'il fut un libéral éclairé et s'il salua avec joie l'ère d'un régime politique nouveau, il ne resta pas moins très attaché à l'esprit de société du dix-huitième siècle. Peu d'hommes jouirent, comme lui, de la vie de salon et eurent le privilège de se lier avec un si grand nombre de célébrités européennes. Qu'il séjournât en France, en Angleterre, en Hollande, en

[1] L'origine de ce travail est une thèse de doctorat, présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Berne.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES ANCÊTRES

Charles de BONSTETTEN
Né en 1641
1673 Grand Conseiller.
1679 Bailli de Thorberg.
1688.

Barbille DAXELHOFER
Née en 1659

Charles de WURSTEMBERGER
Né en 1643
1671 Capitaine de France au régiment d'Erlach.
1673 Grand Conseiller.
1682 Bailli à Saanen.
1698 Sénateur.
Mort en 1702.

Anne-Rose ZEHENDER
Née en 1671.
Morte en 1720.

Charles de BONSTETTEN
Né en 1669.
Mort en 1748.

Officier au service de Hollande
12 nov. 1707 réception dans la commune de Valeyres.
Capitaine du Régiment de Sacconay.
Colonel.

Rosalie-Elisabeth de WURSTEMBERGER
Née en 1684.
Morte en 1720.

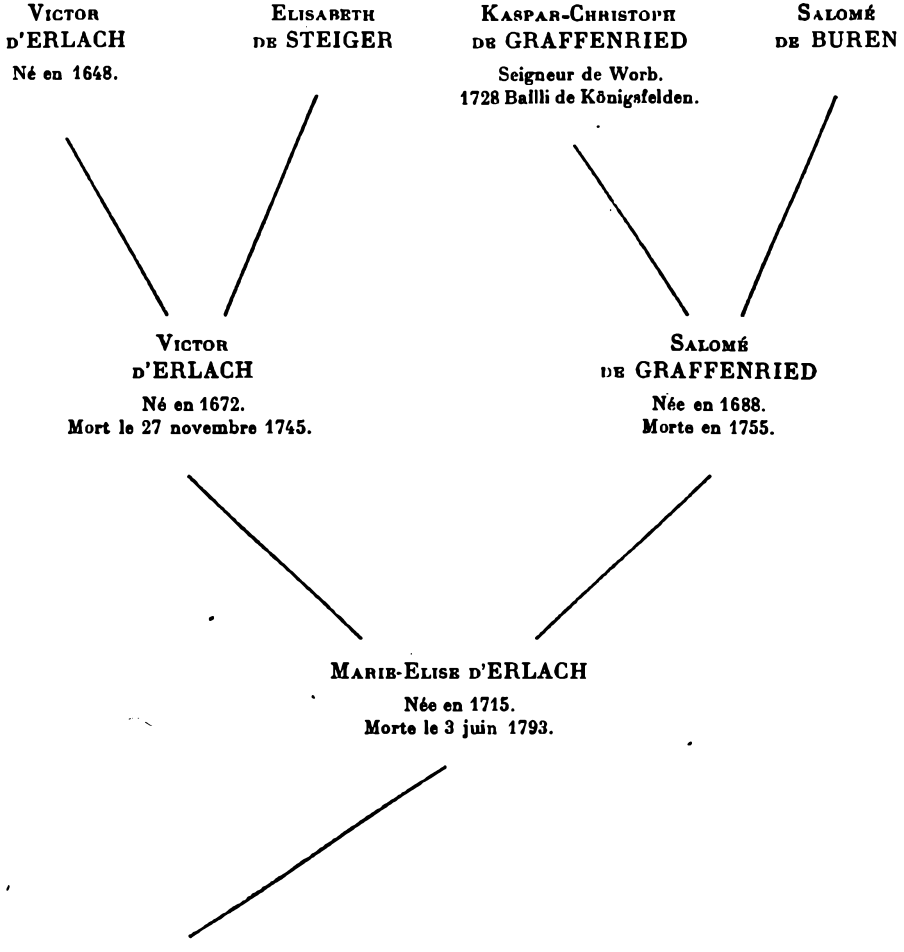
Mariage en 1705.

Charles-Emmanuel de BONSTETTEN
Né en 1706.
Mort en février 1773.

1745 Grand Conseiller.
1748 Bailli de Buchsee.
1753 Sénateur.
1765-73 Trésorier des Pays romands.

Charles-Vict
Né le
Mor

TS DE CHARLES-VICTOR DE BONSTETTEN



)NSTETTEN

1745.

832.

SOURCES :

1) Arbre généalogique de la famille Bonstetten.
2) Registres des baptêmes de la Bourgeoisie de Berne, Tomes I, II
3) Registres des décès de la Bourgeoisie de Berne, Tomes I, II.

Allemagne, en Danemark, en Italie ou à Genève, partout et toujours, il trouva le moyen de se créer des relations : Bonnet, Gray, Necker, Müller, la comtesse d'Albany, Mme de Staël, Matthisson, Friederike Brun furent de ses intimes, sans compter les amis d'un jour, tels que Byron, Voltaire, Benjamin Constant et tant d'autres encore. Ecrire la biographie de Bonstetten, c'était faire, en quelque sorte, l'histoire de la société de son temps.

Enfin, Charles-Victor fut le modèle de l'homme qui rajeunit en prenant des années, qui trouve en lui-même la force de se renouveler, qui sait s'adapter aux exigences que lui impose son grand âge, et à ce point de vue aussi cet ouvrage méritait d'être écrit.

Du reste, Bonstetten ne devait pas laisser la critique indifférente. Déjà, durant la génération qui suivit la sienne, il avait trouvé deux biographes, l'un Suisse français, l'autre Suisse allemand. De ces biographies, la première en date, celle de Steinlen [1], quoique composée avec un grand souci d'exactitude, manque de méthode scientifique et se perd souvent dans les détails ; quant à l'ouvrage de Morell [2], qui tient ses documents de seconde main, il est bien plutôt un tableau de la société suisse au dix-huitième siècle, qu'une véritable analyse de la vie et de l'œuvre de Bonstetten.

Depuis lors, un grand nombre d'écrivains, suisses ou étrangers, se sont livrés à des recherches plus ou moins poussées sur telle ou telle partie de son activité. R. Willy [3], lui a consacré une étude psychologique, le Dr Haag [4] a mis en valeur ses dons de pédagogue, enfin Sainte-Beuve [5], dans ses *Lundis*, et plus récemment Ph. Monnier dans sa *Genève de Toepfer* [6], et M. P.

[1] Steinlen : *Ch.-V. de Bonstetten. Etude biographique et littéraire.* Lausanne, Bridel, 1860.

[2] Morell : *Karl von Bonstetten. Ein schweizerisches Zeit und Lebensbild.* Winterthur, G. Lücke, 1861.

[3] R. Willy : *Karl-Viktor von Bonstetten. Eine literarisch-psychologische Skizze*, paru dans le « Neujahrsblatt der literarischen Gesellschaft ». Bern, Wyss, 1899.

[4] Dr Haag : *Viktor von Bonstetten. Wirksamkeit für die bernischen Schulen.* « Neues Berner Taschenbuch ». 1901, p. 267-310.

[5] Sainte-Beuve : *Causeries du lundi.* Tome XIV de l'édition Garnier. 1860, p. 417-479.

[6] Ph. Monnier : *La Genève de Tœpfer.* Genève, Jullien, 1914.

Kohler dans son livre sur Mme de Staël, ont su donner, en des pages suggestives, une impression singulièrement vivante de son caractère.

Notre travail repose, en partie, sur la correspondance inédite de Bonstetten, correspondance qui jette un jour nouveau, non seulement sur ses rapports avec tel de ses amis, mais bien sur le développement de sa vie entière.

Il est à regretter, toutefois, que nos investigations, qui devaient s'effectuer en partie hors de Suisse, aient été entravées par les événements mondiaux de ces dernières années, si bien qu'un certain nombre de lettres manuscrites n'ont pu franchir la frontière. En revanche, les Archives bernoises, lausannoises et genevoises nous ont fourni des documents précieux, ainsi que les bibliothèques de Genève, de Zurich et de Schaffhouse. Cette dernière contenait plus de six cents lettres de Bonstetten à son ami Jean de Müller, inédites pour la plupart. De plus, Mlle Valentine Stapfer, de Talcy, a eu la grande amabilité de nous faire parvenir la copie de soixante-dix-sept lettres que Bonstetten avait adressées à Ph. A. Stapfer, son aïeul, lettres qui, jusqu'alors, n'avaient paru qu'à l'état fragmentaire [1]. Enfin les familles de Bonstetten, de Reding, de Fellenberg et de Mülinen ont bien voulu nous ouvrir leurs archives, ainsi que M. Dominicé, de Genève et M. O. Brun, en Danemark [2].

A tous nos plus sincères remerciements.

Nous tenons également à exprimer notre reconnaissance à M. W. Pfisterer, de Münich, qui s'est chargé de vérifier la partie de notre bibliographie concernant les œuvres de Bonstetten parues en Allemagne, et à M. Montagnier, qui nous a communiqué tous les renseignements se rapportant aux relations entre Bonstetten et Gray, enfin à Mlle Elisa Trembley, à Mme la comtesse Ehrenswärd, ainsi qu'à M. le professeur Leclère, de Berne et à MM. les bibliothécaires F. Dubois, de Fribourg, Delarue et Aubert, de Genève.

Berne, août 1920.

M. L. H.

[1] Voir : *Bibliothèque Universelle*, 1893, Tome LX, p. 309 à 345. — *Lettres inédites de Bonstetten à Stapfer*, avec une préface de Ph. Godet.

[2] Il nous a été parfois difficile de classer la correspondance de Bonstetten, celui-ci ne datant presque jamais ses lettres.

PREMIÈRE PARTIE

AVANT LA RÉVOLUTION

LIVRE PREMIER

ENFANCE — ÉDUCATION

CHAPITRE PREMIER

LA FAMILLE DE BONSTETTEN

I. AVANT SON ENTRÉE DANS LA BOURGEOISIE DE BERNE

II. DEPUIS SON ENTRÉE DANS LA BOURGEOISIE DE BERNE

« Les ancêtres de Charles Victor de Bonstetten étaient les égaux des comtes de Habsbourg. »
STAPFER : *La ville de Berne.*

I

La famille de Bonstetten est l'une des plus anciennes de la Suisse.

Certaines chroniques mentionnent, dès le dixième siècle, un Ulric de Bonstetten, abbé de Saint-Gall, et deux évêques de ce nom à Constance, sans oublier Rumold, abbé de Rheinau et de Goslar, entre les bras duquel expira l'empereur Henri III, qui plaça, sous la haute protection de ce religieux, sa femme Agnès et sa fille Mathilde (1056).

Un peu plus tard, un document dont l'authenticité ne peut être mise en doute, atteste qu'un Heinrich de Bonstadin, « nobilis vir », fait une donation importante au cloître d'Engelberg, dans le canton de Zurich.

Enfin, les « Monumenta Boïca » signalent, à maintes reprises, l'un ou l'autre membre de la famille de Bonstetten, et cela avant l'époque de 1158.

L'orthographe du mot Bonstetten est assez variable ; il s'écrit tantôt « Bonstadin » ou « Bonstetin », tantôt « Ponstetten » ou « Paumstetten ». Toutes ces graphies semblent dériver d'une

forme première Baumstätte, « lieu planté d'arbres », supposition qui paraît confirmée par les armoiries d'un Johann de Bonstettin, représentant un groupe d'arbres feuillus [1].

Ce fut dans le canton de Zurich que les Bonstetten bâtirent leurs premiers châteaux forts, sur territoire helvétique. L'un d'eux, le burg de Bonstetten [2], au pied de l'Albis, fut rasé en 1350, lors de la révolution suscitée par Rodolphe Brun, tandis que le château d'Uster, situé entre les deux petits lacs de Pfäffikon et de Greifensee, et qui resta en leur propriété de 1320 à 1524, est encore debout, dominant de sa haute taille tout le plateau zuricois.

Au XVe siècle, la famille de Bonstetten, arrivée à l'apogée de sa puissance, possède de nombreux fiefs : Wildberg, Gündisau, Blumenegg, Hohensax, Fortsegg, Werdegg, Hiltnau. Elle devient même, par des mariages, une alliée directe de la maison de Habsbourg ; mais, à l'encontre des ducs d'Autriche, les Bonstetten ne sont pas belliqueux, et bien que trois d'entre eux soient tués à Morgarten, et qu'un Johann de Bonstetten commande à Sempach une des troupes du duc Léopold, ils se vouent plutôt à la carrière administrative ou encore à l'état ecclésiastique. Ils sont baillis, juges, abbés.

Très tôt, ils se signalent par leur bonté et leur esprit de conciliation. On les choisit comme arbitres dans les nombreux conflits qui ne cessent de surgir entre couvents et seigneurs.

Hermann de Bonstetten qui, vers 1333, est élu prince-abbé de Saint-Gall, est connu pour sa droiture, sa bienveillance, son activité : c'est lui qui introduit l'industrie du tissage de la toile dans le pays.

[1] La plupart des renseignements biographiques concernant les ancêtres de Bonstetten se trouvent, soit dans les Archives de la famille de M. Arthur de Bonstetten, à Berne, soit dans le « Schweizerisches Geschlechterbuch » Tome III, p. 31. — Consulter aussi : H. Meyer : *Die Ortsnamen des Kantons Zürich.* « Mitteilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zurich, VI, 3 ». Zürich, 1848, p. 152.

Tous les papiers de la famille de Bonstetten, antérieurs au XIVe siècle, furent brûlés lors de l'incendie du château d'Uster, en 1466.

[2] Voir Knapp-Borel : *Geographisches Lexikon der Schweiz.* Attinger, Neuchâtel, 1902, tome I. Sur l'emplacement du Burg se trouve à l'heure actuelle un village de 400 habitants. Il porte encore le nom de Bonstetten (ligne Zurich-Affoltern).

Trois générations plus tard, lors du sac de Greifensee, en 1444, un Caspar de Bonstetten, qui faisait partie de l'armée de l'archiduc Léopold d'Autriche, réussit à enterrer pieusement, durant la nuit, soixante à quatre-vingts morts qui gisent sur les bastions de la forteresse. Mais le grand homme de la famille est Albrecht de Bonstetten [1].

Il est né aux environs de l'année 1445. Destiné à être moine, il ne s'enferme point dans un couvent. Curieux de tout, il est l'homme des temps nouveaux. Son érudition ne cède en rien à celle des humanistes italiens du quattrocento. A la fois poète et historien, courtisan et diplomate, chanoine et hagiographe, puis doyen de l'abbaye d'Einsiedeln, il est l'une des figures les plus captivantes de cette première période de la Renaissance, sur sol alémanique.

Il a beaucoup voyagé. Il a fait quelques semestres aux universités de Fribourg-en-Brisgau, Bâle et Padoue. Il s'est lié d'amitié avec une foule de gens illustres : le doge Mocenigo de Venise, la famille Sforza, le chancelier du duc de Wurtemberg, Nicolas de Wil. Il aime les grands de ce monde. N'est-il pas lui-même descendant de seigneurs ? Et lorsque Frédéric III, et plus tard Maximilien, lui conféreront le titre de « comte palatin », et que ce dernier le nommera « doctor juris canonici », il les traite d'égal à égal, et offre au père un riche bréviaire et au fils une épée, ayant appartenu à Charles-le-Téméraire, héritage de ses ancêtres. Il est un dynaste. Il tient à ménager les susceptibilités tant des empereurs d'Autriche que des rois de France, aussi, le plus souvent, ne prendra-t-il la plume que pour leur plaire.

Il compose, en 1477, une *Description des guerres de Bourgogne* [2] qu'il adresse à Sigismond et en 1492 une *Histoire de la Maison d'Autriche*, qu'il fait précéder d'une dédicace au roi de France, Charles VIII [3].

[1] Voir sur Albrecht de Bonstetten :

a) G. V. Wyss : *Geschichte der Historiographie in der Schweiz.* Zurich, Fäsi, 1895 ;

b) Dr. Alb. Büchi : *Albrecht von Bonstetten.* Frauenfeld, Huber 1889.

Consulter aussi J. de Müller : *Die Geschichten schweizerischer Genossenschaft.* Première édition, tome V, pages 202 et 203.

[2] *Germanica praelia karoli quondam Burgundiae ducis et finis ejus.*

[3] *Historia Austrica* ou *Historia domus Austriae.*

Mais qu'on ne s'y trompe pas, Albrecht de Bonstetten est plus qu'un habile diplomate, il est patriote. Il aime sincèrement son pays et lui consacre son meilleur ouvrage, une *Description des huit Etats confédérés* [1]. Ce livre est la première vue d'ensemble que nous possédions de la Suisse héroïque : il en décrit, non pas uniquement les faits d'histoire, mais encore les mœurs, les coutumes, les paysages. Il s'efforce d'être clair, de dire la stricte vérité, et son latin rappelle parfois Tacite.

Vers sa quarantième année, cet homme d'église, qui semble l'avoir si peu été, paraît faire un retour sur lui-même. Une autre vie, tout intérieure, lui est subitement révélée. Il abandonne ses projets politiques, ne s'inquiétant plus que de sa mission spirituelle. Il écrit alors des livres d'édification, la *Vie du bienheureux Nicolas de Flüe*, qu'il va visiter dans sa cellule du Ranft, la *Vie de saint Meinrad*, et celles de *sainte Ida* et de *saint Gérold*. Sa phrase se simplifie de plus en plus: le doyen d'Einsiedeln se fait humble dans ses écrits comme dans sa vie. Il quitte même son couvent et s'en ira mourir, seul, dans une retraite inconnue.

Si nous nous sommes attardée à cette figure d'Albrecht de Bonstetten, c'est qu'elle caractérise, mieux qu'aucune autre, la race des Bonstetten, race affinée déjà, qui a pris contact avec la vie spirituelle. Cette conquête ne sera pas perdue [2].

II

C'est vers le milieu du XVe siècle qu'un frère d'Albrecht, Andreas Roll [3], vient s'établir à Berne et y faire souche. Pourquoi quitte-t-il ses terres de Zurich, ainsi que tous les privilèges qui y sont attachés ? Est-ce pour plaire à son épouse, une Bernoise, Johanna de Bubenberg, la sœur du vainqueur de Morat ? Ou bien, espère-t-il faire partie du gouvernement de la république de Berne ? A cet effet, il se fait recevoir à l'*Abbaye des Gentilshommes*, en 1463, réception qui, de droit, lui

[1] *Superioris Germaniae confederacionis descriptio*, 1479. Traduit en allemand en 1485.

[2] La branche zuricoise des Bonstetten s'éteint en 1606.

[3] C'est par erreur que Steinlen, le premier biographe de Bonstetten, a prétendu qu'Andreas Roll était le père d'Albrecht de Bonstetten.

confère la bourgeoisie de Berne et la possibilité de devenir conseiller. Mais ni lui, ni ses fils, dont l'un, Beat Wilhelm, meurt au service de France, à la bataille de la Bicoque en 1522, ne parviennent à la magistrature. Ce ne sera qu'en 1542 que Johann Jakob, fils de Beat Wilhelm, entrera au Grand Conseil.

Depuis ce moment la famille Bonstetten fait partie du patriciat bernois, elle est l'égale des Erlach, des Mülinen, des Wattenwyl, des Steiger. En 1595, Ulric de Bonstetten, qui revient de France, où il a servi en qualité de colonel dans l'armée du prince Henri I de Condé, parvient même à entrer au Sénat.

Cet Ulric (1548-1608), seigneur de Urtenen et de Mattstetten, et qui est le troisième fils de Johann Jakob, semble avoir été un habile homme : il sait mener de front les affaires de l'Etat et les siennes. Envoyé à plusieurs reprises en missions diplomatiques, aux cours de France et de Savoie, il trouve le moyen, durant les brèves apparitions qu'il fait à Berne, d'agrandir ses territoires — il achète le domaine de Jegensdorf — et d'épouser une riche héritière, Anna de Neuchâtel-Vaumarcus. Celle-ci lui apporte non seulement la plus grande partie des seigneuries de la principauté de Neuchâtel, mais encore quatre grands vignobles en Bourgogne. Elle lui donne sept enfants, dont cinq fils. L'un d'entre eux est le père de Franz Ludwig, maître des chasses de l'électeur palatin, que lors du couronnement de Charles II il représente à Londres, où il se marie avec Anna Carey, de la maison de Dover et Rochefort[1] : son petit-fils, Franz Ferdinand, sera le grand veneur du roi de Prusse Frédéric II, auquel il laissera, après sa mort, le domaine de Travers[2]. Quant au plus jeune des fils d'Ulric, Andreas, qui hérite des domaines d'Urtenen et d'une partie de ceux de Bourgogne, il reste à Berne. Il entre dans le gouvernement, se marie deux fois. Par sa nombreuse descendance, il est l'ancêtre des seuls Bonstetten existant encore.

A partir de cette époque, le rôle prépondérant que jouent ces dynastes, dans l'ancienne Helvétie, semble prendre fin : qu'ils fassent du service à l'étranger ou qu'ils se vouent à la magis-

[1] Cette famille s'éteint au début du XVIIIe siècle.

[2] Le domaine de Travers fut restitué plus tard à la famille de Bonstetten.

trature, ils ne se distinguent par aucune action d'éclat. Bien plus, au lieu d'accroître leurs domaines par des achats ou des mariages, ils les morcellent ou les vendent, si bien que ni la branche aînée qui remonte à Wolfgang, deuxième fils d'Andreas, ni la branche cadette dont le fondateur est Charles, frère de Wolfgang, ne possèderont de véritables propriétés seigneuriales. Il faut cependant faire une exception pour le domaine de Valeyres, dans le Pays de Vaud, acheté en 1707 par un Charles de Bonstetten, qui appartient, aujourd'hui encore, à la famille.

Du reste, aucune des qualités essentielles des ancêtres ne se sont perdues : la droiture, la subtilité de l'intelligence, la bonté, caractérisent toujours ces descendants des Rumold, des Caspar, des Albrecht ; et, bien qu'il n'y ait plus d'ecclésiastiques parmi eux, depuis que la famille passe au protestantisme vers 1530, ils restent profondément religieux, conscients de leurs devoirs, de leurs responsabilités et de leurs traditions. La race n'est pas épuisée, elle se ménage.

Un des descendants de la branche cadette, Charles-Victor, bien que sensiblement différent de ses aïeux, parviendra à donner un nouvel éclat au nom des Bonstetten.

CHAPITRE II

LE PATRICIAT DE BERNE

I

Il n'est pas possible de séparer les destinées de la famille de Bonstetten de celles du patriciat bernois. Elle en fait partie depuis la première moitié du XVIe siècle, et, dès ce moment, la plupart de ses membres entrent au Grand ou au Petit Conseil, et cela, sans interruption jusqu'en 1798, date de la chute de la République de Berne.

Il semble donc nécessaire de rappeler ce qu'était le Gouvernement bernois, sa constitution, son pouvoir, ainsi que son genre d'esprit.

Berne [1], qui, dès ses origines, avait eu à lutter contre les seigneurs féodaux, les Kybourg, les Weissenburg, avait obtenu

[1] A consulter : ZURLAUBEN : *Tableaux de la Suisse*, tome II, art. 49, p. 166. — GEISER : *Beiträge zur bernischen Kulturgeschichte des XVIIIten Jahr.* « Neujahrsblatt der lit. Gesellschaft », 1891. — MAILLEFER : *Le Pays de Vaud sous le régime bernois*, dans la « Revue historique vaudoise », 1895, mois de janvier, février, mars, avril, mai, juin. — G. DE REYNOLD : *Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle.* Bridel, Lausanne, 1912, Livre II, chap. XI, p. 442 et suiv. — DIERAUER : *Histoire de la Confédération Suisse* (traduction Reymond). Payot, 1913, tome IV, chap. I, p. 3 à 20.

Voir aussi : SINNER DE BALLAIGUE : *Berne au XVIIIe siècle.* Extrait d'un volume inédit du *Voyage dans la Suisse occidentale* (1781). Berne, 1853, 1 vol., et MÜSLIN : *Bern. Wie es war, ist, und sein wird.* 1798.

par la « Handfeste » de 1218, la protection impériale. Celle-ci lui avait permis, non seulement de conserver sa liberté, mais de s'agrandir et surtout de se donner un gouvernement autonome. Comme d'autres villes voisines, Fribourg ou Soleure, Berne l'avait fondé sur un principe d'égalité.

Tous ses habitants, le chevalier, l'artisan, le paysan et même le serf, avaient la faculté d'acheter la bourgeoisie pour quelques florins, ce qui leur conférait le droit d'élire et d'être élu.

Du reste, ce gouvernement était des plus simples. Il comprenait un avoyer et un conseil de douze membres, qui cumulaient l'autorité législative, administrative et judiciaire. Mais en 1295 déjà, intervint un changement: le pouvoir se répartit entre un plus grand nombre de citoyens. L'ancien «Conseil des douze » comprit vingt-sept membres, et constitua le « Petit Conseil » ou « Sénat ». S'il n'avait pas le pouvoir suprême, il était l'initiateur des lois et le directeur effectif des affaires. Il se composait d'un avoyer «régnant », de quatre « bannerets » ou représentants des plus grandes corporations : boulangers, tanneurs, maréchaux, bouchers, de deux conseillers secrets, de vingt sénateurs, parmi lesquels se trouvaient deux trésoriers, enfin, il lui était adjoint seize nouveaux membres : les « seizeniers ». Mais à côté du Sénat on créa une seconde chambre : « le Grand Conseil » ou « Conseil des Deux-Cents » — bien qu'il comprît toujours un nombre supérieur de conseillers — auquel était attribué le pouvoir suprême, « die höchste Gwalt », puisqu'il était censé représenter le peuple entier.

Cette organisation se maintint durant les siècles suivants, mais l'esprit démocratique, qui lui servait de base, disparut peu à peu. En effet, Berne qui, depuis son entrée dans la Confédération en 1393, s'était considérablement enrichie, soit en Argovie, soit dans le pays de Vaud, avait pris le sentiment de sa valeur. Elle faisait payer très cher ses droits de bourgeoisie, et il arrivera même un temps, où elle clora définitivement sa porte. Car, les familles qui étaient au pouvoir avaient trop d'avantages, pour consentir à les partager avec de nouveaux venus. La charge de magistrat qui, pendant les années de luttes, avait réclamé des qualités d'énergie, d'endurance et d'abnégation, était devenue au cours des siècles une situation très recherchée, tant par le prestige qu'elle conférait que par les

revenus qui y étaient attachés: c'était parmi les Grands Conseillers que l'on choisissait les officiers des régiments au service étranger, de même que les baillis.

Il se forma ainsi une aristocratie bourgeoise de plus en plus restreinte, dans laquelle la magistrature devint presque héréditaire, et qui constitua le patriciat. Certaines familles parvinrent même, vers le milieu du XVIIIe siècle, à avoir la préséance sur les autres, soit pour les services qu'elles avaient rendu à l'Etat, soit par leur richesse ; c'étaient les Diesbach, les Erlach, les Luternau, les Mülinen, les Wattenwyl et les Bonstetten. Les conditions exigées pour arriver au pouvoir devinrent toujours plus sévères : un Grand Conseiller, par exemple, devait, non seulement, faire partie d'une des « familles régnantes », « Regimentsfähig », mais il devait encore posséder une maison dans l'enceinte de la ville, être âgé d'au moins vingt-cinq ans, s'il était marié, ou de vingt-neuf ans s'il ne l'était pas, — les célibataires furent même exclus des Deux-Cents durant plus d'un siècle, de 1557 à 1683, — et faire partie de l'une des douze corporations (abbayes) de la cité. Quant au Sénateur ou Petit Conseiller, il devait être né à Berne, appartenir à une famille bourgeoise, depuis deux siècles au moins, avoir siégé dix ans au Grand Conseil, et être marié. Il portait alors le titre d' « Excellence », et avait le droit de proposer un candidat, lors des élections au Grand Conseil.

Ces élections avaient lieu tous les dix ans. Elles s'accomplissaient selon un rite traditionnel, qui n'était pas dépourvu de grandeur. Elles se faisaient aux environs de Pâques et duraient une huitaine de jours.

Le mercredi saint était consacré à l'élection des « seizeniers » par le Grand Conseil, et le lendemain ces mêmes « seizeniers », assistés des sénateurs, confirmaient ou élisaient les membres des Deux-Cents. Le dimanche de Pâques, quatre huissiers allaient annoncer aux Grands Conseillers leur nomination, en traçant, à la craie, une croix sur la porte de leur domicile. Le lundi de Pâques, enfin, était le jour solennel par excellence. Dès huit heures du matin, les cloches de toutes les églises se mettaient en branle, annonçant l'arrivée des Conseillers à la Collégiale. De là, ceux-ci se rendaient à l'Hôtel-de-ville: le cortège avait grande allure. A la tête, marchaient les huissiers revê-

tus de leurs manteaux rouge et noir; suivaient les avoyers, les trésoriers, les bannerets, les «sénateurs», les seizeniers et les membres des Deux-Cents, tous en habits de gala, le collet noir, le rabat blanc, l'épée au côté et la barrette sur le chef. Deux par deux, les magistrats gravissaient les degrés de l'Hôtel-de-Ville et entraient dans la salle des séances. Ils se groupaient autour de l'avoyer en charge, qui prononçait un discours, et déposait ses insignes : un sceptre et le sceau de la ville. Puis, selon les formules contenues dans le « livre rouge », chacun prêtait serment, promettant de se vouer corps et âme au bien de la République, de ses habitants, et de défendre la religion, le droit et la justice. On passait alors à l'élection du nouvel avoyer et des bannerets. Le mardi était réservé à la confirmation dans leur charge des membres du Sénat, à laquelle participaient l'avoyer, les bannerets, les « seizeniers » et les Deux-Cents.

Ces différentes cérémonies contribuaient, pour une large part, au maintien du prestige de Leurs Excellences. Le peuple bernois aimait ces manifestations, et considérait les jours d'élection comme de vrais jours de fête.

II

Tel qu'il existe durant plusieurs siècles, du XVe au commencement du XVIIIe, le Patriciat bernois ressemble à ceux des Républiques italiennes de Gênes ou de Venise, et sa grandeur ne doit pas être méconnue.

Par sa politique extérieure, politique toute de conciliation, qui sait ménager adroitement les susceptibilités des puissants voisins: la France, la Savoie, l'Autriche, Berne permet à la Confédération de subsister, et même de faire de nouvelles conquêtes. Elle conclut des alliances, offre sa protection aux petits Etats, et la République de Genève lui devra certainement son indépendance.

Aussi, est-il naturel qu'un gouvernement semblable soit autocrate. Il veut être maître et maître absolu. Du reste, il fait preuve de qualités administratives remarquables : il est probe, respectueux des lois, il défend la justice et le droit,

enfin il assure aux habitants de la cité une longue ère de prospérité.

C'est alors que Berne s'embellit, que disparaissent les dernières constructions de bois du moyen âge. Les maisons de mollasse grise, de plus en plus, se pressent l'une contre l'autre, se groupant autour de la Collégiale et de l'Hôtel-de-Ville. Parmi elles, beaucoup se voient transformées, et, à côté des pignons gothiques et des belles façades « Renaissance », apparaissent, çà et là, d'élégantes constructions de style rococo. Vers le milieu du XVIIIe siècle, les hôtels publics et privés se multiplient, l'avoyer d'Erlach fait élever une somptueuse demeure à la rue des Gentilshommes, les Bourgeois bâtissent, non loin de l'église du Saint-Esprit, un hôpital dont les quatre corps de bâtiments encadrent une vaste cour pavée, à la mode de Versailles ou de Paris, enfin, les jeunes Patriciens construisent, pour leurs assemblées de « l'Etat extérieur »[1], une merveille d'architecture, à peu de distance de l'Arsenal.

Cependant, si Leurs Excellences voient d'un œil favorable les changements que l'on apporte à leur petite cité, et si Elles encouragent l'art de bâtir, Elles ne témoignent aucun intérêt à la vie de l'esprit. Le cercle de leurs idées ne s'étend pas au delà des connaissances indispensables à un homme d'Etat, et un Patricien qui se vouerait aux lettres, aux sciences ou aux arts, ne trouverait aucun appui auprès de ses concitoyens.

Du reste, à partir du XVIIIe siècle, les « familles régnantes », arrivées à l'apogée de leur puissance, ne mettent plus de bornes à leurs ambitions. Les élections ne se font plus avec la même honnêteté, on considère bien moins la valeur du candidat que la famille à laquelle il appartient. Bonstetten, en 1776, écrit à son ami Müller : « Toutes les élections sont des tripotages de famille... où le mérite n'entre pas pour les neuf dixièmes ».[2] L'esprit de caste et l'égoïsme vont s'accentuant

[1] Pour occuper les loisirs des jeunes Patriciens, on avait créé un Grand et Petit Conseil sur le modèle du gouvernement de Leurs Excellences, Conseils où ils s'exerçaient à l'art de gouverner. Consulter les *Souvenirs* de Ch.-V. de Bonstetten, pages 24 et 25.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 6 février 1776.

de jour en jour, et, ce qui pis est, le gouvernement se pétrifie. N'ayant plus à soutenir de luttes à l'extérieur, les volontés, moins tendues, s'annihilent, l'oisiveté, et même la débauche, — celle-ci favorisée par le service à l'étranger, — s'emparent de la jeunesse patricienne. L'instruction se montre de plus en plus insuffisante, c'est à peine si l'Académie, dont les cadres ne se sont pas renouvelés depuis le XVIe siècle, témoigne encore de quelque activité, tout au plus est-elle capable de produire des théologiens aux idées étroites et arriérées, mais elle ne peut former des magistrats. Enfin, ce qui entrave encore les progrès de la culture, c'est la situation de Berne comme ville frontière: placée aux confins de deux langues, elle est fatalement influencée par les œuvres intellectuelles des nations allemande et française, d'autant que son dialecte n'a jamais pris rang parmi les langues littéraires de l'Europe.

Et cependant, en dépit de son gouvernement, ennemi du progrès, de son Académie routinière, de sa culture d'emprunt, Berne, durant le XVIIIe siècle, parvient à produire de grands hommes qui, par leur intelligence et leur patriotisme, sembleraient de force à introduire des réformes et à arrêter la décadence de la République. Mais c'est à peine s'ils sont écoutés, et les voix des Albrecht de Haller, des Niklaus Friederich de Mülinen, des Fellenberg, des Charles-Victor de Bonstetten seront couvertes par celle, plus puissante, de la Révolution.

CHAPITRE III

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE DE CHARLES-VICTOR DE BONSTETTEN

« Ma destinée fut singulière : l'éducation que je reçus durant mon enfance fut moitié sauvage, moitié pédante. Aucune force vitale ne fut infusée à cette instruction de perroquet ».
Bonstetten à Zschokke
(Prometheus).

I

C'est le 3 septembre 1745 que Charles-Emmanuel de Bonstetten, membre du « Conseil Souverain » de la République de Berne, se rend à l'Hôtel-de-Ville, pour annoncer la naissance de son premier fils Charles-Victor [1]. Il a, depuis dix ans qu'il a épousé Marie-Elise d'Erlach, attendu avec impatience ce jour heureux, qui va enfin donner un descendant à la branche cadette des Bonstetten [2].

Lui-même est le fils de Charles de Bonstetten, ancien officier au service de Hollande. Il a suivi la traditionde la famille, car il vient d'entrer au Conseil des Deux Cents. C'est un homme de grand savoir : il a fait du droit à Genève, avec le professeur

[1] Extrait du « Bürger Taufrodel », XIII, p. 519. Archives de Berne. Charles-Victor fut baptisé le 11 septembre.

[2] Charles-Emmanuel de Bonstetten eut cinq enfants : Marie, née en 1735 ; Charlotte, née en 1738 ; Charles-Victor, né en 1745 ; Catherine, née en 1746 ; Frédéric, né en 1750. Ces deux derniers enfants moururent en bas-âge.

Louis-Frédéric Necker[1], de la philosophie et des mathématiques à Marburg, sous la direction du célèbre Wolf, enfin il a voyagé en France [2]. Entré tard dans la magistrature — il a trente-neuf ans lors de son élection au Conseil Souverain — il y fait une brillante carrière : grand conseiller, bailli, sénateur, assesseur du Conseil scolaire, trésorier romand, chargé à maintes reprises de missions délicates par Leurs Excellences [3], il remplit ces différentes fonctions avec infiniment de tact et d'intelligence. Patricien dans l'âme, il a un respect profond de la vieille constitution bernoise, elle est sa raison d'être, sa vie. Juste, viril, mais conciliant et bon, il est bien de sa race, ce Charles-Emmanuel de Bonstetten. Il est façonné par l'esprit de traditionalisme qui, depuis des siècles, préside à la destinée de ses ancêtres, et tel il a été élevé, tel il va élever son fils, ce petit Charles-Victor, qui devra subir, qu'il le veuille ou non, l'empreinte de ce milieu conservateur et routinier [4].

Les plus anciens souvenirs de Charles-Victor remontent à sa troisième année : il se rappelle fort bien son grand-père paternel, dans sa longue redingote verte, assis dans une bergère, et lui tendant, de sa main ridée, un morceau de chocolat. Il se voit aussi, feuilletant une Bible illustrée, très ému à la vue d'Adam et d'Eve chassés du Paradis terrestre. Il se souvient, enfin, d'un grand château qui, avec sa tour, son clocher,

[1] Louis-Frédéric Necker, originaire de Cüstrin, reçu bourgeois de Genève le 26 janvier 1726, était le père du banquier Necker. Bonstetten, dans des *Mémoires inédits*, dit lui-même : « Mon père avait été en pension chez le père du célèbre Necker. » (Papiers Reding.)

[2] VON TILLIER : *Geschichte des eidgenössichen Freystaates*. Bern, 1839, tome V.

[3] Voir F. HAAG : *La mission d'Albert de Haller à Lausanne*, dans le « Neues Bernertaschenbuch », 1900, p. 53 et suivantes, article traduit dans la « Revue historique vaudoise », mars, avril, 1900. Cf. TILLIER : *Freistaat ern*, tome V.

[4] Bonstetten dira de son père dans *Erinnerungen aus Bonstetten's Jugendleben* (édition de 1827, faisant suite aux *Briefe von Bonstetten an Matthisson*), p. 224 : « Je n'aurais jamais pu imputer une faute quelconque à mon père. C'était un magistrat éclairé, bon patriote, qui remplissait ses devoirs avec une scrupuleuse exactitude. Il jouissait de la considération générale, on l'aimait. En société, il était plein de dignité et son amour du prochain le rapprochait de tous. » Voir la *Correspondance de Charles-Emmanuel de Bonstetten au syndic Cramer*. (Société d'histoire de Genève).

ses granges, sa cour pavée de pierres rondes, lui semble contenir l'univers. Peu lui importe que cela s'appelle Buchsee [1], et que son père y exerce la fonction de bailli; pour lui, c'est un domaine merveilleux qu'il découvre, jour après jour, et dont il prend possession. Le ruisseau, qui coule à ses pieds et sur lequel il fait naviguer ses bateaux, les oiseaux de la basse-cour, les arbres, les fleurs, tout cela lui appartient en propre. Il vit dans un monde enchanté.

Mais, brusquement, ces visions changent. Il se trouve à Berne, chez une vieille tante, qui le sermonne tant que dure le jour, puis chez ses parents. Ceux-ci habitent une haute maison à la rue des Gentilshommes [2]. Elle a deux arcades, un large toit qui avance, de jolies fenêtres à balustrades ouvragées, de grands corridors, de vastes chambres ; mais Charles-Victor s'y sent à l'étroit, il n'a même pas un enclos pour prendre ses ébats: c'est à peine s'il aperçoit un coin de ciel bleu.

Si au moins il se sentait entouré par les siens ! Il sait bien qu'on l'aime, et que son père, sa mère, ses sœurs — qui toutes deux sont plus âgées que lui — ne veulent que son bonheur! Mais il voudrait qu'on lui prouvât cette affection par des caresses. Or, son père, qu'il ne voit qu'aux repas, n'aime guère les démonstrations d'amitié ; quant à sa mère, elle ne s'inquiète pas de lui, absorbée qu'elle est par ses filles, la direction de son ménage, ses visites et ses réceptions. Elle lui donne bien, de temps à autre, des friandises, mais elle n'a pas l'idée de se pencher sur sa petite âme, qui n'attend qu'un signe pour s'ouvrir et se donner.

Aussi, comme les journées lui paraissent longues ! Il n'en voit pas la fin, surtout depuis le moment où il doit les passer en compagnie d'un précepteur. Oh! l'ennui de rester assis, des heures et des heures, à répéter des mots, à ânonner des phrases, à récapituler des règles ! La grammaire, l'histoire sainte, le

[1] Münchenbuchsee.

[2] La maison de la famille Bonstetten existe encore. Elle donne à la fois sur la rue des Gentilshommes (N° 44) et sur la rue de la Justice (N° 61). Elle a subi de nombreuses transformations : les rez-de-chaussées, entre autres, ont été convertis en magasins. Bonstetten, qui en était devenu propriétaire à la mort de sa mère, en 1793, la vendit en 1802. Voir le « Grundbuch », XVIII, p. 533. Cadastre de la Ville de Berne.

calcul, le latin, sont autant d'épouvantails qu'on dresse devant lui; de tout cela, il ne parvient à retenir que des bribes incohérentes qui n'intéressent ni sa raison, ni son cœur. Et tous les jours c'est la même torture ! Cependant, lorsque les leçons sont finies et qu'il fait beau, Charles-Victor a la permission d'aller s'amuser avec quelques camarades de son âge. Alors, c'est une détente de tout son être; il s'élance hors de la maison, il dévale le long des rues, il saute, il court, il crie, il se bat. Il lui arrive même, dans l'excitation du jeu, d'arracher une poignée de cheveux à son rival, et de briser les vitres d'un voisin.

Il y a aussi des jours qui ne sont pas pareils aux autres, et qui font date dans sa mémoire. Celui, par exemple, où il a été vacciné, et où tout le monde le considère comme un phénomène, car c'est lui, le premier enfant inoculé à Berne ! et cet autre où son père l'oblige, lui, fils de sénateur, à porter, en plein jour, une grosse corbeille de cerises à travers la ville; et enfin, à treize ans, les heures mémorables où il doit passer un examen devant les professeurs de l'Académie, et où il débite, d'un trait, un long discours appris à haute voix dans son grenier, en présence de quelques chats, effrayés de ses gestes et du son de sa voix.

Mais les imprévus sont rares, et ces années monotones risqueraient de se prolonger encore, si un événement ne venait brusquement en interrompre le cours : durant une session du Grand Conseil, son Excellence de Bonstetten est appelé en hâte à la maison. Il y trouve son fils en pleurs, l'air égaré. A mots entrecoupés, celui-ci lui raconte qu'il vient d'être entraîné, par des camarades, dans un lieu de débauche, à la «Matte», il n'a pu se sauver qu'en passant par la fenêtre : il supplie son père de le faire quitter Berne.

Le conseiller de Bonstetten ne peut qu'accéder à ce désir. Il voit trop tard, hélas, les dangers de l'éducation qu'il a donnée à son fils.

Car l'enfance de Charles-Victor est irrémédiablement passée, cette enfance à laquelle il aura manqué non seulement de l'affection, mais encore une surveillance intelligente. Il n'a pu s'épanouir d'aucune façon. On a comprimé les élans de son imagination et de son cœur, on a endormi la vivacité de son esprit, on a contrecarré son besoin de liberté et d'indépen-

dance, enfin on n'a pas su veiller sur son innocence d'enfant. Jamais Bonstetten ne pourra penser à ces années sans en être profondément troublé : « Quel désert, dira-t-il, une telle éducation ne présente-t-elle pas à l'âme de l'adolescent », et encore : « J'ai frémi toute ma vie au souvenir de mon âme d'alors » [1].

II

Sa dépression cependant, quoique grave, ne se prolonge pas. L'existence complètement différente qu'il va mener à Yverdon. où son père le met en pension, sera pour lui un véritable salut. En effet, dès les premiers jours, il s'y sent heureux. Il lui semble que l'atmosphère lourde de Berne se soit allégée, qu'il respire plus librement. Il se sait débarrassé à tout jamais de son précepteur et éloigné d'amis, dont il n'aime plus à se souvenir.

Et puis, surtout, Yverdon lui plaît, non pas seulement parce qu'avec son château fort et ses vieilles rues, toutes entourées de verdure, elle lui rappelle un peu Buchsee, mais bien parce que les gens y sont différents de ceux qu'il a l'habitude de voir : ils sont gais, aimables, accueillants, ils ont l'air de prendre la vie du bon côté... Quel contraste avec Berne, et comme ses concitoyens lui paraissent, tout à coup, graves, rigides et compassés !

C'est que, bien que distant à peine d'une quinzaine de lieues de sa ville natale, Charles-Victor se trouve transporté dans un tout autre milieu. Il vit maintenant dans le « Pays de Vaud », qui est une terre « romande », et dont les mœurs, les coutumes, la langue sont différentes de celles des pays alémaniques. Ce changement de culture, cependant, le frappe moins qu'on pourrait le croire; car, si Berne parle un dialecte haut-allemand, et si elle conserve les vieilles traditions helvétiques, elle subit, depuis tantôt un siècle, les influences de la France. Les patriciens surtout, dont la plupart ont fait du service à l'étranger, aiment à imiter le ton et les manières de Paris. Charles-Victor sait que, lorsqu'il se rend au salon saluer les amies de sa mère, c'est le français qu'il doit employer et que souvent, dans

[1] *Souvenirs*, p. 14.

l'intimité, ses parents s'expriment en cette langue. Lui-même l'a apprise depuis tout petit, et il la possède aussi bien que l'allemand, si ce n'est mieux.

Mais en somme, si Charles-Victor découvre un tel charme à Yverdon, cela tient bien plus à la disposition de son âme qu'aux avantages qu'elle peut lui offrir. Toute contrée, toute ville, ne sont-elles pas transfigurées si l'on s'y sent aimé ? Et c'est bien là ce qui lui arrive. Soit chez M. Haldimand [1], où il ne reste que quelques mois — une maladie assez dangereuse ayant nécessité son retour à Berne — soit dans la famille des Traytorrens, où il habite ensuite, il trouve spontanément des affections. C'est alors l'abandon complet, la joie de s'épandre au dehors et d'être compris ; c'est l'épanouissement de sa personnalité.

Les années qu'il passe à Yverdon — de quinze à dix-sept ans environ — sont celles où s'accomplissent en lui les plus grandes transformations. Dans tous les domaines il évolue, il se développe. La vie bouillonne en lui. Il voudrait tout connaître, tout savoir, tout comprendre. Presque dès le début, il travaille sans maître ; celui que son père lui a donné, un vieux pasteur allemand, il l'a quitté. Il ne veut plus être astreint — pour l'instant tout au moins — à des leçons régulières : le calcul, la grammaire, les thèmes, les versions l'ennuient. Il veut des idées, des émotions, il veut savoir ce que les grands hommes ont pensé et senti, il veut s'initier à leurs œuvres.

Et il se met à lire, à lire éperdument, du français, de l'allemand, du latin. Il lit les *Odes* de J. B. Rousseau et les vers du poète Hagedorn, la *Henriade* de Voltaire et le *Spectacle de la Nature* de l'abbé Pluche, il lit les classiques français, il lit Horace. Qu'il soit dans sa chambre, ou à la promenade [2], ou encore grimpé sur un arbre, il lit. Il est tellement plein d'idées qu'il ne parvient plus à les canaliser. Pêle-mêle, sans ordre, il

[1] M. Haldimand d'Yverdon était le frère de Frédéric Haldimand, gouverneur du Canada. Voir à son sujet le « Dictionary of National Biography » et sa correspondance inédite au British Museum, à Londres.

[2] Charles-Victor raconte, dans ses *Mémoires* (voir *Erinnerungen aus Bonstetten Jugendleben*, p. 249) que, durant son séjour à Yverdon, il rencontra à plusieurs reprises J.-J. Rousseau. Il ignorait alors le nom de ce « promeneur solitaire », en « redingote grise », mais il fut frappé par l'expression singulièrement vivante de sa physionomie.

s'assimile tous les grands courants intellectuels du siècle, ne sachant encore ce qu'il doit prendre ou rejeter. Il passe d'un enthousiasme à l'autre. Il est capable de tous les excès.

Mais M. Traytorrens est là qui veille. Il pressent le travail formidable qui s'opère en lui, et adroitement, sans en avoir l'air, il l'aide, il le soutient, il le dirige. Il essaye de tempérer cette débauche de lectures par des promenades, des travaux manuels ; il l'intéresse à l'agriculture, il l'occupe à la ferme, au jardin, aux champs. Il le persuade d'aller en société, de voir du monde. Lui-même s'ingénie à lui faire un intérieur agréable. Il a trois sœurs, comme lui gaies et pleines d'entrain. Il invite sans cesse des gens intéressants, il fait de son foyer un véritable lieu de délassement et de réconfort.

Il était impossible que, dans un tel milieu, Charles-Victor n'arrivât point à sortir vainqueur de ces années d'adolescence. Son caractère s'affermit, ses jugements se précisent, ses pensées se coordonnent. Il conçoit que pour être un homme, ce qu'il a la prétention de devenir, il doit pouvoir se posséder, se dominer. Et il s'y efforce. Un soir, sous prétexte de triompher de sa terreur des spectres, il s'en va loin dans la campagne où il sait que se trouve un cimetière, et là, quoique tremblant de peur, il aura le courage d'en ouvrir la porte toute grande. C'est sa première conquête morale.

Du reste, le moment de son instruction religieuse est arrivé. Depuis ses leçons d'histoire sainte, où il croyait à un Père céleste, assis sur des nuages et entouré d'une légion d'anges, il ne s'est plus beaucoup inquiété de Dieu. Il sait qu'Il existe, et cela lui suffit. Aussi quelle révélation soudaine, lorsqu'il entend parler d'un Etre divin dont l'œuvre est inscrite partout dans l'univers, d'un Dieu qui s'est donné pour lui, qui a souffert pour lui, qui a donné l'exemple de toutes les vertus, et qui est mort, en promettant une vie éternelle. Il en est bouleversé, son âme sensible s'émeut profondément. Durant quelques semaines, il vit dans l'extase la plus complète ; il reste, des heures et des heures, couché dans le gazon à contempler le ciel, rêvant de béatitudes infinies, et, lorsqu'arrive le jour de sa première communion, il lui semble atteindre le bonheur suprême.

Cet état mystique ne se prolonge point cependant. Non pas

qu'il cesse de s'inquiéter des problèmes de l'au delà, et de s'intéresser aux rapports de l'homme avec Dieu — cette préoccupation ne l'abandonnera jamais — mais il perd l'intuition immédiate des choses divines. La vie est là, avec sa réalité tangible, qui l'attire : il n'est pas de force à lui résister. Il sent tout près de lui, à côté de lui, une amitié de jeune fille, et tout simplement, dans l'ingénuité de son âme, il aimera une des demoiselles Traytorrens.

Mais, le temps est venu, où son père a décidé de le placer dans un centre qui pourra lui fournir de plus grandes ressources intellectuelles, et il pense à Genève, ce foyer de lumières, où lui-même a passé une partie de sa jeunesse.

Charles-Victor va bientôt avoir dix-huit ans, et son instruction est à peine commencée. Or, soit qu'il entre au Grand Conseil, soit qu'il fasse du service à l'étranger — le sénateur ne voit que ces deux alternatives pour son fils — il est urgent pour lui de la compléter, de l'approfondir, de l'étendre [1].

[1] Tous les faits, qui ont servi à la reconstitution de l'enfance de Bonstetten, sont tirés des *Erinnerungen aus Bonstetten Jugendleben*, 1826, et des *Souvenirs*. Paris, Cherbuliez et Zürich, Orell Füssli, 1832.

CHAPITRE IV

LE PREMIER SÉJOUR A GENÈVE (1763-1766)

« Ce que je sens de bon dans mon âme, le goût des lettres et de la méditation, je le dois à cette ville (Genève) où j'ai passé ces années de jeunesse qui décident du reste de la vie. »

BONSTETTEN : *Etudes de l'homme.*

I

LORSQUE Bonstetten arrive à Genève en 1763 [1], l'ancienne cité des Allobroges, qui est l'alliée de Berne et de Fribourg depuis 1526, vient d'entrer dans une phase nouvelle de son histoire. Comme les villes des pays confédérés, elle est, elle aussi, une République à patriciat bourgeois, qui fait de chacun de ses citoyens un membre du « Souverain ». Mais, tandis que Berne restreint, de plus en plus, le nombre des « familles régnantes », le gouvernement de Genève, plus démocratique, ne peut parvenir à l'oligarchie complète, grâce à l'opposition du peuple qui, dès 1707, veut maintenir ses droits.

Cette rivalité, sourde d'abord, entre ceux qui sont au pouvoir et ceux qui y aspirent, entre les « Négatifs » d'une part, et les « Représentants » de l'autre, éclate enfin lors de l'autodafé de « L'Emile » et du « Contrat Social », en 1762. Or, ces deux livres,

[1] La première lettre de Bonstetten à son père est datée du 23 février 1763.

sont ceux d'un « citoyen » de Genève et la condamnation a été prononcée par les « Nobles et Magnifiques Seigneurs Messieurs les Syndics et Conseil de la ville et de la République ». Une quarantaine de citoyens prennent alors la défense de J.-J. Rousseau, le gouvernement s'en émeut, et appelle à son secours les Etats alliés Berne, Zurich et la France. Cet antagonisme aboutira momentanément à un édit de pacification en 1768, mais l'ère des révolutions n'est pas éloignée.

Jamais Genève n'a été si vivante. A côté de son agitation politique, les sciences et les lettres y sont en grand progrès. La petite cité huguenote, refuge des protestants français depuis la fin du XVIIe siècle, leur doit une partie de son industrie et de sa culture. Elle leur doit surtout des relations suivies avec l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne. Genève, en 1763, est déjà un centre cosmopolite et mondial. Bonstetten écrit à son père : « Je vois peu de Genevois et suis ici comme en France... (il y a) de plus quelques maisons de jeunes Anglais, quelques Italiens, beaucoup de Russes, tout cela remplit la ville qui a l'air conquise » [1]. L'Académie, de son côté, la vieille Académie de Calvin, attire, elle aussi, un grand nombre d'étrangers. Elle a perdu, il est vrai, un de ses professeurs éminents, Burlamaqui, le jurisconsulte, mais elle vient de nommer Horace-Bénédict de Saussure [2] maître de philosophie expérimentale. En outre, Abauzit et Bonnet, deux grandes intelligences et, ce qui vaut mieux, deux grands caractères, exercent une influence bienfaisante sur la jeunesse genevoise, et Voltaire, de sa retraite de Ferney, stimule les talents, fait naître les polémiques, force à l'action.

Cependant, malgré son esprit européen, Genève est très attachée au passé, ses mœurs sont encore toutes patriarcales, et Bonstetten, lors de sa première visite au syndic Cramer [3], n'est

[1] Lettre de Bonstetten à son père. (Papiers Dominicé.) Toutes les lettres de Bonstetten à ses parents se trouvent actuellement en la propriété de M. Frédéric Dominicé (Genève), qui a bien voulu les mettre à notre disposition.

[2] H. B. de Saussure (1740-1799). Voir Sayous : *Le XVIIIe siècle à l'étranger*. Paris, Amyot, 1859, tome I.

[3] Le père de Bonstetten était lié de longue date au syndic Cramer. Voir leur *Correspondance* déposée à la Société d'histoire de Genève.

pas peu surpris de le trouver, à l'heure de midi, en train de manger dans sa cuisine, en compagnie de sa femme et de sa servante. [1]

Genève, « minuscule République », « petite ville avec un lambeau de territoire », et « quelque vingt mille habitants », porte l'empreinte de son passé héroïque. « En elle s'incarne une idée, une conception de la vie morale, sociale et religieuse » [2], et telle qu'elle est, elle va exercer une influence décisive sur l'âme de Bonstetten : sur cette âme si souple, si frémissante, si curieuse de tout, profonde à beaucoup d'égards, et surtout si éprise de liberté et d'indépendance.

II

Dès les premiers mois de son séjour à Genève, Charles-Victor a l'impression très nette qu'une ère nouvelle commence pour lui. Jusqu'alors, il a vécu dans les livres bien plus que dans la réalité, il ne sait rien de la vie active et agissante, et il commence à en souffrir. Il veut vivre pleinement, travailler, accomplir une œuvre, être enfin quelqu'un. Or, la petite République genevoise lui semble, plus qu'un autre lieu, propice à la réalisation de ce rêve : là tout est vie, action, progrès ; là tout l'entraîne et l'exalte.

A peine est-il installé chez le pasteur Prévost [3], auquel son père l'a confié, qu'il entend parler de l' «affaire» du citoyen Rousseau, de l'agitation que son cas soulève, du jugement sévère des gouvernants, de l'attitude révoltée des citoyens, et bientôt, partout où il fréquente, ce ne sont que discussions sur *L'Emile* et le *Contrat social* : on dirait qu'une fièvre secoue la ville toute entière [4], et lui-même se laisserait complètement

[1] *Erinnerungen.*, p. 256.

[2] G. DE REYNOLD : *J.-J. Rousseau et la Suisse*, dans les Annales de la Société J.-J. Rousseau. Genève, Jullien, tome VIII, 1912, p. 162.

[3] Voir *Erinnerungen*, p. 257. Sur Pierre Prévost (1751-1839), fils du pasteur Prévost, voir A. P. DE CANDOLLE : *Notice sur P. Prévost*, dans la « Bibliothèque Universelle », 1839. Science, tome XX, p. 296.

[4] Cf. GASPARD VALLETTE : *J.-J. Rousseau genevois. Op. cit.*, livre III, chap. I, II.

accaparer par cet événement — car il se sent rousseauiste convaincu — si d'autres intérêts ne l'en détournaient.

Ce sont tout d'abord les études. Jamais elles ne l'ont attiré avec une telle intensité. Il prévoit que sa vie va s'orienter de ce côté, bien qu'il ignore encore où le porteront ses aptitudes. Le pasteur Prévost lui enseigne le style, les langues anciennes et la religion, mais, pas plus qu'à Yverdon, il n'est disposé à travailler avec un maître, et, c'est bientôt tout seul qu'il fera du droit — étude que son père exige — et surtout, qu'il s'exercera à la composition française. Il avoue franchement au sénateur de Bonstetten :

« La meilleure méthode est de lire avec réflexion de bons auteurs et je crois qu'on n'a pas de maître pour tout. Je crois que pour former le goût il faut penser soi-même et que penser toujours d'après les autres c'est le gâter [1]. »

Il a une manière assez ingénieuse de travailler. Il traduit des *Exordes* de Cicéron en français, ou bien encore des fragments de Rousseau en allemand, qu'il retraduit en français, les comparant ensuite avec l'original. « L'avantage que j'ai retiré de cet exercice est immense », écrit-il. Si bien qu'au bout de peu de temps, il composera quelques idylles en prose, dans le genre de Gessner [2], et des vers sur le printemps [3].

Mais, à partir de 1764, se développe en lui un goût particulier pour tout ce qui concerne l'homme, en tant qu'être moral et pensant. Il lit le « De finibus bonorum et malorum » de Cicéron [4], le « Droit des gens ou principe de la loi naturelle » de Vattel, le « Système de philosophie morale » de Hutchinson [5], sans parler des livres d'histoire qu'il dévore : Tite-Live, Machiavel, Montesquieu, cherchant, là encore, à saisir l'homme dans ses « actions » et dans ses « ouvrages ». « Je cherche dans l'histoire,

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 4 oct. 1763.

[2] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), avril 1764. Voir aussi Zschokke, *Prometheus*, p. 101 et lettres à Füssli des 25 janvier et 19 mars 1826, où il cite le titre de deux idylles : *Zaminda* et *Le premier navigateur*. (Ms. Füssli, Zurich. Série V.)

[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), avril 1764.

[4] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 4 oct. 1763.

[5] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 20 juin 1765.

dit-il, comment peuvent s'être formées les premières idées [1] ».

Et, peu à peu, stimulé par ses lectures, Bonstetten sent naître le désir d'écrire lui-même une histoire, celle des Suisses, par exemple. Pourquoi ne se vouerait-il pas entièrement aux études ? Une vie, toute d'action, ne le tente que médiocrement [2]; d'autre part, il ne se croit pas fait pour le monde, il faut donc qu'il se décide. Il aura bientôt vingt ans, il ne peut continuer à mener une existence « d'amphibie ».

Et il se remet au travail. Il passe des matinées entières à la bibliothèque à extraire, d'anciens manuscrits, ce qui peut avoir trait à l'histoire des Suisses [3]. Il s'applique à l'étude de « l'admirable constitution » de la République de Genève et surtout à celle de « Rome », qu'il veut donner en exemple à tous les peuples qui aspirent à la liberté. Il se croit appelé à faire de grandes choses, entraîné par « sa prodigieuse activité intellectuelle [4] ».

Mais les études ne sont pas l'unique attrait de Genève. Il éprouve une véritable joie à se promener dans la campagne, soit au bord du Rhône, soit surtout près du lac. Il aime les clairs paysages aux lignes calmes et harmonieuses, les chemins ombreux, où, au printemps « se cachent les violettes », le bruit rythmé des vagues, les nuits étoilées.... Ah, qu'il est bien de son temps, le jeune Charles-Victor, et comme toutes les descriptions, qui se trouvent éparses dans sa correspondance, trahissent l'influence de Rousseau ! Ce récit, qu'il adresse à son père, pourrait sans peine faire suite à la promenade de Saint-Preux :

« Le mouvement uniforme de la barque, le profond silence de la nuit, un ciel étoilé dont on voyait étinceler les diamants dans l'abîme des eaux sur lequel nous semblions suspendus, le tapis noir tendu le long des bords du lac que formaient les

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.). 20 juin 1765.

[2] En septembre 1765, Bonstetten écrivait à son père, qui ne se serait pas opposé à le laisser entrer dans la diplomatie : « Je vous avoue que je me dégoute tous les jours davantage des projets que j'avais formé à m'établir dans l'étranger ; la vie de cour serait sans doute un enfer pour moi comme je l'avais toujours pensé. C'était l'horreur de de vivre à Berne qui m'avait inspiré ce projet. »

[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), juillet 1765.

[4] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), année 1764.

montagnes et leurs ombres contiguës, les lumières dont étincelait Genève qui depuis le lac s'élève en amphithéâtre, le son doux des violons qui les accompagnaient, n'interrompaient le silence de la nuit, que pour augmenter la douce rêverie dont on se sentait pénétré à la vue d'un si beau tableau [1]. »

Cependant, à côté de la beauté de sa campagne, Genève offre encore d'autres ressources à Bonstetten : c'est sa société.

Très vite, il est admis à fréquenter les réunions mondaines des « gens du haut ». Il va chez Mme Tronchin-Labat, qui n'invite que des « jeunes », et chez laquelle on fait des lectures intéressantes ; il fait aussi partie de la « Société des Buveurs d'eau », société essentiellement genevoise, qui se réunit tous les lundis, « où l'on fait des jeux, où l'on danse et où l'on s'amuse fort [2]. » Il y fait même la rencontre d'une jeune fille qu'il risque d'aimer, Mlle Boissier [3], mais qu'il n'ose demander en mariage, craignant, dit-il, « qu'elle ne soit très malheureuse à Berne ».

A vrai dire, il n'a aucunement l'idée de se lier. Il a bien d'autres préoccupations. Il cherche surtout la compagnie d'hommes plus âgés que lui — ceux avec lesquels il sait qu'il ne s'ennuyera pas — : les Mallet, les Tronchin, les Turretini, le syndic Jallabert. Mais il a aussi des amis plus jeunes : Emmanuel de Haller, le deuxième fils d'Albrecht de Haller, un compatriote, et surtout Jean Trembley [4], de quatre ans moins âgé que lui, qui l'attire par la fermeté de son caractère et la précocité de son intelligence.

Cependant, le Genevois qui le premier éveille son respect et

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), août 1765.

[2] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 28 février 1764.

[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), sans date.

[4] Jean Trembley (1749-1811), fils de Jacques-André Trembley et d'Anne Colladon. Il fut élève de Bonnet, et fit des études de droit, de philosophie et d'histoire naturelle. En 1786 il entreprend un voyage d'études dans le Nord, et à son retour il épouse Mlle de Ribeaupierre. Il habite Rolle, alors que Bonstetten sera bailli de Nyon. Il meurt en 1811 en France. (Renseignements communiqués par Mlle Trembley, Petit-Saconnex.) Cf. Sayous, *op. cit.*, p. 43, tome II, et de Montet : *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois*, 1877.

son admiration, c'est Abauzit [1], ce « fécond Fontenelle » comme il l'appelle. Il va le voir à toutes les heures de la journée, comme s'il était une vieille connaissance. Il lui confie ses peines, il lui raconte ses projets, et Abauzit, touché de sa simplicité, s'intéresse à lui. Il va même le voir chez les Prévost, il lui parle de ses travaux d'histoire, il l'encourage à l'étude, et surtout il lui apprend à vivre. Abauzit est un exemple. Et dans sa vieillesse, Bonstetten ne se rappellera pas sans émotion les visites qu'il lui rendait dans sa cuisine — car c'est là aussi qu'Abauzit recevait ses hôtes — sa table frugale, son vieux pot ébréché, qui lui servait de salière, et il se reverra dans la petite chambre des Prévost, à la Taconnerie, s'essayant à dormir par terre, sans couverture, afin de s'habituer à mépriser les biens terrestres, ainsi que son vieil ami.

Il semble, cependant, que l'influence d'Abauzit ne peut être comparée à celle qu'exerce bientôt sur lui un autre « sage », le philosophe Charles Bonnet [2].

III

Celui-ci possède une belle propriété sur la rive droite du lac, à Genthod. C'est là, sous les grands arbres de son parc, dans un décor inoubliable, qu'il reçoit ses disciples, en compagnie de Mme Bonnet, dont la vertu confine à la sainteté. Depuis long-

[1] Sur Abauzit, voir Sayous, *op. cit.*, tome I, p. 81-99 et *Erinnerungen*, p. 261. Cf. aussi : *National Bildung*, tome I, p. 245.

[2] Sur Charles Bonnet consulter : a) H. B. de Saussure : *Eloge historique de Charles Bonnet*, (1793). Brochure de 32 pages, s. l. n. d. — b) Jean Trembley : *Mémoire pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Ch. Bonnet*, 1794. Berne. Société typographique. — c) A. Lemoine : *Ch. Bonnet, philosophe et naturaliste.* Thèse. Paris, 1850. — d) Le duc de Caraman : *Ch. Bonnet, philosophe et naturaliste, sa vie et ses œuvres.* Paris, Vaton, 1859. — e) Sayous : *Le XVIIIe siècle, op. cit.*, p. 157-205. — f) Offner : *Die Psychologie Ch. Bonnet.* Genève, Georg, 1909. — g) E. Claparède : *La psychologie animale de Ch. Bonnet*, Genève, Georg, 1909. — h) Sayous : *Les correspondants de Ch. Bonnet.* « Bibliothèque universelle », 1856, tome XXXIII, p. 34 à 80. — i) E. Ritter: *Rousseau et Ch. Bonnet.* « Annales de la Société J.-J. Rousseau », *op. cit.*, tome XI, 1916-1917, p. 159-188.

temps déjà, une cataracte prématurée des deux yeux lui a fait abandonner ses études de naturaliste, et renoncer à ses observations sur « la vie des pucerons », recherches qui le plaçaient déjà au nombre des savants illustres de son époque[1]. De nature foncièrement religieuse, il s'est tourné vers les choses de l'âme, et, avec la même probité scientifique qu'il étudiait les mœurs des insectes, il analyse maintenant les phénomènes de l'être pensant.

Lorsque, pour la première fois, Bonstetten se rend à Genthod, il y a six ans que Charles Bonnet a fait paraître son volume de philosophie spéculative : *Essai analytique sur les facultés de l'âme*, dans lequel il s'efforce de combattre le déterminisme, et de prouver l'omnipotence de Dieu sur les destinées humaines. Il y fait une profession de foi, lui « le Genevois du haut », qui n'est pas très différente de celle de son ennemi politique « le Citoyen » Rousseau; et, sa doctrine, qui n'est ni celle d'un pur idéaliste, puisqu'elle est basée sur l'observation, ni celle d'un matérialiste, puisqu'il admet une âme d'essence divine, réunit bientôt un certain nombre d'adeptes. On aime à venir s'entretenir avec cet homme simple, bon, affable, dont la vie offre l'exemple d'un perpétuel renoncement, et qui n'impose jamais ses idées « ...Combien d'âmes n'a-t-il pas consolées et raffermies... dit un de ses biographes, combien d'esprits n'a-t-il pas enlevés au scepticisme et à l'incrédulité [2]. »

« J'ai fait la connaissance avec le célèbre M. Bonnet, écrit Charles-Victor à son père, au début de l'année 1765. Il m'a permis de l'aller voir plusieurs matins dans la semaine, il m'a demandé ce que je faisais, comment j'étudiais. Je fais des notes sur ses ouvrages et je les lui montre, il a la bonté de raisonner beaucoup avec moi. Quel jeune homme a jamais eu tant d'avantages. Ce grand homme est profondément pénétré de sentiment religieux, il est persuadé des vérités de la religion révélée. Il sort de tous ses ouvrages un parfum de vertu qui les rend délicieux. Lui seul peut affermir la religion dans la raison de

[1] Voir la Correspondance inédite d'Albrecht de Haller (Mss. Hist. Helv. XVIII. Bibliothèque de la ville de Berne. Tome 35, n° 130, 160, 166; tome 36, n° 16 ; tome 37, n° 65, 74), qui contient les lettres de Bonnet concernant sa biographie.

[2] Sayous : *op. cit.*, p. 168.

l'homme. Quel bonheur donc d'avoir trouvé un homme et un grand homme chez qui la religion tient à la raison la plus sublime et qui a le cœur pénétré de vertu [1]. »

Et, quelques semaines plus tard, continuant l'éloge du maître, il ajoute :

« Son commerce intime est délicieux. Toujours clair, toujours fin, toujours délicat, il fait luire un soleil brillant sur l'horizon de vos idées ; il vous montre tous les détails, toutes les facettes, le dehors et le dedans d'une chose ; et si vous le voulez, il étale à vos yeux le monde entier avec le plus beau pinceau qui ait jamais existé [2]. »

Cet enthousiasme, de la part de Bonstetten, n'a rien qui étonne. Il a enfin découvert un homme dont le savoir lui semble universel, et qui veut bien discuter avec lui. Il obtient même, ce qu'il n'aurait osé espérer, sa confiance et son amitié [3]. Il parle souvent à son père du bonheur qu'il éprouve :

« Mon cher Monsieur B(onnet) me conduit par la main lorsque mon âme abattue n'a plus de ressort, son génie m'enflamme et me relève... [4]. Je ne sais si vous connaissez le bonheur qu'il y a à être conduit par un homme de génie, par un homme aussi bon patriote, aussi vertueux, aussi aimable. Il a l'œil sur tout ce que je fais, il conduit et dirige à son gré mon cœur et mon esprit, souvent il me parle de ma patrie lorsque je m'en éloigne. Monsieur B(onnet) est le seul homme capable de me donner des principes, je n'en avais aucun, il a changé ma façon de penser sans que je m'en doutasse, il m'a rendu plus sage [5]. »

Et, en effet, Bonstetten, qui en arrivant à Genève aurait été tenté de suivre aveuglément les doctrines politiques de Rousseau, finit, tout en ne renonçant pas complètement à ses idées de liberté et d'égalité, par voir le danger de leur

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 1765.

[2] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 1765.

[3] Bonnet, dans sa Correspondance avec Haller, parle souvent de Charles-Victor. Il le nomme généralement « Télémaque ». « Cet aimable et vertueux Télémaque », dira-t-il. (Mss. Hist. Helv. XVIII. Bibl. de Berne. Tomes 32, 33, 34, 35.

[4] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 30 octobre 1765.

[5] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 1766.

réalisation immédiate [1]. Bonnet écrit, en 1767, au trésorier de Bonstetten : « Il (Charles-Victor) regardait Rousseau pour un grand philosophe qui avait plus approfondi que personne l'économie de notre être. La passion pour la liberté le jette hors des limites d'une saine politique; son génie s'échauffe en faveur de ce qu'il nomme humanité ! Il voudrait égaliser tout, parce que la nature lui paraît avoir tout égalisé [2]. »

En ce moment critique de la formation de son caractère, aucun contact ne peut être plus bienfaisant à Bonstetten que celui de Charles Bonnet, qui, sans exercer une pression quelconque sur son jugement, se l'attache par la force seule de l'exemple et du raisonnement. Lorsqu'il aura quitté Genève, la pensée harmonieuse du maître le suivra, et souvent, aux heures de crises, elle sera là pour le soutenir [3]. Aussi jamais « apôtre » ne se montra-t-il plus reconnaissant, ainsi que le prouvent plusieurs de ses lettres :

« Il n'y a qu'un Monsieur Bonnet dans le monde pour ce qui regarde l'art d'enseigner... [4]. J'ai écrit à Genthod, ce sont des anges, ni plus ni moins. Leur bonté, leur amitié m'a donné une nouvelle existence » [5].

Et, en 1802, il dira dans son *Education Nationale :*

« Dans les années les plus troublées de ma vie, mon admiration et mon amitié pour Bonnet furent ma plus grande passion ; du jour où je le rencontrai, ma vie entière s'en trouva élevée. Sa philosophie naturelle était toujours illustrée par des exemples que lui dictaient ses connaissances historiques. Il savait restreindre ses idées afin de rester toujours clair, ou, s'il s'envolait dans d'autres mondes, c'était sur les ailes de la poésie et jamais sur celles de la philosophie [6]. »

Résumant enfin, dans une de ses dernières œuvres, ce qu'avait été Bonnet pour lui, il l'exalte en ces termes :

[1] Le père de Bonstetten craignait Rousseau ; dans ses lettres à Cramer il le traite de « génie inquiet », de « dangereux et éloquent sophiste ».

[2] Lettre de Bonnet à Ch.-Emm. de Bonstetten, 1er avril 1767. Parue dans STEINLEN, op. cit., p. 46-50.

[3] Voir les lettres de Bonnet à Haller. (Mss. cité, tome 32, nº 152 et 214.)

[4] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 19 janvier 1776.

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 1784.

[6] *National Bildung*, op. cit., tome I, p. 197. (trad.)

« Comment parler dignement du sage de Genthod, de Bonnet, à qui je dois toute mon âme ! C'est lui qui, en me faisant sentir que tous les secrets de la nature spirituelle de l'homme sont déposés non dans les livres, mais dans nous, dans nos pensées, dans notre âme en un mot, alluma ce désir de recherches et de méditations, qui a su maintenir mon goût pour les études à travers tous les obstacles d'une vie agitée [1]. »

IV

Bonstetten cependant, quoiqu'il le prétende, ne partage pas entièrement les goûts de son maître. Si la science et la métaphysique le préoccupent, et s'il adopte certaines de ses doctrines, il conserve pourtant son indépendance de jugement. Toute une part de sa vie se fait en dehors de sa sphère : il tend à élargir de plus en plus le cercle de ses idées, et rien ne le tente davantage que d'entendre les opinions les plus diverses. C'est la raison pour laquelle il ne restreint pas le cercle de ses amis aux seuls Genevois [2]. Il voit des étrangers, et surtout des Français. Il mande à son père :

« Toute la ville est peuplée de Français, je deviens tous les jours plus fou de cette nation, le goût des sciences, de la simplicité et du vrai y ont fait des progrès étonnants [3]. »

Et, sans demander l'avis de personne, il se rend à Ferney voir Voltaire. Ce n'est pas qu'il l'admire comme philosophe, ou qu'il approuve sa conduite à l'égard de Rousseau, mais il est curieux de connaître de près cet homme, qui défraye toutes les conversations et qui est, à ses yeux, le représentant le plus typique de l'esprit français. Chose étrange, c'est le pasteur Moultou, un ami de Rousseau, qui se charge de le conduire à Ferney.

Dès son retour à Genève, il fait part, à son père, des impressions que lui a laissées cette visite :

[1] *Etudes de l'homme.* Voir livre VI, chap. II, tome I, p. 302.

[2] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 12 mai 1765.

[3] Le trésorier de Bonstetten avait passé une journée entière avec Voltaire durant l'été de 1756, alors que ce dernier s'était rendu à Berne. Lettre de Ch.-E. de Bonstetten à Cramer, 2 janvier 1757.

« J'ai passé hier le jour chez M. de Voltaire. Je lui ai été présenté par un de ses amis, homme d'esprit, grand enthousiaste et ami de Rousseau, qui a beaucoup d'imagination, et qu'on peut mettre dans le nombre des grands génies de Genève.... Arrivés à Ferney, nous avons vu Mme Denis qui est fort polie.... elle appela son oncle qui arriva dans une robe de chambre fourrée, dans une grande « tignasse » et un bonnet. Il était de fort bonne humeur et me demanda de vos nouvelles [2]. On a parlé de politique et de poésie. M. de Voltaire s'est beaucoup étendu sur l'éloge de Racine, il trouve Iphigénie la meilleure pièce, peut-être fera-t-il une nouvelle édition avec des remarques comme il en a fait de Corneille. Il travaille maintenant à de petits contes fort jolis qui sont un de ses meilleurs ouvrages. Voltaire a été fort sage sur le compte de la religion, il a dit quelques plaisanteries sur les saints. Il est encore très robuste ; à une rougeur des yeux près il se porte très bien, il m'a beaucoup invité à revenir [1]. »

Bonstetten y retourne. Durant quelques mois, il assiste même assez régulièrement aux « samedis » de Ferney, où Voltaire continue à lire ses contes : « Jeannot et Colin », « La Bégueule », etc. Vers la fin de 1765, il cesse toutefois de s'y rendre, probablement sur la défense expresse de Bonnet, qui ne tient pas à ce que son élève aille entendre les propos impies du « vieux brochurier » [2].

Charles-Victor obéit. Mais il ne discontinue pas de voir d'autres Français. Il fréquente chez les duchesses d'Enville, deux charmantes patientes du médecin Tronchin, où il jouit de tous les agréments de Paris [3], et chez Mme de Vermenoux [4], une jeune veuve aimable, instruite, qui reçoit « les hommes les plus spirituels de Genève ».

« On y soupait souvent, dit-il, j'étais le seul homme de mon âge admis dans sa société intime... qu'on s'imagine l'effet d'une dame de Paris, célèbre par son esprit et sa beauté sur un jeune

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 1764.

[2] Le père de Bonstetten, quoique grand admirateur de Voltaire en tant qu'écrivain, ne pouvait que déplorer son influence à Genève. Il écrivait à Cramer : « Je crois que Voltaire fait bien du mal. Je ne me fierais pas trop à un homme sans principes et sans religion. » Jeudi 28 novembre 1765.

[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 12 mai 1765.

[4] Extrait des *Souvenirs inédits* (Papiers Reding). Cf. Haussonville : « Revue des Deux Mondes, 1880, mars et avril, p. 792.

homme de dix-huit ans, timide, mais attentif à tout ce qui peut plaire ou déplaire.... Quand j'étais seul avec Mme de Vermenoux elle me disait ce que j'avais mal ou bien dit.... Elle était Minerve pour moi [1]. »

Il y rencontre bientôt Mlle Curchod [2], qui ne tardera pas à devenir Mme Necker, et qu'il connaît déjà par Moultou. C'est lui qui la conduit à son premier bal, à Genève, et il confie à son père :

« Si elle était moins jolie je vous dirais qu'elle est mon amie, mais je vous jure que c'est un amour très spirituel. Je la vois souvent depuis quelque temps, elle est connue pour savante et elle l'est. Mais sa science n'est rien, quand on connaît sa belle âme [3]. »

Bonstetten, à n'en pas douter, semble fait pour plaire. Son apprentissage d'homme du monde se fait sans difficultés, et il est assez amusant de lire le portrait qu'il trace de sa personne, dans une lettre à sa mère :

« Imaginez-vous un petit homme, pas de la taille de mon père, en habit de soie de couleur changeante avec une doublure bleue, coiffé simplement avec un chapeau à plumes sous le bras, l'air doux, un peu sérieux, qui n'est gai qu'avec les gens avec lesquels il s'amuse singulièrement et qu'il aime beaucoup, qui entre d'un air assez simple dans une chambre, qui n'a d'autre avantage que celui de ne pas dire des sottises et pour cela il parle peu... d'une humeur fort inégale, toujours avec un air de timidité qui n'a pas toujours de la gaucherie, mais quelquefois... plein de chaleur quand il s'intéresse à quelque chose... pardonnant tout excepté ce qu'il devrait pardonner, je veux dire l'ennui qu'on lui cause, auquel il succombe toujours... on le rendrait monstre en le menant mal et doux comme un agneau en ne lui montrant jamais la néces-

[4] Extrait des *Souvenirs inédits*.

[5] Bonstetten raconte, dans ses *Souvenirs inédits*, la petite anecdote suivante : « Mme de Vermenoux avait exigé de Mlle C(urchod), sa demoiselle de compagnie, que chaque fois qu'elle entrerait dans la chambre elle fît la révérence. Je me souviens que le jour avant le départ de Mme de Vermenoux j'allai dîner chez elle. Mlle C. ouvrit la porte, entra... faisant de son mieux la révérence adressée à sa souveraine. Sur quoi Mme de Vermenoux lui dit : Mademoiselle, sortez et revenez faire une autre révérence, je ne veux pas que vous me fassiez honte à Paris. Mademoiselle obéit en bon enfant, sans témoigner aucune surprise. »

[1] Lettre de Bonstetten à son père. (P. Dom.), 23 mai 1764.

sité. Me voilà assez au naturel à quelque défaut près qu'apparemment je n'ai pas vu [1]. »

V

Si Bonstetten, cependant, avait été distrait de son premier engouement pour la vie politique genevoise, il ne cesse de suivre avec un vif intérêt les événements dont il est témoin. La lutte engagée entre les citoyens et les gouvernants, ou plutôt, comme ils se nomment eux-mêmes, entre les « Représentants » et les « Négatifs », l'intéresse particulièrement et son plus grand désir serait de voir la défaite de ces derniers.

Aussi, lorsqu'au commencement de janvier 1765, les « Représentants protestent contre une déclaration du « Petit Conseil », qui prétend se faire reconnaître comme seule autorité, Bonstetten, qui ne cache pas ses sentiments à son père, bien plus, qui voudrait le voir adopter ses idées, lui écrit :

« On voit tous les citoyens émus courir çà et là, il semble qu'on entend le mugissement des eaux présager l'orage. C'est un beau moment pour qui reçut du ciel la faveur d'aimer la liberté que celui où un citoyen se sent devenir homme et secoue le joug de son semblable. Oh ! mon père, que n'aimez-vous comme moi cette précieuse liberté [2]. »

Et, quelques jours plus tard, les « Représentants » ayant été en masse rassurer le Sénat sur leurs intentions, il continue :

« Les citoyens se sont rassemblés jeudi à deux heures aux Bastions ; ils étaient plus de mille. Je ne pus résister au plaisir de voir un spectacle si touchant. Je descendis, je me mêlai avec tous ces citoyens ; je me promenai dans cette foule de rois. Il était beau de voir la liberté animer tous les cœurs, vivifier toutes les facultés de l'homme. Cette foule agitée semblait des flots émus ; on les voyait s'attrouper autour de quelques hommes éloquents, et un moment après on les voyait ailleurs....

» A deux heures, ils se séparèrent en deux bandes, l'une

[1] Lettre de Bonstetten à sa mère (P. Dom.), 1765.

[2] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 5 février 1765.

montant la Treille, l'autre le Bourg de Four. Les quatre syndics les attendaient dans la chambre des festins...[1]. »

Et, après avoir raconté comment le chef des « Représentants » avait pris la parole, et présenté ses réclamations, il ajoute :

« ...Toute la troupe défila devant les syndics, qui leur donnaient à tous la main. C'était un spectacle touchant que de voir verser à ces hommes libres des larmes de patriotisme, les uns serrer la main à ces syndics, d'autres les embrasser même....

» Je vous avoue que ces temps étaient bien intéressants pour moi...[2]. »

Durant l'hiver 1766, sous l'influence de Bonnet, il change un peu d'attitude :

« J'ai été fort prudent cet hiver pour deux raisons, dit-il, parce que j'ai acquis la connaissance de la nécessité de la prudence, et parce que mon avis n'est plus extrême comme l'année dernière[3]. »

Il continue, cependant, à avoir une sympathie marquée pour le parti des citoyens, et la toute puissance du gouvernement l'inquiète :

« Les affaires de Genève sont dans un état déplorable, le peuple court à bride abattue à la servitude. On va le juger, on va le condamner ; on a raison peut-être, mais quelle mauvaise politique que de faire en choquant l'opinion ce qu'on pourrait faire sans la blesser...[4]. »

Et un peu plus tard :

« Il ne faut pas se le dissimuler. Il y a dans le parti du magistrat des gens d'une vanité extravagante et d'un orgueil insoutenable fait pour faire craindre l'Aristocratie plus que la mort, qui ne peuvent comprendre que leurs concitoyens sont leurs égaux[5]. »

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 11 février 1765.
[2] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 11 février 1765.
[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), hiver 1766.
[4] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), hiver 1766.
[5] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 10 janvier 1766.

Mais, bientôt, les affaires de Genève s'aggravent, le gouvernement est obligé d'appeler à son aide les « Puissances Alliées », entre autres Berne, et Bonstetten ne peut s'empêcher de trembler pour l'avenir de ce pays, qu'il considère déjà comme sien. Faisant part de ses inquiétudes à son père, qui sera peut-être l'un des médiateurs, il lui écrit :

« Cette petite République ne peut être un objet d'ambition pour les puissances médiatrices, c'est un petit asile de liberté, et quoiqu'on en dise du bonheur. Ce serait la plus grande inhumanité de détruire cet ouvrage si parfait [1]. »

Genève est, en effet, pour Bonstetten, « un asile de liberté », surtout lorsqu'il la compare à Berne, dont le régime aristocratique lui paraît être une « tyrannie consommée » [2]. Il ne peut se faire à l'idée de retourner dans sa patrie, car, soit qu'il fasse des lettres, soit qu'il entre dans la magistrature, il sait que partout il trouvera de l'opposition, et que ni dans le gouvernement, ni dans la société, il ne parviendra à être heureux. Souvent il exprime cette crainte à son père :

« J'ai cent mille épines qui m'éloignent de Berne...[3]. Le spectacle d'un édifice qui s'écroule, et que quelques personnes vertueuses soutiennent à peine encore, voilà l'état de notre République...[4]. Il est aisé de prouver qu'une nuit éternelle doit régner dans une aristocratie comme la nôtre...[5]. Si j'étais resté à Berne j'aurais été perdu...[6]. Je crains d'ailleurs une ville où les femmes que je pourrais voir m'ennuyeraient; songez que l'on ne passe pas l'âge de vingt à trente ans sans les regarder, que le seul moyen de ne pas voir de mauvaises compagnies, c'est de voir des femmes honnêtes dans la société desquelles on puisse se plaire [7]. »

Tout ce qui vient de Berne est condamné d'avance, et lorsqu'en mars 1766, arrivent à Genève les deux médiateurs ber-

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), janvier 1766.
[2] Lettre inédite de Bonnet à Ch.-E. de Bonstetten. (Bo. XV, Bibl. de Genève.) 1er avril 1767.
[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), février 1765.
[4] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), février 1765.
[5] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 1765.
[6] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), septembre 1765.
[7] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), septembre 1765.

nois, MM. Ouspourger et Sinner, Bonstetten, malgré la « bonté » et la « complaisance » avec lesquelles l'accueillent ces deux collègues de son père, ne peut s'empêcher de voir en eux la personnification d'un pouvoir qu'il déteste. Aussi, n'est-il pas étonné d'entendre le banneret Sinner lui dire, lorsqu'il avoue étudier la métaphysique : «

« Çà, ça ne signifie rien, j'ai aussi fait de la métaphysique, à quoi cela m'a-t-il servi ? »

Et Bonstetten de lui répondre :

« C'est-à-dire, mon cher monsieur, qu'il est défendu de faire mieux que vous. Il est vrai que vous êtes banneret et que je ne suis rien. Si jamais je faisais un livre contre les aristocrates je n'oublierais pas ce trait-là [1]. »

Comment, avec de tels sentiments, Bonstetten peut-il rentrer dans sa patrie ? Il supplie son père, son « excellent père », qu'il aime, et pour lequel il n'a que de « tendres sentiments », de le laisser quelque temps encore à Genève :

« Si par un secret ressentiment, lui dit-il à la fin de l'année 1765, vous alliez me rappeler, et que plein d'émotion j'entrasse dans Berne me réfugier dans vos bras et qu'au lieu d'y trouver de la consolation je vous trouvasse offensé, mon parti serait pris, je n'y survivrais pas [2]. »

Et, le trésorier consent à ce que son fils prolonge son séjour. Du reste, Charles-Victor finit par comprendre qu'il est de son devoir de « s'accoutumer » à un pays qu'il pourra servir un jour. Cependant, il prévient son père que s'il lui incombe la mission de le diriger, il est moralement tenu d'acheter ce droit par le « mérite » [3], mérite qu'il ne peut acquérir qu'en suivant la philosophie de Bonnet :

« Après cette étude je puis aller tout seul dans la politique et la morale et la Suisse est le pays que j'habiterai par préférence [4]. »

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), mars 1766.
[2] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 28 décembre 1765.
[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), mai 1766.
[4] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 19 mai 1766.

Peu à peu, Berne perd l'aspect effrayant qu'elle revêtait à ses yeux, et, en décembre 1766, il déclare librement à son père :

« Je me livre à vous, commandez, ordonnez, ou plutôt aimez-moi toujours... je pars avec transport. Je verrai au bout d'un mois ce que Berne est pour moi...[1]. »

Bonstetten vient de passer trois années à Genève, années importantes, qui achèvent en quelque sorte le travail ébauché à Yverdon. Son intelligence, si avide de tout connaître, continue ses investigations : la littérature, le droit, l'histoire, la métaphysique, l'attirent tour à tour. Aucune manifestation de l'être humain ne le laisse indifférent, et c'est bien là le trait essentiel de son esprit. Quant à son caractère, il se dessine déjà très nettement : ardent, primesautier, affectueux, porté à la méditation et à la rêverie plus qu'à l'action, sensible aux beautés de la nature, amoureux de liberté et désireux de faire une œuvre durable, tel paraît être Charles-Victor, dans cette vingt-deuxième année, alors qu'après sept ans d'absence il rentre dans sa ville natale.

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), décembre 1766.

CHAPITRE V

VOYAGES D'ÉTUDES

« On fait ici (Berne) ce que l'on fait toujours. L'on dort, l'on déjeune, l'on bâille, l'on traîne son existence, l'on fait la digestion. Et puis l'on dîne, et puis l'on s'habille, et puis l'on se carre dans les arcades... »

Lettre de Bonstetten à E. de Haller, 17 mars 1767.

I

Le premier retour de Bonstetten dans sa patrie restera l'un des plus tristes souvenirs de sa vie.

Il écrivait à Emmanuel de Haller, alors en apprentissage chez un banquier en Hollande :

« Vous ne vous êtes pas trompé quand vous avez pensé que j'étais toujours à ronfler sur ma chaise, car, d'honneur, je suis depuis plus de quatre mois dans une parfaite léthargie. Mon ami ! Le temps est bien long pour les malheureux ; il me fait sentir chaque seconde par un coup de poignard. J'entre très bien dans vos peines, cependant j'échangerais bien vite ma situation contre la vôtre si je pouvais être aussi cruellement intéressé. Mon cher, quand on a des occupations réglées, on n'est jamais véritablement à plaindre. Pourquoi regretter d'entrer dans les affaires quand on voit tant de gens malheureux parce qu'ils n'en ont point ?... Je suis bien impertinent de faire le docteur avec vous, moi qui ai un si grand besoin de conseils pour me tirer du bourbier où je croupis... [1] »

[1] Lettre de Bonstetten à Haller, publiée par Gaullieur. « Revue Suisse », 1858, p. 494.

Et, en 1827, il précisera ses souvenirs à l'un de ses amis :

« A Genève je sentais grandir mon âme, à Berne j'étais enfermé dans la carapace d'une tortue [1]... Je ne trouvai nulle part de consolation. Tout le monde disait : « Ici, c'est comme cela. » Mon travail passé me semblait perdu. Aucun rayon d'espérance ne m'éclairait. Pourquoi attendre ainsi, sans rien faire ? Combien de temps cela allait-il durer ? — éternellement sans doute. Mes souvenirs étaient une souffrance et le présent et l'avenir une torture infinie. Il arriva une nuit où je voulus mettre fin à mes maux. Je me vois encore en chemise, étendu sur le sol entre deux pistolets chargés, attendant le moment décisif, lorsque la lune parut « Lucidum coeli decus » — la lune, la même qui m'avait éclairé à Yverdon et à Genève — la lune, la résidente d'une sphère supérieure ! L'homme disparut alors, et la montagne de mes souffrances prit la proportion d'une simple fourmilière... [2]. »

Bonstetten venait de traverser une de ces périodes de malaise indéfinissable, qui va bientôt porter le nom de « mal du siècle », et qui fera de lui, comme le dit très justement le critique anglais Duncan C. Tovey, « un werthérien avant que Werther soit inventé » [3]. Mais heureusement, on le surveillait. Tscharner d'Aubonne [4], le mari de l'une de ses sœurs, se rendant compte de la crise qu'il traversait, écrivit immédiatement à Bonnet. Il lui disait : « Tendez une main secourable à notre ami, vous avez été son ange tutélaire, soyez-le encore et persuadez-le qu'il ne lui manque que la paix avec lui-même pour rendre justice aux autres... [5]. »

Bonnet n'avait pas attendu ces conseils. Il répondit immédiatement à Tscharner :

« Croiriez-vous, Monsieur, que tout ce que vous m'exposez dans la lettre si bien pensée, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je l'ai dit à notre jeune misanthrope avec moins de réserve encore ?

[1] Zschokke : *Prometheus*, op. cit., p. 160 (trad.).

[2] Zschokke : *Prometheus*, op. cit., p. 120 (trad.).

[3] Duncan C. Tovey : *The letters of Thomas Gray, including the correspondance of Gray and Mason.* London Bell and sons, 1904, tome II, p. 23.

[4] Sur Vincent-Bernard de Tscharner, voir Gustav Tobler, « Neujahrsblatt der lit. Gesellschaft Bern auf das Jahr 1896. Verlag Wyss, Bern.

[5] Lettre inédite de Tscharner à Bonnet. (Ms. Bo. Bibl. de Genève. 18 mars. 1767.)

» Je voudrais qu'il vous communiquât les endroits de mes lettres, qui roulent là-dessus. Vous y verriez comment je repousse les accès de sa sombre misanthropie, et comment je combats cette hauteur d'esprit, qu'il prend pour la vraie grandeur, et qui n'est qu'un fantôme gigantesque, qui tente de la contrefaire.

» Mon caractère ne me porte point à choquer l'amour-propre d'autrui, et ma raison connaît les dangers de ces chocs. Mais j'ai osé humilier celui de notre jeune homme, parce que je n'ai pas craint un instant de lui déplaire. J'ai osé lui dire des vérités dures ; il les a écoutées avec plaisir, et sa reconnaissance a été l'expression de son cœur....

» Je lui ai fait toucher du doigt que notre bonheur est inséparable de l'observation de nos devoirs, et que pour être heureux, il faut faire des heureux....

» J'ai fouillé dans les replis de son âme ; j'en ai tiré son portrait, et je l'ai offert à ses yeux. Il était d'après nature ; il l'a contemplé, s'est reconnu, et a aimé encore le peintre.

» Je dois ce témoignage à sa candeur.... Vous seriez étonné de ses aveux, et vous admireriez comme moi la blancheur de son âme...[1]. »

Bonstetten, en effet, s'apaisa peu à peu, et, sans être définitivement guéri [2], il se reprend à vivre. Il aura pourtant des récidives, et ne parviendra à recouvrer le calme intérieur, que lorsqu'il se sera créé une philosophie à sa taille. Pour l'instant, il suit quelques cours à l'Académie, très inférieurs du reste à ceux de Genève [3], et surtout il se lie avec un ami de Bonnet,

[1] Lettre de Bonnet à Tscharner. 21 mars 1767. *Prometheus, op cit.*, p. 8 2.

[2] Le trésorier de Bonstetten, qui ne comprenait rien au drame qui venait de se jouer dans l'âme de son fils, mandait à Bonnet, durant ce même mois de mars : « Mon fils en quittant m'avait paru avoir de l'attachement et de la confiance pour les parents, du respect pour la révélation, de la douceur dans le caractère, de la soumission pour une autorité raisonnable ; j'ai trouvé tous ces principes ou changés ou altérés. Ma négative sur son départ (Bonstetten aurait voulu retourner à Genève) fut suivie d'une humeur sombre ; le mécontentement, sa taciturnité, sa solitude perpétuelle m'inquiétèrent. » Lettre inédite de Ch.-E. de Bonstetten à Bonnet. (Ms. Bo. Bibl. de Genève, 26 mars 1767.)

[3] Les cours de physique du professeur Blauner. Bonstetten racontait à Zschokke en 1827 : « Ich ging in die Vorlesungen des Prof. Blauner, der las über Physik. Er dozierte eben über Anziehung und Abstossung und sprach so : « Lueget, die Herren G' lehrten, ein Herr Newton in Engelland, und viele viele machen a + b, um die *vis centrifuga* und *centripeta* zu beweisen. Sie gä sich viel unnütze Müh,' denket numme a

le grand Haller, qui lui est d'autant plus sympathique que, lui aussi, souffre de l'étroitesse d'esprit qui règne à Berne [1]. Il lui rend souvent visite, lui confie ses désillusions, ses peines, ses inquiétudes, son désir ardent de travailler. Et Haller, toujours bienveillant, l'écoute, l'encourage, cherchant à lui communiquer sa sérénité et sa foi en la vie. Bonstetten lui voue bientôt une sorte de culte. « Haller, dira-il une soixantaine d'années plus tard, était grand, bien fait, il avait de la dignité, malgré trop d'embonpoint. Rien de plus beau que son regard, qui était à la fois perçant et sensible, le génie brillait dans ses beaux yeux. C'était de tous les hommes que j'ai connus le plus spirituel et le plus aimable ; son immense savoir avait la grâce de l'impromptu.... Il avait beaucoup de bontés pour moi...[2]. »

Cette année 1767 semble, cependant, interminable à Bonstetten. Après avoir essayé de la carrière militaire, sous les ordres du général de Lentulus [3], et avoir fait une excursion dans les Grisons avec son beau-frère Tscharner [4], il peut enfin obtenir la permission de partir pour Lausanne, afin d'y suivre quelques cours. Il est recommandé aux de Brenles [5], des amis de Mlle Curchod, et c'est là qu'il passe tout l'hiver. Mais quoique de Brenle soit un homme d'esprit, Bonstetten ne peut se plaire en la compagnie de ce couple, qu'il trouve le « plus laid » de Lausanne. « L'on me comble de politesse, dit-il à son père, j'en jouis comme un malade, je n'ai point de plaisir avec des gens

Bär, den mä a der Kette führt. Der Bär will furt, aber der Ma halt ihn vest. Was gescheht ? Der Bär geht im Zirkel. D' Kette ist die *vis centripeta* der Bär, der fliehen will, ist die *vis centrifuga*. So geht's im ganzen Himmel. Nüt lichters, als das zu begrifen. Die Herren gä sich grüseli Müh, um me zu wissen. » So sprach man zu Bern dem Bonstetten, der eben Voltaire und Bonnet angehört hatte ! » (*Prometheus, op. cit.* p. 130).

[1] Lorsque Bonstetten apprend que Haller n'a pas été élu membre du Petit Conseil, il ne peut retenir ce cri d'indignation : « Quelle tache ineffaçable d'avoir fait verser des larmes de douleur à l'homme de génie, presqu'au seul patriote que nous ayons. » Lettre de Bonstetten à son père. (P. Dom.) 9 novembre 1767.

[2] *Souvenirs*, p. 57.

[3] Lettre inédite de Ch.-E. de Bonstetten à Bonnet. (Ms. Bo. Bibl. de Genève.)

[4] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), s. l. n. d. (été 1767).

[1] Cf. P. Kohler : *Mme de Staël et la Suisse. Op. cit.*, p. 19 et 38.

avec qui mon âme va toujours en descendant.... Je ne veux pas toujours rester le dernier dans la carrière que j'ai à parcourir. Si c'est celle des lettres, ne m'arrêtez pas comme vous l'avez fait dans le moment décisif pour mes succès... mon humeur, mon caractère se gâte entièrement [1]. »

Pour le coup, le trésorier ne sait plus que penser de son fils, et, assez désorienté, il écrit à Bonnet : « C'est une physionomie difficile à rendre, il y a bien du contraste dans son caractère, on ne peut suivre avec lui les routes ordinaires, voilà ce qui rend son éducation difficile.... J'ai cru que pour ne pas cabrer cet esprit ardent et inconstant je devais lui donner la permission d'aller où il jugerait à propos et de s'appliquer à ce qui serait son goût [2]. »

Et Bonstetten, ayant demandé à étudier dans une université étrangère, en avril déjà, il part pour la Hollande, accompagné d'un vieux domestique de la famille.

II

A vrai dire, ce pays, que son père a choisi, n'a aucun attrait pour lui. Mais il estime qu'il y sera certainement mieux qu'à Berne, et que son esprit inquiet y trouvera peut-être l'activité qu'il souhaite. Cependant, dès son arrivée, il semble déçu, ainsi que le prouve sa première lettre, écrite de Leyde, et datée du 5 juin 1768. Bonstetten l'adresse à son ami Haller, en séjour à Amsterdam :

« Il y a un mois, mon cher, que je suis à six lieues de vous sans vous donner un signe de mon approximation, comme dirait le professeur en astronomie... j'espérais de vous surprendre chez vous, mais une grosse fièvre tierce, des retards continuels, ces occupations qu'on n'a pas prévues et qui pourtant prennent tous les moments de la journée, tout cela m'a retenu ici. J'irai pourtant à Amsterdam ; quand ? Je n'en sais rien et vous me le direz. Vous savez mieux que moi quand on attend le prince

[1] Lettre de Bonstetten à son père. Lausanne, ce mardi, s. d. (P. Dom.)

[2] Lettre inédite de Ch.-E. de Bonstetten à Bonnet. (Ms. Bo. Bibl. de Genève. 27 décembre 1767.)

dans votre grande ville...[1]. Je me fais certainement un plus grand plaisir de vous revoir que je n'en aurais à voir tous les lampions, tous les galons et tous les gros pieds de Hollande... mon cher, que vos Hollandais connaissent peu les plaisirs de l'amitié, car s'ils avaient un cœur, il me semble que leur esprit serait plus développé et que leur anguleuse et raide figure s'arrondirait un peu !...[2]. »

Du reste, les cours que Charles-Victor doit suivre à Leyde ne sont rien moins que divertissants. Son père lui interdit les leçons de philosophie, les seules auxquelles il aurait porté un réel intérêt. Aussi, ne se gêne-t-il pas pour lui écrire : « A Genève, je jouissais des sciences, ici elles m'enchaînent et j'avance à peine[3]. » Mais quelques semaines plus tard, il est plus optimiste : « Je m'accoutume à la vie de Leyde. Il y a des jours où je m'y trouve délicieusement bien, ce sont ceux que je sais remplir d'occupations[4]. » Et encore : « J'ai enfin su varier si bien mes occupations que je suis depuis huit heures du matin jusqu'à minuit continuellement occupé et toujours agréablement et sans fatigue. »

Et il décrit ainsi l'emploi de ses journées : de six heures à neuf heures, il fait « avec transport » des mathématiques ; à neuf heures, il prend sa leçon de physique avec le professeur Allamand, un Vaudois[5], élève de S'Gravesand. Le reste de la matinée est réservé au droit et à l'histoire. Durant les après-midis, il rédige ses notes et prend des leçons de violon[6].

En somme, cette vie d'étudiant lui plaît assez. Il s'habitue vite aux coutumes du pays, et tel un jeune Hollandais, il s'en va aux cours avec les cheveux relevés, un gilet de soie, des culottes noires, un chapeau à plumet, des bas mal tirés et une écritoire dans sa poche[7].

Il prend à chaque instant des vacances. En juillet, il est à Saardam, où il est reçu avec les plus grands honneurs, étant

[1] Le roi de Danemark.

[2] Lettre de Bonstetten à Haller, publiée par Gaullieur. *Op. cit.*, p. 497.

[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.). Leydes.

[4] Lettre de Bonstetten à son père. (P. Dom.) Leydes, 16 septembre 1768.

[5] Sur Allamand. Voir DE MONTET, *op. cit.*

[6] C'est la seule fois que Bonstetten fait mention de leçons de musique.

[7] Lettre de Bonstetten à son père. (P. Dom.) Leyde, s. d.

pris pour le roi de Danemark. Un peu plus tard, il se trouve à la Haye, où il fait la rencontre du neveu de Bonnet, H. B. de Saussure [1], et de sa femme. En octobre, il séjourne à Amsterdam dans la famille du banquier Hoguer, le patron de son ami Haller. Il mande à son père :

« C'étaient invitations sur invitations, soupers, sorties de campagne, course à la grande foire d'Amsterdam, enfin l'appareil de tous les plaisirs, et fort peu de plaisir. Car l'indolence et le sérieux hollandais laissaient toujours mon âme dans un profond sommeil [2]. »

Et il ajoutait :

« Ils (les Hollandais) aiment qu'on soit gai, mais la gaieté a chez eux des règles particulières... si vous avez des mouvements de pétulance dans ces belles maisons et parmi ces vases précieux, ces tapis si bien tirés, ces lambris luisants de propreté, vous feriez suer de peine le maître de la maison. Il craindrait la poussière pour ses vases [3]. »

Décidément, la Hollande ne lui agrée pas. Il trouve cependant un excellent ami, en la personne de van Santen, un jeune étudiant rencontré à Leyde. Il parcourt avec lui une grande partie du pays, il visite Haarlem, qu'il trouve plein de jacinthes, de jonquilles et de tulipes [4], il passe à Bois-le-Duc [5], s'arrête enfin quelques jours à l'île de Walcheren [6]. Et soudain, au contact de l'amitié, la nature se transforme pour lui : il se met à goûter le charme qui se dégage de ce pays de plaines, de canaux et de dunes :

« Quel grand spectacle que la Hollande ! Des plaines couvertes de bétail, parsemées d'arbres et de bosquets, entrecoupées de canaux, plus loin l'image de nos Alpes (*sic*), enfin

[1] Renseignement communiqué par M. Montagnier. Bonstetten et de Saussure vont ensemble chez C. Chaix, pasteur de l'église wallone à La Haye, le mercredi 20 juillet. Sur Chaix, voir, *op. cit.* DE MONTET. H. B. de Saussure faisait son grand tour d'Europe, il avait déjà séjourné quelques mois en France, et de Hollande il se rendit en Angleterre.

[2] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 14 octobre 1768.

[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 14 octobre 1768.

[4] Lettre de Bonstetten à sa mère (P. Dom.), 5 mai 1769.

[5] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 3 avril 1769.

[6] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 27 juillet 1769.

le majestueux spectacle de l'Océan. Vous voyez des vaisseaux à voiles couler sans bruit à travers les bois et les prairies, sans qu'on puisse voir l'eau qui les porte ; les grands chemins remplis de paysans, soit à cheval, soit en cabriolet, soit dans de longs chariots peints de différentes couleurs, des carosses à deux, à quatre et à six chevaux. Ce tableau champêtre est quelquefois varié par de magnifiques maisons de campagne, placées de distance en distance [1]. »

Cependant, après un semestre passé à l'université de Leyde, Bonstetten, persuadé d'avoir épuisé toutes les ressources que peut lui offrir la Hollande, parvient à décider son père à le laisser partir pour l'Angleterre. Depuis son séjour à Genève — Genève n'était-elle pas depuis le XVIe siècle « la terre de prédilection » des Anglais [2] ? — il désire connaître ce pays dont il ne sait pas la langue, mais dont tout l'intéresse, les gens, les mœurs, la littérature et surtout le gouvernement.

III

Dès son arrivée sur sol anglais, le ton de ses lettres change. Il est plus vif, plus expansif, et surtout il observe davantage : preuve évidente d'une meilleure santé morale :

« Quel tableau que celui d'un embarquement nocturne, écrit-il à son père, les cris des matelots lorsqu'ils tirent aux grandes voiles, le mugissement de la mer et des vents, l'agitation des voiles à moitié déployées, sur le rivage des femmes dans les bras de leurs maris, des enfants qui pleurent, des mères qui donnent leur bénédiction, des passagers qui sifflent, chantent, jurent, rient, d'autres qui fument tranquillement, en attendant que leur tour vienne de passer sur une planche étroite ; tout cela éclairé par une ou deux lampes qu'on distingue des étoiles. A la première confusion succède celle de l'arrangement, ensuite tout est gai [3]. »

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 6 juillet 1769.

[2] Voir J.-J. Texte : *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire.* Hachette, 1895. Livre II.

[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 11 août 1769.

Et, lui aussi, sera gai tant qu'il restera en Angleterre. Tout lui plaît, l'attire, le stimule. Il jouit de chaque impression, il aime la vie anglaise.

Au début, son attention se porte sur des détails, il écrit à sa mère :

« Ce qui frappe d'abord en arrivant c'est la magnificence des rues, le pavé y est à présent le meilleur de l'Europe, aux deux côtés, des trottoirs de pierres plates y portent une foule continuelle. Mais rien n'approche de la beauté des boutiques. Imaginez tout ce que la nature et l'art a produit de beau dans les quatre parties du monde étalé derrière des glaces très propres [1]. »

Puis, s'élevant à des considérations générales :

« Londres est le premier théâtre du monde pour le génie, et l'Angleterre sa première patrie. S'il y a une nation polie, sans affectation, libre sans rudesse, enfin s'il y a un peuple libre et heureux, ce sont les Anglais [2]. »

Londres ne le retient pas longtemps. En septembre déjà, il séjourne dans le Berkshire, où il est l'hôte d'une famille de clergyman. C'est là qu'il s'essaye à parler la langue anglaise, et, trois mois après, il déclarera à sa mère : « J'aime à écrire l'anglais, je puis exprimer chaque pensée, la langue se prête à tout, au lieu qu'en français il faut toujours rejeter dix pensées avant d'en trouver une qu'on peut si bien habiller [3]. » Son « curé » se trouve être un « très bon poète », et les jours s'écoulent agréablement : « Nous lisons en famille, dit-il, nous nous promenons. Madame et Mademoiselle ne semblent songer qu'à moi toute la journée [4]. » Il va à la chasse, il visite Oxford, continuant à faire des remarques sur tout ce qu'il voit. Tantôt, c'est la campagne qu'il décrit :

« Des bouquets de bois, des pâturages couverts d'immenses troupeaux, des ruisseaux, des prairies varient le paysage. Mais ce qui rend à mon goût le climat d'Angleterre si agréable, c'est qu'il y règne une automne continuelle (*sic*), vous avez presque toujours un ciel couvert [5] ».

[1] Lettre de Bonstetten à sa mère (P. Dom.), 15 août 1769.
[2] Lettre de Bonstetten à sa mère (P. Dom.), 15 août 1769.
[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 9 novembre 1769.
[4] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), s. l. n. d. Le clergyman, Mr. Smidith, habitait South-Moreton.
[5] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 6 septembre 1769.

Tantôt, ce sont les mœurs et le caractère des habitants :

« En général je suis surpris de voir dans ce pays l'adoration des modes et des mœurs françaises, rien n'est bon que ce qui vient de France...[1]. Les Anglais, sous un air froid et haut, ont toute la chaleur du sentiment, une vivacité d'esprit qui se manifeste par des réflexions et des sentiments plutôt que par des saillies...[2]. Je sympathise autant avec le caractère national que j'avais d'antipathie pour le caractère hollandais entre autres. Aussi je trouve des amis partout, il me semble que ce sont de vieilles amitiés que je renouvelle. Cette sympathie s'étend surtout aux femmes ; ce n'est qu'en Angleterre que se trouvent réunies la beauté et la modestie et cet accord des grâces de l'esprit avec celles de la figure que la nature seule peut faire...[3]. Oh ! le bon pays que l'Angleterre ! qu'il est doux de vivre chez un peuple où les hommes sont généreux, bons, humains, et les femmes belles et modestes...[4]. »

Il songe même à épouser une Anglaise, orpheline, jolie et héritière de quarante mille livres, mais, le moment venu, il n'a pas le courage d'aliéner sa liberté ; il l'avoue à son père : « Un engagement à vie est encore une invention de notre mauvais génie. Je trouve un bonheur inconnu à être seul dans ma chambre... O mon cher père, je vais désormais être d'une gaieté admirable, et chanter et danser tout le jour, comme un homme qui s'est réveillé d'un mauvais songe...[5]. »

Quelques jours plus tard, il est aux bains de Bath, où il a la chance de rencontrer Norton Nicholls [6], un ancien élève de l'université de Cambridge, avec lequel il se lie d'amitié et qui lui donne des lettres de recommandation pour plusieurs personnes, entre autres pour Pitt et pour Gray.

« Je n'ai jamais trouvé autant de qualités de cœur qu'en Angleterre, écrit-il beaucoup plus tard à son ami Zschokke.... J'arrivais à Bath absolument inconnu, sans recommandation.... Dans ma pension j'avais fait la connaissance de quelques familles anglaises et irlandaises qui m'accueillirent comme un ami. A un grand bal, je montai sur une table pour mieux voir

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 6 septembre 1769.
[2] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 2 septembre 1769.
[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), s. l. n. d.
[4] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 27 septembre 1769.
[5] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), Bath, 9 novembre 1769.
[6] Voir Duncan C. Tovey, *op. cit.*, tome II, p. 276 et suivantes.

danser. Un jeune Anglais s'y était déjà installé. Pour ne pas tomber nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Cet homme était Nicholls, l'ami et le confident de Gray.... Nicholls resta mon ami jusqu'à sa fin, il se souvint même de moi dans son testament [1]. »

De Bath, Bonstetten retourne à Londres. La « season » y bat son plein, et Thomas Pitt le prend sous sa protection. Il le présente dans le monde diplomatique, à la cour, où il assiste même au « grand lever » du roi. Il visite les clubs, prend des leçons de déclamation, va au théâtre, au bal, obtient des succès enivrants, et chose plus extraordinaire encore, il est distingué par le grand poète Thomas Gray, celui dont les vers sont dans toutes les mémoires, et qui, de Londres où il vient le chercher [2], l'emmène dans son lieu de résidence à Cambridge, « Pembroke College », un asile sacré, dont certains privilégiés seuls peuvent franchir le seuil.

* * *

Gray a cinquante-trois ans lorsqu'il rencontre Bonstetten [3]. Il a peu d'amis, et ses compagnons les plus fidèles sont ses livres,

[1] Zschokke : *Prometheus*, *op. cit.*, p. 174.

[2] Zschokke : *Prometheus*, *op. cit.*, p. 175.

La plupart des détails que nous donnons ici sont confirmés par une lettre du trésorier de Bonstetten à son ami Cramer, du 14 janvier 1770. (Société d'histoire de Genève.)

[3] Thomas Gray (1716-1771). Consulter :

a) *The life and letters of Gray*, edited by Mason, 1775. — b) Mitford : *Life of T. Gray*, prefixed to the 1814, edition of the poems. — c) Mitford : *Works of Gray*, in 4 vol. London. Pickering, 1836. — d) N. Nicholls : *Correspondence and reminiscences*, 1843. — e) Mitford : *Correspondence of Gray and Mason*. London. Beatley, 1853. — f) M. Arnold : *Introduction to the selection from Gray's Poem*, printed in T. Wards English Poets, tome III, 1880. — g) E. Gosse : *Works of T. Gray*, 4 vol., 1884. — h) J. R. Lowell : *Latest Literary Essays and Addresses*. London. Macmillan. 1891. p. 1-42. — i) E. Gosse : *Gray*, dans la série : *English men of letters*. London. Macmillan, 1882, 1re édition, réimprimée en 1902 et en 1915. — j) Duncan C. Tovey : I. *Gray and his friends*. Cambridge, 1890. II. *The letters of T. Gray*, 3 vol., précédé d'une préface. London, Bell and

son clavecin et ses fleurs. Il est généralement triste, il va peu dans le monde, ce qui ne l'empêche pas d'être un causeur aimable, quand il veut s'en donner la peine. Depuis longtemps déjà il a perdu sa mère, pour laquelle il professe un vrai culte : c'est elle qui l'a élevé, et qui, par son travail, est parvenue à lui faire suivre ses études à Eton et à Cambridge. Il n'a quitté qu'une seule fois l'Angleterre, en 1738, alors qu'avec son ami d'enfance, Horace Walpole, il se rend en France et en Italie. Il a étudié le droit, mais il ne le pratique pas. A l'école déjà il versifie en latin, et c'est à vingt-six ans qu'il écrit son premier poème en anglais, une *Ode au printemps*, un peu froide de ton, mais déjà parfaite de forme.

Lorsque paraît son *Elégie écrite sur un cimetière de campagne*, en 1751, le succès est immédiat. Il ne s'y montre plus uniquement un habile artisan du rythme et de la rime, mais un vrai poète lyrique, charmeur, persuasif, sensible, dont la qualité essentielle est le sentiment de la nature. Thomson, il est vrai, l'a précédé de quelques années, sans atteindre cependant à l'harmonie, presque lamartinienne, des stances de l'*Elegy*.

Le retentissement de ce poème ne le fait pas sortir de sa solitude. Il continue à écrire, cherchant, dans le passé, une source d'inspiration, qui lui dicte ses *Odes pindariques* et *Le Barde*, tirés des légendes celtes.

Comment Bonstetten parvient-il à pénétrer dans l'intimité d'un tel poète ? Comment celui-ci fut-il « subjugué » par ce jeune Suisse, que venait de lui recommander — chaleureusement, il est vrai [1] — son disciple ? Quoi qu'il en soit, il est

Sons, 1900. — k) J. Texte : *op. cit.* Livre III à consulter pour l'influence de Gray en France, ainsi que H. Potez : *L'Elégie en France avant le romatisme.* Thèse de doctorat. Paris, Calmann-Lévy, 1907, p. 307 et 310.

Il y a eu plus d'une vingtaine de traductions françaises de *L'Elégie sur un cimetière de campagne*, entre autres celle de Chateaubriand en 1796, celle de M. J. Chénier, en 1805, et celle de Mme Necker de Saussure. Voir le *Martyrologe littéraire*, p. 228.

[1] Nicholls écrivait à Gray : « I have taken the liberty of recommending to your notice Mr. de Bonstetten... he seems to have read, and to be unwilling now to waste his time if he knew how to employ it; I think he is vastly better than anything English (of the same age) I ever saw; and

impossible de douter de l'amitié soudaine que Gray prit pour Bonstetten. Peu de jours après son arrivée à Cambridge, le poète écrit à Nicholls :

« Je n'ai jamais vu d'enfant pareil. Notre race n'est pas faite sur ce modèle. Il travaille du matin au soir et n'a pas d'autre amusement qu'à passer d'une étude à une autre. Il n'aime pas les gens qu'il voit ici et cependant il désire y rester encore, bien qu'il ait passé déjà une quinzaine de jours avec nous [1]. »

Et, dès que Bonstetten l'aura quitté, il s'écriera :

« C'est pour le coup que mes soirées solitaires vont me paraître moins légères à passer qu'avant de l'avoir connu. Aussi c'est votre faute. Tâchez, je vous en prie, que le premier que vous m'enverrez soit éclopé, aveugle, lourd, bouché, dur de tête. Car pour celui-ci, comme dit Lady Constance (dans le

then I have a partiality to him because he was born among mountains, and talk of them with enthusiasm, of the forests of pines which grow darker and darker as you ascend, till the „nemorum nox" is completed, and you are forced to grope your way; of the cries of eagles and other birds of prey adding the horror...» Bath, 27 novembre 1769. Lettre publiée par TOVEY, *op. cit.*, tome III, p. 267.

[1] Lettre de Gray et de Bonstetten à Nicholls, publiée dans TOVEY, *op. cit.*, tome III, p. 267. Il est assez curieux de lire la seule lettre en anglais que nous possédions de Bonstetten, celle qui faisait dire à Gray, malgré les fautes qu'elle contenait : « elle est plus jolie de moitié que si elle était écrite par un Anglais ». La voici : „Cambridge the 6 jan. 1770. „Hence vain deluding Joys" is our motto hier, written on every feature, and ourly spoken by every solitary Chapel bel; so that decently you can't expect no other but a very grave letter. I realy beg your pardon to wrap up my thoughts in so smart a dress, as an in quarto sheet. I know they should apear (*sic*) in a folio leave, but the Ideas themselves shall look si solemn as to belie their dress. Tho' I wear not yet the black gown, and I am only an inferior Priest in the temple of Meditation, yet my countenance is already consecrated. I never walk but whith even steps and musing gate, and looks comercing with the skyes; and unfold my wrinkles only when I see Mr. Gray, or think of you. Then notwithstanding all your learnings and knowledge. I feel in such occasions that I have a heart, which you know is as some others a quite prophane thing to carry under a black gown.

I am quite in a hurry from morning till evening. At 8 oClock (*sic*) I am roused by a young square cap, whith whom I follow Satan through Chaos and night. He explained me in Greek and in Latin, „the swcet reluctant amorous Delays" (Paradise Lost IV, 311) of our grand-mother Eve, we finish our travels in a copious breakfeast of muffins and tea. Then apears Shakispair (*sic*) and old Lineus strugling together as two

roi Jean) *il n'y a jamais eu une aussi gracieuse créature née sous le soleil* et cependant — mais n'importe. Brûlez ma lettre... vous allez croire que j'ai pris de lui la folie (car il est certainement fou) et peut-être vous avez raison [1]. »

Bonstetten, sans éprouver un sentiment si violent, est extrêmement flatté de se voir l'objet d'une affection aussi prompte qu'inattendue. Il mande à sa mère :

« L'amitié de M. Gray pour moi fait que tout le monde s'empresse à m'obliger, c'est certainement le premier écrivain et le premier poète d'Angleterre. Le roi même lui a donné une pension de quatre cents guinées avec le titre de professeur en histoire moderne. Je mange tous les jours chez lui. Il vit fort retiré et a la bonté de témoigner un grand plaisir à me voir. Je vais chez lui à toute heure, il lit avec moi ce que je veux, je travaille dans sa chambre [2]. »

Et, quelques mois plus tard, il lui rendait cet hommage :

« Si j'avais pu espérer me retrouver quelque part c'eût été en Angleterre. L'âme forte et élevée de M. Gray avait sur moi tant d'empire, qu'il me semblait que j'avais honte de moi-même, il m'élevait au-dessus de moi, et si le sort m'eût permis de vivre avec lui, je sens qu'il n'y a rien de grand dont je ne fusse devenu capable. Les Français raisonnent quelquefois bien et de Patrie et de Vertu, mais quand M. Gray m'en parlait je sentais des palpitations, j'étais ému comme si j'avais entendu la voix d'un dieu [3]. »

ghost would do for a damned soul. Sometimes the one get the better sometimes the other. Mr. Gray, whose acquaintance is my greatest debt to you, is so good as to shew me Macbeth, and all witches, Beldams, Ghost and Spirits, whose language I never could have understood without his interpretation. I am endeavouring to dress all those people in a french dress, which is a very hard labour. [Sainte-Beuve, qui cite cette lettre, *op. cit.* p. 431, ajoute : « Je le crois bien, voilà près de cent ans qu'on essaye sans y réussir ».] I am afraid to take a room that Mr. Gray shall keep much better. So I stop hier my everrambling pen. My respect ! ful compliments to Madame Nichole — only remember that you have no where a better or more grateful friend than your de Bonstetten." Lettre publiée par TOVEY, *op. cit.*, tome III, p. 267.

[1] Lettre de Gray à Nicholls. 4 avril 1770, publiée dans TOVEY, *op. cit.*, p. 269 (traduction de Sainte-Beuve).

[2] Lettre de Bonstetten à sa mère (P. Dom.), 6 février 1770.

[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), s. l. n. d. (Paris).

Les trois mois, que Bonstetten passe en la compagnie de Gray, ne s'effaceront jamais de sa mémoire. Il se sent attiré vers cette âme mélancolique, qui est pour lui l'incarnation même de la poésie. Aussi, dès qu'il a pris ses cours, qui ont lieu généralement le matin, cours d'histoire, de botanique [1], et de littérature, il se rend chez son ami où les leçons continuent :

« Je le voyais tous les soirs de huit heures à minuit, dit-il dans ses *Souvenirs*. Nous lisions Shakespeare qu'il adorait, Dryden, Pope, Milton, etc., et nos conversations comme celles de l'amitié n'arrivaient jamais à la dernière pensée. Je racontais à Gray ma vie et mon pays, mais toute sa vie à lui était fermée pour moi, jamais il ne parlait de lui [2]. »

Et Bonstetten, soixante ans plus tard, il est vrai, expliquait ainsi cette réserve, qui lui avait paru incompréhensible :

« Il y avait chez Gray entre le présent et le passé un abîme infranchissable. Quand je voulais approcher, de sombres nuées venaient le couvrir. Je crois que Gray n'avait jamais aimé, c'était le mot de l'énigme, il en était résulté une misère de cœur, qui faisait contraste avec son imagination ardente et profonde qui, au lieu de faire le bonheur de sa vie, n'en était que le tourment. Gray avait de la gaieté dans l'esprit et de la mélancolie dans le caractère [3]. »

Au printemps de 1790, Bonstetten dut se séparer de son poète. Le trésorier, son père, tenait à ce qu'il fît un séjour de quelques mois en France avant de rentrer définitivement dans sa patrie. Charles-Victor s'en défendit, mais il fallut obéir. Il s'en plaignait ainsi à sa mère : « Quand j'ai enfin un ami c'est pour le perdre et pour retomber dans cette sombre solitude où je reste la proie des vices et de toutes les misères humaines [4]. »

Gray, non plus, ne pouvait se décider à laisser partir cet être, tout de jeunesse et de grâce, auquel il s'était attaché et

[1] Dans MITFORD : *Corresp. of Gray and Mason*, édit. 1853, appendice III, p. 481 : « Mr. Miller, whow as curator of the physic garden at Cambridge, gave lectures on botany and on Linnaeus to a Mr. Bonstetten, who studied at Cambridge in a house opposite Pembroke Hall, where he lodged, chiefly on account of the vicinity to Mr. Gray of Pembroke. Mr. Miller read lectures to him to the very last day of his being at Cambridge. »

[2] *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 118.

[3] *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 118.

[4] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 6 février 1770.

qui, par sa présence seule, illuminait sa vie. Pour être avec lui le plus longtemps possible, il l'accompagna jusqu'à Londres, et, détail touchant, il se leva dans la nuit pour le conduire lui-même à la diligence [1].

Bonstetten avait promis d'écrire; mais ses lettres parvenaient avec une telle lenteur, que Gray s'impatientait. Il était inquiet de sentir son ami seul à Paris. Qu'allait-il devenir au milieu de la vie tourbillonnante et factice d'une capitale ? Au reçu d'un premier billet de Bonstetten, daté d'Abbeville [2], Gray lui répondait :

« Jamais, avant de vous quitter, mon cher Bonstetten, je n'avais ressenti combien les quelques courts instants de notre existence peuvent être allongés par l'impatience et l'attente. Jamais non plus, je n'ai mieux compris combien notre corps débile peut souffrir du tourment de l'esprit.... La force et l'entrain qui me permettent de vous écrire sont uniquement dépendants de votre dernière lettre qui me fut comme un rayon de soleil éphémère. Dieu sait quand il reviendra. Je n'avais pas saisi jusqu'à présent, je le confesse, ce que c'était que de vous perdre, je n'avais pas senti la solitude et l'insipidité de ma vie avant que j'eusse le bonheur de trouver votre amitié [3]. »

Et, après lui avoir attribué les qualités que Platon prête aux âmes supérieures, et l'avoir mis en garde contre les dangers qu'il encourait, il continuait :

« Revenons à votre lettre.... Elle me prouve du moins qu'au milieu de votre gaieté nouvelle, je demeure encore en votre mémoire, et ce qui me fait particulièrement plaisir, c'est de voir que ce souvenir est sincère. Continuez, mon meilleur et aimable ami, à m'ouvrir votre cœur simplement et sans l'om-

[1] Lettre de Gray à Nicholls. Tovey, *op. cit.*, tome III, p. 269. Gray eut l'amabilité de prêter vingt livres à Bonstetten, que celui-ci ne lui rendit jamais. Mitford, *op. cit.*, p. 430 et suivantes.

[2] Fragment cité par Tovey, *op. cit.*, tome III, p. 270.

[3] Trois lettres de Gray à Bonstetten, publiées par Matthisson dans ses *Schriften*, tome III, p. 257-264. Reprises dans Miss Plumtre : *Letters written from various part of the continent between the years*, 1785-1794, translated from the German of Fr. Matthisson, p. 133. London 1799. Publiées enfin dans la correspondance de Gray par Mitford. Edition de 1836, tome IV, p. 178, 185 et 187, et dans Tovey, *op. cit.*, tome III, p. 271, 281, 282. Cambridge, 12 avril 1770 (trad.).

bre de déguisement, laissez-moi pleurer sur votre cœur ainsi que je le fais maintenant. Peu m'importe si c'est de joie ou de douleur [1]. »

Et, peu de jours après, il ajoutait :

« Ma vie actuelle n'est plus qu'une conversation avec votre ombre. Le son connu de votre voix résonne encore à mes oreilles. Là, au coin du feu, vous vous tenez debout, ou bien je vous vois jouer du clavecin, ou encore vous êtes étendu sur le sofa [2]. »

Enfin, en mars, à son retour de chez Nicholls, où il avait été reprendre courage, il lui faisait cet aveu, unique dans sa vie :

« Il m'est impossible de vous dissimuler quelque chose, je vous montre en effet mon cœur, tel qu'il est, et je ne veux cacher aucune de mes pensées à votre si pénétrant regard [3]. »

Bonstetten ne savait comment consoler son ami. De Paris, il lui envoya son portrait [4], accompagné d'une invitation, dans laquelle il le priait de se rendre en Suisse, avec Nicholls. Mais la santé de Gray, depuis longtemps chancelante, s'altéra rapidement. Nicholls dut partir seul, et à peine avait-il passé quelques semaines avec Bonstetten, qu'arriva la nouvelle de la mort du poète.

En 1780, alors que Bonstetten dépouillait des manuscrits, il retrouva quelques lettres de Gray, celles-là même que l'on vient de lire, et, touché de leur contenu, il avouait :

[1] Tovey, *op. cit.*, 12 avril 1770 (trad.).

[2] Tovey, *op. cit.*, 19 avril 1770 (trad.).

[3] Tovey, *op. cit.*, 9 mai 1770 (trad.).

[4] Lettre de Gray à Nicholls, dans Tovey, *op. cit.*, tome III, p. 299 : « J'ai reçu plusieurs lettres capricieuses de Berne. Il m'a expédié (Bonstetten) quelques jolies gravures de son pays natal ainsi que de ses habitants. Le portrait exécuté à Paris est aussi arrivé, mais il n'est pas plus ressemblant que je ne ressemble à Hercule. Vous croiriez voir plutôt l'image de son père, tant il est sérieux et grave ; il désirait sans doute ressembler à un Anglais ou à quelque hibou » (trad.). Et de Paris Bonstetten écrivait à son père : « Si j'étais riche je vous enverrai le portrait que je fais faire, c'est un ovale... c'est une excellente peinture, j'y suis en déshabillé, point accommodé, le toupet presque sur le front, sans poudre. » (11 septembre 1770.) Etait-ce le même tableau qu'il envoyait à Gray ? Ou en avait-il fait faire un autre ? Quoiqu'il en soit, ni l'un ni l'autre n'ont été retrouvés. Le portrait donné à Gray fut remis à Nicholls à son retour d'Italie en 1773. Voir Mitford : *Corr.*, *op. cit.*, éd. 1853, p. 462.

« Je n'ai jamais rien lu de plus tendre, de plus passionné que les lettres de ce pauvre génie... notre commerce était rempli d'explications et de tendres querelles... je ne cesserai jamais de l'aimer et de le regretter [1]. »

Mais, cette émotion rétrospective n'avait pas toujours été aussi vive, et la France allait si bien captiver sa curiosité que, durant quelques semaines, elle mit une sourdine à ses sentiments pour Gray.

IV

Il y a cinq ans déjà que Mlle Curchod est devenue Mme Necker, lorsque son jeune ami, Charles-Victor, vient la voir à Paris. Elle le reçoit tout d'abord dans ses appartements de la rue Michel-le-Comte, puis l'été venu, il va passer quelques journées à Saint-Ouen, où il fait plus ample connaissance avec la petite Germaine, la future Mme de Staël, qui devait jouer un si grand rôle dans sa vie.

Bonstetten, qui vient de quitter l'ermitage du poète Gray, est un peu ahuri de se trouver subitement transporté au milieu d'une société brillante et nombreuse, et d'être présenté, lui, « ce Bernois naïf, comme un berger des Alpes [2] », à tous les habitués des vendredis Necker.

Nous ne savons pas trop quelle figure il doit y faire. Il est probable que ni Marmontel, ni saint Lambert, ni l'abbé Morellet ne font attention à lui, mais il entre en rapport avec Daubenton, le collaborateur de Buffon [3]; il est invité chez Watelet dans son « Moulin-Joli » avec d'Alembert [4] et Thomas, qu'il entend à l'Académie dans son « Eloge sur Marc-Aurèle » [5]. Il

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 22 décembre 1780.

[2] Huber-Saladin : *M. Rossi en Suisse.* Paris, Amyot, 1849, p. 37. Huber ajoutait : « ...et spirituel comme Boufflers. »

[3] Lettre de Bonstetten à sa mère (P. Dom.), s. l. n. d.

[4] D'Alembert fait don à Bonstetten d'un manuscrit de Fontenelle. Voir : Lettre de Bonstetten à Füssli. (Bibl. de Zürich. Série V, N° 32. Genève, le 25 janvier 1827.)

[5] Lettre de Bonstetten à sa mère (P. Dom.), Paris, 21 septembre 1770.

s'entretient intimement avec Diderot sur le fanatisme et sur l'intolérance, qui sont à l'ordre du jour [1]; il passe des heures instructives avec l'abbé de Raynal [2]; enfin, il fréquente, chez Mme de Vermenoux, son ancienne « passion » de Genève, où il rencontre souvent Henri Meister, un intime de J.-J. Rousseau [3].

Tout ce monde l'amuse et l'intéresse, mais il n'oublie pas l'Angleterre :

« Le plus grand nombre de ces hommes de lettres ont, dit-il, de l'esprit, des connaissances générales de beaucoup d'objets, des idées neuves, quelquefois brillantes, mais peu de méthode. C'est tout le contraire en Angleterre. Aussi ne profite-t-on des hommes de lettres de ce pays que pour polir, agrandir les idées que l'on devrait aller chercher en Angleterre et à Genève [4]. Les savants de Paris ne sont que beaux esprits, au lieu que les Anglais sont des grands hommes. Les uns vous apprennent à jouir de la vie, les autres à la bien employer [5]. »

Et, ridiculisant la manière dont s'établissent les réputations à Paris, il ajoute :

« Une nouvelle pièce a-t-elle paru, l'on va chez Mme Geoffrin, Mme Necker ou Mlle Lespinasse; on retient ce qu'en ont dit Diderot, d'Alembert, Marmontel, Thomas, on fait des visites ce même soir, on voit au moins soixante personnes à qui l'on répète la même chose. Ces soixante personnes en font autant de leur côté, de sorte que le lendemain, l'arrêt se trouve promulgué dans tout Paris et la pièce est jugée [6]. »

[1] *Etudes de l'homme.* Voir livre VI, chap. II, tome I, p. 239.

[2] Lettre de Bonstetten à sa mère (P. Dom.). Paris, 11 septembre 1770.

[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.). Paris, dimanche ce 7 juillet 1770 : « M. Meister a été plusieurs fois chez Rousseau. Il loge dans un hôtel garni avec sa femme en dépit de tous ses ennemis. Sa femme était à broder au coin de la fenêtre, il l'appelait Madame ma femme et traitait ce petit monstre le plus tendrement du monde. Elle de son côté se mêlait à la conversation et toujours le plus mal à propos du monde comme c'est la règle chez les sots. » Sur H. Meister et Mme de Vermenoux, voir D'HAUSSONVILLE : *Le salon de Mme Necker*, « Revue des Deux-Mondes », 1880, p. 790, et P. USTERI et E. RITTER : *Lettres inédites de Mme de Staël.* Paris, Hachette, 1903, p. 9.

[4] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 11 septembre 1770.

[5] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 7 juillet 1770.

[6] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), s. l. n. d.

A soixante ans de distance, Bonstetten confirmait ainsi l'opinion de son compatriote de Muralt dans ses *Lettres sur les Anglais, sur les Français et sur les Voyages* [1], et justifiait cette remarque de Mme Necker : « C'est la maladie de tous les Suisses, enchantés d'être dans une grande ville, d'en médire ; nous nous plaçons à une fenêtre d'un quatrième étage, et avec un crayon et du papier, nous faisons des notes numérotées sur les mœurs des passants qui traversent la rue [2]. »

Du reste, Charles-Victor reconnaît du bon à cette société :

« Accoutumé à voir sans cesse des personnes que l'on n'a jamais vues, l'on apprend l'habitude de la circonspection et l'on acquiert cet art exquis par lequel l'on juge sûrement et dans un coup d'œil les personnes que l'on rencontre [3]. »

Et encore :

« Je trouve bien étrange de parler une demi-heure de suite de moi, c'est le premier ridicule dont on se défait ici. Je ne comprends pas comment tant de jeunes gens reviennent de Paris avec des ridicules ou des travers ; c'est le pays du monde où l'on s'en corrige le plus, pourvu qu'on voie la bonne compagnie [4]. »

En somme, Bonstetten est charmé de Paris, et n'y perd point son temps. Il visite les Gobelins [5], les cabinets d'histoire naturelle [6], le musée du Palais-Royal (Louvre). Il écrit à son père :

« Je passe six heures dans les galeries du Palais-Royal, à étudier cette collection immense des meilleurs tableaux du monde. Mais ce que je fais dans ces chambres vous étonnerait bien davantage, j'y copie les tableaux, c'est-à-dire que j'en fais une description exacte et j'en emporte une idée très

[1] Consulter : O. von Greyerz, *Beat-Ludwig von Muralt, Eine literar- und kulturgeschichtliche Studie.* Frauenfeld, 1888. Voir aussi : G. de Reynold, *Hist. litt. de la Suisse au XVIIIe siècle, op. cit.*, tome II, p. 510 et suivantes.

[2] d'Haussonville, *op. cit.*, « Revue des Deux-Mondes », 1880, p. 65.

[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), 19 août 1770.

[4] Lettre de Bonstetten à sa mère (P. Dom.), s. d.

[5] Lettre de Bonstetten à sa mère (P. Dom.), s. d.

[6] Lettre de Bonstetten à sa mère (P. Dom.), s. d.

nette.... Je lis et étudie les livres de peinture..., le goût des tableaux m'entraîne dans une nouvelle sphère, me fait lire les poètes et les orateurs avec un intérêt nouveau, me rappelle agréablement la fable et les mœurs des nations étrangères [1]. »

En octobre, Bonstetten quitte Paris et s'en va passer quelques semaines chez ses amies de Genève, les duchesses d'Enville, qui l'invitent dans leur propriété de la Roche-Guyon avec l'abbé de Mably. Il est reçu à bras ouverts, chacun veut s'entretenir avec ce jeune Suisse qui, aux yeux de toutes les belles du château, incarne un berger de l'Arcadie de Gessner [2]. On le presse de questions, l'abbé de Mably aimerait le voir écrire une histoire des Suisses, enfin, mande-t-il à ses parents :

« ...Il (l'abbé) nous en a tant parlé (de la Suisse) que toutes les duchesses sont à épousseter les vieux bouquins et toutes les histoires de Suisse qu'il y a dans la bibliothèque. La duchesse d'Estissac meurt d'envie de faire le voyage des cantons, Mme d'Enville a déjà tracé sur la carte la route qu'elle prendra ; la duchesse de la Rochefoucault fait rapiécer un château ruiné qu'elle a sur les frontières ; l'abbé se désole de ce qu'il est né Français. Quand je dis à Mme d'Estissac qu'on peut se consoler d'être né en France quand on a six ou sept mille livres de rente, elle se met dans une colère terrible. « Ne suis-je pas esclave de mon rang ? ne suis-je pas obligée à faire malgré moi de la dépense ? m'aperçois-je jamais que je suis riche, sinon par la contrainte que ma condition m'impose ? Et puis c'est qu'ils ont du lait délicieux dans leurs montagnes, Monsieur. Combien êtes-vous dans votre Conseil ? Vous êtes tous aristocrates, donc ! Oh ! mais voilà qui est infâme....[3] »

Et, décrivant la vie de la Roche-Guyon :

« Il y a dans le château tous les amusements imaginables : carrosses, chevaux de selle, chevaux de chasse, chiens, manège, jeu de paume, billard, salle de spectacle, musique, danse ; les duchesses n'exigent de leurs gens que de s'amuser ; le matin

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.). Saint-Ouen ce 19 août 1770. Faut-il voir, dans cet engouement pour la peinture, une influence directe de Diderot, qui, dès 1761, s'était mis à écrire ses « Salons » ?

[2] Voir DANIEL MORNET : *Le sentiment de la nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre.* Paris, Hachette, 1907.

[3] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.). Rocheguyon, 1er octobre 1770.

je vais causer ou lire avec l'abbé... ou bien je vais courir à cheval avec Mme de la Rochefoucault, son écuyer, ses palefreniers et ses laquais, ou je reste chez moi. Quoiqu'il y ait plus de cent domestiques dans la maison et près de cent chevaux dans les écuries, le château est si grand que je suis dans mes appartements aussi tranquille qu'on peut l'être à Cambridge.... Il y a une bibliothèque de quinze mille volumes, qui a le plus joli vase du monde ; l'on s'y rencontre quelquefois. On attend aux premiers jours M. Tronchin ; le mois prochain l'on jouera la comédie. C'est sans contredit la première maison de France pour la simplicité des manières, la bonté des mœurs et les agréments de l'esprit [1]. »

Bonstetten ne pouvait mieux tomber pour étudier, sur le vif, quelques-uns des représentants les plus typiques de cette société de l'ancien Régime, société aimable s'il en fut, mais qui contenait déjà des germes de décadence et qui, consciemment, marchait vers sa propre ruine.

Charles-Victor est à la veille de rentrer à Berne. Voici deux ans qu'il a été séparé de sa patrie. Il y retourne avec une certaine curiosité. Comment va-t-il retrouver ce pays que les Anglais et les Français se représentent comme un Eden terrestre ? Va-t-il s'y plaire ? Pourra-t-il mettre en valeur ce que les expériences, qu'il a faites en cours de route, lui ont suggéré ?

Il s'est enrichi à tous les égards. Il a vécu successivement avec trois nations, apprenant, jour après jour, à les connaître, à les apprécier, et presque toujours à les aimer. Il a approfondi ses connaissances scientifiques, élargi le cercle de ses études par l'acquisition d'une nouvelle langue, adopté de nouvelles idées et de nouveaux points de vue. Il a lié de soudaines amitiés et cultivé sa faculté d'observation, qui va être bientôt l'un des traits les plus caractéristiques de son intelligence.

Moralement, il ne s'est pas encore remis du choc subi à son départ de Genève. Il écrit à son père, peu de jours avant son retour :

« Depuis qu'on a interrompu mes études, je ne me suis plus retrouvé et j'ai été flottant et la victime de mon humeur...

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.). Rocheguyon, 1er octobre 1770.

je n'ai plus fait que dépérir. Depuis deux ans que je suis absent, je ne puis compter deux mois, pas deux semaines peut-être où mon esprit fut en état de regarder hors de lui. Tantôt triste ou malade ou en proie à quelques passions, j'ai vécu dans des inquiétudes continuelles [1]. »

[1] Lettre de Bonstetten à son père (P. Dom.), s. l. n. d. (mais Paris).

LIVRE II

LES DÉBUTS

CHAPITRE PREMIER

LES ANNÉES D'ATTENTE (1770-1775).

« La vie de Berne était une chute ininterrompue dans le néant, j'y éprouvais un sentiment de mort, de désagrégation d'âme. »
Lettre de Bonstetten à Zschokke.
(*Prometheus*, p. 82).

I

C'est vers la fin de l'année 1770 que Bonstetten arrive à Berne. Il y retrouve son père, sa mère, ses neveux [1]. Il y retrouve aussi tout ce qui l'avait déjà choqué à son retour de Genève, « l'incohérence des idées » et « l'ignorance ». De plus, la société qu'il a fréquentée à Paris lui fait sentir plus vivement encore l'accent traînard de ses compatriotes, leur mauvais français [2], et le peu d'importance qu'ils attachent à la tenue.

Du reste, ce n'est pas uniquement son entourage qui l'agace. Il traverse une nouvelle crise de « werthérisme ». Dès janvier 1771, Gray, qui est resté en correspondance avec Bonstetten, donne à Nicholls des nouvelles alarmantes sur l'état d'esprit de leur jeune ami. Au commencement de mai, il lui dit entre autres :

« Il y a trois jours, j'ai reçu une si étrange lettre de Bonstetten, que je ne sais comment vous en rendre compte, et je

[1] Sa sœur Charlotte, née en 1738, avait épousé Albert de Wattewille et était morte en 1760, laissant plusieurs enfants.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), 25 octobre 1774.

désire que vous n'en parliez à personne. Il dit qu'il est *le plus malheureux des hommes*, qu'il est *décidé à quitter son pays*, c'est-à-dire à venir passer le prochain hiver en Angleterre, qu'il ne peut supporter *la morgue de l'aristocratie, et l'orgueil armé des lois ;* bref, dans l'expression de son ennui et de sa confusion d'esprit, il va jusqu'à parler de pistolet et de courage, et le tout sans ombre de raison précise à l'appui. Il faut ou bien qu'il ait l'esprit dérangé (ce qui est trop possible), ou qu'il ait fait quelque étrange chose qui aura exaspéré toute sa famille et ses amis de là-bas, ce qui (je le crains) est également possible. Je ne sais absolument qu'en penser. C'est à vous de voir et d'en savoir davantage : mais n'épargnez aucun moyen pour mettre un frein à ces imaginations capricieuses et vagabondes, s'il y a place pour un bon conseil...[1]. »

Son père cependant essaye, par tous les moyens, de le sortir de ce marasme. Il l'intéresse aux affaires du pays, il le fait entrer dans la « Société économique », fondée en 1758 par Tschiffeli, et qui est la seule manifestation de progrès que tolèrent Leurs Excellences. Mais, tout le laisse indifférent, et le discours qu'il prononce à la dite société, sur « le meilleur moyen de faire naître le goût de l'agriculture parmi les jeunes Bernois »[2], ne doit pas faire illusion : Bonstetten s'ennuie.

Pourtant voici une lettre d'Angleterre. Nicholls annonce sa visite. En juillet, les deux amis se retrouvent dans l'Oberland, où, accompagnés d'un jeune alpiniste bernois, Samuel de Wyttenbach[3], ils passent la Wengernalp, la Grande Scheidegg et le Grimsel[4]. Bonstetten oublie sa tristesse. Le contact immédiat de la nature lui redonne la joie de vivre, il est gai, spirituel, enjoué. Il s'amuse même à faire la description de ce petit voyage : il parle de l'accoutrement bizarre de Nicholls, qui porte un gilet

[1] Lettre de Gray à Nicholls, parue en traduction dans SAINTE-BEUVE: *Causeries du lundi, op. cit.*, p. 433. La lettre en anglais se trouve dans DUNCAN C. TOVEY : *The letters of Thomas Gray, op. cit.*, vol. III, p. 317.

[2] Voir LEU, *Allgemeines helvetisches Lexicon*, Supp., tome I, p. 318.

[3] Samuel de Wyttenbach (14 octobre 1748 – 22 mai 1830), pasteur de la paroisse du Saint-Esprit, à Berne. Consulter sur lui: Dr H. DÜBI : *Jakob-Samuel Wyttenbach und seine Freunde*, « Neujahrsblatt der literarischen Gesellschaft, Bern, auf das Jahr 1911. » Bern, K. J. Wyss, 1910, p. 6-98, p. 45 (Excursion de Bonstetten avec Jean Trembley en 1775). Voir aussi S. WYTTENBACH : *Bernisches Magazin der Natur, Kunst und Wissenschaft*, 1777, vol. I, p. 67-126.

[4] Lettre de Bonstetten à son père et à sa mère. (P. Dom.).

de flanelle, flanqué de deux énormes poches, d'où émergent, de l'une un thermomètre, de l'autre des lunettes, et — de son costume à lui, plus extraordinaire encore — n'a-t-il pas un chapeau recouvert d'une gazette, un livre en bandoulière et des souliers qu'il tient à la main ? Le Valais surtout l'impressionne. Il lui semble arriver dans un pays encore à moitié sauvage. Les gens y sont sales : à Münster « le curé essuie la table » avec « sa sainte robe » ...et « l'attitude ordinaire des hommes, c'est d'avoir leurs dix doigts dans les cheveux [1] ». Aussi, avec quel soulagement les trois amis redescendent-ils aux bords du lac de Genève, où leurs yeux s'égarent « sur le frémissement argenté de ce cristal liquide » [2] et où, aux approches de Clarens, chacun se met à lire *La Nouvelle Héloïse* [3] !

Mais Nicholls, qui doit continuer son voyage vers le sud, quitte bientôt la Suisse, et Bonstetten, après un séjour chez son beau-frère Tscharner, à Aubonne, retourne seul à Berne. Les mois d'hiver qu'il y passe lui semblent les plus tristes qu'il ait jamais vécus : il n'a pas d'amis auxquels il puisse se confier, les journées se traînent péniblement ; il se sent amoindri, anéanti par l'atmosphère ambiante. Il n'est plus capable d'aucun effort intellectuel et son avenir lui paraît à tout jamais compromis. Si, du moins, il pouvait retourner à Genève, revoir Bonnet ! Peut-être reprendrait-il confiance en lui-même ! Mais comment parler de ce nouveau projet à son père : il le sait souffrant et accablé de besogne.... Cependant, son désir de quitter Berne l'emporte, et, après une explication avec le trésorier, il se décide à partir. C'était la rentrée dans la la vie...[4]. A peine est-il installé à Genève, que son humeur change, il reprend goût au travail. Tous les jours, il se rend à Genthod, où, en compagnie de Bonnet, il continue ses études de métaphysique. Il lui semble que l'heureux temps d'autrefois est revenu. Il en fait part à son père : « Vous seriez étonné si vous saviez que toutes les forces de mon âme sont dans les

[1] Lettre inédite de Bonstetten à son père et à sa mère. (P. Dom.)
[2] Lettre inédite de Bonstetten à son père et à sa mère. (P. Dom.)
[3] Lettre inédite de Bonstetten à son père et à sa mère. (P. Dom.)
[4] Bonstetten descendit chez un Italien, du nom de Bocconi, qui habitait dans la maison du syndic Turretini. Lettre inédite de Bonstetten à son père. Genève, août 1772. (P. Dom.)

études et que me les retrancher, c'est couper à Samson sa chevelure [1]. » Il est persuadé que dans cette activité intellectuelle seule, ses facultés trouveront leur complet épanouissement, et qu'il parviendra à cette sérénité d'esprit après laquelle il soupire.

Peu à peu, en effet, son âme se tranquillise, s'affermit, s'élève. Il adresse même des paroles d'encouragement à son père, dont l'état de santé commence à l'inquiéter vivement : « M. Bonnet me le répète tous les jours que sans l'idée d'une vie à venir et sans la jouissance d'un cœur pur sans laquelle l'idée d'une autre vie ne peut guère nous intéresser, nous aurions bien de la peine à résister aux maux qui se trouvent mêlés même dans les situations les plus heureuses [2]. » Il va jusqu'à offrir au trésorier de le seconder dans sa tâche ; et, l'automne approchant, c'est lui qui surveillera les vendanges à Valeyres, petit village à une lieue d'Orbe, où son père possède un grand domaine, « une seigneurie », qu'il a hérité lui-même de son père [3].

Cette propriété de Valeyres ne l'a point intéressé jusqu'alors. Il n'y a passé que quelques semaines, dans son enfance, et c'est à peine s'il se rappelle la vieille maison de campagne, de style bernois, à large auvent, à laquelle on accède, depuis le bas du village, par une longue avenue qu'encadrent à droite et à gauche les écuries, la grange et le pressoir. Aussi, dès son arrivée à Valeyres, passe-t-il de découverte en découverte : les fermes, les vergers, les vignes, le village lui-même avec sa tour carrée, son « manoir » [4] et son église, se présentent à lui comme s'il les voyait pour la première fois. Jamais il n'a soupçonné le charme de ce petit coin de pays, adossé aux forêts du Jura, tout doré de soleil, et d'où la vue est si étendue qu'on y aper-

[1] Lettre de Bonstetten à son père et à sa mère. (P. Dom.)

[2] Lettre de Bonstetten à son père (Pap. Dom.), août 1772.

[3] Réception de Charles de Bonstetten dans la commune de Valeyres, le 12 novembre 1707. (Papiers Arthur de Bonstetten.)

Sur Valeyres, voir *Dictionnaire géographique de la Suisse.* Neuchâtel, Attinger, 1910. Bonstetten ne devint propriétaire de Valeyres qu'à la mort de sa mère. Actuellement le domaine de Valeyres appartient à M. A. de Bonstetten. (Branche aînée de Wolfgang.)

[4] Cf. C. Barbey-Boissier : *La comtesse Agénor de Gasparin et sa famille.* Plon-Nourrit, 1902. (Mme de Gasparin était la fille d'Auguste Boissier, propriétaire du « Manoir »).

çoit les Alpes, du sommet du Mont-Blanc à celui du Wetterhorn. Il a l'impression que c'est là, « parmi les oiseaux et les fleurs »[1] qu'il viendra à l'avenir chercher la « gaieté et la santé »[2], et qu'un jour peut-être, las et déprimé, il y trouvera « le port » où il pourra vivre « à l'abri de la tempête »[3].

Pour l'instant, il se contente d'aller travailler à la vigne, et de chanter avec les vignerons : le temps est beau, les vendanges sont abondantes, tout le village est en fête. Il en oublierait presque la maladie de son père, s'il ne recevait pas, au commencement de novembre, des nouvelles alarmantes de Berne.

Il quitte alors Valeyres, et passe quelques semaines encore auprès du trésorier, semaines qu'il voudrait pouvoir prolonger indéfiniment, car jamais il ne s'est trouvé en si étroite communion d'idées avec lui, jamais il n'a saisi, comme alors, toute la tendresse que son âme recèle, jamais enfin, il ne l'a tant aimé[4]. Ah! le triste jour, que celui où, le prenant par la main, son père lui a murmuré ces mots : « Nous ne nous sommes pas toujours compris »[5]. Comme il voudrait pouvoir retourner en arrière, recommencer sa vie, et agir de telle sorte que plus jamais son père n'eût de souci et de chagrin à cause de lui. Mais hélas ! ces bonnes résolutions arrivent trop tard :

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 18 avril 1779.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 1784.

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.).

[4] Les lettres de Bonstetten à son père ne cessèrent jamais d'être empreintes de respect, de franchise et de réelle affection ; il lui écrivait de Genève, en février 1765 : « O mon père, je goûte un plaisir bien doux à vous parler d'amitié et le plus bel éloge qu'on puisse faire de la nôtre c'est de la relever par la comparaison des amitiés communes. Mais ai-je donc encore besoin de vous dire que je vous aime ? Non, mon père, si vous en doutiez un instant vous ne m'aimeriez plus ! Moi ne plus vous aimer ! Comptez que je serais le premier à vous avertir du refroidissement de mon amitié et si la nature voulait faire de moi un monstre, il me resterait assez de vertu pour vous dire que je vous hais. Non, je mets mon cœur à vos pieds, je répands dans votre sein les plus tendres sentiments, je vous offre une amitié si sincère qu'elle suffira désormais pour excuser tout ce que je pourrais omettre envers vous... Ne nous cachons donc point nos sentiments quels qu'ils soient. C'est faire un vol à l'amitié que d'en goûter un seul sans le partager avec son ami. Voilà l'amitié que j'ai pour vous. » (P. Dom.)

[5] *Prometheus*, *op. cit.*, p. 100.

son « Excellence » Charles-Emmanuel meurt vers la fin de janvier 1773.

Bonstetten est consterné. Il se sent déchiré dans le plus intime de son être. Rien de ce qu'il a souffert jusqu'alors ne peut être comparé à sa détresse morale : « Il me semblait, dit-il au syndic Cramer, que j'étais seul dans le monde, que la terre allait s'entr'ouvrir sous mes pieds [1]. »

Cette crise violente de désespoir ne dure pas cependant. Il essaye de se remettre à l'étude. Il compose même un *Essai sur l'immortalité de l'âme*, pour « s'affermir contre l'idée de la mort » [2]. Mais il travaille sans entrain, il y a quelque chose de changé dans sa conception de la vie : la mort de son père a été — sans qu'il s'en doute — une leçon pour lui. Non seulement elle lui a fait faire un retour salutaire sur lui-même, mais elle lui a fait comprendre la beauté que peut revêtir la carrière de magistrat. Qu'il le veuille ou non, l'exemple du trésorier va se dresser sans cesse devant lui ; il se sentira invinciblement attiré vers sa patrie, bien qu'il ne pactise pas avec le gouvernement bernois, et qu'il réagisse sans cesse contre son milieu [3]. Du reste, il a l'impression que le moment est venu de prendre une décision, qu'il touche à l'une des périodes les plus graves de sa vie. Sa jeunesse s'est passée en attente vaine ; il faut agir [4].

II

C'est alors qu'il se rapproche de son beau-frère Tscharner [5], un ardent patriote, dont les idées avancées répondent à ses

[1] Lettre de Bonstetten à Cramer. 6 février 1773. Elle termine la correspondance entre son père et le syndic Cramer. La copie s'en trouve à la Société d'histoire de Genève.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 15 novembre 1783.

[3] Dans la lettre que Bonstetten écrivait à Cramer, lors de la mort de son père, il y disait : « Son plus bel éloge, ce sont les regrets qu'il a laissés dans un pays d'inimitiés, d'intrigues, où l'ambition fait taire tous les sentiments subalternes.... »

[4] Cf. la Correspondance de Haller [Ms. cité], tome 32, n° 214 ; tome 33, n° 26.

[5] Cf. Dr Gustav Tobler : *Vincent-Bernard de Tscharner*, dans le « Neujahrsblatt der literarischen Gesellschaft », 1896. Tscharner aurait inspiré à Pestalozzi son personnage du père Arner, dans *Lienhard und Gertrud*. Voir Flach : *Die Bestrebungen der Helvetischen Gesellschaft*, p. 17.

aspirations libérales. Il voit en lui l'un des champions les plus zélés du grand réveil national, qui se prépare en Suisse depuis le commencement du siècle, et dont les manifestations, nombreuses déjà, éveillent sa curiosité. Il n'ignore pas, en effet, les efforts tentés par quelques hommes éclairés pour fortifier l'idée de patrie. Il sait que le Bernois Béat de Muralt, dans ses *Lettres sur les Anglais, sur les Français et sur les voyages* s'est opposé à la pénétration des mœurs françaises ; il a entendu parler de Bodmer et de Breitinger, à Zurich, qui dans le domaine de la littérature se sont efforcés d'instaurer une critique suisse, une manière de juger indépendante [1] ; enfin, il se rappelle avec quelle force le vieil Albrecht de Haller combattait les coutumes venues du dehors [2].

Aussi, lorsque Tscharner lui révèle l'existence d'une société, « Société Helvétique » [3], qui est l'expression la plus complète de ce mouvement patriotique, et dont la tâche consiste, non seulement à protester contre les influences étrangères, mais encore à réagir contre l'esprit autocratique des gouvernements patriciens et leur politique égoïste, Bonstetten n'a plus qu'une idée : connaître cette société. Il veut se mêler à ses membres, qui se recrutent aussi bien parmi les bourgeois que parmi les aristocrates, et assister enfin à ses réunions annuelles, qui depuis treize ans ont lieu à Schinznach, dans le pays d'Argovie, et où se traitent toutes les questions vitales concernant l'avenir de la Suisse : questions politiques, militaires, religieuses et pédagogiques [4].

Il comprend qu'un tel foyer d'activité ne peut manquer de l'influencer profondément, et qu'il va peut-être, soutenu par les idées de Schinznach, secouer l'inertie de ses compatriotes,

[1] Consulter G. DE REYNOLD : *Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle.* Livre I, chap. II, VI, VII, VIII.

[2] Item. Livre II, chap. XII, XIII et spécialement p. 525 à 528.

[3] Voir MORELL : *Die Helvetische Gesellschaft.* Winterthur, G. Lücke, 1863. — DIERAUER : *Histoire de la Confédération suisse. Op. cit.* Livre IX, chap. II du tome IV. — G. DE REYNOLD : *Histoire littéraire de la Suisse. Op. cit.* Tome II, p. 529 et 831. — H. FLACH : *Die Bestrebungen der Helvetischen Gesellschaft des XVIIIten Jahrhunderts.* Zürich, Rascher et Cie, 1916. — *Verhandlungen der Helvetischen Gesellschaft.* Olten, Zofingen, Bâle.

[4] Voir FLACH, *op. cit.*, p. 15, 32, 34, 35, 43, 47 et passim.

en leur proposant des projets de réorganisation politique ou sociale. Il voit enfin un chemin ouvert devant lui, une tâche à remplir.

Au printemps 1773 déjà, il peut, par l'entremise de Tscharner, assister à l'assemblée annuelle de la « Société Helvétique »[1]. C'est là qu'il est mis en présence de l'historien Müller, de Schaffhouse, dont l'amitié soudaine va éclairer sa vie.

Bonstetten vient de traverser des années douloureuses, mais bienfaisantes. Il commence à comprendre le sens réel de l'existence, la gravité de ses obligations, et la nécessité de travailler, non pour sa satisfaction personnelle, mais avec l'idée bien arrêtée de venir en aide à son pays.

Cette évolution était grosse de conséquence ; elle engageait définitivement son avenir.

[1] « Die helvetische Gesellschaft liegt tief in meinem Herzen ; es wäre zu wünschen dass man sie beleben und nützlich machen könnte. » Lettre à Füssli. Série II, N° 23. Ms. de Zürich.

CHAPITRE II

L'AMITIÉ DE BONSTETTEN ET DE MÜLLER

DE 1773, DATE DE LEUR PREMIÈRE RENCONTRE, A 1786 ÉPOQUE OU MÜLLER QUITTE DÉFINIVEMENT LA SUISSE

I

BONSTETTEN raconte que, depuis des mois, il ne cessait d'adresser à Dieu cette prière : « Seigneur, faites-moi un ami... faites-moi un homme sensible qui suffise à mon cœur et à mon esprit » [1]. Mais les journées passaient, sans lui apporter la réalisation de ses désirs, et il commençait à désespérer, lorsque, brusquement, Dieu l'exauça, en lui faisant rencontrer Jean Müller, de sept ans plus jeune que lui [2].

[1] Lettre de Bonstetten à Müller, 14 mai 1773.

[2] Bibliographie : I. Sur Müller.

Ouvrage essentiel : KARL HENKING : *J. von Müller.* Stuttgart und Berlin, J. G. Cotta. 1er volume (Vie de Müller de 1752-1780).

Consulter aussi : WEGELE : *Geschichte der deutschen Historiographie*, p. 806. — G. DE WYSS : *Geschichte der Historiographie in der Schweiz.* Zürich, Fäsi, 1895, p. 305. — MOERIKOFFER : *Die schweizerische Literatur des XVIIIten Jahrhunderts.* Leipzig, Hirzel, 1861, p. 506.— F. SCHWARZ : *J. von Müller und seine Schweizergeschichte.* Bâle, B. Schwelle, 1884. — *Biographie de Jean de Müller*, sans nom d'auteur. — G. DE REYNOLD : *Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle. Op. cit.*, tome II, livre III,

Né à Schaffhouse le 3 janvier 1752, Müller avait été destiné — presque dès le berceau — à la carrière ecclésiastique, car son père, le pasteur Müller, homme de grand savoir et de non moins grande dévotion, ne concevait point de vocation plus noble que celle de ministre du Saint Evangile.

L'enfance de Müller fut, à l'encontre de celle de Bonstetten, l'une des plus heureuses qu'on pût souhaiter. Sa mère, très gaie de caractère, l'entourait d'une affectueuse sollicitude; elle

chap. XXI. — *Biographie de Müller*, dans la collection : *Bildnisse jetzt lebender Berliner Gelehrten mit ihren Selbstbiographien*. Herausgg. von Löwe. Berlin, 1806.

II. Sur les rapports de Müller et de Bonstetten.

A : Ouvrages imprimés :

Vogel : *J. Müller's Freundschaftsbund* mit K. V. v. Bonstetten, Bern. 1864. — *Briefe eines jungen Gelehrten an seinen Freund*, parues pour la première fois dans le « Eggers Magazin herausgg. von Fr. Brun ». (Lettres de 1773-1779.) 2e éd. aug. Tubingen, bei Cotta, 1802. — Traduction des *Lettres* par Mme Steck, sous le titre : *Lettres de Müller à ses amis de Bonstetten et Gleim*. Zürich, Orell, Füssli, 1810. — Traduction des *Lettres*, précédées de la vie et du testament de l'auteur. Paris, Schoell, 1812. — *Lettres de Müller à Bonstetten*, parues dans les « Sämmtliche Werke Müller's ». Tübingen, 1812, tome XIII, XIV, XV.

B : Inédit : a) *Lettres de Müller à Bonstetten*. Bibl. de Schaffhouse, Mülleriana, 62 ; b) *Lettres de Bonstetten à Müller*. Bibl. de Schaffhouse :
1re série, Mülleriana, 63 : de 1773 à 1782, 5 fascicules, 294 lettres ;
2me série, Mülleriana, 64 : de 1783 à 1809, 3 fascicules, 301 lettres.
Voir à l'appendice les notes détaillées concernant les manuscrits.

Un certain nombre de lettres inédites de Bonstetten à Müller, appartenant à la Bibl. royale de Copenhague, ne nous ont pas été communiquées. Elles comprennent trois séries : a) de 1773-79 b) de 1783-86 c) de 1798-1803. Cette dernière série contient quelques lettres de Fr. Brun à Müller.

III. Oeuvres de Jean de Müller.

Oeuvres, voir surtout : *Die Geschichten der Schweizer*. Boston (lire Berne), bei der neuen typographischen Gesellschaft, 1780. Dédicace : *An Herrn Carl-Victor v. Bonstetten des höchsten Rats zu Bern*. Réédité en 1806, Leipzig, in der Weidmannschen Buchhandlung, et suivie de quatre autres tomes. Traduction française : *Histoire des Suisses*. Lausanne, Maurer libraire ; Paris : Bossange, Masson et Besson, an III de la République (1795), 5 volumes. Les volumes 6 à 9 parurent de 1795 à 1797 à Lausanne et Paris, chez Maurer. La suite fut éditée par P. H. Mallet sous le même titre. Lausanne, Vincent, 1800, tomes X et XI.

Tous les détails concernant les premières années de la vie de Müller nous ont été fournis par K. Henking, *op. cit.*

était la fille du pasteur Schoop d'Andelfingen, un véritable érudit, qui avait passé des années à compulser des documents historiques. Ce bon grand-père aimait passionnément son petit-fils Jean. Durant les longues veillées d'hiver, il le gardait des heures entières sur ses genoux, lui racontant l'histoire des anciens Suisses. Il lui montrait quelquefois sa belle collection d'estampes qui illustraient de glorieux faits d'armes, et, le conduisant jusqu'à sa bibliothèque, pleine de gros in-folio qu'il avait écrits et reliés lui-même, il lui disait : « Jean, c'est pour toi que j'ai rassemblé tout cela, je t'en fais cadeau, aies-en bien soin », et le petit Müller, enthousiasmé, répondait : « Grand-père, moi aussi je veux écrire un livre comme toi ».

De constitution délicate, mais bien portant et plein de vie, Müller fut envoyé à l'école de sa ville natale. Il s'y montra bon élève, attentif, appliqué, désireux de tout savoir. Très tôt, il acquit une célébrité parmi ses camarades, grâce à un talent oratoire qui le fit choisir, à plusieurs reprises, pour prononcer des discours du haut de la chaire.

Quoique très expansif, Müller se liait difficilement ; il avait peu d'amis, bien que son plus ardent désir eût été d'en trouver un « selon son cœur ». A seize ans, il écrivait des « Pensées sur l'amitié », et ce besoin d'affection est peut-être le trait de son caractère qui le rapprochera le plus de Bonstetten.

En 1769, Müller fut envoyé à l'université de Gœttingue pour y faire ses études de pasteur. Mais, attiré par les cours d'histoire que donnaient, en ce moment, deux célèbres professeurs, Gatterer et Schlözer, il abandonna peu à peu la théologie, au grand regret de ses parents. Une correspondance active fut alors échangée entre Schaffhouse et Gœttingue, et Müller, après quelques velléités de résistance, eut l'air de se soumettre. Il acheva ses études théologiques, revint à Schaffhouse, et y fit même quelques sermons.

Sous l'influence de Schlözer, cependant, il avait composé en latin une histoire des Cimbres : « Bellum cimbricum »[1] qui devait être l'introduction d'un plus gros ouvrage sur la Suisse. Ses recherches le mirent, au bout de peu de temps, en

[1] *Bellum cimbricum descripsit Johannes Müller*, Turici, 1772 (Orell, Füssli et Cie). Cf. HENKING, p. 76.

rapport avec un grand nombre d'historiens de son pays, entre autres avec Louis de Wattenwyl, un oncle de Charles-Victor, et Füssli de Zürich. Il se lia plus particulièrement avec ce dernier, et des relations épistolaires ne tardèrent pas à s'établir entre eux. Müller y exprimait tout le dégoût que lui inspirait les idées étroites professées à Schaffhouse. Il lui disait : « Je préférerais n'avoir que du pain et de l'eau ma vie durant plutôt que de posséder la richesse, le repos et le bien-être alliés à l'esclavage ; voilà la raison pour laquelle je vis à contre cœur à Schaffhouse »[1]. Et encore : « L'ignorance et sa sœur, la retenue préservent mieux nos archives que murs et verroux »[2]. Enfin, s'élevant contre la Suisse entière il s'écriait : « Et nous sommes une nation libre » ! Oh ! mon ami, qui me donnera une âme britannique, la massue de Juvénal, et le courage de Caton ? J'écrivais il y a quelques mois à Schlözer : « La Suisse a besoin d'un Tschudi bien plus que d'un Tell ou d'un Winkelried ». Du reste, vaut-il la peine de travailler pour cette race d'esclaves ? Par les cendres de Brutus et de Tell, par ses nobles héros qui donnèrent la liberté aux nations (j'affirme) qu'une vie entravée n'est pas une vie, mais la mort et l'enfer »[3].

Durant cette période, Müller fut en proie à la plus cruelle incertitude. Resterait-il en Suisse, comme le lui conseillaient ses amis Füssli et autres, ou allait-il suivre l'appel de Schlözer, qui l'attirait en Allemagne ?

C'est à ce moment précis que Müller, qui s'était rendu à Schinznach avec quelques jeunes compatriotes, fait la rencontre de Charles-Victor de Bonstetten.

II

Quelle fut l'occasion qui rapprocha le jeune savant de Schaffhouse du patricien bernois ? Bonstetten lui-même nous le dit, dans une lettre qu'il adressait à un ami, en 1821 :

[1] K. Henking, *op. cit.*, p. 111 (trad.).
[2] K. Henking, *op. cit.*, p. 111 (trad.).
[3] K. Henking, *op. cit.*, 112 (trad.).

« On peut à peine se faire une idée de Müller, tel que je le vis à Schinznach pour la première fois. Il avait une jolie figure de fille, un teint frais, une tête rasée sur laquelle trônait une magnifique perruque de conseiller. C'était un petit homme toujours en mouvement. Sa tenue était un compromis entre celle d'un vieux professeur et celle d'un enfant de douze ans. Il ne marchait pas, il sautait. Je revenais justement de Paris et de Londres où j'avais vécu au milieu de gens élégants et instruits. Tu peux t'imaginer combien je me moquais de ce professeur « dansant » et de sa perruque posée de travers. J'avais lu son « Bellum Cimbricum ». Aussi, lorsque j'appris que cette œuvre hyper-savante était sortie de ce bouton de rose en perruque, je voulus faire immédiatement sa connaissance. Ce fut pour tous deux comme si le soleil s'était levé. De sa vie il n'avait fait la rencontre d'un homme du monde — je n'étais pas mal physiquement. Et sitôt qu'il se mit à me parler, une étoile me parut sortir des nuages sombres, pour m'éclairer. Nous quittâmes la société afin d'être seuls. Nous gravîmes les ruines du château des Habsbourg. Mais une pluie diluvienne nous surprit, l'eau dégouttait de la perruque de Müller, comme des tuiles d'un toit... [1]. »

Müller était loin de se douter, alors qu'il écrivait sa *Guerre des Cimbres*, que ce livre allait lui donner une telle amitié. « Amitié soudaine, disait-il, qui pareille à un éclair, alluma tout de sa flamme... une amitié profonde et pure, qui durant douze années fut un véritable trésor, et l'âme de ma vie [2]. » Et faisant, à son tour, le portrait de son ami, il le décrivait ainsi :

« Le baron Charles-Victor de Bonstetten se distinguait par une vive imagination, une curiosité insatiable des sciences, un savoir déjà très étendu, savoir qu'il alliait à une âme noble et sensible, à une grâce infinie de manières et de langage [3]. »

Comment ces deux amis, que les circonstances, au premier abord, semblaient séparer : famille, culture, milieu, allaient-ils se comprendre ? Avaient-ils des points de contact ? Et, à part ce même désir de trouver « l'ami de leur rêve », étaient-ils réellement faits l'un pour l'autre ?

[1] Lettre de Bonstetten à Matthisson. Zürich, Orell-Füssli, 1827, p. 89 (trad.).

[2] Voir *Sämmtliche Werke Müller's*, tome IV, p. 8. *Op. cit.* (trad.).

[3] Voir *Sämmtliche Werke Müller's*, tome IV, p. 8. *Op. cit.* (trad.).

Le caractère de Müller, ainsi que le laisse entrevoir ce qui précède, offrait, à n'en pas douter, plus d'une analogie avec celui de Bonstetten. Comme lui, il éprouvait le besoin de s'instruire et de vivre dans un milieu véritablement cultivé, comme lui, il était épris de liberté et d'indépendance, comme lui enfin, il était enthousiaste avec plus de vivacité encore dans l'expression de ses sentiments. D'autre part, cependant, Müller différait de son ami par son instruction plus solide, plus disciplinée, par son esprit d'ordre et de méthode, il complétait en quelque sorte Bonstetten, qui à son tour lui apportait une plus grande expérience des choses de la vie et une éducation plus raffinée.

Du reste, cette influence mutuelle devait grandir avec leur intimité, et rien n'est plus captivant que d'en suivre les progrès à travers leur correspondance.

Dans les débuts, de part et d'autre, les transports de l'amitié dominent. Bonstetten écrit à Müller :

« En repassant par Schinznach, je ferai mes dévotions à ce petit bois, à ces collines, à ces masures, à ces antiques châteaux et à ces ruines où les premiers sentiments de notre amitié s'épanouirent et surtout à cette galerie de bois où je vous donnai mon cœur.... Enfin je vous aime comme vous voulez l'être et comme vous le méritez, et cela durera jusqu'à ce que je devienne sot ou malhonnête homme, c'est-à-dire jusqu'à ce que je cesse d'être votre Bonstetten... [1] vous êtes mon cher Müller d'une galanterie en amitié qui me fait peur ? qu'est-ce que cet amour subit que nous avons pris l'un pour l'autre...[2]. »

Et Müller de répondre :

« Je suis vôtre de corps et d'âme, mon meilleur, mon noble ami. Croyez-moi, vous êtes toujours devant mes yeux : « Je penserai éternellement à Bonstetten » ai-je écrit avant hier dans le journal où je note les principaux événements de ma vie et les maximes de chaque jour... si vous ne m'étiez pas fidèle, mon noble Bonstetten, je ne me fierais plus à personne...[3]. Ne

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Zürich, mai 1773 (trad.).

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Berne, je ne sais quel quantième.

[3] *Sämmtliche Werke...*, tome XIII, p. 6. Schaffhouse, 19 mai 1773 (trad.).

craignez pas cette galanterie... *Croyez que je ne suis pas dans les mêmes termes avec personne...*[1]. Notre amitié n'est pas venue en quatre jours ; elle est bien née à Schinznach, mais j'avais conçu depuis le moment où je pense, un idéal que je sentais vivre en moi, très fortement, celui d'une amitié d'homme, que j'ai trouvée réalisée en vous[2]. »

Bientôt d'ailleurs, à côté de ces expansions sentimentales, apparaissent d'autres préoccupations : projets d'avenir, plans de vivre ensemble, œuvres communes. Bonstetten aurait aimé que son ami ne se mariât point[3] et qu'il quittât définitivement Schaffhouse, car, lui dit-il : « Ne vous allez pas imaginer qu'à Schaffhouse vous deveniez jamais ce que la nature a voulu faire de vous »[4]. Il l'engage aussi à apprendre le français, et, à ce propos, il lui écrit :

« Traduisez en allemand avec exactitude et même avec scrupule des morceaux des meilleurs prosaïstes français (*sic*) (*Lettres persanes* ou *Télémaque*), puis traduisez votre allemand en français et corrigez votre traduction par l'original. C'est une bêtise de commencer par les règles générales, car il est absurde de s'occuper de l'abstrait lorsqu'on ignore le concret. Pour parler cette langue il faut en instruire vos oreilles. Laissez croître vos cheveux ; puis je vous donnerai quelque jolie maîtresse qui permettra à vos beaux yeux de la prendre pour Vaugelas ou Richelet[5]. »

A son tour, Müller lui donne son avis sur sa façon d'écrire en allemand :

« Votre allemand est l'expression d'une âme déprimée... il ne coule pas... il se traîne lourdement dans le sable des épithètes inutiles... vous avez tort, ce n'est pas en lisant le grec et en imitant leur style en allemand que vous l'écrirez bien[6]. »

[1] En français dans le texte.

[2] *Sämmtiche Werke...*, tome XIII, p. 11, Schaffhouse, 26 mai 1773 (trad.).

[3] Voir lettre de Bonstetten à Müller, 19 août 1773 (publiée en partie dans HENKING, *op. cit.*, p. 152). Bonstetten y cite ces vers de Boileau :

> « Quelle joie, en effet, quelle douceur extrême,
> De se voir caressé d'une épouse qu'on aime.
> De s'entendre appeler petit cœur et mon bon »...

(satire X). Et continuant : « ...que je déteste votre femme, vous avez beau dire ce lien conjugal étranglera la pauvre amitié. »

[4] Lettre de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 19 août 1773.

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), mai 1773.

[6] *Sämmt. Werke...*, *op. cit.*, tome XIII, p. 37 (trad.).

Et l'année suivante, voyant ses progrès, il l'encourage :

« Votre style s'améliore, et possède ce qu'il n'avait pas : la dignité... [1] appliquez-vous plutôt à écrire un style fortement musclé, qu'à suivre exactement les règles de la grammaire... [2]. »

Mais là, ne se borne pas l'action qu'ils exercent l'un sur l'autre. Ils interviennent bientôt réciproquement dans leur façon de vivre ; ils se reprennent dans leur conduite, dans l'emploi de leurs journées. Bonstetten gourmande Müller en frère aîné :

« Mon ami, commencez à être quelque chose avant de vous chercher un piédestal ; quand vous porterez les foudres de l'éloquence et les flammes du génie, alors vous trouverez dans votre propre grandeur une élévation qui vaut bien celles que les hommes donnent... [3]. »

Et encore :

« Votre péché mortel est une profonde ignorance de l'effet de vos actions, de vos manières sur les hommes dont vous êtes entouré. Vous êtes dans une dissonnance perpétuelle avec la société où vous vous trouvez et vous en êtes la victime continuelle... [4], vous serez toujours incorrigible dans votre impatience... vous auriez plus besoin des sciences qui calment que de celles qui vous donnent la fièvre. Cet été vous devriez vous donner tout entier à M. B(onnet), sa philosophie est la seule pratique que je connaisse. Ce qui me désole chez vous, et ce qui est vraiment pusillanime, c'est cette incapacité de vous aider d'un mauvais pas [5]. »

Et enfin, plus tard, l'exhortant à de meilleures mœurs — la conduite de Müller paraît avoir été fort blâmable, bien que certains de ses biographes le taisent — :

« Soyez enfin vous, abjurez à jamais un vice infâme, confiez-vous en Dieu.... Vivez à jamais pour les grandes choses, pour l'amitié et pour moi [6]. »

[1] *Sämmt. Werke...*, *op. cit.*, tome XIII, p. 72 (trad.).

[2] *Sämmt. Werke...*, *op. cit.*, tome XIII, p. 79 (trad.).

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Berne, s. d.

[4] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Berne, 4 décembre 1774.

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Berne, 1775, printemps.

[6] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.) s. l. n. d., mai 1785.

Toutefois, si Bonstetten sait diriger et soutenir son ami, il est malhabile quand il s'agit de voir clair en lui-même. Müller, à chaque instant, doit l'inciter au travail :

« Si vous voulez fixer vos idées, améliorer votre façon d'écrire, donner à votre esprit l'occupation la plus élevée, écrivez non pas pour votre pupitre, non pas même pour moi, mais pour le public. Vous n'avez pas le temps, dites-vous ? Depuis quand avez-vous plus à faire que Cicéron ? N'avez-vous pas tout ce qu'il faut pour cela ? cœur, esprit, connaissance des hommes, la métaphysique de Bonnet, un goût raffiné ? Réveillez-vous, mon ami, et suivons ensemble le chemin de l'immortalité [1] ? »

Et encore :

« Ne vous laissez pas détourner de vos études par ceux qui s'imaginent qu'il n'y a qu'un âge pour étudier. Démosthène et Cicéron, qui ont commencé à se distinguer à votre âge, et Montesquieu, qui a commencé son grand ouvrage à près de quarante ans, et qui en a fait la défense à soixante, sont, à ce qu'il me semble, des exemples assez encourageants. D'ailleurs, vous n'avez pas perdu votre temps, et vous trouverez toujours des idées dans votre esprit, et des faits dans ma mémoire [2]. En vérité, j'ai de l'humeur de voir que vous ne vous estimiez pas davantage quand je vous estime tant, et je voudrais trouver moyen de vous inspirer non pas la vanité, qui est la mère de la sottise, mais l'orgueil, qui donne le courage d'entreprendre de grandes choses [3]. »

Il l'aide à trouver sa voie, et la première œuvre imprimée de Bonstetten : *Lettres sur une contrée pastorale de la Suisse*, paraît sous son patronage.

Mais Müller fait plus encore : dans les périodes de profondes dépressions que son ami traverse, il ne cesse de le réconforter, de le rattacher à la vie par son affection :

« Mon très cher ami... ma vie, mon âme, tout mon être est, vous le savez, aussi bien vôtre que mien, et vous ne pourriez rien faire au monde qui fût capable de m'indisposer contre

[1] *Sämmt. Werke...*, tome XIII, p. 173 (trad.).

[2] Et Bonstetten de lui dire : « ...je cueillerai dans votre esprit des fleurs et des fruits nés du fumier de tant d'in-folio et de lourds livres que vous avez lus. » Lettre inédite. (Ms. Schaff.), 10 mai 1775.

[3] *Sämmt. Werke...*, tome XIII, p. 412.

vous... [1]. Vous êtes sans cesse près de moi. Votre approbation m'aiguillonne, vos observations me sont nécessaires ; mais ce qui vaut plus que tout cela, c'est votre amitié qui entretient la félicité en mon cœur et la force en mon esprit [2]. »

Et un peu plus tard, il lui mande encore :

« Je te dois tout [3] ; l'espérance de vivre avec toi, de vivre heureux par toi, de vivre digne de tant d'amitié, assaisonne tous mes plaisirs, m'encourage à bien penser, à bien faire, à ne rien redouter [4]. »

Bonstetten, en retour, lui fait cette déclaration :

« Votre amitié est la seule chose qui me soutient et me fait vivre au milieu d'un monde que je déteste... [5]. Votre amitié seule semblable au premier soleil détaché du chaos brille d'une lumière pure et brillante... [6] sans vous, sans notre amitié mutuelle je cesserais de vivre et la stupidité universelle achèverait de m'envelopper de ses profondes ténèbres... vous seul me ramenez à Horace, à Tacite... [7]. »

Bonstetten aurait dû ajouter : et à l'histoire de mon pays.

III

Car, ne l'oublions point, l'événement essentiel, dans l'amitié de ces deux jeunes Suisses, c'est leur même idéal patriotique. Aussi, dès leur première rencontre, Bonstetten va-t-il s'efforcer, par tous les moyens qui sont à sa disposition, de faciliter au petit-fils du pasteur Schoop l'accomplissement de son vœu le plus cher : celui de devenir l'historien de l'Helvétie. Il ne se contente pas de l'encourager en lui donnant confiance en son

[1] *Sämmt. Werke...*, tome XIII, p. 30 (trad.).

[2] *Sämmt. Werke...*, tome XIII, p. 163 (trad.).

[3] Bonstetten et Müller employaient indifféremment le « tu » et le « vous ».

[4] Lettre inédite de Müller à Bonstetten (Ms. Schaff.). Berlin, 13 janvier 1781. (En français dans le texte.)

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 1779 ou 1780.

[6] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 28 août 1781.

[7] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Valeyres, ce 30 octobre 1781.

génie, mais il lui prête son appui financier [1], et surtout il s'évertue à créer, autour de lui, une atmosphère propice à l'éclosion de sa pensée. A la fin de l'année 1773 déjà, il parvient à lui faire quitter Schaffhouse pour Genève, où Müller trouve enfin l'occasion de fréquenter une société cultivée, et l'inappréciable bonheur de devenir, à son tour, l'élève de Bonnet [2]. Il le suit dans ses études, il discute ses idées, il analyse sa manière d'écrire ; il le blâme ou le loue, et, jour après jour il assiste à la création de son livre, de ce livre qu'il avait rêvé jadis d'écrire lui-même :

« Bien penser est effectivement la première condition pour un orateur, lui dira-t-il, mais le mécanisme de son art ne doit pas être négligé... je vous ai souvent trouvé trop négligent, trop dédaigneux dans votre élocution, ce qui décidera de votre réputation, ce sera votre style...[3]. ... L'historien doit réunir tous les styles ; la mort d'Héraclée est un morceau de tragédie ; une bataille demande le pinceau d'Homère ; une harangue veut la plume de Cicéron, un simple récit celui de Térence [4]. »

Müller, cependant, ne se plaisant plus à Genève, Bonstetten lui conseille vivement, toujours en vue de son *Histoire des Suisses*, de faire un séjour en Allemagne : il y pourra perfectionner son style, étudier sur place les historiens allemands. Entre temps, il l'engage à venir passer quelques semaines à Berne, afin de surveiller l'impression de la première partie de son œuvre, écrite à Genève, et qu'il réussit à faire paraître [5]. Les deux amis passent ainsi quelques mois de douce intimité, durant lesquels ils se lient encore plus étroitement ; et lorsque Müller quitte Berne, vers la fin de juillet 1780, il est enfin en possession de la première partie de son *Histoire*, qu'il dédie à son ami Charles-Victor de Bonstetten.

[1] « Comptez que je ne vous laisserai pas sur le pavé, que si je ne me marie pas cet été vous serez avec nous à la campagne, que si vous aimez passer l'hiver à Genève, je vous en fournirai les moyens » (mercredi soir 1775. Ms. Schaff.).

[2] Bonstetten avait procuré à Müller un précepteurat chez les Tronchin-Calandrini.

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), janvier 1776.

[4] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), s. n. l. d.

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), s. l. n. d.

Durant le séjour de Müller en Allemagne, leur correspondance continue, plus active encore que par le passé. Bonstetten ne tarit pas en conseils. Il met Müller en garde contre une vie vouée trop uniquement à la compilation. Il l'engage à ne pas imiter les savants d'outre-Rhin, qui « sont incapables d'aucune autre existence que de celle de certaines huîtres, qui renfermées dans le roc, ne savent qu'ouvrir leur écaille pour absorber leur nourriture »[1]. Il lui conseille aussi de ne pas travailler « jusqu'à l'épuisement » :

« Vous devez donner tous les jours au moins deux heures à la société. Puis il ne faut pas arriver ou distrait, ou folâtre, mais vous dépouiller de vous-même afin de n'être que ce que les autres ont envie que vous soyez ; galant avec les femmes, grave avec les sots, enjoué et ignorant dans les cercles, gai avec vos amis, et vous-même avec l'ami de votre cœur. Alors seulement la société sera une distraction, alors seulement elle vous tirera de vous-même et vous rendra ensuite votre cabinet plus délicieux[2]. »

Müller, qui brigue une fonction à la cour du roi Frédéric II de Prusse, séjourne tout d'abord à Berlin, mais de là, il est appelé à Cassel, auprès du « Landgrave » en qualité de professeur et de bibliothécaire. Les premiers temps de son séjour semblent avoir été fort agréables, mais, en 1782 déjà, il confie à Bonstetten :

« La Germanie ne me convient pas. Il y a quelques particuliers aimables, mais généralement il y a peu de goût, peu de véritable amour pour les lettres ; parce qu'on n'est pas sensible, on outre tous les sentiments. Les lettres sont peu honorées dans les provinces, même dans les endroits où les gens de lettres sont mieux payés que je ne le suis. C'est que le militaire absorbe tout, et il y a un fatras d'étiquettes, qui met une barrière insurmontable entre les ordres.... Pour moi, je meurs d'ennui au milieu de tout cela...[3]. »

Et Müller revient en Suisse. Il y est appelé par Tronchin, de la Boissière, chez lequel il passe dix-huit mois, heureux de se

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Berne, ce 6 mai 1781.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Berne, le 6 mai 1781.

[3] *Sämmt. Werke...*, tome XIV, p. 307 (trad.).

sentir moins éloigné de son ami. Mais, pour des raisons imparfaitement connues, son séjour à Genève est brusquement interrompu, à la grande joie de Bonstetten, qui, depuis longtemps, cherche l'occasion de l'attirer à Valeyres :

« Mon bon ami, que je vous embrasse, et vous dise encore combien je vous suis plus attaché que je l'ai jamais été. Vous avez perdu peu de chose, et vous avez gagné de n'avoir devant vous que la route du génie et de la gloire. Ménagez votre santé (,) non pour elle-même seulement (,) quoiqu'elle en vaille la peine, mais pour que votre talent reste tout à fait dégagé de la matière et ne se ressente ni de l'estomac ni des nerfs. Tenez votre âme élevée aux grands objets, nourrissez votre cœur non de théologie (,) mais des grands objets de la religion, de l'immortalité et de la Providence et puis *Laissez faire aux Dieux*. Ainsi courage mon ami, avec vos talents on est précisément ce qu'on veut être, et s'il vous faut quelque chose de plus, pensez à mon amitié [2]. »

Müller se décide enfin à suivre les conseils de Bonstetten, et les six mois qu'il passe à Valeyres seront peut-être l'époque la plus heureuse de sa vie. Il est, selon le vers du poète Hagedorn, que Bonstetten aime à citer : « Maître de son temps et roi de ses heures ». Tandis qu'il n'a composé que cinq pages de son *Histoire Suisse* chez Tronchin, il recommence entièrement son premier livre, ébauche même une partie du second, si bien que Bonstetten lui écrit l'année suivante : « La Suisse doit un remerciement éternel à Valeyres. Les treize cantons devraient y faire bâtir un palais [3]. »

Mais Müller ne peut accepter indéfiniment l'hospitalité de son ami. Il aspire à une position qui l'affranchisse de tous soucis matériels, et il prévoit que la Suisse n'aura rien à lui offrir. Bonstetten ne parvient même pas, après des efforts inouïs [1], à le faire agréer à Berne comme professeur d'histoire, et, à peine a-t-il réussi à lui faire donner un cours privé, durant l'hiver 1785, que Müller repart pour l'Allemagne, appelé à Mayence comme bibliothécaire de l'archevêché.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Morat, sans date.

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 28 juin 1786 (trad.).

IV

A partir de cette date Bonstetten et Müller vont vivre presque continuellement séparés. Ils continueront à s'écrire, mais leur intimité va prendre fin : la période de leur influence réciproque est passée.

Et pourtant, Bonstetten et Müller semblaient bien avoir été créés l'un pour l'autre. Facilement découragés mais tout aussi vite remontés, ils éprouvaient le besoin d'avoir un confident, un cœur qui les comprît, qui partageât leurs peines et leurs joies. Leur amitié fut profonde, sincère, nécessaire, et si elle ne fut pas exempte de sensiblerie et d'exagération, c'est qu'elle était née à la fin du XVIIIe siècle, au moment où « la sensibilité » sévissait [2]. C'était le temps de la *Nouvelle Héloïse*, de *Paul et Virginie*, et aussi de *L'accordée du Village*, de Greuze. On outrait les moindres sentiments, et Bonstetten ne faisait qu'exprimer l'exaltation de son époque, lorsqu'il écrivait à Müller : « Je brûle du désir d'être près de toi...[3]. Votre silence m'a rendu malade... [4]. Je meurs du besoin de vous voir [5]. »

Enfin, et ceci aussi était un signe des temps, Bonstetten et Müller voulurent faire de leur amitié une « amitié à l'antique », comparable à celle « d'Achille et de Patrocle » [6]. Leurs efforts tendirent à modeler leur âme sur celles des anciens [7] : « Voulez-vous avoir un caractère, lisez les Grecs » [8], disait Bonstetten à son ami.

[1] Voir HAAG, *Beiträge zur Bernischen Schul- und Kulturgeschichte*. Bern, Neukomm & Zimmermann, 1900. Toutes les lettres de Bonstetten à Müller durant l'année 1785 parlent de ce projet. Cf. aussi les lettres à Füssli de cette même époque. (Ms. de Zürich).

[2] Cf. TAINE : *Les Origines de la France contemporaine*. Tome I, Ancien Régime, p. 210.

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.).

[4] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), s. l. n. d.

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), s. l. n. d.

[6] *Sämmt. Werke...*, *op. cit.*, tome XIII, p. 376.

[7] Voir BERTRAND : *La fin du classicisme et le retour à l'antique*. Paris, Hachette, 1897, chap. I.

[8] Lettre de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), s. l. n. d.

A vrai dire, cette amitié, la première que rencontrait Charles-Victor, était un évènement considérable dans sa vie. Jusqu'alors il ne s'était confié qu'à des hommes beaucoup plus âgés que lui, dans lesquels il n'avait trouvé l'écho, ni de ses pensées, ni de ses sentiments. Soit Bonnet, soit Gray, soit encore Haller lui avaient fait l'effet de vivre dans le passé bien plus que dans le présent : ils n'avaient compris ni ses ambitions de réformer la constitution de son pays, ni ses révoltes contre les lois établies, ni ses enthousiasmes pour l'indépendance et la liberté. Toute une partie de sa vie leur avait été fermée.

Mais Müller était arrivé, et, instantanément, il s'était senti en étroite communion d'idées avec lui : tout ce qu'il avait pensé, rêvé, désiré, craint, souhaité, il le retrouvait dans les discours que lui tenait Müller. Celui-ci était un autre lui-même, plus que cela, il était la réalisation de ce qu'il aurait aimé devenir : le créateur d'une œuvre impérissable, d'une œuvre d'utilité publique, de cette *Histoire des Suisses* à laquelle, un jour, il pourrait peut-être collaborer, et que, pour l'instant il soutenait de son appui moral et financier.

Et puis, surtout, Müller lui avait fait connaître la joie qu'il y a à se donner, à sortir de soi-même, à vivre pour autrui. Son âme s'était agrandie, élevée, élargie ; rien ne lui semblait plus naturel que de venir en aide à son ami : sa vie lui était devenue aussi précieuse que la sienne.

Quant à l'influence intellectuelle que Müller exerça sur Bonstetten, elle est considérable : c'est lui qui l'engagea à continuer sérieusement ses études, à travailler avec méthode, à ne pas disperser ses facultés en voulant *tout* connaître, mais à se concentrer, à faire converger tous ses efforts vers un but unique : celui de créer une œuvre durable.

En résumé, cette amitié eut d'heureux résultats, pour Bonstetten aussi bien que pour Müller[1]. En se rapprochant, ces deux intelligences ne travaillèrent pas seulement à leur destinée propre, mais bien à celle de la Suisse entière. N'était-ce

[1] Cette affirmation va à l'encontre de celle de Georges Müller, le frère de Jean, qui dresse toute une liste de griefs contre Bonstetten, entre autres d'avoir arraché son frère à la ville de Schaffhouse, et surtout de changer continuellement de projets. Voir Mülleriana, 62 (Ms. Schaff.).

pas à Schinznach qu'ils s'étaient rencontrés, n'était-ce pas à partir de cette année 1773 que chacun avait compris, en pénétrant dans l'âme de son ami, ce qu'était en vérité la « Patrie », et qu'ils commencèrent à travailler pour elle ?

CHAPITRE III

PREMIER VOYAGE EN ITALIE, ENTRÉE AU GRAND CONSEIL, MARIAGE (1773-1776)

I

C'est certainement peu de temps après la mort de son père que Bonstetten se résolut à entrer au Grand Conseil. Il est vrai que cette décision n'était pas absolument libre, et qu'elle lui était, en grande partie, dictée par les circonstances. N'ayant pas de fortune personnelle — le trésorier avait laissé à sa femme la jouissance entière de ses biens [1] — Charles-Victor ne pouvait continuer indéfiniment ses études ; il devait songer, au contraire, à assurer son avenir le plus promptement possible, et, la carrière de conseiller était la seule qui s'offrît à lui.

Il prévoyait cependant les difficultés que son attitude subversive, au sein d'une assemblée essentiellement conservatrice, ne manquerait pas à faire surgir. Mais il avait l'amitié de Müller, qui était là pour le soutenir, et qui certainement, l'aiderait à braver toutes les difficultés. Du reste, les élections ne devaient avoir lieu qu'au printemps 1775 ; il avait

[1] Le testament de Charles-Emmanuel de Bonstetten se trouve en la possession de M. R. de Reding (Eichbühl, près Thoune).

ainsi un peu plus d'une année de liberté devant lui : il voulait en jouir.

Sa première idée fut de quitter Berne ; il ne tenait pas à s'y cloîtrer avant le temps. Aussi, après quelques mois passés à Genève, à Lausanne, dans l'Oberland et à Valeyres, où il séjourna en compagnie de Müller, il décida d'entreprendre un voyage en Italie. C'était s'éloigner de tout ce qui entravait l'élan de sa vie, c'était aussi rendre hommage à cette terre des morts et se faire une âme pareille à Horace et à Virgile. « Un livre à la main, aller ainsi en pèlerin visiter les tombeaux de Tite-Live et les mânes de Virgile, comme nos bons aïeux allaient au sépulcre de la Palestine [1]. »

Tel était le projet de Bonstetten [2].

C'est à Milan qu'il s'arrête tout d'abord. A la faveur de quelques recommandations il est introduit dans plusieurs salons. Il parvient même à faire la connaissance du comte Firmian, le ministre autrichien de la Lombardie, un savant, dont la bibliothèque aux 40,000 volumes excite son admiration [3]. De Milan, il s'achemine vers Venise, en faisant halte à Marignan [4], où il tient à contempler « le champ de bataille arrosé par le sang des héros de l'Helvétie », puis à Padoue. Il longe ensuite la Brenta, et atteint Venise au commencement de janvier 1774. L'apparition de cette ville lui fait une impression profonde. « A mesure qu'on approche de Venise, dit-il, on voit la ville sortir des ondes, la mer est couverte de navires de toutes les formes et de toutes les grandeurs, entre lesquels vous voyez des gondoles noires, courir sur la surface des eaux avec une étonnante vélocité » [5]. Mais Venise lui réserve encore d'autres surprises. A peine est-il arrivé, qu'il se trouve entraîné dans un tourbillon de bals, de concerts, de redoutes parées et masquées. Il se fait des amis d'un jour qui le conduisent un peu partout. Il assiste

[1] Voir STEINLEN, *op. cit.*, p. 98.

[2] Toutes les citations de ce voyage en Italie sont empruntées à Steinlen qui avait eu en sa possession les lettres que Bonstetten adressait alors à son ami Müller. Ces « lettres d'Italie » qui se trouvaient dans les « Papiers Dominicé » ont disparu.

[3] *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 74-77.

[4] *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 84.

[5] STEINLEN, p. 98.

à une séance gouvernementale au Palais des Doges, et trouve même le moyen de se faire présenter à de vieux conseillers, auxquels il déclare appartenir à une République « qui se faisait honneur d'imiter la sagesse de Venise [1]. »

En février, Bonstetten continue son voyage, non plus seul, mais avec un Suisse, Schérer, établi à Lyon, et qui, comme lui, visite l'Italie pour son plaisir. Les deux compatriotes se dirigent vers le sud, et en mars, nous les trouvons à Naples, d'où Bonstetten écrit à Müller :

« C'est un monde nouveau, tout m'y étonne. Le Styx et les Champs-Elysées, une terre toute poétique, des montagnes sorties de terre comme des champignons, un abîme de feu sous les ruines d'un autre monde. Des plantes nouvelles, un ciel nouveau, une nation qui ne ressemble point aux nations du septentrion, des hommes vifs, passionnés, pleins d'imagination, incapables de la moindre fatigue, de la moindre attention, et faits pour la dépendance [2]. »

Après avoir parcouru les environs du Vésuve, Poestum, Pouzzole, le lac Averne, Pompéï, Herculanum, Bonstetten et son nouvel ami, scandalisés de la licence des mœurs napolitaines, remontent vers le nord, à Rome, où ils se fixent pour quelques mois.

Là, c'est un véritable éblouissement. Bonstetten est subjugué par le décor prestigieux qui l'entoure. Il lui semble que son ancien moi disparaît, que « son âme s'amollit », « se déglace » : un paysage, un tableau, une statue, font naître en lui une émotion singulière [3] ; il ne peut les contempler sans « en frémir » et sans « verser de douces larmes... ». Et, se confiant toujours à Müller, il lui avoue : « Mon ami, nous ne sommes pas faits pour connaître, nous le sommes pour jouir, et il faut revenir à Horace, qui nous ramène à l'amitié et à l'amour [4]. » L'amitié et l'amour, c'est bien là tout Bonstetten, son existence entière se passera à exalter ces deux sentiments, et à en vivre.

Que fait-il à Rome ? Rien et beaucoup : il se promène, il flâne, il aspire la vie, il se remplit les yeux de lumière dorée :

[1] *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 89.
[2] STEINLEN, *op. cit.*, p. 100.
[3] STEINLEN, *op. cit.*, p. 106.
[4] STEINLEN, *op. cit.*, p. 102.

« Un jour se couche après l'autre, écrit-il, le temps passe sans se faire sentir... je m'endors au bruit des instruments qui remplissent l'air de la nuit de la plus douce harmonie ; en m'éveillant, je vais un livre à la main me promener dans quelqu'une de ces villas, parmi les statues des dieux, le chant des oiseaux, le murmure des eaux les plus fraîches, à l'ombre des lauriers ou des orangers, ayant sous les yeux les monuments de tous les siècles [1]. »

Et, dans un moment d'enthousiasme, il ira même jusqu'à improviser des prosopopées :

« Hommes de génie, s'écriera-t-il, venez écouter sur les ruines du Palatin ou sous les cascades de Tivoli les chants d'Horace, de Virgile, ou d'Homère. Oh ! Rome ! ma chère Rome, tombeau des Scipions, des Horace, des Raphaël, je vous embrasse [2]. »

Mais, si Bonstetten est pénétré de la beauté païenne, il n'a pas un regard, en revanche, pour la Rome chrétienne : il ne voit ni la basilique de Saint-Pierre, ni la chapelle Sixtine, et, les cérémonies somptueuses des églises catholiques le laissent indifférent. La seule curiosité qu'il éprouve est celle de voir le pape, Clément XIV, près duquel il est introduit, grâce à une lettre de recommandation du grand Haller au médecin du Saint-Siège, Ardinolfi. Cette audience lui fait un effet tel, que cinquante ans après, dans ses *Souvenirs*, il se rappelle encore les moindres incidents de cette journée :

« Sa Sainteté était debout, elle me reçut avec bonté, me fit beaucoup de questions sur ce que je faisais à Rome, sur ce que je lisais. Nous parlâmes de littérature italienne. Il me dit que les étrangers ne connaissaient guère que les poètes italiens, qu'il y avait cependant de bons prosateurs ; et sur ce que je lui demandais lesquels il préférait, il indiqua le *Cortigiano* de Castiglione, qui réside encore dans ma bibliothèque en souvenir du pape. Ganganelli, tel que je le retrouve dans ma mémoire, était vêtu de blanc, de taille moyenne ; il avait la politesse d'un moine, plus que d'un souverain. Je fus touché de la grande bienveillance qu'il me témoigna [3]. »

[1] Steinlen, *op. cit.*, p. 105.

[2] Steinlen, *op. cit.*, p. 102.

[3] *Souvenirs*, p. 79. Le pape, paraît-il, lui aurait évité une querelle judiciaire avec un copiste. Voir *Souvenirs*, p. 80 et 81.

A Rome, comme dans les autres villes italiennes qu'il traverse, Bonstetten a l'occasion de voir les milieux les plus divers. Il fréquente chez Verri [1], l'historien, chez le cardinal de Bernis, « dont la rotondité ressemble bien peu à ses poésies légères » [2], chez le prince Charles-Edouard Stuart dit « le prétendant » [3], et surtout chez sa « très jolie épouse », la princesse Louise, surnommée à Rome « la reine des cœurs » [4].

Cette petite princesse « aux yeux bleus foncés », « au nez un peu retroussé », à l' « air gai, malin et sensible » [5], qui embellit de sa grâce et de sa jeunesse la cour du prince Stuart — de trente-deux ans plus âgé qu'elle — exerce une telle fascination sur Bonstetten qu'au bout de quelques jours il en devient éperdûment amoureux [6]. Mais, Louise-Maximilienne est bien gardée, le vieux prétendant, tel un « Bartholo », ne laisse pas à son hôte le temps de se déclarer, et Bonstetten doit partir sans avoir révélé ses sentiments. Cependant, la princesse qui n'aime pas son mari, et qui est à l'affût d'aventures amoureuses, n'a point eu besoin d'entendre les confidences de Charles-Victor pour

[1] *Souvenirs*, p. 80.

[2] *Souvenirs*, p. 72.

[3] *Souvenirs*, p. 61 à 69. Charles-Edouard Stuart, né à Rome en 1720, mort à Florence en 1788. C'était le dernier descendant de la branche des Stuart. Il ne parvint jamais à reconquérir le trône de ses pères. Il habita Rome la plus grande partie de sa vie. « La maison du prince Edouard, dit Bonstetten dans ses *Souvenirs*, p. 69, était une jolie mignature de cour ; on était là avec le roi et la reine d'Angleterre, entourés de trois à quatre chambellans ou dames d'honneur ; tout cela embelli par les charmes et la gaîté de la reine. »

[4] *Souvenirs*, p. 61 à 69. Louise-Maximilienne-Caroline-Emmanuelle, fille de Gustave-Adolphe, prince de Stolberg-Gedern, née à Mons le 20 septembre 1752. Elle épousa en 1772 le roi Charles-Edouard, âgé de 52 ans. Elle devint plus tard la maîtresse d'Alfieri, qu'elle trompa avec le peintre Fabre.

Sur la princesse Louise voir : Reumont : *Die Gräfin von Albany.* Berlin, 1860. — Renier : *Lettere di due donne illustre.* Ancona, Morelli. — Bertana : *Alfieri.* Torino, Lœscher, 1902. — L. G. Pellisier : *Lettres et écrits divers de la comtesse d'Albany.* Paris, Fontemoing, 1901. — Beaunier : *Figures d'autrefois.* Paris, Nouvelle librairie nationale, p. 211-230. — Taillandier : *Lettres inédites à la comtesse d'Albany.* Paris, Lévy, 1863.

[5] *Souvenirs, op. cit.*, p. 61 à 69.

[6] Voir lettre à Füssli, du 5 juillet 1821 (Ms. Füssli. Bibl. de Zürich. Série V.).

s'apercevoir de la passion qu'elle a fait naître, et, à peine est-il parti, qu'elle s'enhardit et qu'elle lui fait cet aveu :

« Vous êtes charmant, séduisant, aimable, et c'est toujours le même refrain après avoir parlé deux heures de vous. Et que c'est joli de pouvoir vous le dire à vous même en vous écrivant, ce qui ne serait pas possible, si vous étiez ici. On ne pourrait que le penser. On l'a pensé cent fois et quelquefois on était en colère de ce que vous ne le deviniez pas. Cela faisait enrager. Mais on rougit de faire de pareils aveux : *Vous sentez bien, Monsieur, que la pudeur en souffre* [1]. »

C'était une déclaration, et Bonstetten le comprit ainsi. A son retour d'Italie, il continua une correspondance active avec la princesse, à laquelle il omit, volontairement, de faire part de son mariage, en 1776. Celle-ci l'ayant appris, redoubla de coquetterie à son intention :

« La renommée publie partout que vous êtes étroitement lié à une jolie femme par les liens du sacrement, vous seul m'en faites un mystère et je ne sais pas pourquoi car la chose est fort sensée et je ne vous croyais pas assez raisonnable pour vous résoudre à prendre de parti...[2] en tous mes compliments et combien je désire que votre bonheur soit durable (,) je ne vous pardonnerai pas de m'avoir négligée si je n'étais pour une si bonne action. Je sais que les préparatifs de noce empêchent toute autre occupation (,) mais je me flatte que je ne suis pas tout à fait effacée de votre souvenir (,) dites m'en un petit mot je vous prie (,) je voyais de loin qu'il fallait vous prévenir pour vous donner du courage et (,) comme je suis bonne à l'excès je vous ai fait des avances. C'est pour me préparer au temps où je serai obligée d'en faire pour avoir des amis. Mais tout en badinant c'est pour me satisfaire, car vous savez bien que j'ai toujours eu un petit faible pour vous. Mais comme nous ne sommes près que de quatre cents lieues (,) ce tendre amour ne donnera pas de jalousie à votre tendre moitié que je serais très fâchée de désobliger [3]. »

[1] L. G. Pellissier : *Lettres et Ecrits*, *op. cit.* Lettre non datée.

[2] Illisible dans le texte.

[3] Lettre citée par Bertana, p. 171, *op. cit.* Bertana emprunte ces lignes à Renier, Lettere di due Dame illustri, *op. cit.* Il ajoute : « Avverto che la lettera non puo essere indirizzata al Bonstetten che non prese moglie. » Bertana a été mal informé, et cette lettre n'a pu être adressée qu'à Charles-Victor.

Bonstetten, flatté de cette nouvelle tentative de rapprochement, y répondit; mais, entre temps, la « reine des cœurs » avait résolu de fuir le toit conjugal. Elle écrivit alors lettres sur lettres à Bonstetten, qui mandait à Müller : « La princesse (Stuart) m'écrit les lettres les plus aimables et les plus tendres, elle veut venir en Suisse et ne parle que du plaisir de me revoir [1]. » Et, lorsque la rupture est consommée entre les deux époux, Bonstetten avoue à son ami : « La prétendante s'est sauvée d'auprès de son tyran. Rien de plus tendre que son amitié, nous voulons une fois habiter ensemble [2]. » Effectivement, peu de temps après, la princesse annonçait son arrivée à Baden, où Charles-Victor se serait rendu... s'il n'avait appris qu'elle voyageait en la compagnie d'un jeune Italien, « très amoureux d'elle », qui n'était autre qu'Alfieri.

Bonstetten ne la revit qu'en 1807, après la mort du poète, vieillie déjà, et n'ayant plus rien de celle qu'il avait connue à Rome,.. il continua cependant à lui écrire [3]. « Mais un vieux sentiment ne se rajuste pas. On peut bien s'aimer de nouveau, mais les rapports une fois changés, les sentiments le sont aussi, » écrivait-il [4].

Il est facile de s'imaginer ce que fut, pour Bonstetten, ce premier séjour de Rome. Il y avait éprouvé plus que des sensations d'art, il y avait aimé. Aussi, quel dur retour à la réalité, lorsqu'il reçut brusquement l'ordre de rentrer à Berne. Jamais il ne s'était senti si découragé. Il avouait à Müller :

« Je suis triste, abattu ; j'étais heureux, j'ai cessé de l'être, qu'y a-t-il de changé dans l'univers depuis ce matin, pour troubler si puissamment tout mon être ? — je suis las de vivre.... J'avais du génie, ces gens ont éteint son flambeau ; j'étais heureux, ces gens ont flétri les roses sous mes pas et ont changé l'univers en une effrayante solitude.... Comment voulez-vous que le nom d'Erlach et de Wattewille se fasse entendre parmi les ombres de Virgile ou du Tasse...? O ma chère Rome ! que de sots et tristes discours je vais entendre sur les arts et sur le sentiment, par des hommes qui, tout au plus savent penser [5]. »

[1] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.), 1779.
[2] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.), 20 mars 1781.
[3] Voir TAILLANDIER : *Lettres inédites, op. cit.*, p. 327-343.
[4] *Souvenirs*, p. 69.
[5] STEINLEN, p. 80, 20 juin 1774.

Et Bonstetten retourne dans sa patrie. Mais il ne se presse pas. Il parcourt la Toscane à petites étapes, s'arrêtant à Florence où il rencontre l'improvisatrice Corilla [1], à Pise d'où il assiste au départ de la flotte russe [2], à Bologne enfin, où il reste juste assez longtemps pour se faire aimer d'une jolie et jeune femme : « Nous nous aimions un peu sans nous le dire. La veille de mon départ nous étions bien tristes l'un et l'autre... sous un palmier de l'Orient, elle me dit qu'elle m'aimait, elle me le dit en m'embrassant... Je ne la revis plus [3]. »

Un billet daté de Novalese, au pied du Mont-Cenis, apprend à Müller le retour de Bonstetten. Celui-ci passe six jours à Genève, dans la « jouissance divine de l'amitié », [4] et au commencement d'octobre, il se retrouve à Berne.

Le contraste est si violent qu'il ne parvient pas à se ressaisir. Il lui semble qu'il sort d'une « grosse maladie [5] », et que les gens qu'il voit sont d'une race incapable de comprendre et de sentir. Désespéré, il se confie encore une fois à son vieil ami Bonnet, qui lui répond assez sévèrement :

« Soyez votre propre médecin... vous seul pouvez vous connaître. Je n'oserais entreprendre de vous guérir, parce que je ne serais jamais assez sûr de l'appropriation du remède. Un homme que la rencontre d'un certain mot, d'une certaine image affecte aussi fortement que la rencontre d'un crapaud ou d'un ennuyeux, n'est pas fait pour être guéri par l'analyste, bien moins encore par le palingénésiste. Mais l'un et l'autre l'aimeront toujours [6]. »

[1] P. Kohler : *Mme de Staël et la Suisse*, *op. cit.*, p. 508. M. Kohler est tenté de croire que ce personnage de Corilla, dont Bonstetten aimait souvent à parler lorsqu'il évoquait l'Italie, a servi à Mme de Staël pour la composition de Corinne.

[2] La flotte russe manœuvrait dans la Méditerranée à l'occasion de la guerre turco-russe (1768-1774), nommée généralement « la première guerre turque de Catherine II » : elle se termina par le traité de paix de Koutchouk-Kainardji (20 juillet 1774). Bonstetten dut probablement voir la flotte russe à Livourne et non à Pise. Cf. Elaghine : *Histoire de la flotte russe.* Petersbourg, 1864, 3 volumes.

[3] *Souvenirs*, p. 101.

[4] Henking *op. cit.*, p. 177.

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), s. l. n. d.

[6] Steinlen, *op. cit.*, p. 115.

Bonstetten, piqué au vif, essaye alors de se dominer, de vaincre son ennui. Il reconnaît la justesse des conseils de son maître et, dans une lettre adressée à Müller, du mois de décembre 1774, il lui déclare : « C'est une chose qui m'étonne sans cesse que l'immensité des points de vue sous lesquels on peut voir le monde... je travaille comme un diable pour dénouer toutes les inimitiés dont je m'étais enveloppé et je suis assez content de mes succès. Vous entendrez dans peu parler de moi sur un ton bien différent.... Il faut sans cesse me dépouiller de toutes mes idées et poser le vieux homme [1]. »

Du reste, le temps des élections approche : il est trop tard maintenant pour revenir en arrière, et, malgré ses regrets de quitter « la voie de la gloire et de l'immortalité [2] », il se résigne à rester à Berne.

II

C'est le dimanche de Pâques 1775, au matin, que Bonstetten, selon une tradition séculaire, apprend, par une croix tracée sur sa porte, qu'il est élu membre du Grand Conseil. Le lendemain, il se rend — non sans quelque vanité — à la Collégiale, en grand costume : collet noir, rabat blanc, chapeau plat frangé et épée au côté, assister à la nomination de l'avoyer et des « bannerets ». Désormais, Bonstetten a le droit de porter le titre d' « Excellence ».

Les premiers mois qui suivent son entrée en fonction paraissent être une période d'accalmie pour lui. Il est enfin fixé sur son sort, et l'activité, qu'il doit déployer dans sa nouvelle situation, l'oblige à sortir de lui-même et à oublier ses rêves de Genève et d'Italie. Il écrit à Müller : « Mon Grand Conseil m'amuse. Pour un homme qui pense, c'est un objet de mille réflexions et un spectacle assez philosophique. En gros je suis plus heureux que je ne l'étais et je jouis pleinement de mon indépendance, je puis sans gêne mettre mon caractère à mon aise [3]. »

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). 14 décembre 1774.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Berne, ce 16 janvier 1775.

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. Müller. (Ms. Schaff.). s. l. n. d. (mai 1775.)

Mais bientôt, il s'aperçoit qu'il n'a aucune des conditions requises pour être dans la position qu'il occupe : il sait mal l'histoire de sa patrie, ses connaissances juridiques sont insuffisantes, il ne parle qu'imparfaitement le bernois [1], et son allemand ne vaut guère mieux [2] ; si bien, qu'il se met au travail « avec une passion et un courage qu'on n'a pas à quinze ans ». Il lit les *Histoires Suisses* de Lauffer, de Wattenwyl, de Tscharner, il se plonge « headlong » dans Leibnitz, il rédige même un journal des délibérations du Grand Conseil.

Et, peu à peu, il sent naître en lui une sympathie pour ce gouvernement dont il fait partie ; il reconnaît qu'il y a un esprit de patriotisme admirable dans son pays, et, lorsqu'en janvier 1776, il est nommé membre de la « Chambre des Appellations », où il exerce les fonctions de juge, il fera cet aveu à son ami : « Je suis très content de mes collègues, il règne beaucoup de lumière et d'intégrité dans ce corps [3]. »

Cet emploi qu'on vient de lui confier était, à la vérité, une bien lourde charge pour ses trente ans. Au début, heureux d'avoir été choisi, il écrit : « C'est un tribunal respectable qui occupe autant que le Sénat. Jamais personne n'y est entré aussi jeune et je l'ai remporté sur un concurrent redoutable » [4]. Mais peu après, il ne cache pas à Müller qu'il craint la responsabilité :

[1] « Je veux commencer un dictionnaire de droit et de la langue du pays. J'entends tous les jours des mots de paysans qui ne ressemblent à rien. Les langues sont des monuments plus certains que les livres et les inscriptions. Mais rarement daigne-t-on recueillir les mots vulgaires, et il n'y a que ceux-là qui instruisent, parce qu'ils ont été moins altérés que le peu de mots que l'on fait passer dans le bon langage, c'est-à-dire dans celui de la partie policée d'une nation. Et puis plus une langue se perfectionne plus elle travaille sur les mots qui représentent des idées abstraites. Plus vous descendez aux langues vulgaires plus les idées deviennent individuelles. » Berne, mercredi soir, s. d. (Lettre à Müller. Ms. Schaff.)

[2] Ayant reçu la visite d'un Allemand, Bonstetten écrivait à Müller : « ...j'ai été désespéré d'être obligé de lui parler dans un jargon. Le sentiment de ne pouvoir m'exprimer dans aucune langue me désespère. » 6 décembre 1781. Bonstetten exagérait. Tronchin de la Boissière qui le connaissait bien disait à Müller : « Vous voyez par votre ami de Bonstetten qu'un Suisse peut n'avoir point d'accent. » Voir Müller : *Sämmtliche Werke*, tome XIII, p. 242.

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) mercredi (1776).

[4] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Shaff.), s. l. n. d.

« J'ai entrepris une terrible tâche. Mon indignité siège dans un tribunal où je ne devrais paraître que comme écolier, — cela me tue. Tout m'est nouveau et je suis aussi effrayé de ma carrière que Phaéton a pu l'être de la sienne, malheureusement que je mène plutôt les ténèbres à ma suite que la lumière.... Je décide dans une matinée de la fortune de huit ou dix personnes. Et savez-vous ce qui est assommant ? C'est que je suis à écouter avec toute l'attention dont je suis capable, sans souvent saisir bien nettement de quoi il est question... tout me manque, mon ami — un autre malheur, c'est ma prodigieuse timidité, mes nerfs refusent de faire de moi un homme public. Je n'ose ouvrir la bouche et la terreur qui me saisit me rend malade [1]. »

Cette nervosité n'est heureusement que passagère ; elle ne l'empêche pas d'instruire un nombre considérable de procès, et même de remporter quelques succès oratoires.

Du reste, si Bonstetten s'occupe activement de son Grand Conseil, il ne manque pas de profiter de ses vacances. En mai 1775, il se rend avec son ami Trembley à l'assemblée annuelle de la « Société Helvétique », à Schinznach et, durant l'été de la même année, il va à Lyon, chez Schérer, son compagnon d'Italie, qui a l'intention de lui faire épouser sa sœur. Il y passe quelques semaines très agréables : du matin au soir il est en joyeuse compagnie, il est invité partout, il assiste même à un grand bal champêtre dans « une île de la Saône » — mais il ne se décide pas à prendre femme.

En somme, rien de plus capricieux que l'humeur de Bonstetten durant cette époque. Il est inquiet. Il a l'impression très nette qu'il ne pourra vraiment se plaire à Berne — que s'il y aime et s'il s'y sent aimé. Or, il ne rencontre aucune femme qui l'attire, et un mariage sans amour lui répugne : « C'est une affreuse situation de se donner des chaînes éternelles dans un lien qu'on ne préfère pas... » écrit-il à Müller [2]. Et encore : « Aucune femme ne sera mienne à cause de son argent, elle doit me plaire [3] ».

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) Berne, ce mercredi soir (1776).

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), 29 octobre 1775.

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), s. l. n. d.

III

Cependant, depuis le commencement de l'année 1775, Bonstetten avait remarqué une charmante Bernoise, dont la mère, femme de beaucoup d'esprit, était liée de longue date avec Mme Necker-Curchod [1]. Cette jeune personne était la fille du bailli de Rougemont, Gabriel de Wattenwyl, chez lequel Charles-Victor dut séjourner à plusieurs reprises, car il raconte à Müller qu'il vient de faire de longues lectures, en compagnie de cet « ange » de Mlle de Wattenwyl, dont l'âme sensible a « frémi » à l'audition de la ballade de *Lenore* de Bürger. Mais, malgré tout l'intérêt qu'il lui porte, il ne peut se décider à la demander en mariage. Il hésite ; il atermoie ; et, probablement, aurait-il renoncé à elle, comme il avait renoncé déjà à Mlles Traytorrens et Boissier, si son ami Trembley n'était intervenu, et ne lui eût fait comprendre que la jeune fille était sérieusement éprise de lui. Bonstetten, vexé sur le moment de cette intrusion dans ses affaires sentimentales, s'en ouvre à Müller :

« Somedy » est charmante. Le zèle de Trembley est ce qui nous brouille, mais je gravite toujours de ce côté-là et les malheurs et les peines que je cause achèvent de vaincre mon cœur. Ce que l'on vous a dit sont des calomnies. C'est elle qui refuse de me parler, de danser, et elle a bien fait voyant l'affaire suspendue ou la croyant rompue. Et moi je ne me suis pas exposé à des refus [2]. »

Que se passe-t-il alors ? Sous quelle influence se rapproche-t-il de celle qui va devenir sa femme ? Le fait est que, le 21 mars de la même année, Bonstetten épouse, en l'église de Muri, près Berne, Maria-Margaritha-Salomé de Wattenwyl [3].

[1] Mme de Wattenwyl avait connu Mlle Curchod alors qu'en 1755 elle avait habité l'abbaye de Bonmont, située à une petite distance du village de Crassier.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller, s. l. n. d., mais hiver 1776.

[3] Acte de mariage de Ch.-V. de Bonstetten. Archives de Valeyres. Mme de Bonstetten donnait à son fils 100,000 livres de Berne, plus 2000 livres pour le trousseau. Elle offrait au jeune couple son entretien complet durant une année et un appartement dans sa maison, enfin elle faisait

Peu de jours avant, dans une lettre à Mme Prévost-Bellamy, Bonstetten expliquait très clairement les raisons qui l'avaient fait hésiter si longtemps, il y disait :

« Je me suis défendu comme un tigre, ou plutôt comme Protée, — quand j'eus fait toutes mes métamorphoses de tigre, de lion, d'ours, de serpent, je suis devenu comme un mouton. Le cœur l'a emporté sur l'imagination et je me suis laissé prendre, enchaîner, garrotter, et chaque instant m'a rendu plus heureux. N'est-ce que cela ? ces chaînes sont de fleurs ; elles ont fait tomber celles de fer. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avant de m'engager je n'ai pas eu un brin d'amour ; mais j'ai *tant vu* de mérite que cela crevait les yeux. Depuis que je suis engagé je ne *vois* plus de mérite, mais je ne puis que *sentir* l'amour le plus tendre [1]. »

Bonstetten semble donc avoir enfin trouvé le salut. Il écrit à Müller : « Je suis devenu un autre homme, comme le mariage modèle à nouveau notre âme. Absorbé par la vie domestique, moins distrait, je me sens lié et il ne me reste plus qu'à m'élever sur mon piédestal » [2].

Ce piédestal, c'est sa jeune femme qui le lui a dressé. Elle admire son mari avec toute la candeur de son âme de dix-huit ans, infiniment heureuse d'avoir été remarquée par un homme supérieur, qui veut bien s'abaisser jusqu'à elle, et qui l'appelle sa « très chère petite chose ». Oh ! comme elle se fait humble devant lui, et comme sa culture lui paraît insuffisante... il est vrai qu'elle possède parfaitement le français [3], qu'elle fait de la musique [4], qu'elle chante.... Mais là, s'arrête son savoir.... Et

un don de 200 louis d'or à sa belle-fille. Quant à Maria-Margaritha, ses parents s'engageaient à lui payer une rente annuelle de 250 Thalers, et à la place du trousseau, fourni déjà par la trésorière, elle reçut une valeur de 2000 livres en espèces.

[1] Lettre éditée par Steinlen, *op. cit.*, p. 123. Elle est adressée à Mme Prévost de Genève, 9 mars 1776.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), s. l. n. d. (mais été 1776) (trad.).

[3] La seule lettre de Mme de Bonstetten que nous ayons retrouvée est écrite en un excellent français. (Lettre à Reverdil, du 6 mars 1800. Ms. Supp. 723. Coll. Roger, No 8, fol. 110-119. Bibl. de Genève.)

[4] Bonstetten écrit à Müller, été 1780 : « Ma femme est déjà très forte dans la musique et les bons maîtres pourraient seuls lui convenir. » (Ms. Schaff.)

elle se demande, avec angoisse, si son grand amour va suppléer à toutes ses lacunes intellectuelles. Aussi, comme une élève docile et appliquée, se met-elle en devoir de rattraper le temps perdu : Bonstetten travaille avec elle, lui fait la lecture des auteurs anciens, l'initie à la physique, à la botanique, mais surtout à l'histoire [1], et à la philosophie. Il aime son bon sens, sa vision claire et nette des choses, et il déclare à Müller : « Elle n'a pas l'esprit brillant, son imagination est lente, mais son intelligence est toujours en éveil et ne fait jamais fausse route [2] ». Il passe des soirées entières à discuter avec elle science et littérature, et, lorsque Müller séjourne quelques semaines auprès des ' ːs époux, en 1777, Mme de Bonstetten lui laisse une si excellente impression, qu'il écrit à son ami : « ...D'après les conversations que nous avons eues ensemble, j'ai de jour en jour une opinion plus haute de son caractère, c'est pourquoi je l'estime autant que toi et je l'aimerai dans la mesure où tu voudras bien me le permettre, — si je voulais t'exprimer toute ma pensée, je te dirais que je la trouve seule digne de mon meilleur ami » [3].

Un des plus ardents désirs de Bonstetten serait d'aller habiter, pendant quelques mois, Genève ou Lausanne, pour que sa femme eût l'occasion de fréquenter un milieu cultivé. Mais il a compté sans les inconvénients de la maternité, et Mme de Bonstetten ayant eu quatre enfants, dans l'espace de quelques années [4], il renonce à tous ses projets. Il comprend que sa femme ne pourra jamais se hausser jusqu'à lui, et peu à peu, sans qu'il le veuille, l'intérêt qu'il lui porte diminue, la place qu'elle tient dans sa vie se fait toujours plus petite, et un jour

[1] Aucun livre d'histoire ne paraît assez bon, ni assez clair à Bonstetten. Il prie Müller d'écrire un abrégé de son gros ouvrage : « Si vous ne le faites pour le public, je veux absolument que vous le fassiez pour ma femme et pour moi, je le veux, et cela tout de suite. » s. l. n. d. (mais été 1776).

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), s. l. n. d. (trad.).

[3] Lettre inédite de Müller à Bonstetten. (Ms. Schaff.) 62, 14 novembre 1777 (trad.).

[4] Albert-Charles-Samuel, baptisé le 4 août 1781 (mort en bas-âge).
Charles-David, baptisé le 14 juillet 1782, mort le 3 février 1851.
Marianne-Emilie, baptisée le 6 décembre 1784 (morte en bas-âge).
Jean-Victor-Edouard, baptisé le 8 décembre 1787, mort le 26 ou 27 octobre 1810.

arrivera où, sans éprouver un grand regret, il la laissera seule avec ses enfants, tandis qu'il s'en ira en Danemark, en Italie, en France, faire des séjours plus ou moins prolongés.

Les événements qui viennent de traverser la vie de Bonstetten, son entrée au Grand Conseil et son mariage, semblent avoir fixé définitivement son avenir. Le temps des hésitations, des inquiétudes et des craintes paraît à tout jamais passé ; il a trouvé, non seulement une situation dans laquelle il peut déployer l'activité utile qu'il souhaitait, mais son âme, débordante d'affection, a rencontré, à côté de l'amitié de Müller, l'amour d'une femme qui, sans être pour lui la grande passion de sa vie, pourrait — s'il le veut — lui donner le bonheur.

CHAPITRE IV

ANNÉES DE TATONNEMENTS ET D'INCERTITUDES (1776-1784).

I

A l'encontre, cependant, de ce que Bonstetten désirait, les années qui suivirent son entrée dans la magistrature ne répondirent pas à son attente ; loin de le réconcilier avec Berne, elles augmentèrent son mécontentement, et la période de sa vie qui aurait pu être la plus brillante, la plus heureuse et la plus féconde — ne vient-il pas d'entrer dans sa trente et unième année ? — compte, au contraire, parmi les plus pénibles et les plus tourmentées qu'il ait jamais traversées.

Au début de sa carrière politique, il avait cru pouvoir infuser une vie nouvelle à ce vieux gouvernement bernois, qu'il reconnaissait excellent sous maints rapports, mais qui agonisait dans la routine. Il avait espéré créer, au sein même de cette assemblée, un courant libéral et secouer l'apathie de ces vénérables magistrats. Mais le peu de confiance qu'on lui témoigna, les maladresses qu'il vit commettre autour de lui, et surtout les intrigues auxquelles recouraient ses confrères, le plongèrent dans un état voisin de la mélancolie. Il écrivait à Müller : « Si l'on ne peut réussir ici qu'en se dévouant à l'intrigue, je n'y réussirai donc jamais et je perdrai ma vie à jouer un jeu que

je n'entends point [1]... Le dégoût de ce monde-ci devient pour moi si dominant que je sens que je ne tiens plus à rien... [2]. Müller, Dieu seul sait ce que je souffre ici de l'ennui » [3].

Bonstetten a la vision soudaine de la nullité de ses efforts, et surtout de son avenir perdu, de sa vie gâchée. Il comprend que, pour sauver le peu d'énergie qui lui reste encore, il doit échapper à ce milieu qui lui « étrécit l'âme » [4].

Mais comment y parvenir ? Acceptera-t-il un baillage ? Se réfugiera-t-il à Valeyres ? ou bien se vouera-t-il aux études ? Il est dans un désarroi indescriptible. Il mande une première fois à Müller : « Mon ami je ne suis pas gai... et c'est du profond de mon cœur que je désire un bailliage. Je cherche à me faire une vie toute monastique. J'ai flotté jusqu'ici comme un vaisseau arraché à ses ancres » [5]. Et, quelques mois plus tard : « Je me représente Valeyres : une vie saine et gaie au milieu de ma famille et de mes champs, une vie que je sais très certainement heureuse » [6]. Enfin, l'année suivante, voyant que ni le projet de Valeyres, ni celui du bailliage n'ont réussi [7], il dira :

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). (Automne 1776.)

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). 22 décembre 1775.

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Hiver 1776-1777.

[4] Les deux faits que Bonstetten relate dans ses *Souvenirs*, et qui ont été repris par tous ses biographes, prouvent assez l'esprit étroit et la mesquinerie de caractère de certains conseillers. Bonstetten habitait en face de la maison d'Erlach. Son cousin d'Erlach le fait mander et, comme il y avait en ce moment des questions importantes à traiter aux Deux-Cents, Bonstetten s'imagina qu'on allait le mettre au courant d'une décision grave. Mais non, son cousin ne voulait que satisfaire sa curiosité et savoir ce que contenait une fiole que Bonstetten avait suspendue à sa fenêtre et qui n'était autre qu'une bouteille de vinaigre. Une autre fois, peu de temps avant le départ de Bonstetten pour le bailliage de Gessenay, ce même d'Erlach l'appelle. Bonstetten, croyant entendre d'utiles conseils, accourt. Mais, ô ironie, ce n'était que pour entendre la recommandation d'envoyer à Berne des fromages : « Votre prédécesseur était un sot, il m'envoyait de petits fromages, qui ne valent pas les grands. Souvenez-vous, mon cousin, de m'en envoyer de grands. » (*Bonstetten's Erinnerungen*, p. 228.)

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Müll. Schaff.), 1776.

[6] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Müll. Schaff.), 18 décembre 1776.

[7] Bonstetten avait essayé d'obtenir le bailliage de Locarno. Il disait à Müller : « Je suis d'une impatience incroyable d'aller à Locarno... Dans notre vieux château (probablement la résidence du bailli), sous le ciel de Pline, près de nos dieux, nous mènerons joyeuse vie. J'aurai un maître

« Je suis dans un état de crise violente.... Parlez à Bonnet, je vous supplie... dites-lui que lors-même que je n'ai pas de chagrins à Berne, je sens au fond de mon âme un vide qui chaque jour m'effraye davantage. Demandez-lui s'il croit qu'à mon âge je sois capable d'aller loin dans les études pour m'en faire un fond qui puisse me servir le reste de ma vie. Dites-lui qu'aimant ma femme au point que je suis toujours heureux chez moi, je pourrais d'autant mieux suivre un plan de vie convenable aux études » [1].

Ce dernier désir ne se réalisa pas plus que les précédents et, à part quelques séjours à Genève et à Valeyres, et une excursion dans les montagnes avec Müller et Trembley [2], il ne quitta pas Berne.

Ce fut alors qu'une circonstance inattendue vint le distraire de ses perpétuelles hésitations. Le père de sa femme, Gabriel de Wattenwyl, préfet au pays du Gessenay, mourut à la fin de décembre 1778, et Bonstetten reprit ses fonctions. Cet évènement transformait sa vie et donnait une direction, tout au moins passagère, à sa destinée incertaine. Il faisait plus : ce séjour à Gessenay était une halte bienfaisante, au sein même de la nature, et le point de départ de sa carrière d'écrivain.

II

De longue date Bonstetten connaissait la vallée de Saanen, pour y avoir vécu des semaines entières, avant et après son mariage [3].

Son beau-père, en qualité de bailli ou de préfet, « Amtstatthalter », de Leurs Excellences, avait élu domicile à Rougemont, « un long village », situé entre Saanen et Château-d'Œx,

de musique à demeure.... Lisez notre genre de vie dans l'introduction de Boccace... entre nous j'ai soif de joie, de jouissance. » (Probablement printemps 1777.)

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller, 1777. (Ms. Schaff.)

[2] Voir HENKING, *op. cit.*, p. 203 et MÜLLER : *Oeuvres complètes*, tome XXVII, p. 124 et suiv. Bonstetten avait déjà fait avec Trembley une excursion dans le Jura en 1775. Voir l'article du Dr H. DÜBI, dans le « Neujahrsblatt der litt. Gesellschaft ». Bern. 1911. *op. cit.*, p. 45.

[3] Il y passe une partie de l'hiver 1776-1777.

« dont les maisons en bois de mélèze étaient devenues noires au cours des âges » [1]. Lui-même habitait à l'extrémité du village un vieux château, de pierre blanche, dressé à quelques pas de la route, non loin d'une petite église romane. La tour du château, de même que celle de l'église, était surmontée d'un de ces jolis clochers bernois, dont la pointe élancée montait droit dans le ciel. Avec son échauguette, ses fenêtres inégales, sa porte en accolade, son écusson peint sur la muraille, la vieille demeure féodale était bien faite pour servir de résidence à un « Seigneur baillif ». Les salles du bas étaient réservées aux séances « baillivales », et quoique d'aspect rustique, avec leurs parois brunies et leur plafond aux poutres apparentes, elles avaient grand air, quand son « Excellence », en collet noir et en rabat, prononçait ses jugements du haut de son siège surélevé, sculpté aux armoiries de Berne [2].

C'est là que Bonstetten vint s'installer, dès les premiers mois de l'année 1779. Son départ ne fut pas gai, il lui semblait que ce séjour dans les montagnes allait être la fin de tout, qu'il allait s'y enterrer vivant. Abîmé de douleur, il écrivait à Müller : « ...L'univers disparaît, et me voilà logé dans les glaces et les frimas des Alpes.... Ayez-en pitié.... Il me faut étudier avec fureur.... Müller, au secours ; la solitude va m'apprendre d'affreuses vérités » [3].

Il se trompait. Rougemont fut une révélation pour lui. A peine est-il arrivé, qu'il écrit à son ami : « Je renais parmi ces bonnes gens et dans cette paisible solitude. Quelle distance de la société de ces paysans à celle de mes compatriotes ! Je n'ai jamais été plus occupé, plus content. Le calme de l'âme de ces habitants a passé dans la mienne... [4]. Ils me donnent sans cesse des marques de reconnaissance et d'attachement et j'ai le doux plaisir de me voir aimé... [5] je suis toujours content comme un roi et votre Epictète me reconnaîtrait pour un sage » [6].

[1] *Briefe über ein Schweizerisches Hirtenland.* Voir Livre III, chap. I. Ed. Serini, 1782, p. 13.

[2] Ce château appartenait à une Anglaise, Miss Talbot, lorsque nous l'avons visité durant l'été de 1917.

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) s. l. n. d.

[4] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) Rougemont, 1779.

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), 6 février 1779.

[6] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) s. l. n. d.

Un beau paysage, une vie active et un milieu sympathique avaient opéré ce miracle.

Et cependant, l'emploi de ses journées n'offre rien de spécial : ses fonctions de préfet l'absorbent peu, car il a décidé de simplifier l'administration de son bailliage : « J'ai facilité, dit-il, tous les emplois ; les châtelains et chefs de la magistrature avaient coutume de se rendre une fois par semaine au château pour recevoir les ordres du baillif. Je les en ai dispensés [1] ». Mais, en dépit de ces réformes, Bonstetten ne peut échapper à de certaines besognes bureaucratiques. De tèmps à autre, il envoie un rapport à Berne, sur la réfection d'un cours d'eau, sur les épizooties, sur la liberté d'exportation du beurre. Parfois, aussi, il doit prononcer un jugement, dans telle ou telle contestation judiciaire : « Quelle joie j'ai eue ce matin, dira-t-il, en faisant grâce à un pauvre diable dont j'aurais pu confisquer les marchandises » [2].

Du reste, là, ne s'arrête pas son activité. Non content d'être dans son château une manière de souverain, il tient à se mêler aux gens de son bailliage, à les connaître individuellement, à payer de sa personne, à se rendre populaire. Ne le voit-on pas « se luger » avec les gamins du village, rendre visite aux paysans, parler à celui-ci de ses vaches, à celui-là de ses abeilles [3], à un troisième de ses prés ou de ses forêts ? Il s'occupe de tout : de la fenaison, des moissons, de la récolte des fruits. Il n'ignore aucune des coutumes villageoises, aucune des légendes qui circulent dans la montagne. Il sait quand une fille se marie, quand on enterre un des vieux du pays, il s'inquiète des pauvres et des malades [4].

Bonstetten est fier des mœurs patriarcales de son bailliage. Il se croit revenu aux temps de « l'âge d'or ». Cette vallée du Gessenay n'est-elle pas l'Arcadie, telle que la rêvaient Rousseau et Gessner ? Ses lettres sont pleines de descriptions de la nature

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) Rougemont s. d.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) Rougemont s. d.

[3] Bonstetten s'était fait un ami de l'apiculteur Moesching, dont le nom revient plusieurs fois dans ses lettres.

[4] Voir deux lettres de Bonstetten à Iselin, parues dans les « Pestalozziblätter ». 1898. Article de J. KELLER, intitulé : *Pestalozzi chez Bonstetten*, p. 33 à 42.

et de récits champêtres ! Il invite ses amis : « Venez, leur dit-il, venez me voir dans les montagnes »[1], et il n'a pas de repos avant que Müller et Trembley l'aient rejoint. Nous le voyons alors parcourir avec eux la région. Il va partout, à Gstaad et à Rossinière, à Gsteig et en Gruyères, ne cessant de noter ses impressions et de questionner les paysans sur mille détails concernant l'élevage ou la culture.

La fin de sa mission « baillivale » le surprit au milieu de l'été 1779. C'est avec une réelle tristesse qu'il prit congé de ses ouailles. Il leur adressa, selon l'usage, quelques paroles d'adieu[2] : « J'aime ce peuple, disait-il, j'aime ces mœurs, et je me plais dans ces montagnes »[3], et exaltant la vie simple et l'amour de la patrie, il s'écriait :

« Faites cas de votre pays, de vous-mêmes, de la douceur et de la simplicité de votre caractère.... Aimez jusqu'à vos montagnes et vos rochers. Car au delà des Alpes, chaque pouce de terrain y est arrosé de sang humain, et vous devez aux Alpes et à vos montagnes de n'avoir jamais éprouvé ni la tyrannie, ni la guerre, ces grands fléaux qui partout ailleurs désolent l'humanité. La nature vous a destinés à être un peuple pasteur ; suivez votre destination et sachez en faire gloire...[4]. Amour de la patrie sentiment sublime et délicieux, sans toi il n'y a ni bonheur, ni richesse, ni grandeur et avec toi l'âme a tout[5]. »

Bonstetten allait, du reste, revivre les beaux jours passés à Gessenay, en écrivant ses *Lettres sur une contrée pastorale de la Suisse*[6], où il décrira le pays, qui, durant quelques mois[7], avait été sous sa dépendance.

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Kinloch. (Ms. Schaff.)

[2] *Discours prononcé dans l'assemblée d'un peuple pasteur des Alpes du canton de Berne*, par un membre du Conseil Souverain de cette ville, paru dans *Briefe über ein schweizerisches Hirtenland*, éd. Serini, Bâle, 1782, p. 123-135. Ce discours fut également prononcé en allemand, le bailliage de Bonstetten étant bilingue. Il se trouve à la page 365 des *Schriften* de 1824, sous le titre : *Rede beim Abschied von den deutschen Bewohnern der Landschaft Saanen*, gehalten den 31. August 1779.

[3] *Discours*, p. 138.

[4] *Discours*, p. 143.

[5] *Discours*, p. 145.

[6] *Briefe über ein schweizerisches Hirtenland, nebst der Geschichte dieser Hirtenvölker*. Voir plus loin, livre III, chap. I.

[7] Bonstetten avait espéré un instant pouvoir mettre à exécution son

III

Sa rentrée en fonctions à Berne, qu'il s'était imaginée si pénible, s'effectua cependant sans trop de heurts. Les premiers mois de son retour furent même heureux. Il s'était mis à rédiger les notes prises au Gessenay, et chose curieuse, la société bernoise semblait mieux disposée à son égard. Il était apprécié dans les salons, on aimait sa conversation, la tournure originale et primesautière de son esprit, on tolérait même les boutades qu'il ne cessait de faire contre le gouvernement :

« Un soir, raconte-t-il, accablé de chagrins je m'en fus dans une assemblée de femmes. On joua des proverbes ou petites comédies, je fus si gai, si extravagant, que je leur composai plusieurs sujets de comédie : on me pria d'écrire les paroles. Je le fis ; on les trouva gaies, plaisantes, et on me pria de permettre qu'on jouât ma petite pièce. J'y consentis, je la retouchai et voilà que samedi on joue peut-être la première comédie française composée en Suisse et jouée en Suisse [1]. »

Mais, ces succès mondains ne l'étourdirent qu'un instant et, à peine avait-il fini d'écrire son *Gessenay*, qu'il mandait à Müller :

« Mon silence, celui que je garde quelquefois à Berne, signifie ennui et dégoût ; mon âme y est toujours « gehennée » et le mieux que je puisse y désirer c'est de n'y avoir aucune peine ; c'est une forêt d'épines où je m'ennuie quand je ne m'y égratigne

projet de passer quelques mois avec sa femme au bord du lac de Genève. A ce propos, il écrivait à Müller : « J'ai trouvé à Lausanne un appartement délicieux. Je me trouve un autre homme pour être sorti des montagnes et non de Berne, et je veux travailler à me détacher de plus en plus de Berne. J'y ferai le bien que je puis et ne m'embarrasserai plus des gens qui y demeurent. » (Lettre inédite à Müller. Ms. Schaff., s. l. n. d.) Mais, pour des causes ignorées, il dut revenir à Berne au commencement de janvier 1780, après un court séjour à Valeyres pendant les vendanges.

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), s. l. n. d. Bonstetten ajoutait quelques temps après : « Ma pièce a été jouée avec de grands applaudissements, cependant il y avait des plaisanteries sur le Sénat et ce qu'il y a de surprenant c'est qu'on ne m'en sait pas mauvais gré et pour preuve c'est qu'on la rejouera chez Mme d'Erlach. » (Lettre inédite à Müller, s. l. n. d.) (Ms. Schaff.)

pas. A mesure que j'en approche je sens mes facultés s'engourdir, chaque pierre, chaque personne m'y rappelle ou une grossièreté ou un ennui mortel, ou un ennemi de nom, de personne, de parti... ô ! mes concitoyens, médisez de moi, calomniez, battez-moi tous les mois une fois, mais au nom de Dieu ne m'ennuyez pas [1]. »

Heureusement que le printemps était à la porte ! Bonstetten put quitter la Junkerngasse pour une petite propriété que sa mère possédait à l'Enge, au delà de l'enceinte de la ville [2]. La maison d'habitation n'était pas très confortable, il est vrai, mais elle s'entourait d'un grand jardin dont les terrasses plantées de marronniers et de tulipiers, descendaient presque jusqu'au bord de l'Aar. La vue dont on y jouissait était l'une des plus belle de Berne : « ...Par-dessus ma table disait Bonstetten, j'aperçois à mes pieds la ville ennuyeuse qui s'étale le long du fleuve, et au loin, à l'horizon, derrière de vertes prairies et de sombres collines en amphithéâtre, les Alpes terrifiantes couvertes de neige et de glace » [3].

Peu de temps après son établissement au « jardin », Müller vint l'y trouver. Il venait à Berne pour surveiller l'impression de la première partie de son *Histoire des Suisses* [4]. Il y resta jusqu'en juillet, époque à laquelle il se décida à aller chercher fortune en Allemagne. Bonstetten, qui ne pouvait plus se séparer de lui, l'accompagna dans toutes ses visites, à Schaffhouse chez sa mère, à Saint-Gall chez Schérer [5].

Un instant, Bonstetten eut même l'idée de suivre Müller au delà du Rhin. La perspective de vivre à Berlin, d'être présenté

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) (hiver 1779-80).

[2] Bonstetten acheta cette propriété à Mme la trésorière de Bonstetten, sa mère, pour 5000 livres, en 1781. Voir le « Grundbuch », N° 4, p. 444. Elle appartient actuellement à Mme de Wagner et porte le N° 14 de l'Alpeneckstrasse. Matthisson dans ses *Schriften*, tome III, p. 325, fait une description de l'*Enge :* « J'habite sa maison de campagne, tout près de la ville, elle est située sur une petite colline du côté gauche de l'Aar. De là, on domine une merveilleuse contrée, dont Aberli, dans une gravure, a fait un si joli petit tableau ; il porte comme texte : *La ville de Berne vue du côté nord.* »

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) s. l. n. d. (trad.).

[4] Bonstetten qui s'était offert pour cette besogne avait dû appeler Müller à son secours, ne parvenant pas à déchiffrer le manuscrit.

[5] M. Schérer, originaire de Saint-Gall, y faisait de fréquents séjours.

à Frédéric II, de connaître des savants et des écrivains célèbres lui souriait assez. Mais, comme il ne pouvait laisser sa femme seule, et que d'autre part, il eût été trop coûteux de monter une maison entière, il hésitait. Du reste, le sol natal le tenait plus fortement qu'il ne le croyait et, expliquant ses atermoiements à Müller, il lui disait : « Quand je pense à quitter la Suisse, je me sens attaché bêtement au climat, à mes bons raisins, à Valeyres, aux belles automnes » [1]. Cependant, aucune de ces raisons n'eût été assez forte pour le faire renoncer à son projet, si un événement inattendu n'était venu changer le cours de ses pensées. Durant l'année 1780... Bonstetten devint subitement amoureux.

De qui ? Nous ne le savons pas. Sa correspondance à Müller est muette sur ce point [2]. Durant trois ans, il vécut dans une agitation, dont il ne parvint pas à se rendre maître : il passait, sans transition, de l'humeur la plus gaie à l'abattement le plus complet, déversant, dans le cœur de son ami, le trop-plein de son exaspération sentimentale. Un jour, par exemple, il lui écrivait : « Je ne me suis jamais senti comme je suis maintenant, mon âme est exaltée et capable de tout ; ma santé est bonne et il me semble que j'ai quinze ans. Je brûle après une véritable existence. Je regrette quelquefois de n'être pas au temps où on allait combattre dans les déserts, les monstres des forêts ; mon âme brûle de se répandre et réveillée par l'amour il me semble que je respire le carnage et le sang, tout plutôt que le repos » [3]. Et encore : « Je suis depuis quinze jours dans un état d'ivresse que je n'entreprends pas de vous peindre. Jetez au feu tous les poètes depuis votre Homère jusqu'à Gleim [4], ils ne peuvent vous rendre ce que je sens. J'avais cru

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), s. l. n. d.

[2] C'est à Valeyres que Bonstetten dut faire la connaissance de cette amie. Invité chez elle, il s'y rencontre avec « Charrière et six jolies Neuchâteloises veuves avec leurs amants....» Je n'ai rien vu de si gai que ces gens, ils mènent une vie charmante.... Ces femmes... lisent, s'occupent, font de la musique, courent les bois comme des Clorindes, aiment, boivent et chantent sans manquer à leur devoir. » Lettre inédite à Müller. (Müll. Schaff.), 20 novembre 1780.

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) 20 novembre 1780.

[4] Bonstetten avait une vraie passion pour Gleim, il l'appelait « son Horace », « son Gray », « son Müller ».

aimer et je n'avais fait que jouir, l'amour a été pour moi un amusement, maintenant je suis emporté comme par un ouragan [1]. » Et enfin : « Mon bonheur en amour surpasse chaque jour tous mes désirs... je ne mourrai pas sans dire j'ai vécu » [2].

Mais d'autres fois ses lettres révélaient une véritable détresse morale : « ...Je ne vois devant moi que des jours de malheur, ma jeunesse perdue, des amis qui vivent loin de moi, une amie charmante qui ne m'a aimé que pour verser dans mon sein les tourments d'une âme ardente... » [3]. Et plus tard : « Mon ami je ne puis dévoiler qu'à vous seul toute mon âme.... Je n'ai pas osé sortir une minute sans Horace et Montaigne dans ma poche. Vous croyez que je lisais. Point du tout, je ne voyais rien jusqu'à ce que mes yeux rencontrassent quelque pensée qui allait à la situation de mon âme... [4] ». Enfin ce cri d'angoisse : « ...je ne crois pas qu'une âme humaine ait eu des commotions semblables à celles que j'ai ressenties depuis quelques mois... j'ai passé mon automne seul, abîmé dans des rêveries profondes, l'esprit jour et nuit agité » [5].

Il eut cependant quelques périodes d'accalmies, durant lesquelles il redevenait lui-même. Pendant l'été de 1781, il adressa, à une « jolie femme » de ses amies, les vers suivants — Bonstetten avait fait placer pour elle un banc à la lisière d'une forêt, près de Valeyres — :

Pour aimer ce désert charmant
Il faut aimer Glycère;
Ce n'est qu'aux yeux du sentiment
Que la nature est chère.

Mais l'amour veut qu'on soit à deux
Pour son charmant mystère:
Si vous vouliez, pour rendre heureux,
Aimer, si bien que plaire,

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) 1782.
[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), s. l. n. d.
[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), 20 novembre 1780.
[4] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), juillet 1781.
[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), 17 novembre 1782.

Bientôt ce bois, ce joli bois
Ce banc et cet ombrage
Vous plairaient bien autant qu'à moi —
Achevez mon ouvrage. [1]

Quant à sa liaison, si mouvementée, elle se termina par un scandale, ainsi que le laisse supposer ce qu'il écrivait à Müller, en novembre 1782 : « Toute la ville en parle déjà... moi membre du Consistoire, peut-être obligé de résigner... ma femme grosse, moi honoré d'emplois distingués, moi exposé aux regards d'un pays entier au sein de ces horreurs, me voir en proie à une juste indignation » [2].

Il n'avait plus qu'une chose à faire, quitter Berne, pour quelques mois tout au moins. Il se retira à Valeyres, essayant de retrouver, dans la solitude, le calme dont il avait tant besoin. Les premières lettres, qu'il envoie à son ami, trahissent un état d'âme qui ressemblerait assez à celui d'un « René ».

« Je suis triste parce que ma vie entière est perdue. Je sens que je ne suis rien, et que j'étais destiné à être quelque chose...,

» J'ai des moments affreux où je me crains moi-même. Personne ne peut s'en faire une idée, puisque vous-même n'en avez (comme je l'ai vu) pas la plus légère....

» Mon âme commence à être fatiguée, usée, c'est la goutte d'eau qui ronge le marbre. [3] »

Mais, peu à peu, une transformation profonde s'opère en lui :

« Je me suis prescrit huit mois d'essai pour savoir ce que je puis sur moi ; il faut toute la puissance de l'âme pour se tirer, par ses propres forces, et de l'habitude d'un long abandon, et d'une oisiveté plus accablante que celle que donne le plaisir » [4].

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), 21 juillet 1781. Ce petit poème a paru dans : *Briefe zwischen Gleim, W. Heinse u. J. von Müller.* Zürich. Gessner. 1806. Tome II. page 284. — Voici d'autres vers composés durant le même été, sur *la couronne de fleurs d'une épouse où l'on a attaché deux oiseaux :*

De la douce amitié et des brillants amours
Nous sommes la fidèle image.
Nous avons l'air un peu volage
Mais fixés sur les fleurs, nous y restons toujours.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) 22 novembre 1782

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) (1783).

[4] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) 1783.

Enfin, ce temps d'épreuve étant passé, il dit triomphalement à Müller :

« J'ai osé compter sur moi et je puis vous dire que je suis encore quelque chose.... Loin de chercher de nouveaux étourdissements j'ai mis mon âme à l'épreuve de la solitude. J'ai lutté péniblement avec moi-même.... Le premier pas que j'ai à faire c'est de calmer mon âme, de la dégager des serpents qui la rongent. Nous n'avons l'un et l'autre que trop de facilité à nous étourdir. Cela ne vaut rien. Il faut oser fixer les peines, aller au-devant de ses ennuis, analyser ses idées, se faire des principes. La première victoire sur soi-même est le plus grand des plaisirs » [1].

Le scandale apaisé, Bonstetten revint à Berne. Ses fonctions de conseiller, qui jusqu'alors lui avaient paru sans intérêt — si ce n'est tout au début de sa carrière — revêtirent soudain une importance inattendue. Il était membre de la « Commssion des Ecoles » et du « Consistoire suprême », depuis 1781, et c'est en cette qualité qu'il allait enfin pouvoir déployer ses dons d'intelligence et d'homme de cœur.

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) 30 novembre 1783.

LIVRE III

ACTIVITÉ INTELLECTUELLE ET BAILLIAGE

CHAPITRE PREMIER

LES LETTRES SUR UNE CONTRÉE PASTORALE DE LA SUISSE ET LES IDYLLES

> ... Il me semble que Rougemont m'ait un peu rendu à moi-même. — J'ai beaucoup travaillé comme je n'ai pas fait depuis dix ans.
> (Automne 1779, lettre à Müller.)

I

Le séjour de Bonstetten à Rougemont, s'il n'avait pas eu sur son caractère un effet durable, l'avait au moins fait sortir, pour un temps, de la léthargie dans laquelle le plongeait la vie de Berne. Son rêve de se vouer aux lettres était en pleine voie de réalisation ; il s'était mis à écrire. Sous l'influence directe de la nature, loin de toute culture raffinée, Charles-Victor avait senti le besoin d'exprimer son admiration pour le paysage alpestre, et pour les mœurs simples des habitants de son bailliage.

Il écrivit ses *Lettres sur une contrée pastorale de la Suisse*, en partie à Rougemont, en partie à Berne et à Valeyres. Dès le mois de mai 1779, il se met au travail, et en l'automne de la même année, la rédaction en est si avancée, qu'il écrit à Müller : « Je voudrais lire mon livre sur le Gessenay à M. Bonnet et j'ai presque envie après le nouvel an d'aller y passer deux ou trois jours » [1].

[1] Hiver 1779. (Ms. Schaff.)

A l'époque où Bonstetten rédigeait ses *Lettres*, la littérature alpestre jouissait déjà d'une grande vogue, non seulement en Suisse, mais en France, en Allemagne, en Angleterre.

Les Anglais, qui avaient été les grands précurseurs du « retour à la nature », et qui, avec les Suisses, furent les initiateurs de ce mouvement en France publient, et cela dès 1705, des relations sur la Suisse [1], presque toutes traduites en français durant la première moitié du XVIIIe siècle. [2] Les Suisses, eux-mêmes, commencent à s'intéresser à leur pays : de 1706 à 1708, Scheuchzer [3] raconte une série de petites excursions qu'il fit dans la Suisse orientale, et enfin Abraham Ruchat, l'historien vaudois, essaye de tracer, en une suite de tableaux, les mœurs et l'état d'esprit des différents cantons [4]. Cependant, jusqu'à ce moment, il serait hasardeux de parler d'œuvres littéraires. Il faut attendre jusqu'en 1732, époque à laquelle le grand Haller fait paraître son poème des « Alpes ». L'influence de cette œuvre est indéniable sur ses contemporains bernois et suisses : V.-B. de Tscharner, le beau-frère de Bonstetten, est pris d'un tel enthousiasme pour cet ouvrage qu'il le traduit en français [5] ; un autre Bernois, S.-H. Grimm, publie un volume de vers [6], dont l'inspiration ne diffère pas beaucoup de celle du maître. Bonstetten, à son tour, subit l'ascendant de Haller,

[1] Voir à ce sujet l'excellent travail de M. Henri Mettrier dans sa préface d'une relation d'un voyage de *Albert de Haller dans l'Oberland Bernois*, 1782. Langres, Martin-Berret, 1906.

[2] J. Addison : *Remarks on several parts of Italy and Switzerland made in* 1701-1703. London, 1705, p. 534, in-8. Abr. Stanynan : *An account of Switzerland written in the year* 1714. London, 1714, p. 247-8. C. de Blainville : *Travels through Dutchland, Germany, Switzerland, especially Italy*, 1714. 247, p. 8. D. Coxe : *Sketches of the natural civil and political stade of Switzerland.* London, 1779. Coxe a rencontré Bonstetten. Il parle de lui dans : *Travels in Switzerland and the country of the Grisons*, 4me édit., 1801. p. 102.

[3] *Beschreibung der Naturgeschichten des Schweitzerlands.* 3 Bände. Zürich, 1706-1708.

[4] A. Ruchat : *Les délices de la Suisse.* (Divisé en 4 tomes.) Leyde, 1714.

[5] Alb. von Haller : *Les Alpes*, trad. en prose par M. V. B. de Tscharner. Nouvelle bibliothèque germanique. Vol. VII. Gott. 1749. L'original avait paru à Berne sous le titre : *Versuch schweizerischer Gedichten.*

[6] S. H. Grimm : *Reise nach den Alpen.* Ein Gedicht. Zürich und Chur, 1776.

et cela surtout dans ses descriptions, toujours précises, de la haute montagne. Il dira lui-même : « Je crois pouvoir prétendre que peut-être aucune description de pays n'est aussi exacte que celle-ci, elle concorde avec celles des *Alpes* de Haller[1] ». Mais il ne faudrait pas, cependant, exagérer l'influence de cette œuvre sur Bonstetten ; deux autres écrivains le marquèrent d'une empreinte autrement forte, Gessner[2] et J.-J. Rousseau.

N'écrit-il pas ? :

« Que celui qui n'a jamais senti le charme de la vie pastorale lise Gessner, dont le cœur et l'esprit ont glorieusement triomphé du goût des imitateurs allemands ainsi que des phraséologues français, et qui décrit la simplicité et la grâce des Alpes comme nous les voyons »[3].

Quant à Rousseau, l'ascendant qu'il exerce sur Bonstetten ne se borne pas à en faire un adepte du « Contrat social », mais à développer en lui le sentiment de la nature. Charles-Victor est un visuel et un émotif. La nature lui est nécessaire, il vit en elle : tout enfant, il ne lui demandait que des joies naïves, plus tard elle sera son refuge. Il avoue lui-même :

« Ici (Rougemont) rien ne me trouble, rien ne me peine et je sens combien ces montagnes et ces rochers calment l'âme et

[1] *Schriften* von K. V. von Bonstetten. Zürich. Orell, Gessner. Füssli. Zweite Ausgabe 1824, p. 156.

[2] Gessner a dû connaître quelques-unes des œuvres de Bonstetten. Celui-ci écrit en février 1785 à son ami Füssli, de Zürich : « Je suis fou de joie et d'orgueil des quelques mots que Gessner vous a dits de moi. Un homme qui ne posséderait que cette seule appréciation pourrait faire son chemin en Europe. » Cité dans Haag, *op. cit.*, Beilage, p. 265. Enfin Bonstetten, ayant envoyé à Gessner une nouvelle alpestre, *L'Ermite*, celui-ci lui répondit que ses descriptions de la nature ainsi que le caractère de ses personnages étaient « dignes d'un maître ». (Cité dans Haag, N° 60, lettre à Müller, p. 62.) Voir aussi les lettres inédites de Bonstetten à Füssli, N°s 29 et 33. Série I. (Ms. de Zürich.)

[3] *Briefe über ein schweizerisches Hirtenland*, p. 96. Lettre X. Edit. de 1824 (trad.).

la disposent à la sérénité...[1]. Je sens avec plaisir que je deviens de jour en jour plus sensible aux beautés de la nature...[2]. La nature a pour moi un charme qui va croissant. La vue d'une prairie desséchée ou même mes arbres en manteau d'hiver chassent toute la ville de Berne de mon âme ; et si une jolie lune monte à l'horizon ou que j'entende le soir un oiseau chanter, je suis vraiment heureux »[3]. Il goûte tout particulièrement « son Virgile » lorsqu'il le lit sous les sapins : « Avec quel plaisir je savoure chaque vers », dira-t-il.

Pourtant, *Les Lettres* ne sont pas uniquement des descriptions de sites alpestres, elles contiennent encore toute une série d'études économiques sur les différents produits et sur l'industrie de la vallée de Gessenay. Ces préoccupations d'ordre matériel, qui sont à l'heure actuelle la partie morte de l'ouvrage, ne doivent nullement nous étonner, sachant que Bonstetten faisait partie, et cela dès son retour de Genève, de la « Société Economique bernoise ». Or, cet intérêt pour toutes les questions agricoles n'était qu'une autre manifestation du retour à la nature : manifestation de laquelle est sortie, au cours du XVIIIe siècle, la véritable compréhension du paysage.

II

Venons-en maintenant à l'œuvre elle-même.

Bonstetten l'a rédigée sous forme de lettres, car, depuis la *Nouvelle Héloïse*, les romans ou les relations de voyages ne se présentaient plus autrement au public. Chaque lettre — il y en a quinze [4] — porte un sous-titre, qui ne correspond

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. 6 févr. 1779. (Ms. Schaff.), (trad.)

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), (trad.), sans date.

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), (trad.), sans date (fin 1783).

[4] La quinzième lettre qui a pour titre : *Le château de Gruyère et histoire de ce peuple pasteur*, a été écrite entièrement par Müller.

Les *Lettres pastorales*, réimprimées dans les *Ecrits* (*Schriften*), 1793 et 1824, Orell et Füssli, Zürich, sont augmentées d'une lettre.

pas toujours à son contenu. A chaque instant, Bonstetten éprouve le besoin de faire une digression morale ou philosophique, minéralogique ou historique. Il ne sait pas se concentrer ; il écrit comme le papillon voltige, c'est-à-dire pour son plaisir, sans s'inquiéter de l'incohérence de sa pensée. Ces lettres étaient écrites en français. Il est regrettable qu'elles aient été perdues. Nous ne pouvons les connaître que par une traduction allemande de Müller, lequel, nous le savons, ne s'en est pas tenu exactement au texte. Bonstetten lui écrit : « Monsieur le traducteur en agit familièrement avec l'original »[1]. Et encore : « J'ai toutes les peines d'achever vos, ou mes lettres sur le Gessenay. Ce qui y manque c'est surtout le nombre et le rythme : vous faites un dessin de Callot, c'est-à-dire vous mettez cent mille figures dans un espace de quelques pouces carrés »[2].

On peut se demander pourquoi la traduction de Müller a été seule publiée, au mépris du texte original ? Nous croyons qu'il faut en chercher la raison essentielle dans la crainte que Bonstetten avait, en sa qualité de conseiller des Deux-Cents, de s'attirer des ennuis, en s'exprimant ouvertement à propos d'un « pays sujet » :

« Je vous le réitère, mandait-il à Müller, n'imprimez rien qui puisse me faire des affaires dans ce pays car l'on me regarde déjà comme l'auteur de ces lettres »[3].

N'oublions pas non plus, qu'en ce temps, Bonstetten et Müller étaient au plus fort de leur amitié, et que leur désir intime était de publier une œuvre en commun : « Je trouverais plaisant de faire mon entrée sur le grand théâtre de votre Allemagne présenté par Monseigneur le professeur, écrit Bonstetten à son ami... j'aime à voir mes idées entrelacées aux vôtres »[4].

Du reste, le style descriptif de Bonstetten, à cette époque,

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 8 novembre 1781.
[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller Ms. Schaff.), s. l. n. d.
[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 8 novembre 1781.
[4] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 8 novembre 1781.

n'est pas absolument inconnu ; nous pouvons en avoir une idée en lisant certaines pages de sa correspondance :

« Que les rochers du Rubli sont majestueux en hiver, le soleil couchant paraît au faîte des masses de feu qui jettent au loin une lumière colorée et magique, on ne voit dans la vallée que les couleurs de l'aurore réfléchies sur les sommités des rocs et des montagnes [1]. »

Plus tard, revenant sur ce même effet de lumière, il le précise :

« Il faut voir ce Rubli couvert de neige qui, quand le soleil est couché semble, un charbon ardent qui éclaire encore longtemps la vallée [2] ! »

Sa *troisième lettre* contient une description de brouillard qui, pour l'époque, est singulièrement suggestive, même après avoir subi l'épreuve d'une double traduction :

« Souvent par un ciel clair, une vapeur monte du fond de la vallée, nous entoure, disparaît et soudain réapparaît au-dessus de nos têtes, transformée en un blanc nuage.... Du sommet d'un des points les plus avancés des Alpes, je vis une fois toute la Suisse jusqu'au Jura changée en une mer de nuages ; la couche supérieure brillait comme de la neige, c'était un peu de la teinte douce de la laine ; la surface était plane et colorée comme la mer par un beau soir d'été. A l'ouest, la chaîne uniforme du Jura ressemblait à une côte perdue au loin : çà et là quelques-unes de ces sommités apparaissaient comme des îles.... Le soleil couchant lança bientôt sur cette mer toutes les couleurs de l'aurore, des ombres imperceptibles en adoucissaient l'éclat. Chaque nuage, venant des montagnes et chassé par le vent, plongeait dans cette mer et, comme un grain de sable, y prenait sa place. Ce spectacle dura une demi-heure par le temps le plus clair, lorsque soudain, la mer s'ouvrit à plusieurs endroits et, à la place de visions fantastiques, apparut une masse de châteaux, de villes, de hameaux, de prairies [3]. »

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 6 février 1779.

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) Rougemont, sans date.

[2] *Schriften*, éd. 1824, p. 29 et 30.

Quant à son admiration pour les mœurs patriarcales des habitants de Gessenay, elle éclate à chaque page :

« Mon ami, venez près de mon peuple de bergers. Là vous sentirez bientôt combien est agréable une société d'hommes qui ont un caractère ; tandis que la vie est fade et sans saveur auprès des âmes tièdes et artificielles, fussent-elles recouvertes de la pourpre des rois » [1].

Et, plus loin :

« Dans le pays de Gessenay la vie n'est que jouissance et la terre n'y est connue que par ses dons [2]. »

Dans sa *treizième lettre*, consacrée uniquement aux mœurs et aux coutumes, il s'élève très fort contre l'influence étrangère, continuant ainsi ce que Béat de Muralt, Haller et d'autres avaient déjà tenté dans leurs œuvres :

« Chez nous, écrit Bonstetten, les coutumes nationales se perdent parce que nous ne sommes élevés ni en vrais Allemands, ni en vrais Français,... ni surtout en vrais Suisses : Louis est plus célèbre chez nous que Winkelried ou d'Erlach [3]. »

Il reconnait cependant que, dans les vallées éloignées, on retrouve encore la tradition des pères : on y a le culte du passé, le respect des usages établis. L'hospitalité, enfin, y est pratiquée comme au temps jadis et les mariages s'y font avec une simplicité tout arcadienne : « Les jeunes bergers, au sortir de l'église, choisissent une jeune fille, ils la conduisent à l'auberge où ils passent deux où trois jours avec elle ; le dimanche suivant, les fiancés restent hors de l'église ; mais huit jours plus tard ils apparaissent poudrés [4] de blanc, dans leurs plus beaux

[1] *Schriften*, éd. 1824, p. 11.
[2] *Schriften*, éd. 1824, p. 11.
[3] *Schriften*, éd. 1824, p. 11.
[4] On reconnaît bien là l'influence des modes françaises, citées par J.-J. Rousseau dans sa lettre écrite de Môtiers-Travers, au maréchal de Luxembourg.

habits : le marié porte une épée au flanc. Des fêtes suivent durant une semaine »[1].

Charles-Victor ne tarit pas en anecdotes sur les coutumes du Gessenay[2]. Il va même jusqu'à raconter les légendes qui y circulent, comme celle, par exemple, de la vieille femme avare du Sanetsch, « qui était si riche, si riche qu'on aurait pu couvrir le passage entier du Sanetsch avec ses fromages ». Un jour, elle rencontre une pauvre femme, malade et affamée, qui lui demande un morceau de fromage ; sur quoi, l'avare lui répond qu'elle n'en a point. Mais la pauvresse était un ange de Dieu. Aussitôt toute la montagne tremble ; les quatre sommets du Sanetsch s'écroulent, la prairie est jonchée de blocs de pierres, et, jusqu'à ce jour, ce passage a conservé le nom de « Montagne perdue », afin de mettre en garde les gens contre la dureté et l'avarice[3]. Ou encore, c'est l'histoire du jeune berger qui, au lieu de garder ses brebis, préfère chasser les chamois : un beau jour, alors qu'il est en danger de mort, il entend l'âme de la montagne lui demander pourquoi il poursuit des bêtes innocentes... le jeune homme, effrayé, rentre chez ses parents où, dès lors, il se contentera de faire paître son troupeau[4].

Somme toute, ce petit ouvrage du début n'était pas dépourvu de valeur, il possédait une qualité, rare à cette époque : celle de ne pas ennuyer. Ses contemporains surent apprécier cet avantage[5], et dès que Müller reçut le manuscrit, il écrivit à Bonstetten :

« Votre Gessenay m'a causé une joie indescriptible, combien mon bonheur vous coûte peu de choses. Il est plein d'observations et de faits intéressants ; je veux le traduire dès que j'aurai fait ma revision...[6]. Un grand sens coloré par la plus

[1] *Schriften*, p. 116.

[2] Bonstetten s'est véritablement documenté sur les coutumes de ses « sujets » ; il nous dit du reste avoir écrit son livre avec les réponses mêmes qu'il avait reçues des habitants du Gessenay.

[3] *Schriften*, p. 121.

[4] Cette légende est particulièrement intéressante, car elle fut reprise à quelques années de là par Schiller, qui en fit le sujet de sa ballade du *Chasseur des Alpes*, p. 121.

[5] « J'en ai lu ici (Berne), cela m'y fait honneur et tout le monde m'en parle. » Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) Automne 1779.

[6] *Sämmtliche Werke*.... Tome XV, p. 203 (trad.).

belle imagination, le génie et le goût caractérisent vos ouvrages et j'en suis enchanté... [1]. Votre enfant du Gessenay n'est pas tombé entre des mains plus impitoyables et plus barbares que les miennes ; je me suis farci de préjugés pour ne pas être aveuglé par l'amitié. Je puis cependant affirmer que jamais je n'ai vu une meilleure description de pays ; j'en connais à peine de mieux écrites, contenant tant de tableaux neufs, gais et finement estompés, tant d'observations à la fois agréables et utiles. Ne demandez conseil à personne ; relisez-le encore une fois, puis arrêtez-vous ; si vous doutez encore ne mettez pas votre nom... ce qui me plait le mieux, c'est la précision de l'expression ; car elle ne semble pas être généralement la qualité propre de ceux qui observent. C'est bien mieux écrit que ce que fait de Saussure qui, dans ses descriptions de voyage, décrit de petits détails insignifiants et cela avec beaucoup de mots [2] ».

Un rapprochement entre Horace-Benedict de Saussure et Bonstetten est intéressant. La seule œuvre de de Saussure éditée alors, paraît être son premier volume de *Voyages aux Alpes*, qu'il avait fait précéder d'un *Essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève* [3]. Ce qui semble « insignifiant » à Müller ne l'était pas aux yeux de de Saussure, qui, il ne faut pas l'oublier, faisait surtout œuvre de savant. Quoi qu'il en soit, il est juste de reconnaître, avec Müller, que de Saussure et tout le groupe d'écrivains genevois qui l'accompagnent, les Deluc et les Bourrit, encombrent inutilement leurs récits d'une quantité de faits personnels. Rien de ce genre dans Bonstetten : s'il raconte une anecdote, ce n'est pas qu'elle se rapporte à lui, mais bien parce qu'elle est caractéristique pour les mœurs qu'il veut peindre. Grâce à son sens de la vie de société, il sait que rien n'ennuie tant les autres que de parler de soi, et il s'en est abstenu.

Si Müller admirait les *Lettres sur une contrée pastorale*, le vieil ami Bonnet ne s'en montra pas moins charmé. Dans une lettre, adressée à Müller, il lui exprime combien il aime la manière d'écrire de Bonstetten, qu'il trouve « variée dans son uniformité comme la nature même qu'il décrit » ; c'est à peine s'il relève, çà et là, quelques fautes de français ; quant au fond, il trouve que le ton général du livre révèle déjà une certaine maturité

[1] Lettre inédite. (Ms. Schaff.). Berlin, 1781.
[2] *Sämmtliche Werke*. Tome XV, p. 206 (trad.).
[3] Neuchâtel, 1779.

d'esprit et une connaissance approfondie du monde et des hommes. Il avertit cependant Bonstetten de ne pas se poser en « réformateur des lois et des mœurs » : la vision fraîche et suggestive de ses paysages en souffrirait [1]. — Charles-Victor suivit le conseil de Bonnet, car ses lettres n'ont pas le ton prêcheur qu'on rencontre si souvent dans les œuvres suisses —.

En automne 1780, Müller partit pour l'Allemagne, emportant le manuscrit de Bonstetten, bien décidé à le traduire, et, dès qu'il se fut mis en rapport avec le poète Wieland, qui à cette époque rédigeait un périodique littéraire, *Le Mercure*, il le pria d'y insérer les lettres de Bonstetten. Wieland accepta d'emblée :

« Les lettres sur la vie pastorale des Helvétiens ne peuvent pas manquer d'être intéressantes, lui mande-t-il. Vous m'obligerez beaucoup en hâtant la traduction allemande de quelques-unes de ces lettres... [2]. » Et, après la publication des premiers chapitres, Wieland écrit à Müller : « Vos lettres sur le nouveau pays arcadien du Gessenay ont paru dans les numéros de mai et de juin du *Mercure* [3] et tout le monde désire avec moi à en lire la suite » [4].

L'accueil bienveillant que trouvèrent *Les Lettres* en Allemagne, engagea Bonstetten à les réunir en volume. Une première édition fut publiée à Bâle, sans nom d'auteur, en 1782 [5] ; elle fut suivie de trois rééditions, sans compter quelques fragments de lettres qui parurent dans diverses revues, et une traduction, à peu près intégrale, en anglais [6]. Mais une question se

[1] *Sämmtliche Werke*, tome XV, p. 217.

[2] Correspondance à J. de Müller. 6 tomes. Editée par Maurer-Constant, tome IV, lettre du 9 avril 1781.

[3] *Briefe über ein schweizerisches Hirtenland nebst der Geschichte dieser Hirtenvölker*, 1781. Mai, 3 lettres ; juillet, 4 lettres ; août, 3 lettres ; septembre, 2 lettres.

[4] Gorrespondance à J. de Müller, *op. cit.*, tome V. Weimar, le 8 juin 1781 (trad.).

[5] *Briefe über ein schweizerisches Hirtenland...*, suivi d'un *Discours prononcé dans l'assemblée d'un peuple de pasteurs des Alpes du canton de Berne par un membre du Conseil Souverain de cette ville.* Bâle, Carl-A. Serini, in-8, 1782. Réédité en 1793 à Berne : Bei der typographischen Gesellschaft, et en 1793 et 1824 dans les *Schriften.* Orell-Füssli, Zürich.

[6] Dans Randoph's : *Observations on the present state of Danemark, Russia and Switzerland.* London, in-8, p. 226-227.

pose encore : Pourquoi Bonstetten, qui voyait le succès grandissant de son livre, ne le publia-t-il pas dans le texte original ? Qu'il en ait eu l'intention, ceci est hors de doute ; en 1783, il écrit à Müller : « J'ai repris mes lettres sur le Gessenay dont Mme Necker m'écrit les choses les plus encourageantes. M. Necker me parle avec un intérêt et une amitié qui me fait grand plaisir. Je les leur envoie à mesure que je les fais. J'y vois beaucoup de fautes de style, mais le fond m'en paraît bon et intéressant » [1]. Enfin, au début de l'année 1784, il les confie à Bonnet, auquel il écrit : « Si vous le trouvez bon, faites commencer l'impression de mes lettres. Je passerai quelques jours à Genthod pour y achever les autres lettres » [2]. Que se passa-t-il alors ? Pourquoi Bonnet en différa-t-il l'impression ? Le fait est que *Les Lettres* ne parurent jamais en français, ni à Genève ni ailleurs [3]. C'est la traduction allemande seule, qui étendit au loin la renommée de Bonstetten.

Celui-ci fut très sensible à ce premier succès. Quelques années plus tard, c'est en allemand qu'il fit paraître quatre petits poèmes en prose, ses *Idylles* [4], imitées fortement de

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Valeyres, ce 15 novembre 1783.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). s. l. n. d.

[3] Dans une lettre, datée du 9 mai 1820, et adressée à Aimé Martin, secrétaire de la Chambre des députés du Palais Bourbon (Ms. Suppl. 140, fol. 73, de la Bibl. de Genève), Bonstetten écrit : « Mes lettres originales sur le singulier pays que j'ai gouverné pendant deux ans (*sic*) sont mille fois perdues. » Cette assertion réduit à néant toutes les indications bibliographiques de certains dictionnaires, qui indiquent *une édition française* des lettres pastorales en 1795. Le manuscrit de Lausanne intitulé : *Lettres sur un peuple de bergers en Suisse* (C. 1481), est une traduction de la version allemande de Jean de Müller. Quant à l'affirmation de Bonstetten sur la durée de son séjour à Gessenay, elle est absolument fausse. En 1781, il déclarait à Iselin de Bâle : « J'ai administré pendant huit mois le bailliage fort étendu de Gessenay. » Voir J. KELLER, *op. cit.*, p. 13.

[4] Trois de ces poèmes parurent dans le « Mercure Suisse » : a) *Der Blumenstrauss*, 1784, p. 575-576 ; b) *Der Frühling*, 1785, p. 1147-1150 ; c) *Daphnis und Alcidor*, 1786, p. 81-84. La quatrième idylle ne fut éditée qu'en 1824, dans les « Schriften », *op. cit.*, p. 339-342 et porte le titre de *Phönix-Amor. Ein Traum.* Ces poèmes en prose ont tous été écrits en français, mais le texte original n'a pas été retrouvé. La traduction allemande n'est pas de Bonstetten. Voir Lettres à Füssli. (Ms. de Zürich. N° IV. Série I).

Gessner, dont il avait beaucoup mieux compris l'esprit que tous les Berquin, les Leonard et les Florian du monde. A ce propos, Müller lui écrivait : « Par-dessus moi tu as (*sic*) le grand avantage d'une imagination qui peut se donner une libre carrière, moi je m'élève avec cinquante volumes in-folio pendus aux ailes. Encore une fois ce qui me plaît dans cette idylle c'est ton âme, elle n'est pas morte comme le sont trop de pièces en ce genre. Théocrite l'eût avouée. Puis le style est certainement de Gessner, il n'y a que lui en Suisse pour écrire en allemand » [1]. Ces poèmes, en effet, sont d'une lecture agréable : ils intéressent surtout par ce sentiment exalté de la nature, qui marque la fin du XVIIIe siècle, et cette nostalgie de l'âge d'or. « Charmant printemps, s'écrie Bonstetten, viens, inonde-moi de ta joie. Laisse-les couler ces larmes de douce volupté que m'arrache chaque année ta beauté sans cesse renouvelée. Que mon esprit, libre enfin de toute contrainte et de tout ennui, s'envole sur les ailes légères de la pensée et s'élève en un ineffable ravissement, vers des mondes mieux faits pour mon cœur que celui-ci [2]. »

L'une de ses idylles, la meilleure : *Daphnis et Alcidor* est dialoguée, à la façon du maître ; elle met en scène deux jeunes bergers, orphelins, qui n'ont que leur amitié pour les aider à vivre. Un soir, un de ces soirs où l'âme est disposée à la mélancolie, le jeune Alcidor demande, en confidence, à son ami Daphnis ce que les hommes deviendront après la mort. Celui-ci lui raconte alors une merveilleuse histoire, qu'il tient de son père : la métamorphose d'une chrysalide informe en un beau papillon aux ailes de rose, symbole de l'éternelle transformation des êtres. « Oui, mon cher Daphnis, me dit mon père, nous autres hommes ne restons pas toujours sous la terre. Celui qui nous a créés prend soin de nous, avant comme après la mort ; s'il nous a protégés hier, pourquoi nous abandonnerait-il demain, et ferait-il moins pour nous que la poule pour ses poussins » [3] ? C'est ainsi que Charles-Victor arrive à l'idée de l'immortalité.

[1] Lettre de Müller à Bonstetten (Ms. Schaff.). Valeyres, 2 mai 1785 L'original est en français

[2] *Der Frühling*, p. 317, « Schriften », 1824.

[3] *Daphnis und Alcidor*, p. 334, « Schriften », 1824.

Car, comme Gessner, il sent le besoin de créer une sorte d'atmosphère religieuse autour de ses personnages. En effet, ceux-ci ne se contentent pas de vivre au jour le jour, d'écouter chanter les oiseaux, de cueillir les fruits de leur verger, d'enrouler des rubans de couleurs tendres autour de leur houlette, ils veulent avoir l'assurance, si nous osons nous exprimer ainsi, d'une Arcadie céleste. Mais voici en quoi diffèrent les bergers de Gessner de ceux de Bonstetten : tandis que les premiers adorent Dieu et le remercient instinctivement, ceux de Bonstetten, quoique tout aussi respectueux à l'égard de la Divinité, possèdent un esprit philosophique qui leur ôte la naïveté de leurs frères zuricois [1].

Encouragés par ces heureux débuts, Bonstetten se mit à écrire avec une ardeur de néophyte. Récits de voyages [2], contes [3], articles économiques [4] se pressent sous sa plume ; il confie même à Füssli, l'ami de Müller : « Entre nous, j'ai osé me risquer à une grande œuvre, à un drame national sur François Negelin et Jean Steiger, à seule fin de voir une fois sur la scène des coutumes nationales, un sujet suisse. Le plan en est dressé, scène après scène, mais la représentation en est renvoyée à des temps meilleurs » [5]. Charles-Victor mettait en pratique ce que venait de lui écrire Müller, de Berlin : « Composez toujours, vous êtes aussi dans la vigueur de l'âge et n'allez pas vous embourber dans de sèches discussions pour lesquelles vous n'êtes pas plus fait que moi pour l'algèbre. L'amour, celui des jolies filles, celui des lettres, celui des beaux arts, la haine de l'ennui, l'enthousiasme des grands hommes de tous les âges, voilà, Bonstetten, les Apollons qui t'inspireront toujours » [6].

En somme, les premiers essais de Bonstetten, quoique très significatifs quant à la formation de son esprit et de sa sensibilité, n'apportaient rien de nouveau à la littérature suisse. Dis-

[1] Cf. G. de Reynold : *Histoire littéraire de la Suisse, op. cit.*, p. 62.

[2] *Fragment des Tagesbuchs einer Reise durch das Bisthum Basel und die Gebierge von Neuffchatel.* Voir les « Schriften », édit. 1824, p. 159-207.

[3] *Der Einsiedler*, voir les « Schriften », édit. de 1824, p. 208-241.

[4] *Lettre sur les maladies des bêtes à cornes*, 1788, parues dans le « Journal de Lausanne », du 18 octobre, N° 42, p. 166-168.

[5] Lettre à Füssli, 13 décembre 1785. Bibl. de Zürich. Imp. dans Haag, *op. cit*, p. 267.

[6] Lettre inédite de Müller à Bonstetten (Ms. Schaff.). Berlin, 1781.

ciple de Rousseau, de Haller, et de Gessner, membre zélé et convaincu de la « Société Helvétique », l'auteur des *Lettres sur une contrée pastorale*, réunissait en lui tout ce qui caractérisait l'esprit suisse à la fin du XVIIIe siècle : sentiment de la nature, retour à la vie simple, culte de la tradition. Il était, avec le doyen Bridel [1], auquel il est du reste supérieur par la vivacité de l'esprit et l'élégance de la forme, mais inférieur par la profondeur du patriotisme, la connaissance du passé et le « sens de la terre », un des représentants les plus expressifs de cet helvétisme littéraire, que M. de Reynold a défini : « une doctrine qui tend à représenter aux yeux du monde les hautes montagnes comme le berceau de l'âge d'or, des vertus champêtres, de la vie rustique... » [2].

[1] G. DE REYNOLD : *Le doyen Bridel et les origines de la littérature suisse romande.* Lausanne, Bridel, 1907.

[2] G. DE REYNOLD : *Le doyen Bridel, op. cit.*, p. 484.

CHAPITRE II

BONSTETTEN PÉDAGOGUE

LES PATRICIENS

« Tout Suisse porte en lui un maître d'école. »

I

Si les fonctions de Bonstetten au Gessenay lui avaient donné l'occasion de s'improviser auteur descriptif, sa situation de membre du « Conseil des Ecoles » allait, elle aussi, lui dicter une œuvre, mais toute pratique celle-là, dont les idées uniquement éducatrices allaient témoigner de la souplesse de son intelligence et de sa facilité d'adaptation.

Les questions pédagogiques n'avaient cessé, durant tout le XVIIIe siècle, d'être au premier plan des préoccupations morales et sociales. Depuis Locke, qui dans les *Pensées sur l'Education*, en 1693, avait posé les bases de l'enseignement moderne, l'Europe, et en particulier la Suisse [1], étaient en train de réorganiser leur système d'éducation. Déjà bien avant la publication de l'*Emile*, le Zuricois Bodmer, avec le jeune

[1] Sur le mouvement pédagogique en Suisse, voir : G. DE REYNOLD : *Le doyen Bridel, op. cit.*, livre II, chap. V, p. 257 ; *Histoire littéraire. Op. cit.*, livre I, chap. VIII, p. 357-360. — ERNST SCHNEIDER : *Die bernische Landschule am Ende des XVIIIten Jahrhunderts.* Bern, Grunau, 1905.

Wieland comme collaborateur, avait préconisé une nouvelle « méthode d'éducation privée » [1]. Cette tentative avait été suivie de plusieurs projets relatifs à la création d'une « école de magistrats », parmi lesquels se distinguaient ceux d'Isaac Iselin, de Bâle, et de François Ours Balthasar, de Lucerne [2]; enfin, une école modèle avait été créée à Haldenstein, dans les Grisons, par le professeur Planta [3].

Cependant, si ce mouvement pédagogique suscitait partout des réformes, il ne progressait que lentement. Les initiatives privées se heurtaient à l'inertie des gouvernements, et cela surtout dans les Républiques à Patriciat, où toute innovation était condamnée d'avance.

Berne, entre autres, se trouvait dans une situation particulièrement difficile. L'éducation y dépendait du « Conseil des Ecoles », formé de magistrats, de professeurs et d'ecclésiastiques, qui ne se souciaient pas des nouveautés. La vieille Académie, pensaient-ils, qui datait de la Réforme, avait fait ses preuves, et ni l'école littéraire, ni l'école primaire [4], n'avaient besoin de transformer leurs programmes. Le passé n'était-il pas garant de l'avenir ?

Tel ne fut pas cependant l'avis de Bonstetten. Il avait trop souffert de cette éducation « à la bernoise », pour ne pas chercher à y remédier, dès que l'occasion s'offrirait à lui [5]. Or, depuis

[1] Voir G. DE REYNOLD : *Histoire littéraire. Op. cit.*, livre I, chap. VIII.

[2] a) *Philosophische und patriotische Träume eines Menschenfreundes.* Zürich, Orell et Cie, 1755, 58, anonyme (mais Iselin) ; b) *Songes patriotiques d'un Confédéré sur les moyens de rajeunir la Confédération caduque*, 1758, anonyme (mais Fr. Urs Balthasar).

[3] Cf. H. FLACH : *Die Bestrebungen der helvetischen Gesellschaft des XVIIIten Jahrhunderts. Op. cit.*, p. 18.

[4] Untere Schule.

[5] Bonstetten n'était pas le seul à désirer des réformes. Depuis une trentaine d'années déjà, des plans de réorganisation scolaire avaient été présentés à Leurs Excellences, notamment en 1758, par le conseiller Albert de Haller. Un peu plus tard, un autre patricien, Sinner de Ballaigues, dans une brochure anonyme, (*Essai sur l'éducation publique*, 1765, s. l. n. d.), avait donné le programme détaillé d'un enseignement rationnel ; enfin, en 1766, la « Commission académique », qui était nommée par le « Conseil des Ecoles », avait fait paraître un « Projet d'amélioration, spécialement en vue de l'Institut politique des Jeunes Citoyens ». Ces efforts, aboutirent, en 1770, à la création temporaire d'un « Séminaire privé pour l'éducation de la Jeunesse ». (Projet de souscription en faveur

1781, il faisait partie du «Conseil des Ecoles» et de la «Commission Académique», et, bien qu'il eût assisté à l'échec de plus d'une réforme scolaire, il ne considéra pas la partie comme perdue. Au contraire, il voulut non seulement se livrer à une enquête sur les écoles de Berne, mais encore il essaya de se familiariser avec les différents systèmes d'éducation de l'époque, spécialement avec ceux de Locke, de Smith, de Rousseau, de Basedow. Au reste, il n'était pas entièrement novice dans ce domaine. Dès 1778, il avait créé à Valeyres [1] une école de filles, à la tête de laquelle il aurait aimé placer Pestalozzi [2]. Mais, n'ayant trouvé personne qui s'associât à lui pour « fonder un établissement sérieux », il avait renoncé à son idée, d'autant que son intérêt se portait maintenant sur les institutions pédagogiques de sa ville natale. C'est alors qu'il se décide à présenter lui-même un projet de réforme, qu'il adresse non point à Leurs Excellences — car il sait bien qu'il n'en sera pas écouté — mais à tous ses concitoyens, s'efforçant de les convaincre par une éloquence entraînante et des arguments décisifs. Ce projet, qui parut à Zürich, dans le *Mercure Suisse* édité par Füssli, était intitulé : *De l'éducation de la classe patricienne à Berne* » [3].

d'un séminaire pour l'éducation de la jeunesse. Berne, 1770. Wagner, édit., par J. B. de Muralt.), et en 1777, de deux écoles, l'une destinée à former des magistrats, l'autre des artisans. Mais, après un essai de six années, les maîtres s'étant montrés inférieurs à leur tâche, ces nouvelles institutions s'étaient fermées.

[1] Voir Lettres inédites de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff). Valeyres, 25 novembre 1778 et 18 avril 1779.

[2] Voir J. Keller dans les « Pestalozziblätter », *op. cit.* Sur Pestalozzi : *Briefe von Bonstetten an Friederike Brun.* Tome I, p. 122 et *Pensées sur divers objets de bien public*, p. 174 et note.

[3] *Ueber die Erziehung der Patrizier Familie von Bern.* « Schweizerisches Museum », 1785. N° d'avril, p. 907-954 et N° de mai, p. 961-1004. Réédité en 1786 à Zürich chez Orell, Gessner, Füssli et Cie, en deux parties et précédé d'un avant-propos, puis en 1801 dans *Neue Schriften von K.-V. von Bonstetten.* Brummer, Kopenhagen, 1801, tome IV, p. 229-318.

Voir sur l'activité pédagogique de Bonstetten : Dr F. Haag : *Viktor von Bonstetten's Wirksamkeit auf die bernischen Schulen*, paru dans le « Neues Berner Taschenbuch » auf das Jahr 1901, p. 267-310. Berne, Wyss, édit.

Pour l'histoire du mouvement pédagogique à Berne voir : Dr K. Geiser : *Beiträge zur bernischen Kulturgeschichte des XVIIIten Jahrhun-*

II

L'œuvre de Bonstetten [1], en deux parties, traite surtout, comme le titre l'indique, de l'enseignement qui doit être donné aux « Patriciens ». Car, pour lui, le sort de Berne se confond avec celui des « familles régnantes », et c'est là, tout d'abord, qu'il faut apporter des changements. En effet, si la République bernoise veut se maintenir, il est nécessaire, indispensable, qu'elle soit une République éclairée, qui tende, de toutes ses forces, à l'instruction et à la vertu. C'est pourquoi s'impose la création, par l'Etat, d'une école destinée spécialement aux futurs magistrats. Il est urgent de mettre fin au vieux système de l'éducation à domicile, qui rarement porte les fruits que l'on en attend. Il faut surtout trouver le moyen de supprimer l'oisiveté qui, durant les années qui précèdent l'entrée des jeunes patriciens aux Deux-Cents, menace de compromettre l'avenir de leur vie tout entière.

Bonstetten, après cette entrée en matière, passe à l'organisation de l'école politique, et à son programme d'enseignement. Quelles sont les connaissances nécessaires à un futur homme d'Etat ?

Celui-ci doit, avant tout, connaître les langues anciennes : le latin et le grec, et cela, non à un point de vue uniquement

derts, dans le « Neujahrsblatt der lit. Gesellschaft ». Bern auf das Jahr 1891. — Dr F. Haag : *Beiträge zur bernischen Schul- und Kulturgeschichte.* Bern, Neukomm und Zimmermann, 1900.

De l'éducation des familles de Patriciens à Berne avait été précédé de deux articles résultant de l'enquête à laquelle s'était livré Bonstetten. Ce sont :

a) *Welchen Einfluss auf die Wissenschaften hat das oekonomische System der Europäischen Nationen in Erziehungsanstalten gehabt ?* — b) *Bermerkung über die Anstalten zu Bern in verschiedenen Jahrhunderten.*

Ces deux brochures ne parurent qu'en 1786 dans le « Mercure Suisse » du 1er août 1786, p. 1-32 ; le second en octobre 1786, p. 337-372.

[1] Bonstetten, durant l'impression de son travail, passa par de vraies angoisses. Füssli, qui craignait de se compromettre, biffait les passages les plus significatifs, si bien que, hors de lui, Bonstetten lui écrivit un jour : « Je vous supplie en grâce de ne plus faire aucun changement qui altère le sens de mes phrases. J'en suis malade et incapable de tenir ma plume. » Série I, lettre X. (Ms. de Zurich.)

philologique, mais bien plutôt afin de « pratiquer » les Anciens, qui seuls sont capables de former de grands caractères [1]. Il faut aussi qu'il s'applique à étudier avec soin l'histoire, et surtout celle de son pays : « Un gouvernement qui vit sans histoire, ressemble à l'homme qui ne pense jamais aux années écoulées et qui vit dans l'avenir sans aucun profit des expériences passées » [2]. Enfin, il est de toute nécessité qu'il possède le français et l'allemand, car l'essentiel, dans la vie, est de penser et de s'exprimer clairement. Or, comment y parvenir, le bernois n'étant qu'un jargon [3].

Après ce tableau succinct des branches qui lui paraissent essentielles, et auxquelles il ajoute les mathématiques — pour les jeunes gens qui se vouent à la carrière militaire, — Bonstetten aborde résolument la réforme, dont lui semble dépendre toutes les autres : celle de la réorganisation de la « Commission académique ». Car, tant qu'elle se compose de conseillers rétrogrades et de pasteurs intolérants, les initiatives les plus intelligentes n'ont aucune chance de succès. Pourquoi, en vérité, ne pas nommer, comme membres de la dite « commission », des hommes compétents, des pères de famille, qui, eux, ne désirent que le bien de leurs enfants ? Le père n'est-il pas pour son fils l'incarnation de la patrie, et ne doit-il pas lui enseigner, le tout premier, les devoirs qui incombent à un magistrat ?

Ce point établi, l'auteur passe à celui, non moins important, de la méthode. Il y déclare que de tous les systèmes actuels, seul le système anglais est bon, qui consiste à apprendre peu, mais à fond. En outre, il affirme que c'est du choix des maîtres que dépend le résultat final de toutes les réformes : ceux-ci doivent être des spécialistes dans leurs branches, avoir l'esprit synthétique et jouir d'une pleine liberté d'action : « Rien n'est plus absurde que la coutume qui veut

[1] *Ueber die Erziehung...*, p. 6 (trad.).

[2] *Ueber die Erziehung...*, p. 13 (trad.).

[3] *Ueber die Erziehung...*, p. 24 (trad.). Dans une lettre à Müller (Ms. Schaff.), Bonstetten disait : « Nos jargons non seulement anéantissent l'éloquence, mais étrécissent l'âme, on n'a ni mots, ni tournures. » Et il écrivait à Füssli : « L'idée de sentir son âme et ses sentiments emprisonnés, parce qu'on ne possède aucune langue, est humiliante : elle est la vraie cause de l'ignorance des Bernois. » Bern den 2ten Hornung, 1785. Lettre publiée dans Haag, *op. cit.*, p. 264 (trad.).

qu'un maître s'astreigne à un plan, tandis que c'est le plan qui devrait se modifier selon le maître. Il n'y a qu'un seul plan à avoir, c'est celui de bien penser »[1].

Ce premier article se termine par un appel, vibrant de patriotisme, à ses concitoyens.

* * *

Dans la seconde partie, Bonstetten se montre essentiellement organisateur. Il y indique comment, à peu de frais, on peut renouveler tout l'enseignement supérieur. Pour cela deux moyens lui semblent indiqués ; c'est, d'une part, la réorganisation de l'Académie, qui à vrai dire n'est qu'une faculté de théologie, de l'autre, la fondation d'une Académie politique.

Cette réforme de l'Académie porte spécialement sur la suppression de quelques branches théologiques, qui doivent être remplacées par l'histoire et les sciences naturelles. Ne vaut-il pas mieux, en effet, qu'un pasteur apprenne à lire Dieu dans la nature que de s'adonner à la controverse, dont l'étude lui paraît inutile. « Le pasteur des âmes est destiné surtout à vivre avec la nature et non avec les païens, il devrait être disposé à la reconnaissance, et capable de goûter les sensations suprêmes de la paix et de la joie au lieu de poursuivre le genre humain et de lui chercher querelle... »[2]. Il recommande instamment aux étudiants la lecture des *Contemplations de la nature* de Charles Bonnet [3], et surtout l'étude des sciences, seul moyen, selon lui, de réfuter les arguments des ennemis de la religion.

Les chaires scientifiques seront, de fait, aussi utiles aux théologiens qu'aux magistrats ; elles devront constituer, avec les chaires de langues anciennes et modernes, d'histoire et de mathématiques, l'« Académie politique ». Celle-ci devra être pénétrée d'idées religieuses, parce que la religion est une force, une nécessité intérieure, et qu'elle est une tradition helvétique : « Qui ne sait que les Suisses doivent leurs victoires

[1] *Ueber die Erziehung...*, p. 36 (trad.).

[2] *Ueber die Erziehung...*, p. 13 (trad.).

[3] Voir les lettres de Bonstetten à Charles Bonnet durant les années 1785 et 1786. (Ms. Bo. Genève), tome XV, p. 89 à 93.

plus encore à leur religion qu'à leurs mœurs, et que leur liberté ne peut subsister sans elle » [1].

En résumé, Bonstetten demandait, — que l'enseignement demeurât bien entre les mains de l'Etat, mais qu'il dépendît, en fait, d'une commission constituée par des pères, — que la méthode d'enseignement fût améliorée — que la faculté de théologie fût réorganisée, — qu'on créât une Académie politique ayant des chaires communes (sciences et histoire) avec la faculté de théologie.

Cet ouvrage était, à la vérité, une révélation. La hardiesse des desseins de l'auteur, leur patriotisme, leur application simple et facile, le mettaient au rang des meilleurs pédagogues de son temps. Mais cependant, il ne faudrait pas exagérer le mérite de Bonstetten, qui en somme ne faisait qu'appliquer les réformes préconisées par la « Société Helvétique ». C'est, du reste, sous son patronage qu'il proposa, à l'assemblée annuelle de 1786, deux prix de vingt louis d'or, pour la meilleure étude qui serait faite sur l'éducation « ou publique ou privée » [2].

III

Quant à l'accueil que les Bernois réservèrent aux *Patriciens*, il ne sembla pas répondre à ce qu'avait attendu Bonstetten. Un moment, cependant, celui-ci parut vaincre toutes les résistances. Il écrivait à Müller : « Je n'aurais jamais imaginé que deux brochures pussent faire l'effet que mes deux ouvrages produisent. On me fait mille amitiés partout et l'on a pour moi une confiance sans borne. La seconde partie fait plus d'effet que la première et tout ce que je pouvais espérer se réalise. Il y a une fermentation universelle, tout le monde

[1] *Ueber die Erziehung...*, p. 28 (trad.).

[2] Voir le « Musée suisse » de Zürich : *Ankündigung eines patriotischen Preises.* 1786, Brachmonat, p. 65-76. Ces prix, qui devaient être distribués aux assemblées de 1787 et 1788, ne furent jamais délivrés. Les jurés ne s'y présentèrent pas et Bonstetten partit pour Nyon. Cf. Lettre à Bonnet, du 2 juin 1786. (Ms. Bo. Genève), tome XV.

parle d'éducation, et la diversité d'opinions entretient la chaleur. Ce que j'ai dit sur la religion a surtout fait plaisir [1] »....
Une partie même de son plan semblait s'être réalisée : il avait fait donner un cours privé d'histoire suisse par Müller, durant l'hiver 1785-1786, et l'enthousiasme qu'avait soulevé celui-ci faisait espérer à Bonstetten la nomination de son ami à l'Académie. Mais, subitement, Müller quitta Berne, appelé en Allemagne auprès du « Landgrave » de Hesse, en qualité de bibliothécaire, anéantissant d'un coup tous les projets de Bonstetten. Celui-ci, cependant, ne perdit pas entièrement courage. Durant le printemps 1786, il essaya avec quelques amis : Charles-Louis d'Erlach, Daniel Fellenberg, Nicolas-Frédéric de Mulinen, de réunir une somme suffisante pour la création d'une Académie politique qui, bien que privée, serait sous la surveillance de l'Etat, et dont Müller devait être la vraie cheville ouvrière. Il lui écrivait alors : « Vous devez à la Patrie, aux Vœux de la Suisse, aux Sentiments d'estime, d'admiration et de tendresse des Bernois, surtout à Vous et à Votre Parole donnée, — de ne pas nous abandonner. — De vous dépend le Sort de la Nation » [2]. Mais il était trop tard. Müller venait de signer un contrat définitif avec le « Landgrave ».

Du reste, les *Patriciens*, qui lors de leur apparition avaient eu l'air de plaire au gouvernement, soulevaient peu à peu les critiques. Les ecclésiastiques, surtout, ne pardonnaient pas à Bonstetten d'avoir voulu leur donner des conseils qu'ils n'avaient point sollicités : enfin, les nombreux ennemis de Müller finirent par devenir ceux de Bonstetten, qui, excédé, renonça momentanément à la lutte.

Cependant, si ses brochures n'avaient pas eu le résultat espéré, elles favorisèrent du moins d'autres projets. En effet, au début de l'année 1786 déjà, parut un petit opuscule anonyme intitulé : *Projet d'un établissement d'éducation pour la jeunesse politique de Berne, de sa quatorzième à sa dix-huitième année.* Les auteurs en étaient les professeurs Tscharner, Wil-

[1] Lettre de Bonstetten à Müller, éditée par HAAG, *op. cit.* p. 41 N° 79, s. l. n. d. Probablement mars 1786.
[2] Item, N° 80, p. 38.

helmi et Ith [1]. Leurs propositions furent acceptées par Leurs Excellences, qui nommèrent de suite une commission, chargée d'examiner à fond ce nouveau projet. Il aboutit, en janvier 1787, à la création d'un « Institut politique ». Cette école supérieure, destinée aux jeunes Patriciens, et dont Bonstetten eut la joie d'être nommé curateur, répondait en partie à ses desseins.

[1] Bonstetten tenait le professeur Ith en grande estime. Celui-ci était son collègue dans la « Commission des Ecoles » et professait les mêmes idées que lui. — Sur l'action pédagogique du professeur Ith, consulter la thèse de doctorat de M. Hugi, qui est en cours de publication.

CHAPITRE III

MATTHISSON

« L'adage qu'il faut se connaître pour s'aimer, me semble bon à dire aux hommes incapables d'éprouver ces amitiés fondées sur les rapports intimes et directs d'âme à âme. »

« L'Homme du Midi et l'Homme du Nord. »

I

DEPUIS le départ de Müller, Bonstetten, qui ne savait plus désormais à qui se confier, à qui faire part de ses projets d'avenir [1], traversait des périodes de profondes dépressions, durant lesquelles Berne lui semblait un véritable « enfer » [2]. Il n'y possédait pas un ami, pas une âme à laquelle il pût laisser voir « son bouillonnement intérieur », et il en souffrait [3]. L'affection de Müller, si lointaine maintenant, ne le soutenait plus. Aussi, après des hésitations sans fin, alla-t-il rejoindre son ami, durant l'été de 1786 [4].

[1] Bonstetten voulait abréger l'*Histoire suisse* de Müller et faire œuvre de vulgarisateur. De plus, il aurait aimé fonder une gazette nationale, à laquelle auraient collaboré des écrivains de la Suisse allemande et française et dont il aurait été le rédacteur. Ces deux projets n'arrivèrent jamais à se réaliser.

[2] Lettre de Bonstetten à Füssli, parue dans HAAG, *op. cit.*, p. 283.

[3] Voir lettre de Bonstetten à Füssli, publiée dans HAAG, *op. cit.*, p. 283.

[4] Ce voyage en Allemagne a donné lieu à des dissertations sans fin sur l'époque à laquelle il s'est effectué. Bonstetten, lui-même, a induit en

Il avait été décidé que Müller viendrait au-devant de Bonstetten jusqu'à Spire, celui-ci ne disposant que d'un temps fort limité. Nous ne savons pas ce que fut cette rencontre, mais il est à supposer que les deux amis durent s'entretenir de leurs plans futurs, des événements de Berne, des chances de succès que Müller pouvait y avoir, quant à la fameuse « chaire d'histoire ». Les journées s'envolèrent, rapides, et, si la séparation fut pénible, elle dut être adoucie par la perspective d'un prompt revoir.

Pourquoi Bonstetten avait-il choisi Spire comme lieu de rendez-vous ? Il est fort probable que c'est pour répondre à l'invitation de Sophie Laroche[1], qui, aimablement, l'avait prié de descendre chez elle. Charles-Victor avait beaucoup entendu parler de cette femme de lettres[2], et une curiosité bien compréhensible, le poussait à connaître celle qui avait été l'amie de Wieland, et qui recevait chez elle les hommes les plus distingués de l'époque. Elle accueillit Bonstetten à bras ouverts, et, lorsque celui-ci manifesta le désir de se rendre auprès d'un poète, dont il venait de lire une « Elégie », qui lui semblait inspirée de Gray, elle s'offrit spontanément à l'accompagner jusqu'à Heidelberg, où séjournait cet auteur.

Bonstetten ne soupçonnait pas que le hasard le faisait aller au-devant d'une nouvelle amitié. En allant voir Müller, Charles-Victor rencontrait Matthisson[3].

erreur ses biographes. D'après les dernières recherches du professeur Haag (v. *op. cit.*, p. 63-64 et aussi p. 213-220) et le livre d'Aloïs Heers sur Matthisson (cité dans la bibliographie de Matthisson), il est de toute évidence que Bonstetten fit son voyage en juillet et en août 1786. Tous les détails, que Bonstetten en donne dans ses *Souvenirs*, sont fantaisistes ou se rapportent à un autre voyage.

[1] Sophie Laroche, 1730-1807. Voir : a) « Revue des Deux-Mondes », 15 avril 1844, article de Mme Agout ; b) Gaullieur : *La Suisse française en* 1792, dans la « Revue Suisse » de 1858, p. 243-267, 323-336, 378-389 ; c) Goethe : *Aus meinem Leben* ; d) De ses œuvres, consulter : *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise.* Offenbach, 1793.

[2] Sophie Laroche était l'amie de Marianne Fels, une intime de Julie de Bondeli et de Mme Gabriel de Wattewille, la belle-mère de Bonstetten. Voir Haag, *op. cit.*, p. 153.

[3] Né à Hohendodeleben, le 23 janvier 1761, mort à Wörlitz le 13 mars 1831. Sur Matthisson voir :

a) Heinrich Döring : *Fr. v. Matthisson.* Zürich 1829 et 1833.

II

Celui-ci était un jeune homme de vingt-cinq ans, qui ne connaissait rien ou presque rien de la vie [1].

Elevé par une mère bonne et douce, mais dépourvue de volonté, — son père, le pasteur Matthisson, était mort avant sa naissance — placé plus tard chez son oncle, puis chez son grand-père, il fut surveillé par une tante de dix-neuf ans, qui non seulement ne lui interdisait pas les lectures dangereuses, mais bien plutôt prenait plaisir à savourer avec lui *Les souffrances du jeune Werther*, *L'élégie sur un cimetière de campagne*

Volume IX des *Ecrits de Matthisson*. — b) Rudolph Weiss : a) *Ueber Matthisson's Gedichte*. Programm Komotau, 1895 ; b) *Ueber die Stoffbeziehungen der Lyrik von Salis Seewis zur Dichtung Holty's und Matthisson's* Programm Komotau, 1897. — c) Ludwig Boschulte : 1. *Zur Charakteristik der Poesie Matthisson's*. Dissertation. Jena, 1899 ; 2. *Fr. v. Matthisson. Seine Anhänger und Nachahmer*. Programm Realschule. Elberfeld, 1900. — d) Gottfried Bölsing : *Matthisson's Lyrik*. Dissertation. Berlin, 1911, avec bibliographie complète. — e) Hans Limbach : *Fr. v. Matthisson's Lyrik*. Dissertation. Bern, 1909. — f) Dr Walter Krebs : *Fr. v. Matthisson. Ein Beitrag zur Geistes und Literaturgeschichte des ausgehenden XVIII. und beginnenden XIX. Jahrhunderts*. Berlin, 1912. — g) Aloïs Heers : 1. *Das Leben Fr. v. Matthisson*. Xenien Verlag, Leipzig, 1913 ; 2. *Briefe Matthisson's an Bonstetten*, aus Heft I der « Geschichtsblätter für Stadt und Land ». Magdeburg, 1913. — h) *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, herausgegeben von Füssli. Zürich, Orell, Füssli et Cie, 1827.

Oeuvres :

I. Correspondance : *Briefe von Fr. Matthisson*. Zürich, Orell, Füssli, 1795. Tome I, 24 lettres adressées à Bonstetten. Tome II, 16 lettres à Bonstetten.

II. Oeuvres complètes : *Schriften*, 1825-1829. Zürich, Orell et Cie.
8 tomes comprenant : 1. Ses poésies, de 1778 à 1811.
2. Ses souvenirs en prose.
3. Polydora.

III. Oeuvres posthumes : *Literarischer Nachlass*. Berlin, Milius, 1832.
3 tomes comprenant : 1. Quelques poésies.
2. Quelques croquis de voyage.
3. Sa biographie.
4. Lettres adressées à Matthisson.

[1] Tous les renseignements biographiques sont empruntés au livre définitif d'Aloïs Heers.

de Gray, les *Nuits* de Young et les *Poèmes* d'Ossian. Cette tante devint bientôt pour lui son « idéal féminin », et lorsqu'elle mourut, très jeune encore, il mena un vrai deuil romantique : passant des soirs et des soirs sur sa tombe, ornant sa dalle funéraire de guirlandes de fleurs et de feuillage, et relisant les livres qu'ils avaient lus ensemble.

Son grand-père, qui ne comprenait rien à son exaltation sentimentale, s'empressa de le mettre comme interne dans un collège, où il vécut les heures les plus sombres de sa vie. Plus de famille, plus d'affection, plus d'âme sœur à laquelle il put faire ses confidences.

Son collège terminé — il avait dix-sept ans — il fut admis à l'université de Halle comme étudiant en théologie, employant, du reste, la plus grande partie de ses loisirs à versifier. Ses premiers essais dataient de sa quinzième année, mais ce fut à vingt ans seulement qu'il les réunit en volume [1].

C'étaient de petits poèmes, qui chantaient très simplement la nature, et où il décrivait les paysages qu'il avait eus sous les yeux : un jardin, une colline, un village. Il y parlait des saisons avec les différents états d'âme qu'elles créent : joie du printemps, solitude de l'hiver, mélancolie de l'automne. Il y exprimait aussi sa tristesse — déjà — ses désillusions, et la brièveté du bonheur.

Peu après la publication de ces vers, Matthisson dut abandonner ses études de théologie : ses ressources étaient épuisées. Il entra alors comme maître de classe dans un lycée de Dessau, où il resta trois ans. Cependant, fatigué de l'enseignement public, il accepta une place de précepteur, qui non seulement lui permettait de voyager, mais qui lui laissait encore le loisir de

[1] *Lieder von Fr. v. Matthisson.* Breslau, bei G. Löwe, 1781. (Beethoven a mis en musique son poème d'*Adélaïde* en 1795). F. Brun écrivait à Bonstetten, lors de la mort de Matthisson : « Les poèmes de notre ami resteront aussi longtemps que la langue dans laquelle ils sont exprimés. La beauté classique des rythmes dont ils sont souvent revêtus, comme d'une draperie antique, l'élévation des idées, l'idéalisme des sentiments qui les environnent ainsi qu'une auréole d'immortalité, le coloris harmonieux qui les distingue si essentiellement, charment tous ceux qui, aux beautés éclatantes, préfèrent les teintes à demi effacées. » Lettre inédite de Fr. Brun à Bonstetten. Copenhague, le 30 avril 1831. (Papiers O. Brun) (trad.).

composer. C'est alors qu'il écrivit sa fameuse *Elégie sur les ruines d'un vieux burg*, qui par la description du paysage, la douce évocation d'un moyen âge de rêve, ses images délicates et son extrême mélancolie, enthousiasma Bonstetten, et fit naître en lui l'impérieux désir d'en connaître l'auteur.

La première rencontre de Bonstetten et de Matthisson fut banale. Ils se virent au milieu d'une nombreuse compagnie, où ni l'un ni l'autre ne purent être eux-mêmes. Mais, deux jours plus tard, en faisant une promenade à la campagne, seul à seul, ils pénétrèrent si avant dans l'intimité de leurs pensées, qu'arrivés sous un châtaignier, près d'une source vive, ils se jurèrent spontanément une amitié éternelle, amitié qui arriva « on ne sait comment », et dont « la musique » divine les plongea dans l'extase [1].

Aussi, dès son retour en Suisse, Bonstetten se hâta-t-il de mander à Müller : « L'histoire de mon amitié avec Matthisson est la même que celle avec toi sous la tonnelle de Schinznach. Il faut que tu fasses sa connaissance, et avec le temps nous arriverons bien à ce qu'il vienne en Suisse » [2]. Il ne croyait pas que la réalisation de son désir était si proche : une année s'était à peine écoulée que Matthisson frappait à sa porte.

Son arrivée fut si soudaine, qu'à quarante années de distance, Bonstetten se rappelait encore l'impression qu'il ressentit alors : « Voilà que de très grand matin, écrivait-il dans ses *Souvenirs*, mon domestique vint m'éveiller pour me dire qu'un étranger était là ; qu'il voulait me voir. C'était Matthisson qui avec la noble confiance de l'amitié venait s'établir chez moi » [3]. Celui-ci surprenait Bonstetten au moment où il s'apprêtait à quitter Berne pour Nyon, dont il avait été nommé bailli lors des dernières élections. Cependant, cette circonstance n'empêcha pas les deux amis de profiter des beaux jours de l'automne, et de con-

[1] *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 107.

[2] Lettre de Bonstetten à Müller, dans Haag, *op. cit.*, p. 66, N° 64 (trad.).

[3] *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 108. Dans une lettre, du 2 décembre 1813, Bonstetten rappelait à Matthisson son arrivée subite chez lui : « Junker Landvogt » sagte Abraham, es ist näne ä-Herr da ». « Er soll numme warten ; ich stehe auf. » — Siehe ! da war es « der liebe den Fesseln des Schulzwanges glücklich entronnene Matthisson. » *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, *op. cit.*, p. 26.

templer ensemble les frondaisons des innombrables bois qui entourent la ville : « Nous faisions des promenades dans ce merveilleux pays, écrivait Matthisson, ou bien encore à l'ombre d'un berceau de feuillage, le vieil ami racontait au plus jeune ses voyages à travers la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Italie ; il parlait de van Santen, de Gray, de d'Alembert, de Diderot, de Mably, de Thomas, de Voltaire, sur un ton tantôt sérieux, tantôt badin »[1].

Matthisson, qui voyait la Suisse pour la première fois, passait de surprise en surprise. Jamais la nature ne s'était imposée à lui avec une telle puissance et, dans le feu de l'inspiration, il composa un de ses meilleurs poèmes : *Elysium*, qu'il écrivit presque entièrement dans la forêt du Gurten.

Mais, le terme fixé pour l'entrée en fonction de Bonstetten approchait, et, vers la fin du mois d'octobre, Charles-Victor alla s'installer, avec toute sa famille[2], dans le château de Nyon, emmenant avec lui Matthisson. Il lui avait réservé un pavillon isolé, « le plus beau coin du château », avec entrée indépendante : car, tel un sanctuaire, la chambre du poète devait être séparée du monde. De sa fenêtre, Matthisson jouissait d'une vue bien faite « pour être mise au service de la poésie », il voyait le lac dans presque toute son étendue, le port de Nyon, et, par delà la côte de Savoie, « la vaste étendue des Alpes »[3].

L'activité que Bonstetten devait déployer dans son bailliage, ne l'empêcha pas de cultiver l'amitié de Matthisson. Il avait enfin un ami chez lui, qu'il pouvait aller visiter à toutes les

[1] *Friederich von Matthisson, Selbstbiographie. Nachlass, op. cit.*, p. 306. Matthisson arrive à Berne le 13 septembre 1787.

[2] Des quatre enfants qu'il avait eus, deux seuls étaient en vie : Charles-David, âgé de quatre ans, et Jean-Victor-Edouard, qui venait d'être baptisé peu de jours avant l'arrivée de Matthisson (8 septembre 1787).

[3] *Souvenirs*, p. 110. Sophie Laroche, dans ses *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizer Reise*, voir traduction Gaullieur, « Revue Suisse », 1858, p. 263-264, écrit : « Je suis logée dans la charmante petite chambre verte de Matthisson, celle où il a composé son beau poème du *Lac de Genève*. Dans la collection des livres choisis qui ornent mon cabinet je trouve des historiens et des poètes anciens et modernes. Je vois en eux l'esprit de Bonstetten et de Matthisson qui si souvent les ont lus ensemble. »

heures de la journée, et avec lequel il allait pouvoir partager ses enthousiasmes. Matthisson était pour lui la poésie vivante : « ...Quel bonheur, disait-il, de sentir à ses côtés un ami, et un ami tel que Matthisson avec lequel je pouvais sortir de la prose de la vie, pour entrer quelquefois dans la poésie de l'enfance qu'il avait si bien su chanter »[1].

Les promenades, que Bonstetten et Matthisson firent aux alentours de Nyon, furent, pour l'un et l'autre, une source de joies sans cesse renouvelée, qui se traduisit chez Charles-Victor par des accès de gaieté juvénile, tandis que pour Matthisson elle fut un élément puissant d'inspiration. A chaque instant, nous retrouvons dans ses poésies tel nom de villages qui bordent le lac Léman: Genthod, Rolle, Prangins et surtout Promenthoux, d'où il écrivit *Le lac de Genève*, son chef-d'œuvre :

> « Dans ce milieu solitaire, ou l'onde caresse le rivage,
> où la pensée muette se plaît à écouter les pas
> légers de la nature ; là à l'ombre du chêne
> s'élèvera ma tombe »
>
> « Bientôt on se dira dans le village, qu'à la pâle
> lueur de la lune au bruit léger, comme le
> bourdonnement lointain de l'abeille, le berger
> a cru entendre les chants du tombeau »...[2]

C'est à Nyon que Matthisson passa ses plus belles années. Sans souci du lendemain, libre de son temps et entouré d'affection, il pouvait se laisser aller à tous les caprices de son imagination : « L'humeur de Matthisson, raconte Bonstetten, variait du sérieux au gai (*sic*), plus souvent il était sérieux... Matthisson avait des journées entières où je ne pouvais lui arracher une parole, pas même une réponse. Ces journées de fermentation poétique étaient toujours suivies de quelque beau poème. Le matin, en s'éveillant dans son cabinet, mon ami jouissait de la belle vue, puis il travaillait jusqu'à une heure avant le dîner, qu'il passait le plus souvent à se promener seul avec moi. Après dîner il s'évadait furtivement pour faire de la poésie

[1] *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 112.

[2] *Souvenirs*, p. 113, 39 et 43e strophes du *Lac de Genève*. Traduction de Bonstetten.

d'amour avec quelque aimable et jeune personne. Il était si mystérieux, que jamais il ne m'en a fait la moindre confidence » [1]. Et, dans une lettre à Sander, achevant le récit de cette journée de poète : « A cinq heures, il redescendait de son Athènes pour prendre le thé, distraction qu'il trouvait au début fort prosaïque. Lorsqu'il n'y avait pas de visites ou de concert, il remontait à sa tour entendre les chœurs harmonieux d'Euripide » [2].

Bonstetten jouissait du bien-être qu'il procurait à Matthisson. Il mettait une sorte de coquetterie à prévenir ses moindres désirs : « J'aime à me rappeler le bonheur de mon ami, qui éprouvait à la fois le sentiment de sa liberté au sein de l'amitié, en présence de la nature la plus belle et la plus animée » [3]. Et Matthisson vieilli, se reportera, non sans émotion, à ces jours heureux : « Unis par les liens de la plus tendre amitié, Bonstetten et moi trouvions notre suprême bonheur dans les sciences, dans la contemplation de la nature et dans les rapports étroits de nos cœurs qui battaient à l'unisson ? Tantôt nous vivions sous le ciel de l'Attique, au temps de Périclès, tantôt nous rêvions de mondes irréels à côté de Platon, ou bien retournant à la réalité, nous écoutions, sous les grands marronniers de Genthod, les sages paroles du noble Bonnet » [4].

Cette idylle, du reste, ne pouvait se prolonger indéfiniment. Matthisson comprenait que l'hospitalité, dont il jouissait, était une halte bienfaisante et inespérée dans sa vie, mais qu'il devait essayer, dès qu'il en verrait la possibilité, de se rendre indépendant. Bonstetten s'offrit même à lui chercher une situation [5], et en automne 1789, après un séjour en Suisse de deux années, Matthisson partait pour Lyon, chez Schérer, en qualité de précepteur.

[1] *Souvenirs*, p. 113 et 114.

[2] *Matthisson's Nachlass*, *op. cit.*, tome I, p. 309 (trad.).

[3] *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 110.

[4] *Erinnerungen von Matthisson*, tome V, p. 299, dans ses *Schriften*. Orell, Füssli et Cie, 1825-1829 (trad.).

[5] Un instant, Bonstetten songe à servir une rente à son ami. Voir lettre inédite à Füssli. Nyon, 1er mars 1792. (Bibl. Zürich).

III

Tout semblait rapprocher Bonstetten et Müller, tout était contraste entre Bonstetten et Matthisson. En effet, Bonstetten n'avait-il pas seize ans de plus que Matthisson, puis le tempérament rêveur et contemplatif de ce dernier ne contrastait-il pas avec la nature vive et primesautière de Bonstetten, enfin les intérêts communs de la patrie, qui formaient le centre de l'amitié de Bonstetten pour Müller, pouvaient-ils unir Bonstetten et Matthisson ? Cependant, il ne faudrait pas conclure que les deux amis n'eussent aucun point de contact. Tout un côté du caractère de Bonstetten était porté à la sentimentalité, au lyrisme, et s'harmonisait avec l'âme rêveuse de Matthisson. De plus, l'un et l'autre avaient une culture étendue, beaucoup de lectures, et, par-dessus tout, une aisance dans leur manière qui manquait à Müller.

L'influence qu'exerça Matthisson sur Bonstetten est indéniable. Celui-ci prétendra même, dans ses *Souvenirs*, [1] que « sans Matthisson il n'aurait jamais pensé à se faire écrivain ». Bonstetten était trop affirmatif ; mais il est certain que ce fut son ami qui, par sa culture essentiellement germanique, le familiarisa avec les littératures du Nord et lui facilita l'étude de l'allemand. C'est lui aussi qui affina ses facultés de « sentir » la nature et qui lui permit d'extérioriser cette sensibilité. Chaque fois que Bonstetten revoit un paysage chanté par Matthisson, il lui est impossible de ne pas se ressouvenir des vers du poète, de leur harmonie, de leurs nuances délicates ; ils créent en lui une vision extraordinairement suggestive de la nature :

« Je ne puis voir ton lac, lui écrira-t-il, sans penser à toi, ou sans entendre en moi les stances de ta poésie. A Lausanne, j'ai vu un coucher de soleil, sur les sommets encore neigeux et colorés de toutes les teintes de rouge. Les reflets changeants se jouaient sur la surface perlée de l'eau. Les bords du lac resplendissaient dans

[1] *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 104.

la verdure, les arbres embaumaient...[1]. Quelle joie tu auras en revoyant le lac de Genève. Pour moi tu l'as comme métamorphosé. Tes poésies chantent continuellement en mon âme lorsque je me promène sur ses bords...[2]. Ah ! si tu étais ici. J'ai le désir continuel de t'avoir dans ce pays merveilleux des Alpes. Je ne puis pas te dire assez la puissance de la nature sur mon âme. Pendant des jours je pourrais me délecter à sa vue. Plus l'âme est souffrante, plus la nature lui paraît consolante, bienfaisante... oui, mon cher, cette jouissance-là et celle de l'amitié sont les plus grandes, les plus nobles que le ciel nous ait données. Cela, nous le savons, toi et moi[3]. »

Enfin, Matthisson fit plus encore. Non seulement, il se chargea de faire connaître à la jeune Allemagne l'écrivain suisse Bonstetten, en devenant en quelque sorte son éditeur[4], mais, c'est par son intermédiaire que Charles-Victor fit la connaissance d'une femme de lettres danoise, Friederike Brun, qui allait devenir sa plus chère affection.

Quant à l'influence que Bonstetten eut sur Matthisson, elle fut au moins aussi considérable. Il ne l'aida pas au point de vue matériel uniquement, en le libérant de tous soucis, mais il enrichit sa pensée. C'est lui qui le fit sortir du milieu allemand où il avait vécu jusqu'alors, qui lui fit connaître une autre littérature, bref, qui fut l'ouvrier le plus actif de sa destinée.

Depuis l'époque de Nyon, la vie les sépara sans cesse ; mais l'éloignement ne diminua en rien leur amitié, qui se fit de plus en plus tendre, de plus en plus intime, comme le prouve

[1] *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, *op. cit.*, p. 77. Genève, ce 2 avril 1821 (trad.).

[2] *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, *op. cit.*, p. 67. Genève, 1er avril 1819 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, *op. cit.*, p. 11. Valeyres, 1er décembre 1797 (trad.).

[4] Dès les premiers mois de son séjour à Nyon, Matthisson fit paraître dans un périodique allemand, que nous n'avons pas retrouvé, mais qui, selon Bonstetten, devait s'éditer à Mannheim, deux écrits de Bonstetten : une nouvelle, *L'Ermite*, et des *Pensées sur l'Immortalité de l'âme*. (Réimprimés dans les *Schriften*, p. 199-243, édit. 1824.) En 1793 enfin, il réunit toutes les œuvres de son ami, éparses en maintes revues, ou inédites, et les présenta au public sous le titre de *Schriften von Karl-Viktor von Bonstetten*, herausgegeben von Friederich von Matthisson, in-8°, Zürich, Orell, Gessner, Füssli et Cie, 341 pages.

leur correspondance : « Iou ! Iou ! la voilà la belle, la bonne lettre qui remplit mon cœur de joie ! car je t'aime dix fois plus qu'à Nyon » [1], écrivait en 1820 Charles-Victor à son ami, et encore : « La devise de ton cachet est : « Ante omnia musae » la mienne est « Ante omnia Matthisson... » [2]. Chaque fois qu'ils purent se rejoindre, ils le firent ; Matthisson est reçu à Genève et à Valeyres avec la plus franche cordialité, et Bonstetten, âgé de soixante-dix-sept ans, ne pourra résister au désir d'aller à Stuttgart embrasser son ami, qui vient de se remarier. Rien de plus spirituel que la lettre qu'il adresse au nouveau couple, une année après leur entrevue, et où il fait parler les deux époux :

Genève, le 2 septembre 1823.

— Chère Louise ! il est bientôt minuit, ne dors-tu pas encore ? tu es réveillée comme l'oiseau de Minerve !

— Oui, nous n'avons encore aucune lettre de Bonstetten ! Il faut que tu lui écrives.

— C'est lui qui me doit une lettre.

— Es-tu donc si cérémonieux et ta plume ne salue-t-elle les autres que lorsqu'on lui a fait la révérence ?

— Ma petite Louise, ce n'est pas cela, je te le jure ! Mais si par hasard Bonstetten était mort, ça serait dangereux de lui écrire — dangereux — car il pourrait bien nous apparaître recouvert d'un suaire blanc comme neige, et nous mourrions de peur. On n'aurait pas raconté tant de choses à ce sujet s'il n'y avait pas dans le fond un peu de vrai. Bonstetten nous aime tant, que connaissant le chemin de Stuttgart, le brave Satan pourrait bien l'attirer chez nous, si nous lui écrivons justement le jour de son enterrement. Regarde bien ce rideau-là ? Il me semble que j'aperçois déjà un spectre.

Et Bonstetten continue :

— Donne-moi un baiser, et reviens à la raison [3].

[1] *Briefe von Bonstetten an Matthisson, op. cit.*, p. 69. Genève, 17 juillet 1820 (trad.).

[2] *Briefe von Bonstetten an Matthisson, op. cit.*, p. 136. Genève 7 juin 1823 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Matthisson, op. cit.*, p. 148 (trad.).

Aloïs Heers, le dernier biographe de Matthisson, affirme, dans la préface qui accompagne les *Cinq lettres de Bonstetten*[1], que l'amitié de celui-ci s'était ralentie dans les dernières années, tandis que celle de Matthisson n'avait fait que grandir. La chose nous paraît inexacte. Il est vrai, cependant, que lorsqu'en 1826, le poète de l'*Elysium* fit paraître, sans l'assentiment de son ami, les *Souvenirs de jeunesse de Bonstetten*[2], et qu'en 1827, il confia à l'éditeur Füssli les *Lettres de Bonstetten à Matthisson*[3], expurgées et rognées, Charles-Victor en fut désagréablement surpris. Il lui écrivait quelques années plus tard : « Lors de l'apparition de mes lettres, j'ai eu l'impression que tu me promenais en chemise par les rues »[4].

Matthisson se défendit aussi bien qu'il le put. Il écrivit une lettre solennelle à Bonstetten, dans laquelle il lui disait : « Je déclare devant Dieu et ma conscience que jusqu'à mon dernier souffle, tu seras toujours pour moi le grand bienfaiteur : je te suis redevable de toute ma carrière. Je déclare devant Dieu et ma conscience, que depuis bientôt un demi-siècle tu as été la fierté, l'ornement et les délices de ma vie, et que je t'aime pardessus tout. Je te donne ma parole d'honneur que je ne publierai plus une ligne de toi. Ce qui a paru jusqu'à présent ne pouvait qu'accroître ta renommée ; je ne mérite donc aucun reproche à ce sujet... Depuis la mort de Louise (sa femme) rien ne m'a attristé, rien n'a fait saigner mon cœur comme ta vilaine lettre... je l'ai immédiatement brûlée »[5].

Bonstetten n'était pas rancunier, il pardonna, et les deux amis continuèrent à s'écrire, sans plus jamais se revoir cependant. Matthisson mourut à l'âge de soixante-dix ans, une année avant son aîné.

[1] *Fünf Briefe Matthisson's an Bonstetten*, éditées par Aloïs Heers, *op. cit.*

[2] *Erinnerungen aus Bonstetten Jugendleben*, « Minerva Taschenbuch, 1826.

[3] *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, herausgegeben von Füssli, 1827, *op. cit.*

[4] Lettre à Matthisson dans : *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, p. 354. Voir aussi Lettres inédites à Füssli. (Bibl. de Zürich), 6 mars, 27 mars, 25 août 1826.

[5] Lettre de Matthisson à Bonstetten publiée dans : *Fünf Briefe Matthisson's an Bonstetten*, *op. cit.*, 31 août 1826.

Bonstetten mandait alors à Mme Brun : « Hélas ! Matthisson, le bon, l'affectueux Matthisson est aussi mort, ou plutôt il a passé dans l'au delà... » [1] et il rappelait le temps de Nyon, les promenades à travers bois, les haltes au bord du lac... Rien ne subsistait plus dans sa mémoire, que le souvenir de leur vie commune, le temps heureux où ils couraient « après les eaux d'un ruisseau », y cherchant à lire « leurs destinées futures » [2].

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Fr. Brun. (P. O. Brun.), 20 mars 1831
[2] *Souvenirs, op. cit.*, p. 112.

CHAPITRE IV

LE BAILLIAGE DE NYON 1787-1793.

I

Le 13 avril 1787, Bonstetten fut nommé « Seigneur baillif » de Nyon. C'était l'un des plus grands bailliages de Leurs Excellences, dans le Pays de Vaud, contrée conquise par Berne en 1536 [1].

Depuis longtemps, Bonstetten briguait une fonction de bailli. Il se rappelait avec plaisir son heureux temps de Rougemont, où, délivré de la société bernoise, il avait pu être enfin lui-même. Ce n'est pas que Nyon ne lui causât quelque inquiétude : c'était un vaste gouvernement, en comparaison de celui du Gessenay. Il écrivait, quelques jours après son élection, à Reverdil, alors « lieutenant baillival » : « Soyez mon guide dans une place que la confiance même de mon Souverain me rend dangereuse » [2].

En effet, toutes les fonctions qu'il avait remplies déjà comme

[1] Ouvrages consultés :

a) Verdeil : *Histoire du canton de Vaud.* Lausanne, Martignier, 1852. Tome III, chap. XX, XXI. — b) Maillefer : *Histoire du canton de Vaud dès les origines.* Lausanne, Payot, 1903. — c) Maillefer : *Le Pays de Vaud de* 1789-1791. Lausanne, Viret-Genton. Lausanne 1892. — d) Dierauer : *Histoire de la Confédération suisse.* Traduit de l'allemand par A. Reymond. Lausanne, Payot, 1913. Tome IV, livre VIII, chap. VI, VII ; livre IX, chap. III, IV. — e) Ch. Burnier : *La vie vaudoise et la Révolution*, chap. XIV. Lausanne, Bridel, 1902. — f) Archives de Genève, Nyon, Lausanne, Berne.

[2] Lettre à Reverdil. Avril 1787. (Bibl. de Genève. Ms. Suppl. 723. Coll. Roger, N° VIII, fol. 110-119.)

préfet du Gessenay : administration des finances, surveillance des écoles, présidence du tribunal de première et de seconde instance, etc... il devait aussi les exercer à Nyon, mais avec plus d'ampleur [1].

L'installation du « Seigneur baillif », qui n'eut lieu qu'au mois de novembre 1787, revêtit le caractère ordinaire de ces solennités : Messieurs du Conseil durent « se rendre en habit de cérémonie à la salle de la maison de ville au son de la cloche », et « de là au château pour accompagner le dit Monseigneur baillif à l'église et lui prêter le serment accoutumé » [2].

Le rite traditionnel accompli, Bonstetten pouvait, en toute tranquillité, prendre possession du château, où habitait le représentant de l'autorité bernoise. Cette résidence seigneuriale ne devait pas déplaire au descendant de ceux qui avaient élevé jadis le « burg » de Bonstetten. Ces murs aux lourdes assises, cette terrasse plantée d'arbres, qui l'été entouraient le vieux donjon d'une large ceinture verte, cette vaste cour, ce porche, ces grandes salles boisées évoquant de somptueuses assemblées et dont les larges fenêtres encadraient le lac et les Alpes, tout cela était bien le décor naturel qui convenait à Bonstetten. Lui-même a décrit, à plusieurs reprises, le château de Nyon : « Sur une colline en pente douce, et qu'entoure modestement le vieux mur d'enceinte de la ville haute de Nyon, s'élève un château mi-antique, mi-moderne, dont les quatre tours s'élancent bien haut par-dessus les toits de la ville basse, bâtie en bordure du lac de Genève » [3].

Bonstetten, malgré ses appréhensions, s'adapta très vite à son nouveau genre de vie. Les premiers jours déjà, il écrivait à Müller : « A peine le soleil est-il couché toute la ville va danser à la promenade. C'est le contraste le plus parfait avec Genève, on n'y a ni esprit, ni argent, mais de l'insouciance et de la gaieté. Au mot de plaisir tout rit et danse.... J'y vivrai

[1] Le bailliage de Nyon était un bailliage de deuxième classe, au revenu annuel de 25-50,000 francs, qui comprenait un vaste territoire : la commune de Saint-Cergues, la ville de Coppet, les communautés de la baronnie de Coppet, les communautés de Crans, de Genollier, d'Arzier, du Muids, de Givrins. Cf. MAILLEFER : *Le Pays de Vaud., op. cit.*, p. 82.

[2] Manuaux du Conseil de la ville de Nyon. Jeudi, 22 novembre 1787.

[3] Lettre à Sander : *Matthisson's Nachlass, op. cit.*, tome I, p. 305 (trad.). Et plus tard, dans ses *Souvenirs*, il dira encore : « L'antique château

heureux et aimé et j'y puis faire beaucoup de bien »[1]. Mais, ce qui plus que tout charmait Bonstetten, c'était la société qu'il allait pouvoir fréquenter.

Dès son arrivée, nous le voyons prendre contact non seulement avec les gens de son bailliage, mais aussi avec ceux de Lausanne et de Genève. Son salon, qui ne peut être comparé à celui que tiendra, à peu de temps de là, Mme de Staël à Coppet, n'en sera pas moins durant quelques années un centre cosmopolite et mondain. On y rencontre des gens de toutes les conditions et de toutes les nationalités. Bonstetten ne demande à ses hôtes que de lui plaire et de l'intéresser : peu importe que ce soit un prieur du Grand-Saint-Bernard[2], un chanteur d'opéra[3], un historien[4], ou encore un philosophe[5].

de Nyon avec ses vieilles tours qui, de tous côtés, regardent la plus brillante nature, semblait le XIIe siècle venu pour contempler le XVIIIe.» p. 110.

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), s. l. n. d. (trad.).

[2] Fr. Brun : *Prosaïsche Schriften*. Zürich, Orell, Füssli, 1799., tome I, p. 293.

[3] a) S. Laroche, *op. cit.*, p. 410.

b) Bonstetten fut toujours d'une distraction prodigieuse. Dans sa vieillesse, il aimait à raconter les deux anecdotes suivantes, « qu'il arrangeait tant soit peu », nous dit Sainte-Beuve. « Une fois, mon salon était rempli d'hôtes de conditions, d'Emigrés nouvellement arrivés, qui devaient dîner avec moi. Je fus appelé pour une affaire imprévue ; en sortant du salon pour entrer dans mon cabinet, je ferme étourdiment la porte à double tour et mis la clef dans ma poche. L'affaire qui me réclamait était grave ; il fallait aller sur le champ en personne dans un lieu assez éloigné. Je fais atteler ; j'oublie mon dîner et mes hôtes. La nuit se passe en courses et quelle est ma stupéfaction, en rentrant chez moi le lendemain matin, de trouver la fatale clef dans ma poche ! Mes prisonniers affamés, supposant à mon absence et à leur réclusion quelques graves motifs qui les concernait, étaient demeurés cois pendant toute la nuit, mais en proie aux alarmes les plus folles et les plus excusables en égard aux circonstances. » Une autre fois, des religieuses de la Savoie, fuyant l'invasion française, étaient venues lui demander un passeport pour le canton de Fribourg : « Précisément dans ce moment-là, disait-il, j'expédiais la permission d'exporter pour les besoins de l'armée française une certaine quantité de bétail. Des deux papiers, je pris l'un pour l'autre ; je donnai gravement au fondé de pouvoir des religieuses le laissez-passer préparé pour les veaux. La bévue se reconnut à la frontière : on voulut absolument y voir une pasquinade philosophique, et tous mes efforts pour justifier mes distractions incurables n'ont pu jusqu'à cette heure rétablir ma réputation auprès des couvents savoyards ». Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*. Ed. Garnier, tome XIV, p. 447 et 448.

[4] Mallet (P. H.). — [5] Gorani.

Rien de plus animé que ces réunions. On y cause et on y lit, on y joue et on y chante. « Mme de Bonstetten a une voix ravissante » dira Sophie Laroche [1]. On aime à venir au château. Les gens du pays, tels que les vieux amis Reverdil [2], les de Prangins, les de Saint-Saphorin, ou encore les de Saussure de Genève [3], ou Jallabert de Begnins [4], y côtoyent des étrangers de marque, pour la plupart des émigrés français. Ce sont les Varicourt, dont le fils François, officier dans la « Garde du Corps » de Louis XVI, vient d'être massacré à Versailles en voulant défendre la reine [5] ; c'est Lenoir, le lieutenant de police de la ville de Paris, qui bien qu'il ait perdu ses trente domestiques et ses chevaux, a toujours une histoire drôle à raconter ; c'est Renz, un conseiller de Souabe qui habite Prangins. Ce sont enfin les « amis » qui restent à demeure au château : Matthisson, Füssli, Friederike Brun, Sophie Laroche. Il y a un va-et-vient continuel. Bonstetten invite et il est invité. Nous le trouvons à Rolle chez les Roguin [6], et les Rolaz [7], à Genève chez les Tronchin, à Genthod chez son vieux maître Charles Bonnet, à Coppet chez les Necker [8], à Lausanne chez Mme de Montolieu, l'auteur des *Châteaux suisses*, et sans doute chez Gibbon [9].

Il est toujours en route. Le cabriolet du « seigneur baillif » de Nyon est connu de tous les habitants de la côte, il n'y a pas

[1] S. Laroche, *op. cit.*, p. 294.

[2] Reverdil, (Elie-Salomon), 1732-1808. Professeur de mathématiques à l'université de Copenhague, puis précepteur des princes du Danemark, enfin secrétaire du roi. Voir de Montet : *Dictionnaire biographique*, *op. cit.*, et P. Kohler : *Mme de Staël et la Suisse*, *op. cit.*, chap. V. Voir aussi Benzinger : *Dänisch und schweizerische Beziehungen in der Vergangenheit*, article paru dans « Anzeiger für Schweizergeschichte » Année 1916. No IV. p. 241.

[3] Horace-Bénédict de Saussure se rendit souvent à Nyon durant la révolution de Genève en 1792.

[4] Fils du savant distingué de Genève. Voir de Montet, *op. cit.*

[5] Les Varicourt étaient Anglais d'origine et habitaient le pays de Gex. Le frère de François devint évêque d'Orléans. Voir le supplément de la « Biographie universelle ».

[6] Famille originaire d'Yverdon dont la plupart des membres firent du service à l'étranger. Voir de Montet, *op. cit.*

[7] Voir de Montet, *op. cit.*

[8] Voir Lettres inédites à Füssli. (Bibl. de Zürich). Nyon, 15 octobre 1792.

[9] Bonstetten connaissait Gibbon. Il l'avait rencontré chez Necker.

de jour où ils ne le voient passer. Un beau matin, il transporte à Prangins toute une famille, c'est celle de Friederike Brun, qui vient de se lier avec Matthisson à Lyon, et qui ne veut pas quitter la Suisse sans faire la connaissance de ce « cher Bonstetten ».

Comment, au milieu de cette vie agitée, Charles-Victor trouve-t-il le moyen d'accomplir ses devoirs de bailli ? C'est à se demander s'il se souvient encore des raisons pour lesquelles il a été envoyé à Nyon !

II

Qu'on ne s'y trompe pas ! Sous ses apparences un peu frivoles, l'existence du « Seigneur baillif » est l'une des mieux remplies qu'il soit. Dès son entrée en fonction, il se met au travail avec un véritable zèle, s'astreignant souvent à des besognes peu intéressantes, mais desquelles dépend la prospérité de telle ou telle partie de son bailliage. Aussi, excédé de fatigue, écrit-il un jour à Müller : « Mon métier de baillif me tue, j'ai tout le jour affaire dans ma galère. Vous volez sur vos ailes et jouissez de vos talents tandis que je ne fais que passer d'une galère dans une autre » [1].

Bonstetten exagérait sans nul doute. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'il était loin de négliger sa mission de magistrat. Du reste, les Archives de Nyon, de Lausanne, de Genève et de Berne sont là pour prouver son activité. Le nom de Bonstetten figure sur un grand nombre de pièces « baillivales » : la plupart sont écrites de sa main et rédigées d'une façon très personnelle.

S'il s'adresse, par exemple, aux « Magnifiques et très honorés Seigneurs de Genève », il ne pourra s'empêcher de leur exprimer l'intérêt qu'il porte à la petite République, et, en profitera pour leur faire cette déclaration : « ...Je n'ai jamais mieux senti à quel point mon cœur était citoyen de Genève qu'en recevant la lettre dont vos Seigneuries m'ont honoré. J'étais surtout flatté qu'on eût daigné voir qu'une partie de mon bonheur était attaché au sort d'une République que j'ai toujours regardée

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 6 janvier 1789.

comme ma patrie »[1]. Et encore : « ...Soyez persuadés que je m'empresserai à concourir à tout ce qui pourra tendre à maintenir la bonne harmonie entre les deux Etats... alliés depuis deux cent soixante-six ans. Le devoir de ma place autant que mon cœur me lient au bonheur de Genève »[2].

Ou bien, s'il présente une requête à Leurs Excellences, il ne pourra leur parler, sans y mettre tout son cœur : on y sentira sa préoccupation constante d'améliorer le sort de ses administrés, et cela dans tous les domaines, qu'il s'agisse de demandes concernant l'assainissement d'un marais [3], la construction d'un pont [4], l'établissement de greniers à grains en cas de famine ou de guerre [5], l'exemption des droits de péage pour la poterie [6], la répartition de terrains communaux entre les familles indigentes [7], ou encore la réforme des écoles [8], ou le traitement de « la maladie des bêtes à cornes » [9].

Mais il était plus qu'un bon administrateur, car ce que ni les Archives, ni les bibliothèques ne nous révèlent, c'est son attrait

[1] Archives de Genève. Nyon, ce 10 février 1789.

[2] Archives de Genève. Nyon, ce 1er juin 1793.

Des citoyens genevois ayant fait afficher à Nyon un programme dans lequel on traitait Bonstetten de Catilina, et des gens de Versoix l'ayant menacé d'assassinat, il écrivait spirituellement : « ..Je serais charmé de n'être pas assassiné, fût-ce même à l'honneur d'une République que je tiens comme ma patrie. » Archives de Genève, Nyon, ce 29 juillet 1790, lettre à Puerari. Durant toute son activité « baillivale », Bonstetten s'inquiéta des événements de Genève. Il entretint une correspondance suivie avec Isaac Cornuaud, le défenseur des « Natifs ». Voir « Mémoires d'Isaac Cornuaud sur Genève et la révolution de 1770-95 », publiés par Mlle Cherbuliez. Cf. aussi : *Trois lettres de Bonstetten à Cornuaud*, dans le « Berner Taschenbuch », de 1916, p. 211-215.

[3] Archives de Lausanne. Nyon, 4 avril 1791.

[4] Archives de Lausanne. Nyon, 13 août 1793.

[5] Archives de Lausanne. Nyon, 20 mars 1793.

[6] Archives de Lausanne. Nyon, 1er juillet 1793.

[7] Archives de Lausanne. Nyon, 16 mars 1790.

[8] « Observation sur le projet d'améliorer l'éducation publique de la jeunesse de Nyon, présentée à Bonstetten en mars 1790. » (Bibl. de Genève. Coll. Roger-Reverdil, 42.)

[9] *Lettre de M. de Bonstetten, Seigneur Baillif de Nyon aux amateurs du Journal*, 18 octobre, N° 42, p. 166-168. Traduit en 1789 dans « Le Musée suisse de Zürich » sous le titre : *Schreiben des Herrn von Bonstetten, Landvogt zu Nion, an die Herren Verfasser des Lausanne Journals über die Viehseuche*, N° de mars, p. 231-235.

personnel. Dépourvu de toute morgue, bon et compatissant avec chacun, s'intéressant au moindre événement survenu dans la contrée, il sait se rendre populaire. Il tient à être de toutes les réjouissances, de toutes les manifestations publiques ; il aime à se mêler aux gens du pays. Ne le voit-on pas, un jour, danser la farandole avec des jeunes filles de Nyon [1], et, une autre fois, les inviter dans la cour du château à un bal champêtre ? C'est alors un débordement de joie dans toute la ville, on lui chante des couplets :

« Ah ! que nous sommes bien ici !
Restons comme nous sommes. »

Et une trentaine de jeunes paysannes, vêtues de blanc et de rose, tenant des guirlandes et des lanternes de papier, viennent lui dire des vers et l'entourent de fleurs : « La plus jolie, dit Bonstetten, fit cadeau à ma femme d'un ruban de ceinture. Enfin, les lanternes furent suspendues aux arbres et l'on dansa... rien de plus ravissant que de voir sur la terrasse cette ronde de trente jeunes filles, toutes habillées de même, et qui évoluaient à la lueur féerique des lanternes » [2].

Bonstetten avec de tels procédés était sûr de s'acquérir la sympathie des habitants. Aussi plusieurs années après son départ, alors qu'il est revenu quelques jours dans son bailliage pour y mettre un peu d'ordre, pourra-t-il écrire à son amie Brun : « ...Femmes et hommes me suivent en pleurant dans les rues, en me priant de ne pas les abandonner... tout se fait par amour pour moi » [3].

Cependant, malgré toute l'intelligence et toute la bonté dont il faisait preuve, Bonstetten n'en était pas moins, pour beaucoup de Vaudois, le représentant d'un pouvoir qu'ils ne suppor-

[1] Louis Vulliemin : *Le canton de Vaud.* Lausanne, Bridel, édit. de 1885, p. 168-169.

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Frankfurt am Main, Schaefers, Buchhandlung, 1829, tome I, p. 11. Cette lettre, ainsi que toutes celles éditées par Gaullieur dans la « Revue suisse » de 1858, et datant de l'époque de la Révolution, ne sont pas, comme il l'affirme, adressées à Haller, mais bien à Fr. Brun.

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 53. Nyon, 22 janvier 1798.

taient qu'avec peine Sa conduite ne pouvait empêcher que le parti des mécontents n'allât grandissant de jour en jour. Car pour *un* bailli aux idées libérales qu'envoyaient Leurs Excellences dans le Pays de Vaud, combien y en avait-il de despotes, qui ne considéraient leurs administrés que comme de véritables sujets, bons uniquement à payer les impôts ! Aussi, lorsqu'éclatèrent en France les événements précurseurs de la Révolution, la convocation des Etats généraux, la prise de la Bastille, et la nuit du 4 août, le peuple vaudois tout entier fut secoué d'un grand frisson d'espérance : c'était peut-être l'avènement de l'autonomie tant désirée.

Bonstetten, qui ne prévoyait pas — comme beaucoup d'autres avec lui — les passions que la Révolution allait déchaîner, et ne voyait en elle que l'abolition du pouvoir absolu qu'il détestait, la salua, lui aussi, avec joie. Il écrivait à Müller, durant l'automne de 1789 : « Je vois approcher des temps fabuleux que je n'aurais jamais osé espérer ; je vois le crépuscule [1] de la liberté éclore peu à peu sur l'univers : les vrais amis de la liberté me paraissent des dieux sur la terre et vous êtes un de ces hommes rares faits pour élever notre race à la hauteur à laquelle elle paraît destinée.... Il me semble que c'est le moment ou jamais d'une liberté générale et d'une constitution stable dans la grande République européenne » [2].

Mais, quelques mois après, considérant les progrès effrayants que faisaient les idées révolutionnaires dans le Pays de Vaud, il commence à s'inquiéter : « Voici une année que les idées françaises ont gagné, j'ai vu de mois en mois les esprits s'en teindre... nous sommes à la veille d'une révolution, le gouvernement devrait la faire lui-même.... Je vois ce qui perdra Berne, c'est que le peuple n'y a aucune influence constitutionnelle, un corps intermédiaire entre le Pays et le Sénat nous sauverait peut-être » [3]. Et il supplie Müller d'intervenir, de proposer à Berne un plan de réorganisation gouvernementale, de secourir sa patrie. Mais Leurs Excellences n'écoutent rien, pas plus Müller

[1] Lire sans doute aurore.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), s. l. n. d. (mais fin 1789).

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Nyon, le 7 septembre 1789.

qu'un autre, et Bonstetten commence à désespérer. En 1790, il déclare : « La secousse est terrible... le Gouvernement n'a plus de muscles, les nerfs sont raides et insensibles, il faudrait une grande Réforme. Le mot d'aristocratie est devenu une Injure, nous tenons à un fil. C'est la maturité de la feuille qu'un souffle suffit à faire tomber » [1].

En effet, les événements se précipitent dans le Pays de Vaud. Certaines villes, telle Morges, protestent contre diverses contributions exigées par Leurs Excellences, enfin, un pasteur [1] ayant été condamné injustement par le Gouvernement bernois, une agitation sourde se répand dans tout le pays. L'anniversaire du 14 juillet approchait et quelques villes, Lausanne et Rolle en particulier ne voulurent pas laisser passer ce jour sans manifestations publiques. A Rolle, Amédée de la Harpe, se mit à la tête des organisateurs de la fête. Elle devait consister en tir, banquet, discours et danse. Bonstetten y fut invité personnellement. En homme avisé, il accepta. Il ne fallait pas, pensait-il, qu'un représentant du Gouvernement eût peur. Sa présence ne pouvait être qu'utile en arrêtant, éventuellement, les propos mal intentionnés. Bonstetten arriva donc à Rolle dans la matinée. Il assista au tir, puis au banquet, où, parmi les convives se trouvaient d'autres personnages dévoués à Berne : le baron de Rolle, M. de Kirchberguer, et différents aristocrates des environs. On donna même la place d'honneur au Seigneur baillif, en le mettant à côté du « roi du tir ». Au début, tout se passa avec assez de calme, mais lorsque, coup sur coup, des toasts furent portés non plus à la patrie ni au Gouvernement, mais bien à la Nation française, à l'Assemblée nationale, aux défenseurs des droits des peuples, à *l'amendement de ceux qui ont erré sur le vrai patriotisme* (ce dernier toast s'adressait directement au Gouvernement de Berne), Bonstetten comprit alors que sa place n'était plus là : il quitta l'assemblée. A partir de ce moment, l'excitation grandit encore. Il semblait qu'on n'eût attendu que son départ pour faire dévier cette réunion en véritable manifestation révolutionnaire. On perdit toute retenue.

[1] Le pasteur Martin de Mézières avait osé prétendre que les pommes de terre étaient un légume et non pas une graine, et qu'en conséquence elles ne devaient pas être soumises à la dîme. Voir MAILLEFER : *Histoire du Canton de Vaud, op. cit.*, p. 373.

Des mots blessants furent lancés contre les aristocrates, on parcourut les rues de Rolle en cortège tumultueux et, la fête s'acheva par une vaste ronde, autour d'un drapeau d'abbaye surmonté du chapeau de Guillaume Tell et de rubans tricolores [1]. Tel fut ce banquet de Rolle, qui devait attirer les foudres de Leurs Excellences sur le Pays de Vaud.

Quant à Bonstetten, cette démonstration, contre le gouvernement qu'il représentait, lui fit une vive impression : depuis ce jour, il vit clairement que l'honneur de sa patrie était en jeu. Sans abandonner ses idées démocratiques et libérales, il s'efforça de mettre en valeur la constitution de la République bernoise, montrant, à chaque occasion, le danger qu'il y aurait, pour le Pays de Vaud, à suivre l'exemple de la France. Dans un discours qu'il prononça à l'abbaye de Bonmont, en 1792, il disait entre autres choses :

« Faut-il parce que vos voisins (les Français), pour bâtir à neuf ont mis le feu à leur patrie, (que) vous incendiiez aussi vos villages, pour rester ensuite à la merci de vos charlatans et de vos conseillers perfides.... Ah ! rappelons-nous ce que nous étions il n'y a pas plus de trois ans ! alors nous vivions tous heureux et réunis dans une douce confiance. Que s'est-il donc passé depuis lors de si sinistre pour changer en enfer le ciel de notre patrie !... Esclaves de la mode ; irons-nous renverser à la fois la religion et les lois pour suivre l'exemple de ceux qui ont régné jusqu'ici sur nos coiffures et sur la coupe de nos habits et qui voudront régner encore sur les ruines de notre patrie et de notre liberté !... Rappelons-nous que condamnés par la nature à la pauvreté, notre prospérité est l'ouvrage de plusieurs siècles de sagesse qu'un seul instant fatal pourrait nous ravir pour toujours [2]. »

De plus en plus, Bonstetten sent que son devoir est de parer aux menaces révolutionnaires. En 1792, lorsque l'armée de Montesquiou, sur l'ordre de la Convention, veut s'emparer de Genève et de la Savoie, il s'emploie de toutes ses forces à préserver le pays d'une invasion, multipliant les courriers auprès

[1] Sur le banquet de Rolle, voir LAHARPE : *Essai sur la constitution du Pays de Vaud.* Paris, Batilliot, 1796, p. 224-225.

[2] *Discours sur les délateurs*, prononcé à Bonmont en 1792, 16 p. ; sans nom d'éditeur.

de Leurs Excellences, pour les conjurer de venir au secours de la petite République amie :

« La consternation est affreuse à Genève et en Savoie [1], disait-il.... Tout dépend de la promptitude des secours ; je crains que nous ne soyons pillés et insultés par le lac et par terre... la plus grande énergie et le plus prompt secours peuvent seuls sauver Genève et ce pays du pillage qui se ferait même sans l'ordre des chefs [2]. »

Son appel, heureusement, fut entendu, et le péril écarté [3].

Enfin, dans sa conduite avec les émigrés, son attitude fut toujours conforme à celle de son gouvernement, quoi qu'en prétende Karl Morell, un de ses biographes, sauf toutefois, quand il reçut l'ordre de sévir contre Mme de Staël, qui s'était installée à Coppet. Non seulement, il ne voulut exercer aucune surveillance sur elle [4], mais lorsque la baronne vint habiter Promenthoux, à quelques pas de Nyon, il ne se fit aucun scrupule de lui rendre visite [5].

[1] Archives de Berne. Acte du Conseil secret., tome XVII. 23 septembre 1792.

[2] Archives de Berne. Acte du Conseil secret., tome XVII. 27 septembre 1792.

[3] Il est intéressant de lire la relation que Bonstetten adressa à Füssli, lors de la fuite de Montesquiou : « Cher ami, quel moment inoubliable. C'était mardi vers les sept heures. J'étais chez les Necker, Mme de Staël était en train de lire la chronique de Condorcet qui contenait des injures abominables à l'adresse de Montesquiou, si bien que tous nous avions les larmes aux yeux. La porte s'ouvre et le valet de chambre annonce : M. de Montesquiou. « Je sais bien d'où je viens, nous dit-il, mais je ne sais où je vais, et viens vous le demander. » Lui qui, quelques heures auparavant, commandait une armée de 50,000 hommes et auquel obéissaient 27 départements, n'avait plus même une chemise à se mettre ; d'Yvernois lui avait prêté un habit et un chapeau, et il était venu en char à banc. » Bonstetten l'interviewe alors sur les intentions des Français à l'égard de la Suisse, et Montesquiou de lui répondre : « Si l'on vous attaquait, on commettrait le plus grand des crimes. » Sur quoi, Bonstetten, priait son ami de bien recevoir Montesquiou à Zürich, car il avait « peut-être sauvé la patrie ». Lettre inédite à Füssli. (Bibl. de Zürich.) Nyon, 14 novembre 1792 (trad.).

[4] Archives de Berne. Acte du Conseil secret., tome X et XI. Consulter aussi P. Kohler : Mme *de Staël*, *op. cit.*, p. 694-695.

[5] Je vis ici avec Necker, Mme de Staël, Montmorency et de Jaucourt. Si j'avais le temps.... Que d'anecdotes, que de choses j'entends ! » Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 1793.

Cependant l'automne approchait, et, avec lui, la fin de ses six années de « baillivat » [1], l'une des périodes les plus actives de sa carrière de magistrat. Jamais, en effet, il n'avait eu l'occasion de déployer autant d'énergie. Continuellement sur la brèche, il avait fait preuve d'endurance et presque de courage. Il n'avait pas craint, alors que tout le Pays de Vaud était en fermentation, d'affirmer bien haut la souveraineté de son gouvernement, quoique souvent en désaccord avec lui [2].

Qu'on ne se le dissimule pas : la situation de Bonstetten était délicate. Ce ne fut qu'avec infiniment d'adresse et de tact, qu'il parvint à se maintenir à ce poste difficile, sans toutefois être à l'abri des critiques. Le grand patriote vaudois, Frédéric-César de Laharpe, déclarait, entre autres, que sa conduite n'avait cessé d'être équivoque, et que son prétendu libéralisme n'avait été qu'une attitude [3].

[1] M. Beaunier, dans *Trois amis de Mme de Staël* (*Figures d'autrefois*, Nouvelle Librairie nationale, Paris, 1918, p. 238-244), fait erreur lorsqu'il dit : « Bonstetten devina qu'avec des Excellences tracassières et une ambassadrice impatiente, la vie serait une aventure détestable. Il avait le souci de sa tranquillité : il résigna son bailliage de Nyon. » Or, étant entré en fonctions durant l'automne de 1797, et les « baillivats » ne se prolongeant jamais au delà de la sixième année, sa mission prenait fin tout naturellement.

[2] a) Bonstetten appliquait souvent assez mal ses mesures libérales. Leurs Excellences ne lui adressèrent jamais de blâme direct, mais le fait qui suit prouve assez qu'Elles ne l'approuvaient pas toujours. Un citoyen de Genève, fort peu recommandable, Dessonnaz, arrêté comme espion par ordre du Sénat de Berne, fut, paraît-il, relâché par Bonstetten qui ignorait tout de cet individu. Celui-ci, dès qu'il fut libéré, envoya une lettre d'injures à Berne, spécifiant toutefois le libéralisme du bailli de Nyon, il s'écriait : « Mais M. de Bonstetten n'était pas un monstre et j'échappai aux satellites envoyés pour me saisir, recevez ici mon hommage, généreux Bonstetten ! Vous n'êtes pas un de ces tyrans féroces dont l'Helvétie est couverte. Vous auriez pu me livrer à des barbares qui m'auraient enseveli dans quelque vieux donjon et vous ne l'avez pas fait ! » (Manuel du Conseil secret, IX, 26 novembre 1791.) Leurs Excellences envoyèrent cette lettre à Bonstetten en l'accompagnant du dossier judiciaire du dit Dessonnaz. Bonstetten ne dut pas être très fier ce jour-là.

b) Dans une note accompagnant les *Briefe an Fr. Brun*, Bonstetten disait : « Lorsque j'eus achevé mon bailliage en 1794, je sentis avec amertume la colère que l'on avait à mon égard à Berne. » p. 95, tome II, *op. cit.*

[3] F.-C. DE LAHARPE : *Essai sur la Constitution du Pays de Vaud.*, tome II. L'an V de la République, 1796, p. 63, 64, 65, en notes.

Bonstetten, cependant, était resté un partisan sincère de la liberté, mais non pas du désordre et de l'anarchie. Il lutta avec toute l'énergie dont il était capable, pour le maintien des lois établies, convaincu du reste de la nécessité d'une transformation gouvernementale. Il espérait toujours qu'une fois ou l'autre, Leurs Excellences comprendraient que *seule* une constitution à base démocratique était capable de triompher des temps nouveaux, et que cette réforme des pouvoirs entraînerait avec elle un traitement plus équitable des pays sujets.

Du reste, Bonstetten se rendait bien compte que ses intentions n'avaient pas toujours été comprises, et qu'il n'avait contenté ni les libéraux vaudois, ni ses collègues du Grand Conseil. Mais, du moins, il avait la satisfaction d'avoir agi selon sa conscience, et à aucune époque de sa vie, il n'avait éprouvé une telle tranquillité d'âme. A la veille de son départ de Nyon, il écrivait à Müller : « Dans peu de jours, ce beau lac disparaîtra. J'ai vécu six années heureuses, six années où j'ai vécu ce que peu d'hommes ont vu. A la tête de ce pays battu par toutes les vagues de la tempête j'ai vu passer trois législations et j'ai senti l'orage suspendu sur ma tête » [1].

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 1793.

CHAPITRE V

DERNIÈRES ANNÉES DE VIE PUBLIQUE LES BAILLIAGES ITALIENS

I

BONSTETTEN a quitté Nyon. C'est l'époque des longues soirées au coin du feu. Il les passe dans le grand salon de Valeyres, entouré de sa famille et de ses amis Trembley [1] et Matthisson, qui viennent l'un et l'autre de se marier. Tout de suite, il organise ses journées : le matin de huit heures à midi, il travaille ; sa table est toujours pleine de manuscrits inachevés et de livres qu'il est en train d'annoter. A midi, il s'en va dans les vignes. Il s'entretient avec ses paysans : c'est le temps des vendanges, le raisin est doré, la récolte est bonne, tout Valeyres chante : « Ah ! que l'amour a des charmes, qu'il soit toujours parmi nous » ! [2] Après le repas, il se repose ou se promène dans les bois des alentours, tout jaunis déjà par l'approche de l'hiver, et, lorsque le soir descend, et qu'Abraham, le domestique, a fermé les volets et apporté les lampes à huile, il vient se chauffer devant le feu, où l'attendent déjà sa femme et ses deux fils.

Cette atmosphère, toute de calme et de sérénité, le repose de sa vie mouvementée de Nyon : il a l'impression que rien ne pourrait mieux lui convenir, pour l'instant, que cette

[1] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.), s. l. n. d.

[2] Voir *Briefe an Fr. Brun*, *op. cit.*, p. 23-37, tome I.

existence de propriétaire campagnard, où, libre de toute entrave, il peut se donner plus complètement aux siens et à ses livres. Il se demande même s'il ne veut pas quitter la magistrature, d'autant que la mort récente de sa mère, le met en possession d'une fortune [1], qui lui permet de vivre sans son traitement de Grand Conseiller. Il fait part de ses perplexités à Müller : « Je suis hésitant si je me retirerais des affaires pour vivre uniquement occupé de lettres, ou si je me jetterai dans les affaires. J'aimerais assez les affaires, mais je me sens peu propre à cette espèce de cour qu'il faut faire à quelques millions de sots dans une République » [2].

Le devoir cependant l'emporte. Bonstetten aime trop sa patrie pour l'abandonner dans une heure aussi grave. Il estime qu'il est assez jeune — quarante-huit ans — pour lui rendre encore quelques services, qu'il ne doit pas se retirer du combat, avant d'avoir donné toute sa mesure. Il retourne donc à Berne. Du reste, il ne désespère pas de voir triompher ses idées.

Mais il se berce d'illusions. A peine rentré en fonctions, il comprend que les événements de France, qui risquent aussi de bouleverser la République bernoise, n'ont pas produit sur le gouvernement l'effet qu'il en avait attendu. Au lieu de faciliter l'accès du Grand Conseil à toutes les classes de la bourgeoisie [3], et d'élargir le cadre de celle-ci, il semble, au contraire, qu'on veuille restreindre encore le nombre des « familles régnantes », et rendre ainsi le patriciat plus impopulaire et plus haïssable que jamais. Leurs Excellences ne veulent pas voir que les temps ont marché depuis quatre ans, que des réformes s'imposent, et, que si elles n'émanent pas du sein même de l'Assemblée législative, elles seront introduites par une révolution, qui coûtera probablement la vie à la vieille constitution.

Bonstetten prophétisait juste, et s'il avait eu un tempéra-

[1] Huit à dix mille francs de revenu.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Yverdon, 18 juillet 1793.

[3] Ne pas oublier que de l'ancienne bourgeoisie bernoise étaient issues les familles patriciennes et que l'accès à cette dernière dignité n'était plus possible.

ment plus combatif, s'il avait aimé la lutte, s'il avait été doué d'énergie et d'endurance, il eût été appelé à jouer un rôle de tout premier ordre dans l'histoire de son pays. Mais il ne détestait rien tant que de faire accepter ses idées par la contrainte, et, du moment qu'on s'entêtait à ne pas les entendre, il préférait — pour un temps tout au moins — s'éloigner de ce Berne où il vivait « sur la roue ». Aussi, après avoir séjourné quelque temps à Valeyres, où il s'inquiéta surtout de l'éducation de ses enfants [1], et s'être rendu à Coppet et à Mézery[2], voir M. Necker et sa fille, il parvint enfin à obtenir, aux élections de Pâques 1795, la place de « syndicateur » dans les « Bailliages italiens » ou « Bailliages ultramontains » [3].

II

Cette situation de bailli, dans les vallées qui constituent le Tessin actuel, semblait, à vrai dire, créée pour Bonstetten. Non seulement, il allait passer quelques mois de l'année dans un pays qui l'enchantait, « au bord d'un lac merveilleux, où les pins élargissent leur sommet en forme de parasol et où les

[1] N'ayant pu trouver de précepteur pour ses fils, ce fut Bonstetten qui durant quelques mois travailla avec eux. Il leur lisait les grands hommes de Plutarque, l'histoire romaine, des abrégés d'histoire suisse de Müller, etc. Il prenait un réel intérêt à l'éveil de ces petites âmes.

[2] Mézery était une propriété que Mme de Staël avait louée aux environs de Lausanne, Bonstetten y passa quelques semaines. Il écrivait alors : « Je vis ici avec les ruines vivantes de la France. Je me hâte d'en jouir avant que cet esprit disparaisse entièrement. Je vous dirai au creux de l'oreille que vous seriez enchanté d'être ici avec M. de Narbonne, la duchesse de Laval, son fils de Montmorency, M. Constant, etc. » *Lettres de Bonstetten à Stapfer*, parues en fragments dans la « Bibliothèque universelle » et « Revue suisse » en 1893. Tome LX, p. 309-345, précédées d'une courte notice biographique de Philippe Godet. Les 77 lettres originales se trouvent en la possession de Mlle Valentine Stapfer, château de Talcy (Loir et Cher), qui a eu la grande obligeance de nous en faire parvenir la copie intégrale.

[3] Aenetbirgische Vogtein.

Voir sur les bailliages italiens : Dierauer, *op. cit.*, tome IV, livre VIII, chap. VII, p. 362 et suivantes, et l'article très intéressant d'Emilio Motta : *Come rimanesse Swizzero il Ticino nel* 1798, dans le « Politisches Jahrbuch » de Hilty. Berne, Wyss, 1888, p. 97-198. Cf. également Morell. *op. cit.*, p. 145 et suivantes.

lauriers-cerises mirent leurs feuillages lustrés dans le cristal des eaux »[1], mais il allait, en homme bon et clairvoyant, dévoiler à ses compatriotes la misère dans laquelle étaient tombés ces bailliages.

En effet, ceux-ci, à l'encontre du Pays de Vaud, n'appartenaient pas exclusivement à la République de Berne, mais étaient la propriété de la Confédération entière, Appenzell excepté. Chaque canton avait, par conséquent, le droit de s'y faire représenter à tour de rôle par un bailli. Mais comme chaque bailli restait deux ans en fonction, le même canton ne pouvait avoir un représentant que tous les vingt-quatre ans. C'est la raison pour laquelle il avait été décidé qu'un syndicat ou commission de douze membres — chaque membre représentant un canton — y serait envoyé toutes les années, durant deux mois de l'été, afin de vérifier les comptes annuels et juger les procès en litige.

Il n'est pas difficile de se représenter ce que devait être le résultat pratique d'un tel gouvernement, où chacun des douze copropriétaires cherchait à faire valoir ses droits, et à retirer le maximum d'avantages[2] !

C'est le 25 juillet 1795, que Bonstetten, accompagné seulement d'un domestique, quitte Berne, laissant sa famille à Valeyres. Il voyage en cabriolet, choisissant les routes les moins accidentées, afin de ne pas arriver trop fourbu à son lieu de destination. Du reste, il prend son temps : il s'arrête à chaque relais. Ici, il admire un paysage, là, il visite une célébrité de la contrée, tel le mège Schüppach de

[1] *Briefe von Bonstetten an Matthisson, op. cit.*, p. 3 et 4 (trad.).

[2] « On ne peut pas facilement se représenter, dit Bonstetten, un gouvernement plus misérable ni plus maladroit que celui qui est composé de douze républiques. Une prairie, un champ appartenant à plusieurs personnes sont déjà mal administrés, mais combien est-ce plus vrai d'un pays ! Aucune dépense publique ne pouvait être faite sans l'assentiment des douze cantons qui n'avaient pas de trésors communs et où une volonté unique était encore plus difficile à trouver que l'argent. Les revenus tirés par chacune de ces républiques se montaient à peine à vingt louis d'or. Comme les baillis n'avaient pas d'autres revenus que les procès, leurs palais étaient une véritable « fabrique à procès » qui, mêmement sans baillis, et presque contre leur volonté, auraient continué à fonctionner toute seule. » (*Neue Schriften*, tome III, p. 239. VIme lettre), (trad.).

Langnau [1] ; plus loin, il interroge un paysan sur le rendement du sol ou le prix du bétail. Il voit tout, se renseigne sur tout, et d'étape en étape, il atteint enfin, dans les derniers jours du mois d'août, les vallées du Tessin. Il s'installe à Locarno, dans un vaste cloître, mis gracieusement à la disposition des douze syndicateurs.

Sans perdre de temps, Bonstetten commence ses petites expéditions d'enquête. Monté sur un mulet, précédé d'un « condottiere » qui, en l'honneur de M. le syndicateur, « tient son chapeau à la main et deux poulets rôtis sous le bras » [2], il s'en va, parcourant les différentes vallées des bailliages : Verzasca, Onsernone, Centovalli, Valmaggia, Lavizzara. Il s'arrête partout, observe, interroge, note ; il apprend ce qui se passe dans chaque village. Il sait que dans le val Verzasca on file le chanvre, que les femmes y sont très fidèles et que les maris jaloux portent sous leur ceinture un petit couteau recourbé : le « falce ». Dans le Valmaggia, on pratique encore la torture pour faire avouer les délits de justice. Enfin, dans le val d'Onsernone, on est toujours en procès, et, depuis des années les gens se disputent pour une somme de trois francs. Cependant il y a moins de paresseux qu'ailleurs : hommes et femmes travaillent la paille : « Les femmes tressent debout, assises, en marchant ; au tribunal, lorsqu'elles doivent paraître devant le bailli : elles s'endorment même en tressant ; oui, on m'a assuré que quelquefois elles continuaient à tresser en dormant » [4].

Tout l'intéresse, les mœurs, les coutumes, la nourriture des habitants, la production du sol. Ici, il décrit l'intérieur d'une chaumière : « Une grande cuisine avec au centre le fourneau ; les cheminées sont très rares ; pas de fenêtre... les chambres sont basses, sans chaises, garnies d'armoires sur lesquelles on peut s'asseoir. En hiver, les gens se tiennent sur des bancs autour

[1] Cette célébrité de Langnau faisait accourir les belles parisiennes jusque dans ce coin perdu de l'Helvétie. « Il considérait le corps humain comme une grosse bouteille de vin, à deux embouchures, nous dit Bonstetten, avec quelques os et quelques muscles pour soutenir l'estomac. » *Neue Schriften*, tome III, p. 71.

[2] *Neue Schriften*, *op. cit.*, tome III, p. 71, lettre I (trad.).

[3] *Neue Schriften*, *op. cit.*, tome III, p. 121 (trad.).

[4] *Neue Schriften*, *op. cit.*, tome III, p. 211 (trad.).

d'un feu qui fume ; en été, ils sont devant la maison ou aux champs » [1]. Là, c'est un groupe de maisons bizarrement accrochées au rocher: «...Elles sont trois, superposées, les unes sur les autres, si bien que l'entrée de celle du haut arrive au niveau de la toiture de celle du bas » [2].

Très vite, il saisit le caractère du paysage, celui des hautes vallées au milieu de rochers abrupts, comme celui de la plaine au bord des lacs. On sent qu'il est obsédé par cette flore méridionale. A chaque page, nous revoyons cette vigne exubérante qui s'étale en de véritables berceaux de feuillage, ces vastes champs de maïs et de millet, ces châtaigniers, qui «s'arrondissent sur les abîmes ou qui se groupent d'une façon pittoresque entre les blocs de pierre des maisons moussues, ou encore qui veillent seuls comme des siècles vivants, à côté des ruines de la vallée » [3].

Les quatorze lettres, que Bonstetten consacre à la description des bailliages italiens, n'ont été rédigées que plus tard et forment le tome III de ses « Nouveaux Ecrits » [4]. Il en appert que la pauvreté de ce pays n'était pas due uniquement aux lois défectueuses qui régissaient les douze Républiques, mais que les communes elles-mêmes, qui possédaient une réelle autonomie, ne faisaient rien pour le bien public. Bonstetten nous dit : « Ces pays italiens n'ont jamais de l'argent pour les choses utiles, ils n'ont ni médecins, ni écoles, ils n'en ont pas même pour les pauvres, ni pour les rues ni pour les ponts... il n'y a que pour les procès que tout le monde est riche, car ce n'est que cette passion nationale qui les soutient depuis des siècles. Locarno, une petite ville de 1074 âmes, a trente-trois avocats et procurateurs, lesquels composent une véritable « fabrique de destruction », où toute vie est méthodiquement détruite » [5].

Les questions scolaires, qui l'intéressent tout particulièrement, l'engagent à dresser la liste des localités qui possèdent des écoles et à vérifier comment elles sont fréquentées : il cons-

[1] *Neue Schriften, op. cit.*, tome III, p. 211 (trad.).
[2] *Neue Schriften, op. cit*, tome III, p. 133 (trad.).
[3] *Neue Schriften, op. cit.*, tome III, p. 193 (trad.).
[4] *Neue Schriften* von Karl-Viktor von Bonstetten. Copenhague, Brummer, 1800 à 1802., tome III.
[5] *Neue Schriften, op. cit.*, tome IV, p. 23 (trad.).

tate alors que parmi les enfants pauvres, seuls les garçons y sont envoyés quelquefois, les filles aidant au ménage [1].

Du reste, le sort des femmes est pitoyable : tandis que les hommes s'expatrient pendant l'été, et s'engagent comme maçons, ramoneurs, cochers ou pâtissiers, celles-ci doivent s'occuper des travaux de la maison et de ceux des champs. Si bien, dit-il : « que les femmes se flétrissent comme les fleurs sur ce sol dur des montagnes » [2].

Le premier, Bonstetten ose révéler l'état déplorable des bailliages ultramontains, et, sans être écrites avec des préoccupations d'historien, ses lettres n'en restent pas moins un des tableaux les plus vrais et les plus saisissants de l'état des vallées tessinoises, à la fin du XVIIIe siècle.

Pratiquement, Bonstetten ne fit pas grand chose, si ce n'est d'introduire la culture de la pomme de terre dans quelques vallées. Il écrivait, vingt ans plus tard : « Je certifie qu'avec les meilleures intentions, je n'ai pu, pendant les trois années de ma charge — Bonstetten passa trois étés dans le Tessin — faire de bien à personne. J'ai vu cent occasions où j'aurais pu faire le mal à mon profit [3], et jamais celle où j'aurais pu venir à bout de faire quelque bien » [4]. Quoi qu'il en soit, il est juste de remarquer que Bonstetten se donna entièrement à sa tâche, et que, si les réformes qu'il avait plus ou moins indiquées n'aboutirent pas, c'est qu'il arrivait trop tard : la révolution était à la porte.

* * *

En effet, les inquiétudes du « syndicateur », quant au sort de sa patrie, allaient grandissant, et seules, ses longues chevauchées à travers les avenues de châtaigniers, lui faisaient oublier

[1] Archives de Berne. Aenetbirgische Vogtein, tome XVII, N° 17.

[2] *Neue Schriften*, *op. cit.*, tome III, p. 233.

[3] Ecrivant à Zschokke en 1827, Bonstetten lui rapportait le fait suivant : Un député de la ville de Bellinzone, pour le remercier de services qu'il n'avait pas rendus, lui apporte 30 louis d'or. Bonstetten refuse, disant qu'il était envoyé comme magistrat et juge, et qu'il n'accepterait point ce à quoi il n'avait pas droit. Mais il ajoutait : « Je me disais dans le fond de ma conscience : si je reste encore longtemps ici, je deviendrai aussi voleur que les autres. » Lettre à Zschokke, dans *Prometheus*, p. 113 (trad.).

[4] *Pensées sur divers objets de bien public.* Genève, Manjet et Cherbuliez, 1815, p. 243.

la gravité de l'heure. Il se plaisait alors, dans ce somptueux paysage, à se rappeler ses amis, desquels, hélas ! il se trouvait si souvent séparé. Aussi quelle joie, lorsqu'il apprit que Friederike Brun, l'amie de Matthisson, venait d'arriver en Suisse. Il lui écrivit aussitôt, la suppliant de le rejoindre : « Venez bientôt, pour l'amour de Dieu, il y a de quoi devenir fou, de vous sentir errante en Suisse... sans venir vers moi et faire avec moi les courses les plus merveilleuses »[1]. Friederike, qui avait l'âme sensible et tendre, ne résista pas à ses sollicitations. Elle accourut. Elle était suivie de Matthisson, qui arriva quelques heures plus tard, accompagné de la princesse d'Anhalt-Dessau, auprès de laquelle il venait de prendre du service. Cette rencontre, presque miraculeuse, au bord des lacs italiens, donna lieu à un débordement de sentimentalité et de lyrisme, dont les vers de Matthisson et de Mme Brun ne peuvent que faiblement donner une idée. Les deux couples se transportèrent à la villa Pliniana, et là, évoquant toutes les amitiés de l'antiquité, on se jura une fidélité éternelle. « Tranquille simplicité du cœur ! douce bonté ! s'écriait Friederike, nous nous vouâmes entièrement à toi ! Pénétrés de sentiments indéfinissables, nous nous sentîmes entourés d'êtres supérieurs. La main dans la main, nous promîmes fidélité, à toi, ô Nature, à toi, ô Amitié ! et remerciements d'enfants, à toi Maître puissant de nos destinées ! O Villa Pliniana ! aucun cœur humain n'a encore sacrifié ainsi sur ton autel ! Pour toi, ô Immortalité, nous voulons vivre et mourir ! Un tel moment n'est-il pas déjà un gage pour l'avenir ? Oui ! ces rochers disparaîtront. Cette source tarira. Mais nous existerons toujours et nous nous aimerons encore. »[2]

La princesse et son poète continuèrent bientôt leur voyage vers l'Italie, tandis que Charles-Victor faisait les honneurs de

[1] *Briefe von Bonstetten an Friederike Brun*, herausgegeben von Matthisson. Paru à Frankfurt am Main. - Verlag von W. Schaefers, Buchhandlung, 1829, 2 volumes in-8, tome I, p. 20, Locarno, 30 août 1795. Toutes les lettres de Bonstetten à Mme Brun sont écrites en allemand.

[2] Cf. Fr. Brun : *Tagebuch einer Reise durch die östliche, südliche und italienische Schweiz.* Copenhague, Brummer, 1800, p. 417-418, et *Matthisson's Erinnerungen*, *op. cit.*, p. 47, tome I, p. 32 et suivantes.

Bonstetten n'a pas été en Italie en 1796 comme l'affirme Karl Morell, *op. cit.*, p. 201. Cette erreur vient d'une lecture superficielle des lettres à Fr. Brun, p. 30.

son baillage à Mme Brun. L'idylle cependant ne se prolongea pas : l'époque des vendanges approchaient, Bonstetten dut passer les monts pour rejoindre Valeyres.

Son retour fut triste. Dans le Pays de Vaud la situation devenait de jour en jour plus angoissante, et il voyait arriver le moment, où Leurs Excellences allaient être impuissantes à réprimer un soulèvement qui, avec un peu d'intelligence et de bonne volonté, aurait pu être évité. Le discours qu'il avait prononcé en 1795, lors de l'installation du bailli d'Yverdon [1], quoique pénétré d'un ardent patriotisme n'avait pas trouvé d'écho auprès des Vaudois. C'est en vain qu'il leur avait montré l'exemple des vieux Suisses, dont la fidélité, l'héroïsme, et l'esprit religieux indiquaient la voie à suivre.... Mais le temps des harangues et des discours était passé. A l'intérieur, comme à l'extérieur, les menaces de révolution ou de guerre grandissaient, le spectre de la famine se levait de toutes parts, et Bonaparte, qui venait de créer la République cisalpine, s'était emparé de trois bailliages helvétiques dans les vallées grisonnes. Seule, une intervention énergique aurait pu sauver le pays, mais Berne, le plus fort des Etats confédérés, semblait ne pas voir le danger. Elle préférait mettre à l'écart ceux de ses hommes d'Etat qui lui prodiguaient des avertissements. Bonstetten, en effet, se sentait de plus en plus en contradiction avec la majorité de ses collègues, et c'est l'âme désolée qu'il écrivait à l'un de ses amis, durant l'automne 1797 :

« Je connais assez votre amitié pour moi pour ne pas vous dissimuler que j'ai le cœur déchiré par la manière dont je suis traité à Berne. Je n'en ai jamais parlé à personne, mais j'ai cherché autour de moi les moyens de m'arracher à un tourment continuel. Je ne songe plus qu'à m'éloigner de ma patrie, je me sens assez de force pour être quelque chose ailleurs et pour cesser enfin de me voir entouré d'injustice et d'improbations que je n'ai pas méritées. Je vous avoue encore que j'ai très mauvaise idée de notre position, et que je crois prudent de voir, tandis qu'il en est temps, comment je pourrai me retourner si nous venions à être révolutionnés ou conquis. Si j'avais pu

[1] *Les principes de la révolution de la Suisse*, discours prononcé à Yverdon le 26 novembre 1795, 24 pages, in-8, traduit dans les *Schriften*, *cit.*, p. 417-436.

Bonstetten avait également prononcé un discours à Lugano en 1797.

obtenir la confiance du gouvernement, ma première ambition eût été de me vouer à ma patrie, mais de l'avoir perdue, et de rester une bête de somme chargée du rebut n'est pas un rôle pour moi. Je sais qu'avec beaucoup de bassesses et de sollicitations, j'eusse pu par intrigue arriver là où on m'aurait mieux vu que l'on ne fait à présent. Mais je suis peu fait pour ce rôle et trop découragé dans cette carrière pour y faire de grands efforts [1]. »

Bonstetten, à n'en pas douter, est très désemparé. Il a, moins que jamais, le désir de s'imposer à son gouvernement, et même lorsqu'une place de sénateur se trouve vacante, et que sa nomination est presque assurée, il hésite, et finit par renoncer à toute élection. Du reste, Müller, qui est revenu en Suisse, afin de tenter un suprême effort pour sauver la patrie, lui déclare que celle-ci est irrémédiablement perdue [2].

Bonstetten s'en retourne à Valeyres. Ne pouvant plus rien pour son pays, il veut assurer un asile à sa famille et placer en Amérique une partie de sa fortune. Mais les événements s'aggravent, et, bien que son village prenne un air de fête, qu'on ne cesse d'y organiser des bals et des soirées, l'horizon s'assombrit. Bonstetten peut, cependant, rendre encore un inappréciable service au grand Carnot qui, ayant dû s'enfuir devant la dénonciation de Barras, vient se réfugier sous son toit : il passe quelques jours à Valeyres sous le déguisement d'un horloger.

Ce furent les derniers jours de tranquillité. En janvier 1798 éclatait la révolution que Bonstetten voyait venir depuis si longtemps, et qui, à l'aide du Directoire, allait mettre fin à l'ancienne Confédération Helvétique.

[1] Lettre de Bonstetten à Stapfer, 24 octobre 1797. (Papiers Stapfer.)

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), s. l. n. d., et *Briefe an Matthisson*, *op. cit.*, p. 7.

CHAPITRE VI

CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE BERNOISE 1798.

« Vous avez régné et vous ne régnez plus. Vous avez été durant plus de sept siècles au-dessus des hommes qui vous entourent. Aujourd'hui ils sont vos égaux... dans un siècle de lumière il faut cesser de croire aux revenants... »
C.-V. DE BONSTETTEN.
(Fragment inédit sur l'Aristocratie de Berne).

I

UNE bannière aux couleurs de Berne, sur laquelle se jette un squelette furieux, qui de son tibia, casse la hampe du drapeau, et de ses mains décharnées en déchire l'étoffe, n'est-ce pas l'image qu'il faut évoquer en ce commencement de l'année 1798, et qu'a fixée si énergiquement le peintre Hans-Béat Wieland, sur le frontispice d'une publication, consacrée aux dernières journées de la République bernoise [1] ?

Müller avait vu clair : le gouvernement de Berne était perdu. Tandis que les treize cantons se rencontraient une dernière

[1] Sources : DIERAUER, *op. cit.*, tome IV, livre IX, chap. IV et V. — A. VON TILLIER : *Geschichte des eidgenössischen Freistaates Bern.* Bern, 1839, Fischer Verlag. — CARL MÜLLER : *Die letzten Tage des alten Bern.* 1886. Denkschrift zur Einweihungsfeier des Denkmals im Grauholz. Bern. Nydegger und Baumgart, 1886. — BADERTSCHER : *Die Märztage des Jahres* 1798. Kriegsgeschichtliche Darstellung. Herausgegeben von Dr Hans Balmer, in Bern. Illustriert von Hans Beat Wieland. Bern, 1898, Schmied und Franke.

fois dans la petite ville d'Aarau, afin de resserrer les liens qui les unissaient, et surtout de parer aux événements graves dont ils se voyaient menacés, le Directoire, dès le dix-huit Fructidor (5 septembre), n'avait plus qu'une idée : envahir la Suisse. Ce n'était pas dans l'intention unique d'y abattre les gouvernements à patriciat, mais bien plutôt pour y occuper certaines régions, nécessaires à la défense militaire de la France, et surtout afin d'y piller les trésors des caisses d'Etat et ceux de Berne en particulier.

Pour cela, un prétexte était nécessaire : Frédéric-César de Laharpe le lui fournit, en exhumant un ancien traité du XVIe siècle, dans lequel la France s'offrait comme médiatrice du Pays de Vaud, dans le cas où les droits de celui-ci seraient menacés.

« C'était la préface à la guerre contre la Suisse, écrit Dierauer, car du moment que les Vaudois avaient été encouragés à la révolte dans toutes les formes et avec l'assurance que la France les protégerait, le motif d'entrer en campagne que souhaitait le Directoire s'offrait sans plus [1]. »

A partir de ce moment, les événements se précipitent, et à la fin de décembre déjà, l'ordre est donné, à une partie de l'armée d'Italie, de se tenir prête à entrer dans le Pays de Vaud.

Les Suisses, les Bernois plus spécialement, qui croyaient toujours à l'amitié de leur ancienne alliée, et qui venaient de faire un accueil enthousiaste au général Bonaparte, alors que d'Italie il se rendait à Rastatt, ne pouvaient croire que le Gouvernement français leur fût hostile.

Cependant, Leurs Excellences n'étaient pas entièrement rassurées : Elles commençaient à s'inquiéter des menaces de soulèvements qui éclataient çà et là dans le Pays de Vaud. Elles décidèrent même d'y envoyer quelques membres du Gouvernement, afin de faire prêter, aux régiments vaudois, le serment de fidélité à la République bernoise.

A cet effet, Bonstetten, qui de Valeyres suivait les événements avec un intérêt croissant, fut rappelé à Berne dès les premiers jours de janvier. Connaissant les sympathies que les Vaudois avaient pour lui, Leurs Excellences le chargè-

[1] DIERAUER, *op. cit.*, tome IV, livre IX, p. 555.

rent d'aller assermenter le régiment de Romainmôtier, persuadées, que sa présence serait d'un grand secours.

Bonstetten n'hésita pas, et le 6 janvier, il écrivait, de Berne, à Friederike Brun :

« On va convoquer tous nos régiments du Pays de Vaud, trente mille hommes environ ; treize membres du Grand et Petit Conseil de Berne leur demanderont s'ils veulent oui ou non sacrifier leur vie et leur bien pour le maintien de la Constitution, et si tous veulent mourir avec nous. Dieu seul sait quand je reviendrai et même si je reviendrai ? cependant je n'ai pas de souci pour ma vie, elle n'est pas en grand danger ; et quand cela serait, y a-t-il une plus belle mort, chère amie, que celle de mourir pour sa Patrie, et pour *une telle Patrie* [1]. »

Le péril imminent, qui menaçait son pays, le lui faisait aimer soudain d'un amour violent, irrésistible, et c'est très sincèrement qu'il s'écriait : « ...Je ne crains pas la mort, mais celle de la Patrie est terrible... » et enfin, qu'il ajoutait, non sans une certaine fierté : « ...Aujourd'hui la séance du Grand Conseil a été superbe, pas un de nous n'a pensé à ses propres intérêts » [2].

Bonstetten partit à la hâte pour Romainmôtier, où il prononça un discours si vibrant de patriotisme, que du coup, toute l'assemblée fut conquise :

« Mercredi à onze heures, écrit-il, il y avait deux bataillons, environ 2000 hommes, assemblés en « bataillon carré » sur la place d'armes. Trois des côtés étaient formés par des soldats, tandis que le quatrième se composait des vieux, des magistrats, du bailli, du clergé ; là, j'ai tenu un discours en face des montagnes et des collines recouvertes de neige et parsemées de groupes de femmes et d'enfants. On m'entendait de partout, même jusque sur les collines. Lorsqu'arriva le moment de prêter fidélité, il se fit un silence solennel ; puis l'instant d'après les chapeaux s'agitèrent en signe de joie, les vieux pleuraient et les jeunes criaient : « Vivent les Bernois ! vive notre représentant [3]. »

La semaine suivante, Bonstetten est appelé à Nyon. Il est chargé d'y représenter son gouvernement, car le bailli est

[1] *Briefe an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 48, 6 janvier 1798 (trad.).
[2] *Briefe an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 48, 6 janvier 1798 (trad.).
[3] *Briefe an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 50 et 51, 12 janvier 1798 (trad.).

en fuite, ou tout au moins sur le point de s'enfuir. La ville est en fermentation. Weiss, le colonel, qui vient d'être nommé dictateur du Pays de Vaud par Leurs Excellences, et qui parcourt la contrée, essayant d'y recruter une armée, est obligé de quitter subitement Nyon, accompagné de douze dragons. Le plus grand désordre règne dans les esprits : les gens ne savent pas s'ils veulent rester fidèles à Berne, ou se jeter dans les bras des Français. Bonstetten, par l'ascendant personnel qu'il exerce, croit un instant pouvoir les rallier à son gouvernement, mais, d'autres cités vaudoises, ayant, entre temps, proclamé leur indépendance, Nyon suit le mouvement.

Profondément attristé de la tournure que prennent les événements, il rentre à Berne, ému cependant de l'accueil bienveillant que viennent de lui faire ses anciens administrés. Il avoue à Müller : « Mon bailliage a montré tant d'enthousiasme et tant de reconnaissance durant les huit jours que j'y ai passé, que ces journées révolutionnaires ont été les plus douces de ma vie... » [1]. Mais, passant aux causes qui avaient mis obstacle à son action, il ne peut s'empêcher de prononcer un véritable réquisitoire contre Leurs Excellences :

« Le gouvernement bernois n'a pas même essayé d'un accommodement avec ses sujets : depuis six ans, il n'a répondu ni aux pétitions, ni aux adresses qu'on lui envoyait... je crève dans ma peau, rien ne sert de rien avec des gens sourds ; les conseillers secrets sont de drôles d'individus... moi, qui, depuis trente ans souffre le martyre avec cet esprit bernois, suis obligé à l'heure actuelle d'être victime comme les autres. Je suis ruiné, aide-moi si tu peux. N'écris rien sur cette misérable politique, tu ferais mépriser toute la race des Bernois. Elle a régné royalement, son pays était heureux, son génie convenait à sa petite cuisine intérieure, mais elle n'avait aucune compréhension pour le reste.... [2] »

Et, quelques jours plus tard, dans une lettre à Friederike Brun, précisant encore ses critiques :

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), le 27 janvier 1798 (trad.).

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), le 27 janvier 1798 (trad.).

« Les dernières convulsions d'un gouvernement sont tristes. Le nôtre était heureusement organisé pour le bien du peuple, mais il n'avait aucun sens politique pour les circonstances extraordinaires. La plupart des conseillers sont plongés dans les détails jusqu'aux oreilles ; un brin d'herbe qui surgit est pour eux une forêt sans chemin, de laquelle on ne peut sortir. Le gouvernement ne fait un pas, ne prend une mesure que je puisse approuver... et surtout il fait tout trop tard, alors qu'il y est forcé et avec le manque de souplesse que donne six cent soixante-dix années d'existence... [1]. »

Il est de fait que, durant cette ultime période de son activité, le gouvernement de Berne ne s'était pas montré à la hauteur de sa tâche. Non pas que ses membres ne fussent prêts à se dévouer pour leur patrie, mais chacun voulait le faire à sa manière. Tandis que l'avoyer de Steiger, ainsi que tout son parti, était décidé à tenir tête à la France, le parti de Frisching, au contraire, était pour les moyens pacifiques : il ne voulait rien brusquer et tentait manifestement de ne pas se brouiller avec le Directoire.

Or, précisément ces divergences d'opinions, qui entravaient une action commune et immédiate, permirent à ce même Directoire de faire entrer ses troupes dans le Pays de Vaud, d'y soulever le peuple, puis de les faire marcher sur Berne.

A ce moment, Leurs Excellences comprennent enfin la gravité de la situation, mais les mesures tardives qu'elles prennent sont inutiles. Ni la levée des troupes bernoises, placées sous le commandement du général Charles-Louis d'Erlach, ni l'aide des autres cantons, aide fictive du reste, ni la réforme gouvernementale, qui élargissait le cadre des bourgeois éligibles, rien ne peut plus arrêter la chute de Berne, ni par conséquent celle de la Suisse entière.

Bonstetten, qui avait toujours espéré que ses compatriotes interviendraient à temps pour éviter une catastrophe, est pris d'une telle honte à leur égard, qu'il aimerait quitter son pays. Il s'apprête même à partir pour Rastatt; mais, arrêté à Bâle par les révolutionnaires, il doit revenir sur ses pas. La conduite de l'avoyer de Steiger, surtout, l'exaspère, et dans son excitation, il ne se gêne pas de le lui faire savoir.

[1] *Briefe an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 58 et 59. 12 février 1798 (trad.).

« Notre avoyer Steiger, dira-t-il plus tard, a toujours vu la révolution à travers des lunettes d'émigré, on ne pouvait pas la voir plus faussement, il avait aussi des idées absolument erronées sur les moyens à employer pour empêcher une révolution : le Sénat, spécialement dans le Pays de Vaud, a agi contre tous les principes. Steiger a montré en toutes choses plus de caractère que de pénétration, bien qu'il ait été plus clairvoyant que la plupart de ses collègues... Steiger n'a jamais reconnu que la démocratisation de notre aristocratie, premièrement nous aurait uni avec les autres cantons, secondement aurait donné une plus grande énergie à l'esprit militaire [1]. »

De Steiger, piqué au vif, ne confia plus aucune mission au Conseiller de Bonstetten, pas même celle d'aller conférer avec le général Brune, mission qu'il eût remplie mieux que personne, s'il faut en croire Mme de Staël qui, quelques semaines auparavant avait écrit à son ami : « ...On ne devrait jamais employer que vous avec les Français, vous savez les entendre et en être entendu [2]. »

Le mouvement révolutionnaire gagne cependant du terrain. Berne, désespérée, veut tenter encore un dernier effort, et reconstituer son gouvernement sur d'autres bases. Elle charge quelques citoyens, entre autres Bonstetten, d'élaborer une constitution, qui ne vit jamais le jour, car, à force d'hésiter, et de changer d'avis, on avait permis à la tourmente de s'abattre sur le pays. « Les Français auront fini leur œuvre, avant que messieurs les professeurs aient trempé leur plume dans l'encre [3] », avait dit Bonstetten.

Du reste, celui-ci vient d'apprendre, officieusement, que le Directoire a l'intention de le choisir comme l'un des dictateurs de la nouvelle « République Helvétique ». Il en est troublé : est-ce l'amitié de Bonaparte qui lui vaut cet honneur, Bonaparte qu'il a entrevu en 1795, alors qu'il était syndicateur dans les bailliages

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.) Sophienholm, 29 juin 1798 (trad.). Bonstetten n'avait pas toujours pensé de même sur Steiger. En 1785, il disait à Müller : « Cet homme est le meilleur des hommes et la seule tête qu'il y ait ici. » Lettre éditée par Haag, dans *Beiträge...*, *op. cit.*, p. 13.

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 61 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 64 (trad.).

italiens [1] ! Va-t-il pouvoir enfin jouer un rôle politique ? Cette perspective, il est vrai, lui sourit presque. Mais bientôt, son amour de la tranquillité l'emporte, il redoute les responsabilités, et, en confidence, il écrit à son amie Brun : « Que Dieu me préserve du pentumvirat, je ne tiendrai pas même à être roi, je préfère m'asseoir à côté de vous Friederike, avec Thomson ou Salis ». Et, Mme Brun lui ayant offert, ainsi qu'à toute sa famille, l'hospitalité à Copenhague, il abandonne définitivement tout rêve de gloire : « Si vous n'aviez pas été là, lui écrivait-il plus tard, Dieu sait ce que je serais devenu ; j'aurais fait tous mes efforts pour participer à la révolution, en pensée, j'aurais sacrifié ma tête et mon argent pour hurler dans la tempête comme Eurus, Notus et Borée [2]. »

Mais, une autre raison encore engageait Bonstetten à quitter « les affaires publiques ». C'est que bien qu'il estimât Bonaparte, il ne pouvait en dire autant du gouvernement français qui, selon son expression, allait devenir « l'abomination du monde » [3]. Aussi, après s'être laissé séduire un instant par l'ambition, il se ressaisit, reconnaissant qu'une Suisse dépendante de la France, cesserait, même avec une constitution libérale, de jouer le rôle mondial auquel elle avait droit. Il esquisse alors différents plans de réorganisation gouvernementale, qu'il communique à Müller, en le priant de se mettre, lui aussi, au travail :

« Notre sort se décide aujourd'hui à Payerne — 27 février ; — la raison de cette lettre la voici : — écoute — La Suisse est en pleine révolution, il n'y a plus de sujets. Il faut donc faire une constitution pour tous et former une République de tout cet « indigesta moles ». On ne veut pas de la « République Une et Indivisible » d'Ochs, on est en train de lui opposer un autre projet. Mets donc tout de côté, et travaille nuit et jour à ce plan... envoie promener le passé et lance-toi dans l'avenir et écris immédiatement.... Tes principes seront d'unir la liberté et l'indépendance de chaque État par un lien puissant et fort, pour que la Suisse ne forme qu'un tout, ne soit qu'un corps,

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Copenhague, 31 novembre 1798.

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.* Lettre à Eggers, 23 février, tome I, p. 68 (trad.).

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 3 février 1798.

qu'une âme, qui puisse mouvoir avec force chacun de ses membres [1]. »

Et, entrant dans les détails, il prévoit la centralisation de certains pouvoirs : Défense des territoires, déclarations de guerre, alliances, instruction publique, tandis que d'autres resteraient l'apanage de chaque Etat : droit civil, droit pénal, religion, police intérieure....

Mais voici les mémorables journées de mars. Les séances du « Conseil Suprême » se multiplient. L'armée du général d'Erlach a reçu l'ordre d'attaquer celles du général Brune. Le matin du 2 mars, Bonstetten, de son jardin, entend le canon gronder dans le lointain. Il songe que chaque détonation « est un signe de mort pour plus d'un innocent... » et cependant, il se sent une sorte de gaieté dans l'âme. Jamais le ciel ne lui a paru plus joli : le printemps est tout près de faire éclater ses bourgeons, les oiseaux chantent, et la terrasse est baignée de soleil....

Cette visite à sa propriété de l'Enge devait être la dernière : le 4 mars, au matin, le vieux gouvernement n'existait plus. Dans une assemblée émouvante, qui avait duré cinq longues heures, le Conseil des Deux-Cents, le Sénat et les avoyers, avaient pris la décision, grave entre toute, de démissionner, et de laisser la place à un gouvernement provisoire, à base démocratique. A la fin de la séance, le vieux Steiger était descendu de son trône, sans prononcer une parole, enveloppant d'un regard ému cette salle, dont il ne franchirait plus le seuil. Les Conseillers s'étaient alors levés, non pas uniquement pour rendre les derniers honneurs à ce septuagénaire, mais bien surtout pour prendre congé de la vieille constitution « qui venait de descendre dans la tombe [2]. »

II

Le bruit de l'abdication de Leurs Excellences se répandit en ville comme une traînée de poudre. Le peuple, qui jusqu'alors s'était comporté avec beaucoup de dignité, se laissa aller à des

[1] Lettre de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 27 février 1798 (trad.).
[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 74, 12 mars 1798.

actes d'une extrême violence : officiers et magistrats n'étaient plus sûrs de leur vie, des révolutionnaires parcouraient les rues, jetant la terreur parmi la population.

Bonstetten effrayé, n'attendit pas longtemps pour prendre une décision ; dans la soirée de ce 4 mars, il avait déjà quitté Berne avec sa femme, ses enfants ayant été mis en lieux sûrs quelques jours auparavant, l'un à Thoune, l'autre en Allemagne.

« Après la mort du gouvernement, raconte-t-il lui-même, je rentrai à la maison ; à trois heures on me dit que le peuple avait taillé en pièces deux magistrats (des officiers). Tout se préparait pour le meurtre. Ma femme rencontrant dans la rue quelques anciens magistrats leur demanda si cela était vrai ? Ils répondirent sèchement : « Aujourd'hui on tue tous ceux qui déplaisent ». De tous côtés on entendait parler d'une liste de proscription. Les portes allaient être fermées, et l'on me donna à comprendre que les aristocrates voulaient aussi ma mort. A cinq heures je quittai la ville, seul avec ma femme [1]. »

C'est alors une course folle à travers la campagne. Personne ne veut les recevoir. A chaque instant, ils risquent d'être égorgés. Les chemins sont remplis de paysans armés, de troupes de Confédérés qui fuient devant les Français. Ils finissent par se joindre à une de ces armées en retraite, atteignant ainsi la frontière lucernoise. Mais, à peine sont-ils installés chez le pasteur de Trub, que Bonstetten apprend, par un courrier, que sa propriété de Valeyres est perdue, s'il ne s'y rend pas immédiatement. Il rebrousse alors chemin, laissant sa femme aux soins de ses hôtes, et refait cette longue route, tantôt grimpé sur un char, tantôt à pied. Il obtient enfin un véhicule et l'escorte de deux soldats français, et le voici rejoignant Berne, qui en quelques jours a subi une complète transformation :

« Ah ! dit Bonstetten, il n'y a que des hussards, des soldats et des arbres de la liberté ; dans toutes les rues on voit une saleté repoussante ; des détachements entiers de hussards se bousculent sous les arcades ; partout des chevaux dans les allées ; le désespoir est général... le trésor est pillé ; beaucoup de maisons en dehors des portes de la ville sont à moitié détruites, les tonneaux sont cassés, les lits mis en pièces. Mon jardinier est sans lit et sans chemise... j'ai vingt-neuf soldats dans ma maison [2]. »

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, t. I, p. 74, 12 mars 1798 (trad.).
[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun. op. cit.*, t. I, p. 76, 12 mars 1798 (trad.).

Il parvient, enfin, à Valeyres. D'anciens amis se précipitent à sa rencontre[1], mais, quelques instants après son arrivée, il reçoit l'ordre de se présenter d'urgence à Lausanne, devant le nouveau gouvernement. Les vêtements en lambeaux, les cheveux au vent, il remonte dans sa voiture. Il la fait arrêter à la porte de la ville, craignant une attaque, et de là il se rend à pied à l'hôtellerie, bien qu'on lui ait déconseillé de se hasarder seul dans les rues. Mais, durant ces dernières heures une sorte d'héroïsme s'est fait jour en lui : jamais il ne s'est senti si sûr de lui-même. Il sait qu'il peut affronter sans crainte l'Assemblée vaudoise, et, son Tacite en poche, ce Tacite qui ne le quitte plus depuis quelques jours, il traverse Lausanne. Plusieurs personnes le reconnaissent. Il entend qu'on chuchote : « C'est le bailli de Nyon.... »

« ...Mais tous les visages étaient aimables, dit-il, quelques-uns semblaient même un peu honteux, beaucoup songeaient probablement au caprice de la fortune. Je devais me présenter le lendemain devant la grande Assemblée des Représentants de toute la nation... c'était un fourmillement de paysans, de bourgeois, de révolutionnaires, j'étais comme un pauvre mouton au milieu de loups. A onze heures, je suis admis à comparaître devant le Souverain : quelques centaines d'hommes de toutes classes... Jamais de ma vie je n'ai été tant loué que devant ce peuple ; je ne sais pas ce que j'ai répondu : mes paroles d'adieu se sont terminées dans les larmes ; tout le monde a applaudi et était ému. Je me précipitai alors vers la porte, ainsi que ceux qui étaient assis près de moi, ils pleuraient, m'embrassaient et c'est ainsi qu'arrosé des pleurs de tout un peuple je me trouvai dans la cour. Des gens que je ne connaissais pas me demandèrent la permission de me sauter au cou. Jamais dans ma vie je n'ai ressenti une telle émotion, et c'est ruisselant de larmes que je montai dans ma voiture. [2] »

Il ne pouvait pas rêver, en effet, une manifestation de sympathie plus spontanée. Mais, malgré tout le bien que le gouvernement vaudois lui voulait, il ne put obtenir la permission de séjourner à Valeyres. Or, ce domaine étant son unique et

[1] Entre autres son amie Lise le Fort, une Genevoise, qui habite Valeyres durant une partie de l'année et qu'il reverra plus tard à Genève.

[2] *Briefe an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 79. Yverdon, 13 mars 1798 (trad.).

dernier refuge sur territoire helvétique, il n'avait plus qu'une chose à faire, accepter l'invitation de ses amis Brun au Danemark. Il dut se séparer de sa femme et de son plus jeune fils, pour lesquels il avait obtenu la résidence dans le Pays de Vaud [1], et seul, tout seul, l'émigré Bonstetten quittait sa patrie.

Une page de sa vie venait de se tourner. Durant vingt-deux ans, il avait fait partie, lui l'ardent défenseur des idées libérales, d'un gouvernement aristocratique, auprès duquel il n'avait jamais trouvé d'écho. Ses plus belles années s'étaient passées à souffrir de l'apathie de ses compatriotes et de l'inanité de ses efforts. Les seules périodes heureuses de son existence avaient été celles, où, éloigné de Berne, il avait agi selon son génie propre, appliquant à sa manière les ordres que Leurs Excellences lui transmettaient. Peu endurant, facilement découragé, il avait cependant supporté cette longue agonie morale, non pas pour une vaine gloire, mais pour sa patrie. Elle avait été une de ses raisons d'être, et s'il l'abandonnait, alors que vaincue et à la merci des révolutionnaires elle marchait peut-être vers le pire des esclavages, c'est qu'il se sentait incapable, pour l'instant, de rien faire pour elle. Il s'en allait vers un avenir incertain, ne sachant ce que la destinée lui réservait. Il s'en

[1] Archives de Lausanne. Procès-verbaux de l'Assemblée provisoire du Pays de Vaud. 14 mars 1798 :

« Le citoyen Bonstetten se présente à l'effet d'obtenir la levée du séquestre mis sur sa campagne de Valeyres. Il expose qu'il s'est présenté au comité d'Yverdon à temps utile et a été renvoyé devant l'Assemblée provisoire du Pays de Vaud ; il exprime avec loyauté et franchise les sentiments qui l'ont toujours animé, l'avis qu'il a manifesté et qui malheureusement pour Berne n'a pas été suivi... Divers membres donnent au sentiment et à la conduite du citoyen Bonstetten des éloges très flatteurs et au-dessus de tous soupçons ; sur la motion du citoyen Perdonnet, l'Assemblée décrète que le citoyen président devra témoigner au citoyen Bonstetten la grande différence que l'on fait de lui avec la plupart de ses combourgeois, ainsi que le regret qu'elle éprouve de ne pouvoir pas faire en sa faveur une exception au décret rendu le 12 mars (expulsion des sujets bernois), au reste le citoyen Bonstetten obtiendra un acte de diligence de la démarche qu'il fait aujourd'hui et une mention honorable au protocole et au bulletin. L'Assemblée décrète ensuite que la femme et les enfants du citoyen Bonstetten pourront rentrer dans sa campagne de Valeyres sous caution et prise d'inventaire. »

allait tristement, essayant de mettre en pratique ce qu'il avait écrit l'année précédente à l'un de ses amis :

« Ne nous appesantissons pas sur les formes variées sous lesquelles la vie se présente à nous ; tâchons de nous en éloigner un peu pour ne la voir que comme les formes des nuages ; alors seulement on est au-dessus des petits événements [1]. »

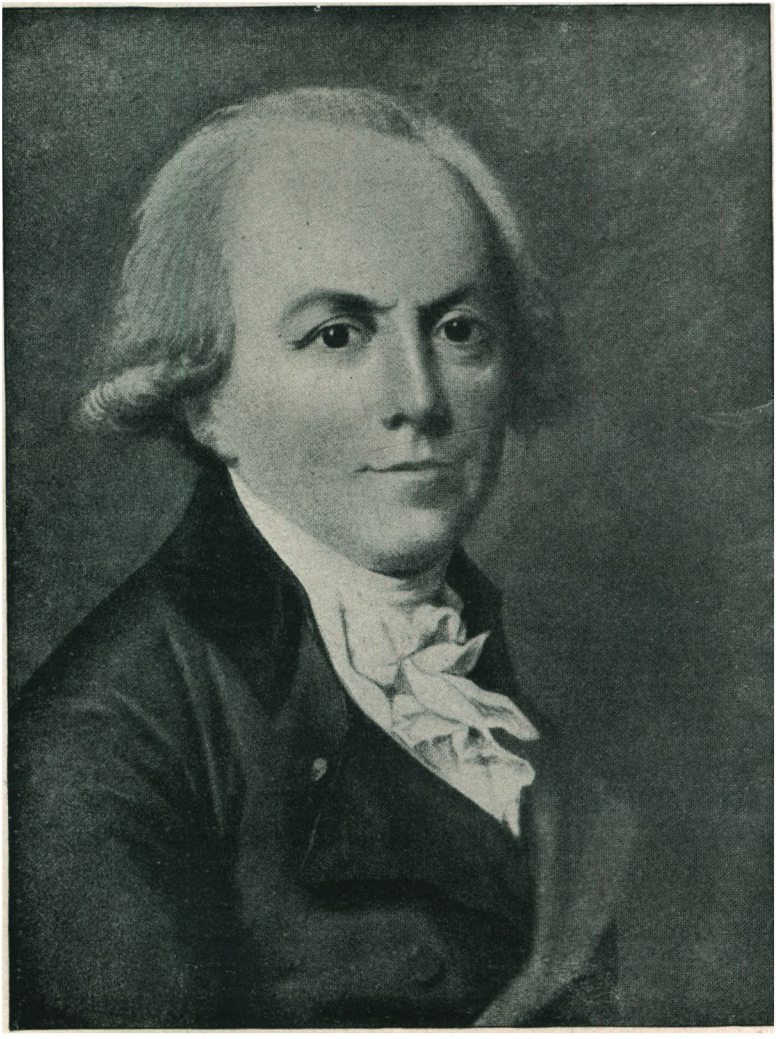
[1] Lettre de Bonstetten à Stapfer, 24 octobre 1797. (Papiers Stapfer.)

SECONDE PARTIE

APRÈS LA RÉVOLUTION

LIVRE IV

LE DANEMARK



CHARLES-VICTOR DE BONSTETTEN

Jens Juel pinx. 1800.

CHAPITRE PREMIER

BONSTETTEN ET FRIEDERIKE BRUN

> « Inutile à mon pays, englouti sous les flots révolutionnaires, assourdi par les sons discordants de mille intérêts blessés, sans amis, entouré de haine et d'humeur, je quittai un pays qui, ne vivant que de souvenirs, était blessé à la fois dans sa gloire passée et dans ses intérêts présents et à venir »
>
> LA SCANDINAVIE ET LES ALPES.

I

BONSTETTEN quitta Berne les derniers jours de mars. Il ne partait pas comme un fuyard. Il avait tout d'abord assuré le sort de sa femme et de son plus jeune fils ; puis, pour réaliser quelque argent, il avait réussi à vendre, non sans un serrement de cœur, la vieille maison paternelle de la Junkerngasse, ainsi que son jardin du « Bierhübeli ». « Ah ! écrivait-il à Fr. Brun, quelle tristesse, quelle séparation ! les seules roses de Berne se trouvaient dans mon jardin [1]. »

Son voyage s'effectua sans trop de difficultés. A Liestal, Maingaud, « le tyran des Suisses », comme il l'appelle, le reçut avec politesse. A Bâle, il dut monter dans un char à bestiaux pour continuer sa route jusqu'à Rastatt, où l'attendait le beau-frère de Friederike Brun, le conseiller de « légation danoise » Eggers. Il arriva chez lui dans un état pitoyable : « J'avais l'air d'un mendiant, disait-il, avec les souliers du pasteur de Trub, une cocarde que m'avait donnée sa charmante fille, les culottes

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I. p. 87 (trad.).

de peau, maculées comme celles d'un boucher, les cheveux ébouriffés.... [1] »

Mais Bonstetten se remet vite de ses émotions : au bout d'une dizaine de jours, il fréquente déjà tous les hauts personnages de la diplomatie que le congrès a rassemblés à Rastatt : on le rencontre chez la princesse de Metternich, qui s'entretient longuement avec lui, chez Melzi, le ministre de la République cisalpine. Il est même introduit auprès des envoyés de la « Grande Nation » : Roberjot, Jean de Bry, qui à vrai dire lui font l'effet de « mauvais régents de village ». « Quand je leur fus présenté, dit-il, ils me dirent des grossièretés sur l'Aristocratie de Berne qu'ils venaient de dépouiller » [2].

L'Allemagne, que Bonstetten connaissait pour y avoir passé quelques semaines lors de sa rencontre avec Matthisson, lui parut une terre bénie, après les événements auxquels il venait d'assister en Suisse : « Arrivé en Allemagne, entouré de bienveillance, d'estime et d'amitié, je me sentis comme rendu à moi-même, écrivait-il.... Mon âme renaissait enfin à la lumière » [3]. Et encore : « Je me croyais arrivé chez d'anciens amis, tant on avait de bontés pour moi » [4].

C'est à Rastatt que Bonstetten devait se rencontrer avec son fils Charles. Mais, après l'avoir attendu vainement tout un mois, il se décide à continuer son voyage vers le nord. A Francfort, il fait visite à Mme la conseillère Gœthe où, dit-il, « nous ne cessâmes de parler de son fils. Elle me raconta quelques traits de sa jeunesse, et l'éveil que le don d'un petit théâtre de marionnettes donna à sa vive imagination » [5]. De là, il se rend chez son ancienne amie, Sophie Laroche, qu'il a l'air d'aimer plus que jamais. « La bonne Laroche est un ange, s'écrie-t-il, elle m'a tout à fait remis d'aplomb.... [6] Je lui racontai les malheurs de ma patrie, qu'elle aussi aimait et connaissait ;

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 82 (trad.).

[2] *La Scandinavie et les Alpes*. Genève, Paschoud, 1826, p. XIII de la préface.

[3] *La Scandinavie et les Alpes*, p. IX de la préface.

[4] *La Scandinavie et les Alpes*, p. XX de la préface.

[5] *La Scandinavie et les Alpes*, p. XIV de la préface.

[6] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 88.

je sentais ma douleur se dissiper comme un nuage dans l'air pur de l'amitié [1]. »

Mais, l'absence de nouvelles commence à l'inquiéter. Que deviennent sa femme, ses fils ? Il apprend, enfin, que Mme de Bonstetten est toujours à Valeyres avec Edouard, tandis que son fils aîné est sur le point de le rejoindre. Ses deux enfants montrent du reste tant de vaillance, dans ces circonstances graves, qu'il en est touché jusqu'aux larmes : « Ces journées sont divines... » s'écriera-t-il [2].

Vers le milieu d'avril, Bonstetten, accompagné de son fils Charles, se dirige finalement vers Copenhague. Il s'arrête à Lübeck, puis à Travemunde, où, durant sept longues journées, il doit attendre les vents propices qui le conduiront dans les « bras de l'amitié ».

« La nuit, dans le village, dit-il, on criait le vent comme en beaucoup de villes on crie les heures, et le son lugubre et prolongé de « Nord-Ost », qui était le vent contraire, retentit encore à mon oreille. A ce son fatal, chacun se rendormait, et tout rentrait dans le silence [3] ...Que d'idées noires avaient envie de m'assaillir dans la solitude de Travemunde ! Mais j'étais depuis longtemps habitant des hautes pensées où j'avais appris à me retirer quand je me sentais en contact avec des âmes hostiles... qui sait, si la tempête universelle qui me rejette hors de ma patrie, loin d'annoncer quelque destruction, n'est pas plutôt la naissance d'un avenir plus heureux ? Toutes les destructions, à commencer par celle de la mort, ne sont en réalité que des naissances ? L'univers va en avant comme le temps qui le porte : gouverné par une Intelligence suprême, reculerait-il dans sa marche progressive ?... Enfin le bon vent arriva [4]. »

C'est au commencement de mai que Bonstetten débarque sur la côte danoise. Aussitôt, il fait part à Müller de son voyage, et de l'accueil chaleureux qu'il vient de recevoir chez ses amis Brun. Mais il est loin d'être gai, le sort de son pays le tourmente.... « Les fleurs sur lesquelles je repose par-

[1] *La Scandinavie et les Alpes, op. cit.*, p. XV et XIV de la préface.
[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 88.
[3] *La Scandinavie et les Alpes, op. cit.*, p. XXII de la préface.
[4] *La Scandinavie et les Alpes, op. cit.*, p. XXV et XXVI de la préface.

fument un abîme... »[1] dira-t-il, et encore : « Je ne puis me réjouir de rien, mon cœur saigne d'angoisse et de douleur, nous sommes encore loin du but.... Donne-moi un conseil sur ce que je puis faire pour ma patrie et pour mes fils....[2] La Suisse ! j'ose à peine prononcer encore ce nom ! Qui va prendre notre intérêt à la conclusion de la paix, maintenant que nous sommes dépouillés, déshonorés ? on va peut-être nous laisser courir comme une fille violée, jusqu'au moment où l'on nous humiliera encore »[3].

Cependant, l'atmosphère de douce intimité dans laquelle il vit, chasse les dernières visions de tristesse qui l'obsédaient. Il éprouve même, au bout de quelques mois, une sorte de remords à être si tranquille, tandis que sa patrie gémit sous le joug étranger : « J'ai presque honte à vivre aussi heureux que je le fais. A vrai dire, lorsque je ne pense pas à la Suisse, je n'ai jamais été si content. Je vis au sein de la plus tendre des amitiés, dans le beau jardin de Sophienholm, entouré de toutes les beautés de la nature, et de la société la plus agréable »[4]. Et, un peu plus tard, revenant sur le bonheur qu'il éprouve, il avoue, non sans quelque malice : « Je n'ose dire trop haut ma joie, de peur que mes concitoyens, qui m'ont rendu la vie amère durant trente ans, ne trouvent le moyen de venir me tourmenter »[5].

Ce paradis terrestre, dans lequel Bonstetten se trouvait subitement transporté, et qui allait transformer ses années d'exil en années de joie et de travail, n'était autre que le foyer de son amie Friederike, dont l'hospitalité, à cette heure si critique de sa vie, lui était doublement précieuse.

[1] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.). Copenhague, 13 mai 1798 (trad.).

[2] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.). Sophienholm, 6 Juin 1799 (trad.).

[3] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.). Sophienholm, 18 Juin 1798 (trad.). Voir aussi une lettre adressée à Füssli, du 13 juillet 1799. (Ms. Füssli. Bibl. de Zürich. Série III.)

[4] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.). Sophienholm, 30 Juin 1798 (trad.).

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Sophienholm, 15 septembre 1798 (trad.).

II

Il y avait sept ans, déjà, que Bonstetten avait fait la connaissance de la famille Brun, alors qu'il était bailli de Nyon. Spontanément, il s'était lié d'amitié avec Mme Brun comme il l'avait déjà fait avec Müller et Matthisson. Il confessait lui-même à Müller : « C(ela) a été un grand bien pour moi de vous avoir remplacé par Matthisson, et Matthisson parti fut remplacé par une femme charmante. C'est ainsi que le génie de l'amitié ne m'a jamais abandonné dans ma vie » [1].

Friederike Brun [2] est une jeune femme de trente-trois ans lorsque Bonstetten, qui en a cinquante-trois, arrive en Danemark. Elle vient de publier un volume de poésies sentimentales, qui lui a valu beaucoup d'admirateurs, et dont le succès l'entoure comme d'une auréole. Elle n'est pas jolie, mais elle a ce charme langoureux que donne toujours une santé délicate. Elle est intelligente, sensible, très sensible. Elle lit beaucoup, et ses lectures ressemblent étrangement à celles de son ami Matthisson, ce qui revient à dire qu'elle vit sous l'influence de la littérature anglaise de la fin du XVIIIe siècle, et que Young, Gray, Ossian, Richardson sont ses auteurs favoris. Ses connaissances sont étendues : c'est son père, le pasteur Frédéric-Balthasar Munter, qui s'est chargé de son éducation : il a cherché à développer son intelligence, et à entretenir en elle une activité joyeuse. Elle voyage beaucoup. A l'âge de dix-sept ans elle fait, en compagnie de son père, un séjour dans son pays d'origine qui est l'Allemagne. L'année suivante, elle épouse Constantin Brun, un riche marchand de Rostock qui l'emmène pendant deux mois en Russie. Plus tard, elle ira à Pyrmont faire soigner une surdité, qui ne se guérira pas du reste ; puis en 1790, au retour

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Nyon, le 22 octobre 1791.

[2] Sur Fr. Brun, lire le beau livre de Louis Bobé : *Frederikke Brun og hendes Kredshjemme og ude.* Hagerup's Forlag. Kobenhavn, 1910, 358 pages; voir surtout le chapitre III du livre III, p. 155, auquel nous empruntons la plupart des détails sur la vie de Fr. Brun. Cf. Benzinger : *Dänisch-schweizerische Beziehungen in der Vergangenheit, op. cit.*, p. 245.

d'un voyage en France, elle se liera avec Matthisson et Bonstetten. Sa vie, très heureuse, s'écoule soit à Copenhague, soit à Sophienholm, « maison de campagne charmante, entre une colline ombragée de hêtres énormes et un petit lac tout entouré de jardins anglais » [1]. La société de Copenhague fréquente chez elle : savants, hommes de lettres, politiciens. Mais sa vocation de femme-auteur ne l'empêche pas d'être une mère dévouée : ses cinq enfants sont la joie de sa vie [2]. Quant à son mari, il a dix-sept ans de plus qu'elle : c'est l'homme d'affaire dans toute l'expression du terme. Il est à supposer que les vers de sa femme doivent le laisser assez indifférent [3]. Sans prendre un grand plaisir aux réunions de celle-ci, il les tolère ; il tolère même Bonstetten pendant trois ans dans sa maison.... Mais Charles-Victor, avec le charme qui le caractérise, a dû faire sa conquête, d'autant qu'il a pour Brun une réelle affection ; il écrit à Müller : « Brun aime la gaieté et le luxe ; il est simple dans ses manières ; toujours occupé, il fait un grand commerce sans l'aide de commis ni de livres : c'est le meilleur homme que l'on puisse rêver, bien que par-ci, par-là, il soit grognon; mais cela est rare et quelques paroles aimables le remettent bien vite.... [4] » Il dira encore : « C'est l'homme le plus extraordinaire d'Europe et il en deviendra le plus riche.... Aucun roi n'est plus magnifique ni plus généreux » ! [5] En effet, il met immédiatement Bonstetten en possession d'un appartement ; il lui offre ses

[1] a) Lettre inédite au professeur Pierre Prévost, citée par STEINLEN, *op. cit.*, p. 187. En réalité Sophienholm était une résidence d'été qui avait appartenu à la reine Julia de Danemark. Brun en avait fait l'acquisition en 1788. Il avait considérablement agrandi et embelli la propriété. Bonstetten raconte à Müller qu'il est émerveillé « des écuries, où les chevaux sont servis dans des mangeoires de marbre ».

b) RIT's *Lebenserinnerungen*, h.g. von Gotha. Andreas Perthes, 1880. Tome I, p. 131, 132, 135.

[2] Une de ses filles, Ida, faisait l'admiration des invités de Sophienholm par sa grâce charmante. Ses danses inspirèrent un poème à Lamartine, alors que, comtesse de Bombelles, elle séjournait à Florence.

[3] En somme, il dut exister assez peu d'intimité entre Brun et sa femme. On raconte qu'à la nouvelle de la mort de celle-ci, il se serait écrié : « Oh ! ce n'est que pure affectation. » (Lauter Affektation.)

[4] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). 15 septembre 1798. Sophienholm (trad.).

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). 10 décembre 1798.

domestiques, ses chevaux, il le prend à la chasse, lui fait faire de petits voyages.

Bonstetten ne s'est jamais trouvé si complètement libre, et il en profite : le matin il rédige ses notes sur le Tessin ou sur le Danemark, ou bien encore, il prend des leçons de danois, de suédois, et même d'islandais. Vers les deux heures, il monte à cheval avec Friederike : généralement les promenades se font au bord de la mer. Il regarde alors, nous dit-il, les noirs corbeaux qui forment des nuages au-dessus de sa tête, les canards qui plongent dans la mer, et, très haut dans les airs, la grue qui tournoie. Cette contemplation des vastes horizons du Nord l'incite au travail, et c'est dans ces moments-là qu'il élabore ses productions futures [1]. Il entretient une nombreuse correspondance avec sa femme, son fils Edouard, Müller, Matthisson, Stapfer, Carnot [2]. Le soir, s'il n'y a pas réception, Bonstetten se délasse en jouant à colin-maillard avec les enfants, ou mieux encore, il va s'installer dans le petit salon de son amie, et là, seul avec elle, assis à ses pieds sur une chaise basse [3], il l'initie à ses maîtres préférés : Bonnet, Rousseau, Montesquieu, Condorcet, et essaye de lui faire agréer leurs systèmes philosophiques, bien supérieurs, selon lui, aux religions dites chrétiennes.

Bonstetten est heureux, profondément heureux. Il a enfin trouvé une amitié de femme, telle qu'il la rêvait, une amitié toute de dévouement, d'abnégation, de don de soi, de sacrifice, qui laisse loin derrière elle celles de Müller et de Matthisson. Une amitié qui veille sur lui, prévient ses moindres désirs, devine ses peines, et qui ne demande en retour qu'un peu de délicatesse d'âme, un peu d'admiration, un peu de constance. Une amitié qui ne veut pas voir, pour l'instant du moins, le fond égoïste de sa nature, égoïsme qui apparaît même dans ses affections les plus sincères. Car, s'il aime Friederike, c'est qu'il y trouve son avantage, n'écrit-il pas à Müller : « Fr. Brun est la meilleure société que je connaisse, elle parle un excellent

[1] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.). 18 octobre 1800. Sophienholm.

[2] « Entre nous soit dit, il me semble que ce que j'ai écrit à Carnot a toujours été fait. Je serais tenté de croire qu'on m'aurait pris en considération. » Lettre à Müller. (Ms. Schaff.) Bonstetten resta en relation assez suivie avec Carnot depuis son séjour à Valeyres.

[3] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.). 29 janvier 1799.

allemand ; elle sait beaucoup de choses et à côté d'une mémoire excellente elle a une vivacité d'imagination qui plane toujours ; elle est gaie et aimante, sans caprice ; continuellement occupée à me rendre la vie agréable, elle possède dans son cœur et dans son esprit tout ce que mon génie peut désirer.... Ah ! Mme Brun est un ange de bonté... elle n'a pas une pensée qui ne soit vivifiée par l'amour »[1]. Et encore : « Elle prend soin de tout ce qui me concerne, elle enlève de mon chemin tout souci...[2] ma destinée ne serait pas croyable si on la lisait dans un roman. Je ne puis désirer quelque chose de peur de l'avoir »[3].

Quelquefois, cependant, il a l'air de s'oublier et d'être réellement épris. Il s'écrie : « Mme Brun est la personne la plus charmante qui existe, elle a un goût exquis, un lumineux bon sens et un grand savoir ; avec cela pas la moindre prétention...[4] Si tu savais comment, à côté d'elle, tous les maux de la terre disparaissent et semblent inoffensifs »[5].

Friederike, du reste, en femme avertie, ne s'impose jamais ; elle sait bien que sa société seule ne suffirait pas à Bonstetten. Elle s'ingénie à lui présenter des gens intéressants : le comte de Schimmelmann, ministre des finances, qui a fait ses études à Lausanne et à Genève et qui aimerait faire entrer Bonstetten comme chambellan, à la cour du Danemark[6] ; le comte de Bernstorff, ministre des affaires étrangères ; Reventlow, le grand agrarien ; Münter, qui est archevêque de Seeland et remar-

[1] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.). Sophienholm, 15 septembre 1798 (trad.).

[2] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.). Copenhague, 25 décembre 1798 (trad.).

[3] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.). Copenhague, 9 janvier 1799 (trad.).

[4] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.). Sophienholm, 9 novembre 1798 (trad.).

[5] Lettre inédite à Müller (Ms. Schaff.). Copenhague, 18 avril 1801 (trad.).

[6] a) Correspondance entre Schimmelmann et Bonstetten, conservée aux Archives de Copenhague. (Schimmelmannske Papirer XXIV, Rigsark).

b) Il écrit aussi à Stapfer : « Entre nous, j'aurais pu avoir à Copenhague une place très agréable (ministre à Naples), si j'avais voulu renoncer à ma patrie (ceci par l'intermédiaire de Schimmelmann). » Lettre à Stapfer, du 12 septembre 1808. Voir aussi Benziger, *op. cit.*, p. 246.

quable écrivain[1]; Jens Baggessen[2], un poète, qui vit durant des mois à Sophienholm. Elle le met aussi en rapport avec la cour, et enfin, c'est par elle qu'il se lie avec le duc et la duchesse de Würtemberg, avec le vieil historien Suhm, et combien d'autres, dont nous ignorons les noms.

On se représente facilement ce que durent être, pour Bonstetten, ces soirées de Copenhague. Le souvenir lui en restera si vivant que, même après les brillantes assemblées de Coppet, sa pensée se reportera, non sans regret, vers le Danemark, et il écrira à Friederike : « Où y a-t-il sur la terre une meilleure société que chez toi » [3] ?

Dans cette atmosphère intellectuelle, tout ce qui sommeillait en lui se réveilla. Il se mit alors à écrire avec une facilité qu'il ne soupçonnait pas : il sentit vraiment la joie de créer. « Je travaille de toutes mes forces, disait-il à Müller [4]. ...Toutes mes pensées se concentrent sur une seule œuvre ; hélas ! pourquoi n'ai-je pas commencé il y a trente ans cette véritable vie avec toi.... [5] Je suis nuit et jour en enfantement ; mais pour cela je ne dois sentir aucun ennui, aucun chagrin qui tue l'âme. Mon travail est la preuve du bonheur que j'éprouve à vivre auprès de Friederike » [6].

On se demandera, très probablement, si les rapports entre Mme Brun et Bonstetten ne furent que platoniques. Il est permis d'en douter, bien qu'aucun document ne nous renseigne à cet égard. En tout état de choses, Friederike fut pour Bonstetten un véritable foyer de lumière : c'est par elle qu'il pensait, travaillait, vivait. Aucune amitié n'exerça sur lui une

[1] Correspondance entre Münter, frère de Fr. Brun et Bonstetten. Papiers du Hofjaegermester O. Brun, 1802-1826. Les lettres à Schimmelmann et à Münter ne nous ont malheureusement pas été transmises. Cf. Benziger, *op. cit.*, p. 245.

[2] Jens Baggessen (1764-1826) épousa en première noce une petite-fille d'Albrecht de Haller. Cf. Benziger, *op. cit.*, p. 244.

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 303. Genève, 10 janvier 1811.

[4] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 31 novembre 1798.

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.), 18 octobre 1800.

[6] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Copenhague, 2 décembre 1800.

influence plus heureuse, ni plus durable. Alors qu'il aura quitté le Danemark, cette influence ne diminuera pas : elle pourra être neutralisée, durant certaines périodes de son existence, mais elle réapparaîtra ensuite plus vive, plus profonde. Il suffit, pour s'en persuader, de parcourir leur correspondance [1], qui reflète leur vie entière, et qui ne s'arrêtera qu'à la mort de Bonstetten. Il dira :

« Mon esprit a infiniment gagné auprès de toi ; à tes côtés je suis devenu plus fort et meilleur.,.. [2] C'est le soir surtout que je suis triste, aux heures, où dans nos lectures nous oublions cette vie... hélas ! que ne donnerais-je pour une seule soirée par mois, passée en ta compagnie. Je puis oublier des jours entiers, mais dès que je revois la nature tu es partout présente, elle t'appelle toujours, toi, toi seule, ma très chère.... Comme ton âme d'artiste me manque.... [3] Lorsque je me parle à moi-même, dans le plus profond de mon être, c'est avec toi que je cause [4]. »

Friederike avait habité quelques mois à Genève, dans une propriété à Sous-terre, au bord du Rhône. A ce propos, il lui écrira :

« Ma joie la plus intime et la plus vraie est au bord du Rhône ; me promener ailleurs serait une infidélité que je crois impossible.... [5] Tu m'as appris à éprouver une joie intérieure par la nature ; tes rochers, ton fleuve, ont toujours quelque chose de nouveau pour moi ; voilà que les oiseaux sont revenus, tout exulte, tout, même les feuilles ; l'eau est plus claire, elle a des teintes plus riches, et monte en de gracieux contours... du reste, je pense toujours à toi ou avec toi, et c'est ainsi que je compose, en ma tête, des idylles métaphysiques ou fabuleuses pour ton anniversaire ; et lorsque je vois la lune, je me demande où elle se trouve au-dessus de ta fenêtre ? d'où tu la vois ? toi et elle sont toujours ensemble....[6] »

[1] a) *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, herausgegeben von Matthisson*, 2 volumes, *op. cit.* Lettres de 1791 à 1828.

b) 22 lettres inédites de Ch.-V. de Bonstetten à Fr. Brun, 1822 à 1831. Papiers O. Brun.

c) 24 lettres inédites de Fr. Brun à Bonstetten, 1809 à 1831. Papiers O. Brun.

[2] *Briefe an Fr. Brun.* Valeyres, 29 octobre 1803, tome I, p. 169 (trad.).

[3] *Briefe an Fr. Brun.* Genève, 29 décembre 1803, tome I, p. 177 (trad.).

[4] *Briefe an Fr. Brun.* Genève, 14 août 1803, tome I, p. 151 (trad.).

[5] *Briefe an Fr. Brun.* Genève, 6 septembre 1804, tome I, p. 233 (trad.).

[6] *Briefe an Fr. Brun.* Genève, 24 avril 1804, tome I, p. 212 (trad.).

A un certain moment, Friederike dut éprouver une grosse émotion, en voyant l'influence que Mme de Staël exerçait sur son ami. Celui-ci sans doute s'en aperçut, car, à partir de ce moment ses lettres se font plus tendres, plus persuasives :

« Il n'y a qu'en toi où le cœur et l'esprit soient en harmonie.... Ton esprit ne me rassasie jamais ; à côté de toi je sentais toute mon âme. A Coppet ce n'est qu'une partie de l'âme qui vit.... [1] Mes vraies ailes sont auprès de toi, je vois défiler tout l'univers sans trouver quelqu'un qui te ressemble. Dans ton esprit élevé il y a toujours tant de cœur et d'âme... [2]. Elle (Mme de Staël) est bonne absolument, personne n'a plus d'esprit qu'elle ; mais ce par quoi tu es supérieure lui manque absolument. Elle n'a aucun sens de l'art [3]. »

Bonstetten, cependant, après un séjour que Friederike fit à Genève, durant l'hiver 1805-1806, sembla se lasser de l'extrême sentimentalité de son amie, et l'attitude indifférente qu'il eut à son égard, pendant un voyage en Italie, ne laissa pas que d'être fort blâmable. Mme de Staël même s'en émut. Elle fit comprendre à celui-ci tout ce que sa conduite offrait de répréhensible, l'engageant à ne pas abandonner lâchement une amie. Bonstetten accéda à ses désirs, mais furieux de s'être laissé faire la loi par une femme, il écrivait à Müller :

« Mme de Staël est comme tous les gens qui n'agissent que d'après leur sentiment ; ils courent tantôt à droite, tantôt à gauche, sans discernement. Dans sa première visite à Mme Brun, elle a tout fait pour la séparer de moi et mettre le diable entre nous deux. Une autre fois elle poussera les gens les uns vers les autres, et voudra réaliser, à coup de fouet, une véritable histoire romanesque » [4].

D'autre part, Mme Brun, blessée dans le plus profond de son être, faisait cet aveu à Jean de Müller :

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève, 20 juin 1804, tome I, p. 221 (trad.).

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève, 26 juin 1804, tome I, p. 225 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève, 26 août 1804, tome I, p. 228 (trad.).

[4] Lettre inédite de Bonstetten à Müller (Ms Schaff.). Albano, le 30 août 1807. Papiers de Georges Müller (trad.).

« Je pense comme vous sur notre ami ; mais le manque de sécurité m'est de plus en plus pénible. Là, où la confiance sacrée est ébranlée, c'en est fait de l'âme même de l'amitié ; et puis, son « caprizzio et fantastico » augmente plus qu'il ne l'est permis. En ce qui me concerne, il est parfaitement libre : j'ai du plaisir à le voir, comme on a du plaisir à voir une fleur ou un papillon, mais cela sans avoir foi en lui, car, pour ce qui regarde la fidélité, la parole donnée, la confiance, ses principes même sont corrompus par son caractère, et il se justifie à l'aide de quelques paroles plaisantes et sophistiques. Il est impossible de dire combien j'ai souffert, passant par tous les degrés de la torture, avant d'en arriver à cette froide constatation. Si, dans sa soif d'indépendance, il ne m'a pas laissée seule, au milieu de souffrances atroces, auprès de ma fille mourante, c'est tout simplement l'œuvre de Mme de Staël, qui lui a écrit une lettre qu'il n'oubliera point, je le crains bien. Pas plus que moi, qui n'oublierai jamais que c'est par respect humain, c'est-à-dire par cette lettre, qu'il a fait ce que ne pouvaient lui dicter ni son cœur ni son âme. On peut goûter de la joie à le voir, mais on ne peut pas croire en lui [1]. »

Ces dissentiments ne furent, par bonheur, que de courte durée, et, en décembre de la même année, alors que Friederike faisait un peu la sourde oreille[2], Bonstetten lui écrit : « Chère enfant,

[1] Lettre inédite de Fr. Brun à Jean de Müller (Ms. Schaff., 62. Papiers de Georges Müller.) Rome, le 23 octobre 1807 (trad.).

[2] Le passage d'une lettre de Sismondi à Mme d'Albany semble apporter quelque éclaircissement sur la conduite de Bonstetten : « Il (Bonstetten) peut avoir paru égoïste dans ses rapports avec Mme Brun parce que l'exagération du sentiment et de la poésie donne quelquefois une impatience contre tout ce qui est affecté..., cependant il n'est point égoïste ; je lui ai vu montrer dans beaucoup d'occasions une grande générosité de caractère.... Il n'a jamais abandonné un ami, il est vrai qu'il les oublie à tous les moments du jour. Il est tellement dominé par l'imagination, cette faculté l'emporte tellement en lui sur toutes les autres, qu'on peut en quelque sorte expliquer par là toutes ses qualités et ses défauts. » Saint-René Taillandier : *Lettres inédites de Sismondi, Bonstetten, Mme de Staël à Mme la comtesse d'Albany.* Lévy, Paris, 1803, p. 141. Sismondi semble vouloir excuser Bonstetten et expliquer son attitude, à l'égard de Mme Brun, par l'excessive sentimentalité de celle-ci. A ce propos, une tradition orale rapporte ce joli fait : lors d'une excursion en Suisse, Friederike et sa fille Ida étant arrivées au sommet d'une montagne, celle-là, enthousiasmée du paysage, aurait dit à sa fille : « Fühlst du nicht etwas ? — Ja, Mutter, Hunger ! » Friederike, indignée, aurait souffleté sa fille. Enfin, Sismondi nous apporte encore ce témoignage de l'imagination exagérée de Mme Brun : « Vous (il s'adresse à Mme d'Albany) regardez

comment peux-tu m'abandonner si longtemps ! une angoisse me saisit, tantôt je me crois délaissé de vous tous, tantôt je te vois malade ou assaillie par d'autre malheur! Alors l'espace qui nous sépare s'étend à l'infini, et je puis à peine penser à l'époque où viendra une réponse [1] ». Et encore : « J'ai souvent, le « heimweh » du Danemark, j'ai l'intime désir de vous voir tous, et la maison et Münter y compris.... [2] Toi, ma chère enfant, tu vis dans mon cœur, avec ton Sophienholm, où j'aimerais vivre au milieu de vous tous, et avoir de nouveau ma petite chambre blanche et bleue, avec la fenêtre d'où l'on entend le vent chanter.... [3] Ah ! que Copenhague est en moi profondément » [4]. Il a souvent des mots exquis pour lui rappeler qu'elle l'oublie. « Lorsque je n'ai pas de nouvelles de toi, la lune luit moins clair, les fleurs perdent leurs couleurs.... » [4] Et, lorsqu'il aura enfin reçu une réponse : « Hier, j'ai été me coucher tôt, et je me suis enveloppé dans le souvenir de ta lettre qui venait d'arriver » [5].

A mesure que les années avancent, Bonstetten se montre plus affectueux et plus reconnaissant : « Si je vis, et si je vis heureux, c'est à toi que je le dois ; tu as été mon Moïse qui m'a délivré de l'Egypte.... [6] Où est le passé, où sont les belles années desquelles tu m'as fait don ! Songe comme la destinée a tissé ma vie à la tienne.... [7] Comme nous nous comprenons ! Je voulais justement t'écrire, et vois... la réalisation de mon désir arrive subitement de Copenhague, car ton âme et la mienne ne

toujours le monde de haut en bas en le jugeant, elle (Fr. Brun) le place dans les nuages que le soleil colore et dont elle arrête les formes dans son imagination »... *Lettres inédites*, p. 76.

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève, 22 décembre 1808, *op. cit.*, tome I, p. 262 (trad.).

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève, 10 janvier 1811, *op. cit.*, tome I, p. 302 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève, 1er juillet 1811, *op. cit.*, tome I, p. 323 (trad.).

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève, 6 novembre 1826, *op. cit.*, tome I, p. 323 (trad.).

[5] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève, 13 septembre 1812, *op. cit.*, tome II, p. 31 (trad.).

[6] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève 3 avril 1819, *op. cit.*, tome II, p. 171 (trad.).

[7] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève, 23 mars 1825, *op. cit.*, tome II, p. 303 (trad.).

font qu'un »[1]. Souvent, il lui parlera de ses poésies, il lui donnera des conseils, il l'encouragera au travail : « Ton style poétique est le plus riche et le plus brillant que je connaisse, il en existe peu d'aussi harmonieux ; de temps en temps ta composition laisse à désirer ; mais tu resteras à la postérité : car je vois qu'avec le temps ta renommée s'accroît au lieu de diminuer....[2] De ton âme poétique s'exhale un rythme naturel ; tu devrais éditer tes poésies ; les poésies se fanent comme les fleurs....[3] J'ai lu tes poésies et j'y ai butiné comme une abeille »[4].

Mais où leur correspondance[5] devient particulièrement émouvante, c'est au moment où Friederike accuse Bonstetten d'impénitence finale, et où elle blâme son système philosophique, qui n'est à ses yeux que de l'orgueil :

« Hélas ! Bonstetten j'ai souvent peur pour toi ! Crois-tu à la nécessité du pardon et de la grâce ? Méprises-tu toujours la Bible ? ou ne vois-tu en elle qu'un document historique, ou de la haute poésie ? Ce n'est pas ainsi que pensaient tes grands amis, Bonnet, Trembley, Gray et Jean de Müller. Que Dieu pénètre et éclaire ton âme, je t'assure que je prie souvent pour toi : ton âme a de beaux côtés, mais jamais tu n'as été vertueux, ni tu n'as vécu dans la crainte de Dieu. J'ai toujours ressenti cela à ton égard, tu le sais, mais de jour en jour je l'éprouve plus fortement et plus profondément. Tu veux que tout soit joie : le chemin et le but, et c'est impossible. Bienheureux ceux auxquels Dieu fait sentir de bonne heure leurs folies et leurs péchés. Mais toi, mon trop aimable ami, tu as souvent donné des exemples séducteurs et, si tu ne t'en repens pas ici-bas, puis-je te croire, dans ma conviction intime, digne du salut éternel, seulement parce que toi-même tu te justifies. Je suis fortement convaincue que nous nous rencontrerons au

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève, 6 décembre 1827, tome II, p. 336 (trad.).

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève, 2 décembre 1815, tome II, p. 89 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève, 4 octobre 1823, tome II, p. 267.

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* Genève, 23 décembre 1823, tome II, p. 273.

[5] Les lettres de Bonstetten à Fr. Brun ont été publiées en 1829, du vivant des deux amis. Il est donc fort probable que ces lettres ont subi des remaniements et que les passages concernant la vie intime de Charles-Victor et de Friederike ont été supprimés.

purgatoire. Tous les anciens ont cru à la nécessité de l'expiation, et les grands Juifs, qui annonçaient la délivrance de l'humanité, par la révélation et l'entremise du Rédempteur, étaient plus chrétiens que toi, qui a employé tes plus belles facultés à prouver l'immortalité et la félicité éternelle, sans le Christ. Pardonne-moi, il y a longtemps que j'avais cela sur le cœur, prends-le pour de l'amour, cela vient de l'amour [1]. »

Cette divergence d'opinion faillit mettre fin à leur amitié ; Friederike lui écrit, quelques mois plus tard : « Je ne t'incommoderai plus avec mes poésies, tu ne peux plus les comprendre car mon âme t'est devenue étrangère [2]. »

Nous n'avons pas la réponse de Bonstetten, mais il dut certainement se plaindre d'être considéré, comme païen et renégat, car, elle lui répond : « Je ne te traite pas d'hérétique et je ne doute pas que Notre Père à tous, dans la Maison duquel il y a plusieurs demeures, n'assigne une place à ta belle et noble âme ; mais je crains que nous ne demeurions pas ensemble et que nous ne nous retrouvions plus de l'autre côté. Car Dieu ne peut nous donner ce que nous ne voulons recevoir... [3]. »

Malgré toute l'éloquence et toute la foi communicative de Friederike, Bonstetten ne se laisse pas persuader. Il ne veut pas entendre parler de repentir, ni de remords; il croit invinciblement à la joie de vivre, joie que nous trouvons en nous-même, et cela surtout lorsque nous aimons. Dans une de ses dernières lettres, il dira : « Soyons toujours amis, car c'est dans notre cœur, c'est en nous qu'est le paradis, si seulement nous le savions tous [4]. »

Quelle transformation se fit alors en Bonstetten ? nous l'ignorons. Mais, tandis que leur différence d'opinions semblait s'aggraver, Friederike lui écrit, et c'est sa dernière lettre : « Mon bien aimé ami, votre chère et bonne et délicieuse lettre (du 20 mars) m'a remplie de joie et de mélancolie (Wehmut).

[1] Lettre inédite de Fr. Brun à Bonstetten. Copenhague, 26 février 1818. Pap. O. Brun (trad.).

[2] Lettre inédite de Fr. Brun à Bonstetten. Copenhague, 27 mars 1818. Pap. O. Brun (trad.).

[3] Lettre inédite de Fr. Brun à Bonstetten. Copenhague, 11 mai 1818. Pap. O. Brun (trad.).

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, 16 juillet 1828, tome II, p. 257.

Vous y êtes tout entier, votre âme et votre cœur y respirent et je me sens si parfaitement en harmonie avec vous, comme dans les plus beaux jours de notre vie commune » [1].

S'était-il mis à lire la Bible ? ou y avait-il eu, entre eux, une explication définitive, dans laquelle ils s'étaient prouvé l'un à l'autre que leur foi en Dieu ne différait que dans la forme, cela est fort possible. L'âme sensible de Friederike était enfin tranquillisée, et c'est probablement sans angoisse qu'elle apprit la mort de celui pour lequel elle avait été, aux heures de crise, « l'ange gardien » et la « chère madone ».

[1] Lettre inédite de Fr. Brun à Bonstetten. Copenhague, le 30 avril 1831. En français dans l'original. (Papiers O. Brun.)

CHAPITRE II

L'ACTIVITÉ LITTÉRAIRE DE BONSTETTEN EN DANEMARK

I

Si la perspective de vivre quelques années d'intimité, avec son amie Friederike, avait été la raison essentielle du séjour de Bonstetten en Danemark, il y en avait une autre cependant : l'attrait du pays lui-même.

Depuis des années déjà, Bonstetten, comme la plupart de ses contemporains, s'était intéressé aux peuples du Nord, à leur civilisation, à leur poésie, à leur climat. Il s'était laissé prendre au charme des chants gaëlliques de Fingal et de Temora, publiés par Macpherson, une quarantaine d'années auparavant[1], et, les beaux livres de Paul-Henri Mallet[2], sur l'histoire du Danemark, avaient suscité en lui le désir de connaître les

[1] Macpherson fit paraître la traduction anglaise des œuvres du pseudo-barde Ossian entre 1761 et 1763. Consulter sur l'influence d'Ossian en France : a) A. Tedeschi : *Ossian, l'Homère du Nord de la France.* Milan, 1911 ; b) J.-J. Texte : *Le cosmopolitisme en France au XVIIIme siècle*, op. *cit.*, chap. III ; c) Van Tieghem : *Ossian en France.* Paris, F. Rieder, 1917, 2 volumes.

[2] Bonstetten avait rencontré l'historien Mallet à Berne, puis à Genève et à Rolle, alors qu'il était bailli de Nyon. Voir à ce sujet : *Lettres de Bonstetten à Müller*, publiées par Haag, *op. cit.*, p. 13 et *Commentaires*, p. 96. Consulter aussi de Montet, *op. cit.*, p. 100, tome II. *L'Histoire du Danemark* de Mallet parut de 1756 à 1758. Cf. Benziger, *op. cit.*, p. 242 et 243.

descendants des héros des vieilles « Sagas ». Il voulait voir ces contrées septentrionales, ces vastes étendues de granit qui se perdent dans l'infini de l'Océan, ces brouillards, ces tempêtes, tout ce décor des poèmes ossianiques.

Et il est de fait que Bonstetten, avec sa nature souple et réceptive, s'adapta très vite à ces vastes horizons. Il avouait lui-même :

« Quand j'eus passé la Baltique, je me sentis dans un pays nouveau. Le ciel, la terre, les hommes, leur langage n'étaient plus les mêmes pour moi. Les décorations de mes idées étaient changées, un monde nouveau se déroulait à mes regards [1]. »

Les quelques descriptions que Charles-Victor a laissées du Danemark et qui confirment, une fois de plus, son sentiment profond de la nature, se trouvent éparses dans deux œuvres consacrées plus spécialement aux pays du nord [2] : les *Nouveaux Ecrits* [3] (Copenhague 1800), rédigés en allemand et *La Scandinavie et les Alpes*, qui ne vit le jour qu'en 1826 [4].

Rien de suivi dans la composition de ces livres, dont les parties les plus intéressantes se rapportent à des récits de voyage. Charles-Victor part à l'aventure ; et tel nous l'avons vu escalader les contrées perdues du Gessenay ou du Tessin, tel nous le voyons s'égarer jusque dans les plaines de l'extrême nord du Seeland, se laissant aussi facilement retenir par un paysage évocateur, que par la rencontre d'un paysan ou encore par la vue d'un beau jardin.

Sa première vision des pays scandinaves est triste. Il dira :

« La Scanie, et trop souvent les îles danoises, sont dénuées de bois et d'arbres. Alors, ces vastes plaines, sans abri et sans objets où la vue puisse s'arrêter, toujours balayées par le vent,

[1] *La Scandinavie et les Alpes*, p. 57 et 58.

[2] *L'Homme du Midi et l'Homme du Nord* contient aussi quelques descriptions de régions septentrionales. Voir livre IV, chap. III.

[3] *Neue Schriften*. Copenhague, Fr. Brummer, en 4 parties.

[4] *La Scandinavie et les Alpes*. Genève, Paris, Paschoud libraire, 1826. La préface de ce livre contient quelques-unes des meilleures pages de Bonstetten, mais l'ouvrage lui-même n'est qu'un remaniement des *Nouveaux Ecrits*, à peine offre-t-il un intérêt d'ordre scientifique, par les comparaisons que l'auteur établit entre les contrées septentrionales et les régions alpestres.

sont tristes et mélancoliques. On n'y entend que le bruit de l'orage. Aucun arbre, le chant d'aucun oiseau, la vue d'aucun objet, n'y vient arrêter la pensée, qui bientôt semble se perdre dans un vague lointain [1]. »

Et :

« Sous le ciel froid et brumeux des plaines solitaires du Nord, il semble que le soleil et la terre nous aient quittés à la fois avec les hommes ; et tandis que la vue des Alpes agrandit l'âme de toute l'immensité des objets qu'elle étale à nos yeux, la vue d'une plaine uniforme, souvent couverte de brouillards, l'étrécit de tous les objets que l'on ne voit plus [2]. »

Et encore :

« De la tour du fanal, je vis le soleil couchant perdre son éclat dans les vapeurs de l'horizon, tellement que, pour la première fois, j'aperçus les ténèbres de la nuit en présence du disque même du soleil. Rien de plus mélancolique que cette nuit qui ose couvrir l'astre du jour, et, pour ainsi dire, usurper son empire. A peine eut-on cessé d'apercevoir un soleil presque éteint, que le bruit redoublé des vents et des flots, et le retentissement de l'orage, semblaient surgir de la mer profonde pour redoubler la vaste horreur des ténèbres...[3]. »

Mais, l'âme de Charles-Victor est trop portée à la joie, pour qu'il n'essaye pas de découvrir le charme et la fraîcheur d'un clair paysage du nord :

« Quand les rives de l'eau se relèvent, comme en Danemark, en pentes vertes et fertiles, où de beaux arbres et de nombreux troupeaux viennent se dessiner sur l'azur d'une eau pure et limpide, alors les lacs forment des paysages charmants [4]. »

Ou :

« Ce petit fleuve, bordé de lys jaunes et de mille autres fleurs semées parmi les roseaux de son rivage, coulait doucement comme les idées d'un beau rêve. Quelquefois assis dans un bateau léger, je m'abandonnais à son cours silencieux. Je voyais alors près de moi le chevreuil se désaltérer dans son

[1] *La Scandinavie et les Alpes*, p. 52.
[2] *La Scandinavie et les Alpes*, p. 81.
[3] *La Scandinavie et les Alpes*, p. 66.
[4] *La Scandinavie et les Alpes*, p. 81.

onde cristalline, tandis que le chant de mille oiseaux annonçait les derniers rayons du jour [1]. »

Il s'essaye parfois à rendre un « état d'âme » :

« Rien de plus singulier que le contraste de la paisible solitude des pâturages et des forêts de Kulla, avec l'agitation de la mer qui gronde et mugit sans cesse autour des parois de granit qui renferme cette solitude. L'âme éprouve à la fois un singulier mélange d'agitation et de paix, de mouvement et de repos. Des pensées douces et terribles, fières ou languissantes, s'y succèdent tour à tour. Tandis que l'œil ne voit de partout que paix et repos, l'oreille n'entend que le bruit du vent et le mugissement d'une mer irritée qui gronde et mugit tout autour des paisibles pâturages [2]. »

Bonstetten, du reste, ne s'attarde pas à la description de cette nature septentrionale. Elle n'est pour lui qu'un cadre merveilleux, où son imagination se plait à évoquer les héros de la mythologie scandinave. Leur bravoure et leur héroïsme l'attirent invinciblement. Il ne se lasse point d'écouter le récit de leurs aventures. Nous le voyons même, avec l'enthousiasme d'un néophyte, étudier les vieilles langues du nord, afin de saisir, dans ses premiers balbutiements, l'âme primitive du monde. Mot après mot, phrase après phrase, il déchiffre les anciens textes, leur arrachant les éléments de vie qu'ils recèlent. Il traduit ainsi toute la *Saga de Ragnar Lodbrok* [3], une des plus belles épopées du nord : il y raconte, au prix de quelles prouesses, le héros Ragnar parvient à conquérir la belle Thora, et comment Yvar, leur fils, s'établit par ruse dans la terre des Angles [4].

Son engouement pour les littératures septentrionales est

[1] *La Scandinavie et les Alpes*, p. 79.

[2] *La Scandinavie et les Alpes*, p. 55.

[3] *Neue Schriften*, tome II, p. 203-307.

[4] *Saga de Ragnar Lodbrok :* Yvar demande au roi d'Angleterre, qui est l'ennemi personnel de son père, la faveur de posséder sur territoire anglais un espace de terrain grand comme une peau de bœuf. Son désir est satisfait. Il se met aussitôt à l'œuvre, choisit la plus belle peau de bœuf qu'il peut trouver, l'étend et la coupe en lanières si minces qu'elle peut couvrir l'emplacement qui deviendra la ville de Londres. *Neue Schriften*, tome II, p. 289-290.

tel, qu'il se livre à de véritables recherches linguistiques, établissant des rapports entre les différentes langues scandinaves, cherchant des étymologies communes, et parvenant même à faire dériver tous les dialectes germaniques du vieil islandais [1]. Ses jugements feraient sourire aujourd'hui, mais ils n'en témoignent pas moins d'une curiosité scientifique, qui était toute à son honneur et qui confirmait, une fois de plus, l'universalité de ses intérêts. Car, à côté de ses *Nouveaux Ecrits*, qui contiennent encore toute une série de chapitres relatifs au Danemark moderne, — son gouvernement, ses institutions sociales, ses écoles [2], ses productions [3], — et de quelques idylles [4] composées pour son amie Brun, Bonstetten avait entrepris un travail de plus grande envergure : un ouvrage d'utilité publique.

Il se sentait poussé à faire quelque chose pour l'Humanité, au moment où celle-ci tressaillait de douleur, dans l'enfantement de nouvelles constitutions. Lui, qui de tout temps avait observé les hommes et leurs gouvernements, lui, qui avait eu l'occasion de fréquenter des Necker, des Carnot, des Jean de Müller et d'autres encore, lui, enfin, qui avait fait partie d'un « Conseil Souverain » et qui s'était trouvé à la tête d'un bailliage, se considérait comme obligé, en son âme et conscience, à montrer aux nations, d'où devait venir leur véritable avancement moral et social [5].

[1] *Neue Schriften*, tome II, p. 91-154 : *Ueber die isländische Sprache und über die Wirkung des Abstraktionsvermögens.*

[2] *Briefe an Herrn Professor Münter in Kopenhagen über Volksaufklärung*, article paru dans le « Neuer Teutscher Merkur », février, N° 1, p. 97 à 111, réédité dans les *Neue Schriften* sous le titre *Ueber Volkserziehung bei Anlass eines Besuchs in den Kopenhagener Schulseminaren*, N° 2, p. 141 à 246.

[3] *Neue Schriften*, tome II, p. 3 à 87. *Ueber die Gartenkunst besonders in Rücksicht auf nördliche Länder.*

[4] a) *Die Geschenke der Horen*, paru dans le « Neuer Teuscher Merkur », novembre 1799, N° 3, p. 237-241.

b) *Die bessere Schweiz oder das Fest der Dankbarkeit*, 1802, s. l., anonyme.

[5] Bonstetten écrit à Müller : « Je ne voudrais pas mourir avant d'avoir fait un cadeau à l'humanité. » Sophienholm, 18 octobre 1800. (Ms. Schaff.)

II

Bonstetten part de l'idée que la Révolution française n'a pas amené les améliorations qu'on attendait d'elle. En effet, la liberté qu'elle proclamait ne sera qu'un vain fantôme tant que l'homme, lui-même, ne se sera pas « libéré », c'est-à-dire tant qu'il n'aura pas appris à se dominer. C'est pourquoi il s'ingénie à rechercher quels sont les moyens à promouvoir, pour parvenir à transformer l'homme, à l'élever, à lui faire comprendre sa véritable mission en ce monde. Ces moyens sont multiples : les uns doivent agir sur l'intelligence, les autres sur le cœur, car il ne suffit pas de former des cerveaux, mais bien des hommes complets, capables de mettre au service de la patrie et de l'humanité toutes leurs facultés, tendues dans un maximum d'effort.

De là, deux divisions dans son livre, qu'il intitule : *Du Développement National* [1]. Cet ouvrage est le dernier que Bonstetten écrive en allemand. Nous le verrons plus tard employer exclusivement la langue française.

Dans la première partie, Bonstetten explique ce qu'il entend par « formation de l'intelligence », et comment certaines sciences peuvent y concourir, ainsi la botanique, la physique, la chimie, la mécanique, la minéralogie, etc. Il préconise la création de hautes écoles nationales, de sociétés scientifiques, afin de diriger, de coordonner le travail individuel, en vue du bien de tous.

Dans la seconde, la plus neuve et la plus personnelle, il parle uniquement du développement moral. Car au fond, ce qui importe dans une nation, ce n'est pas la forme extérieure de son gouvernement, mais bien l'esprit qui s'y manifeste : un gouvernement peut être renversé ; un pays dévasté, mais le bon sens, la fermeté, la grandeur morale de ses habitants résistent à tous les chocs :

[1] *Ueber National Bildung*, von Karl-Viktor von Bonstetten, Mitglied der königlich dänischen-Akademie der Wissenschaften. Zürich, Orell, Füssli et Cie, 1802, 2 volumes.

« C'est, disait-il, la raison pour laquelle le premier et le plus sacré des devoirs d'une nation est de donner des richesses à l'homme intérieur, de lui former l'âme ; ces richesses-là ne passent pas, et l'or, à côté d'elles, n'est que pauvreté [1]. »

Mais, dans cette éducation du caractère, c'est à la volonté qu'il attribue le rôle prépondérant, et, tel un psychologue moderne, il affirme : « L'homme ne pourra jamais trop croire à la toute-puissance de sa volonté. » [2] Or, cette volonté doit être sollicitée, exercée, fortifiée, et cela surtout par l'étude des sciences, dont la « force active » réside bien plus dans la tension de l'effort qu'elles exigent, que dans la connaissance des faits scientifiques qu'elles apportent [3]. Les savants ne sauraient donc se contenter de leur savoir ; il faut qu'ils soient des exemples de force morale, des éducateurs et des guides ; loin de s'isoler dans leur laboratoire ou leur bibliothèque, qu'ils ne craignent pas de se répandre dans le monde, de travailler en commun, de descendre enfin dans les foules, pour attaquer et détruire les vices, l'ignorance et surtout la bêtise, ce cauchemar de l'humanité.

Cependant, il existe d'autres leviers moraux que la science. Pourquoi, par exemple, ne pas se servir de l'amour, le plus beau don qui ait été fait à l'homme ?

Dès l'enfance, il faut canaliser cette force, la conduire, essayer d'exercer, par elle, une action efficace sur les âmes. Il faut enthousiasmer la jeunesse pour les nobles actions, en excitant son admiration pour les grands hommes, en lui montrant les bienfaits de l'amitié, enfin en l'initiant à la « sociabilité », cet art qui apprend aux hommes à se dominer par égard pour les autres [4]. Du reste, « l'amour » pris dans son

[1] *National Bildung*, p. 157, tome I (trad.).
[2] *National Bildung*, p. 194, tome I (trad.).
[3] *National Bildung*, p. 195, tome I.
[4] *National Bildung*, p. 23, tome II :

« Cet art de la société, disait-il, cet art de vivre avec les autres, est en même temps l'art de vivre heureux avec soi-même. Le bonheur et le malheur viennent généralement des autres, mais ce qui vient des autres est presque toujours le reflet de notre propre personne, et le hasard est plus rare qu'on ne le croit : car tout bonheur a sa source en nous... Par conséquent l'art d'être heureux par soi-même et l'art de vivre heureux avec les autres sont les parties d'une seule et même harmonie qu'il faut apprendre. C'est dans cette science indispensable de la vraie société

acception la plus large ne se borne pas à l'amour envers le prochain, mais s'étend à l'amour du beau, à l'art, qui est, lui aussi, un puissant moyen d'éducation nationale.

En résumé l'étude des arts et des sciences, et le développement du cœur humain, tels sont, pour Bonstetten, les ressorts qu'il faut mettre en mouvement pour faire progresser l'homme. Celui-ci ne doit jamais oublier que la vie est une lutte perpétuelle, qu'à chaque instant il peut être appelé à faire face à de nouvelles difficultés, à résoudre de nouveaux problèmes : son éducation n'est donc jamais finie :

« L'arbre de la vie fait pousser des rameaux et des bourgeons jusqu'à la mort, et la vraie éducation s'adapte à tous les âges, parce qu'elle n'est pas autre chose que le plus grand développement de toute la vie de société. Cela n'a jamais été la volonté de la nature de sacrifier un âge à un autre, mais bien, dans chaque période de notre vie, de former le bourgeon de l'époque suivante. Le besoin d'activité est le principe qui préside au développement de chaque individu [1]. »

Bonstetten, chose assez curieuse pour l'époque, fait une place importante au rôle de la femme, dont l'éducation lui semble avoir été trop négligée. Il est vrai que ses capacités ne sauraient être comparées à celles de l'homme ; elles sont différentes, non pas inférieures : les femmes « sentent » plus profondément, et elles observent mieux les faits concrets [2].

Cet ouvrage, le plus important que Bonstetten eût écrit jusqu'alors, était bien, comme il le disait à Müller [3], le « résul-

que se trouve la partie essentielle de la morale, que nous ne chercherons plus dans la métaphysique mais bien dans l'homme agissant et dans la plénitude de la vie » (trad.).

[1] *National Bildung*, p. 49, tome II (trad.).

[2] « ...L'abstraction n'a pas l'air d'être leur affaire, la cause semble-t-il doit en être recherchée dans leur âme même, et non dans la faiblesse de leurs organes. C'est pourquoi la société des femmes a une valeur indéniable pour les savants et pour les grands penseurs. L'âme féminine est la pierre de touche de nos abstractions, et lorsque les hommes s'y perdent, il n'est pas rare qu'ils soient ramenés sur le chemin de la vérité par des femmes cultivées », p. 26, tome II (trad.). Voir à ce sujet une lettre adressée à Füssli, datée du 22 juillet 1827. (Ms. Füssli. Bibliothèque de Zürich. Série V.)

[3] Lettre de Bonstetten à Müller (Ms. Schaff.). Copenhague, 18 avril 1801.

tat » de sa vie. C'était l'œuvre d'un homme, qui, d'une part, avait été profondément déçu par les événements, et qui, de l'autre, était demeuré cependant assez optimiste, pour croire encore à la marche en avant des nations. Mais, tandis qu'il avait cherché le salut des peuples dans l'élaboration de constitutions plus ou moins libérales, il le voyait maintenant dans le développement intellectuel et moral des sociétés, et plus particulièrement dans celui de l'individu.

Bonstetten, du reste, n'était pas le seul chez qui s'était accomplie cette évolution, et, le succès qui accueillit son livre — il s'en vendit deux cents exemplaires en quelques mois — prouvait que celui-ci venait à son heure, et que par les graves problèmes qu'il soulevait, il répondait aux préoccupations de cette époque de bouleversement politique, moral et social [1].

[1] Füssli fut un des admirateurs les plus convaincus de cette œuvre. Voir Ms. Füssli (Bibl. de Zürich. Genève, le 28 décembre 1801. Série IV.)

LIVRE V

GENÈVE

CHAPITRE PREMIER

LE RETOUR EN SUISSE 1801-1803.

« Quoiqu'éloigné de ma patrie, croyez qu'elle est toujours bien près de mon cœur. »

Lettre de Bonstetten à Stapfer, Altona 31 juillet 1800.

I

DURANT les premiers mois de son séjour en Danemark, Bonstetten, voyant la situation de son pays s'aggraver de jour en jour, avait eu, un instant, l'idée de se fixer à Copenhague. Il avait même réussi à obtenir, pour lui et ses fils, « l'indigénat » danois, présumant que l'avenir des Bonstetten, en Suisse, était à tout jamais compromis. « Tant que les souvenirs de ce qui a été existeront, écrivait-il à un ami, je ne pourrais jamais échapper aux soupçons ou à la défiance, sans place et sans crédit je serais la victime de tous les enragés, et dans aucune place je ne saurais avoir la confiance du nouvel ordre de choses qui à chaque mouvement ou à chaque crainte verra un traître dans ma personne [1]. »

Mais peu à peu, cependant, son exil commence à lui peser : les événements de Suisse sont loin de s'améliorer, et, quoiqu'il ait tenté de venir en aide aux enfants pauvres de son pays, en organisant à Copenhague des souscriptions en leur faveur [2], il sent que rien ne peut remplacer l'activité qu'il déployerait

[1] Lettre de Stapfer. Sophienholm, septembre 1798. (Papiers Stapfer.)

[2] Bonstetten, aidé de Fr. Brun, était parvenu à réunir une forte somme destinée aux enfants pauvres de Berne et de la Suisse.

dans sa patrie. Car, à la vérité, Bonstetten n'a pas complètement renoncé à la carrière politique, il espère même que l'attitude combative, qu'il a toujours montrée à l'égard de Leurs Excellences, ne peut manquer de le faire bien voir du nouveau gouvernement.

Durant l'été de 1801, il se prépare donc à rentrer à Berne, bien décidé de se mettre en rapport avec les principaux membres de la « République une et indivisible ». Il s'arrache à sa douce vie de Sophienholm, et après avoir séjourné quelques semaines en Allemagne, il parvient à Bâle, où il se fait présenter à Zschokke, alors préfet de ce canton. Celui-ci, frappé de l'apparition soudaine de ce vieil émigré, qui, avec infiniment de grâce et d'esprit, s'informe des événements survenus dans sa patrie, ne trouve que des mots laudatifs pour peindre cette première entrevue, prélude d'une solide amitié:

« Bonstetten, disait-il, quoique d'une taille au-dessous de la moyenne, était fortement constitué. Le charme et la noblesse de ses mouvements trahissaient l'influence qu'exerce involontairement sur nous une société choisie. Son visage expressif, son teint d'une pureté et d'une fraîcheur presque féminine, son front haut de penseur, ses yeux d'une bonté souriante, tout cela était bien fait pour gagner les cœurs. Nous passâmes ensemble une journée bénie [1]. »

De Bâle, Bonstetten se rend à Valeyres. Il a hâte de rejoindre sa femme et son plus jeune fils, hâte aussi de revoir ce petit coin de pays qu'il chérit doublement, depuis le jour où il a failli le perdre. Il arrive au moment des vendanges, et c'est au milieu de ses occupations de gentilhomme campagnard, qu'il est averti officieusement par Stapfer, le ministre plénipotentiaire suisse à Paris, qu'il a quelque chance de faire partie du nouveau gouvernement, soit en qualité de sénateur, avec résidence à Berne, soit comme ministre à Vienne. Stapfer, engage même, à ce sujet, une correspondance assez active avec Usteri, de Zürich, un des membres du Conseil législatif, lui recommandant chaudement la candidature de Bonstetten :

[1] Zschokke : *Prometheus für Licht und Recht.* Zeitschrift in zwanglosen Heften. Herausgegeben von H. Zschokke. Aarau, Sauerländer, 1832, 2me partie, p. 4 (trad.).

« Il a des principes plus libéraux que n'importe quel autre Bernois, lui disait-il. Dans la dernière œuvre qu'il vient de faire paraître à Copenhague [1], il a des chapitres très spirituels qui dénotent une grande liberté de pensée. Il est vrai qu'il n'est pas très endurant dans les affaires administratives et qu'il est plus porté à écrire qu'à exercer une occupation régulière ; cependant dans les questions d'enseignement il serait excellent [2]. »

Bonstetten, que ces pourparlers intéressent vivement, semble tout disposé à accepter une situation de ministre à l'étranger, mais, en aucun cas, il n'occupera une place de sénateur :

« Il faut, écrit-il à Stapfer, avoir dans une révolution une peau de rhinocéros que je n'ai pas.... Une fois piqué au vif, je me démonte et j'avoue que je ne serais pas sans passion dans les affaires, où je me trouverais toujours placé entre des principes exagérés et sans application, et l'humeur de l'orgueil et les mouvements de la bêtise. Quel résultat sensé peut-on espérer de ces deux causes.... Si l'on me voulait pour Vienne, je voudrais me rendre à Paris pour arriver si possible à la solution du problème de ce qu'on veut de nous. Car le premier principe à éclaircir et à fixer est celui de nos rapports avec la France. Le grand principe moteur une fois connu, je serais en état de le continuer avec notre état politique intérieur. Ces rapports fixés (si tant est qu'ils puissent l'être), je saurais le rôle que j'aurais à jouer à Vienne, rôle très difficile et impossible à remplir avec quelque dignité, si l'on ne connaît pas la mesure des possibles. J'ai acquis quelques connaissances des affaires soit à Rastatt, soit en vivant journellement avec les corps diplomatiques à Copenhague et avec les ministres d'Etat, je sais aussi l'allemand mieux que ne le sait le commun des Suisses pour avoir vécu trois ans avec le meilleur langage de l'Allemagne [3]. »

Au reçu de cette lettre, Stapfer, sans perdre une minute, écrit derechef à Usteri, l'engageant à appuyer la candidature

[1] *Neue Schriften, op. cit.*

[2] Lettre de Stapfer à Usteri. Paris, 1er septembre 1801 ; parue dans *Stapfer's Briefwechsel*, édité par Luginbühl, p. 89, tome XI, dans *Quellen zur schweizerischen Geschichte.* Bâle, 1891, 2 volumes.

[3] Lettre de Bonstetten à Stapfer. Valeyres, 12 septembre 1801. (Papiers Stapfer.)

de Bonstetten à Vienne, lequel, par la souplesse de son esprit, son tact, la largeur de ses jugements, semble indiqué pour occuper une telle situation [1]. Mais, malgré le ton persuasif de sa lettre, ses démarches n'aboutissent à rien, pas plus que celles que Zschokke tente auprès du landammann Aloys de Reding :

« Je le priai de choisir Bonstetten, écrit-il, et cela avec la chaleur que m'inspiraient la confiance et l'intérêt de ma patrie. En ce moment-là, je ne trouvai personne de plus apte à remplir une telle mission que Bonstetten, avec sa rare intelligence, son sens des affaires, sa belle droiture et son amour de la patrie. Mais il offrait encore une autre garantie, personne, plus que lui, ne s'était tenu éloigné de l'esprit de parti qui avait sévi durant la transformation politique de la Suisse, et personne, non plus, qui ne fût à ce point exempt de préjugés hostiles. Je n'oubliai pas enfin de rappeler la vieille noblesse de sa race, dont les ancêtres brillaient déjà dès le Xe siècle dans les cours, à l'église et dans les tournois. Mais mon éloquence resta sans effet. Bonstetten fut évincé par un monsieur de Diesbach de Carouge [2]. »

Charles-Victor, dès ce moment, semble avoir l'impression très nette que sa mission politique est définitivement achevée, et qu'il doit désormais se retirer des affaires. A vrai dire, cette décision lui est pénible : l'état dans lequel est tombé sa patrie le tourmente, et c'est de tout cœur qu'il travaillerait pour elle [3] : « Ah ! écrit-il à Mme Brun, qui se trouve à Lausanne avec une de ses filles, tout, tout ce que nous savions n'est rien en comparaison du malheur et de la misère insondable, qui m'est apparue subitement, comme un éclair [4]. »

Ce n'était pas sans raison que Bonstetten s'attristait. Il arrivait en Suisse au moment où s'écrivait une des pages les plus sombres de son histoire : non seulement le pays se trouvait

[1] Lettre de Stapfer à Usteri, 28 septembre 1801, *op. cit.*, p. 101, tome XI.

[2] *Prometheus*, *op. cit.*, p. 4. Bonstetten, dans une lettre à Müller, datée du 15 janvier 1803, prétend que cette situation de ministre à Vienne lui est offerte à nouveau en septembre 1802, mais qu'il la refuse, ne voulant pas être le représentant d'une « République inexistante ».

[3] Voir à ce sujet les lettres que Bonstetten adresse à son ami Füssli de Zürich. (Ms. Füssli. Bibl. de Zürich. Série IV.)

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome I, p. 102-103.

être le champ de carnage, où se battaient la France et les Alliés — Autrichiens et Russes — mais les membres du Directoire helvétique se querellaient entre eux. Les uns étaient pour la centralisation des pouvoirs, les « unitaires », les autres, les « fédéralistes », tenaient au contraire à la souveraineté des cantons.

La situation semblait inextricable, et Bonstetten crut, lui aussi, que le sort de sa patrie était à tout jamais compromis. Mais, peu à peu, il se ressaisit ; il lui paraît qu'avec un peu de bonne volonté, de part et d'autre, la Suisse peut sortir presque indemne de la crise qu'elle traverse. Il prévoit, avant toute chose, un rapprochement entre les Français et les Suisses, qui, selon lui, se connaissent mal. Ni Reding, qui « est un brave homme », mais qui ne « s'entend pas à la politique mondiale »[1], ni les sénateurs, qui manquent de subtilité [2], ne veulent voir les qualités de la nation française, qui, à son tour, ne comprend que très imparfaitement la situation politique, économique et militaire de la Suisse.

Aussi Bonstetten, bien que sa chance d'être entendu soit faible, essaye-t-il, par l'intermédiaire de son ami Stapfer, d'influer sur le gouvernement français, et en particulier sur le Premier Consul, duquel il attend le salut :

« Je suis profondément convaincu, lui dit-il, que le gouvernement français ne veut pas le mal, et cependant le mal se fait, nous sommes organisés dans ce moment en volcan et une seconde explosion produirait une glacière d'Avignon. On se dispute dans tous les villages. Il n'y a que discordes, menaces, haines, rassemblements, et tout cela impunément, tout cela au milieu d'une anarchie parfaite et au milieu de crimes couronnés ? D'où vient cela ? C'est que la France s'occupe peu de nous, c'est qu'elle laisse subsister le principe des crimes, l'anarchie et l'impunité, et cela par incurie, par de faux principes qui sont le produit des lunettes qu'elle se donne. Faites au moins (car ceci est possible) que nous ne recevions que la portion du mal que l'on nous a destinée, et vous aurez beaucoup fait pour la Patrie... quel plaisir j'aurais eu de revoir le Consul! mais je crois qu'il aurait été difficile de faire ce que vous ne pouvez

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 106.
[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 106.

pas. Il faudrait voir de suite Talleyrand ou le Consul pour se faire entendre [1]. »

Malgré le désordre qui règne en Suisse, Bonstetten, cependant, ne peut s'empêcher de voir que le nouveau gouvernement a introduit un semblant de vie dans le pays. Berne est plus active, les gens y ont l'air plus éveillés, on va au théâtre, et même au théâtre français, alors que depuis quarante ans, la salle des spectacles ne servait qu'à de rares réunions dansantes :

« Rien n'est plus captivant que la vue de ce théâtre, écrit-il à son amie Brun : à droite se trouve la loge des représentants de la République helvétique, à gauche, en face, celle des Français. Toutes les perruques découronnées sont assises au milieu, entre leurs nouveaux maîtres. Le Sénat helvétique est une carte d'échantillons de tous les cantons : les centres industriels, les petites villes tranquilles et ignorantes, tous ont leurs représentants, aux visages calmes et pleins de dignité sénatoriale. En face, les Français contemplent, d'un regard impassible de conquérant, la comédie qui se joue sous leurs yeux. A côté de ces loges s'alignent celles des Bernois ; là, sont assises les dames parées à la dernière mode de France. Les jeunes gens semblent gais. Ça et là, cependant, apparaît un vieux conseiller ou un vieux bailli, le visage ridé, ravagé par le chagrin ; d'autres enfin sont heureux d'avoir endossé l'habit des vacances perpétuelles.... Toute l'assemblée offre un mélange de nations plus varié même que si toutes les tribus d'Europe étaient présentes... [2]. »

D'autre part, l'enseignement, qui est resté l'une de ses préoccupations constantes, semble s'être amélioré. Stapfer, durant les deux ans qu'il a été ministre de l'instruction publique, a accompli des prodiges : il a réorganisé les écoles primaires et supérieures, confiant une partie de sa mission à deux hommes d'une rare intelligence : Zschokke et Pestalozzi.

Ce dernier, qui a dirigé durant quelques mois l'asile des enfants pauvres à Stanz, vient d'être mis à la tête d'un institut similaire à Berthoud, où Bonstetten, qui le connaît de longue date [3], s'empresse de le visiter. Il s'intéresse même si vivement

[1] Lettre de Bonstetten à Stapfer (prob. printemps 1802).

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 122 (trad.).

[3] Pestalozzi était venu voir Bonstetten au Gessenay, alors que ce dernier voulait créer une école à Valeyres. Voir livre III, chap. II.

à sa méthode, qu'il assiste à plusieurs leçons, interrogeant les élèves, et constatant, par lui-même, ce que ce système intuitif, appuyé sur une étude approfondie du caractère de l'élève, offre de véritablement pédagogique. Quant à Pestalozzi, il lui semble être une manière de génie. Il ne doute pas que son enseignement ne soit appelé à donner d'excellents résultats, surtout dans les écoles élémentaires [1].

Mais ces journées d'accalmie sont rares [2]. Durant le printemps de 1802, la situation de la Suisse ne fait qu'empirer : les « unitaires », alors au pouvoir, élaborent une nouvelle constitution, qui entraîne une levée d'impôts dans le Pays de Vaud. Cette mesure maladroite s'il en fut, indispose si vivement les paysans que, ceux-ci, prenant les armes, mettent le feu aux archives des villes et des châteaux.

La propriété de Valeyres est heureusement épargnée par les « Bourla-Papey » — brûle-papiers —. Mais Bonstetten n'est qu'à moitié rassuré, et après avoir adressé une dernière supplique à Stapfer, dans laquelle il le prie d'intervenir immédiatement auprès de Bonaparte — ses premières tentatives n'ayant pas eu l'air d'aboutir — il se décide à accompagner en Italie son amie Brun. Il installe sa femme et ses enfants à Genève, où ces derniers commenceront sérieusement leurs études, et, en septembre ou octobre, il s'éloigne de « cette triste Troie [3] », afin de ne pas assister à des misères qu'il ne peut guérir.

II

De Rome, où il arrive vers la fin de novembre, il déclare à Stapfer :

[1] Voir *Pensées sur divers objets de bien public*, p. 174 et 175, et *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome I, p. 107-120. Lettre publiée également dans Morf : *Zur Biographie Pestalozzis*, p. 295-299. Cf. aussi : Lettre de Pestalozzi à Bonstetten, dans les *Pestalozzi Blätter, op. cit.*, p. 33, juillet 1897 et J. Guillaume : *Pestalozzi. Etude biographique*, p. 185. Hachette, Paris, 1890.

[2] Bonstetten écrit à Füssli, le 14 mai 1802, qu'il revient d'un petit voyage en Valais, fait en la compagnie de Mme Brun. (Ms. Füssli. Bibl. de Zürich. Série IV.)

[3] Lettre à Stapfer, 26 avril 1802.

« Je suis arrivé ici je ne sais comment. Je voyais Mme Brun se précipiter en Italie, le plus grand bienfait était de l'y accompagner. Le spectacle continuel des maux de ma patrie me tue et me poursuit partout. »

Mais, pris probablement du regret tardif d'avoir délaissé une seconde fois son pays, il ajoute :

« Je crois de mon devoir de vous dire que si vous voyez quelque moyen pour moi d'être utile à ma patrie, je ne me refuserai à rien. Ce n'est pas là une manière de vous demander votre appui pour quelque place. Je n'en désire aucune auprès de ce pauvre Lazare mourant, souffrant et couvert de plaies, mais je lui vouerais mes services, si je vois que je puis réellement faire quelque bien ou éviter quelque mal. Je ne vois que trop combien dans ce moment le nombre d'hommes impartiaux est rare en Suisse, et c'est sous ce rapport d'impartialité que je crois pouvoir être utile [1]. »

La conscience soulagée, Bonstetten se met en état de jouir de la vie de Rome, de cette Rome qui lui rappelle non seulement ses plus fortes émotions d'art, mais encore les heures inoubliables passées auprès de la princesse Stuart, jadis dans tout le rayonnement de sa beauté et de sa gloire. Rome n'a pas perdu pour lui le nimbe éclatant dont il l'avait parée à son premier voyage. A peine est-il descendu à la villa Malta — villa qu'il occupe avec Mme Brun et sa fille — qu'un enthousiasme juvénile s'empare de lui. Il se sent pénétré d'une atmosphère de calme, de douceur, de beauté, et devant les ruines romaines, évocatrices d'une civilisation disparue, il se plonge si complètement dans le passé, qu'il en oublie la gravité de l'heure présente. « A Rome, écrit-il à Matthisson, tout le domaine rouillé de la réalité semble se dissiper comme un nuage pour ne laisser paraître qu'un ciel bleu et un soleil bienfaisant...[2]. » Et un peu plus tard, il avoue à Müller : « Aucune ville pour moi ne vaut Rome. Le sérieux qu'elle développe, l'intelligence qu'elle éveille, les sentiments qui semblent sortir de chacune de ses pierres et aussi la liberté complète qu'on y

[1] Lettre à Stapfer. Rome, 11 décembre 1802.

[2] *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, *op. cit.*, p. 16. Rome, le 12 septembre 1802 (trad.).

respire... tout cela ne se retrouve nulle part ailleurs...[1] »

Sainte-Beuve, qui a connu des contemporains de Bonstetten, et qui a eu la chance de mettre la main sur une partie de sa correspondance inédite, donne, dans ses *Lundis*, quelques détails sur son activité, durant son deuxième séjour en Italie :

« Il visitait les ateliers de Rome, dit-il, et y laissait, ne fût-ce que par ses jugements et ses louanges, des traces de ce patronage fin, délicat, généreux qui était sa vocation véritable. C'est ainsi qu'il eut la bonne fortune d'encourager les débuts laborieux du plus beau génie que l'art se soit choisi pour interprète dans les contrées scandinaves, de celui qui devait tenir le sceptre de la sculpture après Canova, Thorwaldsen. Il l'avait déjà vu, je crois à Copenhague [2]; il le retrouva dans un coin obscur du palais Barberini, pauvre encore et tout à fait ignoré. Il le força comme il l'avait fait pour Müller, de croire à son avenir et de compter sur la justice des contemporains. Le premier ouvrage de quelque importance qu'eût achevé le ciseau de Thorwaldsen, « Le Jason », fut si bien vanté et préconisé par Bonstetten, qu'il ne resta pas longtemps dans l'atelier. L'artiste, qui devait son premier succès à cet affectueux patron, aima toùjours à le lui rapporter ; et à des amis de Bonstetten qui le visitaient trente ans après, il disait en les conduisant avec émotion à un endroit de son atelier, alors tout peuplé de marbres glorieux : « Voilà la place où était le Jason [3]. »

Mais Bonstetten ne se contente pas de faire le mécène. Dès son arrivée à Rome, la lecture de l'*Enéide* de Virgile, lui a donné l'idée de parcourir les lieux mêmes qu'avait chantés le poète, non pas uniquement afin d'en mieux saisir tout le charme poétique, mais bien aussi avec l'idée de décrire la campagne romaine, telle qu'elle se présentait à lui. Ce travail lui paraissait utile, indispensable, et, s'ouvrant de ce projet à Matthisson, il lui disait :

[1] Lettre de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.) Rome, le 5 février 1803 (trad.). Voir aussi la lettre des mois de février et mars 1803, adressée également à Müller.

[2] Il nous a été impossible de vérifier l'hypothèse de Sainte-Beuve. Mais Bonstetten put très bien entrer en relation avec Thorwaldsen à Rome par l'intermédiaire de Zoéga ou de Fr. Brun.

[3] SAINTE-BEUVE : *op. cit.*, p. 462 et 463, tome XIV.

« C'est la troisième fois que je lis l'*Enéide*, je prépare un ouvrage qui, je crois, ne sera pas sans intérêt, s'il arrive, toutefois, à voir le jour. Je veux parcourir la scène des six derniers livres de l'*Enéide* et rechercher tous les endroits dont parle Virgile. Je vais me promener en sa compagnie durant des heures et des heures, soit sur les collines, soit le long du fleuve serpentant (flexuosus), et je compare les tableaux du poète à l'état des lieux actuels. Les vieux commentateurs n'ont de l'intérêt que pour la langue, les nouveaux lisent Virgile sous des cieux étrangers. Et je suis là, hésitant devant ce Tibre, sans savoir encore si ce n'est pas hasardeux que de se risquer dans ce pays désert...[1]. »

Bonstetten, cependant, tenta l'aventure. Accompagné de l'antiquaire Zoéga, alors consul danois à Rome, il parvient à reconstituer le chemin qu'avait suivi le pieux Enée, à son arrivée dans le Latium, notant ici un coin de paysage, là les vestiges d'un bourg romain, plus loin les coutumes des bergers campaniens. Jamais il ne témoigna d'un don d'observation plus pénétrant, et la première œuvre de Bonstetten, qui obtiendra quelque succès, sera son *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide* [2], dont la rédaction ne sera achevée qu'en 1805.

Ce séjour à Rome passa comme un beau rêve. Les heures glissaient, rapides. C'est à peine si Bonstetten parvint à consacrer quelques soirées par semaine à son amie, soirées durant lesquelles, ainsi qu'à Copenhague, il essayait de lui faire partager ses admirations littéraires et philosophiques.

Mais brusquement, en juin 1803, Friederike est rappelée en Danemark, et Bonstetten, après lui avoir fait escorte jusqu'à Augsbourg, revient tout seul en Suisse.

Ce retour était pénible. Non seulement il éprouvait le regret de perdre « la plus admirable des amies », mais il s'attristait de voir la Suisse asservie à la France. Pendant son voyage en Italie, Bonaparte, las des querelles entre « unitaires » et « fédéralistes », avait lui-même donné à la Suisse une cons-

[1] *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, *op. cit.*, p. 17-18. Rome, 12 septembre (faux comme date, mais bien janvier ou février) (trad.).

[2] *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide.* Genève, Paschoud, 1805.

titution : l'Acte de Médiation, qui, s'il pacifiait l'Helvétie, lui enlevait encore de son indépendance. De Rome déjà, Bonstetten avait écrit à Matthisson :

« La jeune Helvétie, qui vient de naître à Paris, est mieux conformée que nous n'osions l'espérer. Malheureusement, c'est un enfant illégitime, qui, par ce fait, sera soumis à l'esclavage [1]. »

Mais, lorsqu'il voit, de ses propres yeux, à quel point ses concitoyens sont démoralisés, il se repend de n'avoir pas tout sacrifié, pour tenter un suprême effort à Paris, auprès de Bonaparte. En effet, à peine installé à Genève, il reçoit du fils du grand Haller, l'ex-trésorier de l'armée d'Italie, une lettre, dans laquelle celui-ci lui disait :

« Vous voilà donc, mon cher ami, de retour en Suisse et dans une disposition qui ne vous portera pas à y rester. Peut-être en serait-il autrement si vous vous étiez trouvé ici lors de la médiation du Premier Consul. Vous auriez pu influer d'une manière salutaire sur ce qui a été fait, et cela seul vous aurait conduit à accepter une place dans le gouvernement ce qui, je crois, aurait été heureux pour tous [2]. »

Mais la vie publique de Bonstetten était bien finie. Son tempérament, une fois de plus, répugnait à la lutte. Il était un intellectuel bien plus qu'un homme d'action. Sa vie ne pouvait s'épanouir pleinement qu'en quittant la politique militante, et en se vouant aux lettres.

C'est à Genève, où il avait rejoint sa famille, qu'il allait déployer enfin ses dons d'écrivain.

[1] *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, *op. cit.*, p. 17-18. Rome, 12 septembre (faux comme date), janvier ou février.

[2] Lettre de Haller à Bonstetten. Paris, 1803. Papiers Reding, mais publiée par STEINLEN, *op. cit.*, p. 217.

CHAPITRE II

LE MILIEU GENEVOIS AU DÉBUT DU XIXe SIÈCLE

« Si jamais la Suisse devait être vaincue par les armes, Genève vivrait encore dans tous les cœurs par ses vertus, ses lumières et ses institutions. Cette ville placée au sein de toutes les magnificences de la nature ; cette ville où la simplicité des mœurs est réunie à tout ce que la civilisation offre de charme à la vie sociale ; cette ville où l'esprit se trouve réuni à la bonté et l'élégance des manières aux vertus les plus pures, cette ville, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a peut-être pas son égale. »

Etudes de l'homme.

I

Genève joua un rôle considérable dans la vie de Bonstetten. C'est à Genève que nous l'avons vu prendre véritablement conscience de lui-même, en écoutant les conversations de Bonnet ; c'est à Genève qu'il viendra plus tard oublier les tracasseries de Berne, entre deux sessions du Grand Conseil ; c'est à Genève, enfin, qu'il va passer les trente dernières années de sa vie, les plus heureuses et les plus fécondes.

« Je bénis Dieu chaque matin de me réveiller à Genève et non à la Junkerngasse », écrira-t-il à son ami Stapfer en 1819 [1].

Qu'était Genève, quand Bonstetten s'y installe en 1802 ? Certes, elle ne ressemblait plus à celle que Charles-Victor

[1] Lettre de Bonstetten à Stapfer, 25 février. (Papiers Stapfer.)

avait connue, alors que tout jeune homme, il allait rendre visite au « sage » Abauzit, dont la simplicité lui rappelait les mœurs des philosophes de l'ancienne Grèce. Le temps était passé, où Genève se passionnait pour la lutte entre « Négatifs » et « Représentants », et, depuis longtemps, Rousseau et Voltaire avaient cessé de se disputer la suprématie morale et intellectuelle.

Ce n'est pas que l'aspect de la ville eût beaucoup changé. Les maisons des « gens du haut » se pressaient toujours autour de la vieille cathédrale, et, si certaines d'entre elles avaient disparu, d'autres, plus luxueuses les remplaçaient : les anciennes rues, aux fenêtres en accolades, s'étaient vues soudain rajeunies par de belles façades à la mode de France.

Le même sérieux, la même gravité y régnait, et Bonstetten aurait pu répéter ce qu'il écrivait lors du séjour de Müller, à la Boissière : « Rien n'est plus rare à Genève que les personnes qui ont de la gaieté [1]. »

Enfin, tout le décor de Genève, les promenades, la Treille, Saint-Jean, Sous-Terre, le Bois de la Bâtie, tout cela était pareil, et cependant, l'atmosphère était changée. Genève n'était plus libre. Elle était sous la domination de la France depuis le 15 avril 1798. Mais, comme le dit si bien Monnier :

« Elle avait été annexée, non pas conquise. On lui avait pris sa nationalité, on n'avait pu lui prendre son esprit national. Elle avait gardé son Eglise, sa haute Ecole, son Collège. Elle avait gardé sa Société Economique, sa Société des Arts, ses instituts de bienfaisance. Elle avait gardé ses milices nationales et sa « Bibliothèque britannique »... Les fonctions gratuites étaient toujours exercées par les Genevois, et les tambours battaient toujours les vieilles marches genevoises. Elle avait résisté comme elle avait pu, tant qu'elle avait pu, par la pensée. Mais sa vie publique était suspendue, la liberté de sa parole étouffée. Elle n'était plus une république, mais un chef-lieu de département ; plus un peuple souverain, mais le siège d'une préfecture française ; plus un Etat indépendant, mais le rouage d'une grande machine étrangère à ses mœurs, à ses traditions, à son passé, l'entraînant en dehors de son orbite et de son sens [2]. »

Cependant, si cet état de dépendance était pénible, à tout cœur vraiment genevois, Bonstetten n'avait pas l'air d'en être

[1] Lettre à Müller. (Ms. Schaff.) 21 juillet 1778.

[2] Ph. Monnier : *La Genève de Tœpffer*. Genève, Jullien, 1914, p. 1-2.

incommodé, au contraire ; après la Restauration il dira, en confidence, à Fr. Brun : « Genève, sous les Français, était plus agréable sous tous les rapports pour les étrangers [1]. »

Genève plaît à Bonstetten. Il aime cette cité, où chaque citoyen a des « lumières », et qui, jamais, n'a reculé devant aucun sacrifice pour instruire ses enfants. Il compare volontiers les Genevois aux Athéniens, tout en reconnaissant à ces derniers plus d'amabilité, mais moins de constance [2]. « Depuis dix ans, écrit-il en 1815, Genève est devenue une des villes les plus riches de l'Europe, et tout cela par son instruction...[3]. »

En effet, peu de villes offrent autant de ressources intellectuelles. Outre son Collège et son Académie, Genève possède des sociétés scientifiques, des bibliothèques, des salons où l'on rencontre journellement des hommes, dont l'érudition et la science font la gloire de leur patrie.

Le Genevois qui, généralement, n'est pas d'une urbanité exagérée vis-à-vis de l'étranger, devient l'homme le plus accueillant, sitôt qu'il rencontre un esprit distingué. Aussi, dès son arrivée, Bonstetten se voit-il l'objet d'une réelle sollicitude : les sociétés de physique et de sciences naturelles lui ouvrent leurs portes [4] ; on tient à connaître ses écrits, il en lit des fragments en séances publiques ; on l'invite partout ; on lui montre de l'intérêt :

« Les Genevois me veulent du bien. Tout le monde me rend visite [5].

» Les Genevois sont de plus en plus charmants avec moi, et à chaque absence ils me demandent tous pourquoi je les quitte et quand je reviendrai [6].

» Tu ne connais pas encore les Genevois : au lieu d'oublier leurs amis, ils les aiment davantage de jour en jour [7].

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 155, 23 novembre 1817.

[2] Lettre à Müller. (Ms. Schaff.)

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, 1er février 1815, tome II, p. 78 (trad.).

[4] Voir l'Annuaire genevois de 1815-1816.

[5] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, fin juin 1809, tome I, p. 280 (trad.).

[6] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, 29 mai 1810, tome I, p. 285 (trad.).

[7] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, 22 décembre 1808, tome I, p. 264 (trad.).

» Depuis onze ans, il n'y a pas un Genevois qui m'ait causé une minute de chagrin [1]. »

Plus tard cependant, dans sa vieillesse, alors qu'il ne vivra plus que par le cœur, les Genevois lui sembleront un peu froids : « Ils font passer la raison avant le cœur », dira-t-il [2]. Mais pour l'instant leur société l'enchante, et surtout celle des Genevoises. « Il y a des femmes délicieuses ici, pleines d'esprit et de raison...[3]» et après avoir dit quelque part qu'elles manquaient de tempérament, il se reprend, et avoue : « Lorsque les Genevoises aiment, elles aiment mieux que n'importe quelles autres femmes [4]. »

Si les Genevois l'accueillent comme un des leurs, Bonstetten, de son côté, prend une part très vive à tout ce qui se passe en leur cité. Ses lettres sont pleines de détails, sur telle ou telle manifestation, sur tel ou tel événement public. Rien de plus pittoresque que la manière dont il raconte, à son amie d'Albany, la fête des écoles, — la « fête nationale » — des Genevois :

« J'ai été aujourd'hui à la fête des enfants ; il fallait voir la jubilation de la ville. Le préfet, les autorités et toute la troupe étaient rangés dans les rues pour y voir passer les enfants ; les autorités et les professeurs se sont joints à la procession des enfants pour aller à l'église de Saint-Pierre recevoir les prix en présence de toute la ville. Il y avait là les hommes les plus distingués, et dans le public un intérêt plus vif qu'à aucun spectacle. J'avais les larmes aux yeux...[5]. »

En juin 1814, quand Genève s'est libérée de la France, il suivra la foule en fête qui s'en va au Port-Noir, attendre le contingent des Fribourgeois, et tout ému, il écrira :

« Genève est exultante de joie. Le 1er juin, une petite garnison suisse de Fribourgeois est venue comme avant-coureur annoncer le mariage de Genève à la Suisse. Tous, tous étaient

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, 2 novembre 1811.

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, 14 octobre 1822, tome II, p. 247 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome I, p. 110 (trad.).

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome I, p. 210, 13 avril 1804 (trad.).

[5] Lettres à la comtesse d'Albany, dans *Lettres inédites de Sismondi*, *op. cit.*, p. 329.

sous les armes. De Cologny, où les Suisses ont abordé, jusque devant l'hôtel-de-ville, il y avait des arcs de triomphe. Personne n'était resté à la maison, les enfants mêmes étaient là. J'étais touché jusqu'aux larmes de voir tous ces beaux enfants de six à douze ans : les tout petits, jolis comme des amours, formaient un régiment, avec arcs, carquois, flèches et turbans ; il y avait encore un régiment de porteurs de lances, un autre de grenadiers, qui avait à sa tête trois petits généraux, montés sur des chevaux et armés de grands sabres. Tous les autres enfants, et les sœurs, et les mères étaient présents. C'était une vraie fête; la joie et l'espérance se reflétaient sur tous les visages. Sonneries des cloches. Tonnerre des canons [1]. »

Jour après jour, il assiste aux progrès que Genève ne cesse de faire, surtout depuis son entrée dans la Confédération. En 1821, il dit à Fr. Brun :

« Genève est si changée que je puis à peine me représenter celle d'il y a dix ans. Nous nageons dans la science, on ne peut fermer les yeux un instant sans risquer de manquer quelque chose [2]. Il y a une vie dans Genève comme en aucune autre ville...[3]. Tout y progresse, les sciences, la morale et même les Beaux-Arts [4]. »

Et plus loin, il ajoute :

« Lorsque tu reviendras à Genève c'est à peine si tu la reconnaîtras. Les Bastions ont perdu la plupart de leurs arbres, mais il reste cependant une belle avenue ; le reste est transformé en jardin botanique. En face de l'entrée du haut, on a construit une splendide maison, du plus pur style italien, avec colonnade sur les deux façades. Le toit est une terrasse, les cheminées sont très hautes et agrémentées de feuillage, si bien que la fumée a l'air de sortir des fleurs.... Tout ceci est pour la jolie nièce de Pictet, Mme Eynard [5]. »

Mais, où Bonstetten ne tarit plus d'éloges, c'est lorsqu'il parle de la vie de société :

« Il n'y a pas de séjours en Europe, où, comme ici, l'on rencontre tous les jours une bonne conversation, où

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* 3 juin 1814, tome II, p. 67 (trad.).
[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 238 (trad.).
[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 254 (trad.).
[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 282 (trad.).
[5] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 132 (trad.).

l'amitié, les goûts simples et les plaisirs de l'esprits soient mieux sentis, et tout cela, placé dans les plus beaux sites du monde [1].

» Genève est le paradis du vieillard. La société y est bonne, nombreuse et toute nichée dans trois ou quatre rues, on ne voit ni oisifs, ni médisants [2]. »

Il ne se passe pas de jours, où il ne se rende à quelque assemblée ou à quelque conférence. Il écrira :

« Durant cet hiver, j'ai été de quatre à cinq fois dans la semaine à des réunions de plus de cent personnes, d'où je passais d'une nation à une autre, faisant des observations que je n'aurais jamais l'occasion de faire ailleurs. Je suis si habitué à ce genre de vie que je me trouve isolé avec vingt personnes [3]. »

Dans ces soirées, Bonstetten ne rencontrait donc pas uniquement des Genevois, mais, bien aussi, tout un monde de célébrités cosmopolites. Il déclare :

« Tout ce qui pense et écrit vient à Genève [4]. Genève est si pleine d'étrangers que des grands seigneurs ont dû loger à Carouge ; nous avons des Russes et des Anglais en quantité et aussi des Italiens et des Allemands [5]. Les Rues-Basses sont si encombrées de voitures que c'est à peine si on y peut passer. Il y en a bien soixante à quatre-vingts de file. La ville et les environs sont parcourus par des légions de savants et de professeurs [6]. »

II

Il ne semble pas, cependant, que durant les premières années de son séjour à Genève, Bonstetten soit entré en relation avec beaucoup d'étrangers. Seuls Rumford, Humboldt, Oehlenschlaeger et Schlegel apparaissent dans sa correspondance. En revanche, les Genevois y occupent une large place.

[1] Lettre à Mme d'Albany, dans TAILLANDIER : *Lettres inédites*, *op. cit.*, p. 340. 21 mars 1821.

[2] Lettre de Bonstetten à Stapfer, sans date. (Papiers Stapfer.)

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 261 (trad.).

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 264 (trad.).

[5] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 159 (trad.).

[6] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 225 (trad.).

Il est vrai que les vieux amis étaient morts et que ni le pasteur Prévost, ni Bonnet, ni Tronchin, ni tant d'autres ne pouvaient plus l'assister de leurs conseils, mais il y avait Necker.

Depuis une douzaine d'années, celui-ci habitait son château de Coppet, accueillant tous les étrangers de marque, sans négliger toutefois ses anciens amis, au nombre desquels il comptait Bonstetten. Celui-ci nous dit : « Il (Necker) a une telle joie de me voir que j'en suis ému ; je lui redonne de la gaieté et il a envers moi une attitude particulière [1]. » Qu'il soit seul ou en compagnie, l'ancien ministre aime à avoir près de lui la figure souriante et aimable de celui qui, durant son séjour de Nyon, avait reçu avec une si grande bienveillance les émigrés établis dans son bailliage. Peu de jours même avant sa mort, il tient à le revoir une dernière fois. Bonstetten, très impressionné, entra dans la chambre de Necker : « Tout d'abord, écrit-il, je ne vis que son corps puissant, car sa tête était cachée derrière le rideau vert du lit ; il voulut me dire qu'il allait mieux ; qu'il avait du plaisir à me voir ; mais il avait déjà le hoquet de l'agonie [2]. » Cette mort fut un coup sensible pour Bonstetten : non seulement il perdait un excellent ami, mais c'était encore la fin d'un des salons les plus brillants de Genève : « Tous les étrangers, mande-t-il à Mme Brun, tous les savants, tous les Genevois les plus aimables, les femmes aussi, se rencontraient chez Necker, où l'on me mettait toujours en valeur. Quel vide ! [3] » Et, dès que Mme de Staël sera revenue d'Allemagne, il ira partager sa douleur, et pleurer avec elle ce père, tant aimé : « Ah ! soupire-t-il, je reviens de Coppet et puis à peine écrire... la bonne Mme de Staël !... nous sommes à moitié morts tant nous avons pleuré [4]. »

Cependant si Necker n'est plus, il y a les Huber, père et fils. Leur amitié date de loin. Huber le père, Huber l'aveugle, est un

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 192-194, 24 février 1804 (trad.).

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 205, 10 avril 1804 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 209, 13 avril 1804 (trad.).

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 210, 13 avril 1804 (trad.).

disciple de Bonnet. C'est à Genthod, sans doute, qu'ils se connurent. Huber a l'âme artiste : il aime la nature autant que Bonstetten. Sa vie se passe à élever des abeilles et à faire de la musique : il chante et joue du clavecin. « Hier, raconte Bonstetten, à midi, j'ai couru à Sacconnex chez les Huber. Ils étaient tous là, les éternellement heureux[1]. J'ai éprouvé une joie d'enfant à être auprès d'eux, si bien que j'y suis resté bien avant dans la nuit, et cela sans m'en apercevoir ; ils m'ont tous accompagné jusqu'à la porte de la ville[2]. » Bonstetten, qui aime la musique, ainsi que nous le révèle sa correspondance, apprécie celle de son ami : « Souvent on y fait de la bonne musique » dira-t-il ; et, tout en écoutant jouer le vieil Huber, il se laissera aller à une « douce rêverie », jusqu'au moment où Huber le jeune, qui est aussi passionné pour les fourmis que son père l'est pour les abeilles, viendra lui confier un détail particulièrement intéressant sur les mœurs des dits insectes.

Mais les familles qui, aux yeux de Bonstetten, incarnent la « vie genevoise » sont celles des deux frères Pictet, les fondateurs de la « Bibliothèque britannique ». Comment les connut-il ? Est-ce par l'intermédiaire de Necker ? Ou sa réputation d'écrivain lui valut-elle cette amitié ? Le fait est que, dès son arrivée à Genève, il parle des Pictet. « Pictet de Rochemont est à Paris pour l'éducation de ses enfants », écrit-il à Fr. Brun[3], ou « ...Je pourrais bien me battre de n'avoir pas été dans les glaciers avec Pictet (Marc-Auguste) »[4].

Ce dernier, qui était un élève de Saussure et qui professait à l'Académie de Genève, charmait Bonstetten par sa gaieté et son entrain : « Je vois souvent Pictet, il est partout et il est

[1] Huber, fiancé au moment où il perdit la vue, voulut rendre la liberté à celle qui devait être sa femme, mais celle-ci demanda au contraire à se marier tout de suite. Les Huber passaient pour le couple le plus heureux de Genève.

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 152, 14 août 1803 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 171, novembre 1803 (trad.).

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 157, 21 août 1803 (trad.).

toujours gai [1]... il est si amusant et raconte de si drôles de choses à table, à côté de sa fille, la madone Vernet, que cette sainte doit se boucher les oreilles [2]. » Mais, ce que Bonstetten goûtait, par dessus tout, c'était sa science. Durant quelques années, il suivra régulièrement ses cours de chimie et de physique. Il ira « nourrir son âme », nous dit-il. Car Pictet ne fait pas de froids exposés. Il s'échauffe, il se passionne, il emballe ses auditeurs. « Hier, dit Bonstetten, dans son cours de chimie, il (Pictet) est arrivé à parler de la vie et de la mort. J'en avais la respiration arrêtée [3]. » Pictet à son tour appréciait Bonstetten, il recherchait sa société, et, lorsqu'en 1810, il entreprit un voyage scientifique dans les Pyrénées, il demanda à Bonstetten de l'accompagner. « Jamais, avouera celui-ci, je n'aurai eu une si belle occasion pour voir et pour apprendre. Lorsque je mourrai, je serai un vrai savant [4]. »

Quant à l'autre Pictet, c'est Pictet de Rochemont, celui dont la destinée devait être si brillante, et qui représenta la Suisse, et plus particulièrement Genève, au congrès de Vienne de 1815. Il n'avait pas, cependant, suivi la carrière diplomatique, mais il était mieux que diplomate : il était honnête homme, dans toute l'étendue du terme. C'est lui qui écrira : « Nous avons travaillé non en intrigants, mais en gens d'honneur. Nous avons réussi sans employer ni argent ni femme. C'est en rendant Genève intéressante que nous lui avons fait des amis [5]. » Et Bonstetten, de dire alors : « Genève doit tout à Pictet. Il s'est rendu si aimable à Vienne et à Paris que toutes les conquêtes de Genève peuvent lui être attribuées [6]. »

Pictet de Rochemont habite à Lancy. Il y possède une grande propriété rurale, où il mène la vie d'un simple paysan. C'est lui qui laboure, sème et plante, c'est lui aussi qui élève

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 175. Décembre 1803 (trad.).

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 53. 1er juillet 1813 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 232 (trad.).

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 285. 29 mai 1810.

[5] Ph. Monnier, *op. cit.*, p. 69.

[6] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 90. 29 décembre. Voir aussi une lettre de Bonstetten à M. A. Pictet, du 15 octobre 1814. (Bibl. de Genève. Autographes.)

des moutons mérinos : la laine en est si fine et si soyeuse que toutes les dames de Genève, et même d'ailleurs, veulent avoir des châles tissés « avec la laine de M. Pictet ». Pour Bonstetten, Lancy est unique au monde : Mme Pictet, belle et simple, l'accueille toujours avec un sourire. Elle file et chante, et surtout elle lit et prise ses œuvres. Pictet l'estime et l'aime. Il écrira de Vienne, à sa fille Amélie : « L'homme que je regrette souvent à côté de moi pour observer et dire des drôleries, c'est monsieur de Bonstetten. Ne manquez pas de me donner des nouvelles de sa santé [1]. » Et, alors qu'il s'indigne de ce qu'en Suisse on ait refusé l'hospitalité à la reine Hortense, il dira : « Nous sommes durs, entêtés, froids, secs. La raison tient trop de place. Il nous manque la poésie... Mes chers compatriotes de l'Helvétie, aimons les beaux-arts, ornons notre esprit et cultivons notre goût. Nous ne persécuterons plus, nous haïrons moins et nous deviendrons hospitaliers. Dis cela à notre ami Bonstetten [2]. » N'était-ce pas là, en effet, ce que Bonstetten préconisait depuis si longtemps.

Bonstetten est journellement à Lancy, il y va le matin, l'après-midi, le soir : « Nous nous lisons ce que nous composons et il me semble que je suis de la famille [3]. » Ne dira-t-il pas aussi : « Les deux Pictet sont deux frères pour moi. » Et il ajoutera : « Il n'y a pas de famille plus aimable. Amélie a l'air d'être la sœur de sa mère, ou plutôt la mère a l'air d'être la sœur de sa fille. On y fait de la musique, des tableaux, du blé, du vin, de la laine, on est heureux [4]. »

Mais d'autres Genevois font encore partie du cercle intime de Bonstetten. C'est Sismondi [5], de vingt-huit ans plus jeune que lui, qui, malgré cette différence d'âge, aura toujours l'impression d'avoir à faire à « un jeune homme qui lui serait recommandé ». Charles-Victor le rencontre pour la première

[1] J. B. Galiffe : *D'un siècle à l'autre.* Genève, Paris, Neuchâtel, Sandoz 1878. Deux volumes, p. 380-381, tome II.

[2] Item, p. 483-484, tome II.

[3] et [4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 50. Le 25 mai 1813. (En français dans l'original.) Cf. : Lettre de Bonstetten à Pictet de Rochemont, du 23 décembre 1818. (Bibl. de Genève. Autographes.)

[5] Voir sur Sismondi : *Lettres inédites de Sismondi*, etc., par Saint-René Taillandier, *op. cit.* et *J. C. L. de Sismondi. Fragments de son journal et correspondance.* Genève, Paris. Cherbuliez, 1857.

fois, durant l'hiver de 1803 à 1804, et, tout de suite, frappé de son érudition, il s'en fait un ami. « Comme tu tu aurais aimé Sismondi, écrit-il à Mme Brun. C'est un homme exquis ; c'est lui que nous aurions dû avoir dans nos réunions. Il a écrit une œuvre intéressante [1]. » Et Sismondi étant venu habiter la même maison que Bonstetten, leur intimité grandit. Ils se voient tous les jours. Ils prennent leurs repas en commun. Ils se rendent ensemble chez Mme de Staël. Ils ne se quittent même pas pour leurs promenades. On ne sait pas lequel a le plus d'admiration pour l'autre. Bonstetten dira : « Je vis dans la maison de Sismondi ; son amitié fait une grande partie de mon bonheur [2] », et plus tard : « Je me suis de nouveau épris de Sismondi ; il est un génie, ses cours me ravissent ; quel tableau il nous a tracé des trois premiers siècles de l'empire romain ! Comme tout est neuf [3]. » Bonstetten a une telle confiance en son jugement qu'il recherche sa critique comme une faveur : « C'est un juge sévère, déclare-t-il, qui me fait biffer ou remanier ou recommencer des centaines de passages[4]. » Il en arrivera même à refaire toute une conférence parce que Sismondi en aura blâmé le plan.

De son côté, Sismondi écrit à la comtesse d'Albany : « J'aime très tendrement Bonstetten. Nous avons souvent passé des mois, presque des étés entiers ensemble..., et je ne lui ai pas vu un moment d'humeur... il est incapable de rancune, incapable d'amertume, plein de zèle et d'enthousiamse pour tout ce qui est beau, grand et noble, avec cela bon et facile à vivre [5]. » Ce n'est pas qu'il ne lui reconnaisse des défauts, il les voit très bien, au contraire, mais son amitié les excuse toujours.... « Il est d'une étourderie de vingt ans, dit-il, d'une inconsidération qui doit empêcher de donner plus de suite à ses paroles qu'il n'en donne lui-même ; mais il a si fort toutes les qualités comme tous les défauts de la jeunesse, qu'il est impossible

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 183 (trad.).

[2] Lettres de Bonstetten à Sismondi, dans *Lettres inédites de Sismondi*, *op. cit.*, p. 340.

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 210 (trad.).

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 210 (trad.).

[5] *Lettres inédites de Sismondi*, *op. cit.*, p. 141.

de. ne pas lui pardonner les uns en faveur des autres [1]. » Et, Mme d'Albany, ayant probablement accusé Bonstetten de superficialité, Sismondi lui répond : « Vous avez raison, M. de Bonstetten porte la vie légèrement. Il semble que la douleur ne puisse pas l'atteindre, quoiqu'il la connaisse et qu'il la peigne quelquefois admirablement. Il est singulier qu'un homme comme lui soit né à Berne, il a tout le caractère d'un homme du Midi, l'imagination est le fond de son être, c'est par elle qu'il est sensible et par elle qu'il est consolé. Ces hommes du Midi, gardons-nous désormais d'en dire et d'en penser du mal [2]. » Enfin, appréciant plus que tout autre le charme qui émanait de la personne de Bonstetten, il dira encore : « Sans doute vous aurez été frappé de l'amabilité infinie de M. de Bonstetten que vous aviez perdu de vue depuis plusieurs années ; plus je le compare à tout ce que je connais, et plus la grâce et le mouvement toujours nouveau de son esprit me frappent et me confondent. Ce n'est pas la génération présente, ni l'éducation de nos jours qui donneront un homme semblable [3]. »

Il serait intéressant de savoir si, par leur conversation journalière, les deux amis arrivèrent à exercer une influence l'un sur l'autre. Nous ne le pensons pas. Il y eut échange de points de vue, mais il n'y eut pas transformation de pensée. Cependant, étant tous deux ce que l'on appelait alors des « esprits européens » et fréquentant, l'un et l'autre, chez Mme de Staël, où ils prenaient part aux mêmes tournois intellectuels, il est de toute évidence qu'un certain nombre d'idées communes se retrouvent dans leurs œuvres. Mais, gardons-nous bien de conclure à une similitude d'esprit, ou même à une parenté intellectuelle : ils ne purent jamais s'entendre quant à leur doctrine philosophique. Lorsqu'en 1826, Sismondi, qui avait évolué vers un christianisme libéral, publia une série d'articles sur les progrès religieux au XIXe siècle, il se vit très injustement attaqué par Bonstetten qui le traita de « méthodiste ». Il consignait alors dans son « Journal », non sans une certaine amertume : « Il est curieux de constater à quel point tous

[1] *Lettres inédites de Sismondi, op. cit.*, p. 141.
[2] *Lettres inédites de Sismondi, op. cit.*, p. 101-102.
[3] *Lettres inédites de Sismondi, op. cit.*, p. 75.

ces débris de la secte de Voltaire ont horreur du seul nom de religion [1]. »

Leur amitié, cependant, n'en subit aucune atteinte. Jusque dans les dernières années de sa vie, nous verrons Bonstetten se rendre à Chêne, où Sismondi possédait une maison de campagne, et là, pénétrer dans sa bibliothèque, où il le trouvait toujours écrivant debout, au milieu de puissants in-folio. En 1830, alors que Bonstetten a quatre-vingt-cinq ans, il dira encore : « Je vais tous les jeudis chez Sismondi. Il vieillit et prend de l'embonpoint. Il sera bientôt aussi large que long, mais il est toujours le même, bon, aimant, sincère. A part cela, nous n'avons rien de commun...[2]. »

Que d'autres Genevois il faudrait citer encore, si nous voulions parler de tous ceux qui, de près ou de loin, eurent des rapports avec Bonstetten ! C'est Pierre Prévost, un ami de jeunesse, le fils du pasteur chez lequel il a été élevé et qui sera le professeur de ses enfants. C'est Etienne Dumont, l'ex-collaborateur de Mirabeau, avec qui il se rend souvent à Coppet. C'est Guillaume Favre, l'érudit de la Grange. Ce sont les médecins Odier, Jurine et Butini. Ce sont enfin les Genevoises.

III

Elles sont trois qui reviennent constamment sous sa plume.

Lise le Fort est une vieille amie qu'il connaît depuis toujours. Elle a joué la comédie à Valeyres, et c'est elle qui, en pleurant, est venue se jeter dans ses bras en 1798, alors qu'escorté de deux gardes françaises, il se rendait à l'Assemblée de Lausanne pour défendre son patrimoine. A Genève, il la voit souvent. Il va chez elle et elle vient chez lui. C'est une amie de tout repos. Il ne saurait se passer d'elle, elle fait partie de sa vie, sa gaieté lui est nécessaire. « Elle est la personne la plus gaie de Genève..., écrit-il [3], elle reste toujours jeune, personne

[1] *Fragments de Journal et correspondance, op. cit.*, p. 41.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Fr. Brun. 16 janvier 1830. (Papiers O. Brun), (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 125 (trad.).

n'a plus d'entrain qu'elle [1]. » Friederike Brun ajoutera : « Elle écrit comme Mme de Sévigné [2]. »

Mme Rilliet-Huber est une connaissance de plus récente date. Elle est une des intimes de Coppet. Elle écrit. Elle a traduit en français une partie de l'*Histoire des Suisses* de Jean de Müller. Enfin elle est jolie femme. Dès que Bonstetten est souffrant, elle accourt à son chevet, et c'est pour lui un plaisir de contempler « cet être immatériel, aux grands yeux noirs expressifs, qui semblait toujours prête à s'envoler » [3].

Mais de toutes les Genevoises que connut Bonstetten ce fut, sans aucun doute, Mme Necker-de Saussure, « sa chère Albertine », qui fut le plus près de son cœur. Il faudrait pouvoir consacrer des pages et des pages à cette délicieuse apparition féminine de la Genève d'alors. Elle était la fille préférée du célèbre Horace Benedict de Saussure, qui lui avait donné une éducation en tous points remarquable. Non seulement il avait tenu à ce que sa fille eût une instruction solide, et qu'elle pût lire les auteurs grecs, latins, allemands, anglais et italiens dans les textes originaux, mais il avait fait d'elle une âme forte, une vraie âme de « de Saussure » dira Bonstetten [4]. Elle incarnait la femme telle qu'elle l'a dépeinte dans son livre sur *L'Education progressive* [5]. Toutes les qualités qu'elle prêtait à son sexe : sensibilité, dévouement, intelligence, se retrouvaient en elle, et c'est bien « l'amour universel, la charité compatissante, l'action pénétrante de la grâce divine qui s'exprimaient dans son doux regard et ses traits touchants [6]. » Mieux que certaines féministes actuelles, elle avait su voir quel était le véritable rôle de la femme. Il n'attirait pas, il est vrai, les yeux de la foule, et ne réclamait pas de connaissances spéciales : « La femme, dit-elle, qui remplira le mieux sa destination sera celle qui exercera

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 151 (trad.).

[2] Fr. Brun : *Episoden aus Reisen.* Zürich, 1806, tome I, p. 212 (trad.).

[3] Fr. Brun : *Episoden aus Reisen.* Zürich, tome I, p. 235 (trad.),

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 208.

[5] *L'Education progressive ou Etude du cours de la vie.* Paris, Sautelet, 1828. Trois volumes.

[6] *L'Education...*, p. 25, tome III.

l'influence la plus heureuse dans la sphère d'activité que les circonstances lui ont assignées [1]. »

Elle ne se contenta pas de l'écrire. Elle sut le réaliser dans sa vie et l'on ne sait pas si c'est la fille, l'épouse, la mère, l'amie, la chrétienne ou l'écrivain qu'il faut le plus admirer en elle. Car, pour l'aimer et pour nous renseigner sur son caractère, sa personnalité, sa manière d'être, point n'est besoin d'avoir recours aux témoignages de ses contemporains : Mme de Staël, Pictet de Rochemont, Fr. Brun. Il suffit de feuilleter son *Education progressive*, dans laquelle transparaît toute son âme. Lorsque Ph. Monnier, dans les pages émues qu'il lui a consacrées [2], prétend qu'elle a transformé son talent en sainteté, nous ne pouvons qu'y souscrire. Ne faut-il pas, en effet, aspirer de toutes ses forces à la perfection, pour écrire : « Nous avons gagné à recevoir ; nous gagnerons sans doute encore plus à perdre, puisqu'à mesure que tout se retire, Dieu lui-même se manifeste plus immédiatement à nous [3]. » Et : « Ne rien espérer des hommes, ne croire rien mériter de Dieu, ne voir que le bien du prochain en ne songeant jamais à soi, tel est l'esprit qui doit animer la femme chrétienne [4]. » Et encore : « L'œuvre de Dieu que nous sommes appelés à seconder, consiste à dégager notre âme immortelle de ces liens étroits qui la tenaient captive ici-bas [5]. »

Cependant, si sa vie est une perpétuelle ascension vers la perfection morale, elle ne laisse rien paraître des luttes incessantes qu'elle livre avec elle-même : Mme Necker de Saussure ne revêt pas l'aspect grave et parfois revêche de la dévote, au contraire, elle est enjouée, accueillante, compréhensive, ouverte à tous les courants de la pensées de son siècle.

Aussi, comme l'on comprend Bonstetten de se plaire en sa compagnie! Comme il devait apprécier son amitié tranquille après la sentimentale Mme Brun ! Et comme, aussi, cette intelligence calme, lucide, clairvoyante devait le reposer de l'agitation de Coppet ! A chaque instant, il note : « Je reviens de chez

[1] *L'Education...*, tome III, p. 63.
[2] Ph. Monnier, *op. cit.*, p. 183.
[3] *L'Education...*, tome III, p. 451.
[4] *L'Education...*, tome III, p. 506.
[5] *L'Education...*, tome III, p. 539.

Necker ; sa nièce m'y a donné un rendez-vous », ou « j'ai dîné avec Albertine ». Il la présente ainsi à Mme Brun : « C'est une personne charmante, elle a autant de génie que sa cousine et c'est un ange véritable, plein de bon sens ; nous sommes toujours heureux lorsque nous sommes ensemble [1]. »

Il s'entretient avec elle de tous les sujets qui le passionnent, d'enseignement, de philosophie, de métaphysique, sûr de trouver une auditrice complaisante, plus que cela, un juge avisé, auquel il se soumet avec la plus touchante bonne grâce. « J'ai passé plus d'une soirée avec cette chère Albertine [2]... elle lit tous mes ouvrages avec un grand sérieux et me fait d'excellentes remarques. Elle est encore plus versée dans la métaphysique et les langues que sa cousine [3]. » Et lorsque, vers 1828, alors que Bonstetten est plus qu'octogénaire, Mme Necker se mettra à écrire sur la pédagogie, il la suivra dans sa carrière littéraire avec un intérêt « quasi » paternel, ne se lassant pas de l'admirer, de lui prodiguer ses éloges : « Mme Necker, disait-il à Fr. Brun, écrit un merveilleux ouvrage sur l'éducation des petits enfants, il dénote beaucoup de bon sens et un grand don d'observation [4]. » Et encore : « C'est un vrai génie, lis son *Education progressive* [5]. »

Il est fâcheux qu'Albertine n'ait pas émis de jugement sur Bonstetten, mais à coup sûr, elle devait aimer cet homme aux pensées élevées, qui, durant les trente dernières années de son existence, n'eut pas de préoccupations plus vives que celles des choses de l'âme. A vrai dire, elle ne retrouvait pas en lui ses propres convictions religieuses, mais leur amour de l'humanité les réunissait dans une commune aspiration.

Tout autre, furent les points de contact qui unissaient Bonstetten à la baronne de Staël-Holstein, cousine de Mme Necker.

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 189 (trad.).
[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 243 (trad.).
[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 245 (trad.).
[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 326 (trad.).
[5] Lettre inédite de Bonstetten à Fr. Brun, 24 avril 1829. (Papiers O. Brun), (trad.).

CHAPITRE III

MADAME DE STAËL

I

C'est durant l'été de l'année 1770, à Paris, dans le jardin de Saint-Ouen, que Germaine Necker était apparue pour la première fois à Bonstetten, qui revenait d'Angleterre. Elle était alors une petite fille espiègle, qui l'avait gratifié d'une tape, et en laquelle il était loin de deviner une future Corinne [1]. Plus tard, il l'avait retrouvée à Coppet « dans tous les charmes de la jeunesse, de l'esprit, et de la coquetterie [2] » : elle avait dix-huit ans, et allait épouser le baron de Staël-Holstein. A cette époque, cependant, elle ne devait guère faire attention à lui. Mais il n'en fut pas de même quand elle revint, en Suisse pendant l'année 1793, et que, cherchant un asile pour ses amis les émigrés, elle pria le bailli de Nyon d'intervenir en leur faveur, auprès de « Leurs Excellences » de Berne. Depuis lors, neuf ans s'étaient écoulés, Bonstetten avait dû s'exiler en Danemark, Mme de Staël avait été forcée de quitter la France, et maintenant, tous deux se retrouvaient au bord de ce lac, témoin de leurs premiers entretiens [3].

[1] L. Simond : *Voyage en Suisse.* Paris, 1822, p. 296.

[2] *Souvenirs, op. cit.*, p. 66.

[3] Sur les rapports entre Bonstetten et Mme Staël, consulter : Lettres de Mme de Staël à Bonstetten, parue dans *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, p. 252-262. Rééditées dans la « Bibliothèque universelle », série « Littérature », 1830, tome II, p. 212-23. Lettres inédites de Bon-

Mme de Staël venait de perdre son mari, et Benjamin Constant n'avait pas l'air de vouloir prendre la succession. L'atmosphère de Coppet, en cet été de 1803, avait quelque chose de lourd et d'inconfortable, aussi fut-ce avec une véritable joie qu'on vit arriver Bonstetten, tout frais débarqué d'Italie. Il rapportait, à côté d'anecdotes nombreuses, des visions suggestives de la campagne romaine.

Très vite, les rapports entre Mme de Staël et Bonstetten prirent une tournure de franche amitié. Charles-Victor n'était plus à l'âge où l'on se risque dans des aventures amoureuses, et il connaissait trop « le tourbillon de flamme » qu'était son amie, pour se hasarder à franchir les limites d'une stricte camaraderie. Ceci ne l'empêcha pas, du reste, d'éprouver un sentiment de vive affection pour elle, affection qu'il ne cachait nullement, pas même à Fr. Brun, à laquelle il écrivait : « Mme de Staël seule me comprend tout à fait...[1]. De ma vie je n'ai rencontré tant d'esprit...[2]. Elle seule a de la vie pour moi[3], sans elle je n'existerais qu'à moitié[4]. »

Et cependant, il craignit toujours le caractère dominant de la baronne : jamais il ne voulut l'accompagner dans ses voyages, comme elle l'en pria à maintes reprises. Il éprouvait même, au début de leur liaison, une certaine appréhension, lorsqu'après quelques mois d'absence, elle revenait habiter Coppet. Il avouait alors à Friederike : « Je mène une vie si tranquille, que je redoute Mme de Staël. Elle va me faire sortir de mes habitudes, car elle voudra m'avoir[5]. »

A la vérité, Bonstetten était ravi que sa présence chez

stetten à Mme de Staël. (P. Dom.) SAINTE-BEUVE : *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, tome I, p. 65-90. Paris, Garnier. Mme LENORMAND : *Mme de Staël, Coppet et Weimar*. Paris, Lévy, 1862, LADY BLENNERHASSETT : *Frau von Staël*, 3 volumes. Berlin, Gebr. Paetel. 1788. FERNAND BALDENSPERGER : *Mme de Staël et Jean de Müller*, Bibliothèque universelle, 1912, N° 193 de janvier, p. 225-239. PIERRE KOHLER : *Mme de Staël et la Suisse, op. cit.*, chap. XVI. ANDRÉ BEAUNIER : *Trois amis de Mme de Staël*, « Revue des Deux-Mondes » 1er février 1917.

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 155 (trad.).
[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 159 (trad.).
[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 163 (trad.).
[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 36 (trad.).
[5] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 202 (trad.).

Mme de Staël fût si vivement appréciée. Pour rien au monde, il n'aurait manqué l'une ou l'autre de ses réunions, surtout durant l'été de 1804, qui compta parmi les plus brillants de Coppet. Mme de Staël, en effet, qui venait de rentrer précipitamment de Weimar, à la nouvelle de la mort de son père, se sentait si désemparée que, pour s'étourdir et ne plus penser à sa douleur, elle s'entoura d'une légion d'amis et de visiteurs. On eût dit que Coppet s'était transformé en un vaste caravansérail où, à côté des Genevois et des Suisses, on trouvait des princesses du nord et des dames de Berlin, qui voisinaient avec des gentislhommes grandiloquents et barbus [1]. Bonstetten, grisé par cette vie mondaine, se voyait dans l'incapacité de lui résister. Il passait d'une nation à une autre, se passionnant tantôt pour les Français, tantôt pour les Allemands, tantôt pour les Italiens, jusqu'au moment où, exténué de fatigue, fourbu, il remontait dans sa voiture, déclarant à Mme Brun : « Je reviens de Coppet... et je suis tout bête d'avoir été réveillé de mon doux repos ; je suis fatigué de cette débauche d'intelligence. Il se dépense plus d'esprit à Coppet en un jour que durant toute une année en d'autres pays. Je suis si las que je me sens à moitié mort...[2]. »

Sa fatigue, cependant, ne l'empêchait pas de s'y précipiter le jour suivant. Dès que, pour une raison ou pour une autre, il devait s'éloigner de Genève, il était le plus malheureux des hommes : « Ici, — écrit-il de Valeyres — les gens me semblent terriblement prosaïques, dans quatre jours je serai de nouveau à Coppet, où, à mon tour, je me trouverai prosaïque, jusqu'au moment où mes ailes s'ouvriront de nouveau... [3] » Ou encore : « Je n'ai pas idée de ce que la conversation deviendra lorsqu'elle — Mme de Staël — ne sera plus ici. Il me semble que nous allons être tous muets ou crétins [4]. »

Cette affirmation, si exagérée qu'elle parût, était sincère. Bonstetten s'était si bien habitué à Mme de Staël que sa présence lui devint en quelque sorte indispensable : « Chaque

[1] P. Kohler, *op. cit.*, p. 323.
[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 219 (trad.).
[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 224 (trad.).
[4] *Lettres inédites de Sismondi*, *op. cit.*, p. 332.

jour Mme de Staël m'est plus chère et m'apparaît plus grande [1], disait-il à Friederike, ...elle est un ange sous une autre forme que toi, j'ai pour elle une véritable amitié, il fait bon vivre avec elle... [2] elle est profondément affectueuse sans pour cela perdre quoi que ce soit de son esprit [3]. »

Charles-Victor finit même par séjourner des mois entiers à Coppet [4], ne quittant le château que lorsque son amie était en voyage, ou que lui-même s'absentait pour quelque affaire. Mais à peine étaient-ils séparés, que Bonstetten se hâtait de lui écrire : « Une conversation avec vous vaut toutes celles de Paris [5] », et encore : « Votre charme céleste est tout pour les autres... [6]. »

Durant l'année 1811, alors que, poursuivie par Napoléon, Mme de Staël fut quasi prisonnière à Coppet, Bonstetten fit l'impossible pour la distraire, essayant de la soutenir par sa vision sereine de la vie, et par la fidélité de son affection. « Je la plains, écrivait-il à la veuve d'Alfieri, et je m'attache à elle par les peines même qu'elle ne sent pas... elle est si bonne, si admirable de cœur et d'esprit qu'on ne saurait jamais l'estimer assez [7]. »

Aussi quelle tristesse, lorsqu'en juillet 1817, tandis que l'été chantait sa joie dans le grand parc de Coppet, il apprit subitement la mort de son amie. Tout d'abord, il ne put concevoir que cette âme de feu, cette incarnation de la vie, n'était plus : « Je me souviens, affirmait-il, lui avoir dit une fois que j'aimerais la voir dormir afin d'être bien sûr qu'elle fermât les yeux et s'arrêtât de penser... et maintenant... maintenant [8]. » Il évoquait les dernières phases de leur amitié, il essayait

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 225 (trad.).

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 232 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 339 (trad.).

[4] Bonstetten occupait généralement la chambre de Benjamin Constant, qui « donnait sur les arbres du parc, sur le charmant moulin, et au levant sur Lausanne, les Alpes et le lac ». Les deux plus longs séjours que Bonstetten fit à Coppet furent en 1804 et en 1812.

[5] Lettres inédites de Bonstetten à Mme de Staël. (Pap. Dom.) Paris, 27 août 1805.

[6] Fragment d'un voyage. (Pap. Dom.) Eté 1805.

[7] *Lettres inédites de Sismondi, op. cit.*, p. 339.

[8] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun., op. cit.*, tome II, p. 241 (trad.).

de revivre les instants, uniques, où Mme de Staël le recevait seul, dans sa chambre, en ami intime, et soudain, surgit devant lui leur ultime rencontre : « Je vois encore, disait-il, la place dans le salon où elle me fit ses adieux, avant de partir pour Paris. J'étais si gai, si joyeux ; je lui tendis la main, et je lui dis « au revoir », mais elle me lança un regard si profondément triste que, sur le chemin du retour je me demandais si je ne voulais pas revenir sur mes pas. Cependant en y réfléchissant, je songeai que ce regard lui avait été inspiré par ma vieillesse, et qu'elle pensait ne plus me retrouver ; je poursuivis donc ma route ; mais c'était un éternel adieu. » [1]

Il assista, l'âme déchirée, à la translation des restes de son amie. « C'est de sa chambre, dit-il, que j'ai vu arriver le cercueil, entre une haie de vieillards et d'enfants, les hommes étant occupés à la moisson. Le convoi s'avançait vers la petite forêt de hêtres, entourée de peupliers, où se trouve la maisonnette dans laquelle reposent, l'un à côté de l'autre, son père et sa mère. C'était un matin merveilleux, et le chant joyeux des oiseaux contrastait avec le silence de cette morne procession ; les silhouettes sombres des hommes, qui passaient dans la forêt obscure, évoquaient les ombres des enfers ; on entendait le bruissement des feuilles froissées au passage du cercueil [2]. » Et plus tard, il écrivait à Matthisson : « Je ne puis passer près des platanes, qui penchent leur cime sur ces dépouilles terrestres, sans avoir des battements de cœur, et sans m'incliner avec toute la nature [3]. »

II

A n'en pas douter, Mme de Staël occupa une grande place dans la vie de Bonstetten ; et, si cette amitié ne peut être comparée à celle de Friederike Brun, il n'en reste pas moins que Bonstetten dut beaucoup à l'auteur de *L'Allemagne*. Elle lui témoigna toujours une très vive affection, comme le prouve non seulement les invitations innombrables de Coppet et les

[1] et [2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome II, p. 138-140 fin juillet 1817 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, *op. cit.*, 11 juin 1818 (trad.).

visites qu'elle lui rendit à Genève, mais aussi les lettres qu'elle lui écrivit durant les années 1805, 1806 et 1807, dans lesquelles elle ne cessait de lui exprimer le plaisir de le revoir, et où laissant courir sa plume, elle lui disait : « Vous avez là une idée qui est adorable, et je ne puis que vous serrer contre mon cœur pour l'avoir eue...[1] », ou encore : « Croyez-moi, de l'esprit et de la grâce comme vous, je n'en connais pas d'exemple [2]. »

Mais son affection ne s'arrêta pas là. Elle voulut intervenir directement dans la vie privée de Bonstetten, s'inquiéter de sa conduite à l'égard de ses amis, qu'ils s'appelassent Friederike ou Jean de Müller ; elle parvint même, grâce à son excès de zèle, à brouiller Bonstetten avec ce dernier, bien involontairement du reste, ainsi que les faits le témoignent.

C'est à Berlin que Mme de Staël avait fait la connaissance de Jean de Müller. Leur amitié commune pour Charles-Victor avait créé entre eux un courant de profonde sympathie, et, lorsque l'été suivant, Müller vint voir Bonstetten à Genève, il ne manqua pas de se rendre à Coppet. Or, peu de temps après, Bonstetten, sur *un récit de Mme de Staël*, écrivit une lettre insultante à son ami, dans laquelle il le traitait d'intempérant, voire même d'ivrogne. Müller en fit presque une maladie ; il voulut se défendre, répondre aux accusations, soi-disant injustes de Bonstetten, mais il n'en eut pas la force. Son plaidoyer ne fut jamais envoyé, et repose, à l'heure actuelle, parmi les manuscrits de son frère Georges, à la bibliothèque de Schaffhouse. Il y dit entre autres :

« Votre lettre, cher ami, dans laquelle vous me traitez à peu près comme le dernier des hommes, m'est arrivée au milieu d'une composition fort heureuse ; elle m'a donné une émotion terrible ; j'ai perdu ce jour. C'est la deuxième lettre que je vous écris, j'ai détruit celle du premier moment. »

Et, attaquant directement Mme de Staël, il s'écrie dans sa colère :

« Cette femme s'est rendue généralement ridicule ici par l'idée qu'elle ne dissimulait pas assez de se croire une législa-

[1] Lettre de Mme de Staël à Bonstetten, parue dans le volume des *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 284.

[2] Item, p. 257.

trice de cette pauvre Allemagne. En effet, elle déclamait si ridiculement contre le vin et la pipe qu'on ne savait s'il fallait se fâcher ou s'en moquer. Moi, je déteste très cordialement une autre habitude qu'elle a, de faire la satire des meilleures gens à qui elle faisait le plus excellent accueil, — que n'a-t-elle dit sur Kinloch, sur ce bon Mandach, sur un autre que je pourrais nommer ! si ce n'est que l'ostentation d'une imaginaire supériorité j'avoue qu'elle tient sérieusement de la méchanceté. J'ai, je le sais, des faiblesses contre lesquelles je ne saurais trop combattre ; mais je suis merveilleusement aidé en cela par l'ordre de ma vie qui ne me laisse pas du temps à y donner. ...Brisons. Si la Staël se plaint de ce que je ne lui écris plus, dites que c'est parce que je suis toujours gris. [1] »

Enfin, Bonstetten lui ayant parlé de faire un pendant à son *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide*, et de décrire les lieux qu'avait chantés Horace, il ajoutait :

« Comment pouvez-vous penser à écrire sur Horace... vous, *écrivez la vie vertueuse et édifiante de Mme de Staël*, la nouveauté et la difficulté de l'exécution assurent à cet ouvrage le plus grand succès [2]. »

Bonstetten, qui n'avait pas reçu cette lettre, ne comprit rien au silence de Müller, pas plus que Mme de Staël, qui lui dépêcha courrier sur courrier, car elle s'était mis en tête de lui faire écrire l'éloge de son père. Müller enfin, quelques mois plus tard, se décida, à lui dire ouvertement les motifs pour lesquels il avait cessé toute relation avec elle, motifs qui firent pousser les hauts cris à Mme de Staël [3].

Il est difficile de savoir à qui la faute devait être imputée. Quoi qu'il en soit, Bonstetten et Müller restèrent deux ans sans

[1] Lettre inédite de Müller à Bonstetten. (Ms. Schaff.), 15 octobre 1804. (En français dans l'original.)

[2] Item.

[3] « D'abord, lui écrivait-elle de Milan, quel rapport voulez-vous que j'aie avec la lettre de Bonstetten ; elle traite je crois un sujet dont je n'aurais pu, ni voulu parler jamais avec personne et dont sûrement il n'aurait pas eu l'idée de s'entretenir avec moi. Je ne conçois donc pas comment vous m'avez réuni dans votre pensée avec cette lettre de Bonstetten qui, d'ailleurs, vous le savez, se montre en écrivant plus *(sic)* qu'il ne l'était une heure avant, et ne le sera une heure après. » F. Baldensperger : *Mme de Staël et Müller*. Bibl. universelle, article cité, p. 237.

s'écrire, et en 1807, ce dernier, désespéré, lançait ce cri de détresse vers Friederike Brun : « Combien je souffre d'être séparé de Bonstetten. Puisse la divine poésie, de votre cœur angélique, réconcilier ce que la méchanceté étourdie d'une âme de sophiste a malheureusement brisé avec son esprit diabolique [1]. »

Bonstetten, cependant, n'en garda pas rancune à Mme de Staël, et insistant même sur le caractère essentiellement bon de celle-ci, il ira jusqu'à dire, après sa mort : « Un des plus beaux traits de son caractère fut son amour de la conciliation ; le désir de souhaiter du mal à ses ennemis ne pouvait pas durer en elle, tout son être était bonté et amour. Ce qui donnait encore plus de valeur à cette bonté, c'est que personne ne connaissait les hommes mieux qu'elle, et que personne n'aurait eu les moyens de s'en venger plus spirituellement [2]. »

Quant à l'intimité d'âme entre Bonstetten et Mme de Staël, si elle n'atteignit pas l'intensité d'émotion qu'on pourrait croire, il ne faut pas en chercher la raison ailleurs que dans la différence essentielle de leur tempérament. Bonstetten ne voulait pas voir le tragique de l'existence, et, après avoir passé quelques années d'inquiétudes, voire d'angoisses morales, il était parvenu à s'adapter aux circonstances de la vie ; Mme de Staël, elle, n'y parvint jamais. C'était une âme tourmentée, douloureuse. En 1811 déjà, Bonstetten écrivait : « Mme de Staël est poursuivie par la crainte de la mort [3] », et quelques années plus tard, il constatait : « Ah ! Dieu, combien elle paraît abîmée et déchirée en son âme [4]. » Et cette différence, fondamentale, apparaîtra plus évidente encore dans une lettre, où elle remerciait Bonstetten de l'envoi d'un de ses derniers livres : *Recherches sur l'Imagination*[5], dans lequel il disait, entre autres choses : « Il suffit d'avoir de la santé et de n'être dominé par rien pour se sentir heureux, c'est à dire en paix avec ses idées, et par elles avec tout l'univers [6] ». Ce à quoi Mme de

[1] *Sämmtliche Werke, op. cit.*, tome XV, p. 180. Lettre de Müller à Fr. Brun, 18 juin 1807.

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome II, p. 149 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome I, p. 303 (trad.).

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome II, p. 84 (trad.).

[5] Voir livre VI, chap. II.

[6] *Recherches sur l'imagination*, tome II, p. 182 (trad.).

Staël répondit : « Croyez-moi, mon cher Bonstetten, c'est vous que vous avez peint; chacun de nous voit l'homme en soi, mais l'on ne peut rien sur le soi, puisque le soi est tout.... En lisant votre ingénieuse analyse de la douleur je voudrais bien trouver un moyen de l'éviter [1]. » Et, en effet, aucun raisonnement, aucun système métaphysique, ne pouvait la satisfaire, et, tandis que son ami se complaisait dans une vague philosophie, elle s'écriait : « Que ferions-nous, mon Dieu, si nous ne pouvions nous jeter dans votre sein paternel? Celui qui le premier appela Dieu « notre père » en savait plus sur le cœur humain que les plus profonds penseurs du siècle. Dieu n'est-il pas là pour avoir soin du passereau qui tombe et du cœur de l'homme qui souffre... il faut prier car alors on n'est plus seul [2]. » Et Bonstetten, ému de cette douleur, mais ne parvenant pas à la comprendre, écrivait à Friederike Brun : « La terre est trop petite pour cette âme de feu [3]. »

Cependant, si Bonstetten avait de la peine à concevoir la richesse d'une telle nature, il était plus à son aise pour juger de son intelligence, et plus à même aussi de l'apprécier et d'en jouir. Lui, pour qui le « spirituel » passait avant toute chose, ne pouvait assez admirer l'esprit de son amie, la vivacité de ses idées, sa conversation si entraînante et toujours pleine d'imprévu. Il lui reconnaissait un grand sens critique. Personne, selon lui, ne possédait à un tel dégré, la faculté de « voir » et « d'observer ». Ses appréciations lui semblaient infaillibles. C'est auprès d'elle qu'il allait chercher des conseils, avant de consulter Sismondi ou Mme Necker. « A Coppet, avait-il coutume de dire, j'ai l'avantage d'entendre une critique impartiale... Mme de Staël est si franche, son esprit est si clair, que je vois mes tableaux se refléter en son âme comme en un miroir [4]. »

A vrai dire, Mme de Staël exerça sa critique sur la forme, plutôt que sur le fond des œuvres de son ami. Ce fut elle qui l'engagea à écrire en français, qui le soutint de ses conseils,

[1] Lettre de Mme de Staël à Bonstetten, parue dans : *Briefe...*, *op. cit.*. tome I, p. 258.

[2] *De l'Allemagne.* Voir quatrième partie : *La Religion et l'Enthousiasme.*

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome I, p. 208, 13 avril 1804.

[4] Item. tome I, p. 226. Coppet, juillet.

alors que désespéré, il craignait ne jamais pouvoir s'exprimer en cette langue « infernale »[1].

Au reste, l'influence littéraire que Mme de Staël eut sur Bonstetten, s'exerça beaucoup plus par son salon que par elle-même. En effet, à côté des critiques sévères de Benjamin Constant[2], desquelles Bonstetten faisait toujours grand cas, le contact journalier avec une élite d'hommes de tous les pays, les Schlegel, les Oehlenschlaeger, les Byron, les Monti, donna à son esprit cette direction européenne, que ses voyages et séjours à l'étranger avait déjà préparée.

Mais, si Bonstetten profita largement de Coppet, on peut affirmer, sans exagération, qu'à son tour il marqua d'une empreinte indélébile la pensée de Mme de Staël[3]. C'est lui qui, le premier, l'initia aux beautés de l'Italie, et qui lui fit éprouver les seules sensations d'art qu'elle ait jamais ressenties. Ne déclarait-elle pas elle-même : « Mon Dieu, que votre livre est vrai, la campagne de Rome m'a frappée par le souvenir de votre livre, c'est de la description à l'objet que mon intérêt a procédé[4]. » Mais il y a plus, c'est Bonstetten qui,

[1] « Tu ne peux pas te faire une idée de mon travail de taureau, dit-il à Fr. Brun. Cependant je sens que cela m'est utile. Mes pensées sont comme écartelées, si bien qu'elles poussent des cris de martyres... » (*Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.* tome I, p. 180 et 194) (trad.).

[2] Voir le *Journal de Benjamin Constant*, *op. cit.*, p. 39, 42, 51, 63, 78, 85. Bonstetten exaspérait fort Benjamin Constant, qui ne pouvait lui pardonner sa naïveté et son optimisme. « Il prend, disait-il, des idées déjà depuis longtemps connues pour des découvertes. C'est comme les jeunes provinciaux arrivant à Paris et prenant pour des princesses toutes les filles qui se promènent au Palais-Royal. » (*Journal*, p. 51.)

[3] Bonstetten déclarait au poète genevois Charles Didier, précepteur des enfants de son fils Charles : « Quant à Mme de Staël, elle ne critiquait point, mais elle faisait des livres avec les idées qui lui étaient suggérées. Elle acceptait les critiques et les suivait comme un mouton. » (Marc Monnier : *Genève et ses poètes.* Paris, Sandoz et Fischbacher. Genève, Richard, 1874, p. 329.)

[4] Lettre de Mme de Staël à Bonstetten, parue dans *Briefe.., op. cit.*, tome I, p. 248.

M. Pierre Kohler dans son livre sur *Mme de Staël*, *op. cit.* (p. 506, 507 et 508), se sert de cet aveu pour prouver la tournure abstraite de l'esprit de Mme de Staël. Cette affirmation est appuyée par ce jugement de Bonstetten : « Elle n'a pas le sentiment de l'art, tout le Beau qui n'est pas esprit ou éloquence n'existe pas pour elle. » (*Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome I, p. 228.)

par son admiration pour le Danemark, lui donna la nostalgie des vastes horizons du nord, et le désir de connaître les littératures septentrionales. C'est lui qui, dans ce milieu cosmopolite de Coppet, représenta le plus complètement, à ses yeux, l'esprit suisse, avec tout ce qu'il comportait de patriotisme, de préoccupations pédagogiques, économiques et sociales. C'est par ses conversations qu'elle entra plus étroitement en rapport avec les choses de son pays d'origine, qu'elle connut la « Société de Schinznach », qu'elle s'enthousiasma pour Pestalozzi et Jean de Müller, qu'elle saisit, enfin, tout ce que représentait l'idée suisse. Car, si Mme de Staël appartenait au sol helvétique par certains traits de son caractère, elle était Suisse à l'état fragmentaire, et plus par un acte de volonté que par un mouvement, tout spontané, de son cœur.

Cependant, si Bonstetten et Mme de Staël se complétaient heureusement, ils ne parvinrent jamais à s'entre-pénétrer, au point de perdre leur individualité. Ils restèrent très différents l'un de l'autre, différence qui ne subsista pas uniquement dans leur caractère, mais bien aussi dans leurs œuvres.

L'âme inquiète de Mme de Staël se retrouve, en effet, dans tous ses ouvrages, dans ses romans aussi bien que dans ses livres de critique, et si elle étudie d'autres littératures que la littérature française, si elle cherche à connaître d'autres philosophes que les « Encyclopédistes », c'est parce que son caractère tumultueux, ardent et fiévreux n'y trouvait pas son compte. Lorsque Bonstetten disait : « Mme de Staël est allemande par toute son âme [1], » peut-être n'était-il pas très loin de la vérité. Son besoin de vie sentimentale, sa révolte contre tout ce qui met des bornes à l'expansion du moi, sa mélancolie profonde, n'était-ce pas, de fait, tout Werther et tout Ossian. Car, si elle émet de nouvelles théories littéraires, c'est que son tempérament, bien plus encore que son intelligence l'y poussait. Il faut qu'elle trouve de quoi satisfaire son âme inassouvie. Voilà pourquoi cette ardeur à la recherche d'une littérature nouvelle, qui représente une autre conception de la vie, voilà pourquoi cette profondeur de vue en politique, en morale, en philosophie.

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome I, p. 189.

Bonstetten, lui aussi, fut un chercheur : placé entre deux siècles et entre deux races, ayant voyagé dans le Nord et dans le Midi, il avait été amené, tout naturellement, à étudier les hommes, leurs mœurs, leur manière de penser. Mais, tandis que Mme de Staël observe avec le désir secret de trouver un remède à son mal, Bonstetten, beaucoup plus objectif, note, en curieux, toutes les manifestations de la vie sans jamais essayer de les coordonner, de les ériger en système. De là, un certain manque d'ordre, une sorte de dilettantisme que ses contemporains et ses critiques lui ont reproché. Cependant, alors que Mme de Staël est incapable de transformer ses sensations en visions d'art, Bonstetten y arrive parfois : un paysage devient facilement pour lui un état d'âme [1].

Si donc Bonstetten avait des traits communs avec Mme de Staël, son esprit européen, ses idées libérales, ses préoccupations philosophiques, son intérêt pour les littératures du Nord; il s'en sépare par tout un côté de son caractère et de son intelligence. Il n'est pas un déraciné, il est un produit très authentique du sol bernois. Il est plus universel que Mme de Staël, plus vaste dans sa curiosité, trouvant autant de plaisir à racon-

[1] Où trouver, en effet, dans tout le roman de Corinne, une description de la vie du peuple à Rome, telle que nous la rencontrons au premier chapitre du *Latium (Voyage sur la scène des 6 derniers livres de l'Enéide)* : « Le 27 mars, nous dit Bonstetten, je partis en chaise, du jardin Malta, où je logeais. Dans la cour extérieure je traversai le troupeau de chèvres qui paissait autour de ma champêtre demeure, puis quittant la douce solitude qui entourait mon hôtel, je descendis le mont Pinciano, au bas duquel commencent les rues de Rome. Il était six heures et demie. Le beau monde invisible sous ses lambris dorés, dormait paisiblement tandis que les artisans travaillaient dans les rues ; car, à Rome, tous les ouvriers dont l'atelier se transporte facilement, travaillent devant leurs maisons. Là, le savetier vient poser sa petite table à côté du tailleur son voisin ; derrière eux les enfants en chemise paraissent sous la porte de leur chambre qui est souvent celle de leur maison, tandis que la femme qui laisse au mari le soin du ménage est encore au fond du lit... C'est encore en public que le peuple prend ses repas, et déjà avant sept heures, toutes les cuisines sont en activité. Vous voyez ça et là des boutiques en forme de grandes tables placées dans les rues et garnies de poissons frais, le peuple passe en procession devant les plus achalandées, et mange ce qu'il a fait frire en sa présence. » C'est un tableau de mœurs, rappelant le faire des « petits maîtres hollandais », et qui est complètement étranger à la manière de Mme de Staël.

ter une « sagas » scandinave, qu'à discuter un système pédagogique ou à détailler un paysage. Son intérêt principal est « l'homme », qu'il étudie sur le vif, dans ses mœurs, ses coutumes, ses institutions, et non au travers de productions littéraires, comme le fait presque uniquement Mme de Staël. Enfin, et c'est là tout le charme de Bonstetten, il a gardé, sa vie durant, une fraîcheur d'imagination que son amie ne posséda jamais, et qui fera dire à Benjamin Constant, non sans admiration : « Que de jeunesse il y a encore dans la tête de cet homme de soixante ans [1]. »

[1] *Journal de Benjamin Constant, op. cit.*, p. 78.

CHAPITRE IV

BONSTETTEN DE 1803 A 1814

I

Si nous avons essayé d'évoquer le milieu genevois dans lequel évoluait Bonstetten, et de montrer la situation qu'il s'y était faite, il nous reste à reconstituer, dans ce cadre, tout ce qui fut sa vie en ce commencement du XIXe siècle. Transportons-nous à la rue des Chanoines [1], toute voisine de la cathédrale, nous y surprendrons Bonstetten à sa table de travail. Il est neuf heures du matin : le soleil entre par toutes les fenêtres, les oiseaux chantent, le bruit de la ville monte confusément jusqu'à lui. S'il lève les yeux, il aperçoit le lac jusqu'à Yvoire et la ligne bleue du Jura. Plus tard, dans la journée il descend de son « paradis », et s'en va courir la campagne. Il lui faut de la verdure : des prés, des arbres, des fleurs. Il se rend à Saint-Jean, pour aspirer l'air frais des berges du Rhône et pour écouter le clapotis de l'eau et le tic tac des moulins, ou encore, il ira jusqu'au Molard, assistera au déchargement des barques, et, de là, en flânant, il longera le lac jusqu'au Port-Noir. « Ah! dira-t-il, que le lac est joli, les vagues douces se soulèvent et s'abaissent, comme la poitrine d'une jeune fille amoureuse » [2]. Souvent, c'est au cours de Pictet qu'il passe ses matinées, à moins qu'il ne se rende, dès les premières heures du jour, à

[1] Actuellement « rue Calvin ».

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome I, p. 254 (trad.).

Coppet où l'appelle Mme de Staël. Ses soirées sont généralement consacrées à des réunions mondaines, si toutefois il n'y a pas de représentations théâtrales. Il adore la tragédie, se passionne pour le jeu d'une actrice, et pleure de véritables larmes lorsque Phèdre mourante expire devant lui [1].

On sent que l'atmosphère de Genève lui est bienfaisante : c'est à peine si l'on trouve encore quelques traces de son ancienne mélancolie. De temps à autre, cependant, surtout après le départ de Friederike Brun, durant l'été 1803, il a de violents accès de découragement : « Maintenant, écrit-il, je suis si triste que j'ai à peine la force de continuer à vivre [2]. » Sa santé aussi l'inquiète : il souffre de rhumatismes, la poitrine lui fait mal, il a des insomnies. Mais, peu à peu, toutes ces incommodités disparaissent, son humeur change ; il s'efforce d'être gai et de chercher, en lui-même, des sources de joie : « Ce n'est que dans mon âme que je trouve un soutien, je travaille à m'améliorer dans toutes les directions. La nouvelle philosophie — et ceci expliquera toute son œuvre psychologique future — me fatigue, seule la contemplation de moi-même m'est une consolation » [3].

Et cette gaieté, un peu forcée au début, finira par être si naturelle qu'il en sera lui-même surpris. Il écrira à Fr. Brun : « Ce qui m'étonne, c'est ma gaieté, elle me vient par accès comme la fièvre [4]. Chère enfant, c'est étonnant ce que je suis gai et bien portant. Depuis vingt ans, je n'ai jamais eu une mine si florissante.... Je dors magnifiquement.... Ma vie ici est telle, que je ne voudrais pas en changer une minute.... Rien ne maintient la jeunesse comme la flamme intérieure... » [5].

On a l'impression très nette qu'il jouit alors pleinement de la vie, qu'il a enfin trouvé l'équilibre moral. Les contingences extérieures le troublent de moins en moins. Le but de son existence lui apparaît clair et lumineux. Bonstetten, avec son esprit chercheur, ne se lasse jamais d'explorer les possibilités infinies de la vie, et c'est là qu'il faut trouver la cause de son iné-

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome I, p. 164 (trad.).
[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome I. p. 154, 14 août 1803 (trad.).
[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, t. I, p. 179, 28 janv. 1804 (trad.).
[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, t. I, p. 324, 1er juillet 1811 (trad.).
[5] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, t. I, p. 55 et 56, 1er juil. 1813 (trad.).

puisable renouvellement. Tout réagit heureusement sur lui, et les quelques lignes, qu'il écrivait à Müller en 1809, résument ce que furent pour lui ces années de Genève :

« Je vis comme un saint ermite, spirituellement comme le rat retiré dans un fromage de Hollande. Depuis dix ans que j'ai quitté Berne, je n'ai pas eu un mauvais jour physiquement ni moralement. L'hiver que je n'ai plus, fait par son absence un printemps perpétuel de ma vie entière ; je suis encore de puis dix ans à me dire chaque matin : ceci n'est pas à Berne et à en sauter de joie. Si je vous écrivais comme jadis, je crois que mes lettres seraient aussi pleines de jubilations de n'y pas être, qu'elles l'étaient de mes lamentations »[1].

II

Cependant, bien que Genève le comblât d'amitié, et qu'il eût le bonheur « de vivre dans une ville éclairée au milieu d'une société de personnes aimables et d'un caractère sûr »[2], il aimait à se soustraire, de temps à autre, à cette sollicitude, ne fût-ce que pour jouir plus complètement de son indépendance. C'est ainsi, que nous le trouvons en France, durant l'été 1805. Son fils cadet y séjournait depuis quelques mois, il était tout naturel qu'il allât le visiter.

Depuis de longues années, au reste, Charles-Victor voulait revoir Paris et cette société française qui l'avait tant charmé, lors de son retour d'Angleterre. Il est vrai qu'entre temps, la France avait été bouleversée par la Révolution, et qu'il risquait fort de ne plus retrouver cette politesse et cet esprit qui caractérisaient l'Ancien régime.

Cependant, il n'eut pas lieu de se plaindre des changements qu'il trouva : il aimait assez qu'on fît des entorses au protocole, surtout quand on s'appelait Bonaparte. De fait, il n'approcha pas la cour, malgré les insistances de ses amis Haller et Stapfer, et, les quelques salons qu'il fréquenta, ceux de la veuve de Lavoisier, de Mme Suard et de Mme Récamier,

[1] Lettre inédite à Müller, 7 février 1809. (Ms. Schaff.)

[2] *Lettres inédites de Sismondi, op. cit.*, p. 341. Genève, 4 octobre 1812.

étaient encore tout empreints de cette grâce et de cette politesse, qui lui faisaient dire de Paris : « Les hommes vous blessent moins qu'ailleurs au moral comme au physique ; il en résulte un bien-être, une respiration plus libre dont on ignore la cause » [1] ...et encore : « Il faut toujours en revenir à dire que les Français sont de toutes les nations la plus sociale, c'est-à-dire celle qui aime le mieux communiquer ses idées, celle qui sait le mieux mettre l'esprit en contact avec l'esprit. Je suis souvent si électrisé qu'en sortant d'une maison je ne sais plus où je suis, où je vais, d'où je viens... » [2]. Paris continuait donc à exercer sur lui l'attraction qu'il avait subie trente ans auparavant, et, s'il y voit moins d'hommes de lettres, et que la malchance veuille qu'il ne puisse y apercevoir le vicomte de Chateaubriand, lequel vient de quitter Paris pour le château de Madame de Custine [3], il s'en console, soit en s'entretenant de Mme de Staël avec cet ange « de Juliette Récamier [4] », soit en fréquentant son ami Carnot, dont il ne peut se séparer : « J'ai passé hier deux ou trois heures en tête à tête avec Carnot. J'y aurais passé la nuit si j'avais osé. Je crois qu'il avait autant de plaisir à me raconter que moi à entendre ».

Mais, ce n'est pas uniquement la société qui enchante Bonstetten. Paris, à lui tout seul, est une source incessante de joie : « Toutes les villes paraissent laides lorsqu'on arrive de Paris, dira-t-il, de ce Paris où les idées ont un espace pour le mouvement, où la sensibilité s'exhale sans douleur sur mille objets divers et variés » [5]. Presque tous les soirs il va au théâtre, de préférence aux « Français ». Il y entend Rodogune, Bajazet, Esther :

« Je sors d'Esther, et les yeux me font mal ; qu'est-ce que cette simplicité toute sublime par laquelle Racine vous élève aux cieux ? Il ne dit que des mots et vous sentez tout autre chose que ce qu'il dit... qu'on aime à retrouver un Dieu, et même un

[1] Fragments d'un journal. (P. Dom.)
[2] Lettre à Mme de Staël, 10 août 1805. (P. Dom.)
[3] E. Bertin : *La société sous le Consulat et l'Empire.* Paris, Hachette, 1890, p. 331.
[4] Lettre à Mme de Staël, 25 août 1805.
[5] Fragments d'un journal. (P. Dom.)

peuple élu par lui, à le retrouver dans cette ville que l'athéïsme a laïssée si vide ! Je n'ai jamais senti Racine comme aujourd'hui... comme Racine grandit sur le théâtre ! toutes les paroles vont se perdre dans les cieux »[1].

Durant la journée il se promène, il va au Jardin des plantes, qui lui semble être le lieu de la solitude par excellence, il visite les églises, et surtout les musées, « ces sérails de beautés ». Il a exactement le goût de son siècle : il aime David pour ses résurrections de l'ancienne Rome, Lesueur pour sa sentimentalité, et surtout les paysagistes pour leur compréhension de la nature. Très justement, il remarque : « N'est-il pas singulier que les Français soient les premiers paysagistes par le pinceau et le soient si peu dans leurs poésies ? Il y a un petit clair de lune de Vernet qui m'a fait verser des larmes. Qui jamais égalera Claude Lorrain »[2] ?

Ce séjour de Bonstetten à Paris eut d'heureux résultats. Ses idées s'y étaient en partie transformées. Il avouait lui-même à Mme de Staël : « J'ai bien fait de mettre Paris entre mon ouvrage de ce printemps[3] et celui de l'automne[4], j'ai retouché bien des choses »[5]. La culture latine l'avait repris, pour ne plus le lâcher cette fois, et, lorsque Coppet sera envahi par le mysticisme germanique, Bonstetten seul résistera à tous les assauts. Avec infiniment d'esprit, il dira : « La philosophie allemande ne peut plaire que sous le voile, c'est une laide et impérieuse coquette qu'il faut bien se garder de mettre en déshabillé »[6].

Le retour de Charles-Victor à Genève fut marqué par un événement pénible. Peu de temps après son arrivée à Genève, Mme de Bonstetten mourut d'une grippe infectieuse contractée à Valeyres. Bonstetten en parut affligé sur le moment. Il mandait à son amie Brun :

[1] Lettre à Mme de Staël, 20 septembre 1805. (P. Dom.)
[2] Lettre à Mme de Staël, 10 septembre 1805. (P. Dom.)
[3] *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide*, op. cit., 1805.
[4] *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination.* 1807.
[5] Lettre à Mme de Staël, 27 août 1805. (P. Dom.)
[6] *Lettres inédites de Sismondi*, op. cit., p. 332.

« Tout est passé maintenant. Ma chère femme repose depuis deux heures, là où elle reposera éternellement — lorsque le cercueil s'est approché de moi, j'ai posé la main une dernière fois sur la très aimée. Elle repose, où deux de ses enfants reposent. Elle aimait tant Valeyres, la fontaine devant la fenêtre, les violettes — le petit parc, le nouveau verger, le nouveau jardin — le jour avant sa mort, elle était encore assise devant la fenêtre et souriait à la fontaine.... Je suis seul à la maison, avec un vent d'orage qui hurle à ma fenêtre, et avec le souvenir de cette fontaine qui fut la joie de sa dernière heure.... La blessure est plus grande que je ne l'aurais cru ; c'est comme si une partie de mon existence était détruite. Je dois me faire un nouveau genre de vie » [1].

Charles-Victor était sincère. Mais, quelques semaines plus tard, Friederike et sa fille Ida étant venues s'installer à Céligny, à quelques lieues de Genève, sa douleur fut bien vite oubliée. Mme de Bonstetten n'avait été qu'un sourire de courte durée dans sa vie : cette nature timide et effacée qui, au début, avait eu un certain charme à ses yeux, avait fini par le lasser. Peu à peu, il s'était détaché d'elle, et depuis son retour du Danemark il est difficile de se représenter ce que fut sa vie conjugale.

Libre maintenant de toute entrave, Bonstetten pouvait satisfaire sa passion des voyages. Il en profita immédiatement pour retourner en Italie avec Friederike Brun. Après un séjour dans le midi de la France, durant l'automne 1806, il se rendit à Pise, à Rome, à Albano, où partout, il rencontra des amis qui lui firent fête [2].

C'est durant ce voyage que Fr. Brun accusa Bonstetten, à tort ou à raison, d'indifférence et d'égoïsme. Ce reproche, en effet, peut n'avoir pas été dénué de fondement, car Bonstetten rentra seul en Suisse. Il s'en revint par Florence, où il alla voir l'ex-reine Stuart, à laquelle il écrivait de Rome, l'année précédente : « Je ne passe jamais à la place des Apôtres sans fixer le balcon et la maison où je vous ai vue. Il me semble que j'ai ma vie entière à vous dire. J'ai fait un peu connaissance avec l'ami que vous avez perdu (Alfieri). J'ai vu représenter

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome I, p. 249 (trad.).
[2] Lettre inédite à Müller, 30 août 1807. Albano. (Ms. Schaff.)

une de ses pièces ; vous m'en parlerez ; et j'aurai un plaisir infini à entendre parler d'un homme supérieur dont vous avez fait le bonheur » [1], et, avec une coquetterie toute féminine, il ajoute : « Si le plaisir rajeunissait la personne comme il rajeunit le cœur, vous me trouveriez tel que j'étais jadis, tant j'en aurais à vous revoir » [2]. On se rappelle quelle fut cette entrevue : la comtesse d'Albany avait terriblement vieilli, et Bonstetten eut quelque peine à reconnaître, en elle, la femme pour laquelle il avait tant soupiré. « C'était bien sa voix, c'était un peu son regard, tout le reste était une vieille femme, que j'accusais dans mon cœur d'enfermer par magie celle que j'avais vue à Rome. Mon premier soin en rentrant chez moi fut de me voir au miroir, pour savoir à quel point j'avais vieilli. Je fus étonné de ne pas me trouver horrible » [3]. Sa désillusion ne l'empêcha pas de continuer avec elle des rapports épistolaires, et de trouver de fort jolies choses à lui dire : « Si j'étais assez riche pour vivre à Paris, j'irais me loger dans votre rue pour vous voir tous les jours... [4] et j'en profiterais pour vous y faire ma cour comme je l'ai faite la moitié de ma vie » [5].

Bonstetten, hélas ! ne devait pas jouir longtemps de ses impressions d'Italie. Six mois après son voyage, il apprenait la mort de Jean de Müller.

[1] CHATEAUBRIAND : *Mémoires d'outre-tombe*, éd. de Bruxelles, 1849. Méline, Cans et Cie, p. 394 : « Alfieri vit à Florence la femme du prétendant, et il l'aima pour la vie. » Dans ce même volume, Alfieri s'exprime ainsi sur la princesse Stuart : « ...Au moment où j'écris toutes ces pauvretés, à cet âge déplorable où il n'y a plus d'illusions, je sens que je l'aime tous les jours davantage, à mesure que le temps détruit le seul charme qu'elle ne doit pas à elle-même, l'éclat de sa passagère beauté. Mon cœur s'élève, devient meilleur et s'adoucit par elle, et j'oserai dire la même chose du sien, que je soutiens et fortifie. » Voir aussi l'épitaphe du comte Alfieri, pour lui et son amie, dans : *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. de 1852. Paris, Didot, tome II, p. 379.

[2] *Lettres inédites de Sismondi., op. cit.*, p. 342 et 343. Rome, 10 mars 1780

[3] *Souvenirs, op. cit.*, p. 67.

[4] *Lettres inédites de Sismondi, op. cit.*, p. 333, 6 novembre 1810.

[5] *Lettres inédites de Sismondi, op. cit.*, p. 331, 4 avril 1810.

III

C'est en 1785, que celui-ci avait quitté définitivement la Suisse : il ne devait plus y venir que pour de courts séjours durant lesquels il ne fit qu'entrevoir Bonstetten, sauf toutefois en 1804 où, de Genève, il se rend avec lui chez Mme de Staël.

Que sont devenus les beaux projets de vie commune ? le désir de vivre l'un pour l'autre ? Il semble que les années et la séparation aient balayé tous ces serments de fidélité, pour ne laisser subsister qu'une amitié banale, qui n'a plus rien de commun avec l'enthousiasme des journées qui suivirent l'entrevue de Schinznach. Et cependant, leur affection n'était pas morte : ils avaient partagé trop de joies et trop de souffrances pour jamais devenir étrangers l'un à l'autre. Même s'ils se font de nouveaux amis, même si leurs intérêts ne sont plus pareils, une force est là, qui les pousse l'un vers l'autre, qui, après des années de silence, les obligera à s'aimer encore : c'est l'amour de leur patrie, c'est l'œuvre commune qu'ils ont, pour ainsi dire, élaborée ensemble : « l'Histoire des Suisses ».

Durant de longues années leur correspondance n'a trait qu'à elle ; tantôt c'est Müller qui expose ses plans à Bonstetten, tantôt c'est celui-ci qui encourage son ami, le blâme, ou le porte aux nues. De Nyon, par exemple, il lui écrira :

« Vous êtes un grand original et pour moi un singulier spectacle. Vous avez deux manières qui peu à peu se réunissent pour former le premier écrivain de l'Europe. Les commencements de votre livre sont un peu dans l'ancienne manière, c'est Raphaël imitant la raideur du Giotto. Peu à peu on voit éclore le coloris et les grâces de Voltaire avec quelque reste de l'ancienne dureté.... Vous allez, vous seul, vous le premier Allemand, réunir les grâces et la facilité française avec la force et l'abondance des érudits de l'Allemagne.... Songez qu'il y a un dieu en vous, à qui vous devez votre culte, c'est le dieu du génie qui vous fit naître dans l'obscurité et qui vous appelle à influer sur les Destinée des Nations » [1].

Plus tard, son jugement se modifiera et, s'il admire toujours Müller, il n'est plus aveuglé sur ses défauts :

[1] Lettre de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), Nyon, ce 6 juin 1788.

« Je vous mets de pair avec les premiers historiens, lui mande-t-il, mais je trouve un défaut dans votre ouvrage... si vous le considérez dans son ensemble, d'après l'esthétique et comme ouvrage d'art, il manque de beauté et voici comment : Je voudrais qu'on écrivit l'histoire, comme Homère écrivit son *Illiade* ou son *Odyssée*, surtout comme Salluste son *Catilina* ou son *Jugurtha* ou César ses *Commentaires* ; qu'on arrangeât les matériaux selon les règles de l'art et qu'on rejetât dans des notes et des mémoires particuliers tout ce qui défigure. Vous, vous faites vos extraits non comme l'abeille mais comme un négociant qui vide son magasin même jusqu'aux balayures. *Ut poesis historia.* En voulant tout réunir on se trouve en deçà de tous les buts. Cela est surtout vrai pour l'histoire de la Suisse. Pensez à l'avenir, qui lira en 1897 tous les détails des trente républiques suisses ? Mais ce qui survivra surtout serait la physionomie, le caractère de ces républiques, les grandes vérités sur les avantages et les inconvénients des Démocraties, des Aristocraties, surtout les faits qui contiennent comme dans Tacite quelque grande leçon » [1] !

Il serait donc faux de s'imaginer une rupture entre Müller et Bonstetten, même durant les époques où ils s'écrivirent peu. Dès qu'ils sont quelques mois sans nouvelles l'un de l'autre, ils en souffrent : leur amitié fait partie intégrante de leur vie : « Votre souvenir m'a si vivement ému, s'écriera Bonstetten, nous avons crû si intimement ensemble que le dessèchement de votre cœur m'avait flétri l'âme... [2]. » Et encore : ..« Moi non plus je ne pouvais laisser s'évanouir notre amitié, si elle est un besoin pour votre âme, pour la mienne elle l'est encore bien davantage » [3]. Et, après s'être entrevus en 1797, alors que Müller était venu en Suisse pour élaborer une nouvelle constitution, Bonstetten lui écrira : « Mon bon ami j'ai le cœur serré de vous voir vous éloigner encore de moi et de la Suisse. Mon amitié vous suit partout, c'est une personne qui prend des jambes en vieillissant » [4].

Au moment de la chute de Berne, et durant tout son séjour

[1] Lettre inédite de Müller à Bonstetten. (Ms. Schaff.), Berne, 26 mai 1797

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), Yverdon, 18 juillet 1793.

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), sans lieu ni date, même époque.

[4] Item. (Ms. Schaff.), 20 et 31 décembre 1797.

à Copenhague, il ne cessa de se lamenter avec lui sur le sort de sa patrie ; son plus ardent désir aurait été d'y rentrer avec Müller « la main dans la main », et de se consacrer à son relèvement. Cependant, ce projet ne se réalisa pas, et Bonstetten revint seul.

Fut-ce alors la vue des lieux où ils avaient vécu ensemble, ou la lecture des lettres, que Müller lui adressait au début de leur amitié, et que publiait en ce moment Fr. Brun [1], mais Bonstetten sentit soudain, comme un flot d'affection l'envahir tout entier : « Ah ! Mully, permets-moi de t'appeler encore de ce doux nom, j'aspire à te voir, je soupire après ton amitié. Est-elle encore vivante, veux-tu tenir notre vieux serment ? Ah ! toi et mon amie sont ma consolation, ma vie. M'aimes-tu encore ? Ah ! que ne donnerais-je pour t'embrasser » [2]. Et plus loin : « Je lis tes lettres avec un ravissement que je ne puis pas te décrire. Toute ma jeunesse est là devant mes yeux, mais avec le sentiment amer de mon éternelle incertitude. Je vois trop tard, hélas, la voie que j'aurais dû prendre, le chemin où ton éloquence voulait m'entraîner » [3].

Et les années passent... En 1804 Müller se décide enfin à se rendre à Genève : le bon temps semble revenu ; jamais les deux amis n'ont été plus gais ni plus enthousiastes, et, il est à supposer que leurs rapports se seraient de plus en plus resserrés, sans l'intervention malheureuse de Mme de Staël. A partir de ce moment leurs lettres s'espacent ; Müller le premier s'en inquiète, il écrit à Friederike : « Je ne sais comment notre ami dont la liaison intime et ancienne fait notre gloire dans une partie considérable du public, s'est séparé de moi, tellement que je ne sais plus même où il est, rien de sa vie, rien de ses plans » [4]. Bonstetten, à son tour, s'écrie : « Je trouve affreux de ne point vous écrire... il y a des siècles écoulés entre l'époque où nous avons cessé de nous écrire et celle où je vous écris maintenant. Je retrouve votre souvenir à côté des ruines de l'ancienne Albe et je vous retrouve vivant et comme ressuscité

[1] *Briefe eines jungen Gelehrten an seinen Freund, op. cit.*, 1802. Cotta, Tübingen.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller, 20 mai 1802. (Ms. Schaff.) (trad.).

[3] Item.

[4] *Sämmtliche Werke*, 24 janvier 1807, tome XV, p. 174, *op. cit.*

dans mon cœur... »[1]. Il lui renouvelle alors la proposition de vivre avec lui, où bon lui semblera, à Genève ou à Paris ou encore « si la fantaisie vous prenait à passer une année à Rome nous y irions, ou bien nous pourrions passer quelques mois à Valeyres qui est devenu charmant. J'ai fait abattre les bâtiments qui gênaient la maison, j'ai fait arracher des vignes, il y a de belles eaux auprès de la maison entourées d'ombrages : la maison même est faite presque à neuf dans l'intérieur...[2]. Il y a trente ans que j'eusse dû suivre votre invitation à vivre libre et réunis, nous en eussions mieux valu l'un et l'autre, quoique tels que nous sommes nous en valions bien deux autres »[3]. Et dans une lettre de cette fin d'année 1807, Bonstetten résumant ce qu'avait été leur amitié, lui dit : « Que de fois n'ai-je pas été un port pour vous dans les fréquents orages de votre vie, et vous, n'avez-vous pas été constamment le port où ma pensée allait se réfugier lorsque les hommes, l'ennui mortel des circonstances et du pays où je vivais allaient la faire périr ? Sans vous je fusse devenu un imbécile et sans moi vous n'existeriez pas, ou vous seriez un épais professeur à livre et à compilation »[4].

Sur ces entrefaites, Müller devint ministre d'Etat[5], puis directeur de l'instruction publique du royaume de Westphalie ; Bonstetten l'apprit, comme tout le monde, par les gazettes. Aussi, n'est-ce pas sans une pointe d'ironie, qu'il lui écrira, au début de l'année 1809, alors que Müller avait à son actif un certain nombre de réformes pédagogiques :

« Je vois que vous êtes chargé de nettoyer et (d')arranger les réverbères qui éclairent la nuit de votre empire et d'y mettre de l'huile lorsque le flacon en a besoin, afin d'empêcher que notre postérité ne bronche un jour parmi les décombres. L'on vous bénit à Gottingue ; le salut de ce grand lumignon ferait déjà une gloire assez raisonnable, si vous n'en aviez tant d'autres, qui, je crains, n'en sont pas plus brillantes pour avoir, au lieu d'un auteur excellent, une Excellence pour auteur »[6].

[1] et [2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), Albano, 10 juin 1807.

[3] Item. Albano, 30 avril 1807. — [4] Item. Rome, 10 novembre 1807.

[5] Du 17 novembre au 30 décembre 1807.

[6] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), Genève, 7 février 1809.

Si Bonstetten égratigne, c'est qu'il aime bien : tournons la page, nous y lisons :

« Quand je vous écris, il me prend des « Heimweh » de vous revoir qui me feraient faire dix lieues à pied pour vous attendre quelque part... dites-moi je vous supplie ce que vous faites, ce que vous êtes, ce que vous serez et ferez et ne nous perdons pas de vue parmi les ruines et les créations de ce monde... et la pauvre histoire de la Suisse, Dieu sait qui sera fini la première, votre histoire ou la pauvre Suisse.... Dites-moi ce que vous pensez et surtout que vous m'aimez encore... » [1].

Cette lettre si affectueuse resta sans réponse ; Bonstetten s'en émut vivement, et en mars de la même année il lui écrit :

« Il y a quelques jours que M. Tronchin me parla de la promptitude avec laquelle vous lui avez répondu. Ceci m'a fait réfléchir que depuis un an ou dix-huit mois vous avez laissé cinq lettres de moi sans réponse. J'en fus vivement affligé ; jusqu'à la conversation que j'eus avec M. Tronchin je n'avais attribué votre silence à aucun sentiment hostile. Maintenant je viens me plaindre auprès de vous et vous en demander raison. Votre dernière lettre était encore tout amicale et s'il faut rompre une amitié de trente-six ans, enseignez-moi comment on s'y prend pour y réussir » [2].

Enfin, ne recevant toujours rien de son ami, Bonstetten lui mande une dernière fois :

« ...Je ne puis que m'étonner de la manière pleine de faiblesse que vous avez avec le plus ancien de vos amis. Nous sommes assez amis, nous l'avons assez été pour rompre tout à fait. On quitte des connaissances, mais on dit ce qu'on sent et ce qu'on pense à l'ami même avec lequel on veut rompre. Le silence serait une lâcheté de votre part » [3].

A peine avait-il envoyé ce laconique message qu'il reçut une lettre de Müller, écrite quelques jours auparavant, dans laquelle il protestait énergiquement contre le reproche d'oublier son cher « Bon ».

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), Genève, 7 fév. 1809.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), Genève, ce 19 mars 1809.

[3] Lettre de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), Genève, ce 6 avril 1909.

« Il ne se passe guère de jours, lui disait-il, sans que je pense à toi, mon ami, tout le monde sait que si je t'ai aimé, comme on l'admire dans nos lettres, je ne t'aime pas moins à présent ; mille fois la façon dont on parle de notre amitié m'a touché presque aux larmes, en pensant que nous vivions depuis tant de temps séparés, moi sans te dire un mot. Dieu soit loué, enfin le silence est rompu, nous recommencerons à nous dire quelque chose une fois par mois. D'ailleurs je n'ai pas abandonné l'espoir de vivre encore à l'amitié et à ma destination originaire. Ta colère m'a trop affligé. Pensée ridicule et absurde, de sentiments refroidis de l'homme, qui regarde ton amitié autant ou plus comme la gloire de sa vie que tous les écrits faits ou à faire. »

Et il termine :

« Dites-moi, mon bon, mon tendre, mon éternel ami, que vous me pardonnez mon silence inconcevable, et puisque notre amitié est devenue célèbre, comme quelques-unes de la haute antiquité, portez-lui le sacrifice du ressentiment que vous en pourriez avoir. Adieu » [1].

Cette lettre témoignait, à n'en pas douter, d'une affection restée sincère, et Bonstetten en fut vivement impressionné ! Mais, quelques semaines s'étaient à peine écoulées que brutalement, par les journaux, il apprit la mort de son ami. Durant les premiers jours, il fut comme fou de douleur, il appelait son « Mully » à voix haute, lui tendant les bras, espérant rencontrer une main amie. « Qui m'a aimé comme lui ? s'écriait-il, et il n'est plus. L'histoire de ma vie entière est une énigme ; qui pouvait mieux me comprendre que lui ? qui pouvait mieux se souvenir que lui et rendre vivant les temps passés... ? L'âme se repose sur les amis, comme le corps sur les muscles et sur les membres. Maintenant je suis comme paralysé, si j'avais été dans le malheur, c'est vers lui que j'aurais été me réfugier ; ce port n'existe plus.... Comme j'ai du chagrin de n'avoir répondu à Müller ! Je voulais tout justement lui écrire au moment où j'appris sa mort. Combien j'aurais aimé que la voix de mon amitié lui fut par-

[1] *Sämmtliche Werke, op. cit.*, p. 192, 193, 195, tome XV, 1er avril 1809. (En français dans l'original.)

venue durant les derniers jours de sa vie... ! Peut-être que d'après ma dernière lettre, il est mort avec l'idée que je ne lui étais pas resté fidèle... »[1].

Jamais Bonstetten n'oublia Müller. Jusqu'à ses derniers jours il ne pouvait prononcer son nom sans en être profondément ému. Müller, c'était sa jeunesse, ses enthousiasmes, ses aspirations, ses rêves, sa mélancolie. N'était-ce pas sous son influence que s'était révélé son meilleur moi ? Et pouvait-il continuer à vivre sans aimer encore son ami, puisqu'il y avait eu, entre eux, échange d'âme. Une amitié réelle ne finit jamais. C'est bien ainsi que l'entendait Bonstetten. Quelques années avant de mourir, il écrivait à Friederike : « Seule la mort de l'amitié est une véritable mort. L'autre mort n'est qu'une apparence »[2].

IV

Du reste, Bonstetten n'eut pas le temps de s'appesantir sur cet événement. Un devoir impérieux le réclamait : l'éducation de ses fils. Si, jusqu'à présent, il n'a pas beaucoup été question de sa vie de famille, il n'en faudrait pas conclure qu'elle n'existât point. Bonstetten, il est vrai, n'avait pas le culte du « foyer », au sens germanique du mot, mais il aimait son chez lui, et rien ne lui mettait l'âme en gaieté comme de jouer avec ses fils, de les porter à califourchon sur son dos ou de faire avec eux des parties de cache-cache, de balle, de volants[3]. Il voulait être le confident de ses enfants, se rappelant encore avec tristesse, combien il avait souffert de la raideur de son père. Il écrit à Friederike : « J'ai dit à Edouard (son fils cadet) qu'il devait me regarder comme un ami et venir à moi dès qu'il aurait un accès de tristesse ou qu'il se sentirait déprimé »[4]. Pour Bon-

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 278-279, fin juin 1809 (trad.).

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Fr. Brun, 10 octobre 1829. (Papiers O. Brun) (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 213.

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 153 (trad.).

stetten, cette amitié était une sorte de compensation qu'il offrait à ses fils, devinant, que, grâce à lui, ceux-ci n'auraient aucun avenir à Berne. « Ah ! dit-il, je ne veux jamais abandonner mes petits ; ils sont perdus dans le monde, sans patrie, sans aucune perspective quelconque, et ils ont un attachement d'enfants pour moi. Ils ne m'ont encore causé aucun chagrin, aucun tourment »[1]. Il est touchant, en vérité, de voir avec quelle tendresse il organise le plan de leurs leçons, le programme de leur journée, où, à côté des occupations les plus sérieuses — n'avait-il pas obtenu du savant Pierre Prévost qu'il leur enseignât la philosophie et la physique ? — nous voyons les jeunes Bonstetten faire de l'escrime, danser avec de jolies Genevoises et aller au concert. Plus tard, lorsqu'il s'agira de les envoyer en France, où ils doivent achever leur éducation, il écrira à tous ses amis de Paris pour se renseigner sur les écoles, les pensions, les cours. Ce n'est qu'après des hésitations et des discussions sans fin qu'il se décidera à les laisser partir, non sans les avoir munis de toutes les recommandations désirables, et les avoir placés sous la haute protection de ses amis Carnot, Haller et Stapfer. « Mon petit Edouard, mon Benjamin, écrit-il à Friederike, tient à moi fébrilement, comme un amoureux »[2].

Après la mort de sa femme, Bonstetten se décide à envoyer une seconde et dernière fois ses enfants à Paris. Il tient à leur laisser une entière liberté d'action, afin de les aguerrir contre les difficultés de la vie. Peut-être, y trouve-t-il aussi son compte : qu'aurait-il fait, à vrai dire, de ses fils, alors qu'il parcourt l'Italie en compagnie de Mme Brun et de sa fille Ida ? De Rome, il mande à Stapfer : « J'ai fait à mes fils le plus noble des dons, l'indépendance, ils sont maîtres d'une fortune qui les émancipe entièrement et j'espère qu'aucun des deux ne m'en fera repentir »[3]. Et peu de temps avant, il avait confié à Müller : « ... Il me semble d'ailleurs que l'indépendance ajoute à l'amitié et j'aime savoir que l'amitié de mes fils pour moi,

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 165 (trad.).

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 165 (trad.).

[3] Lettre de Bonstetten à Stapfer. (Papiers Stapfer.) 24 décembre 1807.

n'a d'autre motif que le cœur même »[1]. Si Bonstetten insiste sur ce point, auprès de ses amis, c'est qu'il prévoit les accusations, directes ou indirectes, qu'on ne manquera pas de lui faire au sujet de sa conduite. Et, en effet, une de ses cousines, Mme de Bonstetten, née van der Dussen écrit, non à Charles-Victor lui-même, mais à Müller :

« Il y a longtemps que vous n'avez vu ses fils à votre ami et vous ne pouvez vous faire une idée comme ils sont tous les deux charmants dans un genre différent ; je les aime comme s'ils étaient mes fils.... Ces jeunes Bonstetten ont bien perdu en perdant leur excellente mère et malgré que j'aie toujours beaucoup aimé leur père, votre ami, je ne puis que (entre nous soit dit), le désapprouver d'avoir abandonné ces jeunes gens à eux-mêmes ; il les aime, cependant extrêmement, mais n'aurait-il pas mieux fait, au lieu de voyager avec Mme B(run) et ses filles, dont je crains qu'il ne se débarrasse jamais, de voyager avec ses fils et de s'occuper à bien placer Edouard que d'écrire des livres de métaphysique »[2] ?

Bonstetten s'aperçut, un peu tard, que la liberté, si belle en théorie, pouvait devenir fort dangereuse dans la pratique : Edouard, qu'il voulait faire entrer à l'Ecole polytechnique de Paris, se fait lieutenant, sans son consentement, et reste des mois entiers sans lui écrire. Pour le coup, Bonstetten prend peur, et, de Rome, il mande à Stapfer :

« Veuillez, mon cher ami, veiller sur lui, savoir de lui et des autres ce qu'il fait, qui il fréquente. Je ne lui ai connu que des amis dignes de lui, mais s'il était changé, si dans ce gouffre de Paris le pied lui avait glissé, il faudrait l'en retirer. Je vous demande en grâce de le faire aller chez vous une ou deux fois le mois : vous verrez à son ton, à son air, à ses manières, ses mœurs et ses allures. Puis je voudrais savoir en détail les études qu'il fait. Donnez-lui des conseils, indiquez-lui de bons livres, je vous le demande en grâce, mon cher Stapfer. Avez-vous vu son frère Charles ? Comment le trouvez-vous ? Je suis curieux de savoir l'impression que Paris aura faite sur lui »[3].

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Müller. (Ms. Schaff.), 10 juin 1807. Albano.

[2] Lettre de Mme Bonstetten-van der Dussen à Müller. (Ms. Schaff.), 10 février 1808.

[3] Lettre de Bonstetten à Stapfer. (Papiers Stapfer.) 24 décembre 1807.

Mais Bonstetten exige plus encore de son ami. Une année plus tard, il le prie, avec intance, de prendre son fils chez lui : «Il apprendrait avec vous et Mme Stapfer à être aimable et ses mœurs seraient en sûreté. J'espère que vous ne changerez rien à votre table ce qui serait comme dans l'ancienne Helvétie.... Avec quelle impatience je vais attendre votre réponse »[1]. Stapfer dut décliner cette offre, car le mois suivant, Bonstetten est en pourparlers avec Humboldt, au sujet d'un voyage que celui-ci va entreprendre en Asie, et dans lequel il emmènerait le jeune Bonstetten[2]. Entre temps, Edouard tombe gravement malade : son père très inquiet, l'envoie dans le Midi[3]. Après un mieux sensible, il rentre à Valeyres, mais malgré tous les soins dont on l'entoure, et l'intervention du célèbre médecin genevois Jurine, il meurt, à la fin du mois d'octobre 1810.

Bonstetten, quoique très souffrant à cette époque, s'était efforcé de maintenir une atmosphère de gaieté autour de lui, essayant, par son calme et sa tendresse, d'adoucir ses terribles souffrances : « Hélas, écrivait-il à Mme Brun, Edouard est mourant... son courage est digne du fils de son père ; il souffre comme un soldat sur le champ de bataille, jamais il ne se plaint »[4]. Et encore : « Edouard est mort ce matin à huit heures, sans agonie, après un léger soupir. Il a une telle expression de repos.... Il est mort en héros, ne pensant qu'aux autres.... Ah ! mon pauvre papa ! mon pauvre frère ! disait-il. Je suis plus étonné qu'abattu. Je ne puis me faire à la réalité. Ecrivez-moi, je vous en supplie »[5]. Et quelques jours après, s'adressant à la comtesse d'Albany, il lui dit : « Je suis triste, Madame, et il me semble que votre amitié me fait du bien dans le moment affreux où je me trouve »[6].

Cette fois, Bonstetten était atteint dans le plus intime de son être. Ses amis Sismondi, Mme de Staël, Mme Necker s'ingé-

[1] Lettre de Bonstetten à Stapfer. (Papiers Stapfer.) 29 novembre 1808.
[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 265.
[3] *Lettres inédites de Sismondi*, *op. cit.*,, p. 331. 4 avril 1810.
[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 289 (trad.).
[5] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 292-293 (trad.).
[6] *Lettres inédites de Sismondi*, *op. cit.*, p. 134. 6 novembre 1810.

nièrent à le distraire et à lui faire oublier sa douleur.... Mais la blessure était plus profonde qu'on ne l'eût cru : sa santé déclina rapidement, le cœur était atteint. Il lui fallut de longs mois pour se remettre. Sismondi écrivait à leur amie commune, Mme d'Albany, en février 1811: « Il est à présent assez bien, cet aimable ami ; le chagrin qu'il avait éprouvé au commencement de l'hiver avait altéré sa santé ; il avait souffert de palpitations de cœur qui pouvaient tout à coup être dangereuses. Mais son corps et son âme semblent guéris et avoir recouvré leur première jeunesse » [1]. Ce n'était pas la première fois que Bonstetten avait eu la force de dominer sa souffrance : à maintes et maintes reprises, nous l'avons vu, dans des crises morales, se recueillir en lui-même, puiser dans sa propre douleur l'énergie nécessaire pour retrouver la paix et la sérénité. « La mort d'Edouard, dira-t-il, m'a transformé en philosophe ; je me fais peu de soucis. Je me représente la mort comme on doit la voir, c'est le symbole du repos : si bien que mourir ne m'inquiète pas plus qu'un bon sommeil. Comme il est doux de pouvoir transfigurer certaines visions » [2].

Du reste, Bonstetten avait une mission urgente à remplir. Son fils aîné, Charles-David, paraissait si désolé de la mort de son frère que son premier soin fut de l'entourer, de le distraire, de lui redonner la joie de vivre : le meilleur remède semblait être le mariage [3]. Il s'ouvre de ses projets à Mme d'Albany. « Mon fils est parfaitement vertueux, il ne connait que ce qui est bien ; il est heureux auprès de moi ; son premier plaisir est de lire avec moi ; il copie ma vie moitié sédentaire et moitié mondaine. Mais le ton de Genève si parfait pour tout ce qui tient aux sentiments d'estime et d'amitié est si austère en amour, que ce sentiment ne saurait naître, de manière que je

[1] *Lettres inédites de Sismondi*, *op. cit.*, p. 134.

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 303 (trad.).

[3] Bonstetten aurait aimé que Charles-David épousât la fille du médecin Butini. En 1805, il écrivait à Reverdil : « Je vis ici entre Mme de Staël et Mme Butini. Cette dernière me comble de bonté et je ne connais rien de plus aimable que toute sa maison.... Je voudrais que Charles pensât et sentît comme moi et Mlle Caroline comme Charles. » (P. Reverdil.) (Bibl. univ. de Genève.) Mlle Caroline Butini épousa plus tard Auguste Boissier. De cette union naquit une seule fille, qui épousa le comte Agénor de Gasparin.

me vois obligé de m'en mêler.... Mon fils aura environ vingt mille livres de rente et j'en voudrais au moins la moitié... la religion chez une femme sensée ne serait pas un obstacle, pourvu qu'on ne fût pas sous l'influence des piétistes... voilà Madame, ma confession paternelle faite »[1]. Et, comme la comtesse d'Albany lui demande pourquoi il n'a pas songé aux filles de Mme Brun, en particulier à la charmante Ida, « qui danse et chante à ravir », il lui répond : « Vous avez raison de vous étonner que je n'aie pas pensé aux deux demoiselles. Mais feu ma femme d'un côté et M. Brun de l'autre ont prévenu tout rapprochement entre mes enfants, ce qui m'a bien souvent désolé. J'aurais tout espéré du cadet que je viens de perdre ; mais celui-ci élevé en partie à Copenhague a été tellement plaisanté sur une prétendue union, qu'il en est résulté une espèce d'aversion sous ce rapport » [2]. Bonstetten n'eut cependant pas besoin de s'inquiéter longtemps : cette même année, Charles-David fit la connaissance d'une jeune bernoise, Sophie de Graffenried de Villars, dont il devint éperdument amoureux, et qu'il épousa, à Genève, en novembre 1811 [3]. Les devoirs qui incombaient à Bonstetten, en tant que père de famille, étaient accomplis, il ne lui restait plus qu'à aimer sa belle-fille.

Après un court séjour dans le Midi, où Butini l'avait envoyé pour soigner une mauvaise bronchite, Bonstetten revint à Genève. Il y trouva son fils en pleine lune de miel, et peu s'en fallut qu'il ne s'éprît véritablement de la douce Sophie : « Elle est belle comme un ange, écrit-il à Friederike, et ressemble étrangement à Ida ; elle a comme elle de beaux cheveux blonds et de grands yeux. Elle est fraîche comme une rose. Il y a une telle grâce dans toutes ses manières... » [4]. Et, un peu plus tard, il dira à Stapfer : « Vous savez le mariage de mon fils. Mais ce que vous ne savez pas c'est tout le bonheur de ce mariage. Mon fils et sa femme s'aiment à ne pouvoir se quitter d'un jour. Voici un an qu'ils sont mariés et ils ne peuvent m'écrire sans remplir leurs lettres de leur bonheur. En effet, ma belle-

[1] *Lettres inédites de Sismondi, op. cit.*, p. 336-337.

[2] *Lettres inédites de Sismondi, op. cit.*, p. 336.

[3] Le contrat de mariage de Charles-David se trouve à Valeyres. (P. A. de Bonstetten.), 4 février 1811.

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 39 (trad.).

fille est une femme charmante, je ne connais rien de si aimable, ni de plus excellent qu'elle »[1].

Et, cependant, quelque chose manquait au bonheur de Bonstetten : il regrettait que son fils ne pût rentrer à Berne, pour y jouir de ses privilèges. « Je voudrais avant de mourir, déclare-t-il à Nicolas-Frédéric de Mülinen, avoir la satisfaction d'avoir rendu mes enfants à leur patrie, à leur devoir et à leurs véritables intérêts... »[2]. Mais Charles-Victor ne put voir l'accomplissement de ce désir. Les Bernois, quoi qu'en pensât Sismondi[3], « ne pouvaient lui pardonner d'avoir plus d'esprit qu'ils n'en avaient tous et d'être plus jeune encore d'esprit et de corps et d'espérance qu'eux et que leurs enfants ».

[1] Lettre de Bonstetten à Stapfer. (Papiers Stapfer.) Genève, 26 avril 1813.

[2] Lettre de Bonstetten à N. Fr. de Mülinen. (Papiers de Mülinen.) 17 avril 1823.

[3] *Lettres inédites de Sismondi*, *op. cit.*, p. 88.

LIVRE VI

LES ŒUVRES

CHAPITRE PREMIER

« VOYAGE SUR LA SCÈNE DES SIX DERNIERS LIVRES DE L'ÉNÉIDE »[1]

I

Si Bonstetten n'est à l'avant-garde d'aucun des grands courants du XVIIIe siècle, il n'en est pas un, en revanche, qui ne se reflète dans l'une ou l'autre de ses œuvres. Qu'étaient, en effet, ses *Lettres pastorales*, sinon l'illustration de ce grand mouvement du « retour à la nature », et, pouvait-on nier l'influence de « l'ossianisme », dans ses descriptions des « Sagas » et des plaines du Nord ? En conséquence, quoi de plus naturel que de retrouver, dans son *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide*, un autre courant, celui du « retour à l'antique », qui, depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle, s'était fait sentir dans toute l'Europe.

De tout temps, Bonstetten avait été un admirateur des Anciens ; très jeune, il se promenait déjà en la compagnie

[1] *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide*, suivi de quelques observations sur la Latium moderne. Par Charles-Victor de Bonstetten, ancien bailli de Nyon, de l'Académie royale des sciences de Copenhague et de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève. A Genève, chez J.-J. Paschoud, libraire. An XIII.

Réédition posthume sous le titre : *Le Latium ancien et moderne.* Genève et Paris, Joël Cherbuliez, 1862, in-8, 361 pages. Dans la série : *Bibliothèque genevoise.*

Traduction allemande en 1805 : *Reise in die klassischen Gegenden Roms zur Schilderung ihres ehemaligen und gegenwärtigen Zustandes*, verarbeitet von K. G. Schell, Leipzig. Hartknoch.

d'Horace ou de Virgile, et, dans les grandes crises de sa vie, c'est auprès d'eux qu'il avait été chercher le calme et le réconfort [1]. N'avait-il pas préconisé, dans ses *Patriciens*, l'étude du latin, afin de perpétuer l'esprit antique, qui avait enthousiasmé si fort un Racine et un Corneille, que tout le XVIIe siècle français en avait été comme transfiguré [2] ? Depuis lors, ce culte fervent pour l'antiquité, n'avait fait que grandir à la vue de Rome, où, disait-il à Müller : « Chaque muraille vous parle... où les chers souvenirs de l'art règnent en divinité sur tout ce qui sent et sur tout ce qui pense » [3]. Existait-il, en effet, pour un passionné de la poésie antique, une joie comparable à celle de lire, sur les lieux mêmes, les odes d'Horace, ou de parcourir les contrées célébrées par Virgile dans son *Enéide* ? Car, si les murs et les ruines actuels de Rome n'étaient plus les « objets » que Virgile, Horace ou Cicéron avaient eus devant les yeux, il n'en était pas de même de la nature, qui continuait à être l'immuable décor de leurs poèmes.

Ce fut donc l'attrait exercé sur lui par le génie latin, qui le poussa à visiter les régions où Virgile avait fait débarquer Enée, et à vérifier de ses propres yeux, les descriptions du poète, inaugurant ainsi ce que l'on appelle aujourd'hui la topologie, science que M. Victor Bérard [4] devait mener à un si haut degré de perfection.

Cependant, si pour son époque Bonstetten fut un des écrivains qui comprirent le mieux Rome, il ne fut pas le premier. Gœthe, bien avant lui, avait révélé dans son *Iphigénie* et ses *Idylles Romaines* ce que l'esprit antique recélait de grandeur et de simplicité, et Chateaubriand, dans sa lettre à M. de Fontanes [5], publiée quelques mois avant le « Latium », avait ébloui

[1] A 67 ans, Bonstetten, en séjour à Hyères, écrivait à son fils : « J'ai lu en route et ici *César*, qui m'a beaucoup intéressé. Tu n'as pas l'idée du plaisir qu'on a de lire couramment le latin et les auteurs de l'antiquité. » Hyères, 22 janvier 1812. (Papiers Arthur de Bonstetten à Valeyres.)

[2] *Ueber die Erziehung*, *op. cit.*, p. 27.

[3] Lettre inédite à Müller. (Ms. Schaff.) 1782.

[4] Voir surtout : *Les Phéniciens de l'Odyssée*, 1902-1903.

[5] « Chateaubriand, dit Gaspard Valette, tient essentiellement à rappeler sans cesse que c'est lui, et nul autre que lui, qui a découvert la beauté de la campagne romaine. Il aurait pris, s'il l'eût pu, sur ce chapitre, un brevet d'invention littéraire.... Chateaubriand vexé de voir Bonstetten

le monde par la magie de ses descriptions. Bonstetten, du reste, n'essaya pas de refaire l'œuvre de ses devanciers, — il ne dut même pas connaître la lettre de Chateaubriand — et, si l'on rencontre dans son livre des descriptions qui rappellent celles de l'auteur du « Génie du Christianisme », il faudrait se garder d'y voir autre chose qu'une certaine similitude dans la façon de voir, et surtout de comprendre la nature.

II

Bonstetten a déjà cinquante-huit ans, lorsqu'il entreprend la composition de son *Latium*. Les notes qu'il avait prises à Rome, durant l'hiver 1802-1803, étaient rédigées en allemand [1], et, sans aucun doute, c'est grâce à Mme de Staël, qu'il se décida à écrire son œuvre en français [2]. A vrai dire, il fallait qu'il eût un certain courage, pour débuter si tard dans une littérature qu'il ne pratiquait plus, et l'on comprend ses hésitations et ses scrupules, au moment de cette publication. Il demandait des conseils à tous ses amis. Il lisait des fragments de son ouvrage à Genève ou à Coppet, lectures qui le plongeaient souvent dans la plus grande perplexité. Il écrivait à Mme Brun :

chasser sur ses terres et y gagner des éloges, loue son *Voyage* du bout des lèvres : « On y retrouve quelques sentiments vrais de cette admirable solitude, encore sont-ils mêlés d'objurgations. » (*Mémoires d'outre-tombe*, édit. de 1849. Bruxelles, Mélines, Cans et Cie. Tome IV, p. 402), mais il a grand soin d'insister sur la priorité de sa lettre à M. de Fontanes, « imprimée, dit-il, vers la fin de l'année 1803 ». Chateaubriand fait ici erreur sur les dates. Sa lettre sur la Campagne romaine est datée du 10 janvier 1804. Elle a paru au *Mercure de France* dans la livraison de mars 1804. Mais son droit de priorité reste intact, puisque le livre de Bonstetten ne parut qu'à la fin de 1804 et porta la date de 1805. » *Reflets de Rome*. Paris, Plon-Nourrit, Genève, Jullien, 1909, chap. VII, p. 187-188.

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome I, p. 169.

[2] Bonstetten, dès son retour en Suisse, avoue à son ami Füssli : « Le français que j'ai écrit jusqu'à l'âge de 40 ans m'est redevenu si familier, que les mots allemands ne sortent qu'avec peine de ma bouche. Sans Mme Brun je serais absolument Français. (Stockfranzösisch.) (Ms. Füssli. Bibl. de Zürich. 28 décembre 1801. Série IV.) Voir aussi lettre du 17 février 1821. (Ms. Füssli, série V.)

« Le professeur Vaucher, un homme de talent, qui sait son Virgile par cœur et qui est secrétaire de la société scientifique, m'a dit que de sa vie il n'avait entendu une conférence qui lui ait fait autant de plaisir que la mienne ; et, lorsque je lui ai fait l'objection qu'il était trop indulgent, il m'a répondu : « J'en appelle à l'attention de la société que je n'ai jamais vue si nombreuse ». Les auditeurs auraient été ravis. Cependant Necker s'y endort, Prévost en blâme la langue » [1].

Et revenant de Coppet, il lui mande :

« J'ai lu beaucoup de passages de mon œuvre et le tribunal a été content : mais il y a un mélange extraordinaire d'opinions... [2]. Mme de Staël dit trop de bien de mon livre, de sorte que tout le monde veut le lire pour le dénigrer à son aise. Mais j'en ai bientôt assez et tout ce qu'on dira m'est indifférent. Le peu de gens qui l'ont lu me louent de telle sorte que j'en baille à rendre l'âme » [3].

Enfin, durant l'automne 1804, Charles-Victor lança son *Latium* dans le monde. Il n'eut pas à s'en repentir : jamais il ne recueillit tant d'éloges. On le lut partout en France et en Allemagne. Les gazettes parlèrent de lui [4]. J. J. Ampère lui consacra même, dans le *Globe*, son premier article. Il exprimait sa surprise de rencontrer tant de clarté et de grâce dans un livre

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 183. 28 janvier 1804 (trad.).

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 219, 12 juin 1804 (trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 220-226 août 1804... « dass mir vor Gähnen die Seele aus dem Leibe geht ». Plus tard, il affirmera au poète Ch. Didier, que la critique doit faire réfléchir, mais qu'il ne faut en user qu'avec réserve. « J'ai lu à Coppet, lui disait-il, mon ouvrage sur le Latium devant Mme de Staël, M. de Jaucourt, Benjamin Constant, des personnes illustres de Genève, etc.... Les critiques me tombèrent dessus, je ne profitais que de celles de Benjamin Constant, qui étaient peu nombreuses, mais justes. »

[4] *En Allemagne, Heyne (1729-1812), dans Les Annales Littéraires de Gœttingue*, témoigne le regret de n'avoir pas consulté le livre de Bonstetten, quand il composa son commentaire sur *L'Enéide*. (Cité par Stapfer dans *Histoire et description de la ville de Berne*. Paris, 1835, p. 75 et 80.) D'autre part, Matthisson rapporte que Gœthe lut ce livre avec plaisir : « Dein Latium » ist ihm besonders lieb. (Lettre de Matthisson à Bonstetten, parue dans « *Gœthe-Jahrbuch* ». Weimar Ausgabe. 1903, tome XXIV. p. 106.)

composé par un Bernois, et ajoutait : « Cet ouvrage se rattache à de grandes questions et l'on n'y trouve ni déclamation, ni paradoxes, ni parti pris d'avance, ni dédain ; c'est aujourd'hui un grand mérite ; aujourd'hui plus que jamais les idées absolues révoltent, l'ironie fatigue, mais la représentation des choses telles qu'elles sont, donne un plaisir tranquille et pur ; c'est un plaisir de ce genre qu'on éprouve en lisant M. de Bonstetten ».

Mais il est temps d'en venir à l'œuvre même, qui allait rendre Charles-Victor presque célèbre, et dans laquelle il se montrait, non seulement auteur descriptif, mais encore historien, économiste, voire même géologue.

III

La première partie du livre est consacrée presque uniquement à la description de la campagne romaine que parcourut Enée. Bonstetten y raconte comment, par une belle journée de printemps, accompagné de deux amis, Zoéga et un autre Danois, il entreprit ce pieux pèlerinage, qui allait le transporter au centre de l'« Agro romano », à Ostie, où avait débarqué la flotte troyenne, et près de laquelle Enée voulait voir, sous un ciel plus propice, « renaître cette Troie qu'il portait dans son cœur » [1]. Au petit jour, les pèlerins descendent le mont Pincio, traversent les quartiers populeux de Rome, et arrivent en pleine « Campagna », sorte de désert malsain où toute vie semble éteinte.

« Dans cette immense solitude, dit-il, où rien n'occupe que les souvenirs que l'on porte avec soi, où la nature même est devenue muette, l'on n'est plus entouré que de ses propres pensées, qui, comme des ombres silencieuses, semblent errer autour de nous » [2] :

Mais, soudain, une colline se dresse devant eux, et au delà, raconte Bonstetten :

[1] *Voyage sur la scène..., op. cit.*, p. 150.
[2] Item, *op. cit.*, p. 40.

« ...Je vois devant moi Ostie, plus loin la mer resplendissante de lumière, à ma gauche le rivage de Laurentum, à ma droite le fleuve qui s'était souvent dérobé à mes regards, près d'Ostie un lac, tout autour un désert inculte et quelquefois marécageux » [1].

Et immédiatement, toute la poésie de Virgile prend vie, s'actualise. Il revoit cette merveilleuse nuit d'été, où la flotte d'Enée s'est approchée de la côte ; il se représente l'enthousiasme de l'arrivée, le repas sur le gazon, la construction du camp. Il reconnaît le paysage : le Tibre à droite, un petit lac bleu entre l'emplacement du camp et la mer, à l'est un grand cintre de montagnes entourant une plaine immense, dans le lointain, la petite ville de Laurente. Jamais Virgile ne lui a paru si grand. Tel Homère ou Ossian, il est non seulement poète, mais historien : la fiction chez lui n'est qu'une transposition d'événements réels.

« La poésie chez les Anciens, affirme Bonstetten, était si peu faite pour mentir qu'elle était au contraire comme une révélation de faits trop éloignés pour être aperçus par les yeux du vulgaire [2]. »

Et, encore :

« Ce sentiment du vrai, si énergique et si fécond, est, ce semble, un des grands avantages de la poésie des Anciens sur celle des Modernes... [3]. Il faut donc avoir plus de respect que l'on n'en a communément pour les tableaux que nous ont laissés les anciens poètes, qui, heureusement pour la poésie, se croyaient toujours liés à la vérité. De là vient que la moindre épithète de Virgile est en quelque sorte historique et sacrée. Il en résulte aussi que les petits détails que nous retrouvons dans la nature qu'il avait sous les yeux, semblent à leur tour prêter de la vie et des couleurs aux tableaux qu'il en a faits » [4].

Enfin, embrassant d'un regard les lieux où s'est déroulé le drame que Virgile a mis en scène, et qui comprennent tout au plus une lieue carrée de terrain, il s'écrie :

[1] *Voyage sur la scène...*, *op. cit.*, p. 49.
[2] Item, *op. cit.*, p. 94.
[3] Item, *op. cit.*, p. 10.
[4] Item, *op. cit.*, p. 10.

« Il y a une magie dans la poésie de Virgile, qui fait que, sans mentir dans les faits essentiels, il sait agrandir son sujet. Qui ne croirait, en lisant superficiellement l'*Enéide*, que les combats qui s'y livrent sont des batailles entre de grandes armées ; et cependant, en lisant ce poète historien avec la critique avec laquelle on lirait une gazette, on voit qu'Enée, avec ses trois à quatre mille alliés, n'avait tout au plus que cinq à six mille hommes à opposer à Turnus »[1].

Fut-ce l'influence poétique de Virgile, ou l'émotion que Bonstetten ressentit à la vue de ce paysage, nouveau pour lui, mais jamais il ne fut plus évocateur dans ses descriptions. Tantôt, ce sont de saisissantes images, comme dans sa description du Tibre, dont « la masse et le mouvement uniforme et majestueux » présentent à sa pensée « la marche victorieuse des légions romaines, allant d'un pas égal à la conquête du monde »[2]. Tantôt, ce sont de riches énumérations qui font songer à Bernardin de Saint-Pierre :

« Le sol de l'île était couvert de marguerites blanches, de coquelicots rouges, et surtout d'asphodèles, plante bulbeuse, haute de trois pieds, dont l'île est presque entièrement couverte »[3].

Ou encore :

« Le chêne vert, le liège au tronc grisâtre et déchiré, le laurier, l'olivier entremêlé de poiriers, de pommiers, souvent entourés de rosiers, de myrtes, de lentisques, le tout enlacé de lierre, de vigne ou de chèvrefeuille, formaient des massifs impénétrables, entre lesquels l'on découvrait çà et là de sombres sentiers »[4].

Ou bien, c'est la puissance et la force de l'expression :

« Rien de plus magnifique que le coucher de soleil dans la mer, vu depuis le Latium, surtout depuis Rome. Quand le temps est beau, cet astre étincelant de flammes rougeâtres se plonge dans l'océan enflammé ; et quand le ciel est orageux (ce qui arrive très fréquemment), il descend vers la mer resplendissante de pourpre, en passant entre d'épais nuages, comme entre des monts aériens et fantastiques suspendus les

[1] *Voyage sur la scène...*, *op. cit.*, p. 16.
[2] Item, *op. cit.*, p. 39.
[3] Item, *op. cit.*, p. 100.
[4] Item, *op. cit.*, p. 168.

uns devant les autres. L'instant où il se plonge dans la mer est presque toujours brillant. Alors les vastes ruines de Rome, les pins élancés de cette ville superbe, ses bruyantes cascades et la confusion de ses palais semblent frappés de feux sombres et rougeâtres, auxquels succèdent à l'instant les ténèbres de la nuit »[1].

Mais de tels tableaux sont rares chez Bonstetten. Il n'est pas le peintre des paysages d'or et de pourpre, il aime les teintes douces, les lumières tamisées : que de délicatesse de ton dans la description de cette forêt de pins, qui s'étend entre Ostie et la mer !

« L'ombre du grand pin, qui couvre légèrement le gazon du parc, ne ressemble à aucune ombre. On se promène entre les troncs gigantesques de ces arbres comme entre des colonnes ; et quoique dans un bois, on voit de partout le ciel et l'horizon ; l'œil se repose doucement comme sous un voile de gaze, dans un jour qui n'a pas le noir de l'ombre ni l'éclat du soleil. Il

[1] *Voyage sur la scène..., op. cit.*, p. 135. Steinlen, *op. cit.*, p. 235, rapproche cette description de celle de Chateaubriand dans sa lettre à M. de Fontanes. (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, édit. de 1852, tome II, p. 363) où il évoque également un coucher de soleil : « J'ai souvent aussi remonté le Tibre à Ponte-Mole, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la Sabine apparaissaient alors de lapis azuré et d'opale, tandis que leurs bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette et purpurine. Quelquefois de beaux nuages, comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique ; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que ses teintes vont s'effacer, elle se ranime sur quelque autre point de l'horizon ; un crépuscule succède à un crépuscule et la magie du couchant se prolonge. » Cette comparaison s'impose, quoi qu'en dise Sainte-Beuve, (*op. cit.*, p. 461) lequel affirme qu'il ne serait point prudent de comparer aucune des pages de Bonstetten avec celles de Chateaubriand, sur ces mêmes campagnes : « Un dessin à la mine de plomb, même très fin et très juste, ne se compare point à une peinture du Lorrain ou du Poussin. Le point de vue, de plus, est très différent, Chateaubriand s'attachant surtout à faire admirer comme hautement pittoresque et auguste cette même désolation que Bonstetten déplore et qu'il voudrait combattre en économiste. » Sainte-Beuve n'est point exact, Bonstetten, dans la première partie de son *Latium*, ne parle ni en philosophe, ni en économiste ; il fait uniquement la description du cadre dans lequel se passe l'*Enéide*.

faut lever la tête pour apercevoir le parasol léger, déplié dans les airs entre le ciel et la terre [1]. »

Depuis longtemps déjà, Bonstetten avait passé l'époque « werthérienne » ; mais il lui en était resté une sorte de mélancolie, qui lui a inspiré ses pages les plus suggestives :

« La nuit approchait peu à peu ; un vent d'ouest assez fort soufflait sur le rivage. Dans ces vastes déserts, au bord de la mer agitée, l'on n'entendait plus que le bruissement des flots éloignés, et le fracas des vagues qui venaient en écumant se briser à quelque distance de nous. Je me sentais pour le première fois de nuit dans un désert ; éloigné de tout ce monde, dont je n'étais jamais sorti, et seul avec la nature impérissable. La lueur rougeâtre de ce crépuscule, ces étoiles scintillantes, cette mer et ce rivage, me disais-je, étaient les mêmes il y a deux mille ans, les mêmes il y a trois mille ans, et nous, êtres faibles et passagers, que sommes-nous ? Nous qui nous soulevons un moment sur l'océan du temps pour être brisés l'instant d'après sur le rivage ? Cette côte est couverte de tombeaux ; des villes entières reposent sous cette terre ; la nation la plus puissante de l'univers est engloutie sous ce sable que je foule aux pieds ; et moi qui pense, moi qui calcule ces immenses résultats, je périrai comme cette vague ! Il me semblait que loin des hommes, loin du fracas du monde, et près de ces tombes solitaires, en présence de ce ciel étoilé, je prenais mon vol vers quelque chose de plus grand que tout ce que j'avais senti encore, et l'étroite enceinte de mon être semblait de toute part s'étendre et s'ouvrir devant moi [2]. »

Enfin, et c'est là le vrai charme de son livre, il sait rendre vivante cette terre aux glorieux souvenirs : il la ressuscite, il la peuple, il la fait parler :

« Je croyais sentir que je foulais sous mes pas les chefs-d'œuvre des Grecs et les cendres des Romains, je croyais vivre encore avec ces hommes qui nous avaient fait don de la pensée et du sentiment du beau, plus précieux peut-être que la science même. Plus l'ombre des forêts était épaisse, plus je me croyais rapproché de ces temps antiques, et plus je voyais de près ces hommes étonnants, qui, par leur influence sur la masse des événements, semblent encore vivre parmi nous » [3].

[1] *Voyage sur la scène...*, *op. cit.*, p. 121.
[2] Item, *op. cit.*, p. 122.
[3] Item, *op. cit.*, p. 108.

Et, cette vision toute antique :

« ...Il y a sous Tivoli de magnifiques forêts d'oliviers. L'ombre légère de ce feuillage grisâtre rappelle ce jour doux, où l'on croit voir, dans les Champs Elysées, les Mânes errer le long des rives du Léthé » [1].

Cependant, si Bonstetten avait su faire revivre le Latium de l'Enéide avec ses nymphes, ses oracles et ses divinités, cela ne l'empêchait pas de voir l'état lamentable où il était tombé. Partout le désert, la solitude, la mort, partout la pauvreté, la famine, les fièvres. Aussi, après nous avoir promené dans un pays de rêve, Bonstetten va-t-il nous montrer tout ce qu'il cachait de misères et de tristesse : et ce sera la seconde partie de son livre.

* * *

Qu'on se rappelle, dans l'Apocalypse de Dürer, cette page où l'artiste représente, d'une façon si saisissante, la chevauchée des quatre fléaux de l'humanité : la guerre, la peste, la famine et la mort, et nous aurons le tableau que Bonstetten a voulu tracer de ces régions désolées.

Dès son arrivée à Ostie, il est péniblement impressionné par l'aspect lamentable de cette ville :

« Quatre ou cinq maisons sans fenêtres, placées vis-à-vis de deux tours à demi écroulées, entourent une petite place, au milieu de laquelle est une petite église, assez laide, dédiée à Sainte-Monique, mère de Saint-Augustin. Ce tas de maisons était comme emboîté dans des murs élevés, mais tombants. Quelques soldats pâles et affamés, employés à la garde de cent trente prisonniers invisibles, et quelques misérables cabaretiers qui vivent du pain et du vin apporté de Rome, qu'ils vendent aux prisonniers, composent toute la population d'Ostie. L'on n'entendait dans la ville que le cliquetis des chaînes, le hurlement du vent et le coassement universel des habitants du marais ; de temps en temps des hirondelles de mer jetant des cris lugubres sur ces régions de douleur, avertissaient du voisinage du fleuve et de la mer » [2].

[1] *Voyage sur la scène...*, *op. cit.*, p. 239.
[2] Item, *op. cit.*, p. 60-61.

Et, cette désolation s'étend sur des lieues et des lieues plus on avance, plus la solitude et l'abandon grandissent :

« Peu à peu, tous les arbres disparaissent, et dans l'immense plaine que nous avions devant nous, on ne voyait ni bâtiment, ni habitants, ni voyageurs, ni eau, ni trace de vie. Dans ce silence universel, on remarque le bruit de ses pas, et mes yeux se fixaient involontairement sur quelques nuées poussées par le vent, comme sur le seul objet qui représentât encore le mouvement et la vie » [1].

Cependant il y a pis que cela : non seulement la campagne est aride et brûlante, mais l'air en est malsain et pestilentiel : la fièvre rôde autour des marais, pénètre dans les fermes, et d'étape en étape se propage jusqu'à Rome. Impossible d'imaginer la misère de ces régions dévastées. Les descriptions de Bonstetten sont d'une tristesse si poignante, que, même aujourd'hui, nous en restons bouleversés :

« J'avais mon Horace à la main, j'étais à une demi-lieue de sa maison, sous la chapelle de Vacuna, lorsque je vis devant moi un vieillard vêtu de peaux de mouton crues. Il se traînait péniblement, à l'aide d'un bâton, par un sentier pierreux ; car dans toute la vallée de Mandela, il n'y a ni chemin, ni char. Tout à coup je vois le vieillard chanceler et tomber à la renverse, si heureusement pour lui son bâton ne l'avait pas fait tourner. Mon guide accourt à lui. Ma première pensée fut que c'était un ivrogne, mais le guide me dit d'un air solennel, que je me trompais. Qu'avez-vous ? dis-je au vieillard. A ce son étranger le vieillard soulève la tête, ses dents longues et blanches, ses yeux enfoncés, son regard égaré, sa voix éteinte, tout m'annonçait qu'il mourait de faim. Ah ! ne me quittez pas encore, nous dit-il, il était tombé sur des cailloux, soutenez-moi par charité jusque sur le gazon. Il échappa plusieurs fois de nos mains, tant il était faible, enfin nous parvînmes à le coucher sur la prairie humide. Il voulait parler, je ne pouvais l'entendre. Heureusement j'avais du pain avec moi. C'était mon souper, car il n'y a point d'auberge dans ce canton et je ne savais où je coucherais. La vue de ce pain donna au vieillard la force de parler. Mangez, lui dis-je, mais il n'en mit qu'un fragment dans la bouche, et le reste dans sa poche. Alors seulement je parvins à entendre ses sons étouffés. *J'ai cinq enfants là-haut sur ce rocher ; sans doute je les trouverai mourants, je*

[1] *Voyage sur la scène..., op. cit.*, p. 194.

leur porterai ce pain ; et ce rocher, c'était *Civitella,* village affreux, juché à plus d'une lieue de là, sur une roche aride presque à pic, où un jeune homme aurait eu peine à monter. Il y avait trois jours que ce père malheureux était absent de son gîte, il en était parti pour aller chercher un peu de pain pour ses enfants ; mais, dans la pauvreté universelle du pays, il ne put dans ces trois jours gagner qu'une pièce de haillons, qu'il voulait nous faire voir ; c'était là le salaire de trois journées, et l'on voit par le résultat, ce qu'il avait mangé ! et ce vieillard n'avait pas cinquante ans » [1] !

Et cet autre récit :

« A deux lieues de Pratica, dans l'antique Ardée, qui existait déjà quatre cents ans avant Rome, il y a des cavernes dans les roches volcaniques qui supportent la ville.... J'en avais vu plusieurs, mon compagnon de voyage allait entrer dans une de ces cavernes, lorsqu'un homme à cheval vint à toute course, nous avertir de n'y pas entrer. *Quel danger peut-il y avoir ?* — Vous y seriez dévoré par les puces. Mon ami était déjà arrivé tout près de la caverne, et un de ses pieds en était couvert. Je m'informe de l'histoire de ces insectes. C'est, me dit le cavalier, qu'un homme et une femme, depuis peu, sont morts de faim dans cette caverne. Il me fit voir à distance quelques brins de paille étendus sur un sol humide, et là moururent de faim deux époux ! deux époux qui s'aimaient sans doute, qui se voyaient mourir dans les tourments, abandonnés par les hommes, dévorés vivants non par les tigres ou par les lions charitables du désert ; mais à petit feu par les insectes qui les dévoraient au dehors, tandis que la faim les rongeait au dedans, et cela sous le palais même du prince propriétaire condamné à ignorer les maux qu'il pouvait prévenir ou soulager... ! Et ces deux malheureux, dont le hasard m'avait appris ce supplice, n'étaient pas les seules victimes de la pauvreté ; car dans ce même hiver, quinze personnes moururent de faim, dans cette ville de misère [2] !

Mais à côté de la fièvre, de la pauvreté et de la faim, il est un mal plus grand encore, c'est l'abaissement moral : « J'ai vu à Marino, nous dit-il, une mère furieuse, saisir et battre un enfant de cinq ans, puis lui marcher sur le ventre, et le jeter enfin contre un mur. Dans une autre ville, je fus réveillé par

[1] *Voyage sur la scène...*, *op. cit.*, p. 241.
[2] Item, *op. cit.*, p. 237-239.

les cris d'un petit enfant qu'on battait. Les coups de la mère furent si prolongés, qu'après une espèce de râlement la voix de l'enfant s'éteignit peu à peu, au point que je le crus mort » [1].

A l'encontre de Chateaubriand, qui n'a voulu voir que la magnificence de ces régions abandonnées [2], Bonstetten s'en désole [3]. Il songe à ce Latium, jadis si beau et si fertile, à ce pays dont « la côte était garnie de maisons de campagne, habitées par les plus riches Romains, qui, ayant à choisir dans les trois parties du monde, préféraient à tout l'univers connu, la campagne aujourd'hui empestée de Rome » [4]. Il ne peut expliquer ce changement de climat que par l'absence des vastes forêts qui couvraient toutes les collines du Latium, et qui, grâce à leur humidité, arrêtaient toutes les maladies causées par le « mauvais air ». Il faut donc, conclut Bonstetten, sauver ces contrées en retournant à l'agriculture si en faveur chez les anciens Romains, qui, selon Pline, mettaient des « herbes de jardin » jusque sur les fenêtres des maisons de la « Urbs Roma », « de sorte que les rues présentaient continuellement aux yeux le riant spectacle de la campagne » [5].

La plupart des écrivains qui ont fait une étude approfondie du « Latium », rendent tous hommage à la philanthropie de Bonstetten [6]. Gaspard Vallette, le dernier en date, dit très éloquemment : « Mieux que ces idées ingénieuses et ces nettes descriptions, ce qui honore Bonstetten, c'est le cri de pitié

[1] *Voyage sur la scène...*, *op. cit.*, p. 302.

[2] « Si vous les voyez (les régions de la campagne romaine) en économiste, elles vous désoleront ; si vous les contemplez en artiste, en poète, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'il en fût autrement. » (Lettre de Chateaubriand à M. de Fontanes, p. 563.)

[3] Nous voilà loin de Chateaubriand, de son dilettantisme dédaigneux et égoïste d'esthète satisfait. » G. VALLETTE, *op. cit.*, p. 198.

[4] *Voyage sur la scène...*, *op. cit.*, p. 265.

[5] *Voyage sur la scène...*, *op. cit.*, p. 289.

[6] Il faut faire exception toutefois pour l'article paru dans le *Mercure de France*, signé J. Estinbert, dans lequel celui-ci met en [doute la sincérité de Bonstetten. Du reste toute cette critique est empreinte de mauvaise humeur et le *Latium* en sort malmené. Elle se termine par ces mots : « Le but de cet auteur est moins de faire connaître le Latium que de décrier, par les plus ridicules exagérations et les déclamations les plus outrées, le régime sacerdotal. » (Ar. XIII, tome XVIII, p. 317-326.) Voir à ce propos le *Journal de Benjamin Constant*, *op. cit.*, p. 85.

humaine, d'indignation généreuse et de prostestation révoltée, que lui arrache le spectacle effrayant et odieux de la misère sans nom qui sévit alors sur ce pays désolé ».

Pour nous, qui avons suivi Bonstetten pas à pas, et qui l'avons vu, depuis toujours, s'intéresser aux questions sociales, nous ne nous étonnons nullement de l'attitude qu'il prit à l'égard de cette contrée. Mais, tandis que dans ses premières œuvres il envisageait surtout le bien-être matériel de l'homme, dans celles de l'âge mûr, le développement moral passera au premier plan.

En résumé, le « Latium » que Sainte-Beuve appelle « le plus lumineux commentaire » qui ait été écrit sur l'Enéide » [1], semble bien être l'œuvre la mieux composée de Bonstetten, où, pour être plus exact, celle où les digressions ne sont pas l'essentiel du livre. Il ne les supprime pas tout à fait, et ce serait dommage. Car rien n'est plus divertissant que les petits croquis qu'il esquisse en cours de route, et où il nous décrit avec autant de verve l'intérieur d'un atelier à Rome, que le sermon mimé d'un père capucin. Il trouve le moyen de tout dire, sans ennuyer, et même les pages qu'il consacre à la formation géologique du Latium peuvent être lues avec intérêt [2].

C'est la première fois que Bonstetten présentait au public une œuvre si harmonieuse, et où l'homme « curieux de tout » qu'il était, ne faisait pas tort à l'écrivain et à l'artiste.

[1] SAINTE-BEUVE, *op. cit.*, p. 460.

[2] Voir les chapitres intitulés : « Le Latium a été un golfe de la mer » et « Des cratères du Latium ».

CHAPITRE II

LES OUVRAGES PHILOSOPHIQUES

« On parle de l'esprit humain comme des sauvages parleraient d'une montre qu'ils n'auraient pas su ouvrir. Ils en voient marcher les aiguilles, ils entendent remuer quelque chose de vivant qu'ils appellent l'âme. Bientôt quelque controverse s'établit sur la nature de ces phénomènes ; on dispute, on se querelle, mais personne ne cherche à ouvrir la montre pour en voir les rouages ».

CH.-V. DE BONSTETTEN.
Etudes de l'homme.

I

BONSTETTEN a passé les trente dernières années de sa vie à écrire des œuvres philosophiques. Il les croyait appelées à un brillant avenir. N'écrivait-il pas à son amie Brun : « ...Je crois que dans vingt ans j'aurai quelque valeur comme philosophe[1]. » Il se trompait. Mais il n'en reste pas moins certain que l'étude soutenue des choses de l'âme lui fut, personnellement, d'un puissant secours. Jamais aucun ouvrage ne le passionna à l'égal de son premier livre de philosophie : « J'ai pu m'y mettre tout entier », disait-il à Müller.

Notre intention n'est pas de faire une critique de la philosophie de Bonstetten, mais simplement de nous en servir au

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 154. 23 novembre 1817. Voir aussi : Lettre inédite de Bonstetten à Füssli (Bibl. de Zürich.) Genève, le 14 décembre 1818.

point de vue auto-biographique, en essayant de fixer son attitude à l'égard des plus grands problèmes de la vie.

Depuis sa rencontre avec Bonnet, Bonstetten avait toujours été en « fermentation philosophique »[1]. Il dit lui-même :

« Comment parler dignement du Sage de Genthod, de Bonnet, de cet homme à qui je dois toute mon âme ! C'est lui qui en me faisant sentir que tous les secrets de la vie spirituelle de l'homme sont déposés, non dans les livres, mais dans nous, dans nos pensées, dans notre âme en un mot, alluma ce désir de recherches et de méditation, qui a su maintenir mon goût pour les études à travers tous les obstacles d'une vie agitée[2]. »

Cependant, si Bonnet fut pour beaucoup dans le développement moral de Bonstetten, il ne faut pas exagérer son influence : ce furent surtout les circonstances difficiles qu'il eut à traverser, qui développèrent en lui cette tendance à la méditation. Nous nous souvenons que Berne avait été pour lui, tout au moins dans sa jeunesse, un lieu de torture, une « géhenne », où tout lui était hostile : les hommes, la société, les idées. Où devait-il chercher un refuge ? où devait-il trouver la force de vivre envers et contre tout ? Depuis longtemps, déjà, il avait perdu sa croyance d'enfant ; car la religion, telle qu'il la voyait pratiquée autour de lui, n'intéressait ni son esprit, ni son cœur. Les pasteurs, plus encore que ses autres concitoyens, s'enfermaient dans une routine qu'il abhorrait. Si bien que soit le protestantisme qu'il connaissait mal, soit le catholicisme, dont il ignora tout, restèrent à ses yeux, des « fabriques de superstitions et de cagotisme. »

C'est à ce moment que l'amitié de Jean de Müller vint s'offrir à lui, amitié qu'il éleva à la dignité de culte, et qui, durant quelques années, lui tint lieu de tout. Mais, peu à peu, l'expérience lui apprit que les amitiés, même les plus solides, n'étaient pas suffisantes pour aider l'homme à surmonter certaines détresses : que c'est ailleurs qu'il fallait chercher un soutien.

Il se mit alors à méditer, à scruter le pourquoi et le comment

[1] Lettre de Bonstetten à Zschokke, dans *Prometheus*, *op. cit.*, p. 102. « Seit Bonnet bin ich immer in einer philosophischen Gährung gewesen. »

[2] *Etudes de l'homme ou Recherches sur les facultés de sentir et de penser.* Genève et Paris. J.-J. Paschoud, 1821. Deux volumes, tome I, p. 302.

de toutes choses. Il lut les philosophes. Aucun ne lui donna entière satisfaction, pas même Bonnet avec lequel il avait le plus d'affinité. Tous s'étaient emmurés dans un « système », tous considéraient l'homme comme une abstraction. Ni Bacon, ni Locke, ni Hume, ni Condillac, qui avaient cependant essayé d'étudier la vie par la psychologie expérimentale, n'étaient parvenus à connaître l'homme. Comment pouvaient-ils donc résoudre l'énigme de la destinée, et servir de guide à l'humanité ? Bonstetten comprit qu'il devait s'étudier lui-même, se regarder vivre. Une philosophie ne pouvait être praticable que si elle était basée sur l'étude de « l'homme concret », de l'homme tel qu'il se présente à l'observateur [1].

Espérait-il, au début, être celui qui allait donner au monde cette « bonne philosophie » ? Nous ne le croyons pas. Il voulait, tout d'abord, travailler à son caractère, se faire une morale, et surtout oublier les déceptions que lui causaient sa patrie. « Vous savez, écrit-il à Müller en 1807, que j'ai toujours aimé les sciences spéculatives ; enfin je m'y suis précipité, et j'ai oublié sous le ciel pur de la pensée l'affreuse réalité qui dévaste le monde [2]. » Cet aveu est significatif. Bonstetten, qui prétendait chercher la vie, commençait par tourner le dos à « l'affreuse réalité ». Il allait donc tomber dans les mêmes erreurs que ses devanciers, bien qu'il se défendît d'avoir aucun maître :

« J'ai quitté, disait-il, les sentiers battus et les plaines fleuries, pour gravir les précipices et les rochers des Alpes. Je vais chercher un point de vue élevé pour de là donner une idée du pays que j'ai parcouru, que les amis de hautes et solitaires pensées me suivent ; c'est pour eux que j'écris [3]. »

Il ne faudrait pas, cependant, croire sans autre à l'affirmation de Bonstetten. S'il ne s'inspire directement d'aucune doctrine philosophique, il semble impossible qu'un des représentants les plus caractéristiques de tous les grands courants du XVIIIe siècle ne reflète pas les différentes tendances métaphysiques de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Comment, en effet, ne pas retrouver en lui les préoccupations morales et

[1] *Etudes de l'homme*, tome I, p. 15 de l'introduction.
[2] Lettre inédite à Müller. (Ms. Schaff.) (Prob. 1807.)
[3] *Etudes de l'homme*, tome I, p. 1.

pédagogiques de l'école d'Outre-Manche, des Locke, des Stewart et des Smith, qui avaient déjà influencé Rousseau? Comment ne pas apercevoir dans sa croyance en une « Intelligence suprême », et, surtout dans sa foi en l'eudémonisme, l'influence des doctrines philosophiques françaises de la fin du XVIIIe siècle? Comment, enfin, ne pas reconnaître les idées de Condillac, dans sa théorie de la « sensation », et celles de Leibnitz, voire celles de Kant [1], dans son spiritualisme ?

II

Les œuvres philosophiques de Bonstetten comprennent trois livres essentiels : *Recherches sur les lois et la nature de l'Imagination* [2], *Etudes de l'homme, Philosophie expérimentale* [3]. Elles parurent, en 1807, 1821 et 1828, marquant trois étapes importantes dans le développement de sa pensée. Il avouera lui-même, à quatre-vingt-quatre ans : « ...J'ai vu, en prenant la plume, que de nouvelles idées s'étaient formées en moi. Au moral comme au physique nous changeons sans cesse sans nous en douter. Si deux « moi » pouvaient se rencontrer tous les dix ans, que de choses ils auraient à se dire ! Chacun se croirait le même et reconnaîtrait à peine son sosie [4]. »

Sans aucun doute, Bonstetten veut lutter contre le matérialisme. Il s'efforce, dès le commencement, de séparer non seulement les phénomènes de l'âme d'avec ceux de l'automate, mais encore, de faire une démarcation très nette entre le domaine du sentiment et celui de l'intelligence. L'homme n'est

[1] Bonstetten abominait Kant; il écrivait à Müller en 1807 : « Je crois que mes « Recherches sur l'imagination » ont fait faire un pas à la science de l'homme : le vaisseau de la philosophie était comme ensablé dans la métaphysique, et les noires lagunes de la secte de Kant avaient donné une horreur pour la pensée profonde. »

[2] *Recherches sur les lois et la nature de l'Imagination.* Genève, Paschoud. Deux volumes. 1807.

[3] *Philosophie der Erfahrung oder Untersuchungen über den Menschen und sein Vermögen.* Stuttgart und Tübingen. Cotta'sche Buchhandlung. Deux volumes. 1828.

[4] « Bibliothèque universelle » : *Régime intérieur et extérieur de l'homme.* 1829, tome XLII, p. 3.

pas uniquement un corps et une pensée, il est aussi un cœur : l'homme vit, pense, sent. Or, comme ces trois actions se font simultanément, comment distinguer ce qui vient de l'âme de ce qui vient de notre organisation physique ? et surtout, où placer le point de contact entre l'âme et le corps ? Pour Bonstetten cette question est capitale. Il faut qu'il puisse localiser ce point de contact « dans » un organe. Il fera intervenir alors un sixième sens : « la sensibilité », qui siégera dans le système nerveux, lequel système fera communiquer l'automate avec le moi spirituel. Après avoir subi quelque modification, et avoir pris le nom de « sens intérieur », ce sixième sens finira par s'adjoindre aux cinq sens avec lesquels il ne formera plus qu'un tout, que Bonstetten englobe sous le nom de « sensation ». Cette sensation sera le germe de toute notre activité, « c'est elle qui mettra en éveil les forces motrices de l'âme » qui seront, d'une part, le sentiment d'où naîtra le « bien », de l'autre, les idées d'où naîtront les « lumières » [1]. Donc, et ceci est justement ce qui sépare Bonstetten de Condillac, le sentiment et les idées ne sont rien sans l'âme [2], car l'âme est notre véritable moi. Le corps n'existe pas sans l'âme. Elle seule est vie. Nos sens ne sont qu'illusion, mais l'âme est réalité. Elle voit tout passer et changer autour d'elle, sans cesser d'être la même : son invariabilité semble être son essence ; en un mot elle est divine, par conséquent immortelle : « Oui, écrit-il à Mme Brun, un Dieu est en nous, nous ne sommes que les touches du clavier que le ciel inonde de sa grâce quand nous savons l'implorer [3]. »

De tout temps, Bonstetten avait senti le besoin de croire à la durée de ce moi immatériel. Cette croyance avait déjà fait le sujet d'une de ses idylles, elle devenait maintenant le point central de sa doctrine philosophique :

« Tout, dit-il, nous prouve que cette vie n'est qu'une vie ébauchée ! Qui n'a pas éprouvé le besoin de pensées qu'on n'a

[1] « Bibliothèque universelle » : *Sommaire des principes de la philosophie rationnelle.* 1828, tome XXXIX, p. 219.

[2] « Bibliothèque universelle » : *Essai analytique sur le phénomène de la sensation.* 1828, tome XXXVII, p. 250.

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 352. 25 juin 1828 (trad.).

pas trouvées encore. « Inexprimable » et « indicible » ne sont-ils pas des mots de toutes les langues ! Quel homme éloquent n'a pas senti un « au-delà » de ses talents ? Qui n'a pas eu le sentiment d'une perfection que nul homme n'a pu atteindre ? D'où viennent ces besoins du génie, si ce n'est des rapports préétablis mais non développés entre le sentiment et les idées. L'imagination porte en elle, comme l'intelligence, une espèce d'infini, fait pour laisser à l'homme une espérance immense [1]. »

Et plus tard, il ajoutera :

« ...Si l'on ne peut douter qu'une suprême Intelligence préside aux lois de l'univers, comment concevoir que cette intelligence conservatrice de la nature, ait réservé l'anéantissement aux seuls êtres intelligents et sensibles ? [2] ...Nous voyons le ver survivre à sa chrysalide, et l'âme ne survivrait pas à sa coque nerveuse !... [3] Conclure de la mort apparente à l'anéantissement de l'âme, c'est raisonner comme les nations qui voyant le soleil se coucher dans la mer, croient qu'il s'y plonge réellement... [4] Tout dans l'univers nous fait entrevoir le développement progressif des rapports de la matière avec l'esprit, et pour ainsi dire une ascension de cette harmonie des êtres intelligents et sensibles avec ce que nous appelons matière... [5] qui sait si la matière ne se spiritualise en s'élaborant, qui sait si elle-même ne s'assimile pas peu à peu avec l'intelligence [6]. »

Bonstetten en arrive donc à la spiritualisation de la matière. C'est là le point final de son évolution.

Mais, cette immortalité de l'âme ne pouvait se concevoir sans la croyance en une « Intelligence suprême ». A quoi serviraient toutes les connaissances humaines, sans une cause intelligente ? « Elles aboutiraient aux ténèbres [7]. » L'idée de Dieu est indispensable. « Elle est à la fois le lien et l'appui de notre savoir et le complément de nos conceptions... [8] Cette idée

[1] *Recherches sur l'imagination*, tome II, p. 135.
[2] *Etudes de l'homme*, tome II, p. 99.
[3] Item, tome II, p. 101.
[4] Item, tome II, p. 101.
[5] Item, tome II, p. 102.
[6] Item, tome II, p. 103.
[7] Item, tome II, p. 64.
[8] Item, tome II, p. 65.

qu'on retrouve chez toutes les nations, réside dans notre intelligence, comme le soleil qui, placé au centre de notre système, nous éclaire de partout sans nous révéler jamais ce qu'il est en lui-même [1]. »

Remarquons que c'est l'intelligence seule de Bonstetten qui lui fait concevoir Dieu : elle lui impose ce postulat comme une nécessité. Il ne sent pas le besoin de Dieu, son cœur ne le désire pas. Il n'est pas croyant. Que nous sommes loin de Pascal, qui ne cessait de répéter : « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. » On comprend le découragement de Friederike, en lisant les livres de son ami ; elle n'y trouvait rien qui contentât son moi intime. « J'ai besoin de croire, lui disait-elle, j'ai besoin d'entendre ces paroles : « Aujourd'hui tu seras avec moi au Paradis et tes péchés te seront pardonnés parce que tu as beaucoup aimé [2]. » Bonstetten, qui prétendait connaître l'homme, avait négligé ce besoin essentiel, qu'éprouve tout être appelé à la vie : l'amour infini de Dieu. Il oubliait que si « la religion a exercé une si profonde influence sur la vie, les sentiments, les actions des individus et des sociétés, c'est apparemment qu'elle est une énergie, une chose vivante, et non pas seulement un système de formules et d'abstractions, elle ne concerne pas seulement le penser, mais l'être [3]. »

A dire vrai, Bonstetten sentait que « sa » conception de Dieu et de l'immortalité de l'âme ne pouvait servir de mobile à l'action humaine. Il fallait lui proposer un but plus immédiat, plus tangible, qui ne pouvait être que la recherche du bonheur dans cette vie. Ce bonheur, c'est nous qui le créons, en mettant en harmonie nos facultés de sentir et de penser, car celui-ci « n'est ni dans les idées, ni dans les sentiments, ni dans l'esprit, ni dans le cœur, mais bien dans un certain rapport entre ces choses [4] ». Il faut donc, pour être heureux, travailler d'un côté à ses sentiments et de l'autre à ses idées. « Il faut pincer (*sic*) la harpe mystérieuse de l'âme, de manière à soumettre

[1] *Etudes de l'homme*, tome II, p. 65.

[2] Lettre inédite de Fr. Brun à Bonstetten. 15 mars 1825 (O. Brun.).

[3] E. Boutroux : *Morale et religion*. « Revue des Deux-Mondes », 1er septembre 1910, p. 31.

[4] *Recherches sur l'imagination*, tome II, p. 169.

tous les accents du cœur et de l'esprit aux lois de l'harmonie [1]. » Mais si l'homme, en tant qu'individualité, cherche le bonheur, il ne doit pas le faire au détriment de ses frères. Son rôle consistera, au contraire, à placer sa jouissance dans autrui :

« L'art de donner le bonheur aux autres n'est pas différent de celui de se le donner à soi-même ; de là vient encore que le bonheur qu'on se donne nous rend bons pour les autres, comme le bonheur que nous donnons à autrui nous revient encore à nous-mêmes [2]. »

Quant au bonheur des nations, il dépend de ce même développement harmonieux des sentiments et de la pensée.

« Le principe de perfectibilité que Dieu a placé dans l'individu, dit Bonstetten, est le même que celui qui tend à civiliser les nations. Les lois sociales ne sont que le développement des lois dont le germe est dans l'individu. La vie d'une nation est le résultat des rapports entre les individus qui la composent, et l'individu porte en lui le germe des rapports qui composent l'état social de la nation dont il fait partie [3]. »

Il s'en suit que plus une nation sera composée d'hommes éclairés et vertueux, plus cette nation sera libre et heureuse : tous ses citoyens, qu'ils soient riches ou pauvres, travailleront pour la chose publique, qui, à son tour, s'occupera du bien de tous. Charles-Victor avait la conviction intime que « chaque progrès isolé était un pas de fait vers cette liberté universelle, qui s'élève par la pensée de chacun, se consolide par la vertu de tous, et s'affermit par le bonheur qu'elle répand sur la terre affranchie [4]. »

Le monde que décrivait Bonstetten était celui qu'il rêvait. Il avait réussi, à force de s'isoler dans sa pensée, à donner quelque apparence de vérité à ce pays imaginaire. Il avait banni de sa vie tout ce qui pouvait la troubler, et, si des circonstances indépendantes de sa volonté venaient à en compromettre l'harmonie, il savait qu'il trouverait en son âme la force de rétablir l'équilibre moral, auquel il tendait par

[1] *Recherches sur l'imagination*, tome II, p. 177.
[2] *Etudes de l'homme*, tome II, p. 155.
[3] Item, tome II, p. 231.
[4] Item, tome II, p. 310.

toutes les fibres de son être. L'âme n'était-elle pas la source de tout bien, comme de toute beauté !

« Nous plaçons hors de nous ce qui est beau, avait-il coutume de dire, et nous supposons la beauté inhérente aux objets qui nous en font éprouver le charme.... Mais en réalité la beauté n'existe que dans l'âme qui en éprouve le sentiment [1]. »

Peut-on désirer une philosophie plus aimable et plus sereine ? Ne s'adaptait-elle pas exactement au caractère de Bonstetten, dont elle n'était que le reflet ? Cette harmonie, qu'il voyait entre l'âme et le corps, entre le sentiment et l'intelligence, était la source même de sa morale ; elle semblait dire : si une occupation me déplaît, si elle compromet ma belle humeur, quittons-la ; si le milieu dans lequel je vis étouffe mes pensées et m'amoindrit, fuyons-le. L'idée du renoncement à soi-même et du sacrifice n'apparaît pas plus dans ses livres que dans sa vie. N'a-t-il pas continuellement cherché à contenter ses besoins intellectuels, moraux et sociaux, sans s'inquiéter des âmes qu'il froissait ? N'a-t-il pas sacrifié son foyer à ses plaisirs ? Tel, à vingt ans, nous l'avons vu quitter Berne et sa famille pour ne pas succomber à l'ennui ; tel, dans sa vieillesse, nous le voyons enjamber une fenêtre pour échapper à un fâcheux. Charles-Victor ne veut pas vivre avec des gens qui entraveraient, ne serait-ce que pour quelques instants, cette quiétude qui lui est si chère. Avouons-le, l'égoïsme n'était pas étranger à Bonstetten.

III

Nous ne nous prononcerons pas sur la valeur philosophique de son œuvre [2]. Ses contemporains la jugèrent généralement avec bienveillance. On a rapproché son éclectisme de celui de Cousin [3], on a loué son don d'observation dans nombre

[1] *Recherches sur l'imagination*, tome I, p. 50-51.
[2] N'y aurait-il pas un peu de « bergsonisme » dans cette philosophie ?
[3] « Bibliothèque universelle ». Article de S. Gilibert. 1828, N° 37, p. 231.

de faits psychologiques [1], on a retrouvé, dans son union de l'âme et du corps, le mythe gracieux de Psyché et de l'Amour [2], enfin, Mme de Staël découvrait dans sa psychologie un intérêt puissant, égal à celui de l'histoire. « C'est en effet l'histoire par excellence, lui disait-elle, que celle de la douleur et du plaisir, telle qu'elle existe dans tous les hommes [3]. »

Mais, que ces quelques éloges ne nous trompent point. Bonstetten ne fit pas école. Ni les très « aimables demoiselles genevoises » qui lui demandèrent un cours de « philosophie rationnelle » [4], ni les quelques disciples, qui essayèrent de porter au loin sa doctrine, ne peuvent faire illusion [5]. Bonstetten ne joua aucun rôle dans l'histoire de la philosophie, pas plus en Suisse, qu'en France ou qu'en Allemagne.

En somme, ses ouvrages de métaphysique, qui occupèrent une si grande place dans sa vie, n'en tiennent qu'une très petite dans ses œuvres. Ils ne vivent même pas par le style, un style abstrait, incolore, souvent lourd et qui rendrait illisible la plus grande partie de ses livres, si Bonstetten ne donnait parfois libre essor à son imagination. Alors, réapparaît l'homme, avec ses espoirs, ses craintes, ses aspirations, ses croyances, et tout son système philosophique disparaît, devant de simples phrases, comme celles-ci, qui semblent le contenir tout entier :

« L'homme pense comme l'oiseau vole [6]. »
« Cultiver ses idées, c'est déjà cultiver son cœur [7]. »
« Je ne suis que le spectateur de mon corps [8]. »
« Comme si l'on achevait jamais quelque chose, comme si

[1] « Revue encyclopédique ». Article de Varney. 1822, p. 308-326. Voir aussi : Damiron : *Essai sur l'Histoire de la Philosophie en France au XIXe siècle.* Paris, Schubart et Heideloff. 1828, tome II, p. 64-74.

[2] « Bibliothèque universelle », article de Gilibert. 1828, N° 37, p. 233.

[3] Lettre de Mme de Staël à Bonstetten, parue dans *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome I, p. 257.

[4] Lettre de Bonstetten à Stapfer, 19 mars 1828. (Papiers Stapfer).

[5] Un jeune Allemand du nom de Gförer, voulant faire connaître les *Etudes de l'homme* à ses compatriotes, les traduisit à Genève sous les yeux même de Bonstetten. Elles parurent, revues et augmentées, sous le titre de *Philosophie der Erfahrung, op. cit.*

[6] *Etudes de l'homme*, tome II, p. 51.

[7] *Recherches sur l'imagination*, tome II, p. 202.

[8] *Etudes de l'homme*, tome II, p. 306.

la vie entière était autre chose qu'espérance, projet, activité, confiance en l'avenir et courage dans le présent [1]. »

« La vieillesse est le résultat, je dirais presque le bilan de la vie passée. Elle est ce que vous l'avez faite, bonne ou mauvaise, comme vous l'avez voulue [2]. »

« Il faut avoir confiance dans l'avenir et se plaire dans le nuage où la vie est suspendue [3]. »

Les âmes de poètes ont mieux à faire qu'à édifier des systèmes de philosophie. Pourquoi Bonstetten ne l'a-t-il pas compris ?

[1] *Etudes de l'homme*, tome I, p. 142.
[2] Item, tome I, p. 145.
[3] Item, tome I, p. 143.

CHAPITRE III

« L'HOMME DU MIDI ET L'HOMME DU NORD »[1]

I

Les deux grands courants qui dominent la fin du XVIIIe siècle : « le retour à l'antique » et « l'ossianisme », semblaient bien, au premier abord, devoir s'exclure l'un l'autre.

En effet, tandis que la doctrine classique se caractérisait par son objectivisme et une propension marquée pour le côté esthétique, « l'ossianisme » ou courant septentrional était, au contraire, l'essence même du subjectivisme, et inclinait plutôt à développer le côté moral. Cette antinomie aboutit à la prédominance du courant septentrional : le classiscime se réfugiant dans les arts plastiques et dans les mœurs [2].

Sans conteste, ce fut Mme de Staël qui, en opposant les deux tendances « classique » et « individualiste », dans ses livres *De la Littérature* et de *L'Allemagne*, conclut la première à la supériorité des littératures du Nord, et cela, au double point de vue de l'art et de la morale : elle préférait Shakespeare à Racine.

Quelle fut l'attitude de Bonstetten dans ce débat ? Lui, le produit de deux cultures, allait-il se ranger au côté de Mme de

[1] *L'homme du Midi et l'homme du Nord, ou l'influence du climat.* Genève, Paris, Paschoud, 1824.

[2] Nous entendons le civisme.

Staël, et se prononcer en faveur des littératures septentrionales ? Ou bien, resterait-il attaché aux vieilles traditions classiques ?

Dans ses *Nouveaux Ecrits*, il avait témoigné d'un puissant intérêt pour tout ce qui caractérisait l'état d'esprit des peuples du Nord, tandis que son *Latium* révélait une sympathie marquée pour le classicisme. Cependant, dans aucun de ces ouvrages, il n'avait été amené à comparer entre elles les deux littératures, et encore moins à choisir. En effet, il ne sentit que sur le tard la nécessité de faire ressortir plus nettement les qualités de chacune d'elles, but qu'il ne pouvait atteindre qu'en les opposant. Mais, au lieu de s'en tenir uniquement aux œuvres littéraires et philosophiques, il élargit le problème en mettant, face à face, l'homme du Midi et l'homme du Nord, le Latin et le Germain. Car, ce qui intéresse Bonstetten, ce n'est pas l'une ou l'autre manifestation de la vie, mais *toute* la vie.

Comme il avait étudié l'être humain, il va étudier les groupements humains. De la psychologie individuelle, il va passer à celle des nations, ou mieux encore à celle des races.

Bonstetten complète par conséquent Mme de Staël. Confirmera-t-il ses théories ? C'est ce que son œuvre nous apprendra.

II

L'homme du Midi et l'homme du Nord parut en français en 1824, il fut réédité en 1826, traduit en allemand en 1825, et enfin, traduit en anglais en 1864 ; ces deux éditions, à peu d'intervalle, ainsi que ces deux traductions prouvent la popularité de cet ouvrage au début du XIXe siècle [1].

[1] a) Bonstetten avait achevé la rédaction de son livre en 1812. Il l'avait lu, presque entièrement, à l'impératrice Joséphine, alors en séjour à Genève, qui y avait pris beaucoup de plaisir. Les événements de France seuls retardèrent la publication de l'ouvrage.

b) En 1829 parut, à Berlin, une critique assez serrée du livre de Bonstetten, due au baron Frédéric de la Motte-Fouqué. Celui-ci, qui intitulait son livre : *Der Mensch des Südens und der Mensch des Nordens*, estimait que le climat, auquel Bonstetten attribuait une grande importance, ne

Bonstetten ne veut pas faire œuvre de critique, et c'est un avantage. Tandis que Mme de Staël s'ingénie à trouver une supériorité aux littératures du Nord, afin de défendre ses théories, Bonstetten, qui ne désire pas convaincre, se trouve, par le fait même, délivré de tous préjugés. C'est peut-être le plus grand mérite de son œuvre.

Cependant, s'il aborde son sujet sans idée préconçue, il se propose un but bien défini, qui est, d'une part de chercher la cause des divergences de tempéraments entre le Nord et le Midi, de l'autre, de découvrir comment celles-ci se font sentir.

Pour Bonstetten, la différence des caractères provient surtout du climat [1]. En effet, si l'on passe d'une région dans une autre, n'en est-on pas comme transformé ? N'est-on pas un « autre homme » si l'on se trouve « en deça » ou « au delà » des Alpes ? Si c'est en Italie que vous arrivez, vous êtes saisi par la splendeur du ciel, par le luxe de la végétation, « par ces vignes en guirlandes qui, d'un arbre à l'autre, se balancent entre les épis ». Toutes les teintes du paysage sont changées, l'aspect des montagnes n'est plus le même. « Les profondes vallées du revers des Alpes ne sont plus ; des roches nues, dentelées dans leurs sommets, semblent séparer le ciel de l'Italie de celui de la Suisse [2]. » Mais, si l'on repasse les monts, la vision change : cette masse de montagnes, ces vallées profondes, ces glaciers où toute vie semble éteinte, ces peuples tranquilles, aux mœurs et aux lois immuables, présentent le tableau d'une profonde solitude. Et, si l'on remonte vers l'Allemagne et que l'on s'approche des côtes de la Scandinavie, le ciel perd son éclat, la végétation s'étiole, les habitations deviennent rares, un vent

jouait presque aucun rôle dans la formation des caractères ni des intelligences, qu'il était ridicule de tracer une ligne de démarcation si nette entre les races du Nord et celles du Midi. Cf. : *Der Mensch des Südens und der Mensch des Nordens*, Sendschreiben in Bezug auf das gleichnamige Werk des Herrn von Bonstetten an den Freiherrn von Humboldt. Berlin, 1829. In der Vereinsbuchhandlung.

[1] Bonstetten n'était pas le premier à émettre cette opinion. Il avait été précédé par Montesquieu et l'abbé Dubos. Mais, tandis que ce dernier admet ce facteur sans réserve, Bonstetten pense que l'influence du climat peut être neutralisée par différents agents extérieurs : courants religieux ou philosophiques.

[2] *L'homme...*, p. 17.

âpre tourmente les côtes, bref : « un sentiment d'effroi s'empare de l'homme que la nature semble abandonner » [1].

Bonstetten, instinctivement, fait passer dans son style les sensations mêmes qu'il éprouve. Décrit-il un paysage méridional, ses phrases s'amplifient, prennent du nombre, il dira :

« Les nuées présentent quelquefois, dans le ciel de Rome, des formes de montagnes et des vallées aériennes dont les mouvements sont imposants, et qui, dans leurs combinaisons avec le soleil couchant, donnent l'idée de pays magiques, tout brillants d'or et de pourpre, flottant dans l'espace de l'air.... Dans les nuits d'été, les champs et les bois illuminés par les danses animées des mouches luisantes brillent d'une lumière sans cesse variée dans ses formes. Quelquefois ces mouches versées par millions sur les champs et les prairies semblent un ciel étoilé étendu sur la terre [2]. »

Les paysages monotones du nord, au contraire, lui inspirent une douce mélancolie, qu'il traduira en atténuant l'éclat de syllabes trop sonores :

« Je n'oublierai jamais qu'en me promenant dans une forêt par une belle nuit d'été, j'entendis partout un léger gazouillement d'oiseaux nichés dans le feuillage. Leurs sons à peine entendus, étaient en harmonie avec le silence universel de la nature et avec la douce lumière d'un crépuscule qui, comme leur musique, semblait s'adresser bien moins aux sens qu'à la pensée même [3]. »

Ayant montré, avec tout l'art dont il était capable, le contraste frappant des deux climats, Bonstetten va prouver que leur influence s'exerce dans toutes les expressions de la vie, qu'il s'agisse d'activités physiques, intellectuelles, ou morales.

Prenons, par exemple, la culture du sol. Peut-on imaginer une différence plus grande entre la vie d'un agriculteur du Midi et celle d'un agriculteur du Nord ? Tandis que ce dernier jouit à peine de six ou sept mois pour travailler une terre ingrate, son collègue, mieux favorisé, dispose d'une année entière pour

[1] *L'homme...*, p. 27.
[2] Item, p. 20.
[3] Item, p. 25.

faire une besogne moins rude et plus lucrative. Et Bonstetten en tire immédiatement cette conclusion : l'habitant du Nord, étant obligé de combiner ses journées de travail, devra nécessairement être un homme d'ordre : « Voyez comme tout est rangé chez l'habitant de la Suisse allemande, comme sa fontaine est propre, comme ses engrais sont bien et savamment tassés, ses enclos, ses jardins soignés, ses arbres émondés, comme auprès de sa maison son bûcher est rangé, et comme dans l'intérieur de son habitation tout est bien combiné et en bon état [1]. » Dans le sud, au contraire, le cultivateur, n'étant jamais pressé par les conditions atmosphériques, et vivant la plus grande partie du jour hors de chez lui, n'aura pas à se préoccuper d'un logis : « Il en arrive que la demeure de l'habitant du Midi n'est pas sa patrie, tandis que la maison est à l'habitant du Nord, à peu près ce que la coquille est au limaçon, qui ne saurait vivre sans elle [2]..., l'homme du Midi peut exister partout où il trouve le soleil, un abri, un arbre et quelque coin de terre [3].... »

Passant au domaine de la morale et de l'intelligence, Bonstetten y constate des différences plus grandes encore.

L' « éducation » lui semble bien être un des points, où les peuples méridionaux se séparent le plus de ceux du Nord : l'homme du Midi, en effet, toujours en contact avec la nature, ne vit que par l'imagination ; celui des régions septentrionales, au contraire, constamment replié sur lui-même, développe surtout son intelligence. De cette simple constatation ,Bonstetten déduit que l'instruction sera inévitablement plus répandue dans le Nord. « Ce qui, dans les pays du Midi, rend l'instruction du peuple presque impossible, c'est que le climat permettant aux paysans d'être toute l'année dans les champs, ils y emploient leurs enfants toute la journée, de manière à ne trouver aucune heure pour les envoyer à l'école [4]. » Par contre : « Dans tous les pays à hivers, les enfants sont cinq à six mois enfermés avec leur famille dans la maison paternelle... L'obs-

[1] *L'homme...*, p. 29.
[2] Item, p. 30.
[3] Item, p. 31.
[4] Item, p. 165.

curité des maisons et la contrainte disposent mieux à la réflexion que le grand jour et l'indépendance que donne dans le Midi l'habitude de vivre en plein air [1]. » Le seul avantage que Bonstetten reconnaisse à l'éducation du Midi, c'est la place qu'y tiennent les exercices physiques, où à la fois, l'esprit et le corps sont actifs. Rien de plus beau à voir que les enfants du peuple en Italie, tandis qu'au nord des Alpes, il est « rare de voir des formes qui, aux yeux de l'artiste, pourraient servir de modèle [2]. »

Après avoir esquissé l'histoire de l'éducation en Danemark, en Italie, puis en France, Bonstetten se lance dans une digression sur l'instruction populaire, une des meilleures choses qu'il ait écrites comme pédagogue. Il déclare :

« La véritable instruction nationale, la seule utile, serait celle qui porterait la lumière précisément sur les idées convenables à chaque état. Il faut que le laboureur et le métayer connaissent l'agriculture, que le jardinier connaisse le jardin, le berger les moutons, le vigneron la vigne. Cette instruction est la seule qui profite chez le peuple, parce qu'elle seule porte sur un fonds d'idées préexistant dans chaque profession...[3]. Les hommes qui craignent l'instruction du peuple, supposent toujours que les connaissances qu'on lui donne, le feront raisonner sur les choses qui ne sont ni à sa portée ni de son état. Le bon moyen de prévenir ce mal, ce n'est pas de laisser au hasard les idées de chacun, mais de concentrer les connaissances de chacun précisément dans sa condition. Placer les pensées des hommes d'un côté, et leurs occupations de l'autre, c'est pervertir l'ordre de la société ; mais placer les connaissances de chacun dans le cercle de ses occupations, concentrer ses idées dans les devoirs de son état, c'est consolider le système social [4]... Ce qui fait la richesse d'une nation, ce ne sont pas quelques belles fermes, ce ne sont pas ces cultures savantes que l'on admire ça et là, c'est l'universalité d'une bonne culture, qui suppose des lumières universellement répandues. Comme il faut du pain à tous les villages, il faut des moyens d'instruction à tous les hommes.

» Qu'on ne s'y trompe pas : chez le peuple, *c'est l'instruction utile qui est la base de l'instruction morale.* C'est l'instruction

[1] *L'homme...*, p. 154.
[2] Item, p. 155.
[3] Item, p. 181.
[4] Item, p. 182.

appropriée au travail de chacun, qui donne à l'homme les idées d'ordre, qui sont la base de la justice, et la source des bonnes mœurs. L'individu, tout comme la nation, a sa mesure d'idées ; les idées que vous ne donnez pas à l'ordre, vous les vouez au désordre. Que voulez-vous que l'homme fasse de son activité, si ce n'est pas au bien qu'il l'emploie. L'ignorance n'est point l'absence de la pensée ; elle est, au contraire, l'activité de la pensée abandonnée au hasard, et cette activité est souvent destructive. Vous craignez les séditions et les révoltes ? Est-ce en laissant flotter les idées populaires au hasard des passions, que vous parviendrez à consolider l'état social ? [1] »

Quant à la « Religion », sur laquelle il y aurait tant à dire, Bonstetten l'effleure à peine. Il remarque, en passant, que les Méridionaux ont une adoration toute extérieure, qui va de l'objet au cœur ; chez les peuples du Nord, en revanche, la religion est le résultat d'un sentiment, couvé dans la retraite, qui aboutit au mysticisme. « Les mystiques aiment à décorer de visions l'intérieur de leur âme, comme les Italiens se plaisent à décorer la magnificence de leurs temples de tableaux et d'images [2]. » Pour Bonstetten, comme pour Mme de Staël, le recueillement semble, à la vérité, n'être que l'apanage des peuples du Nord.

Le chapitre sur « l'Amour » est plus suggestif, et semble mieux convenir à la qualité d'observation de Bonstetten :

« Dans le Midi, l'amour s'adresse aux sens, et arrive par là même à l'inconstance. Dans le Nord, il porte à la rêverie, et fait souvent la destinée d'une vie toute entière. Chez des personnes de cette trempe on n'arrive aux sens qu'après avoir séduit la raison.... [3]

« Comparez Gessner à Théocrite. Voyez chez la jeune fille de Syracuse l'amour incendier instantanément tous les sens, tandis que l'amante du premier navigateur de Gessner ne découvre en elle le sentiment de l'amour que par des inductions et des raisonnements tirés de l'histoire des oiseaux. Dans le Midi, l'amour embrase tout à la fois, comme la foudre. Quand, par instants, il répand du jour sur la pensée, c'est comme l'éclair qui dans la nuit de l'orage colore tout l'horizon. Si dans le Nord l'amour arrive jusqu'à la jouissance, c'est

[1] *L'homme...*, p. 183.
[2] Item, p. 48.
[3] Item, p. 104.

toujours par une foule de raisonnements qu'il parvient aux sens. Chez les âmes rêveuses, la fleur si délicate du plaisir ne peut éclore qu'à l'ombre de la pensée[1]. »

Cette spiritualisation de l'amour chez les nations septentrionales est pour le moins curieuse. Bontetten s'illusionnait sans doute, du reste, sans pousser plus avant ses comparaisons, il continue à parler de l'amour, et il dit de bien jolies choses :

« De l'opinion qu'on se forme de l'amour, dépend l'estime qu'on a pour les femmes[2]. »

« Nous mesurons la marche des cieux, et nous ne savons pas comment nous aimons[3]. »

Les quelques pages, dans lesquelles Bonstetten discourt sur « l'Amitié », sont celles où nous le sentons le plus à l'aise. A vrai dire, comment ne le serait-il pas, lui qui ne vécut que pour ce sentiment ? « L'amitié existe partout, dit-il, mais elle revêt des formes différentes. Chez l'homme réfléchi, elle se manifeste en procédés ; chez l'homme à imagination, elle est riche en jouissances vives, mais surtout passagères[4]. » Bonstetten avec sa spontanéité, ne comprend que les amitiés soudaines : « L'adage qu'il faut se connaître pour s'aimer, me semble bon à dire aux hommes incapables d'éprouver ces amitiés fondées sur les rapports intimes et directs d'âme à âme[5]. » Et, traitant de l'amitié entre les deux sexes, elle ne lui paraît possible qu'en France :

« Le Français, toujours accessible, à la fois, et par le cœur et par l'esprit, a toutes les avenues de l'âme toujours ouvertes. On lui plaît par l'esprit, on lui plaît par le cœur. Le sentiment qui, dans le Midi, deviendrait de l'amour, n'est pas toujours assez vif en France pour dépasser l'amitié. Dans le Nord, l'amour, après quelques écarts, se renferme dans le devoir. Le Français seul est toujours assez électrique lorsqu'une femme le touche, soit par l'esprit, soit par le cœur. De ce caractère aimable naissent des mœurs éminemment sociables qui, à leur tour, renforcent ce caractère[6]. »

[1] *L'homme...*, p. 104.
[2] Item, p. 111.
[3] Item, p. 109.
[4] Item, p. 119.
[5] Item, p. 123.
[6] Item, p. 126.

Parlant enfin de la littérature et des beaux-arts, il se révèle vraiment artiste. Avec beaucoup de finesse, il observera les qualités de l'intelligence des deux climats, sans toutefois leur attribuer une supériorité quelconque, à l'un ou à l'autre :

« Dans le Nord, l'esprit prend, plus facilement que dans le Midi, l'attitude de la réflexion ; et l'art de replier ses idées sur elles-mêmes y semble plus naturel. Mais dans les régions de neige, l'esprit n'a pas, comme dans le Midi, cette vigueur qui, d'un premier élan, porte aux hautes pensées. Il faut donc que la méthode, le temps et des efforts soutenus suppléent à ce que la nature n'a pas donné. En dernier résultat, il y a parité de produits entre les deux climats...[1]. »

En effet, l'homme du Nord, essentiellement porté à la rêverie sera plus sensible à la nature. A son contact, tout ce que son âme recèle d'amour, de joie, ou de souffrance s'émeut profondément, et se traduit en des rythmes tantôt lents et harmonieux, tantôt rapides et puissants. Le Nord est créateur de poésie [2] :

« Les poètes allemands, danois, anglais et suédois se plaisent particulièrement à peindre les beautés de la nature surtout dans le paysage. Ils s'y arrêtent bien plus que les poètes du Midi. La raison en est que, dans le Nord, les longs hivers font sentir avec une inépuisable émotion le retour du printemps...[3]. »

L'homme du Midi, par contre, vivant dans une atmosphère de clarté, où toutes les formes sont mises en valeur par la lumière, sera plutôt porté à s'exprimer par des œuvres plastiques : les beaux-arts ne peuvent naître qu'au milieu d'un somptueux décor.

« Il faudrait pour l'artiste ne voir, ne sentir que le beau, ne penser que le grand, et n'avoir de jouissances que celles

[1] *L'homme...*, p. 77.

[2] Dans le chapitre intitulé « Poésie », Bonstetten est amené à mettre en parallèle les langues du Nord et du Midi. Il y déclare que les langues germaniques, moins « entamées » par les influences étrangères, ont conservé un sens très vivant de l'étymologie, à l'encontre des langues du Midi. Celles-ci, « mutilées par la langue des vainqueurs », ont un caractère moins intimément national, car «une bonne moitié des mots n'a ni souvenir, ni racine. » Cette opinion, qui peut être discutée, vient d'être brillamment défendue par M. de Greyerz. Voir son article : *Deutsch und Französisch.* « Der kleine Bund, 3 octobre 1920. »

[3] *L'homme...*, p. 65.

qui servent son talent...[1]. Voyez à Rome la vie solitaire de l'artiste ; il y vit tellement enfermé dans son étude (studio) qu'on le prendrait pour un saint ermite. Ses fenêtres, fermées du côté de la terre, ne lui laissent voir qu'un ciel presque toujours serein, ou varié par des nuages tantôt brillants et tantôt orageux. L'Apollon du Belvédère, le Laocoon, la Vénus de Médicis sont les seules formes qui sans cesse frappent ses regards ; quelques poètes sont sa seule étude. Il sait à peine dans quel siècle il existe.

Quid Tridaten terreat unice securus.

» Quand il sort, c'est pour errer dans les ruines de l'ancienne Rome, parmi les ombres chéries avec lesquelles il vit uniquement. Cherche-t-il quelque distraction ? Il se rend chez le saint du jour ; là, dans un temple magnifique, assis auprès des plus belles femmes, il entend la musique des anges. Veut-il entrer dans l'assemblée des dieux de l'Olympe, il se fait ouvrir quelque galerie, où les chefs-d'œuvre de tous les siècles apparaissent à ses regards [2]. »

Ce que Bonstetten nous dit encore des modes, des coutumes, voire du courage et des conquêtes, nous paraît ingénieux, sans toutefois nous éclairer sur le fond de sa pensée. Préfère-t-il le Nord au Midi ? Assigne-t-il un rang plus élevé aux productions de rêve et de beauté morale des pays septentrionaux, ou, est-il plus sensible à l'attrait des belles formes, peintes ou sculptées ? Prenons ses dernières pages. Nous lisons :

« L'homme qui possède l'habitude de s'observer découvre dans lui-même des phénomènes qui répandent un jour brillant dans les ténèbres de son être [3].

» ... Toute connaissance de nous-mêmes est une lumière directe qui habite avec nous, nous échauffe et nous éclaire....[4]

» ... L'homme du Nord, doué de la plus sublime des puissances, celle de faire, quand il le veut, sa propre destinée, nous apprend que la dignité de l'homme, ainsi que sa puissance et son bonheur, résident dans la pensée plus encore que dans tout ce qui n'est pas elle [5]. »

[1] *L'homme...*, p. 81.
[2] Item, p. 79.
[3] Item, p. 191.
[4] Item, p. 191.
[5] Item, p. 202.

Il semble bien que la conclusion à laquelle arrive Bonstetten n'est pas très différente de celle de Mme de Staël, et qu'il considérait, lui aussi, les races du Nord, comme supérieures à celles du Midi, par ce qu'elles ont de profond dans la pensée et d'agissant dans la vie intérieure.

Cette ressemblance d'opinion ne doit nullement étonner. Bonstetten et Mme de Staël, comme toute la génération de la fin du XVIIIe siècle, souffraient de l'état d'esprit créé par Rousseau et la Révolution. On se replia alors sur soi-même, on exalta son être intérieur, et l'on se tourna vers les peuples du Nord qui, avec leur poésie mélancolique, leurs préoccupations morales, répondaient à un besoin intime de l'âme [1].

[1] Bonstetten fait suivre son livre d'un appendice, qu'il intitule : *Ce que nous avons été et ce que nous sommes, ou l'an 1789 et 1824*, dans lequel il essaye de montrer le bouleversement apporté dans les mœurs par la Révolution française, bouleversement d'où est née une société qui ne ressemble plus — prétend-il — à celle qu'il a décrite dans les chapitres précédents. Or, Bonstetten se trompait : les races latines et germaniques gardèrent leur caractère propre, et la plupart de ses observations peuvent encore se vérifier de nos jours.

LIVRE VII

VIEILLESSE

CHAPITRE PREMIER

LE RETOUR A L'HELVÉTISME

« Quand deux Suisses se saluent, le troisième mot qu'ils prononcent est toujours celui de patrie.

(ZSCHOKKE)
Prometheus.

I



côté de son activité littéraire, Charles-Victor n'a pas cessé de s'intéresser à la politique[1]. En 1815, les patriciens bernois avaient recouvré une partie de leurs privilèges, et Bonstetten, une fois encore, voulut travailler à la rénovation de l'ancien gouvernement. Il écrit à Stapfer : « ...La pitié s'empare quelquefois de moi, et si je voyais un moyen de faire du bien, j'irais à B(erne) pour la confection d'une constitution »[2]. Il comptait sans l'animosité de ses ex-collègues du « Conseil Suprême », qui s'empressèrent de lui faire savoir qu'on se passait parfaitement de son avis[3].

[1] Voir à ce sujet LUGINBÜHL : *Quellen zur Schweizer Geschichte*, herausgegeben von der allgemeinen Geschichte forschenden Gesellschaft der Schweiz. IIme tome. Bâle, 1891. Geering. Voir aussi *Philipp-Albert Stapfer's Briefwechsel.* Tome I, lettre 38, Stapfer à Usteri. Paris, 28 septembre 1801, p. 100 et 101.

[2] Lettre à Stapfer. 3 mars 1815. (Papiers Stapfer.)

[3] Voir : a) STEINLEN, *op. cit.*, p. 277 : « Mais à peine son projet fut-il connu, qu'on lui écrivit de Berne pour l'en dissuader. Le temps n'avait

Cet échec ne l'empêcha pas de rester fidèlement attaché à son pays. En 1818, il mandait à Nicolas-Frédéric de Mülinen : [1] « Quoi qu'on nous fasse, je ne cesserai jamais d'être le sincère admirateur de tout ce qu'il y a de bon dans ma patrie » [2].

L'attitude que Charles-Victor conserva à l'égard de Berne ne démentit pas cette affirmation : voyant qu'il ne pouvait plus y jouer de rôle politique, il s'efforça de lui venir en aide par ses écrits. Dans un recueil d'observations, publié en 1815, et qu'il intitulait : *Pensées sur divers objets de bien public* [4], Bonstetten, qui reprenait les idées de son *Développement national*, y ajoutait tout un chapitre sur « L'éducation des Bernois », estimant, et avec raison, que la réforme de l'instruction était à la base de tout renouvellement social.

Du reste, comme la plupart de ses compatriotes libéraux, Bonstetten, s'il prenait un intérêt particulier aux destinées de sa patrie d'origine, s'occupait aussi de l'avenir du pays tout entier. C'est la Suisse, telle que le congrès de Vienne l'avait reconnue, qu'il fallait réorganiser, consolider, unifier.

Il s'agissait donc de créer un pouvoir central qui, tout en laissant une grande liberté à chaque république, aurait, en cas d'attaque de l'étranger, le droit de prendre les décisions les plus urgentes :

point calmé les rancunes ; c'était la lutte et non une activité tranquille qui l'attendait.... »

b) Une des voisines de Bonstetten, à Valeyres, Mme Boissier, nièce de son amie Lise Lefort, écrivait durant l'automne 1815 : « Il (Bonstetten) voulait aller à Berne pour donner ses avis sur une nouvelle constitution, ce qui l'aurait fait honnir vu la différence des opinions, et le mépris que son état d'auteur inspire aux profonds du pays ; je crois cependant que ses enfants l'empêcheront de faire cette sottise. » Barbey-Boissier : *La comtesse Agénor de Gasparin et sa famille.* Paris, Plon, 1902, tome I, p. 78. Ce n'est qu'en 1817 que Bonstetten envoya sa démission définitive au « Grand Conseil ». Démission confirmée par une lettre de Haller à Bonstetten, du 29 janvier 1817. (Papiers Reding.)

[1] Nicolas-Frédéric de Mülinen (1760-1833). *Lettres de Bonstetten à Nicolas-Frédéric de Mülinen*, éditées par J. Vogel, dans la « Bibliothèque universelle », année 1862, p. 662-680 (dix lettres). Les manuscrits se trouvent en la propriété de M. de Mülinen-de Sinner, qui a bien voulu nous les communiquer.

[2] Lettre de Bonstetten à Mülinen, 29 septembre 1818.

[4] *Op. cit.*

« J'ai lu des brochures sur la neutralité de la Suisse et sur sa défense ; écrivait Bonstetten à Zschokke, on oublie ce qu'il y a d'essentiel. Je veux parler d'une organisation politique, propre à donner, *dans le moment de danger, une centralisation assez forte*, pour réunir les forces militaires et leur donner cette unité, cet ensemble, sans lequel aucune force ne peut réussir. Je n'ai pas assez de connaissances de la constitution helvétique, ni de son esprit, pour oser écrire sur ce sujet ; mais je sens vivement que celle qui existe ne vaut rien pour notre défense, non stratégique mais politique. Je suis frappé encore de voir que personne ne pense à nous défendre du moins temporairement de l'*égoïsme cantonal*, sans lequel toute stratégie est vaine.... Il faudrait trouver le moyen de créer une dictature bien forte à chaque guerre de nos grands voisins... il faudrait que la *souveraineté des cantons fût suspendue* et que tout obéît à quelques hommes et à quelques lois émises dans les temps calmes.... Il vaut la peine de penser à nous maintenir, nous qui sommes la nation la plus heureuse de l'Europe » [1].

Et, l'année suivante, il émettra le vœu de placer, à la tête des pays confédérés, un président ou dictateur, aidé de deux conseillers, élus par la diète [2].

Mais un autre point, aussi important que l'union des pouvoirs, préoccupait Bonstetten, c'était celui de l'union des Confédérés. Les Suisses se connaissaient mal, ils n'avaient aucun point de contact, « ils étaient comme des grains de sable que le hasard fait tenir ensemble » [3]. Pourquoi ne pas remédier à cet état de choses ? pourquoi ne pas organiser des assemblée populaires, des fêtes nationales ? « Elles seules, disait-il, seraient capables de réunir les Républiques. Il ne manque à ces petites peuplades que de se connaître pour s'aimer » [4]. Et, parlant plus spécialement des fêtes de musique, il les exaltait en ces termes : « C'est à la musique à réunir les cantons devenus inaccessibles à la raison. Ce fut la harpe de David qui calma la colère de Saül » [5].

[1] Lettre de Bonstetten à Zschokke, parue dans *Prometheus*, *op. cit.*, p. 19-20. Genève, ce 17 janvier 1823.

[2] Lettre de Bonstetten à Zschokke, *Prometheus*, p. 31, 2 mai 1824.

[3] Lettre de Bonstetten à Zschokke, *Prometheus*, p. 23.

[4] *Pensées sur divers objets de bien public*, p. 222.

[5] *Pensées sur divers objets de bien public*, p. 223.

Cependant, ni l'union des gouvernements, ni celle du peuple, ne pouvaient, à elles seules, faire respecter la Suisse à l'étranger, il fallait surtout qu'elle tînt strictement sa promesse de neutralité. Or, elle ne pouvait y réussir qu'en réorganisant son armée. En effet : « Deux choses manquent à l'art militaire tel qu'il est pratiqué en Suisse, disait-il, la connaissance topographique du pays et l'habitude des évolutions en corps de nation.... [1] Il faudrait en Suisse une école militaire nationale et un noyau d'armée. La guerre est devenue une science, et il ne faut plus se laisser éblouir par ce qu'ont fait nos ancêtres... ». [2] Et, revenant sur ce sujet dans une brochure publiée en 1815, qui avait pour titre : *Du pacte fédéral et de la neutralité de la Suisse* — opuscule qui précédait de six ans celui de Pictet de Rochemont, infiniment plus documenté au point de vue militaire, il est vrai [3] — Bonstetten y disait :

« Dans l'ancien ordre de choses, chaque gouvernement suisse était concentré en lui-même, sans aucun intérêt réel pour l'ensemble. Cet ordre de choses pouvait suffire au temps où l'on faisait la guerre sur un petit terrain avec de petites armées. Mais aujourd'hui, que les grandes puissances ont développé des forces gigantesques, les petites Républiques de la Suisse sentent le néant de leur existence individuelle ; elles comprennent qu'il ne leur reste que l'alternative de s'unir fortement entre elles, ou de périr d'une mort pleine de honte et de douleur.... [4] La position géographique de la Suisse est tellement heureuse qu'elle a été trois cents ans sans guerre étrangère. Mais de cette longue paix était résulté que tous les moyens de défense adaptés à des siècles antérieurs étaient devenus nuls pour le siècle où nous vivons » [5].

Et, avec une éloquence indéniable, il continuait son plaidoyer en engageant ses compatriotes à respecter le pacte fédéral, quoi qu'il arrivât :

[1] *Pensées sur divers objets de bien public*, p. 149.

[2] *Pensées...*, p. 150.

[3] PICTET DE ROCHEMONT : *De la neutralité de la Suisse dans l'intérêt de l'Europe*. Paris, Genève, 1821.

[4] *Du pacte fédéral et de la neutralité de la Suisse*. Sans nom de lieu ni d'éditeur. 1815. Brochure de 16 pages, p. 12.

[5] *Du pacte...*, p. 14.

« La position intermédiaire (de la Suisse) entre la France, l'Autriche, l'Italie et l'Allemagne la rendrait le théâtre des luttes, toujours terribles entre de grandes nations, qui n'ayant plus de barrières entre elles, viendraient pour ainsi dire, se prendre corps à corps sur le territoire sacré de la paix et du bonheur. L'existence honorable et paisible, acquise par la sagesse et la valeur de nos ancêtres une fois perdue, la Suisse ne serait plus qu'une victime dévouée aux remords et à toutes les humiliations qui pèsent si lourdement sur les fautes des petits..[1] Le pacte fédéral est un garant de la loyauté des Souverains qui l'ont donné et une preuve qu'ils ont senti la convenance que la Suisse demeurât à jamais neutre et indépendante. La France, en respectant elle-même l'acte de médiation, a prouvé que le même système de neutralité convenait à ses intérêts.

» Cette Suisse si belle, si digne d'être heureuse serait donc destinée à être à jamais, l'asile de la paix et du bonheur ! Quelle belle destinée si la nation venait enfin à la sentir dans toute son étendue, et à abjurer un égoïsme plus funeste au gouvernement fédératif qu'à toute autre constitution... Le Pacte fédéral, voilà le navire qui désormais va porter les destinées de la Suisse : la neutralité en est le gouvernail. Ce n'est pas au guerrier seulement, c'est au pilote à nous sauver du naufrage....

» Trois siècles sans guerre d'invasion, et le bonheur d'avoir rencontré notre indépendance quand la moitié de l'Europe allait perdre la sienne, prouvent suffisamment que ce n'est pas la conquête que nous avons à redouter. Ce n'est pas aux hommes, ce n'est pas à notre pauvreté, ce n'est pas à nos montagnes, à nos vallées, mais c'est à nos frontières qu'on en veut. Ces digues une fois rompues, toutes les misères et toutes les humiliations vont couler à grands flots sur cette terre jadis de gloire et de bonheur. Nos frontières sont les Thermopyles où il faut savoir mourir. Trahir nos frontières, c'est trahir la patrie, c'est la livrer à jamais au fer de l'étranger. Il ne faut pas qu'une puissance voisine se dise : « J'avais fait de la Suisse ma frontière, parce que je la croyais un rempart défendu par l'union, les vertus et le courage éprouvé de la nation : mais l'égoïsme et la discorde livrent ce malheureux pays au premier occupant. Il faut que je me charge de sa défense, puisqu'il ne peut se défendre lui-même ». Une vérité bien évidente pour tout homme qui réfléchit, *c'est que le Suisse qui a décrété la violation des frontières de son pays, a décrété la perte de sa patrie* [2].

[1] *Du pacte...*, p. 5.
[2] *Du pacte...*, p. 14-16.

II

Si, par ses livres, Bonstetten venait de prouver son attachement à sa patrie, les relations suivies qu'il entretient avec quelques-uns de ses concitoyens en sont un autre exemple.

C'est d'abord Jean-Rodolphe Wyss [1], l'auteur de *Robinson Suisse*. Les *Alpenrosen*, un almanach littéraire que celui-ci venait de fonder, et pour lequel il avait demandé la collaboration de Bonstetten, fut le point de départ d'une active correspondance qui, sans offrir un intérêt de tout premier ordre, n'en est pas moins significative. Que Wyss fasse la description d'une fête de lutteurs [2], ou qu'il parle de la représentation d'un drame historique, rien ne laisse Charles-Victor indifférent :

« Berne est une mine de talents, dira-t-il, mais elle ne sait pas faire valoir ses capitaux... [3]. Il y a beaucoup de bonnes choses à Berne, on devrait cependant y abandonner cette trop lente réflexion, on doit réfléchir non à ne rien faire, mais à créer le bien... [4]. Berne m'a laissé un souvenir si prosaïque, que je ne puis que m'étonner et me réjouir de chaque petite floraison d'esprit que je vois pousser parmi les sapins » [5].

Vers cette même époque, il entre en relation avec Mme Marianne Haller-Müsslin [6]. C'est une femme d'un grand mérite et de beaucoup d'esprit qui le réconcilie avec les Bernoises. Du reste, n'avait-il pas dit à Stapfer en parlant de sa belle-

[1] Voir Dr R. Iscner : *Johann Rudolph Wyss der Jüngere*. Biographie parue dans le « Neujahrsblatt der literarischen Gesellschaft », Bern, K. J. Wyss, auf das Jahr 1914. Ce fut par Bonstetten que Wyss entra en relation avec Mme de Montolieu, qui traduisit en français le *Robinson Suisse*.

[2] *Lettre de Bonstetten à Wyss*, *op. cit.* Genève, 25 décembre 1818.

[3] *Lettre de Bonstetten à Wyss*, *op. cit.* Genève, 4 mai 1819 (trad.).

[4] *Lettre de Bonstetten à Wyss*, *op. cit.* Genève.

[5] *Lettre de Bonstetten à Wyss*, *op. cit.* Genève, 4 mai 1819 (trad.).

[6] Mme Haller-Müsslin (1782-1842). Voir le « Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1902 », p. 182-251. Vingt-deux lettres de Charles-Victor de Bonstetten à Mme Marianne Haller-Müsslin, avec une préface du pasteur Haller, de Berne.

fille : « Quand les Bernoises se mettent à avoir du charme, elles en ont plus qu'aucune autre nation... » [1]. Durant quatre ans, de 1828 à 1831, il lui écrit assez activement. On le sent heureux de rencontrer enfin une compatriote compréhensive et aimante. Cette affection, un peu tardive, il est vrai, que lui offre Berne, est comme une compensation pour toutes les heures mauvaises qu'il y a passées. Aussi « s'endimanche-t-il » auprès d'elle. Il lui dira : « Les méchants disent que le premier baiser d'amour dit encore, encore... [2]. Je vous remercie mille fois de votre lettre. C'est un chef-d'œuvre d'histoire : tout le monde s'empresse à vous lire... [3]. Rien d'aimable comme vos lettres, vous y êtes toute Haller. N'est-il pas étrange que tout ce qui touche à ce nom soit distingué par son esprit... » [4]. Et enfin, ce dernier message, dicté peu de temps avant sa mort : « ...Quand la plume Haller paraît et brille, tout devient clarté pour moi, ainsi, belle dame, prenez-la et envoyez-moi quelques-uns des charmants tableaux que vous savez si bien faire. Je suis couché depuis un mois, mais si bien entouré qu'il me semble que je flotte dans un nuage et que c'est par plaisir que je suis malade.... Adieu Madame, le billet n'est qu'un chapeau que je vous tends pour avoir une aumône de votre esprit, ainsi par « carita » écrivez... » [5].

Mais, le Bernois que Bonstetten apprécie par-dessus tout, c'est Emmanuel de Fellenberg, le fondateur des établissements d'agriculture de Hofwyl [6]. Il ne cesse de dire : « Ah ! ce Fellen-

[1] Lettre à Stapfer, 1er novembre 1812. (P. Stapfer.)

[2] « Neues Berner Taschenbuch », p. 223.

[3] « Neues Berner Taschenbuch », p. 216.

[4] « Neues Berner Taschenbuch », p. 220.

[5] « Neues Berner Taschenbuch », p. 235.

[6] E. de Fellenberg (1771-1844). Fils de Daniel de Fellenberg, pour lequel Bonstetten eut toujours la plus grande admiration. (Voir « Lettre de Charles-Victor à son père ». P. Dom.)

Les établissements de Hofwyl, fondés en 1804, comprenaient une école d'agriculture pour les pauvres, une école normale pour les instituteurs, un institut agronomique pour les fils de propriétaires riches. Bonstetten, un instant, eut l'idée de léguer une partie de sa fortune à l'école des petits pauvres. Il écrivait à Stapfer : « Ce que je vais vous dire reste entre nous. Mon fils est très riche. Je voudrais disposer d'une bonne somme

berg quel homme vaut celui-là [1] ! Hofwyl est un miracle européen [2] »! Bonstetten est en rapports direct avec lui [3]. Il lui écrit : « Je ne connais pas d'empire aussi beau que celui que vous vous êtes créé et que vous administrez et régissez avec tant de succès... [4]. Une autre utopie (la première était Genève) réalisée, c'est Hofwyl. Je vois que l'imagination loin de dépasser la réalité ne l'atteint pas toujours. Je fais des vœux bien sincères pour le grand magicien(,) auteur de tant de merveilles » [5]. Et enfin, peu d'années avant sa mort, il lui confiera : « J'ai des regrets amers de n'y (à Hofwyl) pas voir mon petit-fils [6]. J'eusse désiré qu'il fût sous vos ailes, et rapproché de sa patrie, mais sa mère ne peut se résoudre à s'en séparer » [7]. A chacun des séjours que Bonstetten fait à Berne [8], il ne manque point d'aller visiter les écoles de Hofwyl : il y mène Matthisson, le duc de Wurtemberg, et chaque fois, il en revient émerveillé.

Sa patrie, à n'en pas douter, va de l'avant : « On cherche le mieux avec sagesse, écrit-il, on s'attache à l'éducation ; la musique, la poésie germent partout » [9], et, c'est presque avec enthousiasme qu'il parle de la jeune génération, des Kast-

de mon bien pour le Bien public, et donner à la Suisse l'exemple d'un emploi de mon argent utile à la patrie et à la postérité. Jusqu'ici l'idée où je me suis le plus arrêté a été de léguer à Fellenberg pour son établissement de Hofwyl, surtout pour celui de ses petits pauvres, qui me paraît un chef-d'œuvre. Je voudrais avoir vos idées sur cela. » 22 décembre 1813. Bonstetten, ayant fait de grandes pertes d'argent peu de temps avant sa mort, dut probablement renoncer à son projet.

[1] Lettre à Stapfer, 1er décembre 1813. (P. Stapfer.)

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, 3 avril 1821.

[3] Six lettres inédites de Bonstetten à Fellenberg. (Papiers de Fellenberg.)

[4] Genève, octobre 1820.

[5] Genève, 8 mai 1826.

[6] Charles-Gustave de Bonstetten, né le 27 février 1816, mort le 9 mars 1892. Chambellan de la cour d'Autriche, épouse, en 1844, Germaine Adélaïde-Mathilde de Rougemont.

[7] Janvier 1828.

[8] Bonstetten fit de fréquents séjours à Berne. Nous l'y trouvons en 1809, 1813, 1820, 1821, 1822.

[9] Lettre inédite de Bonstetten à Stapfer, 1er décembre 1813. (P. Stapfer.)

hofer[1], des König[2], et surtout des frères de Wurstemberger[3], auteurs d'un drame national.

Du reste, à côté de ses intérêts bernois, Charles-Victor ne cesse d'entretenir des rapports d'amitié avec d'autres compatriotes : il aime à se souvenir de ses relations ébauchées à la « Société de Schinznach », et, la longue correspondance, qu'il entretient avec Füssli[4], montre, à quel point, il est resté fidèle à l'idéal entrevu dans sa jeunesse.

C'est par Müller qu'il avait fait la connaissance de Jean-Henri Füssli. Sans avoir pour lui l'affection qu'il portait à son ami de Schaffhouse, il s'était senti tout de suite attiré vers ce patricien zuricois, qu'une éducation, assez semblable à la sienne, avait éloigné de la politique de son pays. Très tôt, en effet, Füssli, sous l'influence de ses maîtres Bodmer et Breitinger, s'était mis du côté de l'opposition, et cette attitude n'avait fait que s'accentuer durant son séjour à Genève, où il était devenu un admirateur passionné de J.-J. Rousseau. A

[1] Kastofer (1777-1853). Professeur d'économie rurale à l'Académie de Berne. — STEINLEN, *op. cit.*, parle d'une correspondance entre Bonstetten et Kasthofer, qu'il ne nous a pas été possible de retrouver.

[2] König (1785-1832). Un des peintres les plus célèbres de l'école dite des petits maîtres bernois ».

[3] Charles-Louis de Wurstemberger (1785-1826) et surtout Rodolphe de Wurstemberger (1790-1823). Auteurs du drame *La bataille de Sempach* que Bonstetten qualifiait de « création géniale ». Il écrit à Stapfer : « Si vous n'avez pas lu la *Bataille de Sempach*, tragédie en cinq actes et en vers, de M. de Wurstemberger, il faut la lire. Il y a du talent, et quand on pense *d'où* il a écrit, vous aurez la mesure d'un grand talent. Je voudrais que vous voulussiez en donner une idée dans un journal français. Je veux vous l'envoyer. Elle a été jouée avec succès et elle devait en avoir. La marche dramatique est bonne, on l'a lue ici avec intérêt dans une traduction. C'est la première tragédie suisse qui ait paru. » (Genève, 22 août 1820.) Louis-Rodolphe, de son côté, appréciait Bonstetten : Ses descriptions d'Italie (voir *L'homme du Midi et l'homme du Nord*) l'enchantaient. Pour un peu, il aurait quitté Berne pour Rome afin d'y mener la vie d'artiste, telle que la peignait Charles-Victor.

[4] Jean-Henri Füssli (1774-1832). Consulter : a) 219 lettres manuscrites de Ch.-V. de Bonstetten à Füssli. (Bibliothèque de la ville de Zürich, cinq séries.) — b) 18 lettres imprimées de Bonstetten à Füssli. Voir HAAG, *op. cit.* — c) W. FÜSSLI : *J. H. Füssli als Privatmann, Schriftsteller und Gelehrter*, dans le « Neujahrsblatt » de la Bibliothèque de Zürich, 1900, 35 pages, avec portrait. — d) G. DE REYNOLD : *Histoire littéraire de la Suisse, op. cit.*, Tome II, p. 376-380.

dix-neuf ans, il avait voyagé en Italie, d'où, comme Bonstetten, il n'était revenu qu'à regret, et son retour en Suisse fut fort semblable à celui de Charles-Victor. Mais, tandis que celui-ci s'était laissé gagner par le « mal du siècle », Füssli s'était jeté dans l'action. Il fonda une revue, se maria, devint membre de la « Société Helvétique », rédigea des articles historiques, prononça des discours subversifs, entra enfin au Grand Conseil. En 1775, il parvint même, avec quelques amis, à créer une des plus grandes maisons d'édition de la Suisse et à acquérir une situation qui le mit en rapport avec un nombre considérable de savants et d'hommes de lettres. C'est par lui, en effet, que Bonstetten était entré en relations avec Gessner et qu'il avait réussi à se faire connaître dans la Suisse alémanique. Car, ne l'oublions point, Füssli fut le premier éditeur de Bonstetten. C'est lui qui avait publié la plupart de ses œuvres allemandes, et inséré une partie de ses écrits dans le *Musée Suisse*, périodique qu'il dirigeait, et auquel collaboraient les principaux membres de la « Société de Schinznach ». Il s'était personnellement chargé de la correction des manuscrits de son ami, corrections à l'égard desquelles Charles-Victor s'était montré souvent fort chatouilleux[1]. Mais Füssli avait fait plus encore. Avec infiniment de tact et de mesure, lui seul avait su le mettre en garde contre la vivacité de ses jugements sur la politique bernoise. Lors de la publication des *Patriciens*, Bonstetten avait été même si agacé des hésitations et des craintes de son imprimeur, qu'il avait fini par lui écrire : « Et même si tout le Sénat, parce qu'il a mal dormi, se rend « in corpore » à Zürich, qu'est-ce que cela peut bien faire ? En mourriez-vous »[2] ?

Rares, du reste, furent les dissentiments des deux amis. Pénétrés des mêmes idées, ils aspiraient l'un et l'autre à développer, dans leur pays, une plus grande activité intellectuelle et à en transformer l'esprit routinier. Aussi, aux approches de

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Füssli. (Bibl. de Zürich.) Sans date : « Si vous saviez quel chagrin me cause chacune de vos corrections ! quel ennui mortel j'éprouve à voir un mot à la place d'un autre, vous n'auriez sans doute rien changé à mon texte » (trad.).

[2] Lettre inédite de Bonstetten à Füssli. (Bibl. de Zürich.) Sans date (trad.).

la Révolution, Füssli n'avait pu s'empêcher de rejoindre Charles-Victor à Nyon, afin de discuter les événements de France. Mais, peu après cette visite, les excès de la Convention, et les sentiments agressifs qu'elle montra à l'égard de Genève, modifièrent l'opinion de Füssli. Au moment de la chute de la vieille Confédération, il s'opposa très nettement à la politique des Français, et, loin de s'exiler comme Bonstetten, il ne craignit pas, faisant taire toutes considérations personnelles, d'accepter la tâche écrasante de « Ministre de l'intérieur », à Berne.

Charles-Victor comprit toute la grandeur de l'acte de Jean-Henri Füssli, et dans les dernières années de sa vie, il lui confessera :

« Je sais que votre âme est ferme et que je suis un vermisseau, comparé à votre force... je puis vous affirmer que depuis cinquante ans, je n'ai cessé de vous estimer et d'admirer votre courage. Vous avez un talent exceptionnel : vous savez vous mettre au-dessus de l'opinion des gens vulgaires, vous avez le pouvoir de vous élever de vos propres ailes. C'est un art qui est peu commun, et il arrive à de nobles âmes de ne le point posséder. Quant à moi, il me manque tout à fait ! Un rien m'attire, un rien me repousse... et si je vis encore, c'est grâce au milieu sympathique qui m'entoure... » [1].

Il était difficile de rendre un plus bel hommage à la vaillance et au courage de son ami, et l'influence de ce contemporain — à peine son aîné de quelques mois — fut l'une des plus salutaires de sa vie. Elle n'égalât pas, cependant, celle de deux autres grands patriotes suisses, Stapfer et Zschokke, rencontrés à une époque ultérieure, mais dont le tour d'imagination et la nature affectueuse devaient rapidement faire sa conquête.

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Füssli. (Bibl. de Zürich.) 24 février 1827 (trad.).

CHAPITRE II

SUITE DU RETOUR A L'HELVÉTISME
STAPFER ET ZSCHOKKE

I

Il est difficile de préciser où et quand Bonstetten fit la connaissance de Stapfer [1], car, ni la correspondance de ce dernier, ni celle de Charles-Victor ne nous apprennent rien à ce sujet. Bonstetten, il est vrai, parle d'une entrevue qu'il aurait eue avec Stapfer, à Thoune, et d'un plaidoyer tenu contre lui, à Vallorbe. D'autre part, nous savons que, durant le printemps de 1791, Bonstetten, accompagné de Fr. Brun, alors en séjour à Nyon, rencontra Stapfer au lac de Joux [2]. Mais leur liaison doit certainement remonter plus haut, et il ne serait pas

[1] Sur Stapfer voir : a) *Lettres inédites de Bonstetten à Stapfer*, publiées par Ph. Godet. « Bibl. universelle ». Tome LX, 1898, p. 309-345. (Toutes les citations des lettres de Bonstetten à Stapfer sont extraites de sa correspondance originale, actuellement en la possession de Mlle V. Stapfer.) — b) Luginbühl : *Philippe-Albert Stapfer, helvetischer Minister der Künste und Wissenschaften*, 1766-1840. Basel, 1887, in-8, et la traduction française de 1888, parue à Paris, chez Fischbacher. C'est à ce dernier livre que se rapportent les chiffres des pages que nous indiquons. Consulter aussi *Ph.-Albert Stapfer's Briefwechsel*, dans les « Quellen zur schweizerischen Geschichte », *op. cit.*, et M. Pierre Kohler, *op. cit.*, p. 567 et suivantes.

[2] Luginbühl, dans sa biographie, p. 36, indique que cette excursion du lac de Joux eut lieu en 1790. Mais Fr. Brun en faisant partie, elle n'a pu avoir lieu qu'en 1791.

impossible qu'elle datât de l'époque où Stapfer, jeune étudiant à l'Académie de Berne, avait présenté une thèse remarquable sur la philosophie de Socrate au « Conseil Académique », dont Bonstetten faisait partie. Un tel événement n'avait pas dû le laisser indifférent, et il est presque certain que l'apparition d'un vrai talent, au milieu de l'inertie générale, avait dû éveiller son intérêt, bien plus, sa sympathie.

Stapfer, d'origine argovienne, avait vingt et un ans de moins que Bonstetten. Né à Berne, il avait été élevé en grande partie par son père, le pasteur Daniel Stapfer, qui s'était efforcé d'en faire non seulement une intelligence, mais un caractère. Sa mère, une Vaudoise, lui avait transmis son esprit latin et surtout une foi ardente qui ne l'abandonna jamais. Après avoir suivi les cours de théologie à l'Académie de Berne, où il s'était montré un zélé partisan de la philosophie de Kant, Stapfer se rendit à l'université de Göttingue, puis à Londres et à Paris. A vingt-cinq ans, en 1791, il était de retour à Berne. Bientôt après, il fut choisi comme suppléant à la faculté de théologie, situation dans laquelle il ne resta que peu de temps, ayant été nommé professeur de latin, d'allemand et de philosophie à « l'Institut politique ».

Lors des événements de 1798, Stapfer, qui s'était montré un admirateur de la Révolution française, protesta contre les mesures injustes du Directoire : il ne comprenait ni l'oppression, ni le pillage. C'est alors qu'il fut chargé, par le gouvernement bernois, de se rendre à Paris, accompagné de Lüthard, afin d'en appeler aux autorités françaises. Celles-ci se montrèrent assez favorables à Stapfer, sans accorder toutefois les nombreuses réparations qu'il réclamait. Sur ces entrefaites, le gouvernement helvétique élut Stapfer « Ministre des arts et des sciences ». Il quitta la France et vint s'installer à Berne, en compagnie de sa jeune femme, une Française, qu'il avait connue durant son séjour à Paris. Bonstetten, du Danemark, lui écrivait alors :

« Citoyen ministre... je suis content de vous savoir échappé si heureusement au déluge universel qui du moins pour le moment laisse si peu d'heureux sur la terre. Vous avez dit-on une femme charmante toute digne de vous, il y a de quoi vous féliciter l'un et l'autre. Vous êtes ministre, mais ici c'est

la nation qu'il faut féliciter. Vous avez sans contredit la première place de la République... vous devez par tous les moyens réveiller l'esprit public et rendre le nom Suisse respectable même aux yeux de nos libérateurs.... Je ne finirais pas sur tout cela, et je donnerais tout au monde pour en causer avec vous » [1].

Stapfer, en sa qualité de ministre, déploya une activité digne de tout éloge. Il s'adjoignit des collaborateurs intelligents, entre autres Pestalozzi et Zschokke. Il entreprit de vastes réformes, réorganisant l'éducation primaire et supérieure, créant des feuilles populaires, protégeant la liberté des cultes, veillant au maintien des musées et des bibliothèques.

Durant deux ans, il se dépensa sans mesure, essayant d'édifier une nouvelle Suisse avec des ressources insuffisantes. Fatigué de la lutte, et surtout découragé de voir que le résultat ne correspondait pas à ses efforts, il confiait à Bonstetten, vers la fin de l'année 1799 :

« Monsieur et respectable ami.... Un pauvre ministre d'une république gueuse, d'un clergé aux abois, d'écoles désorganisées et de bâtiments ruinés trouvera facilement pardon auprès d'un ami indulgent (Bonstetten s'était plaint de ne pas recevoir de lettres).... Vous, monsieur, vous avez pris le parti de vous soustraire aux spectacles de maux qu'on ne peut soulager et pour lesquels il n'y a de remèdes que dans un avenir éloigné » [2].

L'année suivante, Stapfer quittait définitivement le sol helvétique : son gouvernement lui confiait la charge de ministre plénipotentiaire à Paris. C'est en cette qualité, qu'il proposa Bonstetten comme représentant de la Suisse à Vienne, et si son choix ne fut pas ratifié, cette démarche lui acquit à jamais l'amitié de Bonstetten. A partir de ce moment, leurs lettres se multiplient, et jusqu'à l'Acte de Médiation, époque à laquelle Stapfer rentrera dans la vie privée, Bonstetten s'adressera à lui comme à l'unique sauveur de la Suisse, ainsi qu'à un second Müller. En 1802, il lui écrit de Valeyres :

« Depuis une année l'anarchie est complète, toutes les barrières rompues ou renversées.... Tous les villages ont mis de

[1] Lettre de Bonstetten à Stapfer, 1798. (Papiers Stapfer.)

[2] Lettre de Stapfer à Bonstetten, 20 novembre (1799), signée St. (Ms. Schaff.).

fortes amendes sur les bourgeois qui ne voulaient pas se réunir aux insurgés. Ajoutez à cette anarchie un gel si général et si destructeur que depuis cent deux ans on n'a jamais rien vu de pareil. Les blés haussent, l'argent diminue... déjà la famine s'élève pour achever notre ruine et combler nos maux. Je suis convaincu que nos malheurs ne sont connus ni de Bonaparte, ni du ministre ; c'est à vous de porter la lumière dans le sanctuaire...[1]. »

Et, lorsqu'il est à Rome en décembre 1802, il lui mande :

« Mon attachement pour vous est une espèce de culte. Vous voilà occupé à Paris, à régler le sort de la Suisse ou plutôt à le voir régler. Faire veuille (*sic*) que nous trouvions le repos et évitions le choc qui est toujours funeste au plus faible »[2].

Stapfer, « unitaire » convaincu, n'avait pu, en effet, qu'assister au règlement des affaires de sa patrie. Il n'avait pu imposer ses idées. Toutefois, au moment de l'Acte de Médiation, c'est lui qui fut chargé de veiller à l'exécution du traité. Ce fut la dernière étape de sa vie publique. En 1803, au printemps, il donnait sa démission de ministre.

A partir de cette date, la correspondance entre Bonstetten et Stapfer se fait plus intime, plus personnelle. La politique y passe au second plan, bien que les destinées de la Suisse et de Berne préoccupent encore les deux amis. L'un et l'autre avaient été déçus par les événements, Stapfer plus encore que Bonstetten. Car, si ce dernier avait été méconnu de ses concitoyens, Stapfer s'était vu persécuté. Tous deux avaient voulu le bien de leur pays : Bonstetten en affirmant bien haut son libéralisme, Stapfer en agissant, en luttant, en souffrant. Mais ni les déceptions, ni les désillusions ne les avaient éloignés de leur patrie, bien plus, ils l'en avaient aimée davantage. En 1813, Bonstetten écrit à son ami, qui vivait alors retiré en France, dans sa propriété de Bel-Air :

« Dites-moi, je vous prie ce que vous devenez. Venez-vous en Suisse, avez-vous une place dans l'Argovie[3] ? Je voudrais

[1] Lettre de Bonstetten à Stapfer. Valeyres, 7 juin 1802. (P. Stapfer.)

[2] Item, Rome, 11 décembre 1802. (Papiers Stapfer.)

[3] En cette année 1813, Stapfer avait été nommé directeur de l'école secondaire cantonale d'Aarau, mais pour des raisons d'ordre privé, il refusa cette situation.

vous voir dans notre patrie où vous pourriez faire un grand bien, ce qui vaudrait mieux que de faire des meringues pour les gourmands de Paris. [1] La Suisse me paraît avoir fait des progrès vers les lettres, surtout vers les Beaux-Arts. Ne serait-ce pas le moment d'y former un corps d'hommes lettrés, une Académie en un mot, qui en réunissant des éléments épars donnât une âme active aux atomes du chaos [2]. »

Quelques années plus tard, il continue :

« Notre Suisse va assez bien, on se rapproche, et on peut espérer que dans un siècle ou deux nous serons assez unis, si rien ne nous dérange... [3]. Vous n'avez pas idée de la prospérité de la Suisse, on y bâtit partout, la pensée s'élève. Il y a partout des établissements d'éducation... [4] la Suisse va en avant, il s'y glisse une circulation qui peut nous mener à tout. Cependant je n'ose pas encore penser à aucune grande chaîne fédérale...[5]. C'est un singulier spectacle que celui que présente la Suisse dans ce moment ; elle va en avant mais de la manière la plus inégale et la plus bizarre. Tel canton a le vol de l'aigle, tel autre fait des sauts de chèvre ou se traîne comme un paresseux [6]. »

Mais, si Bonstetten se réjouit de voir progresser la Suisse, il est d'autant plus indigné lorsqu'elle fait un faux pas. En 1815, alors que les Suisses avaient prêté 25,000 hommes aux Alliés pour marcher sur la France, il s'écrie :

« La conduite des Suisses brillera à jamais dans les annales des choses absurdes. J'ai beau chercher, je ne puis trouver dans l'histoire une guerre aussi honteuse et aussi ridicule que ce dernier coup de pied de Bachmann. Et ce coup de pied, nous le donnons à une nation amie depuis plus de trois siècles... [7]. »

Et Berne, de même, recevra à l'occasion de gentils coups de patte :

[1] Stapfer collaborait alors au *Dictionnaire biographique de Michaud.*
[2] Lettre de Bonstetten à Stapfer, 22 décembre 1813. (Papiers Stapfer.)
[3] Item, 13 février 1820. (Papiers Stapfer.)
[4] Item, 7 décembre 1821. (Papiers Stapfer.)
[5] Item, 2 mars 1822. (Papiers Stapfer.)
[6] Item, décembre 1824. (Papiers Stapfer.)
[7] Item, 17 septembre 1815. (Papiers Stapfer.)

« J'irais passer quelques jours à Berne pour Fellenberg et puis pour avoir le plaisir de me dire, je vous quitte, vous et trente ans d'ennui [1]. »

Ou encore :

« Ils (les Bernois) ont comme les escargots leurs yeux dans le corps et ne voient au dehors que quand ils sont contents [2]. »

Mais si la patrie était un puissant lien d'amitié, ce n'était pas le seul.

Stapfer, comme Charles-Victor, était un cosmopolite. Il avait été élevé à la frontière de deux langues, il avait voyagé, il était entré en rapport avec un nombre considérable d'étrangers — son salon était l'un des plus fréquentés de Paris — ; il possédait une vaste culture, une intelligence ouverte, un désir de tout connaître qui s'harmonisait parfaitement avec l'esprit de son ami. Comme ce dernier, Stapfer n'avait cessé de se préoccuper de pédagogie, non seulement durant ses fonctions de ministre, mais plus tard en se vouant à l'instruction de ses enfants [3]. Comme lui enfin il était un moraliste. Son intérêt constant avait été la vie de l'âme. Mais tandis que Bonstetten ne s'était jamais rattaché à aucune religion, Stapfer était un protestant convaincu. La base de sa croyance était la divinité de Jésus. Le sermon qu'il avait prononcé, lors de sa consécration, avait pour texte ces quelques mots de l'Evangile selon Saint Jean : « Celui qui m'a vu, a vu mon père ». La religion, pour lui, était une nécessité du cœur et, toute sa vie, il s'efforça de la prêcher par ses écrits, et surtout par sa conduite. Bonstetten, tout en l'admirant, ne pouvait s'empêcher de le taquiner un peu à ce sujet. Un jour, il lui écrivait :

« Je suis si indigné des mômeries qui m'entourent et des nuées d'absurdités religieuses qui grossissent de partout et menacent la terre, que je me sens des tentations de me faire catholique pour encoffrer ces visions dissolues qui comme des spec-

[1] Lettre de Bonstetten à Stapfer, 9 juillet 1813. (Papiers Stapfer.)

[2] Item, novembre 1801. (Papiers Stapfer.)

[3] Le chapitre que Bonstetten consacra à l'éducation des Bernois fut écrit en collaboration avec Stapfer : *Pensées sur divers objets de bien public*, *op. cit.*

tres s'agitent autour de moi. Il nous arrive avec vos Bibles des grêles de petits livres de tous formats plus absurdes, plus bêtes, plus exaltés l'un que l'autre [1]. »

Et encore :

« Je suis bien impatient de savoir l'effet que vous a fait mon ouvrage [2]. Je sais que j'y blesse souvent vos idées chéries, et que vous êtes tout noir de Kant [3]. »

Mais, bien vite, il se reprenait :

« Je vous aime avec tous vos Evangiles que j'adore et que j'aime en vous avec beaucoup de dévotion... [4]. Nous ne nous rencontrerons jamais dans le même ciel métaphysique, mais bien je l'espère dans celui qui réunit les cœurs [5]. »

C'est bien là, en effet, dans ce domaine de l'affection que les deux amis communiaient le plus intimément. Ils étaient, l'un et l'autre, des natures aimantes. Stapfer sobre, pondéré, retenu, aimait en profondeur, Bonstetten, plus démonstratif, avait besoin d'extérioriser ses sentiments :

« Mon Dieu que vous êtes loin de moi ; chaque fois qu'on me parle de vous j'en suis attristé... [6] je vous supplie de venir chez moi à Genève, avertissez-moi de votre arrivée et venez loger chez moi fraternellement. Vous me comblerez de joie et je vous demande en grâce ce très grand plaisir, si vous aimez la solitude, je vous mènerai à Valeyres qui est charmant. La terrasse couverte de roses et de violettes y parfume, il y a une bibliothèque, on vous y choiera, cocolera comme nous disons ici. Venez-y donc et pensez combien je vous aime... [7]. Personne mieux que vous ne sait réunir la bonté à l'esprit... [8]. Enfin le voilà cet aimable Stapfer, ai-je dit en recevant votre lettre. Vivez-vous à Paris, à Bel-Air, êtes-vous de France ou d'Argovie, où vivez-vous ? Rien, vous apparaissez et disparaissez aux cornes près, comme le diable dans *Faust*, vous faisant toujours assez aimable pour se faire donner à vous... [9]. Je vous

[1] Lettre de Bonstetten à Stapfer, 13 mars 1824. (Papiers Stapfer.)
[2] Un de ses ouvrages philosophiques,
[3] Item, octobre, je ne sais lequel, 1821. (Papiers Stapfer.)
[4] Item, 8 juillet 1820. (Papiers Stapfer.)
[5] Item, 12 mars 1819. (Papiers Stapfer.)
[6] Item, 2 mars 1810. (Papiers Stapfer.)
[7] Item, 22 mars 1811. (Papiers Stapfer.)
[8] Item, 31 août 1813. (Papiers Stapfer.)
[9] Item, 9 octobre 1816. (Papiers Stapfer.)

aime, vous êtes l'antipode de nos lourds importants et mon feuillage se redresse auprès de vous... [1]. Je me porte à merveille, je n'ai que le mal de ne pas vous voir [2]. »

Et bien peu de temps avant sa mort :

« Vous vous êtes glissé à Berne comme un larron, mais je le tiens le mauvais homme. Le plaisir qu'on a de vous voir a retenti jusqu'à Genève, vous voilà donc comme la lumière dans le chaos, comme le septième jour de la création, mais sans que la *lumière se fît*. D'abord M. Larron, que je vous dise ce que je veux de vous, c'est la restitution de votre vol, c'est-à-dire que vous me donniez à votre retour vers Paris un rendez-vous, pour avoir le bonheur de vous embrasser avant d'être chérubin dans quelque astre étranger [3]. »

L'amitié de Stapfer fut, sans conteste, l'une de celles qui exercèrent l'influence la plus heureuse sur Bonstetten. Dépourvue de sensiblerie, elle revêtait un caractère de force et de sérieux qu'on cherche en vain dans celle de Matthisson, par exemple.

Charles-Victor avait une confiance illimitée en Stapfer. Il s'adressait à lui en toutes occasions, qu'il s'agisse de l'avenir de ses enfants, d'un séjour à Paris [4], de la recommandation d'amis, de la correction de ses manuscrits, ou encore de la recherche d'un éditeur. Il lui mandera : « Mon cher ami, je vous adresse Monsieur Didier citoyen poète...» [5], ou : «Vous avez reçu mon ouvrage avec tête et queue. Dites-moi votre avis. Je voudrais qu'on en fît quelque annonce et j'implore votre aide pour cela...[6]. Mon libraire Paschoud est mort. Il n'y a personne ici pour m'accoucher. Je suis assez connu en France, ce me semble, pour trouver un libraire qui veuille de moi... » [7].

Quant à l'ascendant de Bonstetten sur Stapfer, il se manifesta surtout dans les questions littéraires. A maintes reprises, Bonstetten encouragea son « cher biblique » à écrire une œuvre durable :

[1] Lettre de Bonstetten à Stapfer, 21 décembre 1817. (Pap. Stapfer.)
[2] Item, 13 mars 1824. (Papiers Stapfer.)
[3] Item, 21 juillet 1831. (Papiers Stapfer.)
[4] C'est Stapfer qui présenta Bonstetten à Suard durant l'été de 1805.
[5] Lettre à Stapfer, novembre 1801. Voir MARC MONNIER, *op. cit.*
[6] Lettre de Bonstetten à Stapfer, 17 septembre 1815. (Papiers Stapfer.)
[7] Item, 30 mars 1827. (Papiers Stapfer.)

« Il est affreux, lui dit-il, que vous n'écriviez rien qui soit à vous. Il y a une espèce de modestie qui n'est qu'un manque de courage. Il en faut partout dans la vie... vous avez des moyens pour tout ce que vous voulez... votre amabilité sociale vous fait perdre du temps et je m'indigne de voir un beau talent s'écouler sans laisser de traces après lui. Il vaut mieux qu'on fasse un jour votre biographie que de faire celles que vous allez enterrer dans votre dictionnaire... [1]. Je ne puis souffrir qu'un homme de talent croise ses bras comme un homme nul et fasse des choses vulgaires. J'aime vos articles de la Biographie, mais n'auriez-vous pas mieux fait d'écrire sur la Suisse que vous connaissez [2]. »

Et, parlant de son style, il le critique avec un sens très juste de la forme :

« Vous écrivez à merveille, mais vous faites quelquefois de trop longues phrases, et lardées de parenthèses, comme on ne devrait pas même en faire en allemand. La tournure spirituelle et très française de votre style avec le costume allemand m'a frappé... [3]. Mille grâces de votre « Socrate ». Ce pauvre Socrate vous l'avez enterré vivant sous votre érudition, à peine le voit-on. Pourquoi danser sur des béquilles quand on a des ailes comme vous... [4]. Vous me parlez de l'art d'écrire et ce que vous me dites de vos efforts me prouve que vous avez une mauvaise méthode. Croyez-vous que l'oiseau qui vole s'occupe de ses plumes ? Toute l'attention que vous dérobez à la pensée est prise sur le style. Commencer une langue par la grammaire, c'est apprendre la danse par l'anatomie [5]. »

Stapfer fut-il docile aux conseils de Bonstetten ? Prit-il à cœur d'écrire une œuvre sur la Suisse ? On pourrait le croire. Dans sa *Description de la ville de Berne* [6], qui parut trois ans après la mort de Bonstetten, son style était agréable et facile et le sujet choisi était bien celui qui aurait plu à son vieil ami. Avec un respect quasi filial, il y parlait de « l'ex-baillif de Nyon », de sa bonté, de son patriotisme, de son amour de l'hu-

[1] Item, 31 août 1813. (Papiers Stapfer.)
[2] Item, 17 septembre 1815. (Papiers Stapfer.)
[3] Lettre de Bonstetten à Stapfer. 26 avril 1813. (Papiers Stapfer.)
[4] Idem, 20 décembre 1825. (Papiers Stapfer.)
[5] Idem, 24 février 1829. (Papiers Stapfer.)
[6] Ph. A. Stapfer : *Berne. Histoire et description des principales villes d'Europe.* Paris, Desenne, 1835.

manité. Et après avoir retracé les grandes lignes de sa vie, il admirait sans réserve son talent de peintre de mœurs, son don d'observation, son art de stimuler ses amis et de féconder leur esprit, tant par sa correspondance que par ses entretiens[1].

C'était presque une biographie !... et Bonstetten, à coup sûr, n'en aurait point été mécontent, pas plus que de celle que lui réservait un autre de ses intimes, Henri Zschokke.

II

Ami commun de Stapfer et de Bonstetten, Zschokke [2] unissait l'activité pratique de l'un à l'enthousiasme juvénile de l'autre. Doué d'une puissance de travail énorme et possédant les dons les plus divers, il était une manière de génie. Tour à tour, auteur dramatique, romancier, pédagogue, homme politique, journaliste, agronome, historien, moraliste et philanthrope, il jouit jusqu'à sa mort d'une immense popularité, et l'on ne sait, à vrai dire, si c'est par ses romans, ses méditations religieuses, son almanach ou encore son histoire du peuple suisse, qu'il exerça le plus d'influence en ce commencement du XIXe siècle.

Né à Magdebourg en 1771, Henri Zschokke était le onzième fils du drapier Jean-Gottlieb Zschokke. Orphelin, dès l'âge de huit ans, il fut élevé par ses frères et sœurs qui, ne comprenant rien à l'imagination prodigieuse de l'enfant, le placèrent chez un professeur de lycée. Là, sans ami, privé d'affection, il se mit à lire au hasard tous les in-folio de la bibliothèque de son maître, se passionnant pour les auteurs grecs ou latins, tout aussi bien que pour Ossian ou Schiller. A dix-sept ans, l'entrée

[1] Stapfer aimait moins les œuvres philosophiques de Bonstetten. « Ce vol spéculatif et les abstractions ne lui vont pas. » Berne, *op. cit.*, p. 78.

[2] Heinrich Zschokke (1771-1848). Consulter : a) Dr KARL GUNTHER : *Heinrich Zschokke Jugend und Bildungsjahre.* Aarau, Sauerländer, 1819. — b) J. KELLER : *Zschokke, Beiträge zur politischen Tätigkeit Zschokkes in den Revolutionsjahren*, 1798-1801. — c) HANS BODMER : Introduction à l'édition complète des *Zschokke's Werke*, Goldene Klassikerbibl., Verlagshaus Bong et Cie, Berlin, tome I. — d) *Prometheus*, *op. cit.*, 1832. — e) WILLY : *K. von Bonstetten*, *op. cit.*, p. 40-48.

de l'université lui ayant été refusée par son tuteur, il décida de se libérer de toute entrave et de faire seul son chemin dans le monde. Après un essai de préceptorat, il s'engagea comme auteur dramatique à la solde d'un petit théâtre ambulant. Mais, quelques mois de cette existence itinérante l'engagèrent à reprendre le cours régulier de la vie, malgré la satisfaction qu'il avait eue à voir jouer un drame de sa composition. Il fut admis, peu après, à l'université de Francfort-sur-l'Oder, où il obtint, au bout de deux ans, le grade de docteur en philosophie et une chaire de privat-docent. Cependant, la perspective de voir toujours le même horizon, de s'enterrer tout vif avant d'avoir vécu, ne lui souriait qu'à moitié. Il fut bientôt saisi de l'irrésistible désir de parcourir d'autres contrées, de voyager. Il quitta Francfort d'un pas léger, bien résolu à visiter l'Italie, la France et surtout la Suisse. Il atteignit ce dernier pays durant l'été de 1795. Il ne devait plus le quitter : les troubles politiques de 1798 firent sa destinée.

C'est à la tête du célèbre institut de Reichenau, où Louis-Philippe avait séjourné peu de temps auparavant, que le surprit le bouleversement de la vieille Confédération. Le cœur déchiré, il fut obligé de fermer les portes de son école et de s'enfuir des Grisons. Elu, peu après, mandataire de cette contrée auprès de la Suisse, il se montra si éloquent, si convaincu, si désintéressé, qu'il fut envoyé à Aarau, afin d'y préparer l'entrée de l'Argovie dans la République helvétique. Entre temps, Stapfer, qui avait entendu parler de lui, le choisit comme suppléant dans son ministère. Il le chargea plus particulièrement de l'organisation d'une « Société d'utilité publique », dont la section littéraire de Lucerne fut une des manifestations les plus heureuses. Appelé à Bâle en 1801, comme préfet de ce canton, il arriva juste à temps pour y étouffer une révolte de paysans et rétablir un peu d'ordre dans le pays. Mais, prévoyant le sort humiliant que Bonaparte réservait à la Suisse, et aspirant à une existence un peu moins mouvementée, il donna sa démission en octobre 1801.

Rendu à la vie privée, Zschokke s'établit au château de Biberstein, en Argovie, au milieu des bois et des fleurs, lisant, écrivant, herborisant. C'est là, qu'en 1803, le trouva Bonstetten qui, revenant du Latium, lui rapportait des plantes pour son

herbier. Il l'avait vu une première fois à Bâle, à son retour du Danemark, et le souvenir qu'il avait gardé de cette rencontre l'avait engagé à faire plus ample connaissance. Cette nouvelle entrevue fut décisive : Bonstetten, presque un vieillard, — il n'était pas loin de la soixantaine, — se lia d'amitié avec Zschokke, ce fougueux et vibrant patriote de trente-deux ans.

On ne peut s'imaginer de correspondance plus attrayante, ni plus variée, que celle qui s'établit bientôt entre les deux amis. Il n'est pas de thèmes que leur universalité n'ait traités : politique extérieure et intérieure, morale, littérature, science. Bonstetten y apportait sa vieille expérience, son tact, son esprit indépendant, Zschokke son bon sens pratique et son tempérament un peu frondeur. De 1803 à 1832, époque de la mort de Bonstetten, les lettres ne cessèrent de se croiser entre Genève et Aarau, où Zschokke était venu s'établir après son mariage.

Leur amitié ne se démentit jamais. Une seule fois, pourtant, au début, elle faillit sombrer : Bonstetten, au nom de Mme de Staël, lui ayant proposé une situation de précepteur à Coppet — situation servile aux yeux de Zschokke — celui-ci répondit par un « non » si catégorique, que ce refus équivalait presque à une rupture. Mais bientôt, les relations reprirent plus cordiales qu'auparavant, et leur affection devint si profonde, qu'à soixante-dix-sept ans, Bonstetten décida de surprendre son « cher Argovien » au milieu de sa famille. Il ne connaissait ni sa femme, ni ses enfants. Ce fut donc pour lui une vraie joie que de voir Zschokke à l'œuvre, instruisant ses fils, écrivant ses livres, et se dévouant au bien public. Sur le chemin du retour, il lui écrivait :

« Cher, cher homme, votre famille, votre excellente et digne épouse, votre maison, votre jardin, tout cela est inoubliable et grandit dans mon souvenir à mesure que je m'éloigne de vous dans le temps et dans l'espace.... Je voudrais écrire quelque chose sur l'éducation que vous donnez à vos enfants. Je vous prie de m'y aider » [1].

Et rentré à Genève, il lui mandera :

[1] Les Zschokke eurent douze fils et une fille.

Prometheus, *op. cit.*, Lausanne, 11 octobre 1822, p. 18. (Toutes les citations de cette correspondance sont des traductions.)

« Il faut que je vous écrive. Premièrement parce que je vous aime et que c'est un besoin de mon cœur de vous parler à vous, à Madame votre épouse, et à toute cette famille, et même à cette terrasse, à cette maison qu'on ne saurait oublier. Que faites-vous ? Etes-vous tels que je vous ai laissés, et heureux ? [1] »

Zschokke, de son côté, se rendra maintes fois à Genève auprès de « son philosophe », remportant toujours de ses visites une impression de calme, de grandeur, de beauté. « Oui, lui écrit-il, il me semblait que j'étais au ciel à côté de vous ! Qui, du reste, ne ressentirait la même chose ? Si seulement je pouvais vivre à Nyon ou dans une autre petite ville du bord du lac ! [2] » Et encore : « Dire que le temps où nous nous sommes vus à Genève n'est plus qu'un rêve ! Comme toute chose m'y a accueilli familièrement ! [3] » Son seul regret sera de n'avoir pas connu Bonstetten dans sa jeunesse : « Combien j'envie ceux auxquels vous pouvez dire: Je vous dois le bonheur de ma vie... [4]. Pourquoi m'avez-vous accueilli si tard dans votre cœur ? Combien vous auriez pu me rendre heureux, moi qui vous vénérais depuis si longtemps [5]. »

Il y a quelque chose de touchant dans l'affection que cet homme robuste et fort, ce « self made man », portait à son vieux Bonstetten. Il lui dira :

« Je vous admire, mais mon admiration n'est pas sortie de l'amitié, c'est bien plutôt mon amitié qui est née de mon admiration ; voilà pourquoi mon amitié grandit et mon admiration demeure... [6]. Combien à côté de vous je me sens petit, dur et rude ! Moi non plus je n'ai pas eu une jeunesse heureuse. Seulement, au lieu de m'adoucir et de m'attendrir comme vous l'avez fait, je suis devenu un vrai sauvage, c'est la raison pour laquelle je suis près de vous comme une pomme de pin à côté d'une pêche veloutée... [7]. Oh ! aimez-moi, car personne ne peut vous aimer d'une façon plus vivante que je ne le fais... [8]. Sentez-vous en ce moment

[1] *Prometheus*, 17 janvier 1823, p. 19 (en français dans le texte original).
[2] *Prometheus*, 6 juin 1827, p. 133.
[3] *Prometheus*, 16 août 1829, p. 235.
[4] *Prometheus*, 1er juin 1825, p. 54.
[5] *Prometheus*, 26 novembre 1828, p. 212.
[6] *Prometheus*, p. 103.
[7] *Prometheus*, p. 189.
[8] *Prometheus*, p. 161.

comme un baiser sur l'âme ? Il est de votre Zschokke... [1]. Lorsque vous me parlez de vos grands ducs, de vos comtes, de vos jolies Russes, au milieu desquels Bonstetten semble avoir oublié son pauvre ami, une sorte de tristesse pèse sur moi, tel un brouillard d'automne voilant un ciel bleu et gai.... Ce n'est pas de l'envie, pas même de la jalousie, mais cela ressemblerait aux larmes d'une fillette amoureuse, qui pleure sur elle-même, ne se sentant pas digne d'être aimée... [2]. Vous me demandez ce que je fais de vos lettres ? Je les lis, de temps à autre, j'en ressors quelques-unes et je les savoure doublement si je puis faire partager ma joie. Elles ont leur place spéciale et deviendront le livre le plus cher que j'aurai de vous. Ne l'avez-vous pas écrit pour moi, et ne me l'avez-vous pas adressé...[3]. »

Une de ses ambitions serait de retracer la carrière de son ami :

« Je voudrais, lui disait-il, faire un tableau de l'existence d'un sage de nos jours, tel un Atticus ou un Agricola... [4]. J'ai étudié vos œuvres, je veux saisir complètement votre esprit, mais je n'en suis pas encore maître ; car au lieu de le dominer, je suis subjugué par lui. Nous devrions avoir encore quelques bonnes causeries ensemble, c'est le meilleur moyen de vous connaître... [5]. »

Et Bonstetten avec une bonne grâce charmante se laissait « interwiever ». Comme tous les vieillards, il aimait à parler de ses expériences passées. Une foule de souvenirs, qu'il croyait oubliés, lui revenaient à la mémoire. Avec beaucoup de netteté et une grande fraîcheur d'impression, il lui reparlait du vieux Berne, de sa fuite de la « Matte », où il avait failli perdre son innocence, de son séjour à Yverdon, de Genève « où son âme s'était sentie fleurir », de Bonnet, de Gray.... Et Zschokke écoutait cette histoire d'une vie racontée par celui-là même qui l'avait vécue. Il essayait de saisir, dans toute sa diversité, l'esprit de l'écrivain [6]. Il voulait faire une œuvre digne de lui,

[1] *Prometheus*, p. 165.
[2] *Prometheus*, p. 207.
[3] *Prometheus*, p. 257.
[4] *Prometheus*, p. 103.
[5] *Prometheus*, p. 65.
[6] « Vous êtes un homme extraordinaire, écrivait Zschokke en 1827, jamais un Allemand n'a écrit en meilleur français que vous et jamais un Français n'a été plus allemand que vous dans sa pensée et dans ses sen-

une œuvre qui le représentât tout entier. Mais Bonstetten mourut avant l'achèvement de ce travail. Zschokke, très désemparé, se décida cependant à faire paraître, malgré ses imperfections et ses lacunes, le portrait qu'il avait tracé du maître. Placé à la tête de la correspondance des deux amis, il la complétait heureusement [1].

Si Bonstetten et Zschokke avaient de grandes ressemblances de caractère, leurs idées aussi étaient pareilles sur beaucoup de points : en politique, surtout, où leurs divergences disparaissaient devant leur désir commun de servir la patrie. L'un et l'autre travaillèrent à son unification, et Zschokke, encouragé par Bonstetten, fit, à cet effet, un des plus éloquents discours qui jamais aient été prononcés à la « Société helvétique ». « Votre discours est un vrai miracle, lui écrivait Bonstetten, alors doyen de la dite société. On raconte qu'il a duré deux heures, et qu'il était trop court. Cela prouve quelle était l'atmosphère du lieu et ce qu'est l'âme de Zschokke ! [2] » Longtemps, les deux patriotes désespérèrent de jamais voir la Suisse telle qu'ils la rêvaient. Les jours passaient sans amener de changement, et l'esprit de clocher, le « Kantönligeist », semblait plus fort que jamais [3]. Aussi, fut-ce avec un véritable enthousiasme que Bonstetten fit part à Zschokke de la révolution de Juillet, signal pour la Suisse d'une transformation gouvernementale :

« Genève, 10 août, An 1. Zschokke, Zschokke ! ne sommes-nous pas plus grands d'une toise depuis quinze jours ? Ce dernier mois de juillet n'est-il pas le début d'une nouvelle époque pour l'humanité ? Les petits ne sont-ils pas devenus les grands, et les soi-disant grands les petits ? Ne sommes-nous pas tous égaux maintenant ? ne sommes-nous pas tous des hommes ? » [4]

timents. Je préfère vous lire en allemand, la profondeur de votre esprit et de votre âme s'y enveloppe d'un vêtement qui unit la force et la richesse de l'idiome germanique à la grâce du français. » (*Prometheus*, p. 164.)

[1] Voir la préface de *Prometheus*, p. 1-14.

[2] *Prometheus*, p. 225.

[3] Dans un moment d'humour, Zschokke écrivait à son ami, qui venait de lui parler de sa guérison soudaine due à l'action d'une grande brosse passée deux cents fois sur le corps : « Hélas, ora pro nobis saint Bonstetten ! Je vous supplie d'employer votre brosse miraculeuse pour le « corpus helveticum », car il est très malade. » (*Prometheus*, p. 210.)

[4] *Prometheus*, p. 268.

Et Zschokke de lui répondre :

... « Je vous supplie de soigner votre santé... commencez à vivre à partir de ce jour, car maintenant il vaut la peine d'exister pour contempler l'achèvement de la victoire. Ensuite seulement nous pourrons prier avec Siméon : « Laisse-nous partir en paix, car nous avons vu ton Sauveur ? [1] »

Cependant, peu après, lorsque le gouvernement aristocratique de Berne fut définitivement condamné, Bonstetten en eut un vrai serrement de cœur : la Suisse lui semblait aller à la dérive, et il fallut la toute puissance de Zschokke pour le convaincre du contraire.

Si la politique unissait étroitement les deux amis, ils ne portaient pas un moindre intérêt au problème de la destinée. Zschokke, anti-dogmatique, pratiquait une sorte de protestantisme libéral où la morale jouait le plus grand rôle. Il était convaincu que les exemples édifiants, qu'il ne manquait pas de citer dans chacun de ses écrits, étaient plus efficaces que la plupart des sermons. Comme Bonstetten, il voulait éclairer et conduire ses semblables, mais tandis qu'avec son esprit pratique, il mettait la morale à la portée de tous, Bonstetten, plus théoricien, s'était enfermé dans une tour d'ivoire où bien peu d'âmes avaient eu accès. Zschokke, le fervent Zschokke, n'y était entré qu'en ôtant ses sandales, et encore ne s'était-il jamais risqué au-delà du seuil.

Mais si l'influence de Bonstetten ne l'atteignit pas dans ce domaine, elle fut plus sensible en littérature. Bonstetten lut presque toutes les productions de son ami, les analysant au point de vue du sujet, de la composition et surtout de la forme. Sans être puriste il tenait à un langage soigné, à la propriété des termes. Un livre pour être lu, devait, avant toute chose, être bien écrit. Il lui disait :

« Dieu soit loué, que vous ayez oublié votre longue morale ! Un poète doit montrer la nature, mais ne pas se montrer lui-même [2]. Je ne juge jamais d'un talent par ses défauts, mais par ses beautés... [3]. Rien n'est plus absurde que la querelle entre

[1] *Prometheus*, p. 271.
[2] *Prometheus*, p. 70.
[3] *Prometheus*, p. 76.

classiques et romantiques. Les classiques oublient que les règles ne sont qu'une autorité négative.... D'un autre côté les romantiques croient qu'il n'est besoin que d'être inspiré et de se moquer de toutes les règles pour être un grand poète Le vrai poète sait juger des règles pour chaque cas donné. La seule règle se trouve dans le sentiment inépuisable du beau intérieur [1]. »

Zschokke, lui, ne comprenant rien à l'esthétique, répondait à Bonstetten : « Je n'attache pas plus d'importance à ce qui est écrit qu'à ce qui est dit, si j'écris c'est pour agir dans le moment même, ou simplement pour soulager mon cœur et le réjouir » [2]. Mais, peu à peu, les arguments de Bonstetten semblèrent le convaincre. Il lui avouait : « Je dois vous remercier en bonne forme de la critique de ma petite nouvelle. Mais, à la vérité, pour produire quelque chose de plus parfait en ce genre, ce n'est pas Paris qui m'aurait été nécessaire, Aarau m'aurait suffi si seulement Bonstetten y eût été. Combien je suis seul ici pour cette partie de mon travail ! A qui puis-je lire mes œuvres ? qui peut me juger d'après la règle d'un goût sûr ? Personne » [3]. Et encore : « Je fleuris non pas comme je veux mais comme je peux. Je sens bien que mes fleurs auraient plus d'éclat, si mon Bonstetten voulait les entretenir et en prendre soin » [4].

Il ne faudrait pas croire, cependant, que Bonstetten blamât tout ce qu'écrivait son ami. Il le trouvait supérieur dans la description des caractères. Il n'hésitait pas à le comparer à Molière, à Le Sage, ou à Beaumarchais, et, l'ayant encouragé à écrire une histoire pour le peuple suisse, il lui disait : « Vous avez le rythme biblique de Müller ; je vous aime ; vous êtes sobre et vivant... » [5].

L'amitié de Zschokke, cette amitié toute de jeunesse et d'admiration, fut un rajeunissement pour Charles-Victor. Auprès de son ami il oubliait les années, et se laissait aller à l'illusion d'être son contemporain. Aurait-il pu, en effet, lui faire un accueil plus jovial que celui que nous décrit Zschokke, alors

[1] *Prometheus*, p. 71.
[2] *Prometheus*, p. 47.
[3] *Prometheus*, p. 65.
[4] *Prometheus*, p. 73.
[5] *Prometheus*, p. 18.

qu'en 1829, il était venu voir une dernière fois Bonstetten : « Mon apparition soudaine, dit-il, lui causa une telle surprise, qu'il me reçut en frappant joyeusement des mains ; puis, sans prononcer une parole, il me saisit par le bras, et m'entraînant dans une valse fantaisiste, il me fit faire deux fois le tour de la chambre. Alors seulement, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre » [1].

« Rien n'entretient la jeunesse comme la flamme intérieure de l'âme », répétait souvent Bonstetten.

[1] *Prometheus*, p. 5.

CHAPITRE III

LES DERNIÈRES ANNÉES
1814-1832

« La vieillesse est le résultat, je dirais presque le bilan de la vie passée. Elle est ce que vous l'avez faite, bonne ou mauvaise comme vous l'avez voulue. »
(Etudes de l'homme).

LORSQUE, le 1er juin 1814, Bonstetten se rend au Port-Noir pour attendre les Confédérés, il a soixante-neuf ans. Beaucoup de ceux qu'il a aimés ne sont plus : Gray, Bonnet, Mme de Bonstetten, Müller, son fils Edouard, Mme de Staël. Il les a sincèrement pleurés, leur souvenir est encore en lui, très vivant, mais sa vie n'en a pas été modifiée. Il n'est pas de ceux qui vivent dans le passé. « Euridice ne doit pas regarder en arrière[1] », disait-il. L'avenir contient pour lui toutes les possibilités du bonheur. L'avenir, c'est le progrès, c'est le développement de ses facultés, ce sont enfin de nouvelles amitiés : « Aller en avant, c'était vivre. » Il écrit à Zschokke : « Je me suis toujours efforcé de me faire des amis. Pour être aimé, que ne ferait-on pas ? On m'accuse d'être léger, mais ne faut-il pas l'être si l'on veut se maintenir à la surface de l'eau [2]. » Bonstetten ne comprend pas qu'on puisse éprouver une crainte quelconque

[1] Lettre inédite de Bonstetten à Fr. Brun, 10 octobre 1829 (Pap. O. Brun) (trad.).

[2] *Prometheus*, *op. cit.*, p. 254 (trad.).

à l'approche de la vieillesse. Elle n'est pas un arrêt, une immobilisation, mais bien une évolution nécessaire à l'âme. Elle recèle des trésors inespérés : non seulement la pensée y est plus profonde, parce que moins sollicitée par les contingences extérieures, mais les sentiments y revêtent une beauté, une noblesse, inconnues aux autres étapes de l'existence. « Il n'est pas vrai, affirme-t-il, que l'on soit incapable, arrivé à un grand âge, d'inspirer encore de tendres sentiments. Les années purifient, transfigurent l'affection, et le bonheur, qui est une nécessité, accueille, au déclin de la vie, les hommes qui ont un cœur et une âme [1]. » Aimer et penser, n'est-ce pas là le privilège de la vieillesse. Il ne cesse de répéter à son amie Friederike qui ne sait pas vieillir, comme la plupart des femmes : « Crois-moi, Friedchen, il n'y a pas d'âge pour ceux qui pensent, la jeunesse est dans l'âme...[2]. Je voudrais pouvoir remettre en honneur les dernières années de la vie. N'est-il pas honteux de déshonorer ainsi l'ultime période de notre existence, honteux de voir comment, depuis Horace, on l'accuse d'impuissance, d'avarice, de sottise, de maladresse, honteux de la décrire sans vertu et sans dignité ? Est-ce que ce ne sont pas les plus belles années, que celles où l'âme se fait le soutien du corps, où toute la vie, toutes les pensées aspirent à l'immortalité, et où le corps débile est dominé par la sérénité de Dieu [3] ! Rien n'est plus divin que d'aimer alors qu'on est vieilli [4]. » Avec quelle éloquence il s'efforce de combattre la terreur de la mort, qui n'est que faiblesse et lâcheté ! Il dit : « Les peurs risibles de l'avenir affaiblissent l'âme [5], c'est la crainte de la mort qui enlève toute dignité à la vieillesse...[6]. Que penser du soldat qui refuserait de marcher parce qu'il n'aurait pas confiance en la victoire...[7]. Je place au nombre des pensées inutiles toutes celles sur la brièveté de la vie, qui ne sont en réalité que la crainte déguisée de l'avenir. Il faut prendre la

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 165 (trad.).
[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 208 (trad.).
[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 280 (trad.).
[4] Lettre inédite à Fr. Brun, 6 septembre 1829 (Pap. O. Brun) (trad.).
[5] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 211 (trad.).
[6] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 187 (trad.).
[7] *Etudes de l'homme*, *op. cit.*, p. 143.

destinée humaine dans son superbe ensemble et dans toute sa grandeur [1]. »

Il ne faudrait pas croire cependant que cette attitude optimiste, en face de la vieillesse, ait été l'effet d'une santé robuste. Bonstetten n'avait pas été à l'abri des maux physiques. De constitution plutôt délicate, il souffrait depuis de longues années d'une sorte d'asthme douloureux qu'il attribuait au climat et aux ennuis de Berne. Plus tard, la goutte était venue le saisir, et enfin, durant les derniers mois de sa vie, une cataracte des deux yeux l'avait rendu presque aveugle. Cependant, grâce aux soins du célèbre Butini, auquel il s'était confié peu de temps après son arrivée à Genève, il était parvenu à recouvrer presque entièrement la santé. Il vivait sobrement, se ménageait, et s'essayait, par des promenades quotidiennes, à conserver la souplesse de ses membres. Jamais il n'avait été mieux portant que depuis sa soixante-dixième année, et il lui arrivait souvent de dire, en manière de plaisanterie : « Il y a six ou huit ans, lorsque j'étais encore vieux, je ne pouvais pas faire ceci, pas faire cela [2]. » A chaque instant il écrivait : « C'est incroyable comme je me porte bien... ma bonne santé est presque un scandale ! » Il trouvait tout naturel de se rouler dans les foins à quatre-vingts ans, et il se moquait lui-même de ce vieux cacochyme de Bonstetten, qui, durant ses crises de rhumatisme, marchait péniblement comme « un pauvre canard [3]. »

Aussi n'était-il jamais en repos. Il s'était fait construire une petite voiture bien fermée, « un char genevois », et, au trot d'un seul cheval, il s'en allait le long du lac jusqu'à Nyon, voire même Rolle, retrouver ses anciens souvenirs. Souvent, il passait des semaines entières chez son fils, à Valeyres, profitant de ce petit voyage pour faire des haltes en cours de route, à Lausanne, chez Rosalie de Constant, à Yverdon, chez Pestalozzi. Il fit même, durant l'été de 1814, un long séjour à Vichy,

[1] *Etudes de l'homme, op. cit.*, p. 143.

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 236 (trad.). Il écrivait à Füssli (25 janvier 1826) : « ...Je me porte aussi bien qu'il y a cinquante ans..., mais je vous le dis à l'oreille afin que le diable ne l'entende pas ». (Ms. Füssli. Bibl. de Zürich, série 5. trad.)

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 183 (trad.).

et enfin, en 1822, pris d'un bel élan d'amitié pour Matthisson, il résolut de l'aller voir à Stuttgart. Rien de moins sédentaire que ce jeune vieillard ! Il doit être partout, voir tout, entendre tout. Une fête de musique a-t-elle lieu à Lausanne, il y accourt. Un bateau à vapeur est-il lancé pour la première fois sur le Léman, il s'y embarque [1].

Ses amis, eux-mêmes, s'étonnent de cette prodigieuse activité, et le très aimable Etienne Dumont lui adresse un jour ces vers :

> Vous pensez, vous riez : votre esprit jeune et frais
> Médite, amuse, instruit, s'épanouit en paix
> Et trompe le vieillard qui jamais ne repose.

[1] La relation qu'il a laissée de ce tour de lac durant l'été de 1823 est une des choses les plus vivantes qu'il ait écrites : « Lorsque nous nous approchions des villages ou des villes, tous les habitants couraient sur le rivage. S'ils avaient de petites barques à leur disposition, jeunes et vieux sautaient dedans pour s'approcher de ce prodigieux animal volant. Les enfants criaient : « Ah ! laissez-nous au moins toucher le bateau ! » Quelques villes nous accueillirent par des coups de canon. Nous y répondions. Nous arrivâmes à Ouchy le samedi vers les midi. Cent quatre personnes descendirent à terre. Ne trouvant pas de chambres dans les auberges, je pris en la compagnie d'une aimable famille de Genève une voiture jusqu'à Vevey où nous dormîmes tranquillement. C'est entre sept et huit heures que le lendemain notre bateau enchanteur vint nous prendre. Toute la rive jusqu'à la Tour était couverte de gens, il y en avait sur les terrasses, dans les jardins, aux fenêtres, et jusque sur les toits. Nous ne pouvions que difficilement nous livrer passage pour parvenir au port... A peine étions-nous à bord, qu'une compagnie de trente à quarante personnes, messieurs et dames, de la meilleure société de Vevey, se joignit à nous. Un second bateau suivait avec les musiciens de la ville, tous en beaux uniformes. Des centaines de petits canots nous entouraient. Nous quittâmes le port au milieu des chants, des cris de joie, des danses... Hauteville et Blonay, Montreux et Chillon disparurent bientôt comme des paysages de rêve. Nous nous dirigeâmes sur Villeneuve, près de l'embouchure du Rhône, puis nous longeâmes la côte romantique de la Savoie, recouverte de forêts de chataigniers jusqu'aux rochers de Meillerie. Je n'ai jamais vu de société plus animée que celle de notre bateau... La curiosité et la joie étaient inaltérables.... Regardez ici ! Voyez là-bas ! entendait-on. A chaque instant il y avait quelque chose de nouveau à voir. Des gens regardaient les machines dont le mouvement était à découvert. J'étais ravi de penser que, durant cette course rapide, personne ne se surmenait. Plus de rames ! plus de voiles ! Tout était jouissance. Cette frêle habitation était poussée par des forces magiques. » (*Briefe von Bonstetten an Matthisson, op. cit.*, p. 140, trad.).

Je crois voir l'oranger dans son palais d'hiver,
Chargé de ses fruits d'or, de son feuillage vert,
De sa fleur parfumée, émule de la rose [1].

Il suit avec un intérêt croissant les événements d'Europe. Il se passionne tantôt pour l'indépendance de la Grèce, tantôt pour la révolution de Juillet, tantôt pour les affaires de Russie [2]. Et surtout il travaille.

Dans presque chacune de ses lettres, il déclare : « Je ne laisse passer aucune heure favorable au travail sans en profiter [3]. La pensée est pour moi une nécessité...[4]. Je travaille de toutes mes forces [5]; quel dommage de mourir. Ce n'est qu'à présent, à présent seulement que j'aurais beaucoup à dire, et qu'on m'écouterait [6]. » Et, en effet, c'est bien de 1814 à 1832 qu'il publie la plupart de ses œuvres, et qu'il ébauche une quantité « d'essais ». Ecrivant à Stapfer, en 1827, il lui énumère une partie de ses ouvrages.

« J'ai, lui dit-il, un journal de mes voyages en Italie, surtout à Rome. Un voyage à Cervetti pour explorer Virgile, c'est comme la continuation de mon Latium. Un voyage en France fait en 1810 avec M. Pictet. Une douzaine d'autres traités, entre autres sur la grammaire, sur l'enseignement des langues, sur l'éducation, etc. Tous ces ouvrages sont plus ou moins achevés. Si j'avais eu des imprimeurs tout cela aurait paru... Je voudrais être assez fort pour vous aller voir à Paris et publier mes voyages à vos côtés [7]. »

Mais, de toutes ces œuvres, c'est à peine s'il en publia quelques fragments dans des journaux ou des revues [8]. Car, sitôt

[1] Lettre inédite à Fr. Brun. (Papiers O. Brun.) avril 1829.

[2] En 1831 Bonstetten avait même fait parvenir à l'empereur Nicolas Ier, par l'intermédiaire d'un prince Galitzin, un projet d'administration intitulé : *Sur ce qu'il y aurait à faire dans les Etats où une constitution n'est pas possible.* Voir Steinlen, p. 346. Steinlen avait dû lire une copie du manuscrit de Bonstetten, égarée maintenant.

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 55 (trad.).

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 247 (trad.).

[5] Lettre inédite de Bonstetten à Fr. Brun. (Papiers O. Brun.) 24 avril 1829 (trad.).

[6] *Prometheus, op. cit.*, p. 268 (trad.).

[7] Lettre à Stapfer, 30 mars 1827. (Papiers Stapfer.)

[8] Ses *Souvenirs de Hières* parurent en 1814 dans la « Bibliothèque bri-

qu'il s'agissait de trier et de classer des manuscrits, ou de leur faire une dernière toilette, Bonstetten était le plus emprunté des hommes. « J'aime faire des enfants, disait-il, mais je déteste de les emmailloter et soigner [1]. » Il avouait à Zschokke : « ...Je perds tout, mes papiers, mes manuscrits... et dès que je me mets à chercher, une sueur froide me coule le long du visage [2]. »

Vivant d'une vie tout intérieure, Bonstetten attachait peu d'importance aux nécessités matérielles. Sa distraction était devenue proverbiale. Souvent, il ne savait plus dans quelle chambre il se trouvait, ni si c'était le matin ou le soir. Ses clefs et son mouchoir étaient des objets introuvables. C'est à peine s'il se souvenait de s'être vêtu le matin. Un jour, en s'habillant, ses yeux s'étant portés sur sa correspondance avec Friederike Brun, il se plongea si complètement dans sa lecture, qu'il se retrouva, une heure après, les pieds nus, tenant à la main ses culottes qu'il n'avait pas encore mises. Et de Candolle, dans ses *Mémoires*, rapporte que la grande duchesse de Würtemberg arriva un matin chez lui, dans un état d'hilarité singulière [3] : « Elle sortait, dit-il, de chez ce bon M. de Bonstetten, qui, dans sa distraction de vieillard, l'avait reçue avec une absence de costume impossible à décrire. Bien des femmes se seraient scandalisées, elle n'avait vu que le côté bouffon. »

Bonstetten, depuis le mariage de son fils, habitait au grand Mézel [4]. Il écrivait à Fr. Brun : « Mon appartement est délicieux, je vois le Rhône et l'Arve, Plainpalais et les montagnes,

tannique », tome LVII, p. 358-382. Enfin, en 1826, dans le « Courrier du Léman » (Genève), il édita trois lettres sur son *Voyage dans le Midi de la France*. a) 10 juin, N° 2 ; b) 5 juillet, N° 12 ; c) 19 juillet, N° 13.

[1] Lettre à Stapfer, 31 août 1813. (Papiers Stapfer.)

[2] *Prometheus*, *op. cit.*, p. 237 (trad.).

[3] Auguste-Pyrame de Candolle : *Mémoires et Souvenirs*. Genève, Paris, Cherbuliez, 1862, p. 418.

[4] Actuellement le N° 12 du Grand-Mézel. Mme Edouard Favre a bien voulu nous transmettre les détails que nous communiquons ci-après : « Bonstetten devait occuper un vieil appartement au premier. On arrivait dans une anti-chambre assez sombre donnant sur la rue, puis, par un petit corridor, on se trouvait dans le salon, grande et belle pièce à quatre fenêtres (Bonstetten l'avait divisée en deux parties, dont l'une était sa bibliothèque) avec vue sur la Place-Neuve ; une des fenêtres était une porte donnant sur une galerie qui bordait la salle à manger et arrivait à un balcon rond, très original. »

j'entends le bruit de l'eau et je jouis du soleil couchant. J'ai trois jolies chambres fraîchement vernies. Le salon est orné de peintures, et l'autre pièce de gravures de Gmelin. Une petite galerie en bois est garnie de pots de fleurs et les oiseaux y volent en liberté [1]. » Et un peu plus tard : « Comment pourrais-je te décrire les beautés de ma demeure ? Sous mes fenêtres, j'ai une terrasse remplie de fleurs et de parfums, en dessous, de grands arbres abritent une des rues les plus mouvementées de Genève : je l'aperçois à travers les branches [2]. Mon logement est ce que je connais de plus joli au monde. C'est la plus belle vue de Genève. Au milieu de la ville, je n'entends que les oiseaux, le Rhône et les moulins [3]. » C'est là, dans cette maison du docteur Butini, « dont les marches avaient été usées par les pas de dix générations de patients », que Bonstetten vécut les heures les plus douces de sa vie, entre ses fleurs, ses oiseaux, son chat, et le ménage Chapuis, qui le servait avec le plus grand dévouement.

Charles-Victor n'avait pas perdu l'habitude de régler l'emploi de ses journées. Il se levait généralement tard, entre dix heures et midi. Mais comme il se réveillait à la pointe du jour, il avait coutume de lire et d'écrire dans son lit : « Jamais mes pensées ne sont plus claires que le matin, au réveil, alors que je suis couché et que je tiens les yeux fermés [4] », disait-il. Une fois debout, il s'installait ou dans sa bibliothèque ou sur sa longue galerie, et là, dans sa « nuée », il continuait à méditer. Ces heures de travail étaient sacrées. Son domestique avait la consigne de ne laisser entrer personne, et si Bonstetten faisait quelques infidélités à sa terrasse, ce n'était que pour aller entendre les cours de ses amis Sismondi, de Candolle ou Rossi :

« Trois fois par semaine, écrivait-il à Fr. Brun, j'assiste aux leçons de botanique de de Candolle. Là je trouve une quantité de jolies femmes, des lettrés, des lords, des princes, de la jeunesse. Rien n'est plus divertissant. De Candolle est un aimable

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 30 (trad.).
[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 36 (trad.).
[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 51 (trad.).
[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 263 (trad.).

savant, disert comme Aristote...[1]. Ah ! si tu pouvais entendre de Candolle sur la zoologie ! quel flot de paroles, c'est la voix même de la nature [2]. »

Et parlant de Rossi :

« Il nous fait un cours sur l'histoire de la Belgique. Sa manière de présenter les choses est si spéciale, que je ne puis la caractériser. Il s'exprime sobrement, fait peu de gestes et avec des moyens très simples il arrive à nous faire autant d'effet que Garrick ou Talma. Tous les historiens devraient venir l'entendre. Ses exposés de principes sont lumineux, il développe son sujet avec tant de clarté que chacun peut comprendre. Ses récits sont si vivants et tous les sentiments y sont rendus avec une telle intensité que chaque fait devient drame. Dans l'espace d'une heure, nous vivons les événements d'une dizaine d'années. L'illusion est si forte, qu'on est tout ahuri de se retrouver non pas dans les Flandres, mais à Genève...[3]. »

Après une matinée si bien remplie, Bonstetten s'en allait dans la campagne. Il sortait rarement en compagnie. Il aimait à se trouver seul avec la nature. C'était son amie fidèle, qui ne vieillissait pas, et qu'il retrouvait plus séduisante à chaque printemps. Le lac surtout continuait à l'attirer : « Hier, le lac était divinement beau. Mes yeux s'en sont enivrés [4]. De jour en jour je l'aime davantage [5]. » Il avait une joie d'enfant à l'apparition des premières fleurs et des premiers bourgeons. Il comparait les papillons à des primevères volantes, et il enviait les mouches dansant au soleil : « Hier — c'était à la fin de janvier — j'ai déjà vu une mouche près du lac. J'aurais aimé danser avec elle. Comme cela doit être amusant de planer ainsi dans les airs avec des âmes éthérées [6]. » Souvent, quand le temps était gris, il faisait des visites. Quelquefois il

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 117 (trad.).
En 1817, Bonstetten prit encore durant quelques mois des leçons d'anglais et de déclamation. Voir *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome II, p. 118.

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 238 (trad.).

[3] *Prometheus, op. cit.*, p. 308 (trad.).

[4] *Briefe von Bonstetten an Matthisson, op. cit.*, p. 154 (trad.).

[5] Lettre inédite à Fr. Brun, 9 août 1830 (trad.) (Papiers O. Brun.).

[6] Lettre inédite à Fr. Brun, p. 339 (trad.) (Papiers O. Brun.).

emportait l'une ou l'autre de ses œuvres inédites, et il en allait faire la lecture à quelques femmes aimables, à Albertine Necker ou à Mme Rilliet, à moins qu'il ne se rendît à la « Malmaison »,[1] chez Joséphine : « Mon premier et unique Aristarque, écrivait il à Stapfer en lui envoyant son *Homme du Midi*, à été l'impératrice Joséphine, qui a voulu tout lire, elle y a mis un intérêt charmant. Quelquefois j'étais en tête-à-tête avec elle, quelquefois j'étais obligé de lire à tout son cercle [2]. »

A cinq heures, il était rare qu'il ne fût rentré chez lui, où l'attendait son dîner qu'il prenait seul ou avec des amis : Simond, l'auteur des *Voyages en Suisse*, ou encore Etienne Dumont, que Bonstetten tenait pour l'homme le plus spirituel de Genève. La conversation brillante de ce dernier le disposait agréablement pour la soirée, qu'il consacrait à la vie de société. Jusqu'à quatre-vingt-six ans, il n'ira pas se coucher avant une ou deux heures du matin. Il assiste à des réceptions, à des concerts, à des bals. On le voit partout, chez les Pictet, chez les Constant [3], chez les Broglie à Coppet, chez Lucien Bonaparte à Versoix [4], chez le duc de Noailles [5], chez la duchesse de Clermont-Tonnerre [6]. « Il est une heure et je reviens d'un bal, dit-il, j'en suis tout bête [7]. » Jamais il n'a rencontré autant d'étrangers. Il écrit : « La moitié de l'Europe galope devant mes yeux...[8]. De ma vie je n'ai vu autant de gens que maintenant [9]. » Il se lie avec Mme Patterson, la première femme du

[1] C'est ainsi que Bonstetten appelait la résidence de Joséphine à Genève (actuellement « Chemin de l'Impératrice ».)

[2] Lettre à Stapfer, 22 décembre 1813. (Papiers Stapfer.)

[3] Lettre à Stapfer, 11 avril 1815. (Papiers Stapfer.)

Voir Edouard Chapuisat : *Propos du temps passé*. Genève, Kündig, 1917. Chronique de Charles de Constant, p. 151 et 163, avril 1815 : « M. de Bonstetten, qui est allé voir Lucien (Bonaparte) à Versoix, dit que c'est une sirène qui séduit ceux qui l'écoutent, mais notre ami ne fait pas comme Ulysse : il ouvre ses oreilles au lieu de les boucher, tant il aime le nouveau, le curieux en fait d'homme. »

[4] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 162.

[5] *Lettres à Mme Haller-Müsslin*, *op. cit.*, p. 205.

[6] *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, *op. cit.*, p. 162.

[7] Lettre inédite à Fr. Brun, octobre 1828. (Pap. O. Brun.)

[8] *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, *op. cit.*, p. 30.

[9] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 107.

roi Jérôme [1], avec la générale Caffarelli [2], qui admire sa philosophie, avec Mlle Rodde[3], avec laquelle il lit ses manuscrits. Il risque même de commencer une amitié avec Byron [4] qui, voyant en ce vieux « gentleman » un ami du poète Gray, lui prête une traduction des *Lettres de Matthisson* et l'invite à un repas, auquel Byron trouve, du reste, le moyen de ne pas assister[5].

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 185 et 237 et lettre à Stapfer, 15 avril 1823. (Papiers Stapfer.)

[2] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 179, 182, 186, et lettre à Stapfer, 21 novembre 1821. (Papiers Stapfer.)

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 343, 345.

[4] a) *Briefe von Bonstetten an Matthisson, op. cit.*, p. 29 et passim.

b) *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 104 et 106 et lettre à Stapfer, 9 octobre 1816. Bonstetten rencontra plusieurs fois Byron à Coppet et ailleurs. Il en fait son portrait à Matthisson : « Je ne puis comparer Byron à aucun être existant. Sa voix est une véritable musique et ses traits sont ceux d'un ange. Mais un petit satan habite en lui, un petit satan à moitié dévot qui se moque agréablement de toutes choses » p. 33. Et il écrit à Mme Brun : « Lord Byron est ici, il s'est informé de ma personne. Ne crois-tu pas que c'est le plus grand des poètes vivants ? Un monde de passion se lit autour de ses yeux, tu vois le « Corsaire » dans son regard, mais cependant il peut être doux, mélancolique et tendre. Ses beaux yeux reflètent le ciel orageux des tropiques » p. 105. Byron de son côté mande à son ami Rogers : « Vous rappelez-vous le livre que vous m'avez prêté, *Les lettres de Matthisson*, je l'ai toujours, et j'espère pouvoir vous le retourner. Eh bien! j'ai rencontré à Coppet et ailleurs le correspondant de Gray, Bonstetten, auquel j'ai prêté pour quelques jours la traduction des lettres de son ami, il se rappelle bien peu de choses de Gray. Il sait seulement qu'il était le plus mélancolique des poètes et un vrai gentleman. Bonstetten lui-même est un homme déjà vieux, vif et distingué. Il est très estimé de ses compatriotes, il est littérateur et jouit d'une excellente renommée. Lettre publiée dans : Thomas More, Esq. *The works of Lord Byron with his letters and Journals, and his life*, London, 1832, vol. III, p. 250, No 244.

[5] Voir Thomas Medwin, Esq., *Conversation of Lord Byron, noted during a residence with his lordship at Pisa, in the years* 1821 *and* 1822, London 1824, p. 15. „I knew very few of the Genevese. Hentsh was very civil to me; and I have a great respect for Sismondi. I was forced to return the civilities of one of their Professors by asking him, and an old gentleman (Byron avait oublié le nom de Bonstetten), a friend of Gray's, to dine with me. I had gone out to sail early in the morning, and the wind prevented me from returning in time for dinner. I understand that I offended them mortally. Polidori did the honours." Le professeur dont parle Byron n'était autre que Marc-Auguste Pictet. Voir aussi *The life, Writings, Opinions and Times of the Right Hon. George Gordon Noel Byron, Lord Byron*, etc. London, 1825, p. 305.

Bonstetten a aussi des jours de réception. Il écrit à son fils : « J'ai eu quelques mardis chez moi qui ont si bien réussi que j'en ai pris du rhume à force de chaleur et de monde...[1]. J'ai eu une soirée, tu aurais de la peine d'en réunir une telle à Paris[2]. » Et il annonce à Friederike : « Hier, j'ai eu une réception intime, bien que j'y aie convié sept princes et princesses[3]. » Son salon est l'un des plus cosmopolites de Genève : Pictet, Sismondi, Gosse[4], Chenevière[5], Butini, Huber-Saladin[6] s'y croisent avec lord Minto[7], Capo d'Istria[8], Salverte[9], le grand-duc et la grande-duchesse de Würtemberg[10], le baron de Voght[11], le prince Souzzo[12]. Il met tout le monde à l'aise, il encourage

[1] Lettre inédite de Bonstetten à son fils. (Pap. Reding.) S. d.

[2] Lettre inédite de Bonstetten à son fils. (Pap. Reding.) 11 décembre 1818.

[3] Lettre inédite de Bonstetten à Fr. Brun, 6 septembre 1829. (Pap. O. Brun, trad.)

[4] Henri-Albert Gosse (1753-1816). Pharmacien de Genève. Membre fondateur de la Société helvétique des sciences naturelles dont Bonstetten fit aussi partie. Cf. Mlle Danielle Plan : *Un Genevois d'autrefois*, H.-A. Gosse, tome XXXIX du « Bulletin de l'Institut national genevois ». Genève, Kündig, 1909.

[5] Jean-Jacques-Caton Chenevière (1783-1871), professeur de théologie à l'Académie de Genève, fut l'un des hôtes les plus assidus du Grand-Mézel. C'est lui qui recueillit les dernières paroles de Bonstetten. Le 18 janvier 1832, un quart d'heure après son départ, Charles-Victor fut frappé de paralysie.

[6] Huber-Saladin cite Bonstetten dans *Le Comte A. de Circourt*. Paris, Quentin, 1881, aux pages 25, 27, 29.

[7] Voir *Prometheus*, *op. cit.*, p. 265 et *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome II, p. 187 et passim.

[8] Voir *Prometheus*, *op. cit.*, p. 46, 163, 255, et *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome II, p. 276 et passim.

[9] Voir *Prometheus*, p. 297, et lettre à Stapfer, 17 septembre 1815.

[10] Bonstetten avait connu les Grands Ducs à Copenhague ; il les revit plus tard à Berne, à la « Mettle », où il fit un séjour de quelques semaines, puis à Mornex durant l'année 1821. Voir : a) *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, *op. cit.*, p. 28 et passim ; b) *Prometheus*, p. 139 ; c) *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, tome II, p. 187 et passim.

[11] Agronome danois que Bonstetten rencontra à Avignon en 1812. Quatre lettres de Voght à Bonstetten (Archives Reding).

[12] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, 164, 357 et *Prometheus*, p. 195 (trad.).

les timides, il a le secret de faire valoir l'esprit de chacun. « Les soirées chez moi sont toujours animées, dit-il, j'ai toujours soin de réunir des gens qui se conviennent et je mets le feu à la conversation jusqu'à ce que le salon soit tout en flammes [1]. » On aime à venir chez lui, Rossi sort de sa solitude pour assister à ses mardis [2], Galiffe-Pictet accourt le voir de sa propriété de Pessy [3], et de Candolle avoue qu'il raffole de sa « grâce » et de son « originalité » [4].

« Il fait centre et il fait cercle » [5] comme le dit si justement Ph. Monnier. Il n'est pas un personnage de tant soit peu d'importance qui, passant à Genève, ne vienne le voir : le roi Christian de Danemark [6], Talleyrand [7], Barante [8], l'archiduc Ferdinand [9], Chateaubriand [10], Casimir Delavigne[12], Delphine Gay [13]. Il reçoit des marques d'estime de presque toute l'Europe. Gœthe, qui l'apprécie hautement [14], s'informe de lui.

[1] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 270 (trad.).

[2] Huber : *M. Rossi, op. cit.*, p. 9.

[3] James-Augustin Galiffe (1777-1853). Cf. Quatorze lettres inédites de Bonstetten à Galiffe. (Bibl. de Genève ; dans « L'Album littéraire Galiffe. »)

[4] *Mémoires et Souvenirs de A.-P. de Candolle, op. cit.*, p. 403, 418, 419.

[5] Voir Ph. Monnier : *La Genève de Tœpfer, op. cit.*, p. 150.

[6] Cf. *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 179, 182, 224.

[7] Cf. *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 312.

[8] Cf. *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, p. 179, 194, et *Prometheus*, p. 291.

[9] Cf. *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 91.

[10] Cf. *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 321, *Prometheus*, p. 88, *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, p. 152.

[11] Cf. *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 321.

[12] Cf. *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.*, tome II, p. 320.

[13] Voir *Gœthe-Jahrbuch*. Edition de Weimar, tome XXIV, p. 106. Matthisson ayant été faire une visite à Gœthe, celui-ci lui exprima le regret de n'avoir pas rencontré Bonstetten : « Er wäre Dir so gern im Leben begegnet. » Lettre de Matthisson à Bonstetten, publiée par L. Bobé (Papiers O. Brun. Copenhague). Bonstetten écrivit à Gœthe, durant l'année 1825, en lui envoyant son *Homme du Nord*, œuvre de laquelle le « roi des poètes » disait grand bien. Consulter aussi *Briefe von Bonstetten an Matthisson, op. cit.*, p. 179 ; *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun, op. cit.* Tome II, p. 306 ; *Lettres inédites de Stapfer*, 5 janvier 1825 et Dr J. Fraenkel : *Der Schweizer Gœdeke*, article paru dans la « Neue Zürcher Zeitung », jeudi 13 novembre 1918.

Il lui envoie même ses amis Eckermann [1] et de Müller [2], qui ne peuvent assez admirer l'étendue de son savoir et la finesse de son esprit. Un écrivain suédois, de passage à Genève, de Beskow, lui consacre un long chapitre dans ses *Minnes Bilder* [3]. Brydges, un Anglais [4], le chante en vers et en prose. Enfin, il est nommé membre honoraire ou correspondant d'un grand nombre de sociétés savantes : de la « Société d'utilité publique de Zürich » [5], de « l'Académie des sciences de Copenhague [6], de la « Société des antiquaires du Nord » [7], de « l'Académie royale » de Lyon [8], de celle de Naples, etc...

[1] Consulter A. Bartels, *Eckermanns Gespräche*, Diederichs, 1918, Iena, tome II, p. 70, jeudi 25 novembre 1830. et Tewes : *Aus Gœthes Lebenskreise. J. P. Eckermanns Nachlass*, 1905, p. 105, 25 novembre 1830 : « Bonstetten ist ein Mann, fuhr ich fort, der von Voltaire und Rousseau herauf bis zu der Frau von Staël und Lord Byron mit aller Literatur des Jahrhunderts gelebt hat. Er besitzt eine grenzlose Erfahrung und eine besondere Gabe, die Eigenheiten verschiedener Personen durch die feinsten, schärfsten Andeutungen einem andern zu überliefern und anschaulich zu machen. »

[2] Cf. C. A. H. Burkhard, *Gœthes Unterhaltungen mit dem Kanzler Fr. von Müller*, Stuttgart, 1898, 2me édition, p. 199. Consulter aussi Kurt Wolff : *Briefe und Verse aus Gœthes Zeit*. Leipzig, Drugulin, 1910, p. 46 et 47 : Lettre de Bonstetten au chancelier de Müller, du 15 juin 1830.

[3] von Beskow (1796-1868) : *Minnes Bilder*. Stockholm, Norstedt u. Söner, 1866, tome II, p. 112 à 148. Voir aussi *Prometheus*, p. 142 et 143, et *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 334.

[4] Sir Samuel Egerton Brydges, baronet (1762-1837), habita Genève depuis 1818. Voir ses *Recollections* et *The lake of Geneva, a poem, moral and descriptive*, in seven books :

« First of thee, the friend
Of the great lyric bard whom first I lov'd,
And who still holds unchanged my adoration,
Of moral Gray ; — Bonstetten — in thine age
Who the vivacity of youth retainest !
Scholar, philosopher « of imagination
Compact » of multifarious knowledge pregnant ; »

[5] Voir *Prometheus*, p. 36.

[6] Consulter la lettre du 25 mai 1801 à Füssli. (Ms. Füssli. Série IV.)

[7] Voir « Lettres à Mme Haller-Müsslin », *op. cit.*, p. 197.

[8] Voici la lettre adressée à Bonstetten lors de sa nomination :

L'Académie royale
des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous annoncer que l'Académie de Lyon, dans sa séance d'hier, vous a placé au rang de ses associés. Pour vous peindre

Mais, ce à quoi Bonstetten est le plus sensible, c'est à l'amitié qu'on lui porte. Jamais il n'est rassasié d'affection, jamais il n'a senti davantage le besoin d'aimer et d'être aimé. Il est perpétuellement en quête d'amour. Il écrit à Friederike : « L'amour est pour tout le monde le baume universel, le philtre de vie [1]. » Il sait que, tant qu'il aimera, il ne vieillira pas. « On n'est vieux que lorsqu'on n'aime plus », dit-il [2]. Avec quelle reconnaissance il reçoit chaque témoignage de sympathie ! Comme il aime à raconter l'histoire de la petite Genevoise, qui s'est privée d'un bal, pour passer la soirée avec son « cher Bon » ! [3] et surtout, comme il accueille Anastasie de Clüstine [4], une jeune Russe, dont il devint presque amoureux. Il ne sait comment définir ce qu'il éprouve, c'est plus fort que l'amitié et ce n'est pas de l'amour, il s'écrie : « Un mot manque dans toutes les langues. C'est celui qui exprime l'affection entre l'homme et la femme, une chose intermédiaire

l'empressement que nous éprouvions à nous emparer de vous, je n'ai qu'un mot à vous dire : vous avez réuni l'unanimité des suffrages. C'est que pour rendre hommage à des talents distingués que relèvent encore toutes les qualités du cœur et la noblesse du caractère, il n'y a qu'une voix dans la compagnie qui s'honore maintenant de vous posséder. Favorisez-nous donc, Monsieur, par les fréquents envois de vos utiles (et) savantes productions. Je serai heureux et fier de les mettre sous les yeux de l'Académie ; car personne ne sentira plus vivement que moi le mérite des rapports qui vont s'établir entre nous.

Je suis avec respect votre très humble, très obéissant serviteur. Le secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.

Lyon, 7 mai 1828. (Papiers O. Brun).

Cf. *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 176.

[1] Lettre inédite à Fr. Brun, 23 juin 1830. (Papiers O. Brun)(trad.).

[2] Lettre inédite à Fr. Brun, 6 septembre 1829. (Papiers O. Brun)(trad.).

[3] *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, *op. cit.*, tome II, p. 105. (Papiers O. Brun.)

[4] Marie-Anatasie de Clüstine, née à Moscou en 1808, morte à Paris le 6 mars 1863. Elle était fille de Simon de Clüstine, officier supérieur dans l'armée russe, propriétaire du château de Troïtzkoïe, au gouvernement de Kalonga, et de la comtesse Vera Tolstoï (Cf. Bibl. de Genève. [Ms. Constant]. 54 lettres ou billets de Mme de Clüstine à Rosalie de Constant. [1828-1833], et surtout 26 lettres ou billets de la Comtesse Adolphe de Circourt, née Anastasie de Clüstine à Rosalie de Constant [1827-1831], où le nom de Bonstetten apparaît presque à chaque page).

entre l'amour et l'amitié, une union sublime de tout ce qui s'épanouit de plus beau dans notre cœur [1]. »

Anastasie a dix-neuf ans, elle parle cinq langues et en connaît les littératures [2], elle possède son Virgile mieux que son vieil ami et, surtout, elle est d'une simplicité charmante : « Jamais elle ne se pose en bas-bleu, écrit Bonstetten, elle a l'air d'ignorer son savoir [3]. » Et encore : « C'est une Staël par l'esprit et un ange par le cœur et la grâce. » [4] De son côté, Mlle de Clüstine, attirée par le tour d'esprit de Charles-Victor, lui voue bientôt une sorte de culte : « Son cœur sensible et affectueux le rend plus attachant que jamais, dira-t-elle, sa constance pour moi, me touche et me flatte, il a une force d'âme qui engourdit même ses souffrances physiques, auprès de lui on apprend à supporter cette vie et à en alléger le fardeau. » [5] Et Bonstetten, heureux de trouver en elle une âme compréhensive et aimante, lui déclare :

« Je suis vivement touché de votre amitié et des « bontés » de madame votre mère. Vous êtes de l'or dont on fait les amis, et voilà les cases vides de mon cœur où logeaient Müller, Matthisson ou Mme Brun [6], qui sont occupées par vous. Je compte sur vous comme sur eux, et vous attends avec les fleurs et les zéphirs, avec autant de foi que j'en ai au soleil... [7]. Savez-vous ce que j'avais en tête ou plutôt dans mon cœur ? C'est de faire un ouvrage pour vous et par vous. J'ai toujours cherché à développer ma pensée en la communiquant, mais je n'ai pas trouvé d'âme assez à l'unisson avec la mienne pour y faire passer mes idées, afin de les voir en dehors de moi dans le miroir d'une autre âme. Vous êtes la personne qui me comprendrait, et si nous sommes longtemps ensemble, je ferai avec vous un cours de ma philosophie que je donnerai en

[1] Lettre inédite à Fr. Brun, 23 juin 1830. (Papiers O. Brun.)

[2] Lettre à Stapfer, 24 février 1829. (Papiers O. Brun.)

[3] Lettre inédite à Fr. Brun, 20 novembre 1829. (Papiers O. Brun.)

[4] Lettre inédite à Fr. Brun, 24 septembre 1830. (Papiers O. Brun.)

[5] Lettre inédite d'Anastasie de Clüstine à Charles de Constant. [Ms. Constant. Bibl. de Genève.] Genève 12 août 1830.

[6] Mme Brun ne mourut qu'en 1835. Sainte-Beuve a dû mal déchiffrer l'écriture de Bonstetten. Il doit plutôt s'agir de Mme de Staël.

[7] Lettre citée par Sainte-Beuve, *op. cit.*, p. 473. Ami de la comtesse de Circourt, il avait pu prendre connaissance de sa correspondance avec Bonstetten.

public. Cela nous rapprochera davantage, et je crois que vous me comprendrez mieux que personne [1]. »

A quelque temps de là, Anastasie épouse le comte de Circourt, et le projet de philosopher ensemble doit être abandonné [2].

Mais Bonstetten avait déjà remplacé la comtesse. Peu de mois avant cet événement, il écrivait à Fr. Brun : « Une charmante enfant vient de me tomber du ciel. Elle a été deux ans à la cour de Weimar et dix-huit mois à celle de Russie [3]. » Affectueuse, intelligente, gaie, et surtout d'un admirable dévouement, Mlle Espérance Sylvestre est la dernière affection de Bonstetten [4]. Elle est auprès de lui jusqu'à sa mort, le soignant, annotant ses manuscrits, lui faisant la lecture.

[1] Lettre citée par Sainte-Beuve, p. 475. Il nous a été impossible, malgré de patientes recherches, de découvrir la correspondance inédite entre Bonstetten et Mme la comtesse de Circourt.

[2] Le comte Adolphe de Circourt (1800-1879) (voir HUBER-SALADIN : *Le comte de Circourt, son temps, ses écrits, op. cit.* ; G. BOURGIN : *A. de Circourt, souvenirs d'une mission à Berlin en* 1848, 2 vol., 1908-1909, Paris, Picard), épousa Anastasie de Clüstine vers la fin de l'année 1830. Le mariage eut lieu à Berne. Dès 1836, les de Circourt s'installèrent à Paris, où la comtesse tint un salon libéral et diplomatique. Elle y reçut Cavour en 1837, lors de son premier séjour à Paris, et devint pour lui un guide et un soutien précieux. Voir à ce sujet NIGRA : *Le comte de Cavour et la comtesse de Circourt.* Lettres inédites. Turin, Roux, 1894. Elle se lia intimément avec la duchesse Colonna, née d'Affry « Marcello » et avec Mme Swetchine. A l'exemple de celle-ci elle se convertit au catholicisme en 1843. La philosophie de Bonstetten avait été bien vite oubliée ! Voir un article publié dans la « Bibl. universelle », en 1829, intitulé : *Lettre sur l'état actuel de la littérature russe.* Ces pages, non signées, sont de Mlle de Clüstine, qui les avait adressées à de Candolle. Consulter « Lettre inédite à Fr. Brun », 20 novembre 1829. Voir encore trois autres écrits anonymes parus dans la « Bibl. universelle » : a) *Georges Miloslawsky*, 1831 ; b) *Relation d'une course à Bénévent et Amalfi*, 1832 ; c) *Relation de quelques excursions dans le royaume de Naples*, 1832.

[3] Lettre inédite à Fr. Brun, 16 janvier 1830. (Papiers O. Brun.)

[4] Espérance Sylvestre, née à Genève en 1790, morte dans cette même ville en 1842. Elle vécut quelques années à la cour de Weimar, où elle fit l'éducation de la princesse Augusta, qui, par son mariage avec Guillaume Ier, devint impératrice d'Allemagne (1811-1890) et de la princesse Marie, qui épousa un grand-duc russe. Habituée à la vie de cour, elle était d'un abord charmant et « toute brillante de souvenirs ». (Voir lettre de Bonstetten au chancelier de Müller, *op. cit.*)

C'est elle qui met en ordre une grande partie de sa correspondance [1], et qui l'aide à accomplir son ultime désir, la rédaction de ses *Souvenirs :* installé sur sa galerie, au milieu des fleurs et des oiseaux, le vieux Bonstetten dictait ses Mémoires [2], à celle qu'il appelait du joli nom de « Speranza ».

Dans sa quatre-vingt-sixième année, il écrivait à Friederike : « L'amitié et spécialement l'amitié des femmes a été et est encore le soutien de ma vie [3]. » Et, presque à la veille de mourir, il lui exprimait ainsi tout ce qu'avait été pour lui l'éternel féminin : « Vous êtes, vous les femmes, le véritable ornement de la vie, vous êtes délicates comme les fleurs. Votre amour est l'exhalaison odorante qui forme l'atmosphère céleste dans laquelle nous respirons et nous vivons [4]. »

C'est au commencement de l'année 1832, le 3 février au matin, que Bonstetten s'éteignit, non pas doucement comme sa vieillesse le faisait prévoir, mais après une longue agonie de seize jours, qui le priva de la parole. Atteint depuis le 18 janvier d'une paralysie partielle, il ne put exprimer que par gestes ses dernières pensées. Ses enfants et Mlle Sylvestre assistèrent, impuissants, à sa maladie. Lui-même ne se fit pas d'illusion sur son état, il savait que le moment était arrivé de la « suprême métamorphose ». Il avait dit : « Il faut bien quand on est homme apprendre à mourir [5]. »

Bonstetten s'en allait sans avoir la tristesse de connaître le crépuscule de la vie. La déchéance de la vieillesse physique et intellectuelle lui avait été épargnée. Il n'avait atteint un si grand âge, semblait-il, que pour parvenir à ce degré de beauté morale et à cette sérénité d'âme qui rendaient son commerce si bienfaisant.

Les regrets qu'il laissait étaient sincères. Il avait passé sa vie à aimer, et on le lui rendait. La comtesse de Circourt, alors à Pise, écrivait au bon Zschokke : « Personne ne remplacera

[1] Toutes les lettres de Bonstetten qui sont en la possession de M. Fred. Dominicé ont été conservées par Mlle Sylvestre, sa grand'tante.

[2] Les *Souvenirs* de Bonstetten parurent quelques mois avant sa mort. Ils ne sont que l'ébauche d'une œuvre de plus grande envergure.

[3] Lettre inédite à Fr. Brun, 6 mars 1831. (Papiers O. Brun.)

[4] Lettre inédite à Fr. Brun, 20 mars 1831. (Papiers O. Brun.)

[5] Lettre à Mme Haller-Müsslin, *op.* 228.

l'ami que nous venons tous les deux de perdre... Ecrivez-moi un petit mot de consolation. Bonstetten reste un des plus jolis souvenirs de ma jeunesse. La différence d'âge qui nous séparait mettait quelque chose de sacré dans l'échange de nos idées et de nos sentiments. Combien j'ai aimé cet homme ! Chacune des pensées qu'il m'inspire se transforme en larmes [1]. » Et Mlle Sylvestre, à son tour, racontant à Zschokke les derniers moments de Charles-Victor, lui disait : « Depuis cet ins-instant (l'instant de sa mort), un manteau de plomb enveloppe mon cœur qui n'éprouve quelque consolation qu'en parlant de lui à des amis, tel vous, mon cher monsieur [2]. » Enfin, de Candolle, au nom de Genève, dans un « Rapport sur l'instruction publique », après avoir rendu hommage en termes chaleureux à l'homme de bien qu'il avait été terminait par ces mots :

« Rien ne pourra nous rendre cette bienveillance continue, cette gaieté touchante de la vieillesse, cette poésie d'une imagination toujours fraîche et variée, cette urbanité du XVIIIe siècle, assaisonnée par la philosophie du XIXe. » [3]

Ces quelques paroles d'êtres aimés valaient la plus belle oraison funèbre.

Le corps de Bonstetten fut transporté à Valeyres, dans ce Valeyres où il était venu si souvent reprendre courage, et où la nature lui semblait plus consolante qu'ailleurs.

Sa tombe [4], toute simple, placée en face du paysage qu'il avait si souvent décrit et admiré, est recouverte d'un grand lierre, dont les feuilles, toujours vertes, semblent être le symbole de l'éternelle jeunesse de Bonstetten.

[1] *Prometheus*, p. 9 de l'introduction (trad.).

[2] *Prometheus*, p. 327. Voir la lettre que Mlle Sylvestre adressa à Zschokke lors de la mort de Bonstetten.

[3] Aug. Pyrame de Candolle : *Rapport sur l'instruction publique de Genève* (Cherbuliez), 1832, p. 27-30.

[4] Epitaphe de Bonstetten :

« Ci gît la dépouille mortelle de Charles-Victor, Baron de Bonstetten. Né à Berne le 5 *(sic)* septembre 1745, mort à Genève le 3 février 1832. — Membre de plusieurs Académies savantes et du Gouvernement de Berne jusqu'à la chute de cette République en 1798. — Lié avec toutes les célébrités de son siècle, dont il fut lui-même l'ornement par son esprit brillant et vif, délivré de ses liens terrestres, (il) a pris un vol rapide vers sa céleste patrie. »



BARON DE BONSTETTEN

CONCLUSION

L'étude que nous avons entreprise sur Bonstetten serait incomplète, si nous ne nous efforcions de dégager les circonstances essentielles qui présidèrent à la formation de son esprit, et si nous ne cherchions à caractériser ce que furent l'homme et l'œuvre.

* * *

Trois faits semblent avoir déterminé plus spécialement Bonstetten : son origine bernoise et patricienne, sa culture mi-latine, mi-germanique, sa vie enfin qui, chevauchant sur deux siècles, lui donne le caractère d'un homme de transition. Comment ces diverses circonstances l'ont-elles marqué de leur empreinte, comment, au cours des années, grâce aux nombreuses influences subies, sa personnalité en a-t-elle été modifiée ? C'est ce qu'un bref résumé de sa vie ne saurait manquer de préciser.

Charles-Victor de Bonstetten naît à la fin de la première moitié du dix-huitième siècle. Son enfance s'écoule presque tout entière à Berne, centre d'une des plus puissantes Républiques à « patriciat » des pays confédérés. Il grandit dans un milieu de magistrats, où le respect de la tradition tient lieu de sentiment, et où l'éducation opprimante qu'il reçoit provoque en lui — et cela dès ses premières années — un désir violent d'indépendance.

Le séjour qu'il fait à Yverdon, de quinze à dix-sept ans, amène une transformation complète dans sa vie. Le pays romand dans lequel il est transporté, l'atmosphère plus légère qu'il y respire, l'affection dont il se sent entouré, produisent en lui un véritable épanouissement. Il est saisi d'une fièvre de tout savoir, de tout comprendre, il veut pénétrer le sens des choses, il est impatient de penser par lui-même.

C'est à Genève, cependant, que se placent les années décisives de sa jeunesse. Il y arrive au moment où la petite cité est divisée par « l'affaire Rousseau » : cette effervescence politique, jointe à l'activité qui s'y déploie pour les lettres et les sciences, l'impressionne vivement. Dès les premières semaines, il prétend tout connaître, au risque de ne plus voir très clair en lui-même. Il étudie, sans beaucoup de méthode, le latin, le français, la philosophie, le droit, l'histoire ; il se mêle aux affaires publiques ; il prend parti tantôt pour les adeptes du « Contrat Social », tantôt pour ses détracteurs ; il voit les sociétés les plus diverses : il fréquente les salons des « gens du haut », il fréquente aussi Cramer et Abauzit, Voltaire et Bonnet. C'est sous l'influence de ce dernier qu'il parvient enfin à mettre un peu d'ordre dans ses idées, et, la discipline intellectuelle à laquelle le soumet le savant de Genthod, le marquera d'une empreinte indélébile : par son exemple, il concevra la beauté d'une vie consacrée entièrement à l'étude et au bien de son pays.

Mais l'éducation de Charles-Victor n'est point terminée Les voyages qu'il entreprend à travers la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Italie contribuent, pour une part au moins aussi grande, à son développement intellectuel et moral. Son esprit toujours en éveil lui permet d'amasser un nombre infini de connaissances. Il butine ça et là, faisant son profit de tout ce qu'il voit et entend, car, bien qu'il possède, imparfaitement encore, l'allemand et le français, il semble prédestiné par ses origines suisses à saisir, sans efforts, le génie des races germaniques et latines. Qu'il soit à Cambridge, où il partage la vie solitaire du poète Gray, ou à Paris dans un cercle brillant d'encyclopédistes, toujours et partout, il a le don de s'adapter à la façon de penser et de sentir des milieux qu'il traverse. Mais qu'on ne s'y trompe point, cette faculté d'assimilation ne tue

pas en lui le sens critique, et rien de plus personnel que ses observations sur les mœurs, les coutumes et les institutions politiques des contrées qu'il parcourt.

Ces années de voyage sont cependant assombries par une crise de « mal du siècle », qui s'est déclarée peu après son départ de Genève. Il a rêvé, en effet, d'une vie toute consacrée aux lettres et à la philosophie, d'une vie qui l'éloignerait de sa ville natale qu'il sait hostile à toute idée libérale comme à toute manifestation intellectuelle, mais il n'a trouvé qu'incompréhension, qu'indifférence, et, de désespoir, il a voulu mourir.

Il mettra huit ans pour accepter l'inévitable, et s'il parvient à vaincre la répulsion que lui inspire Berne et à y devenir Conseiller, s'il finit par dominer sa détresse morale, il le devra à l'amitié de Müller, il le devra aussi à la « Société Helvétique ». Par elle, il prend soudain conscience du réveil national qui se prépare en Suisse, et des grandes réformes sociales, politiques et pédagogiques qu'il suscite. Il ne se sent plus un isolé. Toute une pléïade de jeunes patriotes ont les mêmes aspirations que lui. Ils veulent tous secouer l'inertie dans laquelle se complaisent les gouvernements, dont ils admirent par ailleurs la solidité et la puissance d'organisation. Tous sont doués — et ce trait est bien suisse — d'un sens éminemment pratique : ils ne se perdent point dans les utopies, ils vont à l'action. Müller écrit une histoire suisse, Füssli fonde un périodique littéraire et scientifique, Pestalozzi, et plus tard Fellenberg, créent des écoles nouvelles. Bonstetten, lui-même, ne reste pas en arrière, il se préoccupera activement de l'éducation à Berne et composera ses *Patriciens*.

Du reste, les vingt-trois années durant lesquelles il fait partie du gouvernement bernois accentueront encore cette disposition, et donneront une tendance nettement utilitaire à son activité d'homme politique. Mais il y a plus, ses fonctions administratives le lient indissolublement à son pays, car, par elles, il se trouve mêlé aux événements politiques qui le troublent. Soit dans son bailliage de Nyon, où il subit les contrecoups de la Révolution française, soit à Berne, où il assiste à la chute du vieux gouvernement, il ne cesse de travailler pour ce qu'il croit être le bien de sa patrie. Ce bien, comme

les aristocrates de la vieille France, il le voit dans une constitution plus libérale, dans un gouvernement plus éclairé, et, si lors de la catastrophe de 1798, il abandonne la carrière de magistrat et quitte la Suisse, ce n'est point par manque de patriotisme, mais bien parce qu'il est las, découragé, et que tout effort lui paraît inutile.

Cette date de 1798 est un point capital dans sa destinée. Elle est comme une pierre milliaire placée au centre de son activité. Elle marque le terme de ses fonctions d'homme d'Etat et le point de départ de sa carrière d'écrivain. En effet, à partir de cette époque, sa vie subit un profond changement, délivré de toute mission politique, affranchi des tracasseries de Berne, libre de résider où bon lui semble, il entre dans une période plus calme, plus sereine, qui lui permet de se consacrer enfin à l'étude, et, du coup, il se sent devenir un autre homme. Il paraît aller à la découverte de mondes nouveaux, de pays inexplorés. Il veut rattraper le temps perdu, il veut jouir, jouir de la société, jouir de ses amis, jouir de la nature, jouir de ce qu'il écrit. Jamais il n'a été si curieux de tout savoir, jamais il n'a été plus désireux de se mêler à toutes les nations, jamais il semble n'avoir été plus cosmopolite. Nous le trouvons en Danemark, où il passe trois ans auprès de son amie Brun, à Paris, en Italie, enfin à Genève, où il s'établit définitivement, et où il devient le centre de la société européenne de cette ville.

Et cependant, à aucune autre époque de sa vie il n'a été plus Suisse qu'alors, Suisse dans sa manière de concevoir la littérature comme moyen d'action, Suisse dans son sentiment de la nature, Suisse par le choix qu'il est obligé de faire entre les deux langues qui sont devenues siennes : vrai drame intellectuel, dans lequel la culture française finit par triompher, Suisse enfin, par l'intérêt constant qu'il porte aux choses de son pays et par ses amitiés avec Füssli, Stapfer et Zschokke,

Cet accord entre les tendances les plus diverses de son esprit, la tranquillité d'âme qui en résulte, l'atmosphère de paix et d'harmonie qu'il sait faire naître autour de sa personne, tout ce travail qui s'accomplit en lui-même, semble bien être l'événement le plus considérable de ses trente dernières années. Peu d'hommes parviennent à se créer une vieillesse aussi heureuse ! Entouré de sympathie et d'estime, apprécié des

femmes, il assiste, en spectateur intéressé, à l'écoulement incessant de la vie, les yeux fixés sur les générations qui montent, attendant l'avenir avec confiance.

* * *

L'existence de Bonstetten, telle qu'elle se présente à nous dans son ensemble, apparaît bien plutôt comme le résultat des influences multiples qu'il a subies et des événements auxquels il a pris part, que l'œuvre de sa volonté propre. Et cette constatation nous oblige à nous arrêter un instant à la personne morale de Charles-Victor, afin d'en fixer les traits les plus caractéristiques.

Bonstetten n'est pas un fort, il n'est pas taillé pour la lutte, ce n'est pas un combattif. Il lui manque la puissance, l'énergie, le souffle, l'envergure. Il lui manque aussi la capacité de se livrer à un long effort. C'est un impulsif : vite découragé, il ne peut vivre et produire que dans un milieu qui corresponde à ses aspirations. Telle une plante de serre, il a besoin qu'on veille sur lui, qu'on l'entoure, qu'on écarte de son chemin tout ennui, tout choc. Rien ne lui semble plus délectable que d'être comblé d'attentions et choyé : sa vie se passe à aimer, mais surtout à se laisser aimer. Car, malgré ses tendances altruistes et humanitaires, il est égoïste, il est incapable de vrai dévouement, de sacrifice : il ignore le don de soi. Sa préoccupation essentielle, c'est lui-même, il veut profiter de la vie, en épuiser toutes les possibilités de bonheur. Il est un virtuose de l'existence, et son désir de se connaître tout entier, de pénétrer plus avant dans son âme, son optimisme à l'égard de la vieillesse, sa foi en l'immortalité, sa croyance en un Dieu organisateur, tout cela lui est nécessaire pour avoir la félicité ici-bas.

Mais cependant, si Bonstetten ne conçoit point héroïquement la vie, si elle n'est pas pour lui la grande aventure qui façonne l'être humain par la lutte et la souffrance, s'il ne la considère pas avec tout le sérieux, la gravité, la profondeur qu'elle comporte, il ne cesse de l'orienter vers un idéal de beauté morale. Tout ce qu'il y a en lui d'enthousiasme, d'ardeur, de générosité, il l'emploie à stimuler ses contemporains, qu'il

veut entraîner vers un mieux intellectuel et social. En effet, sans être un homme d'action, Bonstetten provoque le mouvement, le progrès, la vie, et ce but, il le poursuit soit dans sa carrière de magistrat, soit dans sa carrière d'écrivain.

* * *

Car Bonstetten laisse une œuvre. Oeuvre complexe, œuvre touffue, appartenant à deux littératures, et qui est en quelque sorte la projection de sa vie et des milieux qu'il a traversés. On y retrouve les mêmes tendances pratiques et utilitaires, qui corrigent ce qu'il y a en lui d'un peu dilettante et d'un peu frivole; on y retrouve son indépendance de jugement, qui se traduit par une appréciation neuve et souvent inattendue des faits; on y retrouve l'aristocrate qui ne se pique de rien, et qui pourtant saisit toutes choses; on y retrouve enfin le Suisse et le cosmopolite.

La partie allemande de cette œuvre, qui comprend les ouvrages composés avant sa résidence à Genève, et dont la plupart ne sont encore que des « essais », nous intéresse surtout à titre documentaire. Nous voyons, en effet, que dès ses premières années de vie politique, il réussit à se réserver quelques heures pour l'étude, et que sa plus agréable distraction sera celle d'écrire. Il hésite encore dans le choix de la langue qu'il veut adopter et, après avoir rédigé ses *Lettres sur une Contrée pastorale* et ses *Idylles* en français, il se décide, sous l'influence de Müller, de Matthisson et de Mme Brun, à se servir de l'allemand. Sans se révéler écrivain de race, il a déjà une sensibilité très subtile à l'égard de la nature, et sa faculté d'observer les hommes et leurs mœurs annonce le psychologue.

Quant à son œuvre française, qu'il compose entièrement entre soixante et quatre-vingts ans, elle mérite toute notre attention. Sans vouloir prétendre que Bonstetten, durant cette période de vingt années, ait créé des chefs-d'œuvre, il nous semble qu'on n'a pas rendu suffisamment justice à certains de se ses ouvrages, et qu'il n'occupe point encore la place à laquelle il a droit, ni dans la littérature de son pays, ni dans la littérature française. Car, bien que tous ses écrits ne soient pas de valeur égale, et que beaucoup d'entre eux manquent de com-

position et d'idée directrice, il ne faut pas oublier que deux de ses livres : *Le Latium* et *L'Homme du Midi et l'Homme du Nord*, sans omettre les quelques pages suggestives de la préface de *La Scandinavie et les Alpes*, sont non seulement les ouvrages d'un styliste, d'un artiste, auquel l'éducation latine a appris le respect et le culte de la forme, la sonorité des mots, le rythme et la beauté plastique de la phrase, mais encore ceux d'un esprit européen qui, sans effort, s'est assimilé le génie des races méridionales et septentrionales. Or, à ce titre seul, Bonstetten, bien qu'inférieur à son amie de Staël, ne doit pas être négligé. Il complète son œuvre, il l'accentue, il la souligne. Comme elle, il a contribué à la diffusion des grands courants d'idées de la fin du XVIIIe siècle, comme elle, il a éveillé l'intérêt et la sympathie des nations les unes pour les autres, comme elle, enfin, il a préparé le chemin au renouvellement de la critique française.

Nous manquerions gravement à l'œuvre de Charles-Victor, si nous ne disions quelques mots de sa correspondance, imprimée en partie, et dont nous nous sommes si abondamment servie au cours de cette étude. Sans elle, et sans ses *Souvenirs* il nous aurait été difficile, voire impossible, de reconstituer non pas uniquement sa vie, mais bien surtout son caractère. Car Bonstetten est trop primesautier pour ne pas se livrer entièrement dans ses lettres : jeune et ardent avec Müller, spirituel avec Matthisson, sentimental avec Friederike Brun, patriote avec ses amis Füssli, Stapfer et Zschokke, il nous fait assister véritablement à l'élaboration de son âme. Mais il y a plus, cette correspondance qui s'adresse aux tempéraments les plus divers et aux nationalités les plus variées, qui traite d'événements publics et d'événements privés, qui contient des jugements d'une perspicacité rare sur certaines questions politiques, économiques ou sociales, est d'un intérêt de tout premier ordre pour l'époque qui précède et celle qui suit la Révolution. Il est à souhaiter qu'elle soit publiée intégralement, car peu d'hommes ont eu la possibilité d'assister à un développement aussi long de l'histoire, peu d'hommes sont entrés en relation avec un si grand nombre de personnalités européennes.

En résumé, Bonstetten se présente à nous comme l'une des

figures les plus captivantes et les plus sympathiques qui soient. Sans être une individualité qui s'impose, il intéresse et attire. Il aide surtout à comprendre les années d'angoisse et de luttes de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe. En effet, mieux qu'un homme de génie, qui dépasse et domine son temps, il reflète avec une fidélité absolue toutes les aspirations, tous les découragements, toutes les incertitudes, tous les espoirs de ses contemporains, et plus particulièrement de ses compatriotes. Car, ne n'oublions point, si Bonstetten a pu être ce qu'il a été, s'il a servi de lien entre les pays latins et germaniques, s'il est parvenu à concilier en lui ces deux génies sans être un déraciné, c'est qu'il avait de fortes attaches qui le retenaient au sol natal, à ce sol suisse, auquel il n'avait jamais cessé d'appartenir, et dont il exprime si complètement l'âme.

APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE

I. ŒUVRES IMPRIMÉES

1781. a) *Briefe über ein schweizerisches Hirtenland nebst der Geschichte dieser Hirtenvölker.*

Lettres parues dans le « Mercure allemand » de Wieland (Weimar); traduites et publiées par Jean de Müller, auteur de l'*Histoire suisse.* Mai, p. 97 à 114, 3 lettres (sans nom d'auteur); juin, p. 185 à 203, 3 lettres ; juillet, p. 38 à 54, 4 lettres ; août, p. 123 à 140, 3 lettres ; septembre, p. 241 à 253, 2 lettres.

b) *Auszug dieser Briefe von B...i* (pasteur Bansi) *im Sammler für Bünden.* Coire, Band III, p. 307-313.

[7me et 8me lettre sans nom d'auteur.]

1782. *Briefe über..... suivi d'un discours prononcé dans l'assemblée d'un peuple pasteur des Alpes du canton de Berne par un membre du Conseil souverain de cette ville.*

Bâle, Carl A. Serini, in-8o. 135 p. (lettres) ; 12 p. (discours) (Réédité en 1793.) [Sans nom d'auteur.]

1784. *Rede beim Abschied von den deutschen Bewohnern der Landschaft Saanen gehalten den 31. August 1779.* Von dem Verfasser der vortrefflichen *Briefe über....*

Discours paru dans le « Musée Suisse » de Zürich, No d'août, bei Orell, Gessner, Füssli et Cie, p. 163-168. — (Réédité dans les *Schriften.* Hg. von Matthisson 2me éd., 1824, No VIII.)

1784. *Der Blumenstrauss* (poème en prose).

Paru dans le « Musée Suisse » de Zürich, No de décembre, p. 575-576. [Signé]. — (Réédité dans les *Schriften* en 1793 et 1824, sous le titre d'*Idylle*, No II.)

1785. *Fortsetzung der anfänglich im deutschen Merkur und seither besonders abgedruckten Briefe über ein schweizerisches Hirtenland.*

Lettre parue dans le « Musée Suisse » de Zürich, N° de janvier p. 600 à 607. — (Réédité plus tard dans les *Schriften* en 1793 et 1824 et intercalé entre la 13me et 15me lettre.)

1785. *Gespräch zwischen einem Pfarrer u. einem Reisenden über die freie Ausfuhr der Butter.*

Paru dans le « Musée Suisse » de Zürich, N° de janvier, p. 608 à 617 [article non signé]. — (Réédité dans les *Schriften*, 2me édition de 1824, N° 7.)

1785. *Rede bei der Installation des Herrn Landvogt Tscharner zu Wiflisburg* (Avenches) aus der französischen Handschrift übersetzt (écrit en 1782).

Discours paru dans le « Musée Suisse » de Zürich, N° de février, p. 673-688. — (Réédité dans les *Schriften*, 2me édition, 1824, N° 9.)

1785. *Ueber die Erziehung der Patrizier Familie von Bern.*

Paru dans le « Musée Suisse » de Zürich, N° d'avril, p. 907-954 ; N° de mai, p. 961-1004. — (Réédité en 1786, à Zürich. La première partie a été rééditée en 1801 dans les *Neue Schriften*, tome IV, p. 229-318.)

1785. *Der Frühling* (poème en prose).

Paru dans le « Musée Suisse » de Zurich, N° de juin, p. 1147-1150 [signé]. — (Réédité dans les *Schriften*, édition de 1793 et de 1824, sous le titre d'*Idylle*, N° I.)

1786. *Welchen Einfluss auf die Wissenschaften hat das oekonomische System der europäischen Nationen in Erziehungsanstalten gehabt?*

Paru dans le « Musée Suisse » de Zürich, N° d'août, p. 1-32. [Signé C. v. B.]

1786. *Bemerkungen über die Erziehungsanstalten zu Bern in verschiedenen Jahrhunderten.*

Article paru dans le « Musée Suisse » de Zürich, N° d'octobre, p. 337-372. [Non signé.]

1786. *Ankundigung eines patriotischen Preises.*

Article paru dans le « Musée Suisse », Brachmonat, p. 65-76.

1786. *Daphnis und Alcidor* (poème en prose).

Paru dans le « Musée Suisse » de Zürich, N° de juin, p. 81-84. [Signé.] — Réédité dans les *Schriften*, éditions de 1793 et de 1824, sous le titre d'*Idylles*, n° III.)

1786. *Fragment einer Reise durch das Bisthum Basel u. die Gebirge v. Neufchatel*, écrit en 1783.

Paru en 1786 dans le « Helvetischer Kalender », Zürich. Tome VII, p. 1-24. (Sans nom d'auteur.) — (Réédité dans les *Schriften*, éditions de 1793 et de 1824, N° 2. Réédité dans « Archiv kleiner zerstreuter Reisen durch merkwürdige Gegenden der Schweiz », St. Gallen, in der Huberschen Buchhandlung, in-8°, 1796, sous le titre : *Bruchstücke einer Reise durch das Bisthum Basel u. die Gebirge v. Neufchatel*, p. 107-131.) [Avec nom d'auteur.]

1786. *Ueber die Erziehung.....*

Zürich, Orell, Gessner, Füssli et Cie. Deux parties, avec un avant-propos.

1787. *Gedanken über die Unsterblichkeit der Seele.*

(Réédité dans les *Schriften*, éditions de 1793 et de 1824, N° 4.)

1788. *Der Einsiedler.*

(Réédité dans les *Schriften*, éditions de 1793 et de 1824.)

1788. *Lettre de M. de Bonstetten*, Seigneur baillif de Nyon aux auteurs du « Journal ».

Parue dans le « Journal de Lausanne » du 18 octobre, N° 42, p. 166-168.

1789. *Brief über die Viehseuche.*

Lettre parue dans le « Musée Suisse » de Zürich, N° de mars, p. 231-236. (Titre complet : Schreiben des Herrn v. Bonstetten, regierenden Landvogts zu Nyon, an die Herren Verfasser des Lausanner Journals über die Viehseuche.)

1792. *Discours sur les délateurs* prononcé à Bonmont en 1792.

Brochure de 16 pages, sans nom d'éditeur.

1793. *Schriften von K.-V. von Bonstetten*, herausgegeben von Fr. von Matthisson. Zürich, Orell, Gessner, Füssli, 341 pages. (Contenu : *a*) Briefe über... ; *b*) Fragmente des Tagebuchs einer Reise durch das Bisthum Basel... ; *c*) Der Einsiedler ; *d*) Ueber Tod und Unsterblichkeit ; *e*) Ein Spaziergang ; *f*) Idyllen.) — (Ouvrage réédité en 1824.)

1793. *Briefe über...* nebst der Geschichte dieser Hirtenvölker.

Bern, bei der typographischen Gesellschaft. (Signé Carl von Bonstetten, Landvogt zu Nyon. Les lettres sont suivies du discours en français, prononcé dans l'Assemblée d'un peuple pasteur des Alpes etc..., 148 pages.)

1795. *Les principes de la révolution de la Suisse*, discours prononcé à Yverdon le 26 novembre 1795.
Paru à Yverdon, in-8°, 24 pages, s. l. n. d. — (Réédité dans les *Schriften*, éditions de 1824, N° 10, p. 407-436 en traduction.)

1797. *Ueber die italienischen Aemter Lugano, Mendrisio, Locarno, Val Maggia u. einige andere Gegenden in der Schweiz.*
Paru dans le « Deutsches Magazin », von Eggers, herausgegeben in Altona bei Hammerich. Tome XIV, N° 6, juillet, p. 95-116. [Signé Bonstetten.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, 1800, Copenhague, Brummer, dans le tome III, lettre N° 1, p. 51-79.)

1797. *Rede bei Eröffnung des Syndikats in den italienischen Vogteien Helvetiens.*
Discours paru dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XIV, N° 3, octobre, p. 350-370. [Signé Bonstetten.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, *op. cit.*, tome IV, p. 127-131.)

1797. *Brief über die Revolutionen von Genf*, an Friedrich Matthisson. Coppet im September 1794.
Lettre parue dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XIV, N° 3, octobre, p. 350-370. [Sans signature.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, tome II, lettre N° 1, p. 9-50.)

1798. *Briefe auf einer Reise von Luzern durch die italienischen Vogteien.*
Lettres parues dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XV, N° 2, février, p. 120-129. [Sans signature.] — (Réimprimée dans les *Neue Schriften*, tome IV, lettre 1, p. 113-126.

1798. *Der Berg San Salvator in der Vogtei Lugano.*
Paru dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XV, N° 4, février, p. 157-166. [Sans signature.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, tome IV, lettre 2, p. 132-144.)

1798. *Das Thal Verzasca im Amt Locarno.*
Paru dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XV, N° 3, mars, p. 283-308. [Sans signature.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, tome III, lettre 4, p. 120-154.)

1798. *Reise durch die Vogtei Val Maggia u. Lavizzara.* Fortsetzung der Bemerkungen über die italienischen Aemter Lugano.
Paru dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XVI, août, p. 172-202. [Sans signature.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, tome III, lettre 5, p. 155-196.)

1798. *Reise auf dem Sempione.*
Paru dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XVI, septembre, p. 257-268. [Sans signature.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, tome III, lettre 11, p. 325-337.)

1798. *Locarno.*
Paru dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XVI, septembre, p. 267-276. [Sans signature.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, tome III, lettre 8, p. 258-268.)

1798. *Fortsetzung der Bemerkungen über die italienischen Aemter Lugano, etc., und andere Gegenden in der Schweiz.*
Paru dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XVI, novembre, p. 483-498. [Signé.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, tome IV, lettre 1, p. 7-36.)

1798. *Fortsetzung der Bemerkungen über die italienischen Aemter Lugano, etc.*
Paru dans le « Deutsches Magazin », tome XVI, décembre, p. 603-623. [Signé.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, tome IV, lettre 3, p. 145-169.)

1799. *Fortsetzung der Rückreise Brünig.*
Paru dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XVII, février, p. 134-156. [Signé.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, tome IV, lettre 4, p. 170-200.)

1799. *Fortsetzung der Rückreise Brünig.*
Paru dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XVII, mars, p. 265-282. [Signé.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, tome IV, lettre 5, p. 201-222.)

1799. *Entlebuch-Fortsetzung.*
Paru dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XVII, avril, p. 376-405. [Signé.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, tome III, lettre 2, p. 80-116.)

1799. *Reise von Locarno durch die Täler Centovalli u. Viggezzia nach Domodossola.*
Paru dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XVII, mai, p. 565-585. [Sans signature.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, *op. cit.*, tome III, lettre 10, p. 299-324.)

1799. *Topographie des Amtes Mendris.*
Paru dans le « Deutsches Magazin », *op. cit.*, tome XVIII, juillet, p. 34-53. [Signé.] — (Réimprimé dans les *Neue Schriften*, tome IV, lettres 4me et 5me, p. 91-112.)

1799. *Die Geschenke der Horen* zum Geburtstagsangebinde einer Freundin geweiht.

Paru dans le « Neuer Teutscher Merkur », novembre N° 3, p. 237-241. [Signé.]

1799. *Bemerkungen auf einer Reise durch Seeland und die Küsten von Schonen*, an Johannes Müller.

Article paru dans le « Neuer Teutscher Merkur », janvier, N° 6, p. 74-82 ; mai, N° 4, p. 32-39 ; juin, N° 3, p. 99-110. [Non signé.] — Réédité dans les *Neue Schriften*, tome I, N° 1, p. 1-43. L'article se prolonge jusqu'à la page 137.)

1799. *Was ist Freiheit?*

Paru dans le « Neuer Teutscher Merkur », août, N° 1, p. 345 373. [Signé.] — (Réédité dans les *Neue Schriften*, tome I, sous le titre : « Nähere Bestimmung einiger Begriffe über Freiheit », p. 335-368, N° 6.)

1799. *Brief an Herrn Professor Münter in Kopenhagen über Volksaufklärung.*

Lettre parue dans le « Neuer Teutscher Merkur », février, N° 1, p. 97-111. [Non signé.] — (Rééditée dans les *Neue Schriften*, tome I, sous le titre de : « Ueber Volkserziehung, bei Anlass eines Besuchs in den Kopenhagener Schul-Seminaren », N° 2, p. 141-161. L'article est considérablement augmenté et se prolonge jusqu'à la page 246.)

1800. *Ueber die Gartenkunst*, besonders in Rücksicht auf nördliche Länder.

Paru dans le « Neuer Teutscher Merkur » : février, N° 3, p. 110-130 ; mai, N° 3, p. 20-37 ; juillet, N° 2, p. 183-207. (Réédité dans le « Tübinger Taschenkalender für Natur u. Gartenfreunde auf das Jahr, 1801 ». — Réédité dans les *Neue Schriften*, tome II, N° 1, p. 3-87.)

1800. *Reise von Locarno nach Onsernone.* Auszüge aus einem ungedruckten Tagebuche. (Fünfter Brief.)

Paru dans le « Neuer Teutscher Merkur » : août, N° 4, p. 288-309 ; septembre, N° 3, p. 14-27. Signé. — (Réédité dans les *Neue Schriften*, tome III, sous le titre : « Briefe über die italienischen Aemter Lugano, Locarno, etc... », lettre 6, p. 197-244.)

1799 à 1801. *Neue Schriften v. K.-V. v. Bonstetten*, quatre volumes, Kopenhague, Fr. Brummer. — 1799, tome I, 368 pages ; 1800, tome II, 326 pages ; 1800, tome III, 337 pages ; 1801, tome IV, 318 pages.

1802. *Die bessere Schweiz* oder das Fest der Dankbarkeit, 62 pages, sans nom d'éditeur et sans signature.

(Sur le titre de la brochure Bonstetten a noté ces mots : Ecrit pour la fête de Mme Brun, à Copenhague, en 1799.)

1802. *Ueber Nationalbildung* v. K.-V. v. Bonstetten, Mitglied der königl. dänisch. Akademie der Wissenschaften.

Zürich, Orell, Füssli et Cie. Deux volumes : tome I, 282 pages ; tome II, 265 pages.

1805. An XIII *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide*, suivi de quelques observations sur le Latium moderne, par Ch. V. v. B., ancien baillif de Nion ; de l'Académie royale des sciences de Copenhague et de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève.

Genève, chez J.-J. Paschoud, 372 pages. — (Réédition en 1862.)

1807. *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination.*

Genève, chez J.-J. Paschoud, deux volumes, tome I, 351 pages ; tome II, 237 pages.

1814. *Souvenirs d'Hières.*

Paru dans la « Bibliothèque britannique », tome LVII, p. 358-382.

1815. *Du pacte fédéral et de la neutralité de la Suisse.*

Deux éditions : *a*)Paris, chez les Marchands de nouveautés. 15 pages ; *b*) Paris et Genève, chez J.-J. Paschoud, 16 pages avec préface.

1815. *Pensées sur divers objets de bien public.*

Genève, Manget et Cherbuliez, 253 pages, plus 16 pages de préface.

1821. *Etudes de l'homme ou Recherches sur les facultés de sentir et de penser.*

Genève et Paris, chez J.-J. Paschoud, deux volumes in-8° ; tome I, 318 pages, tome II, 424 pages.

1824. *Schriften von K. V. von Bonstetten*, herausgegeben von Matthisson.

Zürich, Orell, Gessner, Füssli. Zweite vermehrte Ausgabe, 436 pages. — (Edition augmentée de : *a*) Gespräch zwischen einem Reisenden u. einem Pfarrer über die freie Ausfuhr der Butter ; *b*) Rede beim Abschied von den deutschen Bewohnern der Landschaft Saanen ; *c*) Rede bei Installation des Herrn Landvogt Tscharner ; *d*) Die Grundsätze der Schweizer Revolution.)

1824. *L'homme du Midi et l'homme du Nord.*
Genève et Paris, chez J.-J. Paschoud, 231 pages. — (Deuxième édition en 1826.)

1826. *La Scandinavie et les Alpes.*
Paris et Genève, chez J.-J. Paschoud, 115 pages.

1826. *L'homme du Midi et l'homme du Nord.*
Deuxième édition, même éditeur, 311 pages.

1826. *Erinnerungen aus Bonstettens Jugendleben.*
Ausschnitt aus « Minerva Taschenbuch für Damen », Jahrg. 18, Leipzig, p. 121-158.
(Réédité dans « Briefe von Bonstetten an Matthisson », 1827.)

1826. *Erinnerungen aus Bonstettens Jugendleben.*
Paru dans « Helvetia », Aarau u. Bern. Denkwürdigkeiten für die 22 Frei, Staaten der Eidgenossenschaft-herausgegeben von Baltazar, Cahier III, Zürich in Kommission der Gessnerischen Buchhandlung, p. 475-496.

1826. *Voyage dans le Midi de la France.*
Trois lettres, parues dans le « Courrier du Léman », journal politique et littéraire de Genève, dans le N° 2, 10 juin, 1re lettre ; N° 6, 24 juin, 2me lettre ; N° 12, 15 juillet, 3me lettre ; N° 13, 19 juillet, suite de la 3me lettre.

1827. *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, lettres suivies de « Erinnerungen aus Bonstettens Jugendleben » herausg. v. J. H. Füssli. Zürich, chez Orell, Füssli u. Cie., 264 pages in-12°.

1827. Quelques fragments des *Briefe von Bonstetten an Matthisson.* Parus dans « Helvetia », *op. cit.*, Cahier III, p. 364-370.

1827. Quelques extraits de *Erinnerungen aus Bonstettens Jugendleben*, parus dans « Helvetia », *op. cit.*, Cahier III, p. 370-372.

1828. *Lettre de Bonstetten à Müller*, datée du 14 février 1774, (avec une préface de Bonstetten). Parue dans la « Bibliothek der neuesten Weltkunde », herausgg. von Malten, Aarau bei Sauerländer. IIIme partie, p. 176-185.

1828. *Essai analytique sur le phénomène de la sensation.*
Paru dans la « Bibliothèque universelle », Paris et Genève, tome XXXVII, p. 234-260. — (Paru, en allemand, dans la « Philosophie der Erfahrung », p. 92-132.)

1828. *Sur la nécessité d'un Système d'éducation pour les adolescents de la classe aisée.*
Paru dans la « Bibliothèque universelle », *op. cit.*, tome XXXVII, p. 349-369.

1828. *Sommaire des principes de la philosophie rationnelle.*
Paru dans la « Bibliothèque universelle », *op. cit.*, tome XXXIX, deux articles, p. 217-240 et p. 325-348.

1829. *Régime extérieur et intérieur de l'homme.*
Paru dans la « Bibliothèque universelle », *op. cit.*, tome XLIII, p. 3-27. — (Tirage à part, septembre 1829.)

1829. *Briefe an Friederike Brun*, herausgg. von Matthisson.
Frankfurt am Main, Verlag von W. Schaefer's Buchhandlung. Deux volumes in-8°, tome I, 342 pages (avec une lettre autographe) ; tome II, 357 pages.

1832. *Briefwechsel zwischen C. v. Bonstetten und Zschokke.*
Paru dans « Prometheus », Zeitschrift in zwanglosen Heften. Aarau Sauerländer. IIme partie, p. 11-328 (avec préface de Zschokke). — (Contenant : *a*) les lettres de Bonstetten à Zschokke, de 1822 à 1832 ; *b*) les lettres de Zschokke à Bonstetten, de 1822 à 1832 ; *c*) une lettre de Bonstetten à Jean de Müller, du 20 juin 1774 ; *d*) une lettre de Bonnet à Tscharner, du 21 mars 1767; *e*) une lettre de Mlle Sylvestre à Zschokke, de février 1832.)

1832. *Souvenirs de Ch.-V. de Bonstetten*, écrites (*sic*) en 1831.
Paris, chez Cherbuliez, et à Zürich, chez Orell et Füssli, 124 pages.— (2me édition en 1833.)

1832. Extraits des *Souvenirs*, (avec introduction).
Parus dans la « Bibliothèque universelle », *op. cit.*, tome XLVIII, p. 402-417.

1833. *Souvenirs de Ch.-V. de Bonstetten.* — 2me édition, mêmes éditeurs.

1858. *Lettres de Bonstetten à Haller* (1767-1798), éditées par Gaullieur (21 lettres).
Parues dans la « Revue suisse et chronique littéraire », Genève, Lausanne et Neuchâtel, p. 493-515, précédées de quelques mots sur Bonstetten. (Les lettres datées de 1792 et de 1798 sont extraites des *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun*, et n'ont jamais été adressées à Haller. La dernière en date, du 11 mai 1798, est même falsifiée comme texte.)

1862. *Le Latium ancien et moderne*, ou *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide.* — Nouvelle édition ornée d'une carte des environs de Rome, dressée par M. P. Chaix.
Genève et Paris, Cherbuliez. — (Dans la série : Bibliothèque genevoise.)

1862. *Lettres de Bonstetten à Nicolas-Frédéric de Mülinen* (10 lettres).

Parues dans la « Bibliothèque universelle », *op. cit.* (précédées d'un article de Jacques Vogel), tome XV, p. 661-680.

1863. *Lettres inédites de Sismondi, de Ch. de Bonstetten, de Mme de Staël*, etc., à la Comtesse d'Albany (1808-1812).

Publiées par Saint-René Taillandier. Paris, Michel Lévy (précédées d'une introduction), p. 327-343 (8 lettres). (La dernière lettre, datée de 1817 est en vérité de 1807).

1893. *Lettres inédites de Bonstetten à Stapfer* (72 lettres) écrites de 1796 à 1832.

Parues dans la « Bibliothèque universelle », *op. cit.*, tome LX, p. 309-345 (précédées d'une biographie de Ph. Godet).

1898. *Lettres de Bonstetten à Iselin de Bâle*, du 7 et du 16 décembre 1871 (2 lettres).

Parues dans les « Pestalozziblätter » de novembre 1898, p. 36-39.

1900. *Victor von Bonstettens Briefe an Johannes Müller*, (1785-1787) (48 lettres), p. 13-92.

Parues dans « Beiträge zur Bernischen Schul- und Kulturgeschichte », v. Dr. F. Haag. Bern, Neukomm und Zimmermann. — En appendice: *a*) 18 *lettres de Bonstetten à Füssli* (1785-1787), p. 257-285 ; *b*) *une lettre de Bonstetten à Leonhard Meister*, p. 322-323.

1902. *Lettres de Charles-V. de Bonstetten à Mme Haller, née Müsslin*, (de 1828 à 1831).

22 lettres publiées dans le « Neues Berner Taschenbuch », auf das Jahr 1902, par M. Haller, pasteur, p. 195-236.

1905. Extraits de *L'homme du Midi et l'homme du Nord*, dans la « Voile latine ».

Genève, Kündig, tome I, N° 3, avril, p. 145-150.

1910. *Lettre de Bonstetten au chancelier de Müller*, du 15 juin 1830.

Parue dans « Briefe und Verse aus Gœthes Zeit », Leipzig 1910. Gedruckt in einer Auflage von 150 Exemplaren in der Offizin W. Drugulin, p. 46 et 47.

1914. *Lettres de Charles-V. de Bonstetten à Johann Rudolph Wyss le jeune* (de 1818-1821).

15 lettres publiées dans le « Neues Berner Taschenbuch » auf das Jahr 1914. K.-J. Wyss, Berne, par R. Ischer, p. 56-91.

1916. *Lettres de Bonstetten à Isaac Cornuaud*, datées de 1790 et 1791 (3 lettres).

Editées par G. Tobler, dans le « Neues Berner Taschenbuch » de 1916, sous le titre de « Kleinigkeiten », p. 211-215.

II. ŒUVRES TRADUITES

1784. Traduction de la plus grande partie des *Briefe über ein schweizerisches Hirtenland.*

Dans RANDOPH's : *Observations on the present state of Denmark, Russia and Switzerland.* London, p. 226-274.

1805. *Reise in die klassischen Gegenden Roms zur Schilderung ihres ehemaligen u. gegenwärtigen Zustandes.*

Bearbeitet von K.-G. Schelle. Leipzig, J. F. Hartknoch. Deux parties en un volume, 208 pages, y compris un avant-propos de 16 pages. — (Traduction du « Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide ».)

1805. *Von Bonstetten's Gemälde des heutigen Roms.*

Paru dans « Isis », eine Monatschrift von deutschen und schweizerischen Gelehrten, Ier Band, Februar, p. 142-164, Orell, Füssli u. Cie., Zürich.

Les extraits traduits du « Latium » sont : *a*) Der Morgen in Rom ; *b*) Die Galeeren, Sklaven ; *c*) Ungesunde Luft auf dem Lande bei Rom ; *d*) Armuth ; *e*) Von den verschiedenen Rassen grossen Viehs die man in Italien findet.

1823. Fragments traduits des *Etudes de l'homme*, dans « Helvetia ».

Edités par Baltazar, Aarau, Sauerländer. Cahier I, p. 180-183.

1824. *Die Grundsätze der Schweizer Revolution.* Eine Rede gehalten zu Yverdon den 26 november 1795.

Paru dans les *Schriften*, 2me édition, p. 407-436. — (Traduction des « Principes de la Révolution de la Suisse.)

1825. *Der Mensch im Süden und im Norden oder über den Einfluss des Klimas*, von K.-V. von Bonstetten.

Deutsch v. Friederich Gleich, Leipzig, 1825, bei Wilhelm Zirges. Introduction 16 pages. Texte 158 pages. — (Traduction de *L'homme du Midi et l'homme du Nord.*

1827. *Skandinavien u. die Alpen mit einem Anhange über Island*, précédé d'un avant-propos.

Paru à Kiel v. Maak, 111 pages. — (Traduction de *La Scandinavie et les Alpes.*)

1828. *Skandinavien und die Alpen* aus dem französischen.

Naumburg. Wild'sche Buchhandlung, 140 pages.

1828. *Philosophie der Erfahrung oder Untersuchungen über den Menschen und sein Vermögen.*
Stuttgart u. Tübingen, Cotta'sche Buchhandlung, deux volumes, tome I, 415, tome II, 368 pages.

1864. *The Man of the North and the Man of the South; or the influence of Climate.*
Translated from the french. New-York, 1864, 12°. — (Traduction de *L'homme du Midi et l'homme du Nord.*

III. LETTRES MANUSCRITES

I. LETTRES APPARTENANT A M. FRÉDÉRIC DOMINICÉ, GENÈVE.

143 lettres.

a) *Lettres à son père:* 111 lettres de 1763 à 1772.

4 lettres, année 1763	14 lettres, année 1768-1769
13 lettres, année 1764	5 lettres, année 1769-1740
23 lettres, année 1765	5 lettres, année 1770
23 lettres, année 1766	11 lettres, année 1772
2 lettres, année 1767	11 lettres, non datées.

b) *Lettres à sa mère:* 20 lettres de 1765 à 1772.

1 lettre, année 1765	3 lettres, année 1769-1770
3 lettres, année 1766	3 lettres, année 1770
4 lettres, année 1768-1769	6 lettres, année 1772

c) *Lettre à son beau-frère de Tscharner:* 1 lettre, année 1766.

d) *Lettres à Mme de Staël:* 11 lettres, année 1805.

II. LETTRES DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE GENÈVE. — 43 lettres.

2 lettres à son père. Ms. suppl. 153, fol. 16.
2 lettres à Mlle Moultou. Ms. suppl. 153, fol. 6.
1 lettre à son beau-frère de Tscharner. Ms. Bo. XV, vol. VI, année 1767.

6 lettres à Charles Bonnet:
1 lettre Ms. Bo. XV, vol. VIII, fol. 92-93, année 1772.
1 lettre Ms. Bo. XV, vol. XV, fol. 89-93, année 1785.
4 lettres Ms. Bo. XV, vol. XV, fol. 200-209, année 1786.

3 lettres à Mme d'Angeville. Ms. suppl. 153, fol. 10.

1 lettre à Tissot. Papiers Tissot, année 1781.

4 lettres à Salomon Reverdil. Ms. suppl. 723. Coll. Roger, N° VIII, fol. 110-119, année 1787-1805.

1 lettre à une inconnue, Albano, 1807. Ms. suppl. 140, fol. 12.

2 lettres à Paschoud, libraire. Ms. suppl. 67, fol. 122, années 1807 et 1813.

1 lettre à Marc-Auguste Pictet. (Salle des manuscrits). Année 1814.

1 lettre à Pictet de Rochemont. Coll. Coindet. Ms suppl. 362, année 1818.

1 lettre à Aimé Martin, secrétaire de la Chambre des députés du Palais Bourbon. Ms. suppl. 140, fol. 13, année 1820.

1 lettre à Rosalie de Constant. Ms. Constant 33, 1, fol. I (vers 1820-1828).

1 lettre à un inconnu. Ms. suppl. 140, fol .15, année 1822.

1 Billet à Galiffe. Coll. Coindet. Ms. suppl. 362. Sans date.

14 lettres à Galiffe, (James-Augustin). Album littéraire Galiffe. (Collection non cataloguée.)

1 lettre à Mme Pictet de Rochemont. Album littéraire Galiffe (item).

III. LETTRES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE ZURICH.

215 lettres à Jean-Henri Füssli. Ms. M. I. 20-24.

série I	49	lettres non datées de 1780-1803.
série II	45	lettres non datées de 1784-1800.
série III	39	lettres de 1790-1800.
série IV	36	lettres de 1800-1819.
série V	46	lettres de 1821-1831.

IV. LETTRES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE SCHAFFHOUSE.

595 *lettres à Jean de Müller.*

a) de 1773-1782 :

I	1773-1775	76 lettres	5 fascicules. Ms. Mülleriana, 63.
II	1776-1778	53 lettres	
III	1779	57 lettres	
IV	1780-1781	64 lettres	
V	1781-1782	44 lettres	

b) de 1783-1809 :

I	1783-1785	111 lettres :	dont 47 n^os^ imprimés dans Haag, *op. cit.*	3 fascicules Ms. Mülleriana, 64.
II	1786-1787	50 lettres :		
III	1787-1809	140 lettres :		

V. LETTRES APPARTENANT A MADEMOISELLE VALENTINE STAPFER, TALCY.

78 *lettres à Stapfer*, années 1798-1831.

VI. LETTRES APPARTENANT A MONSIEUR LE « HOFJAEGERMESTER » O. BRUN, COPENHAGUE.

22 *lettres à Friederike Brun*, années 1822-1831.

VII. LETTRE APPARTENANT A MONSIEUR ARTHUR DE BONSTETTEN, VALEYRES.

1 *lettre à Charles-David de Bonstetten*, année 1812.

VIII. LETTRES APPARTENANT A MONSIEUR DE REDING, EICHBÜHL.

4 *lettres à Charles-David de Bonstetten et à sa femme, née Sophie de Graffenried.* Années 1817-1818.

IX. LETTRES APPARTENANT A LA FAMILLE DE FELLENBERG, BERNE.

6 *lettres à Fellenberg de Hofwyl.* Années 1820-1831.

X. LETTRES APPARTENANT A M. DE MÜLINEN-DE SINNER, BERNE.

11 *lettres à Nicolas-Frédéric de Mülinen.* Années 1805-1829.

XI. LETTRES APPARTENANT A M. WALTHER DE BONSTETTEN, GWATT.

20 *lettres à Charles de Bonstetten, officier dans la compagnie de Wattenwyl.* (Années 1779-1791.)
1 *lettre à de Tscharner d'Aubonne.* Année 1799.

IV. ÉCRITS INÉDITS

I. BIBLIOTHÈQUE DE SCHAFFOUSE. MÜLLERIANA, 63.

a) Sur le « Gouvernement des aristocrates », 6 pages, in-4°;
b) Dossier sur les « Affaires de Genève », 20 pages, in-4°;
c) « De la puissance de l'âme à se représenter des idées agréables plutôt que des idées désagréables ; et de l'influence de cette force sur le bonheur de l'homme », 8 pages, in-4°.

II. APIERS DE REDING.

a) Fragment sur « L'Aristocratie de Berne », 2 pages, in-4°;
b) Fragment de ses « Souvenirs », (fragment non publié), 2 pages, in-4°;
c) Fragment d'un ouvrage inachevé sur « La vieillesse », 2 pages, in-4°.

III. TRADUCTION MANUSCRITE.

Manuscrit de Lausanne. C 1481. — 128 pages, in 4°. — Traduction française des *Briefe über ein schweizerisches Hirtenland*, par G. A. SPARR, candidat en théologie. Cet ouvrage porte le titre : *Lettres sur un peuple de bergers en Suisse* [1].

[1] Ce manuscrit faisait partie de la bibliothèque helvétique du doyen Bridel et porte la date de 1796.

V. MANUSCRITS RELATIFS AUX FONCTIONS « BAILLIVALES » DE BONSTETTEN DE 1778 A 1798.

I. ARCHIVES CANTONALES DE BERNE.

a) Bailliage de Saanen :

Année 1778, 1 lettre (23 juin) [1].
Année 1779, 1 lettre (21 février).

b) Bailliage de Nyon :

Akten des Geheimen Raths, tome XVII. — Année 1792 (22 sept., 23 sept., 24 sept., 27 sept., 29 sept, 5 octobre). (Evénements de Genève) 6 lettres.
Geheim Raths Manuel, tome IX.
Année 1791, 26 novembre
Année 1792, 12 sept., 16 sept.
Année 1793, 1er mai

c) Bailliages italiens :

Consulter le tome XVII des «Aenetbirgische Vogteien».

II. ARCHIVES CANTONALES DE GENÈVE

22 lettres adressées pour la plupart aux « Nobles, Magnifiques et très Honorés Seigneurs Messieurs les Syndics et Conseil de la Ville et République de Genève », durant le « baillivat » de Nyon :

Année 1788, 4 lettres.	Année 1791, 1 lettre.
Année 1789, 4 lettres.	Année 1792, 4 lettres.
Année 1790, 5 lettres.	Année 1793, 4 lettres.

III. ARCHIVES DE NYON.

Consulter les « Manuaux du Conseil », de 1787 à 1793.

[1] Lettre faussement datée. Bonstetten n'est entré en fonction que durant le mois de janvier 1779.

IV. ARCHIVES DE LAUSANNE[1].

a) 19 lettres adressées à Leurs Excellences, de 1787 à 1793.
b) 3 lettres extraites des « Procédures criminelles ».

VI. OUVRAGES SE RAPPORTANT A BONSTETTEN

PÉRIODIQUES, MÉMOIRES, ŒUVRES HISTORIQUES OU LITTÉRAIRES

« *Allgemeine Literatur Zeitung* ». — Halle u. Leipzig.
a) 1805, N° 118, samedi 4 mai, p. 275-278. Article sur *le Latium.*
b) 1830, N° 91, mai, p. 81-86. Article sur *Philosophie der Erfahrung oder Untersuchungen über den Menschen und sein Vermögen.*
c) 1830, N° 21. Article signé H. F. (L. H. Friedländer) sur les *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun.*

« *Allgemeines Repetitorium der Literatur* ». — Halle u. Leipzig.
1827, tome II, p. 358 (sur *Briefe von Bonstetten an Matthisson*).

« *Allgemeine Augsburger Zeitung* ».
1832, N° 45, 14 février, dans le « Beilage », N° 57, p. 228.

J.-J. AMPÈRE. « Le Globe », journal philosophique et littéraire, 26 mars 1825, N° 86, p. 429-430 (Critique sur le *Latium*). Paris, au bureau du « Globe ». 1826.

« *Archives littéraires de l'Europe* ». — Paris.
Tome X, p. 240, 1806. Traduction de quelques lettres de Müller à Bonstetten (sans nom de traducteur).

F. BALDENSPERGER. *Etudes d'histoire littéraire* (2me série).
Paris, Hachette 1910, p. 188.

BARBEY-BOISSIER (Mme C.). *La comtesse Agénor de Gasparin et sa famille.*
2 volumes. Paris, Plon 1902. tome I, p. 7, 17 et passim.

[1] Dans les procès-verbaux de l'Assemblée provisoire du Pays de Vaud, voir les pièces relatives au séquestre de Valeyres. — 14 mars 1798.

Beaunier (André). *Trois amis de Mme de Staël.*
Dans la « Revue des Deux-Mondes », tome XXXVII, 1er février, p. 687-691, 1917. — Réédité en volume, 1917, sous le titre de *Figures d'autrefois*, Nouvelle librairie nationale, Paris, p. 238-244.

Benziger (Dr Karl). *Dänisch-schweizerische Beziehungen in der Vergangenheit.*
Article paru dans l' « Anzeiger für Schweizergeschichte ». Année 1916, N° 4, p. 244 à 247.

Bertana (Emilio). *Vittorio Alfieri.* — Torino.
2me éd. 1904, chap. IX, p. 169-172.

Beskow (Bernh.). *Minnes Bilder.*
Stockholm, 1866. Norstedt & Söner. Tome II, p. 112-148.

«*Bibliothèque Universelle*» (littérature).
a) Critique sur *Pensées sur divers objets de bien public.* 1816, tome I, p. 170.
b) Critique sur *Etudes de l'homme.* 1821, tome XVIII, p. 315-330 ; 1822, tome XIX, p. 3-17.
c) Critique sur *L'influence du climat ou l'homme du Midi et l'homme du Nord.* 1825, tome XXVIII, p. 234-257.
d) « Mélanges », quatre lettres de Mme de Staël à Bonstetten et Fr. Brun, précédées d'une introduction. 1830, tome XLIV, p. 212-223.
e) «Variétés». 1832, tome XLVIII, p. 402.
f) «Article nécrologique». 1832, tome XLIX, p. 120.

«*Blätter für literarische Unterhaltung*». — Leipzig.
1829, tome I, p. 221, N° 56, mars (sur les *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun* »). Art. non signé.

«*Biographie des hommes vivants*», de Michaud. — Paris.
1816, vol. I, p. 410-411.

Blennerhasset (Lady). *Madame de Staël.*
3 volumes. Berlin, Gebrüder Paetel, 1888. Tome I, p. 177 et passim ; tome II, p. 425-428 et passim ; tome III, p. 85, 99 et passim.

Bobé (Louis). *Frederikke Brun og hendes kredshjemme og ude* (Friederike Brun et son cercle à Copenhague et à l'étranger).
Hagerup's Forlag. Kopenhague. 1910, 358 p. chap. III, du livre 3, p. 155-169 et passim.

Boissier. Dans « La biographie universelle des contemporains », supplément. — Paris, 1835, tome 58, p. 577-586.
Article annoté par Meldola et Michaud jeune. Voir dans la nouvelle édition de 1854, tome V, p. 47 à 52.

Bridel (le doyen). «Société helvétique» (article :) dans le « Conservateur suisse ». *a*) Edition augmentée. — Lausanne, L. Kuat, 1813, tome II, p. 322. *b*) 2me édition conforme à l'original, augmentée de notes. — Lausanne, J. S. Blanchard, 1855-1858, tome I, p. 233.

«*Briefe zwischen Gleim, Wilhelm Heinse u. J. von Müller*», herausg. von Wilhelm Körte. — Zürich, 1806, bey H. Gessner.
2 volumes. Dans le tome II, p. 284, lettre CCXC.

Broglie (duc de). *Souvenirs* de 1785-1870.
Paris, Calmann Lévy, 1886. Tome II, p. 21-22.

Brown (the rev. James). *The correspondence of Thomas Gray and William Mason.*
London, Bentley, 1853, p. 476-482. Appendice III.

Friederika Brun. *Episoden aus Reisen durch das südliche Deutschland, die westliche Schweiz, Genf und Italien in den Jahren* 1801, 1802, 1803, 1805 u. 1807.
3 volumes; tome I et II, Zürich, Orell Füssli & Cie, 1806-1809 ; tome III, Mannheim u. Heidelberg in der Schwan und Götzischen Buchhandlung, 1816.

Burkhardt. *Goethes Unterhaltungen mit dem Kanzler Friedrich von Müller.* — Stuttgart, 1898, p. 199.

Brydges (sir Samuel Egerton). *The lake of Geneva, a poem, moral and descriptive.*
7 volumes. — Genève 1832, tome V, p. 128.

Candolle (A.-P. de). a) *Rapport sur l'instruction publique de Genève,* article nécrologique. Genève, Cherbuliez, 1832, p. 27 à 30.
b) *Mémoires et Souvenirs.* — Genève, Paris, 1862. Joël Cherbuliez, p. 403, 418, 419.

Caraman (duc de). *Charles Bonnet philosophe et naturaliste, sa vie et ses œuvres.* Paris, Vaton, 1859, p. 423-425.

Constant (Benjamin). *Journal intime.* Introduction par Dora Melegari. Paris-Ollendorf, 1895, p. 39, 42, 63, 78, 85.

« *Courrier du Léman* » (1826-1827). Journal politique et littéraire, Genève, No 7 : Critique sur le « *Voyage dans le Latium* », [signée B. D.].

Coxe (William). *Travels in Switzerland and in the country of the Grisons.* 4me édition, 1801, p. 102.

Damiron (Ph.). *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XIXme siècle.* 2me édition revue et augmentée.
2 volumes. — Paris, Schubart et Heideloff ; Leipzig, Pontheni, Michelsen & Cie, 1828, tome II, p. 64-74.

DESJARDINS (E.). *Topographie du Latium.* Paris, 1854, p. 78 et 222.

« *Dictionnaire historique, géographique et statistique du canton de Vaud* », par D. MARTIGNIER et AYMON DE CROUSAZ.— Lausanne, Corbaz et Cie, 1867. Art. Nyon, p. 668 et 669. (Plusieurs erreurs concernant Carnot.) Nouvelle édition, par E. MOTTAZ. — Lausanne, Rouge, 1917. Art. Nyon, p. 332.

DUMESNIL (M.-J.). *Voyageurs français en Italie depuis le XVIme siècle jusqu'à nos jours.*
Paris, Renouard, 1865, chap. VIII, p. 215-243.

ECKERMANN. (J. P.). *Gespräche mit Gœthe in den letzten Jahren seines Lebens*, herausgegeben von Adolf Bartels.
Diederichs, Iena, 1908, tome II, p. 71.

« *The Eagle* ». John Gould and his friends [Article signé R. F. S.].
Vol. XXXIII, No 158, mars 1912, p. 322-323. (Sur le voyage que Bonstetten fit en 1771 avec Norton Nicholls, l'ami de Gray et Jacob-Samuel de Wyttenbach.)

ENGELL-GUNTHER. *Ein wahrer Edelmann*, paru dans « Helvetia », de R. Weber. 1900, p. 24-34 et 85-92.

DE LA MOTTE-FOUQUÉ (FRIEDERICH, Baron). *Der Mensch des Südens und der Mensch des Nordens.*
Sendschreiben in Bezug auf das gleichnamige Werk des « Herrn von Bonstetten » an den Freiherrn Alexander von Humboldt. Berlin, 1829. In der Vereinsbuchhandlung.

ESTINBERT (J.). Critique sur le « Latium » dans le « Mercure de France ». Paris, Lenormant. An XIII. Brumaire, p. 317-326.

FAURE (GABRIEL). *Paysages littéraires.*
Paris, Charpentier, 1917, chap. II, p. 71 et 72.

FRÆNKEL (Dr J.). *Der Schweizer Goedeke.*
Article paru dans le « Neue Zürcher Zeitung », No du jeudi 13 novembre 1919.

GALIFFE (J. B. G.). *D'un siècle à l'autre.*
2 vol. 1877-1878. — Paris, Genève, Neuchâtel, Sandoz, tome I, p. 295 et passim ; tome II, p. 380 et passim.

GALLAVRESI (GIUSEPPE). *Carteggio del conte Federico Confalonieri* (Bibl. scientifica).
Milano, Ripalta, 1910, 1911, 1913, vol. I, p. 274 et passim.

GAULLIEUR. Préface et traduction de lettres de Bonstetten à Haller, 1767-1798, dans la « Revue suisse et chronique littéraire ».
Genève, Lausanne et Neuchâtel. Année 1858, p. 493-515.

GERVINUS (G. G.). *Geschichte der poetischen nationalen Literatur der Deutschen.* Leipzig, Engelmann, 1852, p. 555.

GFÖRER (Dr). Préface de la *Philosophie der Erfahrung*, etc. Stuttgart u. Tübingen, Cotta'sche Buchhandl. 1828.

GILIBERT (STANISLAS). Article accompagnant « L'Essai analytique sur le phénomène de la sensation ».
Paru dans la « Bibl. universelle », 1828, tome XXXVII, p. 229-233.

GODET (PHILIPPE). a) *Histoire littéraire de la Suisse française.*
Neuchâtel, Delachaux et Niestlé ; Paris, Fischbacher, 1890, p. 434-440.
b) *Madame de Charrière et ses amis.*
Genève, Jullien, 1906, 2 volumes, tome I, p. 189 et 196.
c) Préface et commentaire des : *Lettres de Bonstetten à Stapfer.*
« Bibliothèque universelle », année 1893, tome LX, p. 309-345.

GONIN (F.). Feuille centrale de Zofingue.
Quatorzième année, 1873-1874, Nos 7, 8, 9, p. 243-254, 273-283, 323-343.

GOSSE (EDMUND). *Gray*, dans la collection « English men of letters ».
London, Macmillan and Co, 1915 (dernière édition), chap. IX, p. 196-203.

GRAY (THOMAS). *a*) Trois lettres de Th. Gray à Bonstetten, parues dans « Matthisson's Schriften », p. 257-264.
b) « Gray's letters », volume IV, dans « Works of Th. Gray ».
London, Pickering, 1836, p. 178, 185, 187.

GREYERZ (LINA VON). *Karl Viktor von Bonstetten. Eine Reminiscenz.*
Paru dans le « Berner Taschenbuch », 1887.
Bern, Nydegger et Baumgart, p. 135-142.

HALLER (GOTTLIEB-EMMANUEL). *Bibliothek der Schweizer Geschichte.*
Bern, Hallersche Buchhandlung, 1785. I Teil, p. 25.

HAAG (Dr FRIEDRICH). a) *Kommentar zu den Bonstetten-Briefen*, p. 93-253. b) *Bonstettens Patriziers*, p. 429-454 et passim, dans « Beiträge zur bernischen Schul- und Kulturgeschichte ».
Bern, Neukomm u. Zimmermann, 1900.
c) *Viktor von Bonstettens Wirksamkeit fur die bernischen Schulen*, paru dans le « Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1901 ». Bern, Wyss, 1900, p. 267-310.

HALLER (A.). *Lettres de Bonstetten à Mme Haller.*
Dans le « Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1902 ».
Avant-propos, p. 182-195.

HANHART. *Erzählungen aus der Schweizer Geschichte.* Extraits de quelques lettres des bailliages italiens.

1829-1838. — Basel, in der Schweighauser'schen Buchhandlung, tome IV, chap. XL, p. 443-447.

HARTMANN und FR. u. H. HASLER. *Gallerie berühmter Schweizer der Neuzeit.*

In Bildern v. Fr. u. H. Hasler mit biographischen Text von Hartmann ; erster Band, N° 33, 4 pages et 1 portrait.

Baden in Aargau, herausgegeben von Hasler, 1868.

HEERS (ALOÏS). a) *Das Leben Friedrich von Matthissons*, 127 pages. Leipzig, 1913, Xenien-Verlag, p. 32, 38, 40, 42 et passim.

b) *Fünf Briefe Matthissons an Bonstetten*, parues avec une préface dans le cahier I des « Geschichts-Blätter für Stadt u. Land ».

Magdeburg, 1913.

« *Helvetia.* » Herausgegeben von Baltazar. — Aarau, Sauerländer.

1823, cahier I, p. 180-183. Critique sur *Etudes de l'homme*, avec quelques fragments traduits.

1827, cahier III, p. 364 à 370. Critique sur *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, éditées par Füssli, avec quelques fragments et notes marginales.

HENKING (Dr KARL). *Johannes von Müller.*

Cotta'sche Buchhandlung. — Stuttgart u. Berlin, 1909. (Références à partir de la page 138.)

HOBHOUSE (John CAM). *Lord Broughton.* Recollections of a Long life by Lord Broughton.

Edited by his daughter Lady Dorchester. — London, 1909. Murray, tome II, chap. VIII, p. 15 et 27.

HUBER-SALADIN (le colonel). *Le comte de Circourt, son temps, ses écrits, Madame de Circourt, son salon, ses correspondances.*

Paris, Quantin, 1881, chap. II et III.

ISCHER (Dr R.). a) *Johann Rudolph Wyss der Jüngere*, paru dans le « Neujahrsblatt der lit. Gesellschaft auf das Jahr 1912, p. 38-39. ». — Bern, K. J. Wyss.

b) *Briefe von Karl v. Bonstetten an Johann Rudolf Wyss.* Avant-propos paru dans le « Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1914, p. 52-56 ». Bern, K. J. Wyss.

« *Isis* ». Eine Monatschrift von deutschen u. schweizerischen Gelehrten.

Zürich, Orell Füssli et Cie. tome I, février, p. 142. Introduction à quelques fragments du *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide.*

« *Jenaer allgemeine lit. Zeitung* ». Article non signé sur les *Briefe von Bonstetten an Fr. Brun* ». 1830, N° 200, p. 158.

« *Journal für Literatur u. Kunst* ». 1827, september, N° 105.

« *Journal* (*Nouveau*) » de littérature et de la politique de l'Europe. Lausanne, Heubach, 15 février 1784, p. 125-126.

KELLER (J.). *Pestalozzi bei Bonstetten*, dans les « Pestalozziblätter ». XIX. Jahrg., No. 3, nov. 1898, p. 33-42.

KOHLER (PIERRE). *Madame de Staël et la Suisse.* Lausanne et Paris, Payot, 1916. (Chap. XVI : Bonstetten.)

LAHARPE (FRÉDÉRIC-CÉSAR DE). *Essai sur la Constitution du Pays de Vaud.* 1796. — Paris (an V), Batilliot, tome II, p. 63, 64, 65 (en note).

LA RIVE (A. DE). *De Candolle*, 1851. — Paris, Cherbuliez, p. 144.

LAROCHE (SOPHIE). *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise* von Sophie, Wittwe von La Roche. — Offenbach, Weiss und Brede, 1793, p. 62, 64, 65, 193, 194 et passim.

Lettres de son troisième voyage en Suisse (1792), traduites par Gaullieur. Trois articles, p. 243-267, 323-336, 378-389, dans la « Revue Suisse » de 1858.

« *Larousse illustré* (*Nouveau*). »

LAUTERBURG. Article biographique et bibliographique paru dans le « Berner Taschenbuch », 1853, p. 202-204.

LEU (HANS). *Allgemeines helvetisches eidgenössisches oder schweizerisches Lexicon.*

Zürich, Hans-Ulrich Denzler 1750 (MDCCL). IV Teil, p. 211-216. Article Bonstetten.

Supplément de l'*Allgemeines helvetisches eidgenössisches oder schweiserisches Lexicon*, 1786, tome I, p. 318.

LUCK (GEORG). *Zwischen Bern und Genf.* Aus dem Lebensbild eines alten Berners.

Article paru dans le journal le « Bund », paraissant à Berne. Feuilleton des 21, 22 et 23 février 1918 (N°s 78, 80 et 82).

LUGINBÜHL (RUD.). a) *Ph. Alb. Stapfer...* 1766-1840.

Basel, 1887, in-8° (traduction française, Paris 1888), p. 36 et 275.

b) *Ph. A. Stapfer's Briefwechsel*, paru dans « Quellen zur schweiz. Geschichte ». — Basel, 1891, 2 vol. XI et XII, tome XI, p. 89 et passim ; tome XII, p. 185 et passim.

MALTEN. Avant-propos d'une lettre de Bonstetten à Müller, dans la « Bibliothek der neuesten Weltkunde », 1828, p. 176.

MATTHISSON (F.). a) *Briefe v. F. Matthisson.* Zürich, 1802, Orell, Füssli und Comp. Lettres 11, 17, 29 et 41.

b) *Erinnerungen von F. von Matthisson.* — Zürich, 1810, Orell, Füssli und Comp. V vol.

c) *Matthisson's Literarischer Nachlass.* — Berlin, 1832, bei H. Mylius. IV vol., tome I, F. v. Matthisson, Selbstbiographie, p. 296, 297, 298 et 308, 309, 310 et passim, tome II, Briefe von Fr. Brun an Matthisson, p. 29-88.

« *Mémoires de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève.* » 1832, p. 11-18.

« *Meyer's Konversations Lexikon.* »

MONNIER (MARC). *Genève et ses poètes du XVI*me *siècle à nos jours.* Paris, Sandoz et Fischbacher ; Genève, Richard et Cie, 1874, p. 279, 328-329.

MONNIER (PHILIPPE). a) *La Genève de Toepfer.* — Genève, Jullien, 1914, p. 146-156.

b) *Causeries genevoises.* — Genève, Jullien, 1902, p. 107.

MONTET (ALBERT DE). *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois.* Lausanne, Bridel, 1877, p. 74-76.

MOORE (THOMAS). *The Works by Lord Byron.* London, Murray, 1832, tome III, p. 250, 371.

« *Morgenblatt* ». — Stuttgart u. Tübingen, Cotta'sche Buchhandlung. Consulter dans le supplément « Literatur Blatt » :

N° 76, 21 septembre 1824, « Schriften ».

N° 49, juin 1827, p. 195-196, article signé H. W. M. « Briefe von Bonstetten an Matthisson ».

N° 58, juillet 1828, p. 229-231, article signé G. « Skandinavien und die Alpen » von K. v. B. aus dem französischen. — Kiel, Maak.

N° 42, mai 1829, p. 166, article non signé, « Briefe von Bonstetten an Friederike Brun ».

N° 24, 7 mars 1832, « Souvenirs ».

MORELL (KARL). *Karl von Bonstetten. Ein schweizerisches Zeit u. Lebensbild.* Winterthur, Gustav Lücke, 1861, 392 pages. Réédition en 1864 (même éditeur).

MÖRIKOFER. *a) Die schweizerisehe Literatur des XVIIIten Jahrhunder.* Leipzig, Hirzel, 1861, p. 517-518.

b) Bonstetten und seine Biographen, article paru dans la revue « Die Schweiz », N° 5 (31), p. 90-92.

Müller (Johannes v.). a) *Briefe eines jungen Gelehrten an seinen Freund* (1774-1779), lettres parues en fragments dans le « Eggers Magazin », herausgegeben, v. Fr. Brun. 2me édition augmentée. — Tübingen, Cotta'sche Buchhandlung, 1802. Traduction de la 2me édition sous le titre :

Lettres de Müller à Bonstetten et à Gleim. Traducteur, Mme Steck. — Zürich, Orell, Füssli, 1810.

b) *Briefe Müller's an Bonstetten*, parues dans les tomes XIII, XIV et XV des « Sämmtliche Werke ». — Tübingen, 1812, Cotta, éditeur.

c) Critique sur le *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide*, parue dans les « Sämmtliche Werke ». — Tübingen, 1814, tome XVIII, p. 405-414.

Müller (August). *Der Neuhumanismus in Bern.* Ein Beitrag zur bernischen Schulgeschichte des 18. Jahrhunderts.

Thèse de doctorat de l'Université de Berne. — Bern, Grunau, 1916, p. 48 et passim.

« *Nekrolog der Deutschen* ». 10me année. — Ilmenau, Voigt, édit., 1834, p. 76-83.

Quérard (J. M.). *La France littéraire*, tome I. Art. Bonstetten. Paris, Firmin Didot, 1827.

« *Revue encyclopédique* ». 1832, tome LIII (janvier-mars), p. 151-152 (sur les « Souvenirs »).

Reynold (Gonzague de). a) *Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIme siècle.* — Lausanne, Bridel, 1912, IIme volume, p. 764.

b) *J.-J. Rousseau et la Suisse*, paru dans les « Annales de la Société J.-J. Rousseau », tome VIII, année 1912, p. 192.

Rochette (Raoul). *Lettres sur la Suisse*, 1824-1825.

Paris, Froment, 1826, tome III, p. 228 et passim. Lettres XIV, XV et XVI.

Rossel (Virgile). a) *Histoire littéraire de la Suisse romande.* 2 vol., tome I, p. 511-514. — Genève, Bâle, Lyon, Paris, Georg, libraire-éditeur, 1889-1891.

b) *Edition illustrée.* — Neuchâtel, Zahn, 1903, p. 510-514.

c) *Histoire de la littérature suisse des origines à nos jours*, par V. Rossel et H. E. Jenny. Lausanne, Payot ; Berne, Francke, 1910. tome II, p. 18-20 et 70-72.

d) *La littérature française hors de France.* — Lausanne, Payot, 1895, p. 102.

Sayous. *Les correspondants de Charles Bonnet*, paru dans la « Bibliothèque universelle », année 1856, tome XXXIII, p. 34-80.

SCHIRMER (Dr G.). *Thomas Gray.* Feuilleton de la « Neue Zürcher Zeitung », N° 2128, mardi 26 décembre 1916.

SCHLEGEL (A. W.). Jenaïsche Allgemeine Literatur Zeitung. Année 1805, tome II, 17 janvier, N° 15, p. 114-120. (Signature A(uguste) W(ilhelm) S(chlegel). Critique sur le *Latium*).

SCHOLLENBERGER (HERMANN). *Grundiss zur Geschichte der deutsch-schweizerischen Dichtung.* (Sonder-Abdruck aus Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung von Karl Goedeke). Dresden, Ehlermann ; Berne, Francke, 1919, p. 103-105. (Bibliographie : *a*) Critiques sur Ch. V. de Bonstetten, *b*) Les lettres, *c*) Les œuvres.)

SAINTE-BEUVE. *Causeries du lundi*, tome XIV. Paris, Garnier frères, 1860, p. 417-479.

« *Die Schweiz* », illustrierte Zeitschrift für Literatur und Kunst. Haller'sche Bruchdruckerei in Bern. Année 1861, N° I (27), p. 16 ; N° V (31), p. 90-92.

« *Schweizerisches Geschlechter Buch* ». — Basel, bei Lendorff, 1909. Band III, p. 31-45.

« *Schweizerische Literaturblätter* ». — Zürich, herausgegeben, von Usteri et Orelli, 1827, p. 145. (Critique sur les «Briefe von Bonstetten an Matthiss»on .)

SIMOND (L.). *Voyage en Suisse.* — Paris, Treutel et Würtz, 1822, tome I, p. 296, 484.

STAPFER. *Histoire et description de la ville de Berne.* Paris, Desenne, 1835, p. 75-80.

STEINLEN (AIMÉ). a) *Etude sur Ch. V. de Bonstetten*, fragment d'une notice biographique dans la « Bibliothèque universelle», 1859, tome II, p. 5-38.

b) *Charles-Victor de Bonstetten*, étude biographique et littéraire. — Lausanne, G. Bridel, 1860 (384 pages).

STUDER (B.). *Geschichte der physischen Geographie der Schweiz.* Bern, Stämpfli ; Zürich, Schulthess, 1863, p. 542.

TAILLANDIER. Préface aux *Lettres inédites à la comtesse d'Albany.* — Paris, Lévy, 1863, p. 327-328.

TEWES. *Aus Gœthes Lebenskreise.* — J. P. Eckermanns Nachlass, 1905, p. 105.

TILLIER (ANTON v.). *Geschichte der Eidgenossenschaft.* Bern, Stämpfli ; Zürich, Schulthess, 1850, 3 vol., tome III, chap. XIII, p. 371-374.

TOBLER (GUSTAV). *Kleinigkeiten*, dans le « Neues Berner Taschenbuch ». — Berne, K. J. Wyss, 1916, p. 210-215.

TROXLER (Dr). *Naturlehre des menschlichen Erkennens oder Metaphysik.* — Aarau, Sauerländer, 1828, p. 26-27.

VALLETTE (GASPARD). *Reflets de Rome.*
Paris, 1909, Plon Nourrit ; Genève, Jullien, chap. VII, p. 184-200.

VARNEY. Critique sur *Etudes de l'homme*, paru dans la « Revue encyclopédique », février 1822, tome XIII, 38me cahier, p. 308-326.

VENNER (A.). *A Swiss Patrician* (Carl-Victor von Bonstetten) in Lippincatt's Magazine. — Philadelphie, vol. XXIV, p. 88-97.

VOGEL (JACQUES). *a*) Préface aux : *Lettres de Bonstetten à Mülinen.* « Bibliothèque universelle », 1862, tome XV, p. 661-662.
b) *Johann Müller's Freundschaftbund mit K. V. von Bonstetten.* (Schweizergeschichtliche Studien.)
Bern, Dalph'sche Buchhandlung, 1864, p. 1-62.

VULLIEMIN (LOUIS). a) *Aimé Steinlen.* Notice biographique. — Lausanne, Bridel, 1864, p. 160 et 161.
b) *Le canton de Vaud.* — Lausanne, Bridel, 1885, p. 306.

WALSH (THÉOBALD). *Voyage en Suisse, en Lombardie et en Piémont.*
Paris, 1834, Hivert, édit., p. 324.

WALTHARD. *Description de Berne.*
Berne, J. J. Bourgdorfer, 1828, p. 227.

WILLY (RUDOLF). *Karl Viktor v. Bonstetten*, eine literarisch-psychologische Skizze, paru dans le « Neujahrsblatt der literarischen Gesellschaft Bern, auf das Jahr 1899. »
Bern, Verlag Wyss, 1898, 63 pages.

WYSS (G. VON). *Allgemeine deutsche Biographie.*
Leipzig, Duncker und Humblot, 1876. tome III, p. 135-137.

ZSCHOKKE (H.). *a*) Préface de la correspondance entre Bonstetten et Zschokke, dans *Prometheus*, Aarau, Sauerländer, 1832, Zweiter Theil, p. 3-10.
b) Même préface, suivie d'une liste sommaire des œuvres de Bonstetten, dans *Heinrich's Zschokke Gesammelte Schriften*, Aarau, Sauerländer, 1854. Abteilung III : Vermischte Schriften, 32 ster Theil, p. 362.

ICONOGRAPHIE

I. — **Une estompe au crayon Conté,** rehaussé de blanc. **Ovale de Mme Munier-Romilly.**

Musée des Beaux-Arts de Genève (don de M. Edmond Chenevière), larg. 12 cm., haut. 15,5 cm. Cette estompe a été reproduite par la lithographie : *a*) à Paris, chez Bichebois aîné. Planche larg. 27 cm., haut. 36,5 cm., frappe larg. 21,5 cm., haut. 17,5 cm. ; *b*) dans l'« Album de la Suisse romande », 1844. Planche larg. 24,5 cm., haut. 31,5 cm. Lithographie d'Elie Bovet.

II. — **Une eau forte de J. Blancpain.**

Bibliothèque universitaire de Genève. Planche larg. 36 cm., haut. 26 cm., frappe larg. 8 cm., haut· 12,3 cm., gravure larg. 7,2 cm., haut. 11 cm.

La reproduction de cette eau-forte se trouve dans l' « Histoire littéraire de la Suisse romande » de V. Rossel, édition illustrée, *op. cit.*

III. — **Une gravure à la pointe sèche.**

Deux épreuves appartenant à M. le Dr H. Maillart, Genève. Planche larg. 10,5 cm., haut. 14,4 cm., gravure larg. 6,6 cm., haut. 8,4 cm., sans signature.

IV. — **Une lithographie appartenant à M. A. de Bonstetten, Valeyres.**

Planche larg. 16 cm., haut. 20 cm., frappe larg. 13 cm., haut. 14 cm., sans signature.

V. — **Deux tableaux à l'huile, peints ou retouchés par Samuel-Claire Natthey, de Nyon (1782-1868).**

Larg. 38,7½cm., haut. 43,5 cm. Une des peintures porte la signature de Natthey et la date de 1861 ; l'autre uniquement la date de 1865. Ces portraits semblent avoir été faits d'après l'estompe de Mme Munier-Romilly, ou d'après une autre gravure.

VI. — **Un tableau à l'huile de Jens Juël, année 1800.**
Appartenant au grand veneur de la cour, M. O. Brun, Danemark. Reproduit dans le livre de Louis Bobé sur Friederike Brun, *op. cit.*, p. 157.

VII. — **Un tableau à l'huile représentant Bonstetten en Hamlet.**
Propriété de M. de Reding-Eichbühl. Larg. 64 cm., haut. 75 cm., sans signature [1].

VII. — **Buste en marbre de Christen.**
Achevé à Rome en 1833. Musée des Beaux-Arts de Genève.

La liste iconographique que nous avons essayé de dresser n'a pas la prétention d'être complète. Nos recherches, bien que nombreuses, ne nous ont permis de découvrir qu'un nombre d'œuvres fort restreint. Bonstetten, dans sa correspondance, n'a malheureusement fourni que des indications très vagues quant aux sculptures, portraits ou dessins faits de sa personne [2].

[1] M. A. de Bonstetten — Valeyres — possède un petit tableau à l'huile (larg. 17 cm.; haut. 23 cm.) qui est un portrait présumé de Charles-Victor, enfant.

[2] Voir: Lettres de Bonstetten à son père, du 11 février 1765 : « Le peintre qui a fait mon portrait... », et du 11 septembre 1770, Paris : « Si j'étais assez riche je vous enverrais le portrait que jè fais faire, c'est un ovale... j'y suis en déshabillé, point accommodé, le toupet presque sur le front, sans poudre. » Plus tard, Bonstetten envoie son portrait à Gray (*Briefe von Bonstetten an Matthisson*, *op. cit.*, p. 16, 18, 163 et lettre à Zschokke [Prometheus, p. 47]). Enfin, n'omettons pas de mentionner un tableau, cité dans une lettre à Füssli [Ms. Füssli, Zürich, Série V, 10 oct. 1826], qui représente Bonstetten, de profil.

INDEX DES NOMS CITÉS

A

Abauzit, 38, **43**, 251, 388.
Aberli, 127.
Addison 136 n.
Agnès [impératrice d'Allemagne], 17.
Agout [Mme], 159 n.
Agricola, 363.
Albany [comtesse d', ex-reine Stuart], 11, **109-111**, 222 n., 246, 253, 260, 261, 269, 284, 285 et n., 295, 296, 297.
Alembert [d'], 72 et n., 73, 163.
Alfieri, 109 n., 111, 284, 285 n.
Allamand [professeur], 60 et n.
Ampère [J. J.], 303.
Anhalt-Dessau [princesse d'], 191.
Ardinolfi [médecin], 108.
Aristote, 375.
Arnold, 65 n.
Atticus, 363.
Augusta [princesse de Saxe-Weimar], 383 n.

B

Bachmann, 354.
Bacon, 317.
Badertscher, 194 n.
Baggessen [Jens], 219 et n.
Baldensperger [F.], 267 n.
Balmer [Dr H.], 194 n.
Barante, 379 et n.
Barbey-Boissier [Mme C.], 84 n., 340 n.
Barras, 193.
Bartels [A.], 380 n.
Balthasar [Fr. Urs], 150 et n.
Basedow, 151.
Beaumarchais, 366.
Beaunier [A.], 109 n., 182 n., 267n.
Beethoven, 161 n.
Bérard [Victor], 302.
Bernis [de], cardinal, 109.
Bernstorff [comte de], 218.
Berquin, 146.
Bertana, 109 n., 110 n.
Bertin [E.], 282 n.
Bertrand [Louis], 102 n.
Beskow [de], 380 et n.
Blainville, 136 n.
Blauner [le professeur], 57 n.
Blennerhassett [Lady], 267 n.
Bobé [Dr Louis], 215 n., 379 n.
Bodmer [Hans], 87, 149, 347. 359 n.
Boileau, 95 n.
Boissier [Mlle], 42, 116.

Boissier [Auguste], 296 n.
Boissier [Mme A.], 340 n.
Bölsing, 160 n.
Bonaparte [Lucien], 376 et n.
Bondeli [Julie], 159 n.
Bonnet, 11, 38, 42 n., **43-47**, 48, 51, 53, 56, 57, 59 et n., 83, 84, 96, 97, 99, 103, 112, 122, 135, 143, 145, 154 et n., 155 n., 174, 217, 224, 250, 256, 257, 316, 317, 363, 368, 388.
Bonnet [Mme], 43.
Bonstetten [Ulric de], 17.
Bonstetten [Rumold de], 17, 22.
Bonstetten [Heinrich de], 17.
Bonstetten [Johann de], 18.
Bonstetten [Hermann de], 18.
Bonstetten [Kaspar de], 19, 22.
Bonstetten [Albrecht de], **19-20**, 22.
Bonstetten [Andreas Roll de], 20.
Bonstetten [Beat Wilhelm de], 21.
Bonstetten [Johann-Jakob de], 21.
Bonstetten [Ulric de], 21.
Bonstetten [Franz-Ferdin. de], 21.
Bonstetten [Franz-Ludwig de], 21.
Bonstetten [Andreas de], 21.
Bonstetten [Wolfgang de], 22.
Bonstetten [Charles de], 22.
Bonstetten [Famille de], 25.
Bonstetten [Charles-Emmanuel de, père de Charles-Victor], **29-30** 32, 33, 46, 47 n, 57 et n., 59 n., 86, 105 n.
Bonstetten [Mme Ch.-Victor de], **116-119**, 174, 202, 213, 217, **283-284**, 368.
Bonstetten [Charles de, grand-père de Charles-Victor], 29, 84 n.
Bonstetten [Marie-Elise de, née d'Erlach, mère de Charles-Victor], 29, 127 n.
Bonstetten [Marie de, sœur de Ch.-Victor], 29 n.
Bonstetten [Charlotte de, sœur de Charles-Victor], 29 n., 81 n.
Bonstetten [Catherine de, sœur de Charles-Victor], 29 n.
Bonstetten [Frédéric de, frère de Charles-Victor], 29 n.
Bonstetten [Albert-Samuel de, fils de Charles-Victor], 118 n.
Bonstetten, [Marianne-Emilie de, fille de Charles-Victor], 118 n.
Bonstetten [Charles-David de, fils de Charles-Victor], 118 n., 163 n., 212, 213, 275 n., **293-298**.
Bonstetten [Edouard-Jean-Victor de, fils de Charles-Victor], 118 n., 163 n., 213, 217, 292 n., **293-295**, 296, 368.
Bonstetten [Mme de, née van der Dussen], 294.
Bonstetten [Ch.-Gustave de, petit fils de Charles-Victor], 346 n.
Boschulte [Ludwig], 160 n.
Bourgin [G.], 383 n.
Bourlamaqui [le professeur], 38.
Bourrit, 143.
Boutroux [Emile], 321 n.
Breitinger, 87, 347.
Brenles [de], 58.
Bridel [le doyen], 148.
Broglie [Victor, duc de], 376.
Brun [Rudolph], 18.
Brun [Fr.], 11, 90 n., 161 n., 167, 173 n., 174, 175, 177, 191 et n., 192, 196, 197, 200 et n., 211, **214-226**, 231, 239 n., 242, 245, 246, 248, 252, 254, 256, 257, 260, 263, 264, 265, 267, 268, 269, 270, 271, 273, 274, 280, 284, 288, 292, 293, 294, 295, 297, 303, 305, 319, 321, 350, 373, 375, 378, 381, 382, 383, 384, 390, 392, 393.
Brun [Famille], 213.
Brun [Constantin], 215, 216 et n., 297.
Brun [Ida], (comtesse de Bom-

belles), 216 n., 222 n., 284, 293, 297.
Brune [Général], 199, 201.
Bry [de], (envoyé de la Grande Nation), 212.
Brydges [S. E., baronet], 380 et n.
Bubenberg [Johanna], 20.
Büchi [Dr. A.], 19 n.
Buffon, 72.
Burkhard [C. A. H.], 380 n.
Burnier, 171 n.
Butini [médecin], 262, 296 n., 297, 370, 374, 378.
Butini [Mme], 296 n.
Butini [Mlle Caroline), 296 n.
Byron [Lord], 11, 275, 377 et n., 380 n.

C

Caffarelli [Mme la générale], 377 et n.
Candolle [A. P. de] 39 n., 373 et n., 374, 375, 379 et n., 383 n., 385 et n.
Canova, 247.
Capo d'Istria, 378 et n.
Caraman, 43 n.
Carey [Anna], 21.
Carnot [surnommé « le grand »], 193, 217 et n., 231, 282, 293.
Castiglione, 108.
Catherine II, 112 n.
Cavour, 383 n.
César, 287, 302.
Chaix [pasteur], 61 n.
Chapuis [le ménage], 374.
Chapuisat [Edouard], 376 n.
Charles-le-Téméraire, 19.
Charles VIII (1483-1498), 19.
Charles II, (1660-1685), 21.
Charrière [Mme de, née van Zuylen] 128 n.
Chateaubriand, 66 n., 267 n., 282, 285 n., 302 et n., 303 et n., 308 n 313 et n., 379 et n.
Chenevière [J. J. C.], 378 et n.
Chénier [M. J.], 66 n.
Cherbuliez [Mlle], 176 n.
Christian VIII [roi de Danemark], 379 et n.
Claparède [E. de], 43 n.
Clément XIV, [pape, dit Ganganelli], 108 et n.
Clermont-Tonnerre [duchesse de], 376 et n.
Clüstine [Anastasie de, comtesse de Circourt], 381 et n., 383, 384.
Clüstine [Simon de], 381 n.
Clüstine [Mme de, née comtesse Tolstoï], 381 n.
Cicéron, 40, 97, 99, 302.
Circourt [comte A. de], 378 n., 381 n., 383.
Colladon [Anne], 42 n.
Colonna [duchesse, née d'Affry (Marcello)], 383 n.
Condillac, 317, 318, 319.
Condorcet, 217.
Constant [Benjamin], 11, 186 n., 267, 269 n., 275 et n., 278 et n., 304 n., 313 n.
Constant [Charles de], 376 et n.
Constant [Rosalie de], 370, 381 n.
Corilla, 112.
Corneille, 42, 302.
Cornuaud [Isaac], 176 n.
Coxe [D.], 136 n.
Cramer [le syndic] 30 n., 38 et n., 47 n., 48 n., 65 n., 86, 388.
de Custine [Mme], 282.

D

Damiron, 324 n.
Daubenton, 72.
David [le peintre], 283.

Démosthène, 97.
Delavigne [Casimir], 379 et n.
Deluc, 143.
Denis [Mme], 48.
Dessonnaz, 182 n.
Diderot, 73, 75 n., 163.
Didier [Charles], 275 n., 304 n., 357.
Dierauer [J.], 23 n., 87 n., 171 n., 195.
Diesbach [famille de], 25.
Diesbach [de Carouge], 242.
Döring [Heinrich], 159 n.
Dryden, 69.
Dübi [Dr H.], 82 n.
Dubos [l'abbé], 328 n.
Dumont [Etienne], 262, 371, 376.
Dürer, 310.

E

Eckermann [J. P.], 380 n.
Eggers [conseiller de légation], 211
Elaghine, 112 n.
Enée, 248, 302, 305, 306, 307.
Enville [duchesse d'], 48, 75.
Erlach [famille d'], 21, 25, 111, 141.
Erlach [avoyer d'], 121 n.
Erlach [Mme d'], 126 n.
Erlach [Charles-Louis d'], 156, 198, 201.
Estinbert [J.], 313 n.
Estissac [duchesse d'], 74.
Eynard [Mme], nièce de Pictet, 254.

F

Fabre [peintre], 109 n.
Favre [Guillaume], 262.
Fellenberg [D. de], 28, 156, 345 n.
Fellenberg [Emmanuel de], 345 et n., 346, 355, 389.
Fels [Marianne], 159 n.
Ferdinand [l'archiduc] [probablement Ferdinand-Charles-Joseph d'Este, 1781-1850], 379 et n.
Firmian [comte de], 106.
Flach [Dr Heinrich], 86n., 87n., 150 n.
Florian, 146.
Fontanes [M. de], 302, 303 n., 308 n., 313 n.
Fontenelle, 72 n.
Fränkel [Dr J.], 379 n.
Frédéric III [emp. d'Allemagne, 1440-1493], 19.
Frédéric II [roi de Prusse, 1740-1786], 21, 100, 128.
Frisching [de], 198.
Füssli [J. H.], 40 n., 92, 137 n., 147, 151, 152 n., 153 n., 169, 174, 181 n., 214 n., 245 n., **347-349**, 389, 390, 393.
Füssli [W.], 347 n.

G

Galiffe [J. B.], 259 n.
Galiffe-Pictet [J.-A.], 379 et n.
Galitzin [prince], 372 n.
Garrick [acteur], 375.
Gasparin [comtesse A. de], 84 n., 296 n., 340 n.
Gatterer, 91.
Gaullieur, 55 n., 60 n., 159 n., 177 n.
Gay [Delphine], 379 et n.
Geiser [Dr K.], 23 n.
Geoffrin [Mme], 73.
Gessner, 40, 75, 124, 137 et n., 146, 147, 148, 332. 348.
Gförer, 324 n.
Gibbon, 174 et n.
Gilibert [S.], 323 n., 324 n.

Giotto, 286.
Gleim, 126 et n., 130 n.
Gmelin [le peintre], 374.
Godet, 12 n., 350 n.
Goethe, 159 n., 302, 304 n., 379 et n.
Goethe [Mme la conseillère], 212.
Gorani [le philosophe], 173 n.
Gosse [Edmund], 65 n.
Gosse [Henri-Albert], 378 et n.
Graffenried [de Villars, Sophie de], 297.
Gray, 11, 12, 64, **65-72**, 81, 82 n., 103, 159, 161, 163, 215, 224, 363, 368, 377 et n., 380 n., 388.
Greuze, 102.
Greyerz [Dr O. von], 74 n., 344 n.
Grimm [S. H.], 136 et n
Guillaume [J.], 245 n.
Günther [Dr K.], 359 n.

H

Haag [Dr], 11 et n., 30 n., 102 n., 151 n., 159 n.
Hagedorn, 34, 100.
Haldimand [Yverdon], 34 et n.
Haller [Albrecht de], 28, 44 n., 46 n., **58**, 59, 87, 103, 108, 136 et n., 137, 141, 148, 150 n.
de Haller [Emmanuel], 42, 55 et n. 61, 249 et n., 281, 293, 340 n.
Haller-Müsslin [Mme Marianne], 344 et n., 345.
Haller [pasteur], 344 n.
Harpe [Amédée de la], 179.
Harpe [Frédéric-César de la], 180, 182 et n., 195.
Haussonville [d'], 48 n., 73 n., 74 n.
Heers [Aloys], 159 n., 160 n., 169.
Henri III [dit le Noir, empereur d'Allemagne 1039-1056], 17.
Henri Ier de Condé, 21.
Heinse [W.], 130 n.
Henking [Dr Karl], 89 n., 90 n.
Héraclée, 99.
Heyne, 304 n.
Hoguer, 61.
Holty, 160 n.
Homère, 99, 108, 128, 287, 306.
Horace, 34, 98, 106, 107, 108, 129, 272, 302, 311, 369.
Hortense [la reine], 259.
Huber [le père], 256, 257 et n.
Huber [le fils], 256, 257.
Huber-Saladin, 40, 378 et n., 383 n.
Humboldt, 255, 295, 328 n.
Hume, 317.
Hutchinson, 40.

I

Ischer [Dr R.], 344 n.
Iselin, 124 n., 145 n., 150 et n.
Ith, 157 et n.

J

Jallabert [syndic], 42.
Jallabert [Begnins], 174.
Jaucourt, 181 n., 304 n.
Jérome [roi de Westphalie], 377.
Joséphine [impératrice], 327 n., 376.
Julia [reine de Danemark], 216 n.
Jurine [médecin], 262, 295.

K

Kant, 318 et n., 351, 356.
Kasthofer, 346, 347 n.
Keller [J.], 124 n., 359 n.
Kinloch, 125 n., 272.
Kirchberger [M. de], 179.
Knapp-Borel, 18 n.
Kœnig [le peintre], 347 et n.

Kohler [Pierre], 91 et n., 12, 112 n., 267 n. 275 n., 350 n.
Krebs [Dr W.], 160 n.

L

Lamartine, 216 n.
Laroche [Sophie], 159 et n., 163 n., 174 et n., 212.
Laval [duchesse de], 186 n.
Lavoisier [Mme], 281.
Laufer, 114.
Le Fort [Lise], 203 n., 262, 340 n.
Leibnitz, 114, 318.
Lemoine [A.], 43 n.
Lenoir [lieutenant de police], 174.
Lenormand [Mme], 267 n.
Lentulus [général], 58.
Léonard, 146.
Léopold [archiduc d'Autriche], 19.
Le Sage, 366.
Lespinasse, 73.
Leu, 82 n.
Limbach [Hans], 160 n.
Linné, 67 n.
Locke, 149, 151, 317, 318.
Lorrain [Claude], 283, 308 n.
Louis-Philippe, 360.
Lowell, 65 n.
Luginbühl, 241 n., 339 n.
Luternau [famille de], 25.
Luthard, 351.
Luxembourg [le maréchal de], 141 n.

M

Mably [l'abbé de], 75, 163.
Machiavel, 40.
Macpherson, 227 et n.
Maillefer [P.], 23 n., 171 n.
Mallet [P. H.], 42, 173, 227 et n.
Maingaud, 211.
Mandach [de] 272.
Marie [Princesse de Saxe-Weimar], 383 n.
Marmontel, 72, 73.
Martin [Aimé], 145 n.
Martin [pasteur], 179 n.
Mason, 69 n.
Mathilde [Fille de Henri III], 17.
Matthisson, 11, 30 n., 127 n., **158-170**, 174, 175, 184, 191 et n., 212, 215, 216, 217, 246, 247, 270, 304 n., 346, 357, 371, 377 n., 382, 392, 393.
Matthisson [pasteur], 160.
Maximilien Ier [1493-1519], 19.
Medwin [Thomas], 377 n.
Meister [H.], 238 n.
Melzi [ministre], 73 et n.
Metternich [princesse de], 212.
Mettrier [H.], 136 n.
Miller, 69 n.
Milton, 69.
Minto [Lord], 378 et n.
Mirabeau, 262.
Mitford, 65 n., 69 n., 70 n., 71 n.
Mocenigo [doge de Venise], 19.
Mœrikofer, 89 n.
Mœsching, 124.
Molière, 366.
Monnier [Marc], 275 n.
Monnier [Ph.], 11 et n., 251 et n., 264, 379.
Montaigne, 129.
Montesquieu, 40, 97, 217, 328 n.
Montesquiou, 180, 181 n.
Montet [de], 42 n., 60 n., 61 n.
Monti, 275.
Montmorency [Matthieu de], 181 n., 186 n.,
Montolieu [Mme de], 174, 344 n.
More [Thomas], 377 n.
Morell [Karl], 11 et n., 87 n., 181, 191 n.
Morellet [l'abbé], 72.

Mornet [D.], 75 n.
Motta [Emilio], 186 n.
de la Motte-Fouqué [Fréd.], 327 n.
Moultou [pasteur], 47, 49.
Mülinen [famille de], 21, 25.
Mülinen [Nicolas-F. de], 28, 156, 298 et n., 340 et n.
Müller [Carl], 194 n.
de Müller [Chancelier de], 380 et n.
Müller [Jean de], 10, 11, 12, 27 et n., **89-104**, 107, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118 et n., 119, 120, 121, 122, 123, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 135, 139, 142, 143, 144, 146, 147, 153, 155, 156, 158 et n., 159, 162, 166, 172, 175, 178, 183, 185, 186 n., 193, 194 197, 200, 213, 215, 216, 217, 219, 221, 224, 231, 234, 246, 251, 263, 267 n., 271, 272, 276, 281, 282, 285, **286-292**, 293, 294, 302, 315, 316, 317, 347, 352, 366, 368, 382, 389, 392, 393.
Müller [pasteur], 90.
Müller [Georges], 103 n., 274.
Münter [Fr. Balthasar, archevêque de Seeland], 215, 218, 219, 223, 231 n.
Muralt [de], J. B., 74, 87, 141, 151 n.
Müslin, 23 n.

N

Napoléon Ier, 192, 195, 199, 200, 245, 248, 269, 282, 353, 360.
Narbonne [de], 186 n.
Necker, Mme (Mlle Curchod), 49 et n., 58, 72, 73 et n., 74, 116 et n., 145, 174, 184, 186.
Necker [Jacques], 11, 145, 174, 181, 231, **256**, 257, 304.
Necker [Louis-Frédéric], 30 et n.
Necker de Saussure [Mme], 66 n., **263-265**, 274, 295, 376.
Negelin [François], 147.
Neuchâtel-Vaumarcus [Anne], 21.
Nicholls [N.], 64, 65 et n., 67, 68 n., 71, 81, 82 et n., 83.
Nicolas de Flüe [le bienheureux], 20.
Nicolas Ier, 372 n.
Nigra [le comte], 383 n.
Noailles [duc de], 376 et n.

O

Ochs, 200.
Odier [médecin], 262.
Oehlenschlæger, 255, 275.
Offner, 43 n.
Ossian, 161, 215, 227, 276, 306, 359.
Ouspourger, 53.

P

Pascal, 321.
Paschoud [imprimeur], 357.
Patterson [Mme], 376, 377 et n.
Pellissier [L. G.], 109 n., 110 n.
Périclès, 165.
Pestalozzi, 86 n., 151 et n., 244 et n. 245 et n., 276, 352, 370, 389.
Pictet [Marc-Auguste], 257, **258**, 259, 279, 377 n.
Pictet de Rochemont, 257, **258-259**, 264, 342 et n.
Pictet [Mlle], 259.
Pictet [Mme], 259.
Pictet [famille], 372, 376, 378.
Pitt [Thomas], 64.
Plan [Mlle Danielle], 378 n.
Planta [professeur], 150
Platon, 70, 165.
Pline, 313.
Pluche [l'abbé], 34.
Plumtre [Miss], 70 n.
Plutarque, 186 n.
Pope, 69.

Potez [H.], 66 n.
Poussin, 308 n.
Prangins [famille de], 174.
Prévost [pasteur], 39, 40, 43, 256.
Prévost [Mme], 117.
Prévost [Pierre], 39 n., 216 n., 262, 293, 304.
Puerari, 176 n.

R

Racine, 48, 282, 283, 302, 326.
Randoph, 144 n.
Raphaël, 108, 286.
Raynal [l'abbé], 73.
Récamier [Juliette], 281.
Reding [Aloys de], 242.
Renier, 109 n.
Renz [conseiller de Souabe], 174.
Reumont, 109 n.
Reventlow [agrarien], 218.
Reverdil, [Elie-Salomon] 171 et n., 174 et n., 296 n.
Reynold [G. de], 9 et n., 23 n., 39 n 87 n., 89 n., 148 et n., 347 n.
Ribeaupierre [Mlle de], 42 n.
Richardson, 215.
Richelet, 95.
Rilliet-Huber [Mme], 263, 376.
Rit, 216 n.
Ritter [Eug.], 43 n., 73 n.
Roberjot [envoyé de la Grande Nation], 212.
Rochefoucault [duchesse de la], 75, 76.
Rodde [Mlle], 377 et n.
Rogers, 377 n.
Roguin [famille], 174 et n.
Rolaz [famille], 174 et n.
Rolle [baron de] 179.
Rossi, 374, 375, 379 et n.
Rougemont [Germaine-Adelaïde-Mathilde de], 346 n.
Rousseau [J. B.], 34.
Rousseau [J.-J.], 9, 10, 34 n., 38, 39, 40, 41, 43 n, 44, 45, 46 et n., 47, 73, 124, 137, 141 n., 148, 151, 217, 251, 318, 336, 347, 380 n., 388.
Ruchat [A.], 136 et n.
Rumford, 255.

S

Saint Augustin, 310.
Saint Gérold, 20.
Saint-Lambert, 72.
Saint Meinrad, 20.
Saint-Pierre [Bernardin de], 307.
Saint-Saphorin [famille de], 174.
Sainte-Beuve, 11 et n., 68 n., 82 n., 173 n., 247, 267 n., 308 n., 314, 383 n.
Sainte Ida, 20.
Sainte Monique, 310.
Salis Seewis [von], 160 n., 200.
Salluste, 287.
Salverte, 378 et n.
Sander, 165, 172 n.
Santen [van], 61, 163.
Saussure [de] H. B., 38 et n., 43 n., 61 et n., 143, 174 et n., 257, 263.
Sayous, 38 n., 42 n., 43 n.
Schell [K.], 301 n.
Schérer, 107, 115, 127 et n., 165.
Scheuchzer, 136.
Schiller, 142 n., 359.
Schimmelmann [ministre], 218 et n., 219 n.
Schlegel [A. W.], 255, 275.
Schlözer [l'historien], 91, 92.
Schneider [Ernst], 149 n.
Schoop [pasteur], 91.
Schüppach [le mège] 187, 188 n.
Schwarz [F.], 89 n.
Sévigné [Mme de], 263.
Sforza [famille], 19.

S'Gravesand, 60.
Shakespeare, 67 n., 69, 326.
Sigismond [duc d'Autriche], 19.
Simond [L.], 266 n., 376.
Sinner [de], 53.
Sinner de Ballaigue, 23 n., 150 n.
Sismondi, 222 n., **259-262**, 274, 295, 296, 374, 377 n., 378.
Smidith [pasteur], 63 n.
Smith [Adam], 151, 318.
« Société Helvétique », 87, 115, 148, 155, 276, 347, 348, 364, 389.
Socrate, 351, 358.
Souzzo [prince], 378 et n.
Staël, [Mme de], 9, 10, 11, 12, 72, 173, 181 et n., 186 et n., 199, 221, 256, 260, 261, 264, 265, **266-278**, 280, 282, 283, 286, 288, 295, 296 n., 303, 304 et n., 324, 326, 327, 328, 332, 336, 361, 368, 380 n., 382, 393.
Staël-Holstein [le baron de], 266.
Stanyan, 136 n.
Stapfer [Ph.-A.], 10, 12 et n., 17, 186 n., 217, 240, 241 et n., 243, 244, 245, 250, 281, 293, 294, 295, 298, 304 n., 339 et n., 349, **350-359**, 360, 372, 376, 390, 393.
Stapfer [Daniel, pasteur], 351.
Stapfer [Mme], 295.
Steck [Mme], 90 n.
Steiger [famille de], 21.
Steiger [Jean], 147.
Steiger [Avoyer de], 198-199, 201.
Steinlen, 11 et n., 21 n., 46 n., 308 n. 339 n., 347 n., 372 n.
Stewart, 318.
Stolberg-Gedern [prince de], 109 n.
Stuart [Louise-M.], princesse, voir Comtesse d'Albany.
Stuart [Ch.-E.], prince, 109 et n.
Suard [Mme], 281.
Suard [M.], 357 n.
Suhm [l'historien], 219.
Swetchine [Mme], 383 n.
Sylvestre [Mlle Espérance], 383 et n., 384, 385 et n.

T

Tacite, 98, 203, 287.
Taillandier [Saint-René], 109 n., 222 n.
Taine, 102 n.
Talleyrand, 244, 379 et n.
Talma, 375.
Tasse [le], 111.
Tedeschi (A.), 227 n.
Térence, 99.
Tewes, 380 n.
Texte J. J., 62 n., 66 n., 227 n.
Théocrite, 146, 332.
Thomas, 72, 73, 163.
Thomson, 66, 200.
Thorwaldsen, 247 et n.
Tieghem [van], 227 n.
Tillier [von], 30 n., 194 n.
Tite-Live, 40, 106.
Tobler [Dr G.], 56 n., 86 n.
Tovey [Duncan C.], 56 et n., 64 n. 65 n., 68 n., 71 n., 82 n.
Traytorrens [Yverdon], 34, 35, 36, 116.
Trembley [Jacques-André], 42 n.
Trembley [Jean], 40 et n., 43 n., 82 n., 115, 116, 122 et n., 125, 184, 224.
Tronchin-Labat [Mme], 42.
Tronchin [médecin], 48, 76.
Tronchin-Calandrini, 99 n., 100, 101, 114 n., 256.
Tronchin [famille], 174, 290.
Tscharner [V. B. de], 56, 57 n., 58, 85, 86 et n., 87 et n., 114, 136.
Tscharner [le professeur de], 157.
Tschiffeli, 82.
Tschudi, 92.
Turnus, 307.
Turretini, 42, 83 n.

U

Usteri [P.], 73 n., 240, 241 et n.

V

Vallette [Gaspard], 9 et n., 39 n., 302 n., 313 et n.
Varicourt, 174 et n.
Varney, 324 n.
Vattel, 40.
Vaucher [le professeur], 304.
Vaugelas, 95.
Verdeil, 171 n.
Vermenoux [Mme de], 48, 49, 73 et n.
Vernet [Mme], 258.
Vernet [le peintre], 283.
Verri, 109.
Virgile, 106, 108, 111, 138, 247, 248, 302, 304, 306-307, 372, 382.
Vogel [Jacques], 90 n.
Voght [baron de, agronome] 378 et n.
Voltaire, 11, 34, 38, **47-48**, 163, 251, 262, 286, 380 n., 388.
Vulliemin [Louis], 177 n.

W

Walpole [H.], 66.
Watelet, 72.
Wattenwyl (de), famille, 21, 25, 111, 114.
Wattenwyl [Albert de], beau-frère de Charles-Victor, 81 n.
Wattenwyl [Louis de], hist., 92.
Wattenwyl [Gabriel de], beau-père de Charles-Victor, 116, 122.
Wattenwyl [Maria, Margaretha, Salomé de], voir Mme de Bonstetten
Wattenwyl [Mme Gabriel de], 116 n., 159 n.
Wegele, 89 n.
Weiss [Le colonel], 197.
Weiss [Rudolph], 160 n.
Wieland [C. M.], 144, 150, 159.
Wieland [Hans-Beat, le peintre], 194.
Wil [Nicolas de, chancelier du duc de Würtemberg], 19.
Wilhelmi, 156.
Willy [R.], 11 et n., 359 n.
Wolff [Kurt], 380 n.
Wolff [le professeur], 30.
de Wurstemberger [Charles-Louis et Rodolphe], 347 et n.
Wurtemberg [duc et duchesse de], 219, 346, 378 et n.
Wurtemberg [duchesse de], 373.
Wyss [G. V.], 19 n.
Wyss [Jean-Rodolphe], 344 et n.
Wyttenbach [Samuel de], 82 et n.

Y

Young, 161, 215.
Yvernois (d'), 181 n.

Z

Zoëga [consul danois], 247 n., 248, 305.
Zschokke [Heinrich], 40 n., 56 n., 240 et n., 242, 244, 339, 341, 349, 352, **359-367**, 368, 373, 384, 385 et n., 390, 393.
Zschokke [Johann-Gottlieb], 359.
Zurlauben, 23 n.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION . 9

PREMIÈRE PARTIE

AVANT LA RÉVOLUTION

LIVRE PREMIER

ENFANCE. — ÉDUCATION

CHAPITRE PREMIER

LA FAMILLE DE BONSTETTEN

I. AVANT SON ENTRÉE DANS LA BOURGEOISIE DE BERNE.

Les origines de la famille de Bonstetten. — Son établissement dans le canton de Zürich. — Les fiefs des Bonstetten. — Caractère pacifique de cette famille et quelques-uns de ses représentants. — L'humaniste Albrecht de Bonstetten, doyen de l'abbaye d'Einsiedeln, est l'incarnation même de sa race. 17

II. DEPUIS SON ENTRÉE DANS LA BOURGEOISIE DE BERNE.

L'arrivée à Berne d'Andreas Roll, frère d'Albrecht, vers le milieu du XVe siècle. — Son acquisition des droits de bourgeoisie. — Entrée de la famille au Grand Conseil en 1542. — Le seigneur Ulric de Bonstetten, ses missions à l'étranger, son mariage, ses nombreux domaines. — Andreas, son fils, ancêtre des branches aînée (Wolfgang) et cadette (Charles). — Le morcellement des terres seigneuriales. — Ce qui caractérise la famille de Bonstetten au XVIIIe siècle 20

Arbre généalogique de Charles-Victor de Bonstetten . . (hors-texte)

CHAPITRE II

LE PATRICIAT DE BERNE

I.— Nécessité de rappeler la constitution du patriciat bernois. — Berne, République autonome dès 1218. — Son gouvernement à base démocratique. — La transformation de celui-ci et naissance d'une aristocratie. — Les six familles régnantes. — Les élections. . . 23

II. — Grandeur et faiblesse du « Patriciat » bernois. — L'état d'esprit qu'il crée. — Son respect de la tradition empêche tout progrès et aboutit à la stagnation 26

CHAPITRE III

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE DE CHARLES-VICTOR DE BONSTETTEN

I. — Naissance de Charles-Victor. — Son père. — Les premiers souvenirs de Buchsee. — Les années de Berne et l'impression pénible qu'elles laissent à Bonstetten. 29

II. — Son séjour à Yverdon. — L'influence heureuse qu'exerce sur lui le milieu « romand ». — Son développement intellectuel et moral 33

CHAPITRE IV

LE PREMIER SÉJOUR A GENÈVE

I. — La République genevoise à l'arrivée de Charles-Victor. — Sa vie politique et intellectuelle 37

II. — Charles-Victor chez le pasteur Prévost, ses études, ses promenades, ses relations. — Abauzit 39

III. — Le savant Charles Bonnet. — Ses rapports avec Bonstetten. — Son empreinte décisive sur l'esprit de son disciple . . . 43

IV. — Les visites de Charles-Victor à Ferney. — Quelques amies. 47

V. — L'intérêt que prend Charles-Victor à la politique genevoise. — Sa sympathie pour les « Représentants ». — Son désir de liberté s'accorde mal avec les idées qui ont cours à Berne 50

CHAPITRE V

VOYAGES D'ÉTUDES

I. — Le retour à Berne provoque en Charles-Victor une crise de « werthérisme ». — Le grand Haller est son seul ami. — Quelques mois passés à Lausanne ne parviennent pas à lui relever le moral . 55

II. — Voyage en Hollande. — Un semestre à l'université de Leyde. — La vie hollandaise 59

III. — Départ pour l'Angleterre. — Impressions de Londres et de la campagne anglaise. — Le poète Gray à Cambridge. — Son amitié soudaine pour Charles-Victor 62

IV. — Arrivée à Paris. — Le salon de Mme Necker permet à Bonstetten de connaître quelques encyclopédistes. — Le parallèle qu'il ne manque pas d'établir entre les sociétés anglaise et française. — Les dernières semaines à la Rocheguyon 72

LIVRE II

LES DÉBUTS

CHAPITRE PREMIER

LES ANNÉES D'ATTENTE (1770-1773).

I. — La tristesse du retour. — Une excursion en Valais. — Quelques mois auprès de Bonnet. — Valeyres et les vendanges. — La mort du trésorier de Bonstetten et la leçon sévère qu'elle donne à Charles-Victor 81

II. — L'entrée de Bonstetten dans la « Société Helvétique », et à ce propos, le rôle qu'a joué ladite société durant le XVIIIe siècle 86

CHAPITRE II

L'AMITIÉ DE BONSTETTEN ET DE MÜLLER

de 1773, date de leur première rencontre, à 1785, époque où Müller quitte définitivement la Suisse.

I. — Jean Müller avant sa rencontre avec Charles-Victor : son enfance, ses études, Göttingue 89

II. — La première entrevue à Schinznach et l'amitié passionnée à laquelle elle donne lieu. — Les diverses manifestations de cette amitié 92

III. — Que l'élaboration de l'*Histoire des Suisses* de Müller joue un rôle considérable dans la vie de Bonstetten. — L'appui moral et financier qu'il prête à Müller à cet égard 98

IV. — Ce que fut l'amitié de Charles-Victor et de Jean Müller et le caractère essentiellement XVIIIe siècle qu'elle revêtit . . . 102

CHAPITRE III

PREMIER VOYAGE EN ITALIE. — ENTRÉE AU GRAND CONSEIL. MARIAGE (1773-1776).

I. — Les raisons qui engagent Bonstetten à faire un séjour en Italie. — Milan. — Venise. — Rome et l'ébauche d'une liaison sentimentale avec la reine Stuart. — Le désespoir du retour. . . . 105

II. — L'entrée au Grand Conseil. — L'activité que Bonstetten y déploie. — Quelques semaines à Lyon. 113

III. — Le mariage de Bonstetten. — Mlle de Wattenwyl . . . 116

CHAPITRE IV

ANNÉES DE TATONNEMENTS ET D'INCERTITUDES
(1776-1784).

I. — Les premières déceptions de la vie publique 120
II. — Le bailliage de Gessenay. — Les fonctions de Bonstetten à Rougemont. — Son activité joyeuse 122
III. — Sa vie sentimentale après le départ de Müller 126

LIVRE III

ACTIVITÉ INTELLECTUELLE ET BAILLIAGES

CHAPITRE PREMIER

LES « LETTRES SUR UNE CONTRÉE PASTORALE DE LA SUISSE »
ET LES « IDYLLES ».

I. — La littérature alpestre à la fin du XVIIIe siècle. — Les influences que subit Bonstetten 135
II. — Pourquoi sa première œuvre paraît en traduction. — Son sentiment de la nature et son désir de retourner à l' « âge d'or ». — Ses descriptions suggestives. — Appréciation de son ouvrage par quelques contemporains. — Les différentes éditions des *Lettres*. — *Les Idylles* 138

CHAPITRE II

LES PATRICIENS

I. — Les questions pédagogiques au XVIIIe siècle, en Europe, en Suisse, à Berne. — Bonstetten membre du « Conseil des Ecoles ». . 149
II. — Les « Patriciens ». — Première partie : Nécessité de réformer l'instruction publique. — Les connaissances indispensables à un futur homme d'Etat. — Seconde partie : Les moyens pour accomplir ces réformes. — Les « Patriciens » suscitent une véritable activité au sein du « Conseil des Ecoles », et aboutissent à la création de l' « Institut politique ». 152

CHAPITRE III

MATTHISSON

I. — Bonstetten se rend en Allemagne et rencontre Matthisson . 158
II. — Le poète Matthisson, sa vie, ses premiers vers. — Son entrevue avec Bonstetten. — La spontanéité de cette nouvelle affection. — Matthisson à Berne, puis à Nyon. — La libéralité de Bonstetten à son égard 160

III. — Caractère de cette amitié. — Le lyrisme de Charles-Victor s'extériorise sous l'influence de Matthisson. — Mais Bonstetten à son tour marque d'une forte empreinte la pensée de son ami. — L'inimitié qui éclate entre les deux écrivains, à propos de la publication des *Souvenirs*, n'est que passagère 166

CHAPITRE IV

LE BAILLIAGE DE NYON (1787-1793).

I. — Installation de Bonstetten à Nyon. — Son salon. — Ses relations 171

II. — Les fonctions du « Seigneur baillif ». — Les contre-coups de la Révolution de quatre-vingt-neuf dans le Pays de Vaud, et à ce propos le banquet de Rolle. — Le discours de l'abbaye de Bonmont. — Bonstetten essaye de sauver Genève. — Son attitude politique durant les six années de son bailliage 175

CHAPITRE V

DERNIÈRE ANNÉE DE VIE PUBLIQUE. LES BAILLIAGES ITALIENS (1793-1797).

I. — L'indécision de Bonstetten à l'égard de ses fonctions de Grand Conseiller 184

II. — Les bailliages du Tessin. — Ils éveillent l'intérêt de Charles-Victor. — Ses expéditions à dos de mulet. — Exactitude de ses observations sur le pays et les mœurs. — Ses essais de réforme. — L'arrivée de Mme Brun et de Matthisson dans les vallées italiennes. — L'exagération sentimentale de la villa Pliniana. — L'inquiétude grandissante de Bonstetten quant à sa patrie 186

CHAPITRE VI

CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE BERNOISE 1798.

I. — Premières inquiétudes de Leurs Excellences. — Missions confiées à Bonstetten : Romainmôtier et Nyon. — Son réquisitoire contre la conduite du gouvernement bernois et en particulier contre l'avoyer de Steiger. — Ses derniers jours de vie publique . . . 186 194

II. — Sa fuite dans l'Emmenthal et l'Assemblée de Lausanne. — Sa décision de quitter la Suisse. — Que le patriotisme de Bonstetten ne peut être mis en doute 201

SECONDE PARTIE

APRÈS LA RÉVOLUTION

LIVRE IV

LE DANEMARK

CHAPITRE PREMIER

FRIEDERIKE BRUN

I. — Le départ pour le Danemark. — La halte à Rastatt. — L'accueil bienveillant de la famille Brun 211

II. — L'écrivain Friederike Brun et le milieu danois. — L'heureuse influence de Mme Brun sur Bonstetten : son activité littéraire, ses relations. — Que l'affection dévouée de Mme Brun n'est pas toujours payée de retour. — Les relations épistolaires entre Charles-Victor et Friederike. — Qu'elles trahissent une amitié sincère, profonde, mais qui n'est pas exempte de sentimentalité 215

CHAPITRE II

L'ACTIVITÉ LITTÉRAIRE DE BONSTETTEN AU DANEMARK

I. — Bonstetten, sous l'influence d'Ossian et des œuvres de P.-H. Mallet, s'intéresse aux pays du nord. — Ses *Nouveaux Ecrits* et leur remaniement *La Scandinavie et les Alpes*. — Son don d'observation s'applique à l'étude du paysage, des mœurs et de la littérature. . 227

II. — Un ouvrage d'utilité publique : *Du développement national*. — Bonstetten y préconise un plus ample développement des facultés intellectuelles (Première partie) et morales (Seconde partie). — Le rôle qu'il attribue à la volonté, aux sciences, à l'amour. — Le « féminisme » de Bonstetten 232

LIVRE V

GENÈVE

CHAPITRE PREMIER

LE RETOUR EN SUISSE (1801-1803)

I. — L'exil de Bonstetten prend fin. — Son désir de rentrer dans la vie publique. — Les démarches de Stapfer et de Zschokke. — Que Charles-Victor est l'un des Suisses qui ont le mieux compris la situation politique de leur pays à l'égard de la France. — L'intérêt toujours vif qu'il porte aux choses de sa patrie : ses visites à Berne et à Berthoud. — La révolte des « Bourla-Papey » l'engage à quitter derechef la Suisse 239

II. — Le deuxième voyage à Rome en compagnie de Mme Brun. — Charles-Victor y oublie la tristesse de l'heure présente. — Son désir de parcourir les lieux qu'a chantés Virgile. — Le retour en Suisse assombri par le départ de Mme Brun. — L' « Acte de Médiation » 245

CHAPITRE II

LE MILIEU GENEVOIS AU DÉBUT DU XIXe SIÈCLE

I. — Genève sous la domination française. — Qu'elle ne perd pas son caractère strictement national. — La vitalité de ses institutions pédagogiques. — L'accueil fait à Bonstetten et son adaptation à la vie genevoise 250

II. — Les amis genevois : Necker — Les Huber — les Pictet (Marc-Auguste et Pictet de Rochemont). — Sismondi et l'amitié quasi paternelle qu'il porte à Charles-Victor. — Que Sismondi et Bonstetten sont l'un et l'autre des « esprits européens » mais que leurs caractères sont parfaitement dissemblables 255

III. — Les amies : Lise le Fort — Mme Rilliet-Huber. — Mme Necker de Saussure, sa personnalité morale et pourquoi elle devient une des plus chères confidentes de Bonstetten 262

CHAPITRE III

Mme DE STAËL

I. — Les premières relations de Bonstetten et de Mme de Staël. — Leur amitié date de Nyon. — Les circonstances qui favorisèrent cette amitié 266

II. — Ce qui caractérise l'amitié de Mme de Staël. — Son intervention dans les affaires privées de Bonstetten, et à cet égard la brouille momentanée survenue entre ce dernier et Jean de Müller. — Que Mme de Staël et Bonstetten différaient profondément en

tant que caractère. — Mais qu'ils se rapprochaient par la tournure libérale de leur esprit et leur cosmopolitisme. — L'influence littéraire de Mme de Staël sur Bonstetten et plus particulièrement celle de son salon. — Ce que Mme de Staël doit à Bonstetten. — L'œuvre de Bonstetten comparée à celle de Mme de Staël 270

CHAPITRE IV

BONSTETTEN DE 1803 A 1814

I. — Les occupations de Bonstetten alors qu'il arrive à Genève. — La disposition heureuse de son âme 279

II. — Son second voyage à Paris et pourquoi cette ville continue à exercer sur lui un attrait indéfinissable. — Les célébrités qu'il fréquente. — Son affinité avec la culture latine. — La mort de Mme de Bonstetten. — Son troisième voyage à Rome. — Sa rencontre avec l'ex-reine Stuart 281

III. — Bonstetten continue à entretenir des rapports d'amitié avec Jean de Müller. — L'*Histoire des Suisses* est le lien indissoluble entre les deux amis. — Quelques critiques de Bonstetten sur le style de Müller. — La sincérité de leur amitié ne peut être mise en doute. — Que leur correspondance des dernières années en est la preuve . . 286

IV. — La vie de famille à la rue des Chanoines. — Bonstetten surveille l'éducation de ses enfants tout en leur laissant une grande liberté d'action. — La maladie de son fils cadet, sa mort. — Les préoccupations matrimoniales de Bonstetten quant à son fils Charles-David 292

LIVRE VI

LES ŒUVRES

CHAPITRE PREMIER

VOYAGE SUR LA SCÈNE DES SIX DERNIERS LIVRES DE L'ÉNÉIDE

I. — Le courant du « retour à l'antique » et l'éducation classique de Bonstetten. — L'attrait que Virgile exerce sur lui. — Chateaubriand le précède de quelques mois dans sa description de la campagne romaine 301

II. — L'élaboration du « Latium », son succès presque mondial. 303

III. La première partie de l'œuvre est consacrée à la description des lieux où a séjourné Enée. — Les paysages campaniens du « Latium » témoignent d'un véritable talent descriptif. — La seconde partie est un tableau saisissant de la misère du Latium moderne. — L'esprit philanthrope de Bonstetten 305

CHAPITRE II

LES OUVRAGES PHILOSOPHIQUES DE BONSTETTEN
leur importance dans sa vie et dans ses œuvres.

I. — La genèse des œuvres philosophiques de Bonstetten. — A ce propos l'influence de Charles Bonnet et des philosophes des écoles anglo-saxonne et française 315

II. — Essai d'une théorie de la sensation. — Duel entre le rationalisme et le spiritualisme de Bonstetten. — Sa croyance en l'immortalité de l'âme et en un Dieu organisateur. — Sa recherche d'un bonheur immédiat et tangible. — Le manque de profondeur de sa doctrine 318

III. — Jugements de quelques contemporains. — Bonstetten n'a pas fait école. 323

CHAPITRE III

« L'HOMME DU MIDI ET L'HOMME DU NORD »

I. — Les deux grands courants de la fin du XVIIIe siècle : le « retour à l'antique » et l' « ossianisme ». — La doctrine de Mme de Staël affirmant la supériorité des races septentrionales sera-t-elle confirmée par Bonstetten ? 326

II. — Le point de départ de son livre est purement objectif. — Son observation se porte sur les manifestations multiples de l'activité humaine. — Les divergences entre les races latine et germanique proviennent en partie du climat. — D'où différence essentielle dans la culture du sol, différence qui se retrouve aussi bien dans le domaine moral : éducation, religion, amour, amitié, que dans le domaine intellectuel : littérature, art. — Conclusion de ce parallèle en faveur des races septentrionales 327

LIVRE VII

VIEILLESSE

CHAPITRE PREMIER

LE RETOUR A L'HELVÉTISME

I. — Bonstetten n'a pas abandonné son projet de jouer encore un rôle politique. — Ses *Pensées sur divers objets de bien public* et sa brochure *Du Pacte fédéral et de la neutralité de la Suisse.* — Que son idée la plus féconde semble être le respect dû au « Pacte fédéral ». 339

II. — Ses attaches avec son pays d'origine; les amis : Wyss, Mme Haller-Müsslin, Fellenberg, le Zuricois Füssli. 344

CHAPITRE II

SUITE DU RETOUR A L'HELVÉTISME : STAPFER ET ZSCHOKKE

I. — Que l'époque où Bonstetten rencontre Stapfer pour la première fois est incertaine. — La vie de Stapfer. — Ses études. — Son rôle politique à Berne, puis à Paris. — Sa déception des affaires publiques le rapproche de Bonstetten. — La patrie reste le lien puissant qui unit les deux amis. — Ce que Stapfer a de commun avec Bonstetten et ce par quoi il diffère de lui. — Le caractère viril de leur amitié 350

II. — La jeunesse de Zschokke. — Son arrivée en Suisse. — Quelques années de vie publique. — Sa rencontre avec Bonstetten. — L'universalité de leur correspondance. — L'affection profonde, que Zschokke témoigne à son vieil ami, naît d'une similitude de caractère et de pensée. — L'empreinte de Bonstetten sur Zschokke est surtout sensible au point de vue littéraire 359

CHAPITRE III

LES DERNIÈRES ANNÉES 1814-1832

I. — L'attitude optimiste de Bonstetten à l'égard de la vieillesse. — Sa jeunesse de caractère : ses multiples déplacements, son activité d'écrivain, son étourderie. — L'appartement du Grand-Mézel. — Que Bonstetten ne cesse de s'instruire : les cours de Sismondi, de de Candolle et de Rossi. — Ses promenades. — Bonstetten fait centre : il invite et il est invité. — Ses deux dernières affections féminines : Mlle de Clüstine et Mlle Sylvestre. — Sa mort 368

CONCLUSION 387

APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE 397
I. Œuvres imprimées 407
II. Œuvres traduites 408
III. Lettres manuscrites 411
IV. Ecrits inédits 412
V. Manuscrits relatifs aux fonctions « baillivales » de Bonstetten
VI. Ouvrages se rapportant à Bonstetten 413
ICONOGRAPHIE 425
INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS 427
TABLE DES MATIÈRES 437

Achevé d'imprimer sur les presses de La Concorde
à Lausanne,
le vingt-cinq novembre mil neuf cent vingt.